PREFACE.

IL *ſemble d'abord que l'ouurage que je donne au public, demande vne longue Preface. Et certes, que ne pourrois-je dire de l'excellence des Pſeaumes, de la force des expreſſions qui y ſont employées, de la diuerſité des ſens qui s'y accordent, de la profondeur des myſteres qu'ils contiennent, des admirables veritez dont ils ſont remp'is, des puiſſans mouuemens auec leſquels ils emportent l'eſprit, du feu celeſte qu'ils reſpandent dans les cœurs de ceux qui les liſent auec pieté, des merueilleux enſeignemens qu'ils donnent pour la conduite de la vie Chreſtienne & ciuile, de remedes qu'ils fourniſſent aux afligez pour ſe conſoler, & à ceux qui ſont dans la joye pour en vſer auec moderation? Mais que pourrois-je dire,*

que les ſaints Peres n'ayent dit auant moy, auec des graces que je leur oſterois ſans doute ? Comme ils ont preſque tous trauaillé ſur cette partie de l'Eſcriture Sainte, qu'ils ont jugée la plus ſublime, la plus myſterieuſe, & la plus vtile tout enſemble, ſoit pour l'intelligence des myſteres, ſoit pour le reglement des mœurs : ils en ont expliqué auec ſoin toutes les merueilles, & ils donnent des titres magnifiques à ces Hymnes diuins, qui ſont la conſolation de l'Egliſe durant ſon pelerinage. Le ſeul ſaint Ambroiſe les appelle;

En la Preface ſur les Pſeaumes.

La benediction des peuples, la confeſſion harmonieuſe de la foy, la deuotion raiſonnable, l'extinction de la colere, le remede des inquietudes, l'image de la tranquillité, l'arre de la paix, l'arſenal des armes ſpirituelles, le maiſtre des combats des Chreſtiens, le Precepteur de leurs deuoirs, le ſoulagement du trauail du jour, le compagnon de ceux de la nuit, le lien de l'vnité des fidelles, l'harmonie des cœurs pluſtoſt que

des bouches, le témoignage du consentement des volontez, pluſtoſt que l'accord des voix; l'inſtruction de ceux qui commencent, la confirmation des parfaits, le miniſtere des Anges, l'hoſtie ſpirituelle de la milice celeſte, l'adouciſſement des ames les plus endurcies, l'inſtrument de toutes les vertus, la medecine generale du genre humain. *Tous les autres Peres ſont remplis de ſemblables éloges, que les ſçauans peuuent lire dans les ſources. Pour ceux qui ne le ſont pas, ce que je viens de rapporter eſt aſſez ſuffiſant pour leur faire connoiſtre l'excellence des Pſeaumes. Ie ne veux pas auſſi traitter les queſtions ordinaires qu'agitent les Interpretes; Si Dauid a composé tous les Pſeaumes, ou ſi pluſieurs Auteurs y ont mis la main en diuerſes occaſions? S'ils ont tous vn ſens literal, ou ſi en quelques-vns il ne faut chercher que le myſtique? ce que ſignifient beaucoup de titres obſcurs? qui les y a mis? d'où vient la diuerſité des verſions, &*

quelles ſont les meilleures ? Toutes ces difficultez ont eſté amplement traittées par les Commentateurs, & je les juge inutiles pour mon deſſein, j'ayme donc mieux rendre raiſon en peu de paroles de ma conduite en cét ouurage.

Ie confeſſe d'abord que je ne l'ay pas fait auec vn deſſein formé. Si du riuage j'euſſe conſideré cette vaſte mer qu'il falloit trauerſer, les eſcueils qui ſe trouueroient ſur ma route, les naufrages de beaucoup d'autres plus habiles que moy, la longueur du trauail, & en vn mot, toutes les difficultez qu'il falloit ſurmonter, le courage m'euſt manqué, & tous les lauriers du Parnaſſe plantez ſur le port pour me couronner, ne m'euſſent pas tenté d'entreprendre vne ſi laborieuſe nauigation: mais j'ay fait comme ceux qui montant dans vn vaiſſeau pour ſe promener le long du riuage, ſont inſenſiblement emportez en haute mer. De temps en temps j'ay entrepris la verſion de quelques Pſeaumes pour me diuer-

tir ; peu à peu le nombre s'en eſt accreu, & voyant que j'en auois fait la moitié, je me reſolus de fournir le reſte de la carriere. Ie ne puis ni ne dois diſſimuler que l'approbation du grand Cardinal de Richelieu ne m'ait auſſi puiſſamment excité à acheuer vne ſi longue courſe. Ce n'eſt pas vne grande loüange pour vn homme qui a eſté la gloire de ſon ſiecle, & qui ſera l'admiration de l'aduenir, que de dire qu'il auoit vn gouſt excellent pour toutes les belles choſes. Il faut pourtant que je publie en cette occaſion, que ſouuent il a eu la bonté de me donner des aduis ſur mes ouurages, qui m'ont ſurpris & eſtonné, & que je luy ay veu faire des jugemens qui témoignoient bien que cét eſprit vaſte eſtoit capable de tout, & que ſa lumiere luy faiſoit voir des taches dans la lumiere meſme. Les Lettres ſaintes & profanes le pleureront long temps, & s'il m'eſt permis de le dire, les Muſes auoient ſujet de s'enſeuelir dans ſon tombeau, comme ces femmes qui autrefois s'enterroient

auec les maris dont elles auoient eſté paſſionnement cheries.

Cét Homme admirable ayant veu quelques Paraphraſes de Pſeaumes & de Cantiques que i'auois faites, elles eurent le bon-heur de luy plaire, & le porterent à m'exhorter ſouuent de trauailler ſur de ſemblables ſujets. Ie ſuis obligé à cette reconnoiſſance, & j'en rendrois encore de publiques aux autres faueurs dont ie luy ſuis redeuable, entre celles que i'en ay deſia données, ſi mes paroles n'eſtoient infiniment au deſſous de ce que je ſens, & de ce que je dois à ſa memoire. Mais on peut dire que ſon nom eſt le plus digne Panegyrique qu'on luy puiſſe faire, & qu'il paroiſtra encore plus grand, quand on le verra de plus loin.

C'eſt aux Lecteurs à juger auec quel ſuccés je me ſuis acquité d'vn trauail, auquel vn ſi grand Perſonnage m'a engagé; & je confeſſe franchement que j'ay beſoin de leur faueur pour excuſer mes fautes; Quand ie conſidere ce qui m'a manqué pour mettre cét ouurage

au point où il peut estre porté, soit des dons naturels, soit des connoissances qui s'acquierent par l'estude : je n'ay garde de pretendre vne grande gloire, bien moins de croire que j'effaceray celle qu'ont meritée ceux qui ont trauaillé auant moy sur le mesme original. Entre les autres, ie respecte Monsieur des Portes, qui auroit fait sans doute vn chef d'œuure, si en son siecle la Poësie eust eu des regles aussi seueres, & aussi raisonnables qu'elle a eu depuis pour la versification. Il a exprimé le sens du Psalmiste auec vne fidelité tres-exacte, & en quelques endroits je souhaitterois qu'elle ne fust pas si scrupuleuse, car sans doute son ouurage en eust esté moins contraint, & beaucoup plus agreable. Ie ne parle point des Paraphrases en prose du sieur Guillebert, & de Monsieur l'Abbé de Villeloin. Ces trauaux, & particulierement le dernier, sont dignes de la loüange & de la reconnoissance publique; & je confesse qu'ils m'ont quelquefois heureusement seruy. D'abord,

comme j'ay dit, j'ay tourné quelques Pſeaumes ſans ſonger qu'à prendre vn diuertiſſement vtile. Apres j'ay conſideré, que ſi tous eſtoient acheuez, ils pourroient eſtre profitables à mes Freres. Ceux dont nous déplorons la ſeparation de l'Egliſe, ont rendu la verſion dont ils ſe ſeruent, celebre par les airs agreables que de doctes Muſiciens y mirent, lors qu'ils furent compoſez. Les ſçauoir par cœur eſt parmy eux comme vne marque de leur Communion ; & à noſtre grande honte, aux villes où ils ſont en plus grand nombre, on les entend retentir dans la bouche des artiſans, & à la campagne dans celle des laboureurs ; tandis que les Catholiques ou ſont muëts, ou chantent des chanſons deshonneſtes. I'ay donc creu que, ſi je pouuois acheuer les Pſeaumes, quelqu'vn de ces excellens Muſiciens qui honorent noſtre ſiecle, ſeroit peut-eſtre pouſſé par l'eſprit de Dieu à leur donner des airs agreables & faciles, afin de les rendre populaires, & de les mettre à la place de

tant de paroles, ou vaines ou dangereuſes, qui reçoiuent iuſqu'à cette heure tous les ornemens de la muſique. Le feu Roy, de glorieuſe memoire, n'auoit pas dédaigné d'employer la parfaite connoiſſance qu'il auoit de ce bel Art, ſur quatre de mes Pſeaumes ; qui ont eſté imprimez il y a long-temps. Et les plus excellens Maiſtres ont admiré cette compoſition. Le pieux diuertiſſement que ce grand Prince y voulut prendre m'eſt ſi glorieux, que la modeſtie m'auroit empeſché d'en parler, ſi je ne l'euſſe iugé plus puiſſant que toutes mes raiſons pour porter ceux à qui ie parle, à imiter le zele & la pieté de ce grand Prince, dont la vie a eſté comme vn concert harmonieux des plus auguſtes vertus, & qui ayant reſtably en tant de lieux les loüanges de Dieu, les vouloit auſſi chanter luy-meſme, & trauailloit à les mettre dans la bouche de ſes ſujets d'vne maniere agreable. La Muſique n'eſt pas vn Art qu'il faille profaner. Elle eſt plus du Ciel que de la Terre, & de l'Egliſe

que du monde. Le monde l'a vſurpée, & ſon Prince qui a voulu qu'on luy offriſt des ſacrifices comme à vn Dieu, a deſiré auſſi qu'on chantaſt des hymnes à ſon honneur. Tous les Arts ceſſeront à la fin du monde, mais la Muſique continuëra dans le Paradis, & ſi c'eſt parmy-nous vn des Arts liberaux, c'eſt dans le ſejour de la gloire, vn Art Angelique, vn hommage de l'Eternel, l'occupation des Saints, & le triomphe des Bien-heureux. L'Apoſtre ordonne aux Chreſtiens de s'entr'inſtruire, de ſe conſoler & de ſe diuertir ſaintemẽt par le chant des Pſeaumes & des Cantiques ſpirituels. Le chant a vne ſecrette vertu pour penetrer dans le fond de l'ame, & y émouuoir ou calmer les paſſions; il ne ſert pas moins à fortifier le corps que l'eſprit; & l'on voit par experience, que tous ceux qui trauaillent, adouciſſent par ce moyen leur trauail, & en tirent de nouuelles forces. Comme donc le chant eſt vn plaiſir familier à la nature humaine, Dieu a inſpiré celuy des Pſeaumes à ſon Egliſe, afin de l'op-

Eph. 5. Coloſ. 3.

poſer aux chanſons impudiques dont les Demons ſe ſeruent pour corrompre les hommes. C'eſt pourquoy Saint Chryſoſtome exhorte les hommes & les femmes, les ieunes garçons & les ieunes filles, enfin, tous les Chreſtiens, d'apprendre les Pſeaumes, & de les chanter en trauaillant, & meſme dans leurs feſtins, où ordinairement ces chanſons diſſoluës ſe gliſſent, pour ne point parler de ces chanſons impies qu'on oit retentir aujourd'huy dans les banquets infames de nos libertins, qui ne croyent pas auoir aſſez bien offensé Dieu dans leurs débauches, s'ils n'y ont proferé des blaſphemes en ryme & en proſe, dont la ſeule pénsée fait fremir d'horreur. Ce meſme Pere, en vn autre lieu, dit que ceux qui chantent les Pſeaumes auec l'eſprit qu'ils demandent, entrent dans le concert des Anges, & diſputent en quelque façon auec eux de l'honneur, des loüanges, & de l'amour du Createur. Certes, ſi ie pouuois contribuer à ce grand bien, & ſubſtituer les Hymnes de la ſaincte

En l'homil. ſur le Pſea. 41.

Sur le Pſeaume 137.

Sion à la place des chanſons de Babylone, je croirois bien eſtre payé de mon trauail. I'ay quelque facilité à compoſer, & je ne l'ay jamais euë ſi grande que pour cét ouurage. Mais ſi d'vn coſté il ſemble que ce ſoit vn aduantage, c'eſt d'ailleurs vne eſpece de défaut, à cauſe qu'il empeſche que l'eſprit qui naturellement haït la peine, ne porte les choſes au point de la perfection, où il ſeroit capable de les mettre. Or quelque lumiere qu'il puiſſe auoir, auec quelque abondance qu'il ait receu ce beau feu qui eſleue l'eſprit, & qui eſt ce Dieu des Poëtes qui l'échauffe, & le fait entrer dans vne fureur diuine; il eſt certain que ces premieres productions ne peuuent iamais eſtre parfaites, qu'il eſt impoſſible que parmy ce feu diuin il ne ſe meſle beaucoup de fumée, que ce Dieu ne ſe ſente de la foibleſſe de l'homme, & que cette noble fureur ne faſſe faire de faux pas. La correction eſt ce qui purifie la flame de l'imagination échauffée, & qui reforme les traits ou trop pouſſez, ou

trop negligez, mais elle eſt plus fâcheuſe à ceux qui ont la felicité dont je parle, qu'aux autres, qui en produiſant les choſes les acheuent, & en qui l'art trauaille dauantage que la nature. Ie confeſſe que pour moy elle eſt plus penible que la compoſition; de ſorte qu'il peut bien eſtre arriué qu'en renuoyant mes Pſeaumes, je n'y auray pas fait tous les changemens que ie voyois neceſſaires pour leur perfection. Deux excellens amis (leur modeſtie me défend de les nommer) m'y ont aidé, & leur iugement m'a pluſieurs fois obligé de paſſer la plume ſur beaucoup de choſes, que i'euſſe laiſſées comme ſupportables. Mais mon abſence a empeſché que ie n'aye retouché pluſieurs endroits, comme i'euſſe peû faire ſi i'euſſe eſté preſent à l'impreſſion. Car il y a vn trop grãd chaos entre Paris & Graſſe; & bien que ces meſmes amis dont ie viens de parler, euſſent vn pouuoir abſolu ſur mon ouurage; toutefois ils ont eu trop de reſpect pour luy, & n'ont pas voulu; en cette rencontre,

vſer de toute l'authorité que je leur auois donnée. Quoy qu'il en ſoit, ie ſors de cette lice, apres auoir fourny ma carriere comme j'ay peu. Ie ſeray tres-aiſe que pluſieurs y courent apres moy, qu'ils me deuancent & qu'ils emportent le prix : i'entens celuy de la gloire des hommes, car pour la recompenſe que Dieu a promiſe à ceux qui trauailleront pour l'inſtruction de leurs freres, ie declare que i'y aſpire, & que ie l'attens de la bonté de celuy à qui je dois d'vne façon tres-particuliere tout ce qu'il y a de bon dans mes Pſeaumes. Que les cenſeurs, que les enuieux, (ſi ie ſuis aſſez conſiderable pour en auoir) non ſeulement mettent en queſtion ſi ie ſuis Poëte, mais prononcent ſouuerainement, que ie ne ſçay pas les premiers elemens de la Grammaire ; qu'ils me banniſſent des eſcholes de la Philoſophie & de la Theologie ; qu'ils trouuent dans la verſion des Pſeaumes, toutes les erreurs qu'ils y voudront trouuer ; ie ne m'en tourmenteray point, ie n'en cheriray

pas moins les occaſions de leur rendre le bien pour le mal ; & je les laiſſeray iouyr paiſiblement du mauuais plaiſir de leurs cenſures, & de leurs ſatyres. Ie garderay le ſilence auec ioye, & ce ſilence, qu'ils prendront peut eſtre pour foibleſſe, s'il n'eſt enfin victorieux de leur haine, pour le moins ſera-t-il plus Chreſtien que leurs diſcours, & plus conforme à celuy que noſtre Seigneur garda deuant Herode & deuant Pilate, que ſaint Ambroiſe appelle triomphant. Les Iuges equitables louëront mon deſſein, s'ils n'en louënt pas le ſuccés, & ils ne s'eſtonneront point que dans vne longue carriere, ie ne coure pas touſiours de meſme force. Tous les Pſeaumes ont des ſujets differens, dont les vns ſont beaucoup plus magnifiques que les autres. Les expreſſions en ſont auſſi fort diuerſes, & comme il y en a de fleuries & de pompeuſes, il s'en trouue par fois de ſimples, & de rudes aux oreilles délicates, & éloignées tout à fait de noſtre façon de dire les choſes. Il ne faut donc pas s'eſtonner ſi la copie

reſſemble à l'original, & ſi l'elocution, dans ma Paraphraſe, n'eſt pas également forte, ou agreable. On doit encore conſiderer que l'eſprit n'eſt pas touſiours en meſme diſpoſition, & qu'il n'a pas touſiours la meſme liberté & la meſme lumiere. La continuation d'vn trauail penible, la ſanté du corps qu'il altere, les trauerſes d'affaires faſcheuſes, les ſoins d'vne charge auſſi peſante que la mienne, outre la diuerſité des temps auſquels i'ay compoſé ou corrigé cét ouurage; ſont des cauſes neceſſaires & inéuitables de la difference que ie reconnois y eſtre viſible. La terre qui eſt la mere de tous les fruits, en produit quelques vns, qui ſont mieux formez & de meilleur gouſt que les autres, ſoit par la diuerſité de la culture, ſoit par celle de l'impreſſion de l'air, ſoit par quelqu'autre rencontre. On peut iuſtement blaſmer vne inégalité remarquable dans vne piece courte; mais vouloir que dans vn ſi grand nombre de vers que contient le Pſeautier, tous ſoient également forts,

également nõbreux, également agreables; il me ſemble que c'eſt demander plus qu'vn homme ne peut faire; au moins ne ſuis-je pas capable de cette merueilleuſe égalité. Ce qui m'a encore quelquefois empeſché de faire des vers auſſi riches que peut eſtre j'euſſe pû faire, a eſté la contrainte du ſens à laquelle j'aimois mieux obeyr, qu'aux regles de la politeſſe & de la magnificence de la verſification. Car ie me ſuis principalement proposé de faire entendre Dauid, & de tâcher à rendre ſes pensées en noſtre langue pour inſtruire & pour conſoler les Fideles: de ſorte que quand ce premier deſſein ne s'eſt pû accorder auec toute la délicateſſe de l'expreſſion que i'euſſe bien deſiré, i'ay fait ceder la douceur du vers au raiſonnement, & j'ay conſideré que ie n'eſtois pas le maiſtre abſolu de mon ouurage. I'ay pris le milieu entre la verſion & la Paraphraſe; & encore qu'en la pluſpart des Pſeaumes, ie ſois pluſtoſt demeuré dans les bornes eſtroites de l'vne, que ie ne me ſuis

échappé dans la libre estenduë de l'autre; I'ay, neantmoins, donné ce dernier nom à mon liure, n'en trouuant point qui exprimast le temperament que j'ay obserué, & ne voulant pas aussi auoir la loüange d'vne seuere contrainte, que ie n'ay pas tousiours gardée, & que ie n'ay pas creu deuoir garder. Car soit à cause des liaisons qu'il m'a falu faire entre les versets, qui dans l'original sont fort détachez, soit pour adoucir les changemens des personnes que le Psalmiste introduit, & fait parler tout d'vn coup, sans y preparer le Lecteur; soit pour expliquer plus clairement des endroits fort obscurs; soit pour accommoder plusieurs de ses comparaisons, ou de ses expressions à nostre façon de concenoir & de dire les choses; soit par la contrainte de la ryme, soit par les loix de la versification, i'ay esté souuent obligé d'estendre, & de mesler mes pensées à celles du Prophete. On ne peut faire des chaisnes de diamans qu'en les attachant les vns aux autres, & il n'est pas neces-

faire que ce ſoit auec de l'or, à cauſe que l'éclat & le prix des pierreries eſt principalemẽt ce qu'on y regarde. Pour le ſens i'ay preſque touſiours ſuiuy le litteral, ſi ce n'eſt dans les Pſeaumes qui n'en ont point d'autre que le myſtique, que Ieſus-Chriſt, ou les Apoſtres luy ont donné dans l'Euangile, & dans leurs Epiſtres. Ie me ſuis auſſi attaché d'ordinaire à la verſion Latine dont l'Egliſe ſe ſert, & qu'elle a conſacrée dans le Concile de Trente. Quelquefois i'ay pris celle de ſaint Hieroſme, ou celles que des Autheurs modernes approuuez ont faites du texte Hebreu, entre leſquels ie dois nommer par honneur le ſieur de Muis Profeſſeur en la langue Sainte, qui nous a donné vne verſion nouuelle des Pſeaumes, & vn Commentaire, dignes de tres-grande loüange. Pour moy, ie n'en cherche point pour cét ouurage de la part des hommes; il me ſuffit que Dieu l'approuue, qu'il le beniſſe, & le rende vtile à ſon Egliſe, au ſeruice de laquelle ie dois tout ce que i'ay receu de

ſon Eſpoux. Tous ne peuuent pas eſtre de ces forts d'Iſraël qui la defendent dans les aſſauts de ſes ennemis, qui les terracent par leurs grands labeurs, & qui les font fuyr par leur ſeule preſence. Elle a des miniſtres pour la guerre & pour la paix; pour les grandes entrepriſes, & pour les deſſeins ordinaires; & elle ne leur demande des ſeruices que proportionnez à leurs forces. Les miennes ſont petites, mais ie les luy offre toutes, & je laiſſe le jugement de leur employ à celuy qui viendra vn jour illuminer le ſecret des tenebres, & manifeſter les conſeils des cœurs, & qui fera voir que ce qui eſt éleué deuant les yeux des hommes, eſt vne grande abomination deuant les ſiens.

1. aux Corint. c. 4.

En S. Luc. c. 16.

LE LIBRAIRE AV LECTEVR.

LA fin que l'Auteur de la Paraphraſe des Pſeaumes de Dauid s'eſt propoſée en y trauaillant, & l'exhortation qu'il fait dans ſa Preface, aux excellens Muſiciens d'employer les beautez de leur ſcience à mettre des airs ſur ſes Pſeaumes, pour oſter de la bouche des fideles ces airs prophanes ſi contraires à la ſainteté de leur condition, m'auoient touſiours fait eſperer que quelqu'vn entreprendroit ce trauail. M. Goüy, a fait imprimer des airs ſur les cinquante premiers, qui ſont fort beaux, & on ma aſſeuré qu'il en auoit cõpoſé ſur le reſte, qui ne ſont pas encore publiez. Mais comme il les auoit fait pour eſtre chantez à quatre parties, l'experience a fait connoiſtre qu'ils ne pouuoient eſtre executez qu'auec quelque peine, ce qui ne s'accorde pas auec l'intention de l'Auteur. Car il ſouhaite que tout le monde les ait à la bouche, à l'exemple de ceux qui ſe ſont ſeparez de l'Egliſe, ou pour mieux parler, comme auoient les Chreſtiens des premiers ſiecles. Le ſieur Artus Aucouſteaux, ancien Maiſtre de Muſique, & autrefois Haute-contre de la Muſique de la Chapelle du Roy Louïs XIII. a reüſſi à peu pres comme il ſouhaitoit. Car il a fait des airs faciles à chanter, ſur

tout le Pſeautier, & c'eſt ce que je te donne. Il eſt vray que tu y trouueras de la difference: car depuis le Pſeaume xciii. juſques à la fin, (& les 10. 16. 73. 74. 75. 76. & 77. deſquels l'on auoit differé l'impreſſion) les airs ont quelque agréement que les autres n'ont pas. La raiſon eſt, que le ſieur Aucouſteaux eſtant mort durant l'impreſſion de ſon Ouurage; Monſieur Gobert, Maiſtre de la Muſique de la Chapelle du Roy, vint vn iour par hazard dans ma boutique, & en vid quelques airs: Le fond luy en pleut, mais il me dit, qu'ils eſtoient capables de receuoir vn peu plus d'ornement, pour les rendre plus agreables, & s'offrit de fort bonne grace à y trauailler, & par le zele qu'il a pour le ſeruice du prochain, & par l'eſtime qu'il fait de cét ouurage. Ie le priay inſtament d'executer ſa bonne volonté, & ie l'aſſeuray que Monſeigneur l'Eueſque de Vence s'en tiendroit tres-obligé. En effet, auſſi-toſt que je luy eus fait ſçauoir ſon deſſein, il le pria d'employer les agréemens des beaux airs, pour animer les paroles de ſes Pſeaumes, & leur donner cours par toute la France. Ie ne te dis rien des changemens qu'il a faits. Tu en jugeras toy-meſme, ſi tu es iuſte, auſſi auantageuſement que tu le dois; & la iuſtice que tu rendras en cette occaſion, l'obligera de continuer, & meſme de redoubler ſes ſoins en d'autres Editions. Pour moy, ie n'épargneray rien, afin que l'impreſſion d'vn ſi bel ouurage, & ſi neceſſaire au public, ſoit & nette, & correcte, ſongeant beaucoup plus à te ſeruir qu'à ce qui peut toucher mes propres intereſts.

EXTRAIT DV PRIVILEGE du Roy.

PAr Lettres Patentes du Roy, données à Paris le 12. Mars 1644. Il eſt permis au ſieur Eueſque de Graſſe & de Vence, Cõſeiller de ſa Majeſté en ſes Conſeils, de faire imprimer par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra, pendant vingt ans entiers, *Tous les Pſeaumes de Dauid*, par luy mis en vers François: Et defenſes ſont faites à toutes perſonnes, de quelque qualité & cõdition qu'elles ſoient, de les imprimer, vendre ou debiter, en aucun lieu de l'obeïſſance de ſa Majeſté, ny d'en extraire aucune choſe, ſans le conſentement dudit ſieur Eueſque, ou de ceux qui auront ſon droit; à peine de trois mil liures d'amende, de confiſcation des exemplaires contrefaits, & de tous dépens, dõmages & intereſts, comme il eſt plus au long porté par leſdites Lettres, à l'Extrait deſquels, qui ſera mis au commencement ou à la fin dudit Liure, ſa Majeſté veut que foy ſoit adjouſtée comme à l'original. Signé, Par le Roy en ſon Conſeil,

CONRART.

Et ledit Seigneur Eueſque a permis à la Veuue Iean Camuſat, & à Pierre le Petit, Imprimeur & Libraire ordinaire du Roy, d'imprimer, vendre & diſtribuer le preſent volume ſuiuant l'accord fait entre eux.

PAr Priuilege de Monſeigneur l'Eminentiſſime Cardinal Sforce, cy-deuant Vice-Legat d'Auignon & Comtat Venaiſſin; Il eſt defendu à tous les Libraires & Imprimeurs dudit Comtat, d'imprimer, vendre & diſtribuer les OEuures de Meſſire ANTOINE GODEAV, Eueſque de Graſſe & de Vence, tant en proſe qu'en vers, ſans ſon conſentement & ſa permiſſion, comme il apert plus amplement par la teneur dudit Priuilege.

EXTRAIT DV PRIVILEGE du Roy.

PAr Lettres Patentes du Roy, données à Paris le 22. Septembre 1654. Il eſt permis au ſieur Artus Aucouſteaux, Chanoine de S. Iacques l'Hoſpital, ancien Maiſtre de Muſique, & autrefois Haute-contre de la Chapelle du Roy Louys XIII. de faire imprimer par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra, pendant neuf années, *Les cent cinquante Pſeaumes de Dauid, qu'il a mis en chant, ſur la Traduction de Monſeigneur l'Eueſque de Graſſe & de Vence, par luy mis en vers François*: Et defenſes ſont faites à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, de les imprimer, vendre ou debiter, en aucun lieu de l'obeïſſance de ſa Maieſté, ny d'en extraire aucune choſe, ſans le conſentement de l'expoſant ou de ceux qui auront droit de luy, ſous pretexte d'augmentation, correction, changement de titre, fauſſes marques, ou autrement en quelque maniere que ce ſoit, à peine de deux mil liures d'amende, de confiſcation des exemplaires contrefaits, & de tous dépens dommages & intereſts, comme il eſt plus au long porté par leſdites Lettres, & ſa Maieſté veut que foy ſoit adjouſtée à l'Extrait comme à l'original. Signé, Par le Roy en ſon Conſeil,

LE IVGE.

Et ledit ſieur Artus Aucouſteaux, a cedé & tranſporté ſon droit de Priuilege, à Pierre le Petit, Imprimeur & Libraire ordinaire du Roy, ſuiuant l'accord fait entr'eux.

Acheué d'imprimer pour la premiere fois, le 26. May 1656.

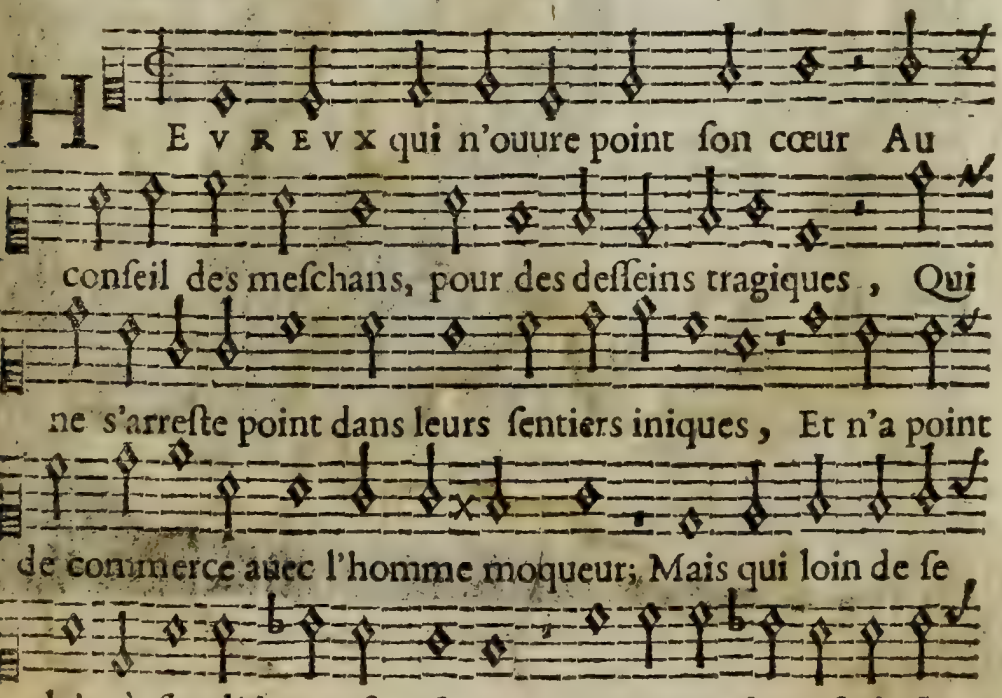
PARAPHRASE DES PSEAVMES DE DAVID.

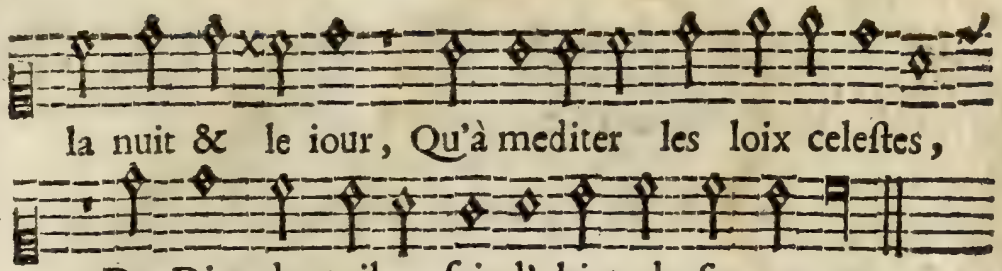
PSEAVME PREMIER.

Beatus vir, qui non abijt in consilio impiorum.

ARGVMENT.

Dauid en ce Pseaume enseigne en quoy consiste la veritable beatitude, & la difference de la fin des gens de bien & des pecheurs.





la nuit & le iour, Qu'à mediter les loix celeſtes,

Du Dieu dont il a fait l'objet de ſon amour.

Comme ſur le bord des ruiſſeaux
Vn grand arbre planté des mains de la Nature,
Mal-gré le chaud bruſlant conſerue ſa verdure,
Et de fruit tous les ans enrichit ſes rameaux :
Ainſi cét homme heureux fleurira dans le monde,
Il ne trouuera rien qui trouble ſes plaiſirs,
Et qui conſtamment ne reſponde
A ſes nobles projets, à ſes juſtes deſirs.

Tel n'eſt pas le ſort des meſchans,
On voit en vn moment s'eſteindre leur lumiere,
Leur ſuperbe grandeur reſſemble à la pouſſiere
Qui ſert aux Aquilons de joüet dans les champs ;
Et lors que le Seigneur viendra juger la Terre,
Ils n'auront point de part à la gloire des Saints,
Dont, par vne ſi rude guerre,
Ils ont dans leur fureur trauerſé les deſſeins.

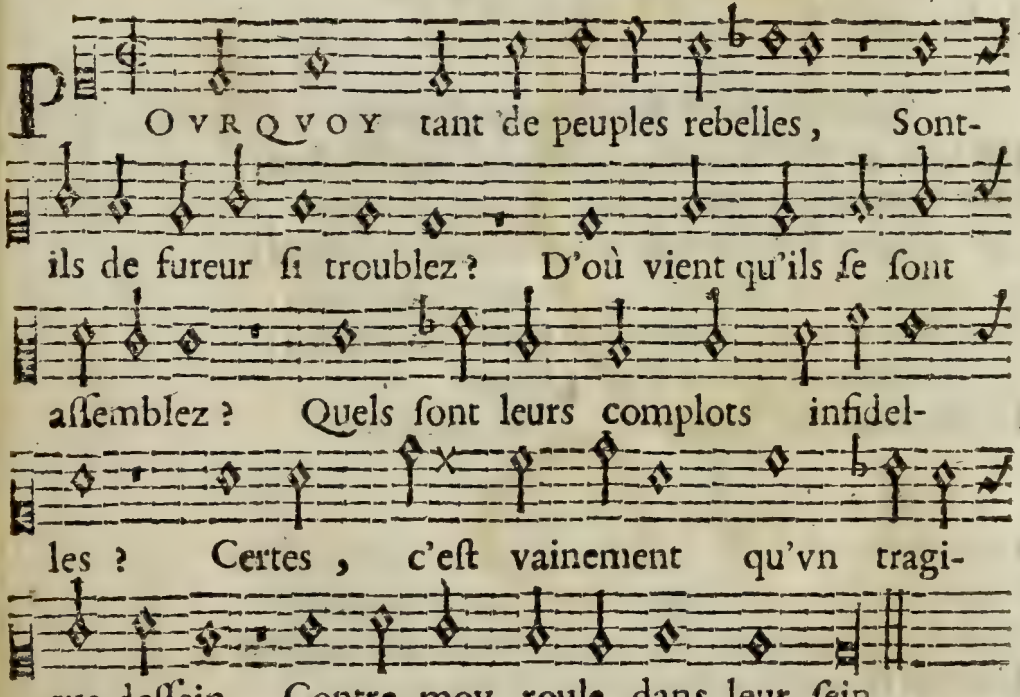
A ce juge rien n'eſt caché,
Comme il connoiſt des bons les volontez fidelles,
Il connoiſt des meſchans les trames criminelles,
Et deſcouure en leur cœur juſqu'au moindre peché ;
Ceux-là trouuent enfin, par ſa bonté propice,
Apres vn court trauail le long calme du port ;
Ceux-ci tombent au precipice,
Et chaque pas qu'ils font, les conduit à la Mort.

PSEAVME II.

Quare fremuerunt gentes, & populi.

ARGVMENT.

Ce Pſeaume, à la lettre, peut eſtre appliqué à Dauid, qui le compoſa lors que les Philiſtins ayant ſceu qu'il auoit eſté crée Roy d'Iſraël, s'aſſemblerent dans la vallée de Raphïn, pour luy faire la guerre: Mais je penſe que le ſens myſtique ſelon lequel ſaint Pierre l'explique de Ieſus-Chriſt au chapitre quatrieſme des Actes, eſt celuy que nous deuons ſuiure.



Les Princes, les Grands de la Terre,
Ialoux du bon-heur de mon ſort,
Ont reſolu d'vn meſme accord
De me faire vne rude guerre,
D'vn nœud d'iniquité leur malice les joint,
Contre le Seigneur & ſon Oingt.

RBC NcU

Rompons les fers, oſent-ils dire,
Dont ils veulent nous enchaiſner,
Secôuons, ſans nous étonner,
Le joug faſcheux de leur Empire;
Mais le Dieu ſouuerain ſe moque dans les Cieux
De ces complots audacieux.

Sa voix qui pour eux eſt vn foudre,
Iette en leur ame la terreur,
Dans ſa redoutable fureur,
D'vn ſeul mot il les met en poudre,
Il confond leurs deſſeins, & malgré leur orgueil,
Du thrône il les porte au cercueil.

Peuples cruëls, ſuperbes Princes,
Sçachez que ſon élection,
Sur la montagne de Sion,
M'eſtablit Roy de ſes Prouinces;
Voici l'Oracle ſaint que je reçoy de luy,
„ Mon Fils, je t'engendre aujourd'huy.

„ Ce que tu veux, je le deſire,
„ Tous les peuples, & tous les Rois,
„ Qui ſe ſont moquez de tes loix,
„ Seront ſoûmis à ton Empire;
„ Pour bornes il n'aura ni les monts, ni les mers,
„ Mais les bornes de l'Vniuers.

„ Toutes les puiſſances du monde,
„ Toutes les puiſſances d'Enfer,
„ Rendront à ton ſceptre de fer,
„ Vne obeïſſance profonde;
„ Comme vaiſſeaux d'argile on te verra briſer
„ Ceux qui t'ont voulu meſpriſer.

Monarques, deuenez plus ſages,
Et pour deſtourner loin de vous
Les effets d'vn juſte courroux,
Rendez au Seigneur vos hommages;

Seruez-le pleins de joye en ce mortel ſejour,
Et meſlez la crainte à l'amour.

Reuerez ce Fils qu'il engendre
Dans ſon immortelle ſplendeur,
Confeſſez deuant ſa grandeur,
Que vous n'eſtes qu'vn peu de cendre;
De peur qu'en voſtre perte il ne vous faſſe voir,
Et ſa juſtice, & ſon pouuoir.

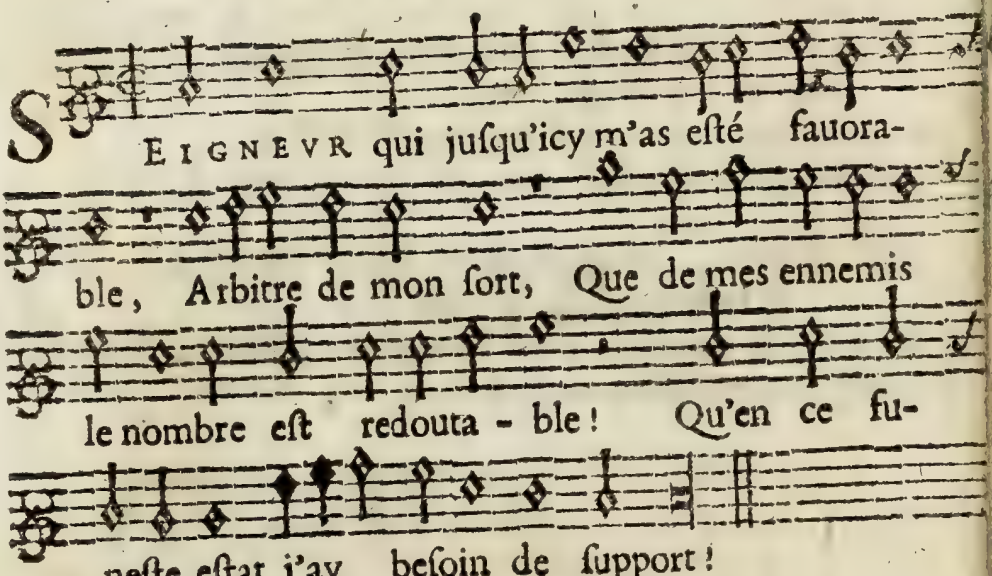
Quand las de ſouffrir ſur la terre
L'infidelle orgueil des humains,
Sa juſtice armera ſes mains
D'vn eſpouuentable tonnere;
Bien-heureux les mortels qui ne mettront qu'en luy
Leur eſperance & leur appuy?

PSEAVME III.

Domine quid multiplicati sunt qui tribulant me?

ARGVMENT.

Le sujet de ce Pseaume est expliqué dans le titre, qui porte;
Lors que Dauid fuyoit deuant la face
d'Absalon son fils.



Pourquoy differons-nous? sa défaite est certaine,
Disent ces inhumains,
S'il espere en son Dieu, son esperance est vaine,
Il ne peut le sauuer de nos puissantes mains.

Grand Dieu, tu démens bien cét horrible blaspheme,
Tu viens à mon secours;
Et comme de ta main je tiens le diadême,
Ta main dessus mon front l'affermit tous les jours.

Aussi-tost qu'au Seigneur ma voix s'est adressée
Dans mon affliction,
Il a de son saint Mont ma priere exaucée,
Et j'ay senty l'effect de sa protection.

L'eſpoir de ſon ſecours fait que quand je ſommeille,
Ie ſommeille ſans peur,
Et que tremblant d'effroy, jamais je ne m'éueille,
Au formidable aſpect d'vn fantoſme trompeur.

Non, je ne craindray pas vne puiſſante armée,
Si tu combats pour moy,
Trompe donc vne troupe à ma perte animée,
Et par vn prompt ſecours recompenſe ma foy.

Mille fois par ta main à mon ayde propice,
I'ay veu briſer l'orgueil
De ceux qui tranſportez d'vn aueugle malice,
Penſoient par leurs efforts me coucher au cercueil.

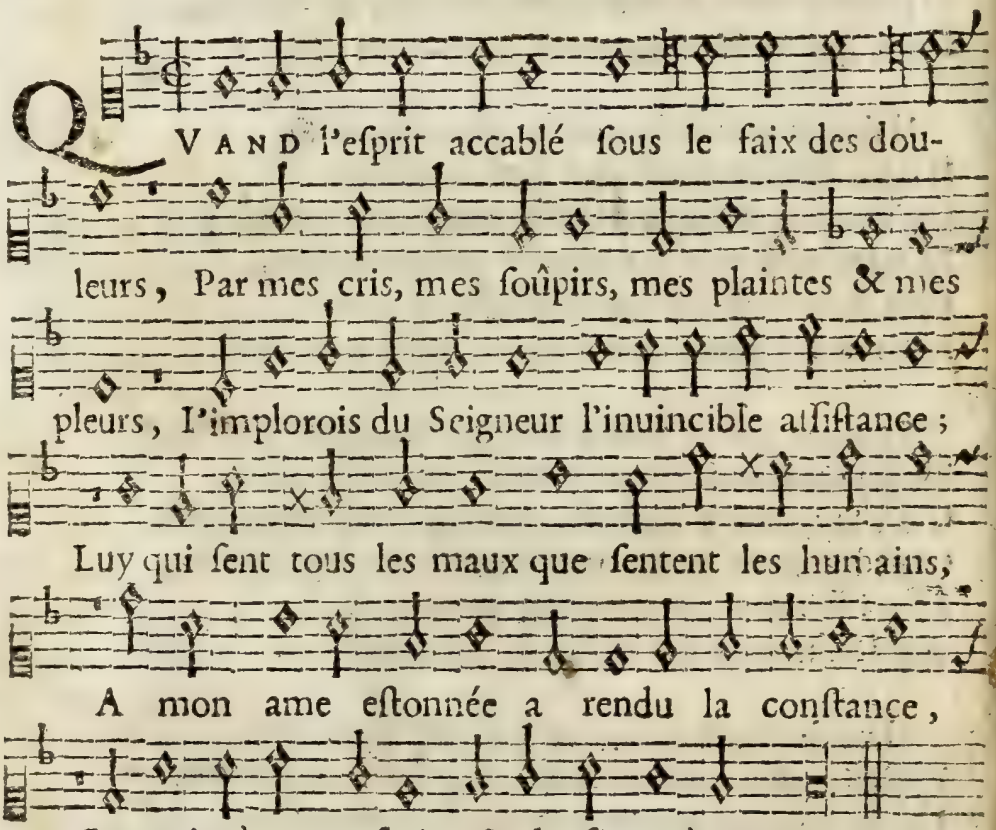
Grand Dieu, vien maintenant ſauuer par ta puiſſance
Et le Peuple, & le Roy.
D'vn barbare ennemy, dont l'horrible inſolence,
Du ſang & de l'Eſtat a violé la loy.

PSAVME IV.

Cùm inuocarem exaudiuit me Deus justitiæ n

ARGVMENT.

Dans ce Pſeaume, qui eſt vn peu plus paraphraſé que les autres, & qui a deſ-ja eſté imprimé, Dauid implore l'aſſiſtance de Dieu contre Abſalon, qui auoit conjuré contre luy, & exhorte ceux qui ſuiuent ſon party à rentrer dans leur deuoir.



Ie ſouffre tous les jours mille cruëls ennuis,
I'apperçois tous les jours dans l'eſtat où je ſuis,
Croiſtre mes ennemis, & de force, & de nombre,
N'eſcoute point leur vœux, diſſipe leur deſſein,
Seigneur, enten ma voix, couure moy de ton ombre,
Et qu'en tout temps je trouue vn aſyle en ton ſein.

Aueugles qui penſant que Dieu ne vous voit pas,
Faites de vains diſcours, & d'inutiles pas,
Pour m'oſter tout enſemble & le ſceptre & la vie ;
Voſtre cœur que la haine a rempli de poiſon,
Veut-il eſtre ſoûmis aux fureurs de l'enuie
Au lieu d'eſtre ſoûmis aux loix de la raiſon ?

Iuſqu'à quand, au meſpris du Monarque Eternel,
Vous verra-t'on vnis d'vn lien criminel,
Pour m'oſter le repos, & troubler mes Prouinces ?
Ne rougirez-vous point de vos noirs attentats ?
Et pouuez-vous douter que le Maiſtre des Princes,
Dieu, qui me fait regner, ne garde mes Eſtats ?

Il ſçaura renuerſer vos funeſtes projets,
Il vous fera connoiſtre, ô barbares ſujets !
Qu'vne haine implacable eſt vne aueugle guide ;
Et que l'ambition qui nourrit voſtre orgueil,
Peut de l'eſpoir du thrône abuſer le perfide,
Mais ne luy peut donner qu'vn infame cercueil.

Sçachez que ce grand Roy qui conduit l'Vniuers,
Daigne touſiours ſur moy tenir les yeux ouuers,
C'eſt luy qui me defend, c'eſt luy qui me conſeille:
C'eſt luy dont les bontez preuiennent mes beſoins,
Et qui fait de ma vie vne longue merueille,
Au deſſus de la foy de ſes propres teſmoins.

Il ne ſe peut tromper, il fait tout ſagement,
Il n'eſt point, comme nous, ſujet au changement,
Les loix de ſon amour ſont des loix eternelles ;
Touſiours dans mes mal-heurs je l'auray pour appuy ;
Touſiours ſon bras puiſſant vengera mes querelles,
Il me ſera touſiours ce qu'il m'eſt aujourd'huy.

Si je ſuis meſpriſé pour eſtre trop benin,
Si la haine en vos cœurs allume ſon venin,
S'ils ſentent les aſſauts d'vne ardente colere ;
Meditez à loiſir quels en ſont les effets,

Et jugez ſi d'vn Roy qui vous gouuerne en Pere
Il faut ainſi payer l'amour, & les bien-faits.

Durant que le ſommeil enchanteur des trauaux,
Sur les yeux des mortels verſera ſes pauots,
Repenſez meurement à vos actes tragiques;
Et ſi l'ambition qui vos ames ſéduit,
Vous a portez le jour à de laſches pratiques,
Qu'vn juſte repentir les eſtouffe la nuit.

Vous conſacrez en vain, ô parjures mortels!
De ſuperbes preſens ſur les riches Autels
De ce juſte vengeur qui connoiſt tous vos crimes;
La pureté des mains rend les dons precieux,
Et les cœurs innocens ſont les ſeules victimes,
Dont l'agreable odeur s'eſleue dans les Cieux.

Pourquoy nourriſſez-vous l'abominable eſpoir
Du ſuccez d'vn deſſein ſi perfide & ſi noir,
Qui vous fait tous jours échapper ces paroles;
„ Quand ſerons-nous vengez de ce Prince inhumain
„ Contre qui juſqu'icy nos plaintes ſont friuoles,
„ Et qui lui rauira le ſceptre de la main?

Ie ne redoute point ces diſcours inſolens,
Dieu qui m'a defendu depuis mes jeunes ans,
Sçaura bien diſſiper vos troupes amaſſées;
Ie puis, comme autrefois, leurs aſſauts ſouſtenir,
Et vous deuez juger par les graces paſſées
Des biens que ſa bonté me garde à l'auenir.

De ſes ſoins paternels, qui dans tous mes trauaux
Ont trompé ſi ſouuent l'eſpoir de mes riuaux,
Mille ennemis vaincus ſont d'eternelles marques;
Ie ſuis plein d'aſſeurance au milieu des dangers,
Et parmy les ſoucis qui ſuiuent les Monarques,
Ie gouſte le repos de l'eſtat des Bergers.

Ceux qui gardent ſes loix ſont de graces comblez,

La greſle, ni les vents n'abattent point leurs blez,
Leurs arbres par leurs fruits ſurpaſſent leurs promeſſes ;
On voit d'or & de pourpre éclater leurs raiſins,
Et de leurs Oliuiers les fertiles richeſſes,
Font naiſtre de l'enuie au cœur de leurs voiſins.

Ce n'eſt point aujourd'huy ſur le bruit de mes faits
Que je fonde l'eſpoir d'vne eternelle paix,
Dieu ſeul eſt mon appuy, ma défenſe, & mon guide,
Et quand l'humide nuit cache l'azur des Cieux,
Ie dors, ſans redouter qu'vne main parricide,
D'vn long ſomme d'airain vienne fermer mes yeux.

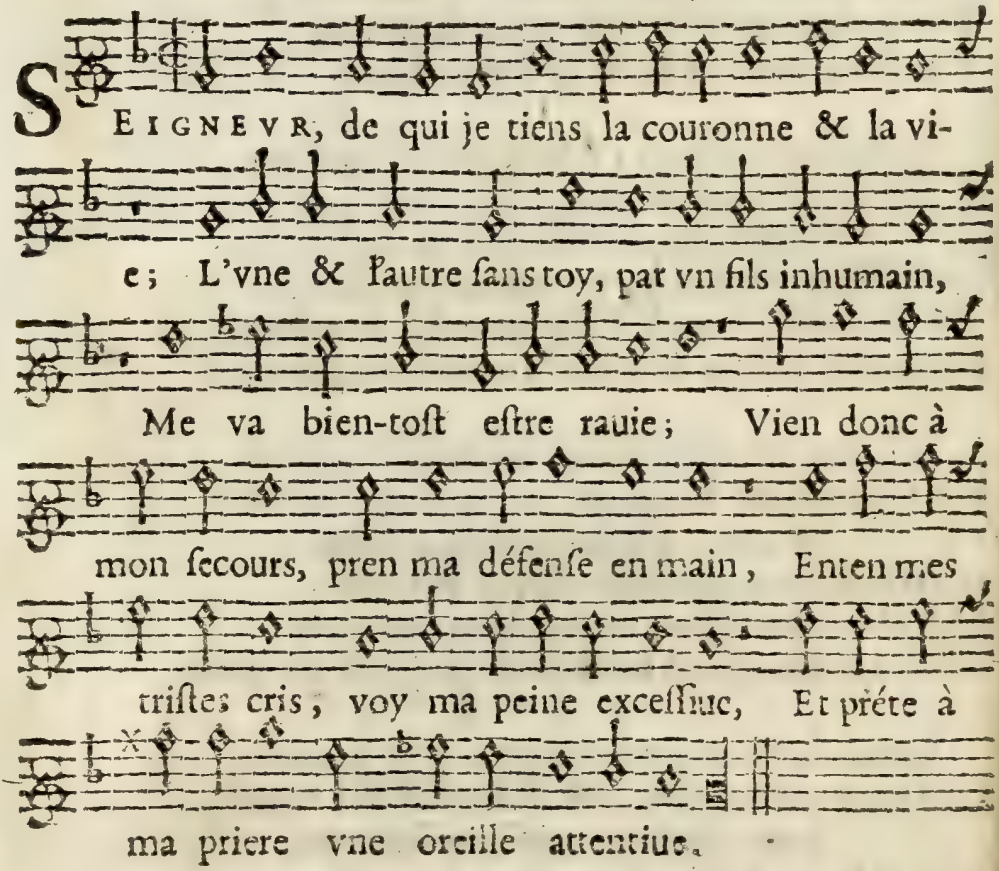
Sa ſageſſe entretient la paix des elemens,
Elle regle des Cieux les diuers mouuemens,
Il n'eſt rien de ſi bas où ſes ſoins ne s'eſtendent,
Mais depuis qu'à ſon peuple il m'a donné pour Roy,
C'eſt auec tant d'amour que ſes mains me defendent,
Qu'on diroit que ſes yeux ne veillent que pour moy.

PSEAVME V.

Verba mea auribus percipe, Domine.

ARGVMENT.

Dauid fuyant Abſalon, ou ſelon d'autres, Saül, compoſa ce Pſeaume, dans lequel il implore l'aſſiſtance de Dieu, & témoigne qu'il met ſa confiance en luy.



Dés la pointe du jour mes plaintes je commence,
Et je croy fermement, ô mon vnique eſpoir,
Que les effets de ta clemence
Ne ſeront pas pour moy differez juſqu'au ſoir;
Le Soleil ſe leuant pour reſpandre ſa flâme,
Verra leuer auſſi tes clartez dans mon ame.

Tu feras bien connoiſtre, embraſſant ma querelle,

Que tu n'es point vn Dieu qui se plaise au peché,
Qu'à tes yeux le cœur infidelle,
Auec tous ses destours ne peut estre caché ;
Que tousiours les meschans sont l'objet de ta haine;
Et ne font point de mal que ne suiue la peine.

Tu perdras ces flateurs dont la langue insolente
Blesse mon innocence auec tant de fureur ;
Tous ceux qu'vne colere ardente
Porte à verser le sang, te seront en horreur ;
Ton ire éclatera dans leurs justes supplices,
Et je seray comblé de tes graces propices.

Apres vn rude exil, ô Seigneur des armées,
Tu me feras reuoir ton auguste maison,
Où tes bontez accoustumées
Se laisseront fléchir à mon humble oraison;
Où d'vn respect meslé d'esperance & de crainte,
Mon cœur rendra ses vœux à ta Majesté sainte.

Fay-moy suiure tousiours le sentier de justice,
Où je sçay bien, Seigneur, que ta grace m'a mis ;
Si mon cœur se soüilloit du vice,
Ie verrois triompher mes lasches ennemis ;
Leurs barbares efforts me rendent miserable ;
Mais leur plus grand souhait est que je sois coupable.

Iamais la verité ne se trouue en leur bouche,
Leur cœur est vn abysme & de fraude & d'orgueil,
Leur esprit est tousiours farouche,
Leur infame gosier est vn püant cercueil,
Leur langue pour tromper a des ruses nouuelles,
Et sçait faire en flatant des blessures mortelles.

Seigneur, ne laisse pas cette audace impunie,
Egale leur supplice à leur temerité ;
De leurs cœurs la crainte est bannie,
Bannis pour eux l'amour de ton cœur irrité ;
Dissipe les projets de leur rage insensée,

Et que tout ſoit contraire à leur fole penſée.

Mais que ceux qui ſur toy fondent leur eſperance,
Triomphent du malheur de ces audacieux ;
Ils le feront, dans l'aſſeurance
D'auoir en tes bontez vn appuy glorieux ;
Et dans les doux tranſports d'vn ſaint excez de joye,
Ils prendront part aux biens que ta grace m'enuoye.

Tous ceux qui ſont jaloux de l'eſclat de ta gloire,
Te voyant proteger l'innocent oppreſſé,
Celebreront vne victoire,
Où l'honneur de ton nom eſtoit intereſſé ;
Et chacun connoiſtra que ta puiſſance auguſte
En meſme temps défend, & couronne le juſte.

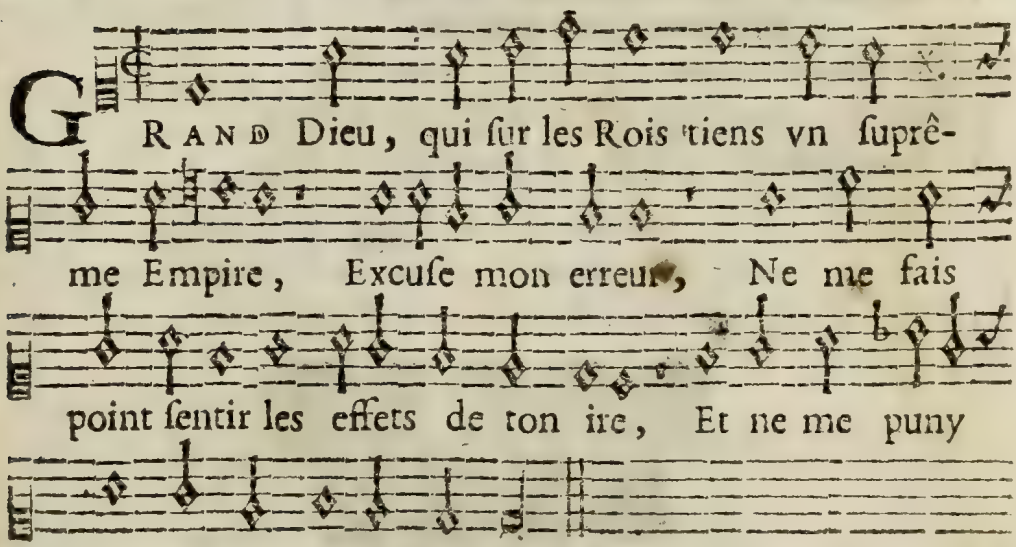
* *
*

PSEAVME VI.

Domine nè in furore tuo arguas me.

ARGVMENT.

Dauid dans ce Pſeaume implore la miſericorde de Dieu pour eſtre deliuré de ſa maladie ; ou ſelon les autres, il le compoſa pour eſtre vne formule de priere pour les malades.



GRAND Dieu, qui ſur les Rois tiens vn ſuprême Empire, Excuſe mon erreur, Ne me fais point ſentir les effets de ton ire, Et ne me puny point en ton aſpre fureur.

Pren pitié, s'il te plaiſt, du tourment que j'endure,
Et rens-moy le repos,
Appaiſe vne douleur & ſi longue, & ſi dure,
Que ſes cruels tourmens ébranlent tous mes os.

Mon eſprit eſt troublé d'alarmes inhumaines,
Et de cuiſans remords,
Iuſques à quand, Seigneur, viuray je dans ces peines,
Et dans ce triſte eſtat pire que mille morts ?

Regarde-moy, grand Dieu, d'vn œil plus fauorable,
Sauue-moy du trépas,
Reſpons aux vœux ardens d'vn Prince miſerable,
Et fay-luy des faueurs qu'il ne merite pas.

L'homme perdant ie jour, perd auſſi la memoire
De tes rares bontez,
De tous ces grands effets où tu montres ta gloire,
Dans le triſte cercueil ne ſont point racontez.

Ie ſoûpire le jour ſous les rudes atteintes
De mes longues douleurs;
Le repos de la nuit eſt troublé par mes plaintes,
Et mon lit agité nage preſqu'en mes pleurs.

Mon œil, je le confeſſe, eſt troublé de colere,
Voyant mes enuieux,
Auec vn ris moqueur, parler de ma miſere,
Comme d'vn juſte effet de la fureur des Cieux.

Allez, éloignez-vous, hommes chargez de vices,
Vous eſtes confondus,
Le Seigneur me regarde auec des yeux propices,
Mes cris meſlez de pleurs par luy ſont entendus.

Le Seigueur à mes cris daigne preſter l'oreille,
Il oit mon oraiſon,
De mes triſtes douleurs ſa bonté nompareille
Me donnera bien-toſt l'heureuſe gueriſon.

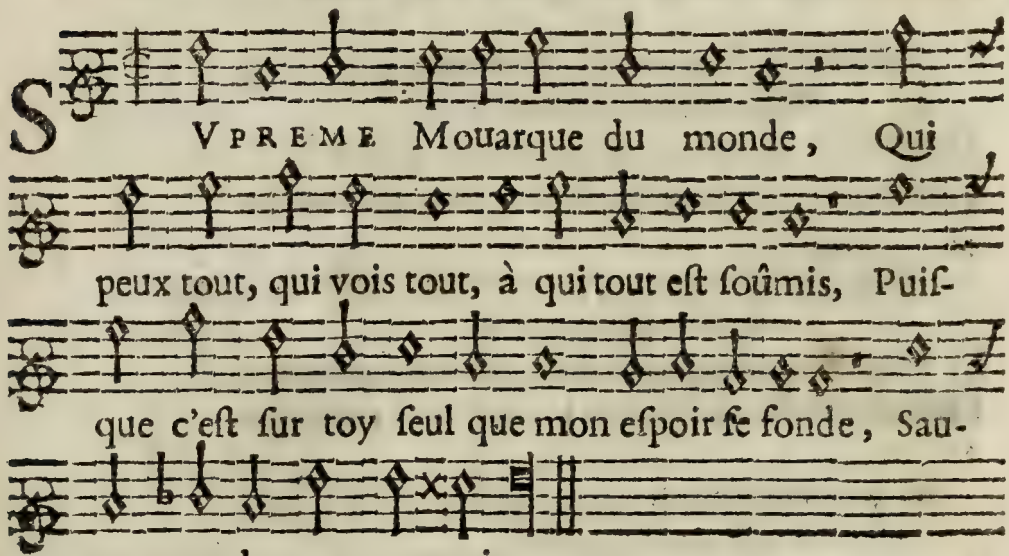
Qu'à mes perſecuteurs vne grace ſi pronte
Cauſe vn mortel effroy,
Et que pleins de dépit ils ſçachent, à leur honte,
Que l'on s'attaque à Dieu, quand on s'attaque à moy.

PSEAVME VII.

Domine Deus meus in te ſperaui

ARGVMENT.

Dauid perſecuté par Saül, implore l'aſſiſtance de Dieu, & le prie de l'eſtablir dans la Royauté qu'il luy a promiſe, non pas tant pour le plaiſir & l'honneur de commander, que pour faire fleurir ſon veritable culte parmy le peuple.



Fay-moy ſentir ton aſſiſtance,
Autrement ce Lyon qui me remplit d'horreur,
Sans que ſes cruautez trouuent de reſiſtance,
Soulera ſur moy ſa fureur.

O mon Dieu, qui lis dans mon ame,
Tu ſçais ſi j'ay commis ces infidelitez,
Dont vn Prince jaloux veut me donner le blaſme,
Pour excuſer ſes crua utez.

Ouy, ſi pour contenter ma haine,
A qui m'a fait du mal, j'ay du mal ſouhaité,
Ie veux bien ſuccomber à la rage inhumaine
D'vn ennemy ſi redouté.

Ie conſens qu'il me perſecute,
Et qu'il tranche le fil de mes jours langoureux,

Qu'il me reduiſe en poudre, & que l'on me repute
Plus coupable que mal-heureux.

Mais puiſque ſans eſtre coupable,
Ie ſens de ſon courroux les efforts inhumains,
O Seigneur, leue-toy, fais vn coup memorable
Pour me déliurer de ſes mains.

Deſſus luy deſcharge ton ire,
Tire-moy du mal-heur où ſa haine m'a mis,
Et ſans plus differer, accorde moy l'Empire.
Que ta clemence m'a promis.

Alors mon plus doux exercice,
Sera de bien grauer dans l'eſprit des mortels,
Le fidelle reſpect qu'on doit à ta juſtice,
Et le culte de tes Autels.

En foule ils te rendront hommage,
Ils ſe croiront heureux ſous le joug de ta loy;
Vien donc pour l'amour d'eux me ſauuer de l'orage,
Ou plutoſt pour l'amour de toy.

Vien, dis-je, t'aſſoir auec pompe,
Sur ton ſaint Tribunal, pour juger les peruers;
Pecheurs qui l'offencez, voſtre audace vous trompe,
Il eſt juge de l'Vniuers.

O Seigneur, ô juge ſuprême,
Quis ſçais combien m'a cauſe eſt pleine d'équité,
Ne me fais pas ſouffrir en ce peril extréme,
Ce que je n'ay point merité.

Romps cette entrepriſe inſenſée
Que forment les meſchans dans leur brutale ardeur;
Conduy les pas des bons, toy qui de leur penſée
Penetres ſeul la profondeur.

Pour moy, c'eſt en Dieu que j'eſpere,
Ie croy par ſon ſecours me voir bien-toſt heureux;
En luy les innocens trouuent touſiours vn pere,

Et ſon bras eſt armé pour eux.

Ce Dieu fort, ce juge terrible,
Fait bien voir tous les jours par ſes punitions,
Que s'il eſt patient, il n'eſt pas inſenſible
Aux criminelles actions.

Il eſt vray, ſon œil redoutable
Ne me montre aujourd'huy que dédain, que terreur;
Mais croit-on que touſiours ſa bonté pitoyable
Laiſſe agir cette aſpre fureur ?

Barbare, ſi ton cœur ne change,
Sçache que pour punir ton orgueil inhumain,
Le Seigneur que je ſers, qui m'ayme, & qui me vange,
A déja le glaiue à la main.

Sur ſon arc il couche ſa fléche.
Et ſi ton repentir ne preuient ſon effort,
Elle va dans ton ſein, par vne horrible bréche,
Faire entrer celle de la Mort.

L'injuſte deſſein de ma perte
Par mon perſecuteur eſt conceu bien ſouuent,
Il le veut enfanter dans vne guerre ouuerte ;
Mais il n'enfante que du vent.

Par tout ſa puiſſance m'aſſiege.
Mais à tous ſes efforts je n'ay point ſuccombé ;
Il me creuſe vne foſſe, il m'y prepare vn piege,
Mais luy-meſme au piege eſt tombé.

En vain à me nuire il s'appreſte,
Les maux qu'il me procure, & qu'il m'a ſouhaitez,
Comme vn foudre grondant deſcendront ſur ſa teſte,
Et vangeront ſes cruautez.

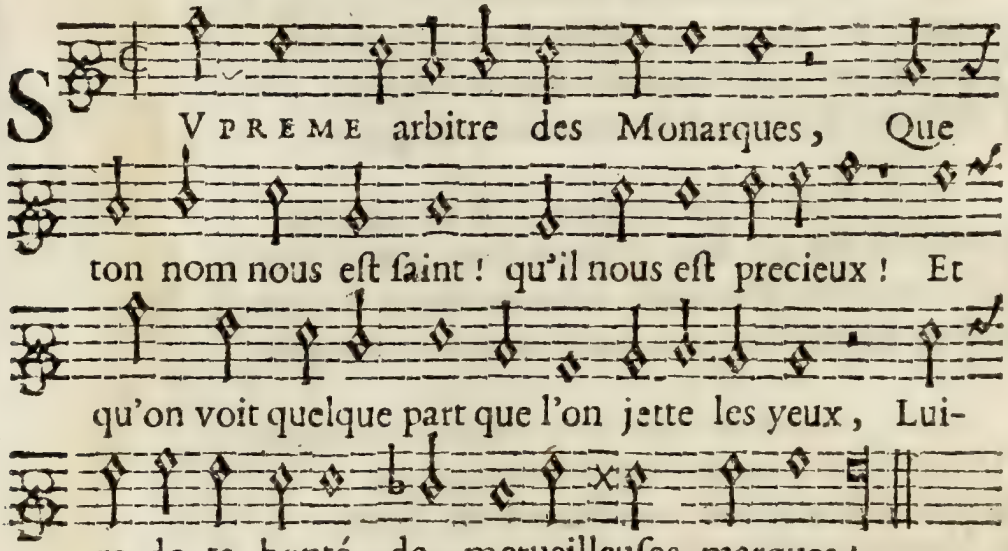
Pour moy, qu'en ces perils étranges,
Le Seigneur, le Tres-haut, a daigné garantir,
Ie veux en tous endroits, de ſes ſaintes loüanges
Faire le doux bruit retentir,

PSEAVME VIII.

Domine Dominus noſter.

ARGVMENT.

En ce Pſeaume Dauid admire la grandeur & la bonté de Dieu dans ſes œuures ; & principalement ſon amour enuers les hommes, pour qui il a fait tant d'excellentes creatures.



Ta main diſpenſe la victoire,
L'œil mortel ne ſçauroit ſouſtenir ta ſplendeur,
On ne peut conceuoir ta ſuprême grandeur,
Et le plus haut des Cieux eſt moins haut que ta gloire.

Ce n'eſt pas le ſeul chœur des Anges,
Qui chante en ton honneur des hymnes triomphans;
Pour confondre l'impie, on voit que les enfans
Chantent dans le berceau tes diuines loüanges.

Le firmament eſt ton Ouurage,
Les Cieux ont de tes mains receu tous les treſors ;
Et comme en des miroirs, je voy dans ces grands corps
Luire de ta puiſſance vne diuine image.

C'eſt toy qui regles la carriere,
De cét aſtre changeant qui preſide à la nuit,
Il te doit la clarté dont ſon globe reluit.
Et tous les feux du Ciel te doiuent leur lumiere.

I'admire des œuures ſi belles,
Mais j'admire bien plus ce glorieux deſtin
Qui rend l'homme l'objet, le ſeigneur, & la fin
Des miracles fameux de tes mains immortelles.

Qu'eſt-ce qu'a l'homme qui ſoit digne
Que tes ſoins amoureux s'eſtendent juſqu'à luy,
Que ta ſainte bonté veüille en eſtre l'appuy,
Et faſſe en ſa faueur vne merueille inſigne !

Tu l'as fait preſque égal aux Anges,
Le faiſant par ſon ame immortel comme ils ſont ;
Tu le combles d'honneur, tu couronnes ſon front,
Et ſous ſes foibles pieds toutes choſes tu ranges.

Les troupeaux luy rendent hommage,
Ils ſont pour le nourrir deſtinez au trépas.
Sa puiſſance s'eſtend pour fournir ſes repas,
Et ſur tout ce qui vole, & ſur tout ce qui nage.

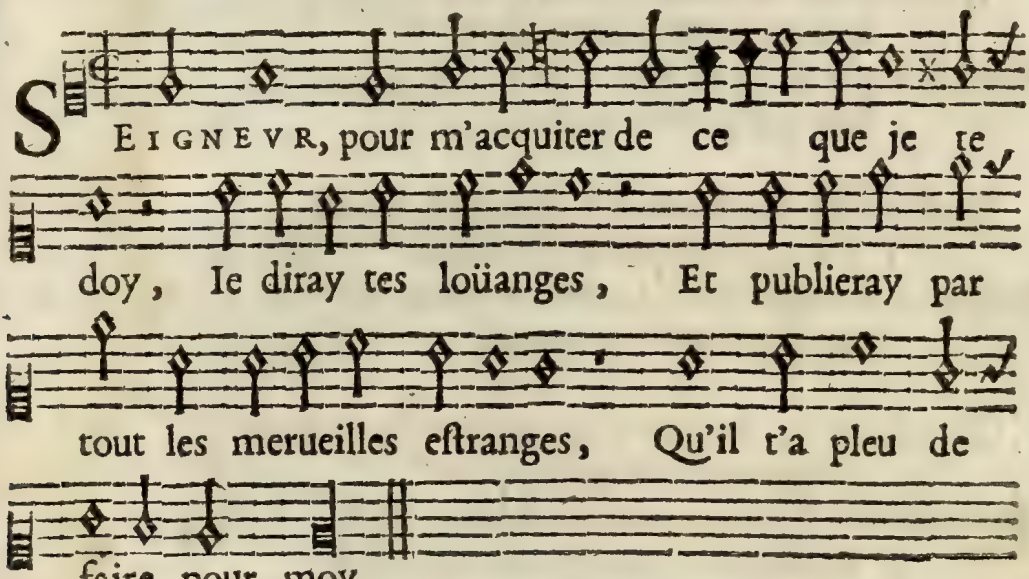
Supréme arbitre des Monarques,
Que ton nom nous eſt ſaint ! qu'il nous eſt precieux !
Et qu'on voit, quelque part que l'on jette les yeux,
Luire de ta bonté les merueilleuſes marques !

PSEAVME IX.

Confitebor tibi Domine in toto corde meo.

ARGVMENT.

Dauid ayant remporté la victoire de quelque puissant ennemy (plusieurs veulent que ce soit de Goliat) en rend graces à Dieu, loüe sa justice en la punition des meschans, & le prie de les chastier à l'aduenir, comme il a fait en cette occasion.



Ie veux en ton honneur donner en cent façons
Des marques de ma joye,
Et pour tant de bien-faits que ta grace m'enuoye,
Te rendre de saintes chansons.

Tu me fis assaillir d'vn inuincible cœur
Vn ennemy superbe,
Et ton bras par le mien, l'estendant dessus l'herbe,
Sans peril m'en rendit vainqueur.

Tu montas sur ton throsne où regne l'équité,
Et prenant ma defense,
Tu fis en ma faueur triompher l'Innocence,
Qu'opprimoit la Temerité.

Les Nations ont veu, par ce coup ſolennel,
Leur audace abaiſſée,
Le meſchant eſt pery, ſa memoire effacée
Tombe en vn opprobre éternel.

Nos villes ne ſont plus, par ces monſtres d'Enfer,
Dans l'horreur du pillage,
Dans les leur aujourd'huy, pour vanger cét outrage,
Tu portes la flame & le fer.

Auec vn peu de bruit qu'a fait leur vanité,
Leur memoire eſt perduë,
Dieu ſeul qui voit par tout ſa puiſſance eſtenduë,
L'y voit pour vne eternité.

De ſon auguſte throſne il regit juſtement
Tous les peuples du Monde,
Et ce throſne adorable a pour baſe profonde
La ſageſſe & le jugement.

Touſiours les innocens trouueront ſes bontez
A leur defenſe preſtes,
Ses mains éloigneront tous mal-heurs de leurs teſtes,
Ses mains les rendront indontez.

C'eſt donc auec raiſon que ceux qui ſous ta loy
Ont la gloire de viure,
Voyant de quels dangers ta grace me deliure,
Ne fondent leurs eſpoirs qu'en toy.

Du Dieu qui dans Sion a choiſi ſon ſejour,
Celebrez les merueilles,
Contez aux Nations les faueurs nompareilles
Que nous deuons à ſon amour.

Du ſang des innocens ſi laſchement verſé
La vengeance il a faite,
Son ſein leur a ſeruy de fidelle retraite,
Il a leur deſir exaucé.

Grand Dieu, disois-je alors, voy de quels ennemis
La rage me menace,
Accours à ma defense & puny leur audace
Qui contre moy s'est tout permis.

Que ton bras dont l'appuy me sauua du tombeau,
A cette heure me vange,
Afin que dans Sion je fasse à ta loüange
Entendre vn cantique nouueau.

Mais laissons l'aduenir, que ton œil seulement
Sans nuage contemple,
I'ay dans mes biens presens vn sujet assez ample
Pour te loüer incessamment.

Ces fieres Nations qui blasphemoient ta loy,
Ces guerriers sacrileges,
Sont eux-mesmes tombez dans les funestes pieges,
Qu'ils auoient preparez pour moy.

Aux rets qu'ils me tendoient ils ont esté surpris,
Et Dieu par sa justice,
Attrapant ces meschans dans leur propre malice,
Les met dans vn honteux mépris.

Qu'vne honteuse mort venge l'aueugle orgueil
Des peuples infidelles,
Seigneur, que les pecheurs à ton vouloir rebelles,
Dans l'Enfer trouuent leur cercueil.

L'affligé qui sur toy dans tous ses déplaisirs
A mis sa confiance,
Ne voit point en oubly mettre sa patience,
Et tu contentes ses desirs.

Leue-toy, pren la foudre, & cesse d'estre doux,
Trompe les vœux friuoles
Des hommes aueuglez qui seruent aux idoles,
Et se mocquent de ton courroux.

Reduy-les, pour venger l'honneur de tes Autels,
Sous vn barbare maiſtre,
Abaiſſe leur orgueil, & fay-leur reconnoiſtre
Qu'ils ſont de fragiles mortels.

Les Grecs & les Latins joignent le Pſeaume ſuiuant auec le precedent. Les Hebreux le diſtinguent, & en font le X. Il ſemble en effet que le ſujet en eſt different, & que Dauid ne l'a pas tant compoſé pour quelque occaſion particuliere qui le regardaſt, que pour ſeruir de formule d'Oraiſon à tous ceux qui ſeroient perſecutez par de puiſſans ennemis; toutefois j'ay voulu ſuiure la Verſion ordinaire pour la liaiſon des Verſets ſuiuans, qui continüent de cette façon le Pſeaume IX.

Quoy, Seigneur, eſt-ce ainſi que tu veux t'eſloigner
Du Iuſte en ſa miſere?
Eſt-ce ainſi que tu veux d'vn Sauueur, & d'vn Pere
Les tendres ſoins luy témoigner.

Il gémit ſous le faix de ſes viues douleurs,
Son ennuy le conſume,
Tandis que le meſchant plus fier que de coûtume,
Rit, & triomphe de ſes pleurs.

Mais laiſſe ce méchant en ce profond ſommeil
Où ſon orgueil le plonge,
Cherchant la verité, qu'il trouue le menſonge,
Perds-le par ſon propre conſeil.

Il rencontre par tout de faux admirateurs
Qui chantent ſes loüanges,
Il a pour ſes deſirs, meſme les plus étranges,
Des aduocats, & des flateurs.

On diroit qu'il ſe plaiſt d'échauffer le courroux
De ſon juge celeſte;
Et dans les vains projets d'vne audace funeſte,
Il n'en redoute point les coups.

De la crainte de Dieu ſon cœur n'eſt point touché,
Il ne l'a point pour Maiſtre,
Et dans ſes actions il ne fait reconnoiſtre
Qu'aueuglement, & que peché.

Les jugemens diuins ſont bannis de ſon cœur,
Et ſon ame inſenſée,
En tout temps ſe nourrit de la vaine penſée,
Que de tout il ſera vainqueur.

Sans ſonger aux horreurs qui le font criminel,
Dans ſon vice il ſe flate,
Et croit que des ſplendeurs dont ſa fortune éclate,
Le luſtre doit eſtre eternel.

Le fiel de ſon eſprit paſſe dans ſes diſcours,
Ils ſont pleins d'amertume,
Tromper, mentir, médire, eſt l'infame coûtume
Que ſa langue obſerue touſiours.

Comme vn cruël voleur, pour meurtrir les paſſans,
Au chemin les eſpie;
De meſme il eſt au guet auec le riche impie,
Pour égorger les innocens.

Comme les fiers Lyons tendent dans les foreſts
Vne embuſche à leur proye;
De meſme ce méchant attend auecque joye,
Que le juſte tombe en ſes reſts.

Dans ſa noire fureur il porte juſqu'au bout
Ses offenſes énormes,
Il ſe courbe, il ſe baiſſe, il change de cent formes:
Enfin, pour le perdre, il fait tout.

Dieu, dit-il, en ſon cœur, ſur moy n'a point les yeux,
Il me laiſſe tout faire;
Seigneur, oy ce blaſpheme; & ſur ce temeraire,
Lance tous les foudres des Cieux.

Fais vn coup memorable, & digne de ta main,
Pour déliurer le juſte ;
Montre aux blaſphemateurs de ton pouuoir auguſte,
Qu'il ne t'adore pas en vain.

Ils t'accuſent, Seigneur, de ne defendre pas
Ceux qui te ſont fidelles,
Montre donc aujourd'huy par des graces nouuelles,
Qu'en oubly tu ne les mets pas.

Ouy, grand Dieu, ton amour les comble de bien-faits,
Tu connois leur miſere,
Le pauure ſent tes ſoins, l'orfelin t'a pour Pere,
Et tu ne leur manques jamais.

Abbas cét orgueilleux, qui doute effrontément
De ta ſainte juſtice ;
Que l'on ne trouue plus de ſa noire malice
Les moindres traces ſeulement.

Le regne du Seigneur eſt pour l'eternité,
Gentils, craignez ſon ire,
Elle vous oſtera ce glorieux Empire
Que nos crimes nous ont oſté.

Des pauures affligez il preuiendra les vœux
Par ſa douce aſſiſtance,
Il remplira leur cœur d'vne maſle conſtance,
Et ſe déclarera pour eux.

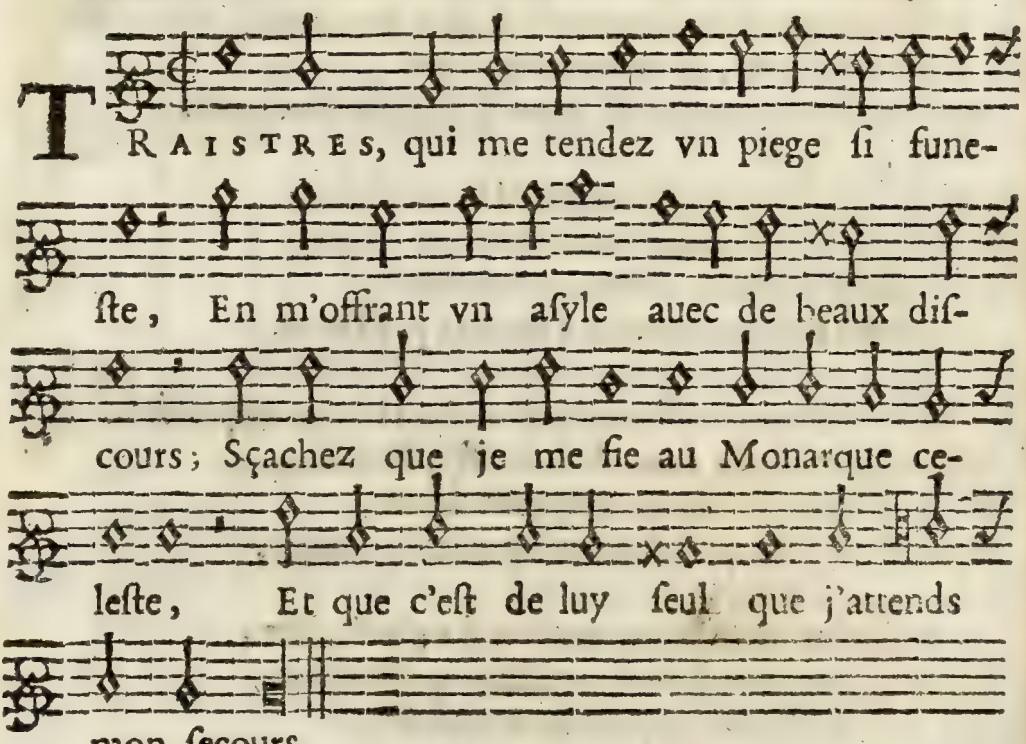
Seigneur, défens le pauure, aſſiſte l'orfelin,
Sois leur force, & leur gloire,
De peur que le méchant enflé de ſa victoire,
Ne ſoit encore plus malin.

PSEAVME X.

In Domino confido:

ARGVMENT.

Dauid composa ce Pseaume fuyant la persecution de Saül, & son dessein est de montrer à ceux qui pour le trahir luy offroient vne retraitte, qu'il a sa confiance en Dieu seul.



Ne me dites donc plus que pour sauuer ma vie,
Sur vos monts escartez je me vienne cacher,
Comme on voit des chasseurs la tourtre poursuiuie,
Sur la cime d'vn mont son refuge chercher.

Ie sçay les vains complots, les trames infidelles,
De mes fiers ennemis auec vous conjurez,
Et que pour me percer de leurs fléches mortelles,
Dans leurs cruëlles mains leurs arcs sont preparez.

Mais malgré leurs conseils, Dieu défendra ma gloire,
Il fera leurs desseins à leur honte auorter,
Sa main me sçaura bien sur le throsne porter;

Qu'ay-je fait qui merite vne haine ſi noire?

Non, leurs puiſſans aſſauts ne me feront point craindre,
Dieu dont le Firmament eſt le riche Palais,
Me preſente vn aſyle, où leurs perfides traits,
Auec tous leurs efforts, ne me pourront atteindre.

Bien qu'il ne ſoit pas veu ſur la terre où nous ſommes,
Il s'y trouue preſent comme il eſt dans les Cieux,
Il regarde le juſte, & le feu de ſes yeux
Perce les ſombres nuits du cœur de tous les hommes.

Il ne regarde point le rang, ni la naiſſance;
Si les bons ſont l'objet de ſes ſoins paternels,
Il fait dans ſa fureur ſentir aux criminels
Qu'il n'eſt rien qui ne cede à ſa juſte puiſſance.

Ses mains ont mille traits pour les reduire en poudre,
Il fait pleuuoir ſur eux, & le ſoufre, & le feu,
Et ces audacieux qui le craignent ſi peu,
Auant que voir l'éclair ſont abbatus du foudre.

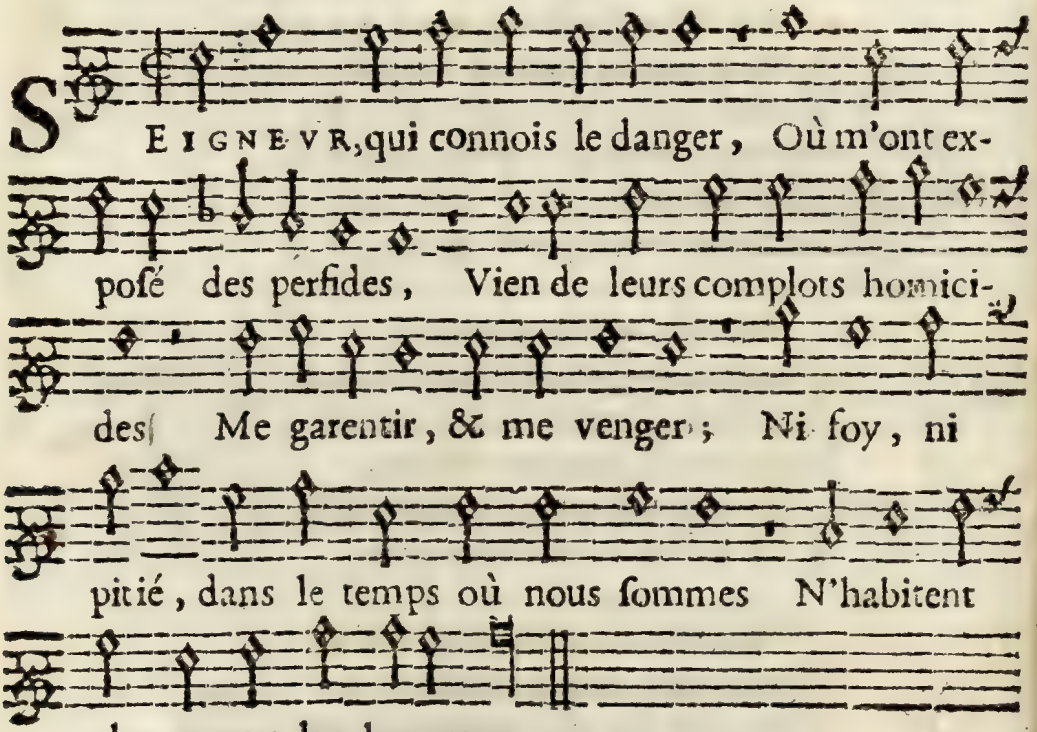
Qu'on ne s'eſtonne pas d'vn ſi rude ſuplice,
Le Dieu que nous ſeruons n'eſtant que ſainteté,
Ne peut ſouffrir le crime auec impunité,
Ni laiſſer ſans loyer, les œuures de juſtice.

PSEAVME XI.

Saluum me fac Domine.

ARGVMENT.

Dauid se voyant trahy par Doëg & par les habitans de Ziph, implore l'assistance de Dieu dans ce Pseaume, où il décrit la corruption des mœurs de son siecle, & principalement des courtisans.



Par des discours doux, & charmans,
On s'estudie à se surprendre;
La langue ne fait plus entendre
Du cœur les secrets sentimens;
Et l'on fait dans la Cour vne haute science
De déguiser ce que l'on pense.

Que le Seigneur lance des Cieux
Son plus redoutable tonnerre,
Sur tous ceux qui luy font la guerre
Par leurs discours audacieux;
Et qui des traits mortels de leurs levres infames

Percent les innocentes ames.

Ils diſent dans l'aſpre chaleur
De cette haine qui les ronge ;
Qui ſçait mieux que nous au menſonge
Donner vne belle couleur ?
Nos langues ſont à nous, qui les pourra contraindre ?
Et quel maiſtre deuons-nous craindre ?

Le Seigneur leur parle à ſon tour ;
Ie veux, dit-il, dans la défenſe
Du iuſte qui craint ma puiſſance ;
Montrer ma force, & mon amour ;
Il me plaiſt d'affermir, en dépit de l'enuie,
Le calme innocent de ſa vie,

Pourrois-je ſans impieté
Craindre apres cela mes miſeres ?
De Dieu les promeſſes ſynceres
Ne contiennent que verité ;
Et l'argent eſt moins pur apres l'eſſay fidelle
De la flâme & de la coupelle.

Sans doute ton bras glorieux
Conſeruera ceux qui t'adorent ;
Ceux qui ton aſſiſtance implorent ;
T'auront pour leur guide en tous lieux ;
Et pour eux tes faueurs ne ſeront point bornées,
Par vn petit nombre d'années.

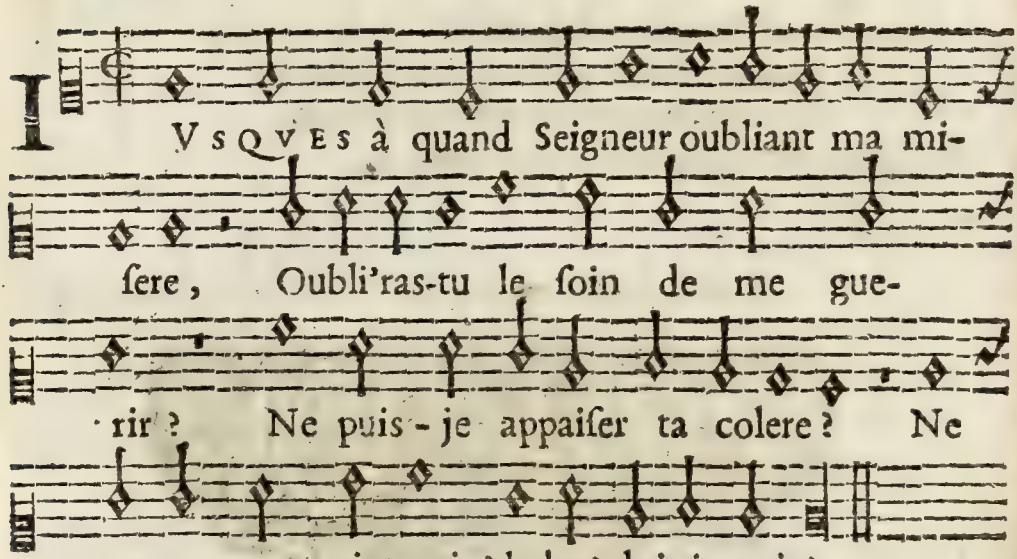
Lors que ton celeſte pouuoir
Eſleue vne obſcure perſonne
A la ſplendeur de la couronne,
Les méchans ont peine à le voir,
Ils rôdent à l'entour & leurs mains ſacrileges
Tous les jours luy dreſſent des pieges ;

PSEAVME XII.

Vsquequò Domine obliuiſceris me in finem?

ARGVMENT.

Le Prophete ſe voyant dans vn eſtat déplorable par les continuelles perſecutions de Saül, implore l'aſſiſtance de Dieu pour en eſtre déliuré, & ſe promet de voir bien-toſt ſes prieres exaucées.



Mon Dieu, quand finira la triſte inquietude,
Dont j'ay le cœur agité jour & nuit,
Et dont le tourment eſt ſi rude,
Qu'aux portes de la mort je me trouue conduit?

Combien de temps encor, ſur ma gloire étouffée,
Mes ennemis auec tant de fureur,
Dreſſant vn ſuperbe trophée,
Feront-ils vanité de leur aueugle erreur?

Grand Dieu, mon ſeul eſpoir, dans le mal que je ſouffre,
Preſte l'oreille à mes gemiſſemens,
Et fay-moy ſortir de ce goufre,
Où je voy chaque jour s'accroiſtre mes tourmens.

Fay reluire à mes yeux ta celeſte lumiere,
Ne permets pas au ſommeil de la mort
De venir fermer ma paupiere;
Mon ennemy diroit, me voila le plus fort.

Certes, ſi ta rigueur m'abandonne à ſa rage,
On l'entendra ſe vanter tous les jours,
Qu'il gagna ſur moy l'auantage,
Bien que j'euſſe ſouuent imploré ton ſecours.

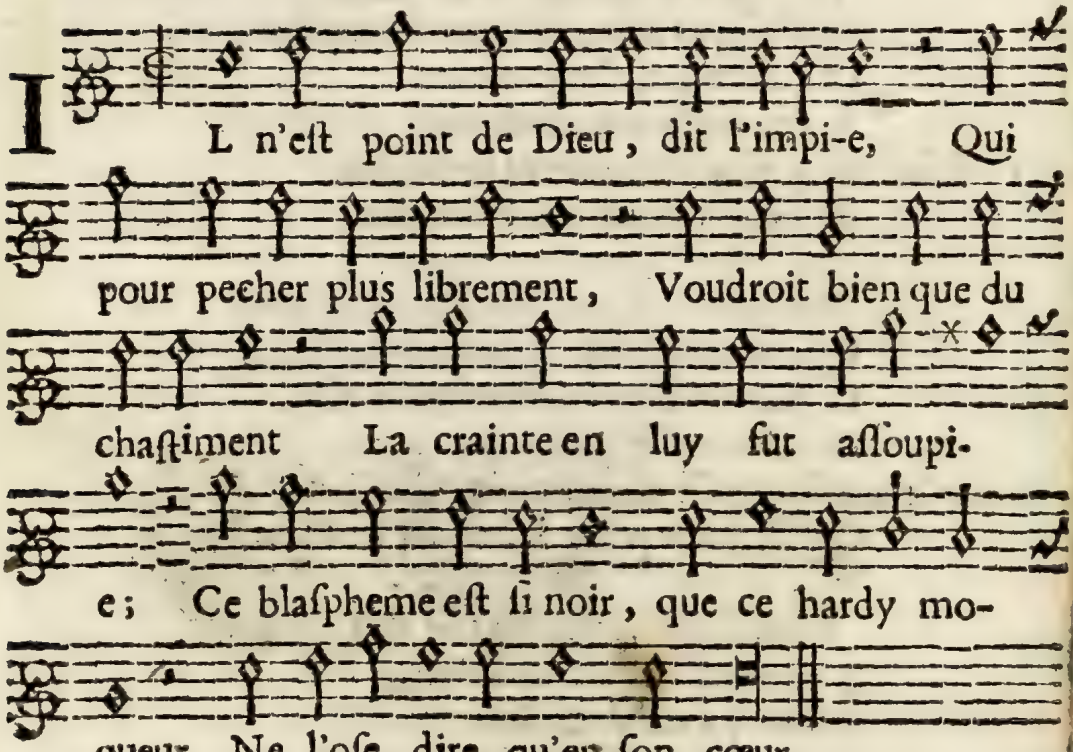
Non, je ne nourris point vne vaine eſperance,
I'en dois bien-toſt les effets reſſentir;
Et mon luth pour ma deliurance,
Va faire du Seigneur les bontez retentir.

PSEAVME XIII.

Dixit insipiens in corde suo :

ARGVMENT.

Ce Pseaume est vne inuectiue contre les impies, desquels Dauid dit, que le monde est remply, & dont il prophetise la punition.



Il n'est crimes abominables,
Il n'est brutales actions;
Il n'est infames passions,
Dont les mortels ne soient coupables;
En ce siecle maudit, à peine vn seulement
A soin de viure justement.

Dieu, dans le sejour où nous sommes,
Iette les yeux de tous costez,
Pour voir qui de ses veritez
Fait quelque compte entre les hommes;
Mais pas vn ne se trouue en ce temps de peché,
Qui de respect en soit touché,

Leur bouche eſt vn ſepulchre ſale,
D'où touſiours vne impure odeur
Contre la gloire du Seigneur,
Ou contre les hommes s'exhale;
Des aſpics ſur leur langue épandent leur poiſon,
Et leur art eſt la trahiſon.

Ils ne proferent que blaſphemes,
De fiel tous leurs diſcours ſont pleins,
La colere porte leurs mains
A des violences extrêmes;
Et s'il faut de quelqu'vn auancer le treſpas,
Ils volent & ne marchent pas.

Ils n'ont point de plus grandes joyes,
Que quand ils font des mal-heureux;
La paix eſt ſans charmes pour eux,
Ils la banniſſent de leurs voyes,
Et par leurs actions ils montrent en tout lieu
Qu'ils n'ont point de crainte de Dieu.

Mais ſi quelque temps ils s'en moquent,
Si comme vn pain delicieux,
On voit à ces audacieux
Manger les juſtes qui l'inuoquent;
En leur punition, ne fait-il pas bien voir
Et ſa juſtice & ſon pouuoir?

Leurs cœurs qui jamais ne l'implorent
Ne ſont jamais en ſeureté,
Leurs deſſeins n'ont rien d'arreſté,
De cuiſans remords les deuorent;
Par vne peur ſecrette en deſordre ils ſont mis,
Sans danger & ſans ennemis.

Dieu qui les traitte de la ſorte,
Fait connoiſtre qu'il eſt l'appuy
De ceux qui ne fondent qu'en luy
Leur eſperance la plus forte;

Et qu'il ſçait abbaiſſer l'orgueil des inſenſez
Par qui les bons ſont oppreſſez.

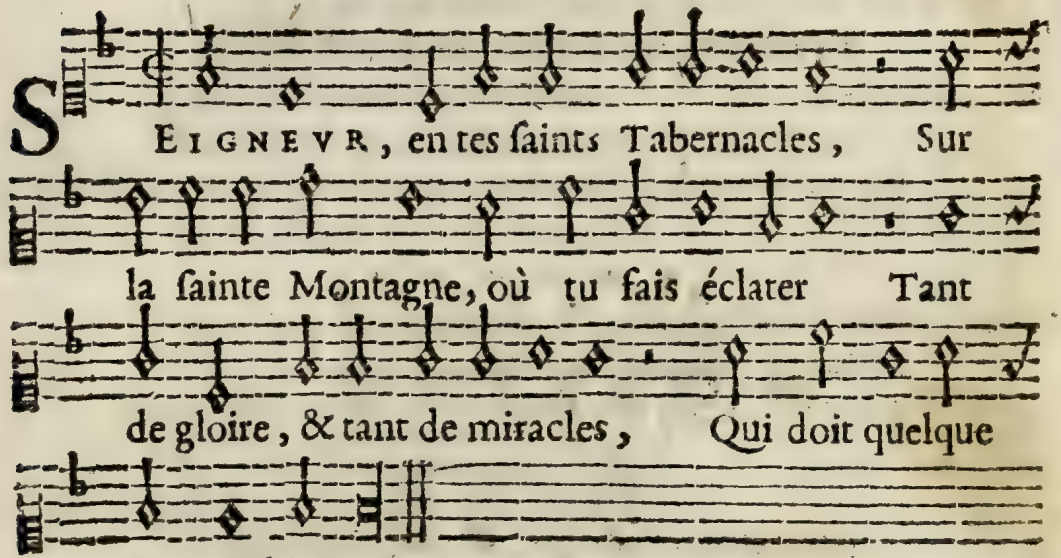
O quand ſon peuple qui ſoûpire,
Verra-t'il venir ſon ſalut,
De Sion que luy-meſme éleut
Pour le ſiege de ſon Empire?
Les enfans de Iacob en ce jour glorieux,
Pouſſeront leurs chants juſqu'aux Cieux.

PSEAVME XIV.

Domine, quis habitabit in tabernaculo tuo?

ARGVMENT.

Dans ce Pſeaume Dauid fait la deſcription du vray fidelle.



Ce ſera celuy qui ſans tache
Sçait conſeruer ſon cœur dans vn air infecté,
Et qui ſans contrainte s'attache
Aux loix que preſcrit l'equité.

Celuy qui parle comme il penſe,
En qui la verité ſe rencontre touſiours,
Qui ne tend point à l'innocence
De pieges par de beaux diſcours.

Celuy qui jamais ne s'engage
A faire à ſon prochain, honte, injure, ni tort,
Et qui n'ayme point qu'on l'outrage,
Par vn injurieux rapport.

Celuy qui haïſſant le crime,
Ne peut rendre en ſon ame honneur au criminel,

Et qui ne donne ſon eſtime
Qu'aux ſeruiteurs de l'Eternel.

Celuy qui de ſon nom auguſte
Par des ſermens trompeurs n'a jamais abusé,
Et ne peut par vn homme juſte
De trahiſon eſtre accusé.

Celuy qui jamais par l'vſure
Ne deuore le pauure en ſon beſoin preſſant,
Et qui par les dons ne meſure
Le criminel & l'innocent.

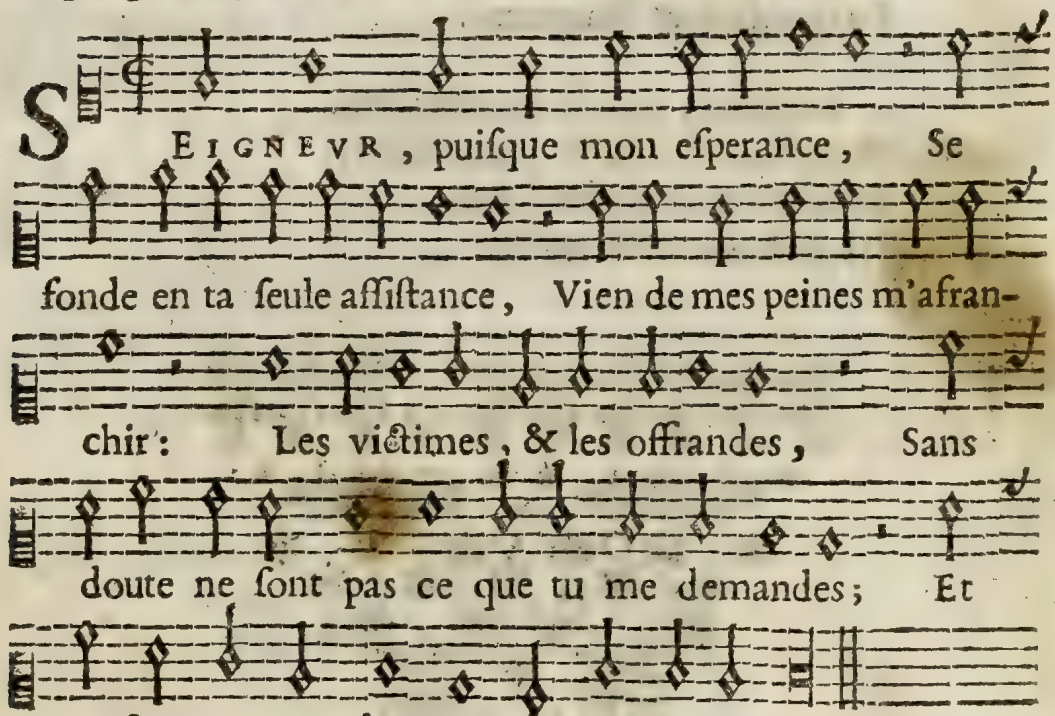
Seigneur, qui vit de cette ſorte,
Dans ta ſainte maiſon doit vn iour habiter,
Et la tempeſte la plus forte,
Ne peut ſon repos agiter.

PSEAVME XV.

Conserua me Domine, quoniam speraui in te.

ARGVMENT.

Ce Pseaume contient vne excellente profession de foy de Dauid, par laquelle il reconnoist la richesse de Dieu d'vn costé, & de l'autre l'indigence de tous les hommes. Il le remercie de ce que par sa bonté il l'a fait naistre Israëlite; & sur la fin, il dit des choses qui conuiennent mieux au Messie qu'à luy.



Ta gloire, ô Monarque suprême,
Se renferme toute en toy-mesme,
Sans besoin d'encens, ni d'Autels;
Et cette sainte suffisance,
Lors que je la compare à l'humaine indigence,
Fait bien voir que toy seul es le Dieu des mortels.

Pour moy, tes merueilles j'admire,
Et ceux qui sous ton saint Empire,
Font éclater leur sainteté;

Dans ces miroirs je te contemple,
Ie leur donne mon cœur, je les prens pour exemple,
Et par eux aux vertus mon cœur eſt excité.

Mais autant que je les honnore ;
Autant dans mon ame j'abhôre
Les adorateurs des Demons ;
Leur commerce m'eſt déteſtable,
Ie ne me ſoüille point par les mets de leur table,
Et je crains ſeulement d'en proferer les noms.

Seigneur, c'eſt toy que je reuere,
Toy, qui fais que tout me proſpere,
Toy, par qui j'ay des jours ſi doux,
Et qui par vn heureux partage,
Voulant deſſus la Terre eſtre mon heritage,
Rends de mon heureux ſort tout le monde jaloux.

Que la part que tu m'as donnée
Eſt glorieuſe & fortunée ;
Qu'elle a d'éclat & de ſplendeur !
Qu'en l'heritage qui m'arriue,
Mon merite eſt petit, ta grace eſt exceſſiue,
Que j'y trouue de biens ? que j'y voy de grandeur ?

Ie veux donc te benir ſans ceſſe,
Toy, qui dans le mal qui m'oppreſſe,
M'en donnes le ſoulagement,
Toy, dont la clarté m'illumine,
Qui fais qu'en tes ſentiers aujourd'huy je chemine,
Et qui par tes conſeils conduis mon jugement.

La nuit lors que chacun ſommeille,
Pour te loüer je me réueille ;
Et par beſoin, & par deuoir ;
Mes cris en troublent le ſilence,
Et de mes paſſions la brutale inſolence,
M'apprend à recourir à ton diuin pouuoir.

Quelque peril qui m'enuironne
Rien ne me trouble & ne m'eſtonne,
I'ay le Seigneur deuant les yeux,
Mon eſpoir me le rend viſible;
On ne peut m'eſbranler, & je ſuis inuincible,
Sous le puiſſant appuy de ſon bras glorieux.

En quelque eſtat que je me voye,
C'eſt ce qui me remplit de joye,
Ce qui met mon ame en repos;
Et mon corps en la ſepulture,
Dormira dans l'eſpoir de ſa gloire future,
Sans craindre que les vers s'attachent à ſes os.

Non, Seigneur, ſous la froide lame
Tu ne laiſſeras point mon ame,
Où luit ta diuine onction,
Tu ne laiſſeras point la vie,
Du Sainct que tu cheris, vn moment aſſeruie
A la honteuſe loy de la corruption.

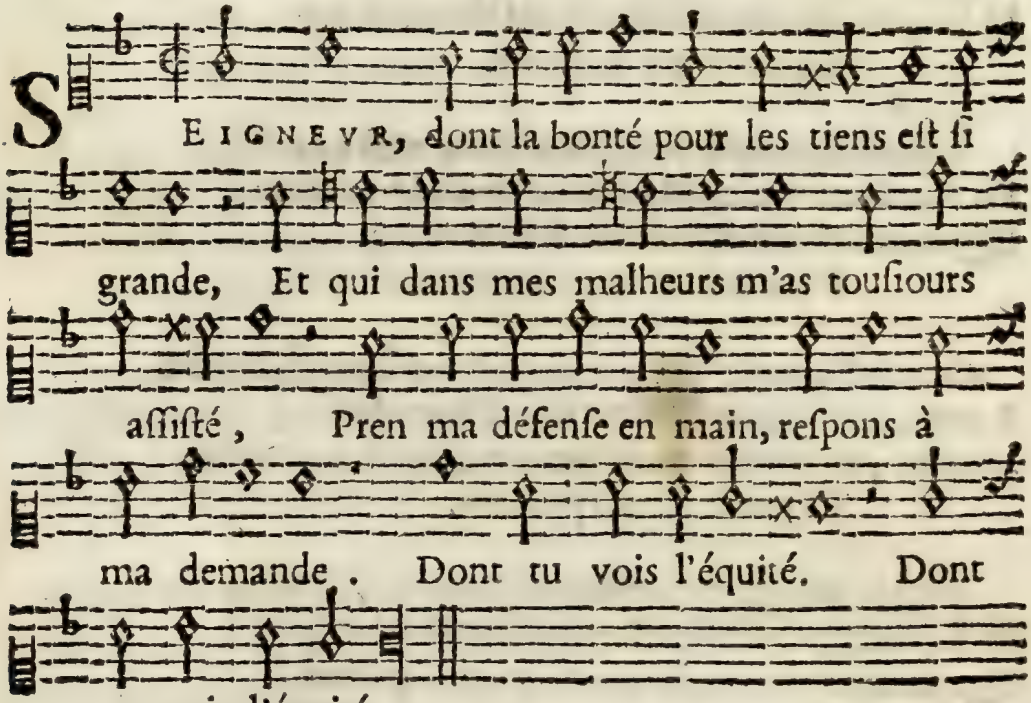
En me découurant ſans nüage
Les traits diuins de ton viſage,
Tu rendras tous mes vœux contens;
Tu m'ouuriras vne carriere,
De plaiſirs, de pouuoir, de gloire, & de lumiere,
Qui ne connoiſtra point la puiſſance du temps.

PSEAVME XVI.

Exaudi Domine justitiam meam.

ARGVMENT.

Le titre de ce Pſeaume en déclare le ſujet; car il porte, Oraiſon de Dauid. *Le Prophete ſe voyant perſecuté par Saül, demande à Dieu qu'il le déliure de ſa rage; apres ſe moquant de la felicité paſſagere de ſes ennemis, il conſole ſes miſeres preſentes par l'eſperance de ſa future beatitude.*



Puiſque c'eſt en toy ſeul que ſans crainte j'eſpere,
Et qu'à tes volontez je ſoûmets ma raiſon,
Eſcoute, s'il te plaiſt, ma requeſte ſincere,
Et mon humble oraiſon.

Examine mon droit, ô redoutable Iuge,
Prononce mon arreſt de ton ſaint Tribunal,
Ta juſtice eſt touſiours mon plus certain refuge,
En l'excez de mon mal.

N'as-tu pas de mon cœur l'innocence éprouuée,
Par le feu rigoureux de mille afflictions,
Sans que l'iniquité ſe ſoit jamais trouuée
Dans mes affections ?

Ie n'ay point murmuré receuant des injures
Que mon déreglement n'attiroit pas ſur moy,
Et je me ſuis ſoûmis à des regles bien dures,
Pour l'amour de ta Loy.

Comme pour le paſſé je te dois ma juſtice,
I'implore ta faueur pour le temps à venir,
Ie ne puis ſur mes pieds au bord du precipice
Sans toy me ſouſtenir.

Autrefois quand ma plainte à toy s'eſt adreſſée,
En touchant ton oreille, elle a touché ton cœur ;
Que maintenant encore elle ſoit exaucée
Pour me rendre vainqueur.

Grand Dieu, de qui la main eſt touſiours fauorable
A ceux qui ſur ta grace ont fondé leur eſpoir,
Montre, en me deliurant par vn coup memorable,
Ta grace & ton pouuoir.

Défen-moy contre ceux qui t'attaquent toy-meſme ;
Et fay voir par l'effet d'vn ſecours glorieux,
Que tu me veux garder par ta bonté ſuprême
Comme tes propres yeux.

De grace, couure-moy ſous l'ombre de tes aiſles,
Contre les attentats de mes perſecuteurs,
Qui de l'injuſte excez de mes peines cruëlles,
Font gloire d'eſtre autheurs.

Leur ſoin le plus ardent eſt d'auancer ma perte,
Leur cœur s'enfle touſiours par les proſperitez,
Leur pouuoir les aueugle, & leur bouche eſt ouuerte
A mille impietez.

Il n'eſt lieu maintenant où des rets je ne voye,
Que pour me faire choir ils tendent à mes pas ;
Ils font tous leurs efforts, tout leur eſprit s'employe
Pour haſter mon trépas.

Ainſi les fiers Lyons, & leur race cruëlle,
Quittant la ſombre horreur de leur antre inhumain,
Dreſſent aux animaux vne embuſche mortelle,
Pour aſſouuir leur faim.

Leue-toy promptement, preuien le coup funeſte,
Et deſtourne le trait que lance le méchant,
Qui luy-meſme, Seigneur, eſt dans ta main celeſte,
Comme vn glaiue tranchant.

Sauue-moy des pecheurs qui dans les biens du monde,
Fondent leur eſperance, & bornent leurs deſirs ;
Tout leur vient à ſouhait, & leur maiſon abonde
De gloire, & de plaiſirs.

Leur famille eſt nombreuſe, & les fils qui leur naiſſent
Succedant aprés eux à leur felicité,
Iouïſſent de leurs biens, & ſans trouble les laiſſent
A leur poſterité.

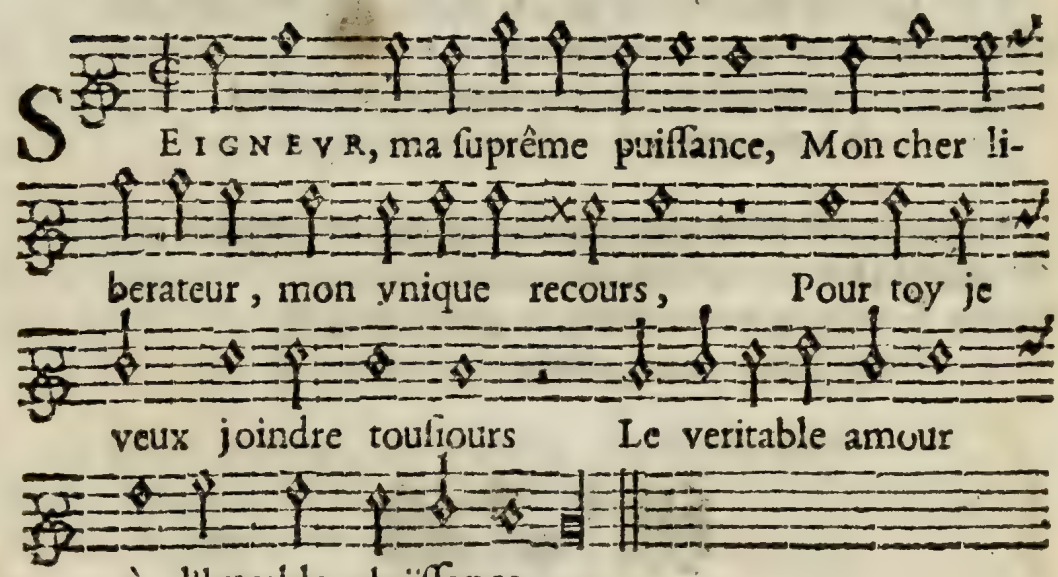
Seigneur, des biens plus purs ſeront ma recompenſe,
Et quand je te verray dans ton diuin Palais,
En toy de tous les biens j'auray la jouïſſance,
Et l'auray pour jamais.

PSEAVME XVII.

Diligam te Domine fortitudo mea.

ARGVMENT.

Le ſujet de cét excellent Pſeaume eſt exprimé dans le titre, qui porte, Cantique chanté par Dauid, au Seigneur, au jour auquel il l'a déliuré de la main de tous ſes ennemis, & de celle de Saül; au 2. Liure des Rois, Chap. 22. *où il eſt couché tout du long, & preſque en meſmes paroles. Au commencement il proteſte qu'il ayme Dieu de tout ſon cœur, apres il décrit les perils qu'il a courus, les victoires qu'il a gagnées, & les merueilles que Dieu a faites pour l'eſtablir dans la profonde paix, & dans l'eſtat de gloire & de puiſſance, où il ſe voit. Il conclut par vne ſolennelle proteſtation de le loüer toute ſa vie. Entre tous les Pſeaumes, celuy-cy eſt vn des plus Poëtiques. Le Prophete y predit en termes magnifiques le Royaume ſpirituel du Meſſie, & meſme la vocation des Gentils.*



Mortels, j'ay le Dieu que j'adore
Pour aſyle aſſeuré, pour puiſſant Protecteur;
De tous mes biens il eſt l'autheur,
Et dans tous mes beſoins c'eſt luy ſeul que j'implore.

Dans la tempeſte la plus noire,
Qui puiſſe ma couronne, ou mes jours attaquer,
Le loüant, je veux l'inuoquer,
Et de mes ennemis j'obtiendray la victoire.

I'ay veu mon ame enuironnée,
Sans eſpoir de ſecours, des frayeurs de la mort;
I'ay ſenty ſur moy le débord
D'vne cruëlle enuie à ma mort obſtinée.

Tout auoit conſpiré ma perte,
On dreſſoit en tous lieux des pieges à mes pas,
Et dans les horreurs du trépas,
La porte du cercueil me paroiſſoit ouuerte.

En cette extremité derniere,
I'inuoquay le Seigneur, j'eus recours à mon Dieu,
Et voila que de ſon ſaint lieu,
Il entendit ma voix, il ouït ma priere.

Pour moy ſes forces il aſſemble,
Ces hauts monts dont l'orgueil s'éleue juſqu'aux Cieux,
Agitent leurs fronts glorieux,
Et juſqu'aux fondemens toute terre la tremble.

De courroux ſon viſage fume;
De ſes yeux irritez ſort vn feu deuorant,
Qui court comme vn affreux torrent,
Et tout ce qu'il rencontre, auſſi toſt il l'allume.

Les Cieux pour le laiſſer deſcendre,
Abbaiſſent par reſpect leurs grands cercles voutez,
Et ſous ſes pas, de tous coſtez,
Les nüages eſpais commencent de s'eſtendre.

Les Cherubins, qui de ſa gloire
Sont auec tant d'ardeur les miniſtres ſçauans,
Tirent ſur les aiſles des vents,
Son Char où ſa puiſſance attache la victoire.

Il cache ſa Majeſté ſainte,
Sous vn noir pauillon fait de ſombres broüillars,
Qui comme de fermes rempars,
Font autour de ſon Throſne, vne effroyable enceinte.

Le ſein des tenebreux nüages,
Se fend en ſa preſence auec vn grand éclair,
La greſle vole parmy l'air,
Et la foudre en tombant fait d'horribles rauages.

Par le bruit grondant du tonnerre,
Dans tous les lieux du Monde il porte la terreur,
Et fait tomber auec horreur,
La greſle & les charbons pour étonner la terre.

Il tire des fléches ardentes,
Sur le camp orgueilleux de ſes fiers ennemis;
Auſſi-toſt en route ils ſont mis;
La mort pourſuit par tout leurs troupes inſolentes.

Sa voix ouure la mer profonde,
Elle fait vn paſſage au trauers de ſes flots,
Et découure en ſon large enclos,
Dans la ſource des Eaux, les fondemens du Monde.

Du haut de la voûte celeſte,
Me prenant par la main, il repouſſe l'effort
De ceux qui conſpirent ma mort,
Et ſans luy leur pouuoir m'auroit eſté funeſte.

L'aide que ſa main m'a donneé,
M'a de cent ennemis heureuſement ſauué,
Et j'ay ſon ſecours eſprouué,
Quand j'allois ſuccomber à leur haine obſtinée.

De mes maux prenant auantage,
Leur malice auec art m'a des pieges tendus,
Mais ils ont eſté confondus,
Et Dieu m'a déliuré de leur mortelle rage.

Il m'a mis en pleine franchiſe,
Apres de ſombres nuits il m'a rendu le jour ;
Il m'a fait paroiſtre vn amour,
Qui confond les pecheurs dont l'orgueil me mépriſe.

Il a montré dans ma défenſe,
Que ſi l'on me compare à mon perſecuteur ;
Quoy que pût dire le flateur,
Mon eſprit & mes mains eſtoient dans l'innocence.

Il a veu que d'vn pas fidelle,
Ie ſuiuois le chemin de ſa diuine loy,
Que j'auois touſiours deuant moy
Ses profonds jugemens, & ſa gloire immortelle.

Ie veux à moy-meſme ſemblable,
Conſeruer ſi je puis la meſme pureté,
Et gardant ma fidelité,
Euiter du peché la tache deteſtable.

Auſſi Dieu ſemblable à ſoy-meſme,
Quand je ne ſoüillerai ni mon cœur, ni mes mains,
Luy qui fait le ſort des humains,
Aura ſoin de mes jours, & de mon Diadéme.

Seigneur, comme l'homme te traite,
Il eſt par ta juſtice en ce monde traité,
Le Saint auecque ſainteté,
Et le Iuſte parfait en juſtice parfaite.

Qui te ſert d'vne ame ſincere,
Reçoit de ta bonté de ſinceres faueurs,
Le peché punit les pecheurs,
Qui te met en courroux perit par ta colere.

Ton cœur ſera touſiours ſenſible
A ceux qui dans leur mal implorent ton ſecours,
Et tu rabaiſſeras touſiours
Le ſuperbe qui croit ſa puiſſance inuincible.

C'eſt toy qui rend mes jours celebres,
Ma gloire par ta grace allume ſon flambeau,
Tu m'as retiré du tombeau,
En vn jour lumineux tu changes mes tenebres.

Tu m'as gardé dans les batailles
Tu m'as fait triompher des plus hardis guerriers;
Mon front te doit tous ſes lauriers,
Par toy j'ay renuerſé les plus fortes murailles.

En cette conduite diuine,
Des paroles de Dieu je vis la verité,
Et connus qu'en ſa pureté,
Elles paſſent l'argent que la flâme r'affine.

Ceux qui dans leur longue ſouffrance
Ne fondent leur eſpoir qu'en ce ſaint Protecteur,
L'ont touſiours pour Liberateur,
Et les biens qu'il leur fait paſſent leur eſperance.

Des Dieux que l'Vniuers adore,
Au vray Dieu de Iacob quel Dieu peut s'égaler?
Quelles fauſſes grandeurs peuuent-ils étaler,
Que n'efface l'éclat du Seigneur que j'implore?

Auec mes deſirs il conſpire,
Sa grace me conduit au faiſte de l'honneur,
Il comble mes jours de bon-heur,
Il m'inſtruit, il me garde, il ſouſtient mon Empire.

Il a pris ſoin de ma conduite,
Et m'a donné les pieds des Cerfs les plus legers,
Lors qu'enuironné de dangers,
Ie ne pouuois trouuer mon ſalut qu'en la fuite.

Il m'enſeigne l'art de la guerre,
Et pour me conſeruer le rang de Souuerain,
Il me donne des bras d'airain,
Et fait bruire ma voix comme bruit le tonnerre.

Mon Dieu, tu daignas touſiours prendre
Le fauorable ſoin de ma protection;
Ta main dans mon affliction,
Touſiours parut armée, & preſte à me defendre.

Les maux dont j'ay ſenty l'atteinte
Mes perils, mes trauaux, & mes perſecuteurs,
Sont des guides & des docteurs,
Qui conduiſent ma vie, & m'enſeignent ta crainte.

C'eſt par ta clemence infinie,
Que mes pieds chancellans ſe trouuent affermis,
Qu'ils marchent ſur ces ennemis,
Dont ma douceur accreut l'inſolente manie.

Ils me fuyoient de place en place,
Ie les ſuiuois par tout & ne retournois pas,
Que je n'euſſe par leur trépas,
Heureuſement finy ma belliqueuſe chaſſe.

Ie rompis leurs troupes ſuperbes,
Toutes me firent jour, toutes pleines d'effroy,
Prirent la fuite deuant moy,
Et leur perfide ſang rougit l'émail des herbes.

En ces rencontres perilleuſes,
C'eſt toy qui ma donné la conduite & le cœur;
C'eſt toy de qui le bras vainqueur,
M'a fait fouler aux pieds ces troupes orgueilleuſes.

Par ta puiſſance ſouueraine
Ils m'ont tourné le dos en cent diuers combats,
Elle ſeule les mit à bas,
Me vengeant des effets de leur injuſte haine.

Ils jettoient vn cry lamentable;
Mais pour les déliurer, perſonne ne parut,
Perſonne à leur cry n'accourut,
Ils eurent beau prier, tu fus inexorable.

Contre mon eſpoir, je l'aduouë,
I'en fis de la pouſſiere à la mercy du vent,
Malgré leur orgueil deceuant,
Aux pieds je les foulay comme on foule la bouë.

Des rebellions inteſtines
Tu m'as par ta bonté déliuré mille fois;
Et par toy j'ay donné des loix,
Comme abſolu Monarque aux Prouinces voiſines.

Au bruit fameux de mes batailles,
Des peuples inconnus ſe ſont humiliez,
Ils ont quitté leurs alliez,
Et tremblé dans l'enclos des plus fortes murailles.

Viue le Seigneur de la gloire,
O mon Dieu, ſois beny, mon Dieu qui m'as ſauué,
Qui m'as ſur ton peuple éleué,
Qui de mes ennemis m'as donné la victoire.

Ce te fut peu de me défendre
D'vn barbare riual, & de mes ennemis,
Sous mes pieds tu les as ſouſmis,
Et s'ils veulent ma perte, ils n'oſent l'entreprendre.

Pour des faueurs ſi magnifiques,
Pour des effets ſi doux de tes affections,
Ie veux apprendre aux Nations,
Ta gloire & ton pouuoir dans mes ſacrez Cantiques.

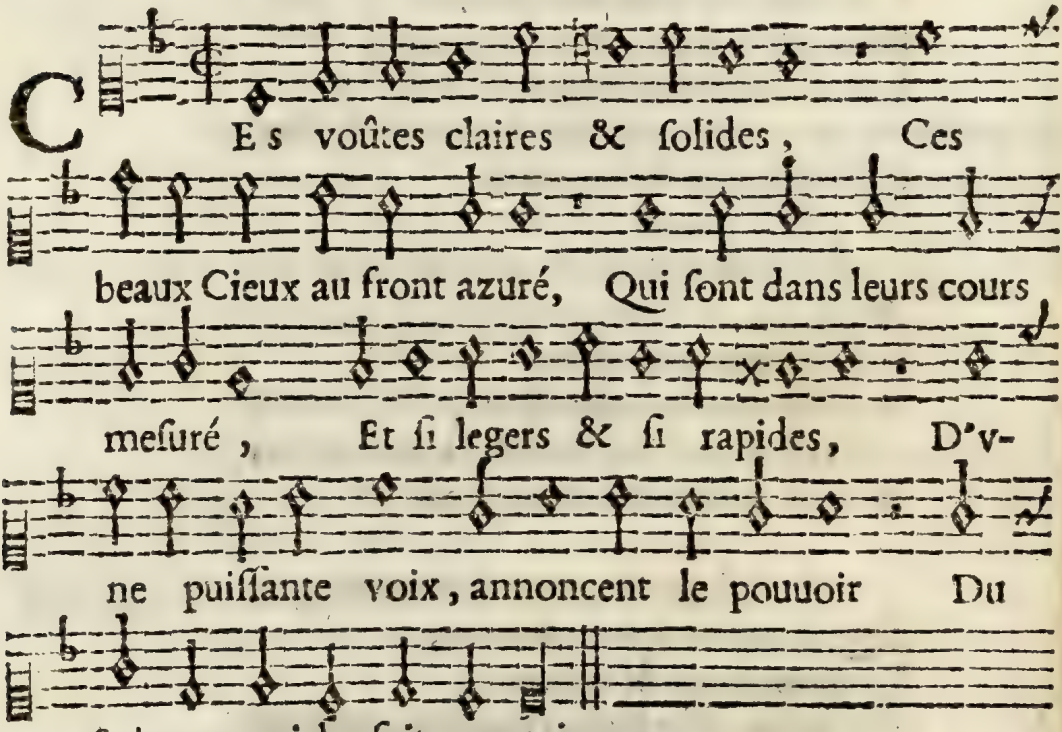
Ils ſçauront quels fâcheux obſtacles,
Dauid a ſurmonté eſtant conduit par toy,
Et combien pour en faire vn Roy,
Combien pour le ſauuer, tu fis voir de miracles.

PSEAVME XVIII.

Cœli enarrant gloriam Dei.

ARGVMENT.

Ce Pſeaume eſt vne confeſſion & vn Panegyrique de la grandeur de Dieu dans ſes œuures.



La lumiere de la journée,
A l'obſcurité de la nuit,
D'vn ordre qui touſiours ſe ſuit,
Sans changement eſt enchaiſnée,
Et l'vne laiſſe à l'autre, en luy cedant ſon lieu,
La charge de parler de Dieu.

Comme par tout les Cieux s'eſtendent,
Par tout ils chantent la grandeur
Du Dieu qui les veſt de ſplendeur,
Et par tout leurs hymnes s'entendent;
Ceux qui ne veulent point en ouïr le diſcours,
Sont pluſtoſt profanes que ſourds.

Le Soleil dont la courſe oblique,
Meſure les jours & les ans,
Dans l'vn de ces globes luiſans
A ſon Pauillon magnifique,
Et luy meſme eſt le throſne où luit la Majeſté
Du Dieu dont il tient ſa clarté.

Quand pour rendre le jour au Monde,
Cét émerueillable flambeau,
Sans qui la terre eſt vn tombeau;
Sort de l'humide ſein de l'onde,
Il ſemble vn jeune Eſpoux dont les riches habits,
Reluiſent d'or & de rubis.

Ce brillant Roy de la lumiere,
Ainſi qu'vn Geant indonté,
Fait le vaſte tour limité
A cette courſe journaliere,
Dans ſon midy brûlant tout ce que nous voyons
Sent la pointe de ſes rayons.

Ce n'eſt pas dans ces ſeuls ouurages,
Que je contemple la beauté,
La prouidence & la bonté,
Du Seigneur qui veut mes hommages;
Ie ne le puis celer, il ſe monſtre pour moy
Plus grand & plus ſaint dans ſa Loy.

C'eſt cette Loy qui dans vne ame
Eſteint les ſales paſſions,
La porte aux belles actions:
La remplit d'vne ſainte flâme;
Dans ces folles erreurs, c'eſt elle qui l'inſtruit,
Qui la conſeille & la conduit.

Sans elle l'eſprit ſe fouruoye,
Ses regles ne ſont qu'equité,
Qui les ſuit gouſte en ſeureté,
Les plaiſirs d'vne pure joye;

C'eſt vn brillant flambeau qui deſcouure à nos yeux,
Le chemin aſſuré des Cieux.

Du Seigneur la crainte fidelle,
Eſt ſainte & fait les hommes ſaints;
Dans nos œuures, dans nos deſſeins,
Il nous faut conduire par elle;
Dieu qui a nous donné des preceptes ſi doux,
Eſt juſte également en tous.

L'or me paroiſt moins deſirable,
Que ſes diuins commandemens,
Pour moy les riches diamans,
N'ont rien qui leur ſoit comparable,
Et le miel le plus doux eſt ſans douceur pour moy,
Auprés de ſa diuine Loy.

Grand Dieu ton ſeruiteur ne penſe
Qu'à ſuiure tes juſtes ſentiers;
Qui n'y marcheroit volontiers,
Dans l'eſpoir de la recompenſe!
Il le faut auoüer, le ſalaire eſt plus grand,
Que le ſeruice qu'on te rend.

Seigneur, je me trompe peut-eſtre;
Quelqu'vn ſçait-il tous les pechez,
Au fonds de ſon ame cachez,
Comment les pourroit-il conneſtre?
Pardonne-moy, grand Dieu, ces pechez odieux,
Qui ne ſont veus que de tes yeux.

Si je me ſçay vaincre moy-meſme,
De tout je me trouue vainqueur;
Si l'orgueil n'eſt point dans mon cœur,
Ie te plais, Monarque ſupréme,
Et des maux que punit ton courroux eternel,
I'éuite le plus criminel.

De tes yeux la ſainte lumiere

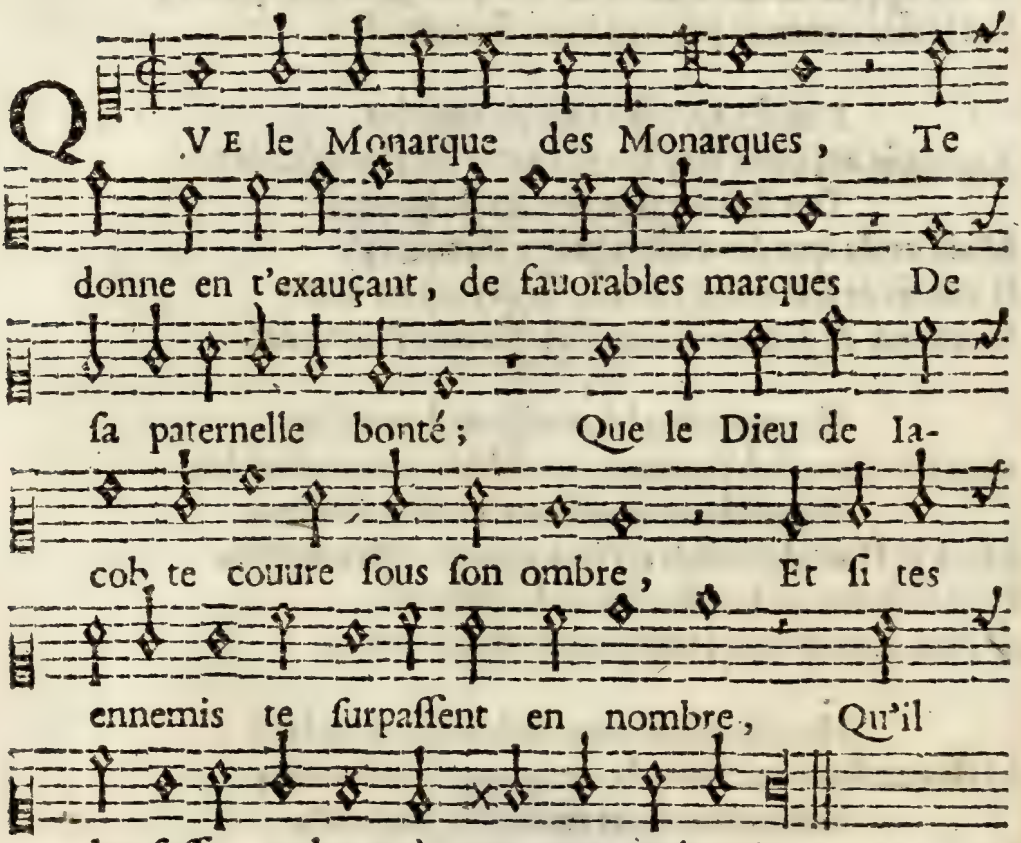
Touſiours deſſus moy s'épandra,
Touſiours ton oreille entendra
La juſte voix de ma priere ;
O Dieu, qui fus touſiours mon ferme Protecteur,
Contre vn puiſſant perſecuteur.

PSEAVME XIX.

Exaudiat te Dominus in die tribulationis.

ARGVMENT.

Dans ce Pſeaume Dauid pour ſoy-meſme, ou le peuple pour luy, demande la protection de Dieu dans la guerre qu'il entreprend. Quelques-vns croyent que c'eſt celle des Ammonites, qui auoient trente deux mille chariots, dont ſept mille furent briſez, auec la mort de quarante mille hommes de cheual & autant de pied, au 2. liu. des Rois c. 10.



Qu'il te garde dans les batailles,
Que de tes ennemis il t'ouure les murailles,
Qu'à bas il renuerſe leurs tours,
Et que dans les dangers dont abonde la guerre,
Du ſaint lieu de Sion, ſon ſejour en la terre,
Il faſſe pour ta gloire éclater ſon ſecours.

Qu'à tes preſens il ſoit propice,
Et que le feu du Ciel brûlant ton ſacrifice,
Nous montre qu'il plaiſt à ſes yeux;
Qu'il ſoit à tes deſirs facile & fauorable;
Qu'il donne à tes conſeils vn ſuccés memorable,
Et qu'il rende ton nom à jamais glorieux.

Nous prendrons part dans ta victoire;
Chacun pour ton ſalut, autant que pour ta gloire,
De plaiſir ſera tranſporté,
Et pour éterniſer tes nobles entrepriſes,
Nous apprendrons bien-haut les enſeignes conquiſes,
Sur le fier ennemy par ton bras ſurmonté.

Puiſſes-tu, ſelon tes demandes,
Receuoir aujourd'huy les marques les plus grandes
Des ſoins paternels du Seigneur;
Mais voila que du Ciel ta priere il écoute,
Il conſerue ſon oingt, & ſon bras met en route
Ceux qui ſe promettoient de luy rauir l'honneur.

Ils penſoient bien eſtre indontables,
Que les chars, les cheuaux, les ſoldats innombrables,
Mettroient la victoire en leurs mains;
Mais le Dieu de Iacob qu'inuoquoit noſtre armée,
Faiſant luire au beſoin ſon aide reclamée,
A bien-toſt diſſipé leurs projets inhumains,

Ils croyoient nous reduire en poudre;
Mais eux ſeuls ont ſenty la vengeance du foudre,
Leurs chars ſont renuerſez par tout,
L'effet n'a pas ſuiuy leurs menaces ſuperbes,
Noſtre ſang innocent n'a point rougy les herbes,
Ces traiſtres ſont tombez, & nous ſommes debout.

Seigneur, au milieu des tempeſtes,
Que la guerre fait choir ſur les plus nobles teſtes,
Garde celle de noſtre Roy,
La perte ou le ſalut de ce genereux Prince

Va perdre, ou va ſauuer cette illuſtre Prouince,
Où regnant en repos il fait regner ta Loy.

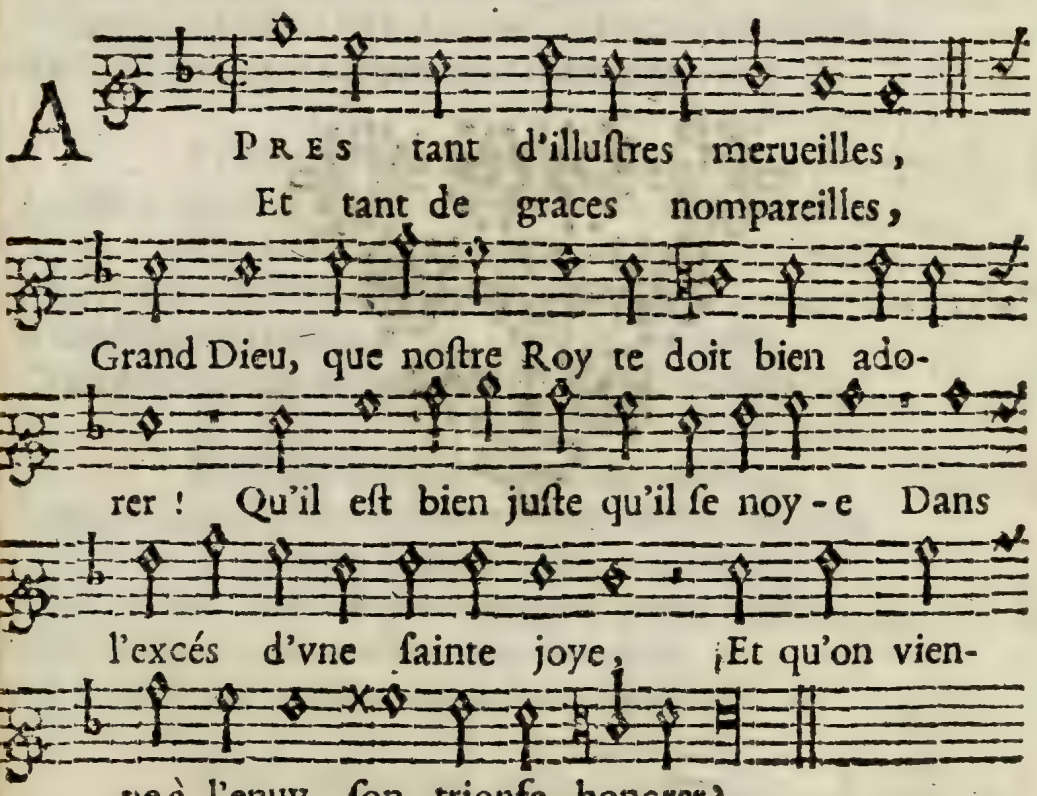
Soit que d'vne ardente priere,
Nous demandions pour luy qu'vne longue carriere,
De ſes ans prolonge le cours;
Soit que dans nos beſoins d'vn cœur plein d'eſperance,
Nous oſions implorer ta grace & ta puiſſance,
En tout temps, en tous lieux, écoute nous touſiours.

PSEAVME XX.

Domine in virtute tuâ lætabitur rex.

ARGVMENT.

Dauid dans ce Pſeaume, ou quelqu'autre pour luy, rend graces à Dieu des faueurs qu'il en a receuës. Pluſieurs Interpretes entre les Modernes Hebreux, l'appliquent au Meſſie. En effet, les choſes qui y ſont dites, luy conuiennent admirablement.



Par ta faueur incomparable,
Il voit en ce jour memorable
Sa priere écoutée & ſes vœux ſatisfaits ;
Pour luy tes bontez ſont ſi grandes,
Qu'elles preuiennent ſes demandes,
De meſme que tes dons ſurpaſſent ſes ſouhaits.

Lors que loin du trouble & d'enuie,
Dans les bois il cachoit ſa vie,

Ton fauorable choix sur le throsne l'a mis ;
Il tient de toy cette couronne,
Qui dessus sa teste rayonne,
Et dont l'éclat brillant trouble ses ennemis.

Fuyant de Prouince en Prouince
La fureur d'vn barbare Prince ;
A conseruer sa vie il bornoit tous ses vœux ;
Mais surpassant son esperance,
Tu luy donnas vne asseurance
De l'Empire eternel qu'obtiendroient ses Neueux.

Tu fais, défendant sa querelle,
Paroistre ta face immortelle,
L'éclat où tu le mets réjallit dessus toy,
Et les biens presens nous font croire,
Que tousiours d'honneur & de gloire,
Ta constante bonté comblera ce grand Roy.

Tu luy donneras des années
Si nobles & si fortunées,
Tu rendras en tous lieux ses faits si trionfans,
Que ses illustres auentures,
Seront dans les races futures,
Le souhait que les Rois feront pour leurs enfans.

Tes yeux le rempliront de joye,
En quelque danger qu'il se voye,
Il ne tremblera point sous l'appuy de ton bras ;
Mais ceux dont la maligne enuie
T'attaque en attaquant sa vie,
De tes puissantes mains ne se sauueront pas.

Mon Roy, ta main prenant la foudre,
Aura bien-tost reduit en poudre
Tous ceux qui ne sont pas à ton throsne soûmis ;
Ta main par des coups redoutables,
Punira les vœux detestables
De ceux que leur orgueil a faits tes ennemis,

En vain ils ſe voudront défendre,
Tu les mettras bien-toſt en cendre,
Ils ne pourront ſouffrir ton viſage irrité,
Et ton courroux plein de juſtice,
Sans s'arreſter à leur ſupplice,
Eſtendra ſa fureur ſur leur poſterité.

Par fineſſe, par force ouuerte,
Ils tâchent d'auancer ta perte,
Mais vn ſuccez contraire a trompé leur deſſein;
Mal-gré leurs attaques diuerſes,
Tu les combats, tu les renuerſes,
Et de tes traits vainqueurs tu leurs perces le ſein.

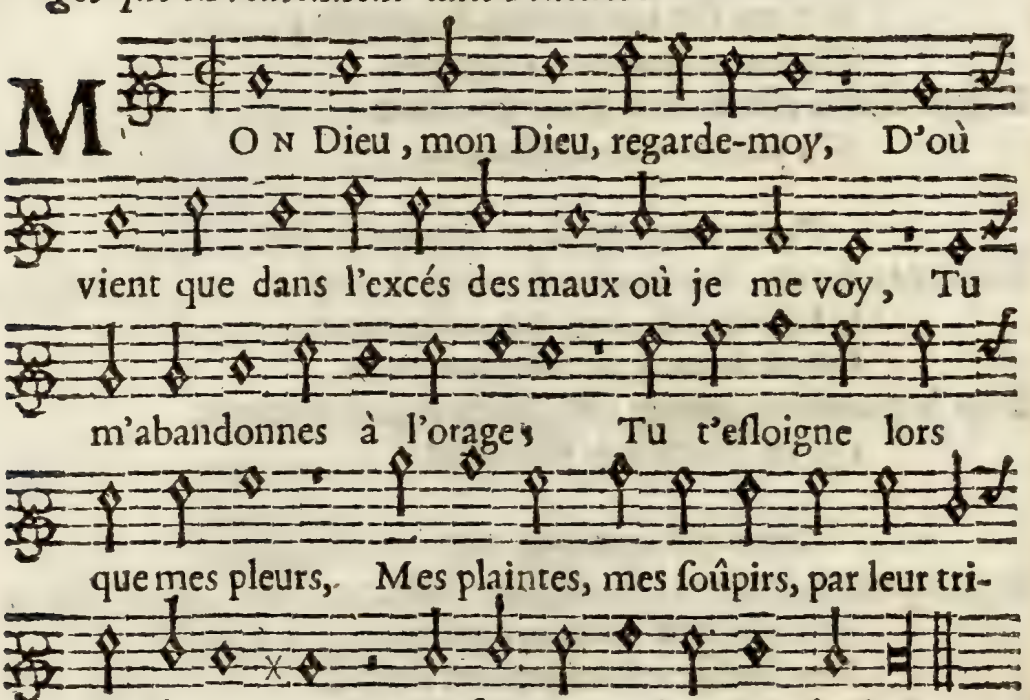
Accours, ô Monarque du Monde,
Défends vn Prince qui ne fonde
Sa gloire & ſon ſalut, qu'en ta ſeule bonté;
Et nous celebrerons ta gloire,
Confeſſans que de la victoire
On doit rendre l'honneur à ton bras indonté.

PSEAVME XXI.

Deus, Deus meus, quare dereliquisti me?

ARGVMENT.

Encore que ce Pseaume puisse à la lettre estre entendu de Dauid, fuyant la persecution de Saül, ou se trouuant dans quelque extréme calamité; toutefois il paroist par plusieurs versets, que le Prophete a plutost regardé les douleurs de la Passion de Iesus-Christ, que les siennes. Car comment les endroits, où il parle des fentes de ses mains & de ses pieds, & du sort jetté sur sa robe, pourroient-ils cõuenir à Dauid? S. Matth. & S. Iean dans leurs Euangiles les apliquent à nostre Seigneur. Et apres cela, il ne faut plus y chercher vn autre sens. Apres auoir representé les prieres & les souffrances du Fils de Dieu, il parle de sa gloire, & de la grandeur de son Empire, & represente enfin, les auantages qui en reuiennent aux Fidelles.



Ie passe les jours & les nuits
A gemir, à pleurer, à conter mes ennuis;
Mais je te trouue inexorable,
Sans que l'on me puisse accuser
Que d'vne folle erreur ayant l'esprit coupable,
Ie t'oblige à me refuser.

En vn ſi rude traitement,
Ie le ſçay bien, Seigneur, tu fais tout juſtement,
I'adore ta main paternelle,
O Dieu! qui donnes tous les jours
De ſi juſtes ſujets à ton peuple fidelle,
De ſe loüer de ton ſecours.

Dans toutes leurs calamitez,
Nos Peres, t'inuoquant, ont veu par tes bontez
Finir leur cruëlle ſouffrance;
Ils ont mis leur eſpoir en toy,
Et ta main ſecourable a par leur deliurance,
Heureuſement payé leur foy.

Dans leur plus viue affliction,
Ils n'ont eu leur recours qu'à ta protection,
Ils t'ont fait leur plainte innocente,
Tu leur as touſiours reſpondu,
Et leur fidelle eſpoir de ta grace puiſſante
N'a jamais eſté confondu.

Pour moy, tu ne m'exauces point,
Dans mes maux, le mépris à la peine ſe joint,
Ie ſuis vn ver, non pas vn homme,
On rit de moy deuant mes yeux,
Tout le peuple m'outrage, & jamais ne me nomme,
Qu'en des termes injurieux.

Ceux qui vers moy tournent les yeux,
Se moquent hautement du trouble furieux,
Où m'a jetté cette tempeſte;
I'en ſouffre vn traitement brutal;
Ils branlent par mépris leur orgueilleuſe teſte,
Et font des contes de mon mal.

Que Dieu, diſent-ils hautement,
Puis qu'il met ſon eſpoir en ſon bras ſeulement,
Le déliure de ſon martyre;
Et puis qu'il le cherit ſi fort;

Que ſa main aujourd'huy, mal-gré nous, le retire
D'vne dure & honteuſe mort.

Adorable objet de ma foy,
Tu ſçais bien que j'ay mis mon eſperance en toy,
Dés que j'eſtois à la mammelle;
C'eſt toy dont l'amour eternel
En ſecret m'a tiré de l'ombre criminelle
Des priſons du ſein maternel.

Venant à la clarté du jour,
Ie reſſentis tes ſoins, & ton diuin amour
Fut mon aſyle fauorable;
Ne me quitte pas aujourd'huy,
Car l'ennemy s'approche, & ton ayde immüable
Peut ſeule me ſauuer de luy.

Ie me trouue de tous coſtez
Rudement aſſailly de Taureaux indontez,
Dont rien ne peut fléchir la rage.
Mes perſecuteurs ſont puiſſans,
Ie les voy, je les voy s'appreſter au carnage,
Comme des Lyons rugiſſans.

Mes tourmens ont tant de rigueur,
Que je voy comme l'eau, s'écouler ma vigueur,
Mes os ſont émeus, mes nerfs tremblent;
La crainte d'vn mortel affront
A fait fondre mon cœur où mille ennuis s'aſſemblent,
Comme au feu la cire ſe fond.

La tuile qui ſort du fourneau,
A plus d'humidité que mon aride peau;
Ma langue à mon palais ſe cole,
A peine je traiſne mon corps,
Il ſemble que je ſois vne plaintiue idole,
Qui vient du royaume des morts.

De mille chiens j'entends les cris,

Ie ſens que les méchans contre moy ſont aigris
Auec vne audace inſolente,
Rien n'adoucit ces inhumains,
Ils ont jetté le ſort ſur ma robe ſanglante,
Et percé mes pieds & mes mains.

Ie ſuis trahy, je ſuis vendu,
Mon corps eſt par leur rage à la geſne eſtendu,
De mes os ils ſçauent le conte;
Et cét eſtat ſi plein d'horreur,
Qui m'accable de peine & me couure de honte,
Ne peut appaiſer leur fureur.

Ie ſuis ſur le point de perir,
Il ne faut plus tarder, Seigneur, vien me guerir,
A mes maux vien mettre des bornes;
Sauue-moy du glaiue enflâmé,
Sauue-moy de ces chiens, de ces fieres Licornes,
Et de ce Lyon affamé,

D'vn ſi memorable ſecours,
Mes freres aſſemblez pour ouïr mes diſcours,
Apprendront la fameuſe hiſtoire;
O vous qui craignez l'Eternel,
Deſcendans de Iacob, Hebreux, chantez la gloire
D'vn trionfe ſi ſolemnel.

Que le Seigneur ſoit redouté,
Luy qui dans mes douleurs m'a touſiours aſſiſté,
Et n'a point mépriſé mes plaintes,
Luy qui ſur moy jettoit les yeux,
Lors qu'accablé d'ennuis & tourmenté de craintes,
I'inuoquois ſon nom glorieux.

Seigneur, il le faut auoüer,
Cette rare faueur m'offre pour te loüer
Vne matiere ſainte & belle;
C'eſt vn tribut que je te doy,
Et touſiours au milieu de ton peuple fidelle

I'en veux bien dégager ma foy.

Tous les pauures qui de la faim
Ont longuement senty le tourment inhumain,
La verront alors assouuie ;
Alors ceux qui suiuent tes pas,
Goûteront en repos les douceurs de la vie,
Et ne craindront plus le trépas.

Ceux qui t'auoient mis en oubly,
Voyant par ton secours mon honneur restably,
Rendront hommage à ta puissance ;
Tu verras cent peuples diuers,
A l'enuy se soûmettre à ton obeyssance ;
Ton nom remplira l'Vniuers.

Lors à chacun tu feras voir,
Que c'est toy dont les Rois reçoiuent leur pouuoir,
Que des Empires tu disposes,
Que le tien n'est point limité,
Et que comme il te plaist, tu fais sur toutes choses
Paroistre ton authorité.

Les Potentats te beniront,
D'vn diuin aliment leurs cœurs se nourriront,
Sur vne table toute sainte ;
Enfin, Seigneur, tous les mortels
Fléchiront par l'amour, plutost que par la crainte,
Les genoux deuant tes Autels.

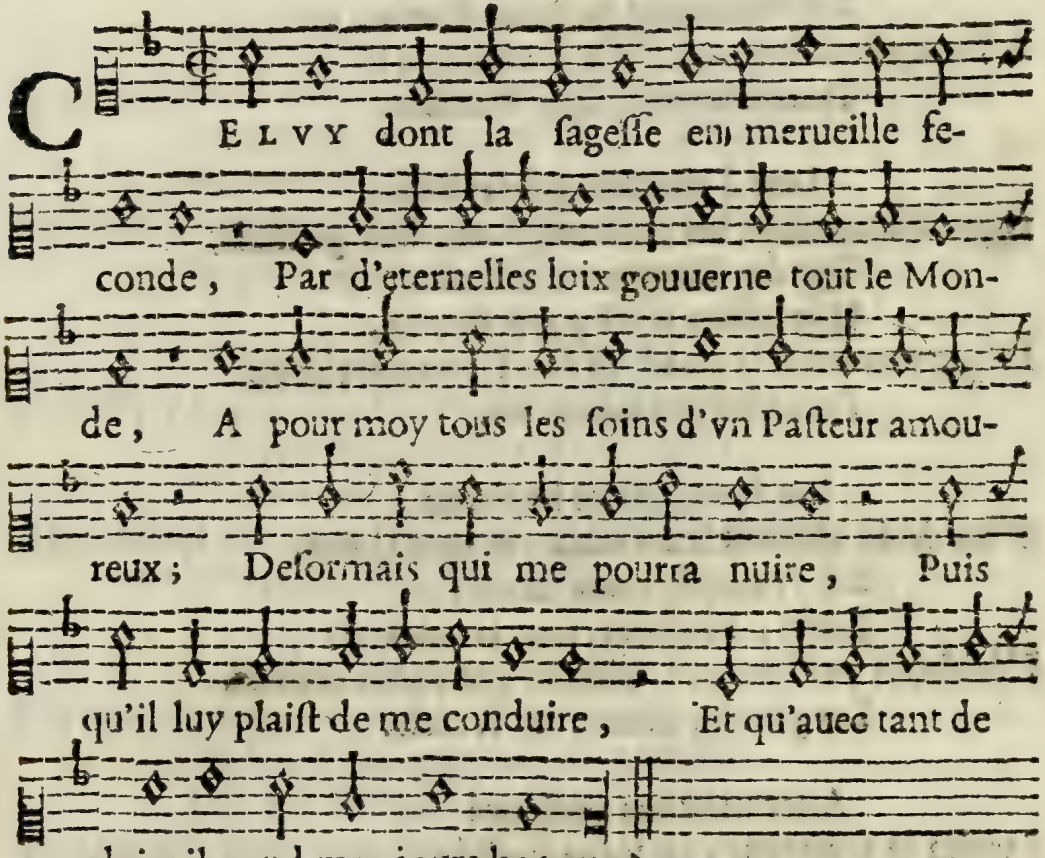
Auec moy ma posterité
Seruira ta grandeur, suiura ta verité,
Que je leur auray fait connoistre ;
Les peres diront aux enfans,
Les bontez que pour eux ton amour fit paroistre,
Dans la longue suite des ans.

PSEAVME XXII.

Dominus regit me, & nihil mihi deerit.

ARGVMENT.

Dans ce Pſeaume Dauid ſe voyant en paix, rend graces à Dieu des bien-faits qu'il a receus de luy. Il le compare à vn Paſteur qui a grand ſoin de ſes brebis, & à vn hoſte, qui non ſeulement donne à celuy qu'il a conuié, les choſes neceſſaires à l'entretien de la vie, mais encore les delices des parfums.



Il me fait repoſer ſur de plaiſans riuages,
Où la fraiſcheur de l'onde entretient des herbages,
Qui plus ils ſont broutez, plus ils viennent eſpais;
Il a pitié de ma foibleſſe,
Et ſans me montrer de rudeſſe,
Dans ſes juſtes ſentiers il me conduit en paix.

Dans la chaleur du jour sous luy je suis à l'ombre:
Il a gagné mon cœur par des faueurs sans nombre,
Il a fait vn grand Roy d'vn mal-heureux captif;
Et depuis ces graces celebres,
La mort dans ces noires tenebres,
N'a pas assez d'horreur pour me rendre craintif.

Sous ta protection, Seigneur, rien ne m'estonne,
Ta main dessus ma teste asseure la Couronne,
Tes yeux veillent pour moy quand je suis endormy,
Tu me sers de garde secrette,
Et par l'appuy de ta houlette,
Mon Sceptre est glorieux, & mon Thrône affermy.

Pour punir justement la déteſtable enuie
De ceux qui menaçoient mon Empire & ma vie,
Tu me fis vn festin digne de ta grandeur;
Ils pensoient m'accabler de peines,
Et toy sur ma teste, à mains pleines,
Tu versas des parfums d'vne celeste odeur.

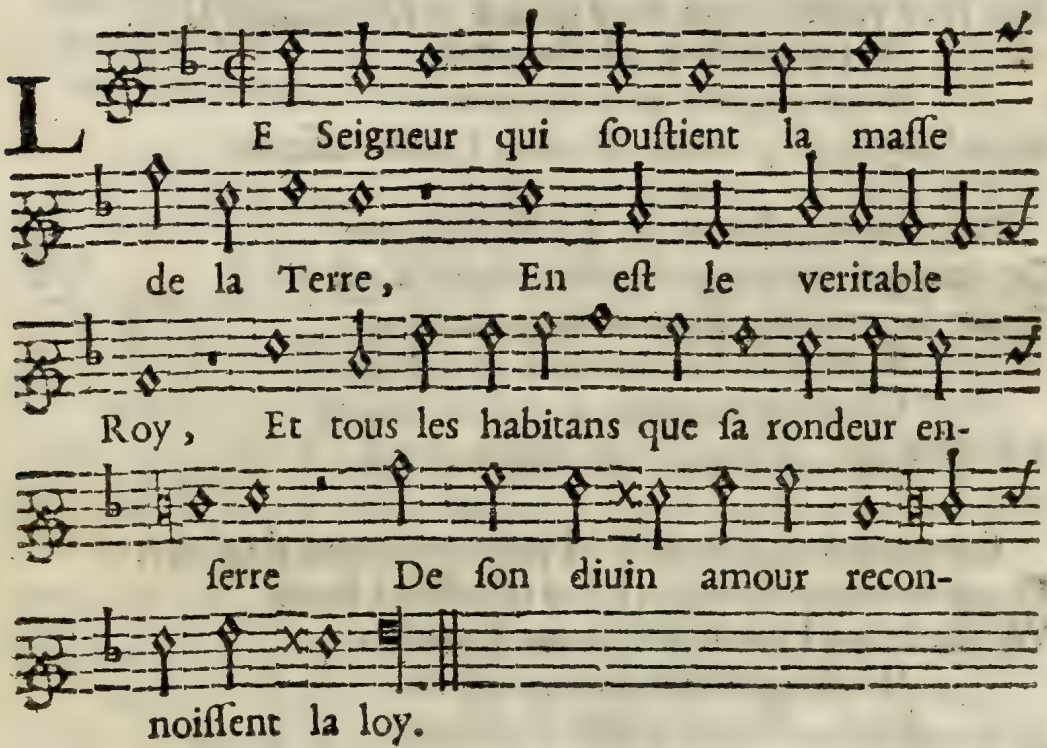
Que mon rang à ta table est pour moy plein de gloire!
Et que la coupe est noble, où tu m'offres à boire
Vn vin de qui l'yuresse est pleine de raison:
Ie croy que tes bontez propices,
Ne m'osteront point ces delices,
Et que j'expireray dans ta sainte Maison.

PSEAVME XXIII.

Domini est terra & plenitudo ejus.

ARGVMENT.

Dauid cõposa ce Pseaume, lors que le lieu où Dieu vouloit qu'on bastist le Temple luy fut reuelé ; selon le sens mystique on le peut expliquer de l'Ascension de Iesus-Christ.



C'est luy qui sur la mer a sa base arrestée,
Et qui soustenant les efforts
De cette vaste mer quand elle est agitée,
Oppose à sa fureur les sablons de ses bords.

Dans tous les lieux du monde il choist à cette heure,
Vn mont pour s'y faire honorer ;
Mais sur vn Mont si saint qui fera sa demeure?
Qui dans ce lieu sacré doit sa gloire adorer?

Ce sera l'innocent de qui les mains sont pures,
Qui parle touſiours franchement,

Qui veut de ſon prochain partager les injures,
Bien loin de le tromper auec vn faux ſerment.

L'homme qui vit ainſi, de Dieu peut tout attendre,
Dieu reconnoiſtra ſa ferueur,
Lors qu'on l'attaquera, Dieu le viendra defendre,
Il ſera ſon aſyle, il ſera ſon Sauueur.

Celuy qui dans ſon cœur garde ainſi l'innocence,
Peut bien dire qu'en verité,
Au grand Dieu de Iacob il rend obeïſſance,
Et qu'il eſt ſon enfant par ſa fidelité.

O vous! dont en eſprit j'admire la ſtructure,
Portes de ſon Temple fameux,
Le Roy de gloire vient, faites luy l'ouuerture
Du ſejour qu'il choiſit pour entendre nos vœux.

Que ſi vous demandez quel eſt ce Roy de gloire,
Qui veut entrer en ce ſaint lieu?
C'eſt celuy dont les mains gouuernent la victoire;
C'eſt le Maiſtre du Monde, en vn mot, c'eſt vn Dieu.

Portes, dont mon eſprit par auance contemple,
La grandeur & la majeſté,
Ouurez-vous au Seigneur, afin que dans ſon Temple
Son Arche ait pour jamais vn ſejour arreſté.

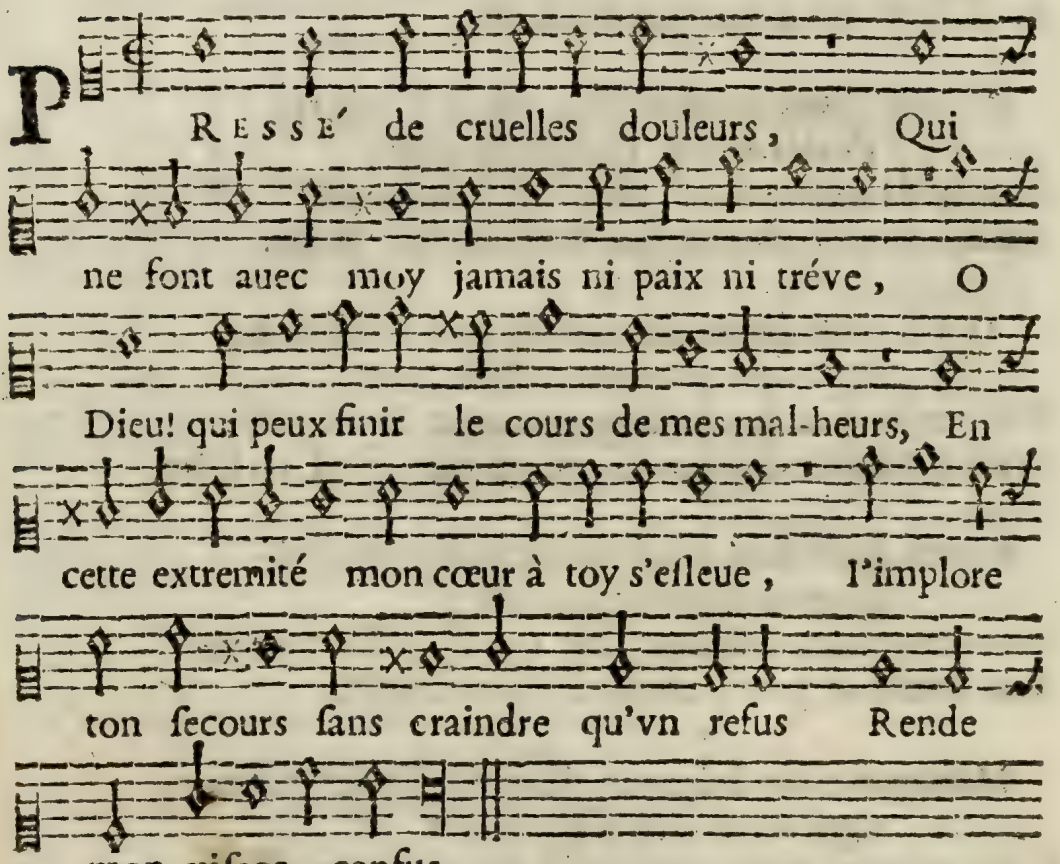
Mais quel eſt ce Seigneur, demandez-vous encore,
Quel eſt ce Roy ſi glorieux?
C'eſt celuy qu'Iſraël comme ſon Maiſtre adore,
Et qui dans les combats le rend victorieux.

PSEAVME XXIV.

Ad te Domine leuaui animam meam.

ARGVMENT.

Dauid compoſa ce Pſeaume eſtant perſecuté par Abſalon. Il reconnoiſt que la Iuſtice diuine punit ſon peché, qu'il appelle grand, & que je croy eſtre celuy qu'il commit auec Berſabée.



Ne permets que mes ennemis
Trionfant de mes maux les tournent en riſée,
Ceux dont l'eſpoir fidelle à tes ſoins eſt ſouſmis,
N'ont point encore veu leur attente abuſée;
Que ceux qui faiſant mal le font inſolemment,
Soient confondus honteuſement.

Seigneur,

Seigneur, ce ſera volontiers
Que je me rangeray ſous ta conduite ſainte,
Gouuerne donc mes pas, montre-moy tes ſentiers,
Graue dans mon eſprit ton amour, & ta crainte,
Seul, je m'égarerois, & je ne puis ſans toy
Tenir le chemin de ta Loy.

L'ignorance & la vanité
Regnent honteuſement dans les routes humaines,
Fay-moy ſuiure, ô mon Dieu, ta ſeule verité,
Et que ſes juſtes loix ſoient mes loix ſouueraines :
Toy ſeul es mon Sauueur, & dans mon triſte ſort,
Ta grace eſt mon ſeul reconfort.

Reſſouuiens-toy de ces bien-faits
Dont tes douces bontez comblerent nos Anceſtres,
Quand tu joignis pour eux la richeſſe à la paix,
Et que de leurs Tyrans tu les rendis les Maiſtres,
Voudrois-tu, me laiſſant en ce mortel danger,
Paroiſtre ſujet à changer ?

Par ces adorables bontez,
Dont nos Peres ſentoient l'amoureuſe largeſſe,
Bannis le ſouuenir des actes effrontez,
Où m'a porté le feu d'vne folle jeuneſſe ;
O Dieu ! ne puny point, en ta juſte fureur,
Mon ignorance & mon erreur.

Ne regarde point mes forfaits,
Ie ſçay que du pardon ils me rendent indigne ;
Regarde ta bonté qui ne tarit jamais,
Plus les pechez ſont grands, plus la grace eſt inſigne ;
Pour l'amour de toy ſeul, non pour mon repentir,
Fay-m'en les effets reſſentir.

Mon ame, eſpere ce bon-heur,
Car le Dieu que tu ſers eſt doux & debonnaire ;
Il pardonne à l'ingrat qui bleſſe ſon honneur,
Les Iuſtes ont en luy leur garde tutelaire,

Dans ſes ſacrez ſentiers luy-meſme il les conduit,
Il les gouuerne & les inſtruit.

Ce qu'à ceux qui gardent ſes loix,
Sa clemence a promis, ſa verité l'accorde,
A ſes commandemens j'ay manqué mille fois,
Et j'ay pourtant recours à ſa miſericorde,
Seigneur, mon crime eſt grand, mais fay voir aujourd'huy,
Que ton amour l'eſt plus que luy.

Quiconque craint ta Majeſté,
A pour guide icy bas ta ſainte Prouidence,
Son eſprit innocent eſt en tranquillité,
Tout ſuccede à ſes vœux, il vit dans l'abondance,
Et les enfans qu'il laiſſe heritiers de ſon bien
Ont vn bon-heur égal au ſien.

Le Seigneur l'ayme conſtamment,
Lors que quelqu'vn l'attaque, il ſouſtient ſa querelle,
Et des plus hauts ſecrets de ſon ſaint Teſtament,
Il fait voir la grandeur à ſon ame fidelle,
Et ſe plaiſt par les biens, l'honneur & les plaiſirs,
A ſurpaſſer tous ſes deſirs.

Dans vn eſpoir delicieux,
De ſentir de ſes mains l'eternelle aſſiſtance,
C'eſt ſur luy ſeulement que j'arreſte les yeux,
Et je ne nourris point vne vaine eſperance;
Des pieges qu'on me tend, pour haſter mon trépas,
Il tirera touſiours mes pas.

Seigneur, ne m'abandonne point,
Sur l'eſtat où je ſuis jette vn œil pitoyable;
Voy comme vn mal à l'autre en mon ame ſe joint,
Voy comme je ſuis ſeul contre vn champ effroyable,
Accours, vien me tirer d'vne calamité,
Dont tu connois l'extremité.

Voy ma peine, voy mes trauaux;

Bien qu'ils ſoient plus legers que mon ingratitude,
Pardonne-moy pourtant, termine tant de maux;
De mes fiers ennemis deſtruy la multitude;
Puny leur haine injuſte, & ne leur permets pas
De trionfer de mon trépas.

Conſerue vn miſerable Roy,
Empéche qu'vn barbare aujourd'huy me ſurmonte,
Et qu'apres auoir mis mon eſperance en toy,
D'auoir eſté trompé je ne ſouffre la honte;
Les Iuſtes m'ont ſuiuy, voyant que mon eſpoir
Ne ſe fondoit qu'en ton pouuoir.

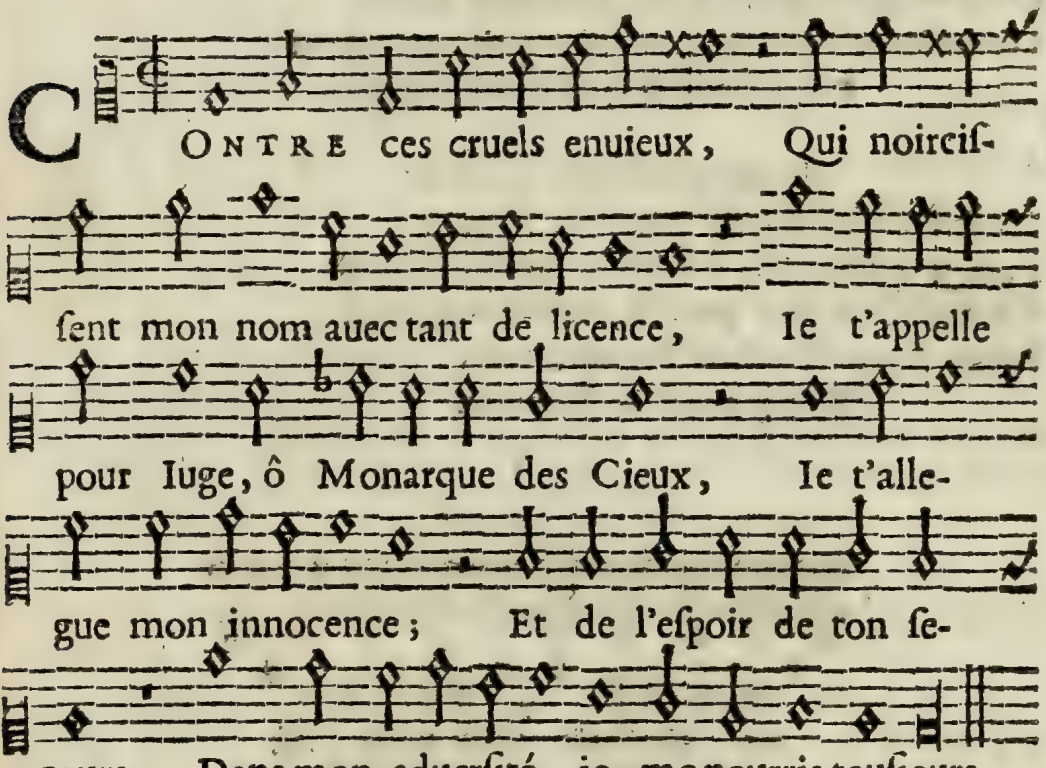
Apres auoir jetté les yeux
Sur le funeſte eſtat de ma triſte fortune,
I'oſe te demander, ô Monarque des Cieux!
Vn regard de pitié pour la cauſe commune;
Sauue, ſauue Iſraël de ſes calamitez,
Et luy rend ſes felicitez.

PSEAVME XXV.

Iudica me Domine, quoniam ego in innocentiâ meâ.

ARGVMENT.

Dauid dans ce Pſeaume appelle Dieu à témoin de ſon innocence, contre les impoſtures des Courtiſans de Saül, & prie ſon juſte Iuge de le defendre.



Sonde mon cœur, éprouue-moy,
I'ay taſché d'imiter ta bonté paternelle,
En ce que tu promets tu témoignes ta foy,
En mes diſcours je ſuis fidelle,
Deuant mes yeux j'ay ta bonté,
Et mon plus doux plaiſir eſt en ta verité.

Ie n'ay point eu de liaiſon
Auec ces inſolens dont l'orgueil eſt le guide;
Ie n'ay pas voulu meſme entrer dans la maiſon
De ceux dont le cœur eſt perfide,

Et dont l'aueuglement fatal
Tire ſa vanité de ſçauoir faire mal.

I'ay haï ces laſches flateurs,
Dont jamais le diſcours n'exprime la penſée;
Ie n'ay pû ſupporter ces noirs blaſphemateurs,
De qui l'audace eſt inſenſée,
Croyant que leur ſocieté,
Me feroit auoir part à leur impieté.

Ie ne me croy point paruenu
A l'eſtat glorieux d'vne entiere innocence;
Mais je hay mon peché dés que je l'ay connu;
Grand Dieu, j'en tremble en ta preſence,
Abordant tes Autels ſi ſaints,
I'ay nettoyé mon cœur en nettoyant mes mains.

Là, ſentant de diuins tranſports,
I'ay chanté hautement tes bontez nompareilles,
Et ma harpe à ma voix meſlant ſes doux accords,
A charmé ſouuent les oreilles,
Souuent par ſes accords vainqueurs,
I'ay touché les eſprits, & j'ay gagné les cœurs.

I'ayme, mais d'vne ardente amour,
La gloire & l'ornement de ton ſaint Tabernacle;
Ie n'ay de vrais plaiſirs qu'en ce ſacré ſejour,
Où ta voix eſt mon ſeule oracle;
Ie ne ſonge qu'à la beauté
De ce lieu glorieux où luit ta Majeſté.

Seigneur, ne m'extermine pas;
Auec ces inſolens dont l'horrible blaſpheme,
Sans craindre le pouuoir de ton celeſte bras,
Attaque ta grandeur ſuprême,
Ne me mets pas au meſme rang,
Si tu me veux punir, que les hommes de ſang.

La main des laſches ennemis,

Qui ſans te conſulter ont ma mort reſoluë,
Tire ſa vanité des maux qu'elle a commis,
Par les preſens elle eſt polluë;
Il n'eſt crime qu'vn petit gain
Ne faſſe bien-toſt faire à cette infame main.

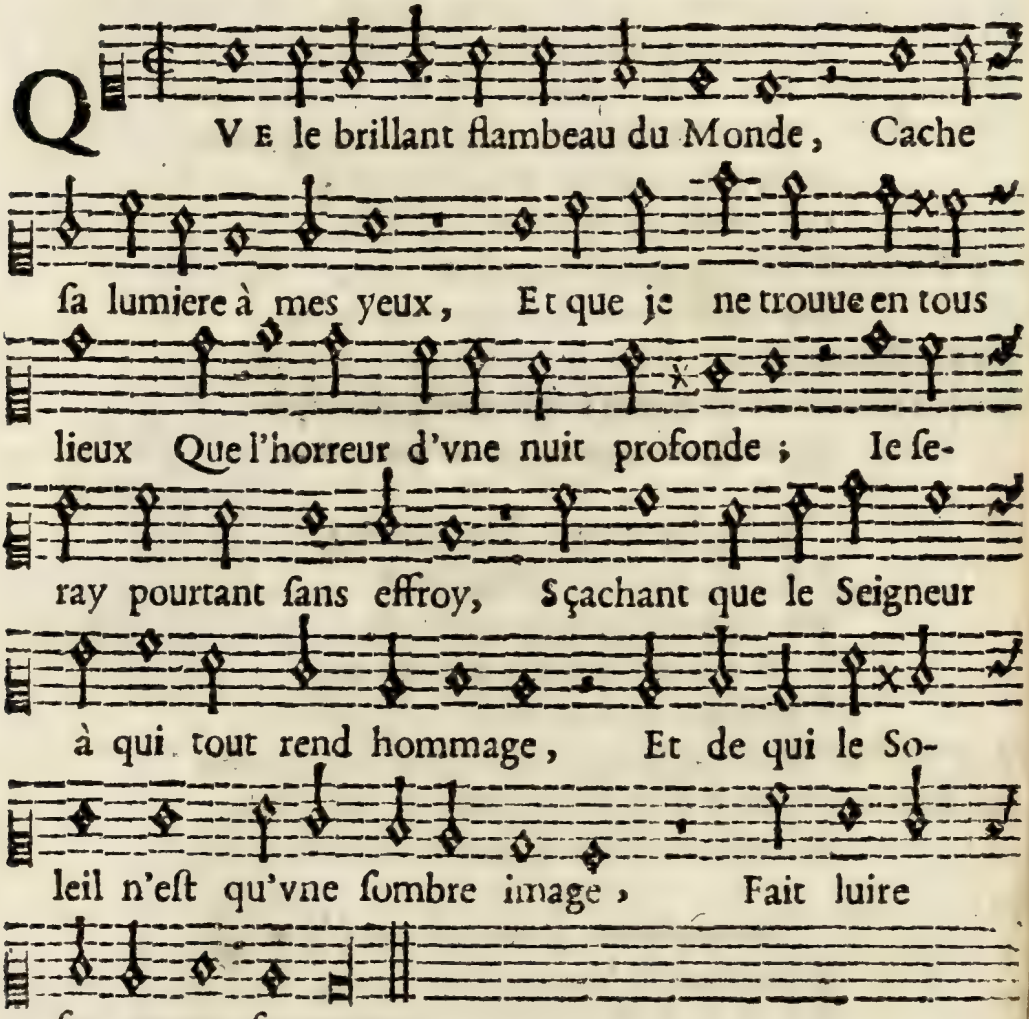
Pour moy, j'ay taſché juſqu'icy
D'éuiter du peché la funeſte licence;
Par ta ſeule faueur mon ſoin a reüſſy,
Et j'ay marché dans l'innocence,
Ie veux pour de ſi doux bien-faits,
Adorer & benir tes bontez à jamais.

PSEAVME XXVI.

Dominus illuminatio mea, & salus mea, quem timebo?

ARGVMENT.

Dauid en ce Pseaume reconnoist que par l'assistance diuine, il est échappé de plusieurs perils; il publie qu'auec elle il se croit inuincible, & en demande la continuation.



Bien qu'vne infidelle malice,
Conspire aujourd'huy mon trespas,
Mon esprit ne redoute pas
Qu'vn si noir dessein reüssisse;
Dieu qui veille sur les humains,
Me conserue le jour que luy seul m'a fait luire,
Et montre en ma faueur que luy seul peut destruire
Ceux qui sont l'œuure de ses mains.

Il remplit mon cœur d'asseurance,
Et comme il me l'auoit promis,
De mes perfides ennemis
Il trompe la vaine esperance,
Tous leurs projets sont renuersez,
Le succés est contraire à leurs vœux sacrileges,
Et je les vois tomber en ces funestes pieges
Qu'à mes pas ils auoient dressez.

Non, quelques trouppes innombrables
Qu'vn ennemy puisse assembler,
On ne me verra point trembler
A leurs approches redoutables;
Dieu qui me conduit aux combats,
Regle comme il luy plaist le destin des batailles,
Et je suis asseuré sans tours & sans murailles,
Quand je suis couuert de son bras.

Posseder vn puissant Empire,
Amasser de riches thresors,
Voir tout ceder à mes efforts,
N'est pas la fortune où j'aspire;
C'est Dieu seul qui fait mes plaisirs,
Luy seul qu'auec transport j'adore & je contemple,
Et dans le seul bon-heur de visiter son Temple
Ie borne aujourd'huy mes desirs.

Ie me plains, je languis, je pleure,
Attendant le bien-heureux jour,
Où plein d'esperance & d'amour,
Ie verray sa sainte demeure;
Elle seule charme mes sens,
C'est là que j'apperçois de plus pures lumieres,
Et que je voy monter mes vœux & mes prieres
Parmy les odeurs de l'encens.

Lors que par vne lasche enuie,
Iointe à la noire trahison,
Des meschans priuez de raison,

Conſpirerent contre ma vie ;
Tu t'oppoſas à leur deſſein,
Et pour me garentir de l'atteinte du foudre,
Dont leur noire fureur penſoit me mettre en poudre,
Ta clemence m'ouurit ton ſein.

Mais dans cét adorable aſyle
Que tu m'ouuris ſi prontement,
Tu ne rendis pas ſeulement
Contre moy leur force inutile ;
Leur deſaſtre fut mon bon-heur,
On connut que de moy ta bonté faiſoit conte,
Tu les mis ſous mes pieds, & je vis de leur honte
Auſſi-toſt naiſtre mon honneur.

O Seigneur, tu preſtas l'oreille
A l'air de mes humbles chanſons,
Quand ma bouche en mille façons
Vantoit ta grace nonpareille ;
Ie veux auec la meſme ardeur,
En tout temps, en tout lieu, te rendre meſme hommage,
Et n'auoir plus d'eſprit, de voix, ni de courage
Que pour celebrer ta grandeur.

Maintenant permets que mes plaintes
Percent tout ces corps éclatans,
Qui de l'inſolence du temps
Ne redoutent point les atteintes ;
Excuſe ma fragile erreur ;
Accorde le pardon à ma triſte priere,
Et ſonge qu'vn mortel, qui n'eſt rien que pouſſiere,
Eſt indigne de ta fureur.

Souuerain Arbitre du Monde,
O Dieu qui fais tout juſtement ;
C'eſt ſur ton ayde ſeulement
Que mon eſperance ſe fonde ;
C'eſt à toy ſeul que j'ay recours,
Ie ſçay que ma douleur vient à ta connoiſſance,

Et que, ſi tu le veux, tes mains ont la puiſſance
D'en arreſter bien-toſt le cours.

Ne me cache point ton viſage
Il m'aſſeure dans les hazards,
Honnore-moy de tes regards,
Leur feu m'éclaire & me ſoulage,
Contemple-moy du haut des Cieux,
Et ſi pour me punir tes mains ont pris les armes,
Que ton courroux ardent s'eſteigne dans les larmes
Que tu vois couler de mes yeux.

Vien d'vne nouuelle aſſiſtance
Repouſſer ce peril nouueau,
Sans toy d'vn fragile roſeau
I'ay la foibleſſe & l'inconſtance;
Ie ſçay bien que ta Majeſté
S'abbaiſſe en m'accordant cette faueur inſigne,
Mais ſi de ta grandeur ce ſoin paroiſt indigne,
Il ne l'eſt pas de ta bonté.

Dans cette funeſte auenture
Mes amis me manquent de foy,
Mes parens violent la loy,
Et les deuoirs de la Nature;
O fauorable euenement!
Lors que chacun me fuit tu defends ma querelle,
Et je ſuis obligé d'vne aide ſi fidelle
A leur laſche abandonnement.

Purge mon cœur de ſa malice,
Que ta loy d'vn juſte compas,
Deſormais marque tous mes pas
Dans les ſentiers de ta juſtice;
Que je ne me laiſſe charmer
Qu'aux celeſtes appas de ta grace immortelle,
Et que mon ennemy me donne vn nouueau zele
Pour te connoiſtre & pour t'aymer,

Adoucy le ſoin qui me ronge,
Et ne permets pas qu'en ces lieux;
La verité fille des Cieux
Tombe ſous l'effort du menſonge,
Puny ce diſcours impoſteur,
Dont la rage s'attaque à ma foible innocence,
Et contre l'attentat d'vne aueugle licence,
Declare-toy mon Protecteur.

Alors qu'vn treſpas fauorable
Me viendra mettre en liberté,
Tu me feras de ta beauté
Contempler l'éclat adorable;
Mes biens paſſeront mes deſirs,
Ie verray ſous mes pieds la fortune aſſeruie,
Et je ne craindray plus que la haine ou l'enuie
Corrompent mes chaſtes plaiſirs.

Nul tourment ne me ſemble rude,
Dans l'eſpoir de tant de treſors,
Et c'eſt luy ſeul qui de mon corps
Me fait ſouffrir la ſeruitude;
Par luy le plus certain danger
Ne me ſçauroit donner ni craintes, ni triſteſſes;
Car le Dieu que je ſers, dans toutes ſes promeſſes,
N'eſt ni parjure, ni leger.

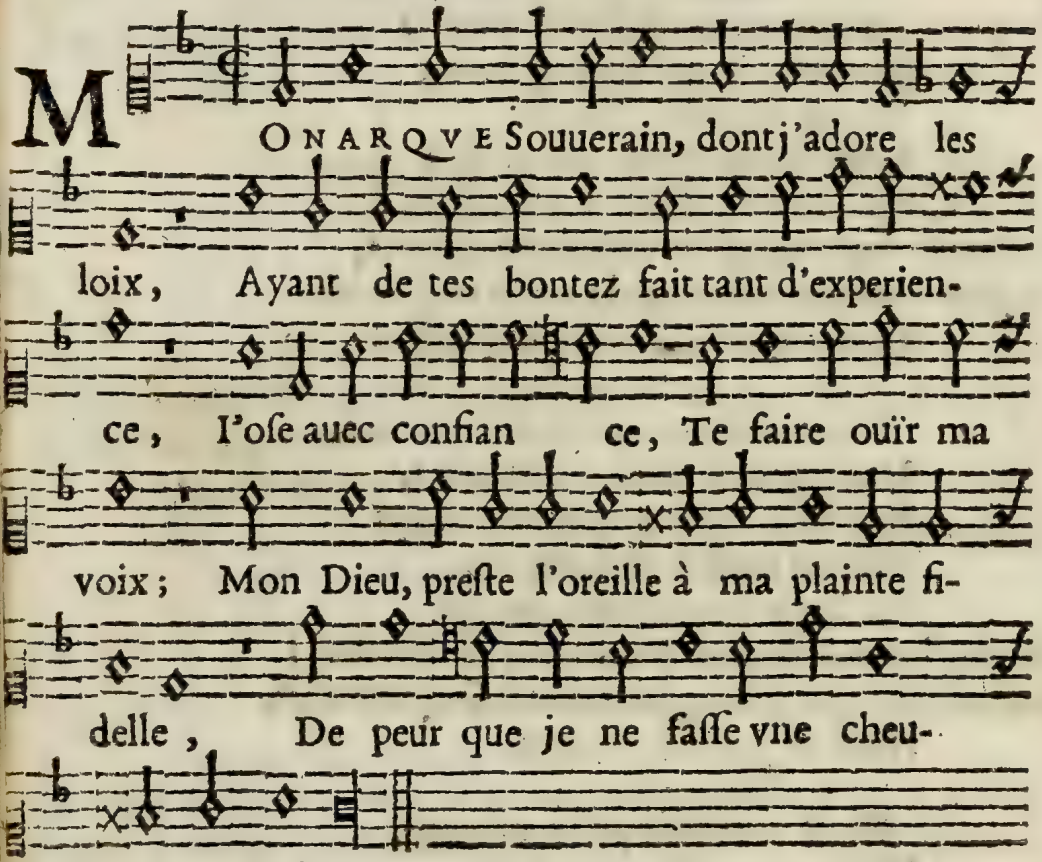
Iſraël, ne perds point courage,
N'eſleue qu'à luy des Autels,
Aſpire à des biens immortels,
Le Ciel eſt ton ſeul heritage;
Ne te laſſe point d'eſperer,
Adore ſa bonté lors qu'elle t'eſt propice,
Quand ſa main te punit, reconnois ſa juſtice,
Sans te plaindre & ſans murmurer,

PSEAVME XXVII.

Ad te Domine clamabo, Deus meus ne fileas à me.

ARGVMENT.

Dauid dans ce Pſeaume demande à Dieu, que comme il l'a defendu de ſes ennemis, il conſerue ſon innocence parmy les pecheurs, auec leſquels il eſt contraint de viure.



Ecoute ma priere, enten mon oraiſon,
Aujourd'huy que mes maux me donnent quelque tréue;
Vers toy les mains je leue
Dans ta ſainte Maiſon;
Ne m'enuelope point auec ces grans coupables,
Dont ta main punira les actes deteſtables.

Ne m'extermine point auec ces impoſteurs,
Qui n'ont pour le prochain que la paix dans la bouche;

Mais dont l'ame farouche
Dément les mots flateurs,
Et nourrit en secret plus de fiel & de rage,
Qu'on ne trouue de miel en leur traistre langage.

Traitte ces mal-heureux comme ils l'ont merité,
Aux tragiques effets de leur noire malice
Egale le supplice,
Par ta seuerité,
Aux œuures de leurs mains regle la recompense,
Et fais que la moisson responde à la semence.

Le moindre de leurs soins est de considerer
Les miracles diuers qui sont à tout le monde,
Ta Sagesse profonde
Humblement adorer;
Mais tu feras tomber, par vn coup de tonnerre,
Tout ce que leur orgueil éleue sur la terre.

Beni sois-tu, grand Dieu, qui veux par ta faueur
Ecouter ma priere, auec tant de clemence,
Qui me sers de défense,
De Pere & de Sauueur;
Tu fus tousiours l'objet de mon espoir fidelle,
Et tousiours j'ay senty ton ayde paternelle.

Mon visage a repris sa premiere couleur,
De mon esprit plongé dans sa noire tristesse
Vne sainte allegresse
A banny la douleur,
Et dans le sentiment de ces dons magnifiques,
Ie consacre au Seigneur de celebres cantiques.

Le Seigneur à son peuple est vn ferme rempart,
Il protege son Oingt, en dépit de l'enuie,
Et garantit sa vie,
D'vn funeste hazard,
Il confond les desseins de ceux qui le haïssent,
Et fait que tous ses vœux sans peine reüssissent.

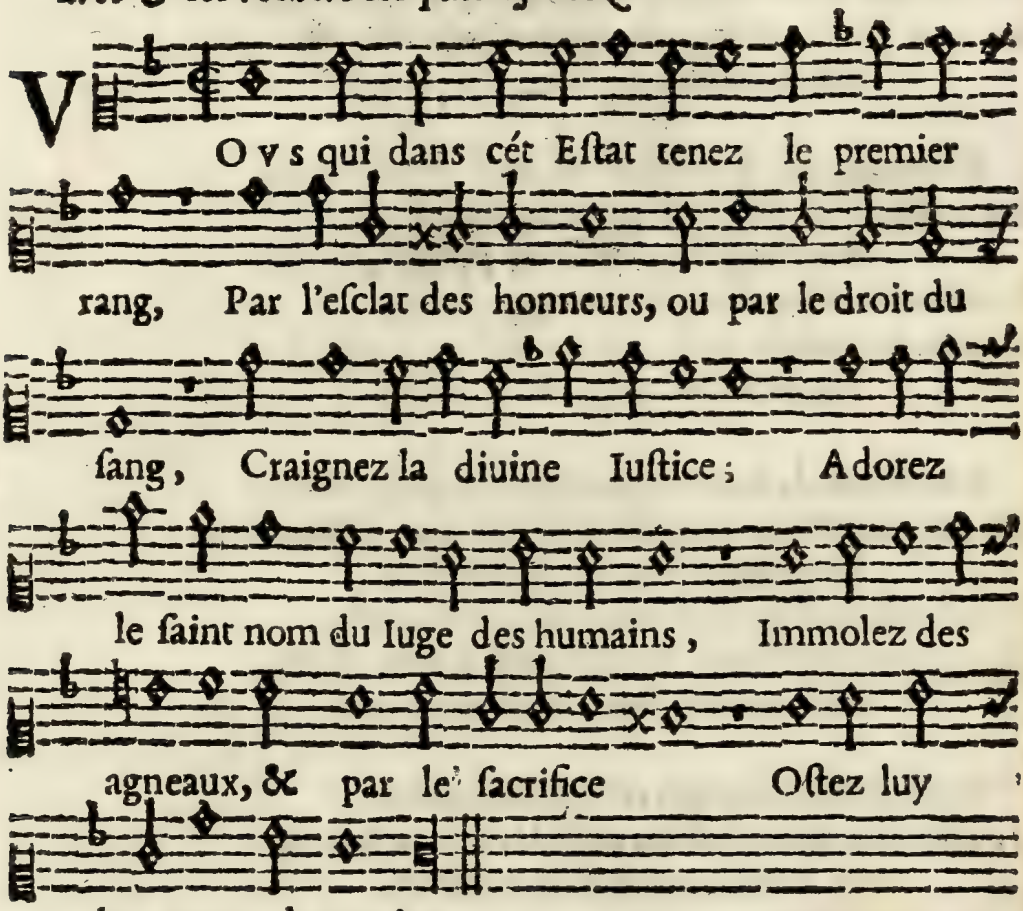
Il ne me ſuffit pas de te prier pour moy,
Grand Dieu, ſauue ton Peuple & venge ſon outrage ;
Beny ton heritage,
Daigne en eſtre le Roy,
Et porte à ſi haut point ſon bon-heur & ſa gloire,
Que les ſiecles futurs en gardent la memoire.

PSEAVME XXVIII.

Afferte Domino filij Dei : afferte Domino filios arietum.

ARGVMENT.

Dauid composa ce Pseaume dans quelque grande tempeste, afin qu'en vne semblable occasion, il fust vne formule de priere pour appaiser la colere de Dieu. Il prend de là sujet d'exhorter les Grands à ne se confier en leur grandeur, & à craindre celuy qui peut aussi bien l'abbatre, que les cedres & les rochers les plus esleuez.



Ces armes aujourd'huy resonnent dans les airs,
On oit, parmy la pluye, & parmy les éclairs,
Gronder vn horrible tonnerre,
Et le Roy souuerain, par qui regnent les Rois,
Ne peut mieux expliquer sa colere à la Terre,
Que par cette effroyable voix.

A ceux que ſes bontez ne peuuent émouuoir,
Cette effroyable voix ne fait-elle pas voir
Vne image de ſa puiſſance ?
Certes, qui n'y connoiſt ſa haute Majeſté,
Qui l'entend ſans frayeur, n'a pas de la conſtance,
Mais il a de l'impieté.

Aux cedres du Liban elle liure vn combat,
Où d'vn aſpre fureur à la fin elle abbat
L'orgueil de leurs cimes chenuës ;
Et comme dans les prez bondiſſent les agneaux,
On voit ſauter ces monts, qui juſques dans les nuës
Portent leurs ſuperbes coupeaux.

Du rouge ſein des Cieux en terre elle deſcend,
Au milieu des éclairs dont la flame ſe fend,
Pour luy faire vn libre paſſage,
La terre eſt eſbranlée à ſon horrible bruit,
Et dans les grands deſerts le Lyon ſans courage
Au fond des cauernes s'enfuit.

Les biches de frayeur, courant de tous coſtez,
De leurs Fans trop long-temps dans leur ſein arreſtez
Sont heureuſement déchargées,
Et la foudre emportant les arbres des foreſts,
Qui de ſiecles ſi longs ſe vantoient d'eſtre âgées,
Deſcouurent leurs ſombres ſecrets.

Vn ſi preſſant danger oblige les mortels
De chercher leur aſyle au pied des ſaints Autels
Où Dieu conſume ſes victimes,
D'vne tremblante voix ils l'y viennent loüer,
Et pour en obtenir le pardon de leurs crimes,
Nul ne craint de les auoüer.

Peuples, aſſeurez-vous, remettez vos eſprits,
Dieu laiſſera les traits qu'en colere il a pris ;
Il eſt Pere, comme il eſt Iuge,
Il ſçait eſteindre vn feu comme il ſçait l'allumer,

Et cõmme ſa fureur excite ce deluge,
Sa clemence le va calmer.

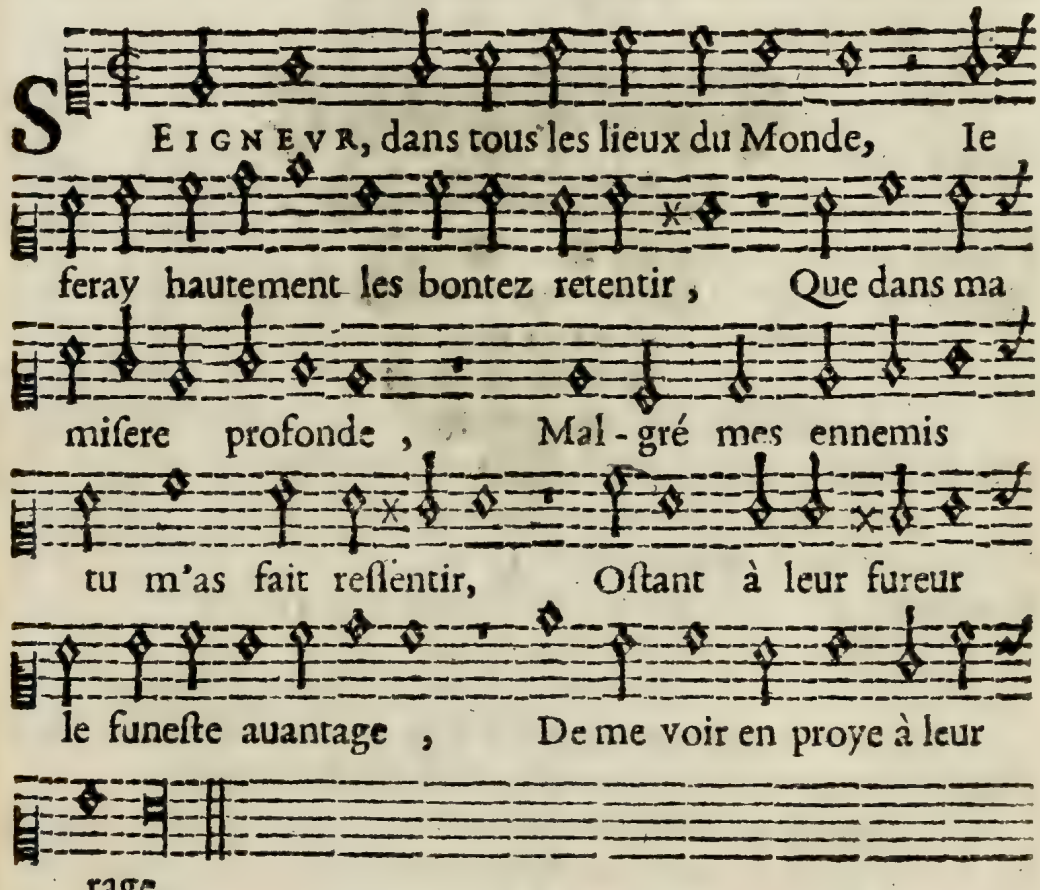
Ouy, le Dieu tout-puiſſant nous voit d'vn œil plus doux;
L'amour qui dans ſon cœur appaiſe le courroux,
Dans l'air appaiſe les orages,
Ouy, le Seigneur, rendra ſon cher peuple indonté,
Et luy fera ſentir mille doux témoignages,
De ſa paternelle bonté.

PSEAVME XXIX.

Exaltabo te Domine quoniam ſuſcepiſti me.

ARGVMENT.

Quelques Interpretes Hebreux penſent que ce Pſeaume a eſté composé par Dauid, pour la dedicace de la maiſon de Cedre qu'il auoit baſtie, qui fut faite incontinent apres qu'il fut reuenu en ſanté d'vne longue & perilleuſe maladie. Peut-eſtre le titre qu'il porte, pour Pſeaume de la dedicace de la maiſon, *ne veut dire autre choſe, ſinon qu'il doit eſtre chanté ſur le meſme air, & auec les meſmes inſtruments dont il s'eſtoit ſeruy pour faire chanter le Pſeaume de la dedicace de ſa maiſon.*



O grand Dieu mon vnique Maiſtre,
Lors que j'ay dans mes maux ton ſecours deſiré,
Soudain tu me l'as fait paroiſtre;
De la nuit du tombeau ta main m'a retiré,
Et tu m'as garanty de ces profonds abyſmes
Où me precipitoient mes crimes.

O Iuſtes, loüez cette grace,
Celebrez auec moy ſa diuine bonté ;
Qui jamais pour moy ne ſe laſſe,
Qui ſouſtient mon courage & me rend indonté,
Qui tire ma clarté de ma nuit la plus noire,
Et joint mon ſalut à la gloire.

Il fait ſur nous gronder ſa foudre,
Il nous remplit d'effroy, d'horreur, de tremblement,
On croit qu'il nous va mettre en poudre,
Mais toute ſa fureur ſe paſſe en vn moment;
Et ſon amour nous donne vne ſi belle vie,
Que le pecheur ſeche d'enuie.

Si lors que le flambeau du monde,
Dans l'ombre de la nuit eſteignoit ſa clarté,
Nos cœurs dans la douleur profonde
Eſtoient enſeuelis par leur calamité ;
Quand ce meſme flambeau nous remontre ſa flame,
La triſteſſe ſort de noſtre ame.

Ie confeſſe mon imprudence,
I'ay dit voyant mes biens s'augmenter tous les jours,
Rien ne peut dans cette abondance,
De mes felicitez, interrompre le cours ;
Et certes, il ſembloit qu'vn ſort ſi fauorable
Fuſt tout-à-fait ineſbranlable.

Mais à peine tes yeux celeſtes
Eurent ils deſtourné leurs propices regards,
Que troublé de craintes funeſtes,
Ie vis les maux ſur moy fondre de toutes parts,
Et je reconnus bien qu'vne folle arrogance
M'auoit donné trop d'aſſeurance.

Ma faute me rendra plus ſage,
Ie ne me fi'ray plus à ma propre raiſon;
Mais quelque mal-heur qui m'outrage,
I'auray recours à toy par vne humble oraiſon,

O mon Maiſtre, ô mon Dieu, quelque mal que je ſente,
I'attendray ton ayde puiſſante.

Quel luſtre annobliroit ta gloire,
Quel profit te viendroit de mon ſanglant trépas,
Quand mon corps ſous la tombe noire
A des vers affamez ſeruiroit de repas?
Vn mort dans le cercueil aura-t-il la puiſſance
De chanter ta magnificence.

Seigneur, tu me preſtas l'oreille,
Mon mal te fit pitié, tu me gueris mes douleurs,
Et ta clemence nompareille
Arreſta mes ſouſpirs & fit tarir mes pleurs;
Ie vis vn doux repos ſucceder à mes craintes,
Et les chants de triomphe aux plaintes.

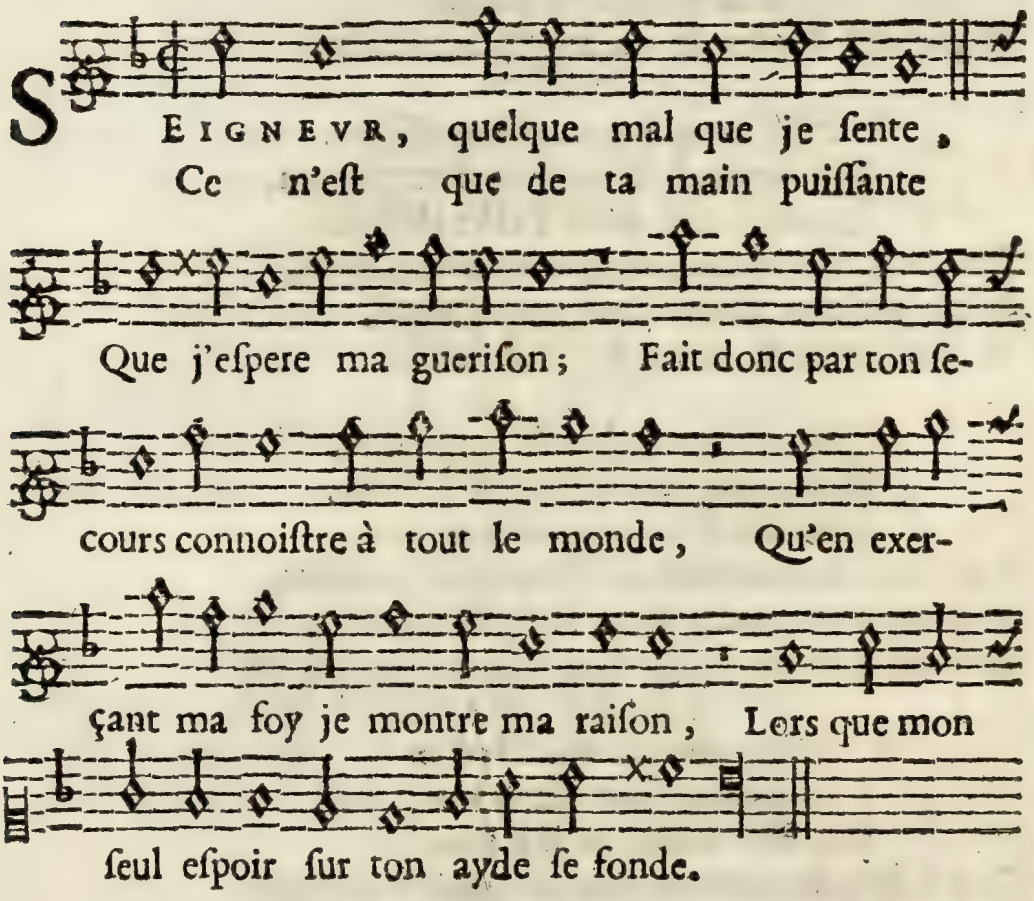
Vn ſi grand bien-fait me conuie
A celebrer touſiours cette extreme faueur;
Ie veux durant toute ma vie
Te tenir ſeul pour Dieu, pour Pere & pour Sauueur,
Et ceſſant de loüer ta main qui me deliure,
Ie veux auſſi ceſſer de viure.

PSEAVME XXX.

In te Domine ſperaui, non confundar in æternum.

ARGVMENT.

Dauid compoſa ce Pſeaume lors qu'il fuyoit la perſecution d'Abſalon, ou de Saül. Il prie Dieu de le ſauuer d'vn ſi grand peril, & raconte l'aſſiſtance qu'il a deſia receuë de ſa bonté en d'autres rencontres. Il ſouhaitte à ſes ennemis la juſte punition de leur malice, & exhorte les gens de bien à mettre leur confiance en la protection diuine.



Toy dont la ſuprême Iuſtice
Sçait d'vn équitable ſupplice
Punir les pechez des mortels;
Ne permets qu'à tes yeux la malice m'opprime,
Et qu'aux fiers ennemis de tes ſacrez Autels,
Par vn tragique ſort, je ſerue de victime.

Lors que d'vne brutale audace,
Ioignant l'effect à ta menace,
Ils s'vniront pour m'attaquer;
Sois vn Pere pour moy, mais pour eux sois vn Iuge,
Vien m'instruire toy-mesme en l'art de t'inuoquer,
Et contre leurs assauts sois mon lieu de refuge.

Sans doute ta main paternelle,
Du noir attentat d'vn rebelle
Me viendra hautement venger;
Malgré tous ses dessein, ta fidelle assistance,
Retirera mes pas d'vn funeste danger.
O glorieux Auteur de ma longue constance,

C'est toy qui mes larmes essuyes,
Qui me tends la main, qui m'appuyes,
Quand je suis prest d'estre abbatu;
Dans ton sein amoureux je trouue mon asyle,
Et ce que je ne puis par ma propre vertu,
O Dieu de verité, tu me le rends facile.

Mon cœur t'adore & te reclame,
Mon cœur veut brûler de ta flame,
Mon cœur en toy trouue sa paix,
Il renonce aux conseils de l'humaine prudence,
Il se met en ta garde, & ne veut desormais
Dépendre, en ses dessein, que de ta Prouidence.

Tu portes vne juste haine
A celuy dont l'estude vaine
Des Astres obserue le cours,
Et qui dans les erreurs, où son orgueil le plonge,
D'vne idole muëtte implore le secours,
Et croit sçauoir le vray par l'auteur du mensonge;

Mais tu fais seul mes destinées,
Dans mes miseres obstinées
Ie n'obserue que ta bonté;
Bonté qui si souuent affermit ma constance,

Que je me croy fidelle & non pas effronté,
Lors que je me promets vne mesme assistance.

Dans mes maux les plus déplorables,
I'ay de tes regards fauorables
Receu mon plus doux reconfort,
Ils m'ont fait découurir les pieges de l'enuie,
Et dans l'obscure nuit d'vne prochaine mort,
Rallumé tout d'vn coup mon espoir & ma vie.

Tu ne m'as point laissé surprendre
Aux filets que m'ont voulu tendre
Mes implacables ennemis;
Lors qu'ils m'ont affligé tu m'as comblé de joye,
Et tes puissantes mains, à qui tout est soûmis,
Du Thrône que j'occupe ont applany la voye.

Maintenant, je voy qu'vn barbare
A ma ruïne se prepare,
D'horreur mon esprit est atteint;
Ma peine est à son comble aujourd'huy paruenuë,
Chacun me persecute, & pas vn ne me plaint
Et quand mon mal s'accroist, ma force diminuë.

Mes yeux sont couuerts de tenebres,
Ils n'ont que des objets funebres,
Et ne s'ouurent que pour pleurer;
Mon corps est abbatu d'vne langueur mortelle,
Tous mes os sont esmeus, je ne puis respirer,
Et comme ma douleur ma plainte est eternelle.

Tandis qu'en mes maux je t'inuoque,
Mon cruel ennemy s'en moque,
Auec vn mépris plein de fiel,
Et mes plus chers amis craignent tous que la foudre,
Que ta main contre moy fait gronder dans le Ciel,
Apres m'auoir bruslé, ne les reduise en poudre.

Ceux qu'en l'éclat de ma fortune,

I'ay veus d'vne ſuitte importune,
Touſiours attachez à mes pas,
Maintenant que ta main me briſe comme vn verre,
Craignant de m'aborder ne me connoiſſent pas,
Et je ſuis dans l'oubly comme vn mort ſous la terre.

Chacun aux traits de la furie
Ioint les traits de la moquerie
Les coups de langue aux coups de main,
Par ma mort ſeulement il veut ſouler ſa rage,
Et lors qu'en ſes projets il eſt plus inhumain,
Il croit plus noblement ſignaler ſon courage.

Grand Dieu, dans cet eſtat funeſte,
Vn fauorable eſpoir me reſte
D'eſprouuer bien-toſt ton ſecours,
Et ſans vouloir percer dans les choſes futures,
Ie te remets le ſoin de conduire mes jours,
Et n'attens que par toy d'heureuſes auantures.

Reſpons à ma fidelle attente,
De l'ennemy qui me tourmente
Trompe les perfides projets;
Fais reluire ſur moy tes diuines lumieres,
Montre que tu me tiens au rang de tes ſujets,
Et que juſqu'à ton Thrône arriuent mes prieres.

Puiſque dans ma longue ſouffrance,
I'ay mis en toy mon eſperance,
Que je ne ſois point confondu;
Mais confonds les deſſeins de ceux qui me pourſuiuent,
Pouſſe-les dans le piege à ma gloire tendu,
Et fay pour mon honneur qu'à leur honte ils ſuruiuent.

Ferme ces bouches impudentes,
Qui par des morſures ardentes
Attaquent les plus innocens,
Iugent leurs actions, les nomment inſenſées,
Ne leur donnent jamais que de ſiniſtres ſens,

Et

Et pour les condamner deuinent leurs penſées.

Pourquoy ne puis-je pas pretendre
Que ta bonté voudra ſe rendre
Propice à mes juſtes deſirs ?
O que pour les pecheurs elle a de tolerance !
Et qu'elle ſçait donner de biens & de plaiſirs,
A qui de ton ſecours atend ſa déliurance !

Elle les couronne de gloire,
Elle leur donne la victoire
Des ennuis qui les ont preſſez ;
Ils trouuent à leurs vœux toutes choſes propices,
Et les cruels auteurs de leurs trauaux paſſez
Ont le regret de voir leurs parfaites delices.

S'ils ſont menacez du naufrage,
Tu fais ſoudain ceſſer l'orage
Par tes fauorables regards ;
Sous ta protection ils trouuent tout facile,
Tu mets à l'entour d'eux de lumineux rempars,
Et quand on les pourſuit ton ſein eſt leur aſyle.

Vn jour ſur la voute azurée,
Leurs biens d'eternelle durée
Paſſeront meſmes leurs ſouhaits ;
Et ſans craindre les traits d'vne malice noire,
Dans ton diuin ſejour ils regneront en paix,
Et ta puiſſante main affermira leur gloire.

De moy, j'ay bien ſujet de dire,
Beny ſoit Dieu, dont mon Empire
Eſprouue la protection,
Qui me comble touſiours de graces nompareilles,
Qui remet en mes mains le Sceptre de Sion,
Et qui fait de mon regne vn regne de merueilles.

Bien ſouuent ma douleur extrême,
Ne me laiſſant plus à moy-meſme,

Me faiſoit tenir ce diſcours;
Dieu qui prit autrefois quelque ſoin de ma vie,
Deſdaigne maintenant de conduire mes jours,
Et m'abandonne en proye aux efforts de l'enuie.

Cette plainte, quoy qu'infidelle,
Ne te ſembla point criminelle,
Auſſi-toſt je t'en vis touché,
Ie receus auſſi-toſt des graces ſans meſure,
Et cét éclat d'honneur que m'oſta mon peché,
Lors qu'il me fut rendu, le fut auec vſure.

Peuples, en vn ſi rare exemple,
Que chacun adore & contemple
L'amour du Monarque des Cieux;
Pour l'humble qui le prie il a l'oreille ouuerte;
Mais il ſçait bien punir les cœurs audacieux,
Et ſignaler ſon bras en leur honteuſe perte.

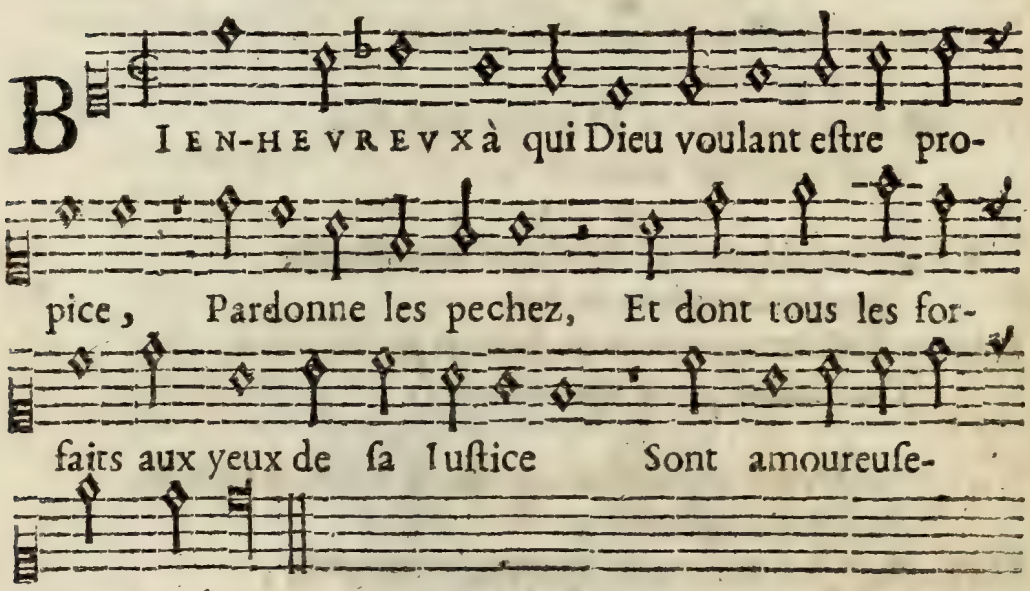
Et vous de qui l'eſpoir ſe fonde
Sur cette ſageſſe profonde,
Qui ne vous peut abandonner;
Supportez conſtamment l'effort de la tempeſte,
Laiſſez gronder les flots, éclairer & tonner,
Dieu ſouſtient voſtre bras & couure voſtre teſte.

PSEAVME XXXI.

Beati quorum remiſſæ ſunt iniquitates :

ARGVMENT.

Dauid traite de la fidelité de ceux à qui Dieu a remis leurs offenſes, & le prouue par la confeſſion des remords, dont ſa conſcience eſtoit trauaillée, tandis qu'il eſtoit dans l'eſtat du peché ; il exhorte tous les pecheurs par ſon exemple à vne veritable penitence.



Heureux le criminel, à qui par ſa clemence
Nul mal n'eſt imputé,
Et qui dans ſes diſcours deteſtant ſon offenſe,
La deteſte auec verité.

Lors que dans le ſilence à mes crimes je ſonge,
Ie n'ay point de repos;
Ie me plains ſans relaſche & l'ennuy qui me ronge
Penetre juſques dans mes os.

Nuit & jour deſſus-moy tes mains s'appeſantiſſent,
Ie ſeche de douleur,
Comme on voit en eſté que les bleds ſe rotiſſent
Par vne exceſſiue chaleur.

Sentant de mes remords les eſpines poignantes,
Enfin je fis deſſein
De ne déguiſer plus les bleſſures cuiſantes,
Qui portoient la mort dans mon ſein.

Seigneur, je confeſſay l'horrible tragedie,
Dont ſeul je fus l'auteur ;
De mon ingratitude & de ma perfidie
Ie me rendis l'accuſateur.

Cette confeſſion auſſi-toſt fut ſuiuie
D'vn pardon ſolennel;
Et quel eſt le pecheur que ce bien ne conuie
A ſe confeſſer criminel ?

Le Iuſte qui connoiſt & pleure ſon offenſe;
Te viendra plein de foy,
Lors qu'il eſt temps encor de fleſchir ta clemence,
Demander grace comme moy.

Qui l'implore, grand Dieu, la trouue touſiours preſte
A ſon ſoulagement ;
Les foudres, les éclairs, les vagues, la tempeſte ,
N'oſent l'approcher ſeulement.

Pour moy j'en ay ſenty la fidelle aſſiſtance,
Et ton nom eſt beny,
Par ceux qui de mon mal ſçachant la violence,
L'ont veu ſi promptement finy.

Permettez, ô Mortels, que d'vn conſeil fidelle
I'eſclaire vos eſprits ,
Si vous ne voulez pas en vne erreur mortelle
Eſtre honteuſement ſurpris.

Banniſſez de vos cœurs, puis qu'ils ſont raiſonnables,
Les mouuemens brutaux,
Et dans vos paſſions, ne ſoyez pas ſemblables
A des mulets & des cheuaux.

L'eſprit ni la raiſon ne les pouuant conduire,
Ni donter leurs efforts,
Il faut pour s'en ſeruir & les garder de nuire
Vſer de la bride & du mords.

Le pecheur eſt ſujet à de triſtes ſouffrances,
Luy-meſme eſt ſon tourment;
Mais qui ſur le Seigneur fonde ſes eſperances,
Coule ſes jours heureuſement.

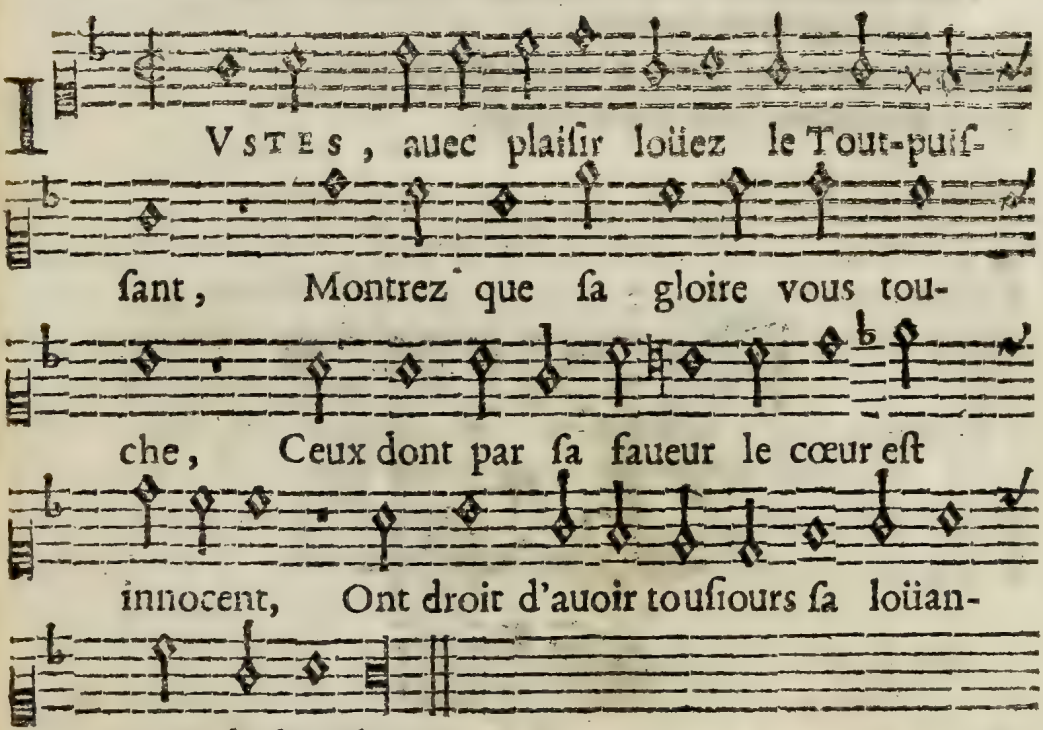
Vous donc qui de ſes loix ſuiuez la ſainte voye,
Et dont il eſt l'appuy,
Laiſſez-vous tranſporter à voſtre ſainte joye,
Et faites gloire d'eſtre à luy.

PSEAVME XXXII.

Exultate iusti in Domino:

ARGVMENT.

Les Iustes sont exhortez dans ce Pseaume à loüer & à craindre Dieu, par les considerations de la Bonté, de la Iustice, de la Sageſſe & de la Prouidence, qu'il a fait paroiſtre en la Creation, & au gouuernement du Monde.



Celebrez le Seigneur en cent doctes façons,
Et ſur la harpe & ſur la lyre,
Racontez ſes bien-faits dans vos ſaintes chanſons,
Ne les pouuant payer, aux moins il les faut dire.

La Sageſſe preſide à tous ſes jugemens,
L'effet aux promeſſes s'accorde;
Il donne des faueurs, il fait des chaſtimens,
Et l'Vniuers eſt plein de ſa Miſericorde.

D'vne ſeule parole il eſtendit les Cieux,
Comme de grands & riches voiles,
Et ſur le vif azur de leurs champs glorieux,
Comme des fleurs d'argent, il ſema les eſtoiles.

Il aſſembla les eaux & leur marqua ces bords,
Dont ſa Prouidence eternelle
Se ſert, comme d'vn frein, pour donter les efforts
D'vn element farouche auſſi bien qu'infidelle.

Que la terre redoute vn bras comme le ſien,
Qu'elle ſoit de frayeur atteinte;
Il ne fit que parler, & tout fut fait de rien,
Le neant obeït à ſa parole ſainte.

Il deſtruit les conſeils des peuples orgueilleux,
Il trompe les deſſeins des Princes,
Et leur fait bien ſentir, par des coups merueilleux,
Qu'il tient entre ſes mains leurs cœurs, & leurs Prouinces.

Les ſeuls conſeils de Dieu ne ſont point inconſtans,
Ils n'ont ni ruſe, ni foibleſſe;
Leur ſuccés ne dépend des hommes, ni du temps,
Et leur ſainte conduitte eſt la meſme Sageſſe.

Que le peuple fameux, dont il a fait le choix,
Comme de ſon propre heritage,
Qui le tient pour ſon Dieu, qui reuere ſes loix,
Poſſede en ce bon-heur vn illuſtre auantage!

Du Ciel comme d'vn thrône il regit les humains,
Il voit leur fragile miſere,
Mais en ouurant les yeux, il ouure auſſi les mains,
Et s'il eſt leur Monarque il eſt auſſi leur Pere.

Comme il a fait les cœurs qu'ils portent dans le ſein,
Il ne faut pas que l'on s'eſtonne,
S'il connoiſt de ces cœurs le plus ſecret deſſein,
S'il y voit clairement, ce que n'y voit perſonne.

Sa seule volonté fait triompher les Rois,
Et non pas les grandes armées;
Le plus hardy geant est bien-tost aux abois,
Si ses forces par luy ne sont pas animées.

Le cheual le plus vif & le plus furieux,
Ne peut d'vne troupe ennemie
Sauuer le Caualier qui le donte le mieux,
Il en trouue au besoin la vigueur endormie.

Mais les yeux du Seigneur sans cesse sont ouuerts
Sur tous les hommes qui le craignent,
Qui recourent à luy dans leurs trauaux diuers,
Et sont le plus soufmis, lors que plus ils se plaignent.

Il preserue leurs jours d'vn rigoureux trespas,
Il les nourrit dans la famine,
Il les tient par la main, il gouuerne leurs pas,
Et de ses doux rayons leurs cœurs il illumine.

C'est ce qui nous conuie en nostre affliction
A mettre en luy nos esperances;
Nous souffrons, il est vray, mais sa protection
Terminera bien-tost nos cruelles souffrances.

Nous ne nous trompons point, n'attendant que de luy
La fin des maux qu'il nous enuoye;
Si nos cœurs sont plongez dans vn mortel ennuy,
Ils nageront bien-tost dans vn fleuue de joye.

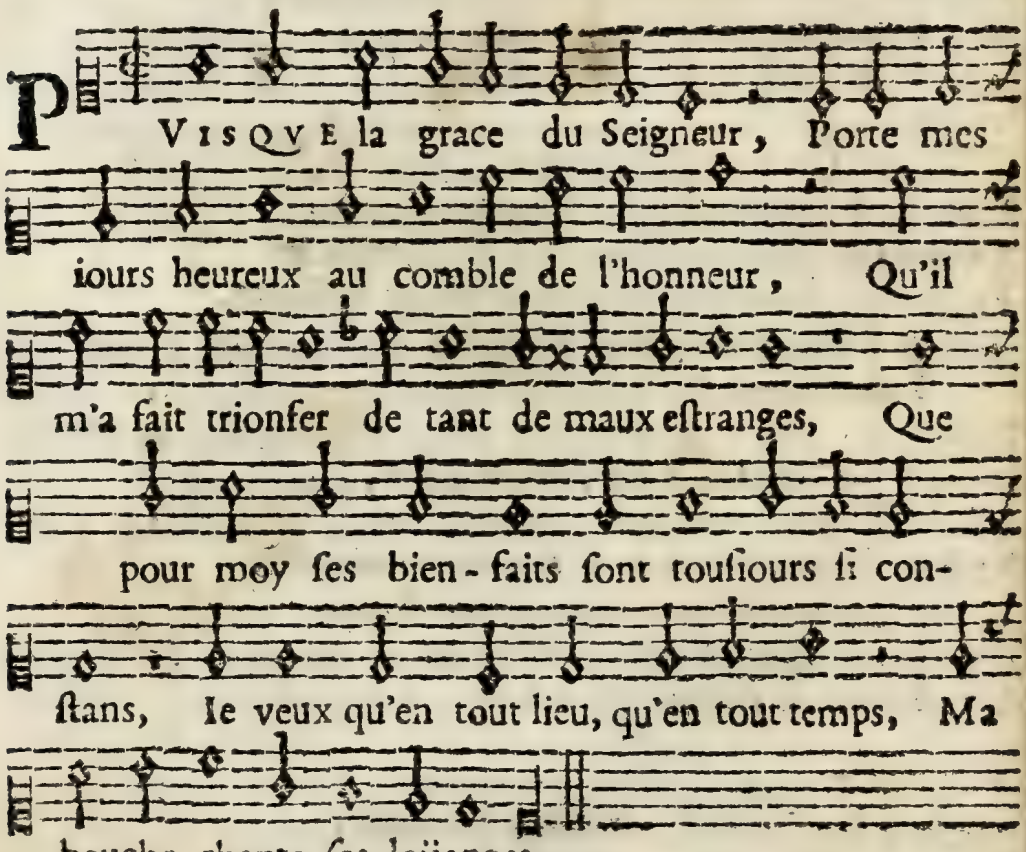
Seigneur, par tes bontez surpasse nostre espoir,
Que l'effet à nos vœux s'accorde,
Et qu'en nostre defense, ainsi qu'en vn miroir,
On contemple ta gloire & ta misericorde.

PSEAVME XXXIII.

Benedicam Dominum in omni tempore:

ARGVMENT.

Dauid eſtant perſecuté de Saül, fut contraint de s'enfuyr dans les Eſtats d'Achis, Roy de Get, où eſtant reconnu, on le conduiſit deuant ce Prince; & comme il ſe vit ſur le point d'eſtre ſacrifié à ſa vengeance, pour expier la mort de tant de Philiſtins qu'il auoit tuez, & principalement de Goliat, il contrefit l'inſensé. Cét artifice luy reüſſit. Achis le renuoya comme vn fol, & Dauid reconnoiſſant ſur luy vne protection toute particuliere de Dieu, qui auoit en vn moment changé le cœur de ſon plus mortel ennemy, il luy en rend graces dans ce Pſeaume, où il exhorte auſſi les fideles à mettre leur eſperance au Seigneur, afin que comme luy, ils eſprouuent ſon ſecours, dans leurs plus preſſantes neceſſitez.



Mon ame n'aura desormais
De plus doux entretien que ses rares bien-faits,
I'en feray mon bon-heur, j'en tireray ma gloire,
Les Iustes m'entendront, & d'vn secret plaisir
Leurs cœurs se sentiront saisir
Au doux recit de cette histoire.

Vous, qui seruez le Roy des Rois,
Vnissez auec moy vos esprits & vos voix
Pour loüer son saint nom, & sa magnificence,
Celebrons à l'enuy, mais auec mesme ardeur,
Son inexplicable grandeur,
Et son eternelle puissance.

Dans ma plus rude affliction,
Ie n'esperay jamais en sa protection,
Qu'il n'ait par son secours surpassé mon attente;
Ie ne fais point de vœux qui ne soient exaucez,
Et des pieges qu'on m'a dressez,
Il tire mon ame innocente.

Si vous ressentez quelque ennuy,
Pour en estre guery approchez-vous de luy,
Vous verrez dans vos cœurs reuenir la lumiere:
Pour moy, dans mes ennuis j'imploray sa faueur,
Et soudain ce puissant Sauueur
Exauça mon humble priere.

Ce que sa grace fit pour moy,
Elle le fait pour ceux qui reuerent sa loy,
Et dont l'ame s'esleue en sa crainte immortelle;
Ils ont pour protecteurs en ce mortel sejour,
Des Anges qui font nuit & jour
Pour eux vne garde fidelle.

En ma personne venez voir,
Comme dans le cristal d'vn fidelle miroir,
Les merueilleux effets de sa bonté suprême;
Entre tous les mortels bien-heureux est celuy,

Qui met en ſon Dieu ſon appuy,
Au lieu de le mettre en ſoy meſme.

Vous, dont le cœur eſt innocent,
Ne craignez icy bas que le Dieu tout puiſſant,
Ne ſoyez allarmez qu'à ſa ſeule menace;
Iamais rien ne defaut à ſes vrais ſeruiteurs,
Et de leurs fiers perſecuteurs,
Il confond la ſuperbe audace.

Le riche dans ſa vanité
D'vn fragile treſor fait ſa diuinité;
Mais bien-toſt il connoiſt ſon aueugle imprudence;
Chaque jour il ſe voit quelque choſe rauir,
Et ceux qui Dieu veulent ſeruir,
Coulent leurs jours dans l'abondance.

Mes chers enfans, eſcoutez-moy,
Ie vous enſeigneray l'eſperance & la foy,
Que demande de vous le Dieu qui vous fait viure;
Si vous auez deſſein de paſſer deſormais
Vos jours dans vne douce paix,
Voicy le chemin qu'il faut ſuiure.

Fuyez les diſcours meſdiſans,
Et ne cachez jamais, par des mots complaiſans,
De vos cœurs corrompus la malice & l'enuie;
Eſloignez-vous du mal, & pratiquez le bien,
De la paix faites le ſouſtien,
Et le bon-heur de voſtre vie.

Dieu ſur les iuſtes a les yeux,
Son oreille à leur plainte eſt ouuerte en tous lieux;
Il veille à leur defenſe, il les comble de gloire;
Mais ſur les criminels ſes terribles regards
Iettant le feu de toutes parts,
Il en fait perir la memoire.

Les bons, d'vn pitoyable accent,

Luy disent-ils les maux que leur ame ressent ;
Par sa grace aussi-tost leur peine est appaisée;
Il est tousiours propice aux humbles mal-heureux,
Et jamais on ne voit pour eux
Sa misericorde épuisée.

Les justes sont dans l'Vniuers
Exposez nuit & jour à des tourmens diuers,
Chacun leur veut du mal, chacun leur fait injure,
Mais le Seigneur les garde, il les met en repos,
Et le plus foible de leurs os
Ne craint pas la moindre rupture.

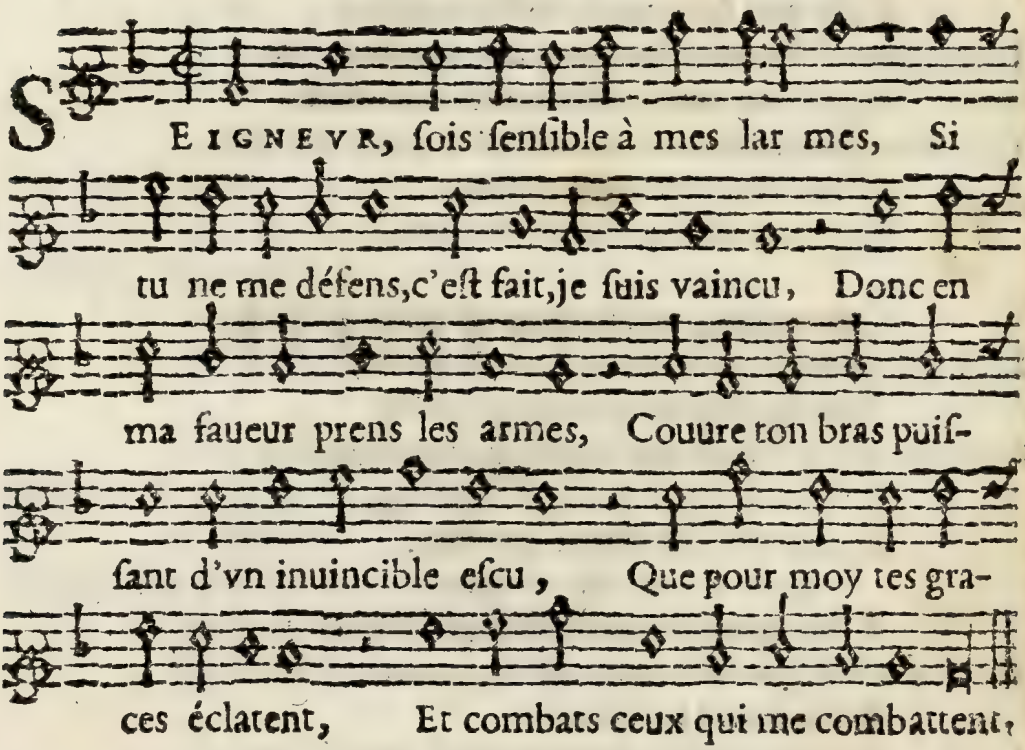
Du méchant méchante est la mort,
Il reconnoist enfin qu'à luy seul il fait tort,
Quand il poursuit le Iuste auec tant d'impudence,
Et le Iuste, au contraire, esprouue tous les jours
La force du diuin secours,
Qu'il attend de la Prouidence.

PSEAVME XXXIV.

Iudica Domine nocentes me.

ARGVMENT.

En ce Pſeaume Dauid perſecuté de Saül, ſe voyant trop foible pour reſiſter à vne ſi grande puiſſance, conjure Dieu de prendre ſa querelle, & de combattre luy-meſme pour luy, promettant de celebrer à jamais l'aſſiſtance qu'il receura en cette occaſion. Dans la derniere partie, il luy demande encore la vengeance de ceux qui le calomnient aupres du Roy, comme de perſonnes meſchantes & ingrates, qu'il a touſiours obligées, ſans leur auoir jamais donné occaſion de ſe plaindre de luy.



Tire ta redoutable épée,
Et qu'au ſang des méchans qui viennent m'aſſaillir,
Toute entiere elle ſoit trempée;
Dis-moy que ton ſecours ne me ſçauroit faillir,
Que ta bonté que ie reclame
Eſt le vray ſalut de mon ame.

Que ceux qui pourſuiuent ma vie
Dans leur laſche deſſein ſe trouuent confondus,
Trompe leur deteſtable enuie,
Qu'ils ſoient eux-meſmes pris aux reſts qu'ils m'ont tend
Qu'il ne leur reſte que la honte
De voir que ſeul je les ſurmonte.

Qu'ils reſſemblent à la pouſſiere,
Qui vole parmy l'air à la mercy du vent,
Que leur chemin ſoit ſans lumiere,
Qu'il ſoit deſſous leurs pas comme vn ſable mouuant,
Et qu'vn Ange arreſte leur fuite,
Par vne cruelle pourſuite,

Puis-que ſans cauſe ils me haïſſent,
Et tendent à mes pas des pieges dangereux,
Que leurs noirs deſſeins les trahiſſent,
Que leurs pieges mortels ne le ſoient que pour eux,
Et ſans reſpect du diadéme
Que leur chef y tombe luy-meſme.

Cependant, mon ame contente
Ioüira d'vn repos auſſi doux que profond,
Voyant que ton ayde conſtante
Soudain que ie t'inuoque à ma plainte reſpond,
Et mes os s'agitant eux-meſmes,
Diront tes loüanges ſuprémes.

A toy quelqu'vn eſt-il ſemblable?
A toy dont le pouuoir ſauue les innocens
De la colere redoutable
De ceux qui ſont cruels, parce qu'ils ſont puiſſans,
A toy dont les bontez ſoulagent
Les bons que les méchans outragent.

Des témoins que la rage anime,
Sans front, ſans conſcience, oſent aueuglement
Me faire coupable d'vn crime,
Que je n'ay pas commis du penſer ſeulement,

Et dans les pieges qu'ils me tendent,
Le mal pour le bien ils me rendent.

Insensible à leur perfidie
Ie priois, je jeusnois, je répandois des pleurs,
Quand vne longue maladie
Leur faisoit ressentir de mortelles douleurs;
Pour leur rendre Dieu plus propice,
Ie vestois vn rude cilice.

I'estois touché de leur souffrance,
Et pour en obtenir la pleine gueriſon,
L'ardeur & la perseuerance
Méloient leur sainte force en mon humble oraiſon,
D'vn cœur amoureux & sincere
Ie prenois part dans leur miſere.

Les sentimens de la Nature,
Et ceux que dans les cœurs inspire l'amitié,
Sembloient, en leur triſte auanture,
Affliger mon esprit & cauſer ma pitié;
La douleur d'vne bonne mere
Ne pouuoit estre plus amere.

Dans les festins, sans se contraindre,
Ie les vois, ces ingrats, rire de ma douleur;
Et bien esloignez de me plaindre,
Ils forment mille vœux pour mon dernier malheur;
Ils font pour m'accabler encore,
De cruels desseins que j'ignore.

Lors que je pleure, que je crie,
Et que je pouſſe au Ciel mille soûpirs ardens,
Ils en font vne raillerie;
Leur fureur contre-moy leur fait grincer les dens,
Et sans remords, leur médiſance
Noircit par tout mon innocence.

Seigneur, quand d'vn œil fauorable,

Voudras-tu regarder les ennuis que je sens ?
Ne me sois pas inexorable,
M'abandonnant en proye aux Lyons rugissans,
Et trompe l'asseurance vaine,
Qu'ils ont de ma perte prochaine.

Cette faueur me sera chere,
I'en feray deuant tous le recit glorieux;
Ne permets donc que ma misere
Soit vn sujet de joye à ces audacieux,
Qui font voir leur haine farouche,
Et dans leurs yeux & dans leur bouche.

Leur langue, par vn doux langage,
Me cachoit le dessein de leurs lasches esprits;
Aux pieges qu'ourdissoit leur rage,
Ils pensoient bien me voir honteusement surpris;
Ils pensoient par leur sourde mine
Auoir asseuré ma ruïne.

Leur haine enfin s'est découuerte,
Ils n'ont peu s'empécher de montrer leur desir,
Ils ont témoigné que ma perte
Secondoit leur dessein, les combloit de plaisir;
Voila, disent ces sacrileges,
Qu'enfin il tombe dans nos pieges.

Seigneur, qui vois leur insolence,
Et qui connois aussi la candeur de ma foy,
Viens m'assister, romps le silence,
Et daigne maintenant te declarer pour moy;
Dans cét impetueux orage
Ne me cache point ton visage.

Accours, & défend ma querelle,
Examine ma cause, ô Iuge des humains,
Et par ta Iustice eternelle,
Confon mes ennemis, tire-moy de leurs mains,
Fay que sur ma gloire étouffée

Ils n'erigent point de trofée.

Empéche que ceux qui m'offenſent,
„ Ne diſent fierement; C'eſt fait, c'eſt fait de luy:
„ Que nos cœurs ſatisfaits ne penſent
„ Qu'à gouſter le plaiſir de le voir ſans appuy;
„ Noſtre vengeance en ſa defaite,
„ Trouue tout ce qu'elle ſouhaite.

Que leur vengeance les abuſe,
Ces cruels dont mes maux ſont les contentemens;
Qu'enfin leur haine ſoit confuſe,
Alors qu'en dépit d'eux finiront mes tourmens;
Que la ſeule honte leur reſte,
D'vn projet plus vain que funeſte.

Mais que ceux que ma peine touche,
Qui voudroient voir par tout ma juſtice éclater,
Dont le cœur fait parler la bouche,
Qui ne ſçauent pour moy, ni mentir, ni flater,
Beniſſent, dans ma deliurance,
Ta Grace & ta magnificence.

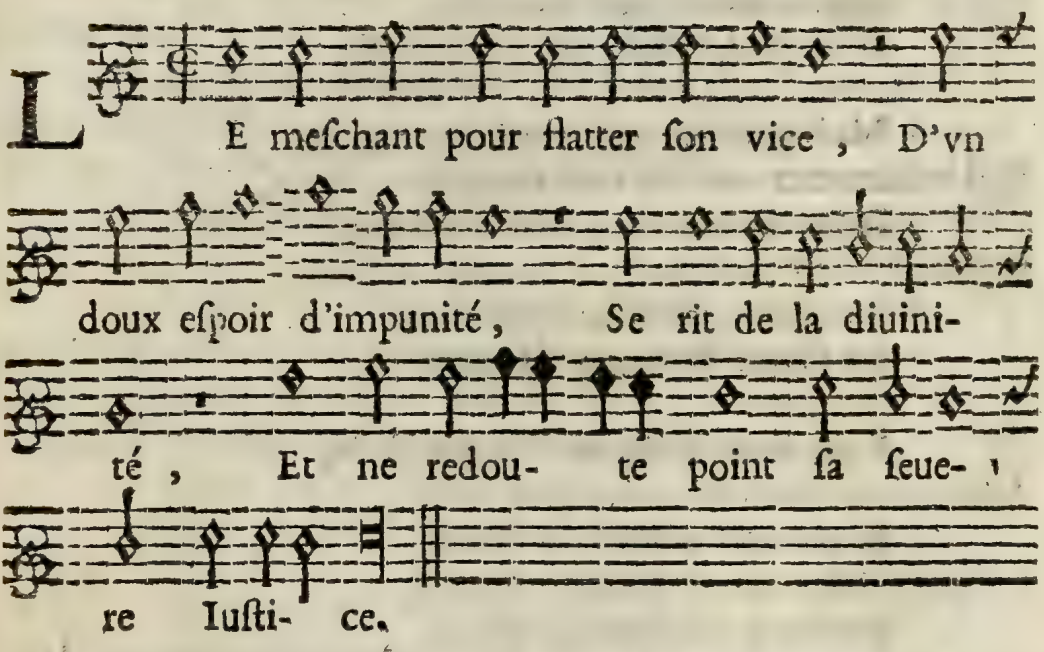
Pour moy, craignant l'ingratitude,
Apres vn tel bien-fait receu de ta bonté,
Ie mettray toute mon eſtude
A faire conſtamment ta ſainte volonté,
Et tout le jour mon exercice,
Sera de loüer ta juſtice.

PSEAVME XXXV.

Dixit iniuſtus vt non delinquat in ſemetipſo.

ARGVMENT.

Dans ce Pſeaume Dauid premierement décrit les mœurs des méchans, apres il conſidere la bonté & la prouidence de Dieu, qui conſerue meſme ceux qui l'offenſent. En ſuite il s'éleue à la contemplation de la communication qu'il fera de ſoy-meſme en l'autre vie aux gens de bien. Sur la fin il luy demande ſa protection contre ſes ennemis, afin qu'il ne ſoit point détourné de ſon ſeruice par leur perſecution.



Mais ſon eſperance l'abuſe,
Il haït bien-toſt ſes actions,
Et de ſes ſales paſſions,
Son ame ſe dégouſte & demeure confuſe.

Sans trahiſon il ne peut viure,
Son diſcours eſt touſiours trompeur,
Et ſon perfide eſprit a peur
De connoiſtre le bien qu'il ne voudroit pas ſuiure.

La nuit il medite le crime
Qu'il veut executer le iour,
Et pour meriter ſon amour,
Il ſuffit qu'vn objet ne ſoit pas legitime.

Ta miſericorde adorable
S'eſleue plus haut que les Cieux,
Et par des effets glorieux,
En ce que tu promets on te void veritable.

Ta Iuſtice & ta Prouidence
Sont des abyſmes merueilleux,
Pour ces eſprits trop orgueilleux,
Qui les veulent ſonder par leur foible prudence.

Ta bonté qui prend ſoin des hommes,
Et les déliure de leurs maux,
Gouuerne auſſi les animaux,
Et ne dédaigne rien dans les lieux où nous ſommes.

Mais que tes faueurs paternelles
Font voir d'excés pour les mortels,
Qui reuerent tes ſaints Autels!
Qu'ils ont vn doux repos ſous l'ombre de tes aiſles!

Lors que leur ame eſt deliurée
Du corps qui la tient en priſon,
Elle eſt dans ta ſainte Maiſon
De celeſtes plaiſirs ſaintement enyurée.

Rien ne peut borner la carriere,
Ils ne craignent plus de malheur,
De ta vie ils tirent la leur,
Et de toy, pour te voir, ils prennent la lumiere.

Dans l'attente de ces delices,
Seigneur, fay ſentir ta bonté,
A ceux de qui la volonté
Eſt ſujette à la tienne, & s'eſloigne des vices.

Ne ſouffre qu'à la violence
De mes ſuperbes ennemis,
Ie me troque iamais ſouſmis
Mon malheur accroiſtroit leur barbare inſolence.

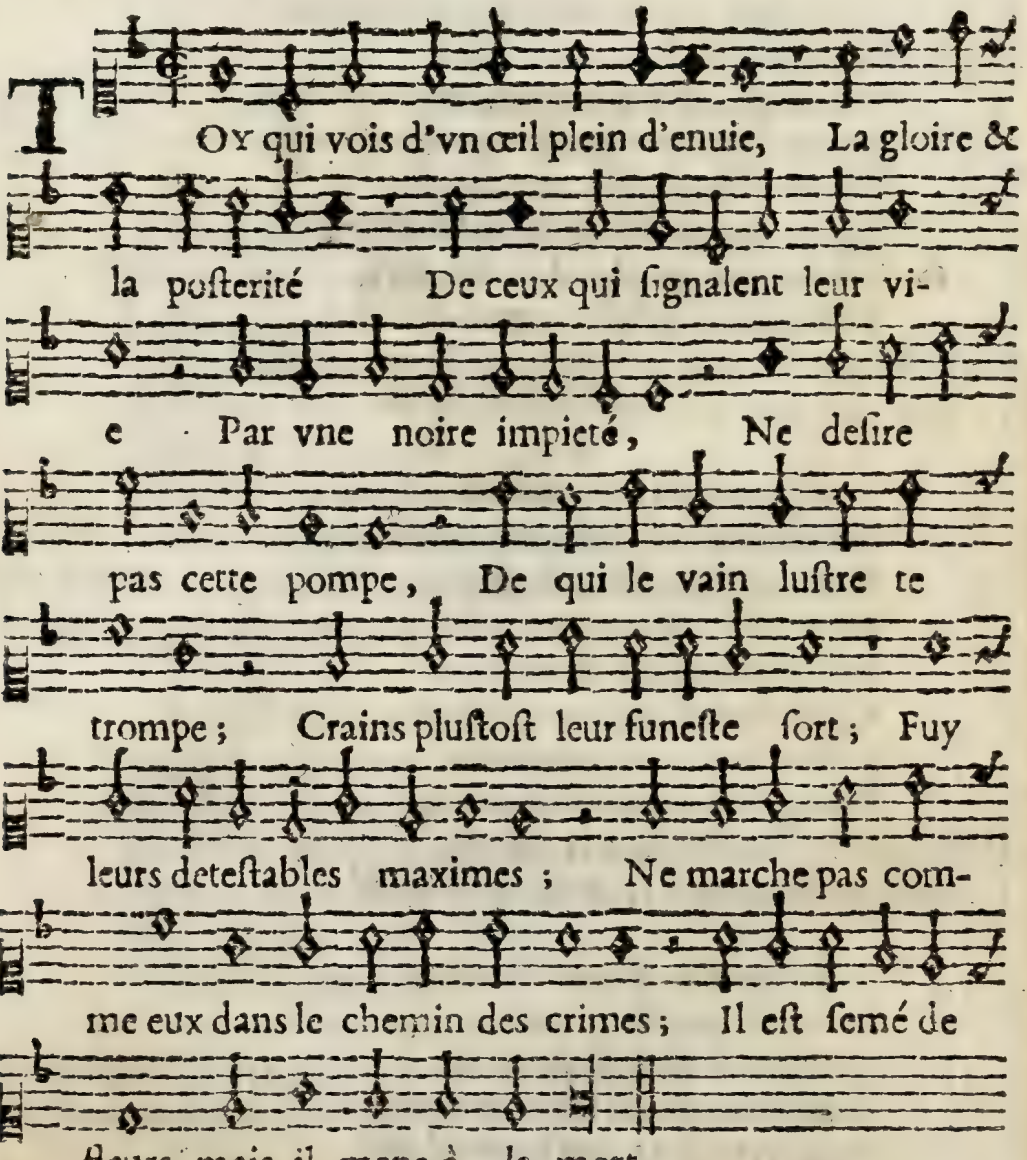
Tu m'entends, les voila qui tombent,
Ces hommes pleins d'iniquité;
Tu confonds leur temerité,
Et malgré leur orgueil, ſous ta main ils ſuccombent.

PSEAVME XXXVI.

Noli æmulari in malignantibus.

ARGVMENT.

Ce Pſeaume eſt tout moral, & contient vne excellente inſtruction, pour faire voir aux hommes que la proſperité des meſchans n'a rien qui ſoit digne d'eſtre eſtimé bon, & encore moins enuié. C'eſt ce qui m'a obligé d'eſtendre vn peu des preceptes qui ſont ſi neceſſaires dans le ſiecle où nous ſommes.



Ces ſuperbes, qui de leur teſte
Semblent deſia toucher les Cieux,
Et ſe moquent de la tempeſte,
Par des diſcours audacieux;
Dans l'éclat qui les enuironne,
Dans la grandeur qui nous eſtonne,
Ont touſiours le cœur agité:
Et l'herbe qui dans la prairie,
Fleuriſſant le matin, au ſoir eſt défleurie,
Eſt le parfait tableau de leur felicité.

En tout temps mets ton aſſeurance
En la faueur du tout-puiſſant,
Fonde ſur luy ton eſperance,
Ayme-le d'vn cœur innocent,
Par tes actions, fay connoiſtre
Qu'au ſeruice d'vn ſi bon Maiſtre,
Tu trouues tes plus doux plaiſirs,
Et tu verras que les largeſſes,
Surpaſſeront pour toy ſes plus grandes promeſſes,
Et qu'il contentera tes honneſtes deſirs.

Apprens au Seigneur ta miſere,
Tes ennuis, tes ſoins, tes douleurs;
Si ton ame en ſon aide eſpere,
Bien-toſt il tarira tes pleurs;
Par ſa faueur ton innocence
Qu'obſcurciſſoit la médiſance,
Luira d'vn éclat nonpareil;
Mal-gré la haine & l'artifice,
Il fera parmy nous éclater ta juſtice,
Comme au milieu du jour éclate le Soleil.

Si ſon aide te paroiſt lente,
Ne laiſſe pas de l'eſperer,
D'vne foy viue & patiente,
Souffre tes maux ſans murmurer;
Pour voir dans vne haute gloire
Ceux dont la malice eſt ſi noire,

Ne les eſtime pas heureux,
Ne ſuy pas leur route funeſte,
N'attire point ſur toy la colere celeſte,
Et pour eſtre ſi grand ne peche pas comme eux.

Cét éclat qui les rend auguſtes,
Eſt vn éclat de peu de jours;
Bien-toſt de leurs deſſeins iniuſtes
Le Ciel borne l'orgueilleux cours;
Le Ciel, pour peu qu'on veüille attendre,
Fait ſur eux des foudres deſcendre,
Qui les briſent en vn moment;
Il en fait la vengeance entiere,
Et de tout cét orgueil de leur gloire premiere,
Il ne demeure pas des traces ſeulement.

Mais ceux dont l'ame eſt debonnaire,
Et qui dans leur calamité,
Iamais d'vn diſcours temeraire,
N'accuſent la diuinité,
Apres vne legere guerre,
Viuent en paix deſſus la terre,
Dieu les comble de ſes bien-faits,
Le repos regne en leurs familles,
On voit ſur leurs moiſſons ſe laſſer leurs faucilles,
Et leurs proſperitez preuenir leurs ſouhaits.

Du méchant la fureur hautaine
Sans paix, ni tréve les pourſuit,
Mais tous les deſſeins de ſa haine
Auortent, & n'ont point de fruit;
Dieu de qui la main eſt hauſſée
Pour punir ſa rage inſenſée,
Se rit de ſa temerité,
Et tient au bord du precipice
Celuy qui triomphoit de ſa noire malice,
Et promettoit vn ſiecle à ſa poſterité.

Les bons dont l'ame eſt occupée

Au culte ſacré des Autels,
Ont veu contre eux tirer l'épée,
Et décocher cent traits mortels ;
Mais les attaques temeraires
De leurs ſuperbes aduerſaires
Ont trompé leur lâche deſſein;
Dieu renuerſe leur entrepriſe,
Leur arc entre leurs mains honteuſement ſe briſe,
Et leur cruelle épée entre au fond de leur ſein.

Certes, il eſt plus ſouhaitable,
D'eſtre juſte auec peu de bien,
Qu'eſtant de cent crimes coupable,
Pouuoir tout, ne manquer de rien;
Dieu, ſans ſe ſeruir de ſa foudre,
D'vne parole met en poudre
L'orgueilleux pouuoir des méchans;
Les bons, au contraire, il appuye;
Il guerit leurs douleurs, leurs larmes il eſſuye,
Et prolonge en plaiſirs la courſe de leurs ans.

Dans les ſterilitez funeſtes
Il prend le ſoin de les nourrir,
Au temps des plus horribles peſtes,
Il les empéche de mourir ;
Mais ceux qui ſemblent ſur la terre
Luy vouloir declarer la guerre,
Sentent la fureur de ſon bras;
Leur puiſſance ſi renommée,
Se perd en ſe leuant comme fait la fumée,
Et bien-loin de les plaindre, on rit de leurs trépas.

A leurs auares entrepriſes
Les ſuccés ne reſpondent pas,
De leurs richeſſes mal acquiſes
Cent mal-heurs diſſipent l'amas;
On les voit accablez de dettes,
De leurs neceſſitez ſecrettes
On ne conçoit point de pitié;

Les

Les bons, au contraire, floriſſent,
Et lors que par l'aumoſne on croit qu'ils s'appauuriſſent,
Leurs biens viſiblement s'augmentent de moitié.

Dieu maudit ceux qui le maudiſſent
Et par vn amour paternel,
Il benit ceux qui le beniſſent,
Il eſt leur refuge eternel,
Il les comble de ſaintes joyes
Il ſçait par de ſecrettes voyes
Les faire aux grandeurs arriuer,
Il remplit leurs champs de jauelles,
Nulles cheutes pour eux ne ſe trouuent mortelles,
Et ſa main auſſi-toſt les en vient releuer.

Du doux printemps de la jeuneſſe,
Le temps par vn rapide cours,
Au triſte hyuer de la vieilleſſe
A conduit le fil de mes jours;
Mais durant ma courſe mortelle,
Ie n'ay point veu l'homme fidelle,
Dans l'entier abandonnement,
Ni ſes enfans ſi miſerables,
Et preſſez de beſoins ſi longs, ſi déplorables,
Qu'au moins ils n'euſſent pas l'habit & l'aliment.

Que dis-je? j'ay veu dans le monde
L'innocent touſiours proſperer,
Les biens, dont ſa famille abonde,
Ne luy couſtent qu'à deſirer;
S'il preſte, il preſte ſans vſure,
Sa charité ne ſe meſure,
Que par les miſeres d'autruy;
Mais tout ce qu'aux pauures il donne,
Ce qu'il ſeme en leur ſein, au double il le moiſſonne,
Et ſes heureux enfans ſont benis comme luy.

Fay donc le bien & fuy le vice,
Et tes jours couleront en paix,

Dieu touſiours aux bons eſt propice,
Ses ſoins ne leur manquent jamais;
Lors que leurs heureuſes années
Sont par le trépas terminées,
Ils entrent dans l'eternité;
Mais bien-toſt les méchans periſſent
Et quand d'vn grand eſpoir leur orgueil ils nourriſſent,
L'Enfer les engloutit, & leur poſterité.

Le Iuſte de ſa langue eſt maiſtre,
Il n'eſt inſolent, ni mocqueur,
Dans ſes diſcours il fait pareſtre
La loy du Dieu qu'ayme ſon cœur;
Cette Loy fait toute ſa joye,
Et jamais il ne ſe fouruoye
Du ſentier preſcrit à ſes pas,
Les pecheurs en brûlent d'enuie,
Ils ne peuuent ſouffrir ſes vertus, ni ſa vie,
Et touſiours leur fureur machine ſon trépas.

A leur barbare violence
Dieu ne les abandonne point,
A l'honneur de leur innocence
Il fait voir que le ſien eſt joint;
Donc, ô toy qui par ſa conduite,
Sous vne barbare pourſuitte,
Pour quelques minutes gemis,
Ne t'emportes point aux murmures,
Le Seigneur que tu ſers vengera tes injures,
Et bien-toſt ſous tes pieds mettra tes ennemis.

Comme vn cedre aux branches chenuës
S'eſleue juſqu'au firmament,
I'ay veu la faueur juſqu'aux nuës
Porter l'impie en vn moment,
Ses bras couuroient toute la terre,
Il ne craignoit vent ni tonnerre,
Dans l'excés de ſa vanité;
Mais auſſi j'ay veu que la foudre,

L'accablant tout d'vn coup, l'a ſi bien mis en poudre,
Qu'il n'eſt de ſa grandeur nul veſtige reſté.

Donc il faut encore le dire,
Mortels, commandez à vos ſens,
Du Seigneur reuerez l'empire,
Faites gloire d'eſtre innocens;
Le reſpect de la loy celeſte
A la mort eſt ce qui nous reſte,
C'eſt ce qui nous ſuit au cercueil,
Auec le pecheur au contraire,
Tout perit à la mort, nul eſpoir ne l'eſclaire,
Et rien n'entre au tombeau, de ſon premier orgueil.

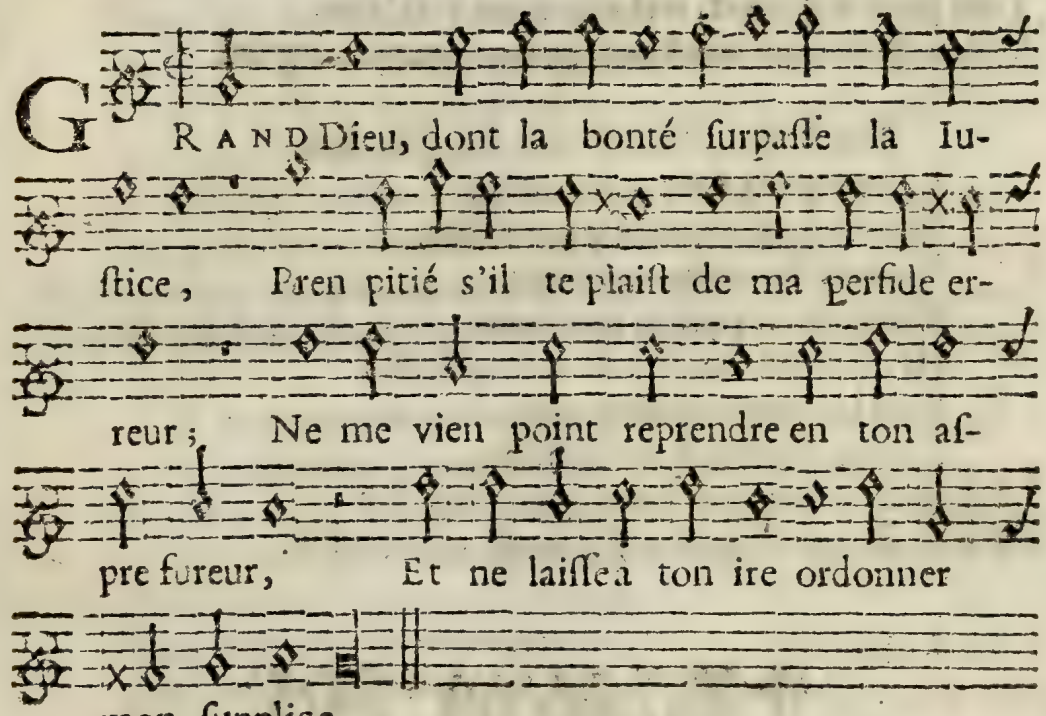
Des Iuſtes, Dieu prend les querelles,
Et lors qu'ils ſont perſecutez,
Ils ſont de ſes mains paternelles,
Comme ſes enfans aſſiſtez;
Il trompe les vœux ſacrileges
De ceux qui leur tendent des pieges;
Il eſt leur immobile appuy,
Et pour l'intereſt de ſa gloire,
Le pecheur n'aura pas vne longue victoire
De ceux de qui l'eſpoir n'eſt fondé que ſur luy.

PSEAVME XXXVII.

Domine, ne in furore tuo arguas me.

ARGVMENT.

Dauid eſtant tombé apres ſon adultere dans vne griéue maladie, demande à Dieu la faueur de ſon aſſiſtance, & décrit admirablement la grandeur des maux qu'il ſouffre, & la cruauté de ſes ennemis, leſquels au lieu de le plaindre, s'en moquent ouuertement.



De tes traits rigoureux ma chair eſt entamée,
Ie reſſens à ce coup combien peſe ta main,
Ie ſouffre ſans repos, mon corps n'a rien de ſain,
Et mon crime en mon cœur a la guerre allumée.

Mes pechez, comme flots qu'eſleue la tempeſte,
M'abyſment auiourd'huy dans vn goufre profond,
Leur triſte ſouuenir me trouble & me confond,
Et leur peſant fardeau me fait courber la teſte.

Ie ne ſçaurois ſouffrir mes horribles vlceres,
Dont la corruption s'augmente nuit & jour,
Et qui me font payer de mon aueugle amour
Les friuoles plaiſirs, par leurs peines ameres.

Ma honteuſe miſere au comble eſt paruenuë,
Du poids de mes ennuis je me trouue accablé,
Ie cede aux déplaiſirs dont mon cœur eſt troublé,
Et quand mon mal s'accroiſt, ma force diminuë.

Mes reins ſentent l'ardeur d'vne cruelle flame,
Mon corps n'eſt qu'vne playe, il n'a plus de vigueur,
Il ſuccombe à ſes maux & leur fiere rigueur,
Met les cris dans ma bouche, & la peur dans mon ame.

Seigneur, tu ſçais les vœux où ma peine me porte,
Ton oreille eſt ouuerte à mon gemiſſement,
Tu connois ma douleur, & tu vois clairement,
Qu'elle eſt pour ma conſtance & trop longue, & trop forte.

Mon eſprit eſt troublé de mortelles alarmes,
Ma conſtance ſuccombe à des maux ſi preſſans,
La douleur m'a rauy l'vſage de mes ſens,
Et le feu de mes yeux s'eſt eſteint dans mes larmes.

En l'eſtat où m'a mis la colere celeſte,
Mes amis oubliant les loix de l'amitié,
Ont horreur de mon mal loin d'en auoir pitié
Et pour eux aujourd'huy ma rencontre eſt funeſte.

Mais ceux dont ma fortune a prouoqué l'enuie,
Augmentent mes tourmens par leurs laſches diſcours,
Leur vengeance me tend des pieges tous les jours,
Et ne peut s'appaiſer qu'en la fin de ma vie.

Ie ſuis ſourd par raiſon aux perfides murmures,
Où leur noire fureur les porte contre moy ;
Bien loin de les punir, je m'impoſe la loy,
De ne reſpondre pas à leurs aigres injures.

O Seigneur, ô mon Dieu, je garde le ſilence,
Dans l'eſpoir que ta main me ſauuant du trépas,
Mes cruels ennemis ne triompheront pas
Pour les heureux ſuccés de leur fiere inſolence.

Sous le mal rigoureux que ton courroux m'enuoye,
Tu ne laiſſeras point ſuccomber ma vertu,
De peur que les méchans me voyant abbatu,
Ne gouſtent dans leur haine vne maligne joye.

Ie ſuis preſt à ſouffrir des peines plus cruelles,
Ie veux auoir l'eſprit remply de mes douleurs,
Et confeſſer tout haut, les yeux baignez de pleurs,
Que tu punis trop peu mes fautes infidelles.

De l'horrible peché dont mon cœur eſt coupable,
Moy-meſme, contre moy, je publi'ray l'horreur,
Ie diray que l'excés d'vne amoureuſe erreur,
Me rendant criminel, m'a rendu miſerable.

Mais tandis qu'en langueur je traiſne ainſi ma vie,
Ceux de qui la fureur a conſpiré ma mort,
Viuent dans les plaiſirs ſans craindre vn mauuais ſort,
Et pour eux vne joye eſt d'vne autre ſuiuie.

Ceux qui pour des bien-faits des iniures me rendent,
Ne me font reſſentir ce traitement brutal,
Que parce que je veux m'abſtenir de tout mal,
Et faire tout le bien que tes loix me commandent.

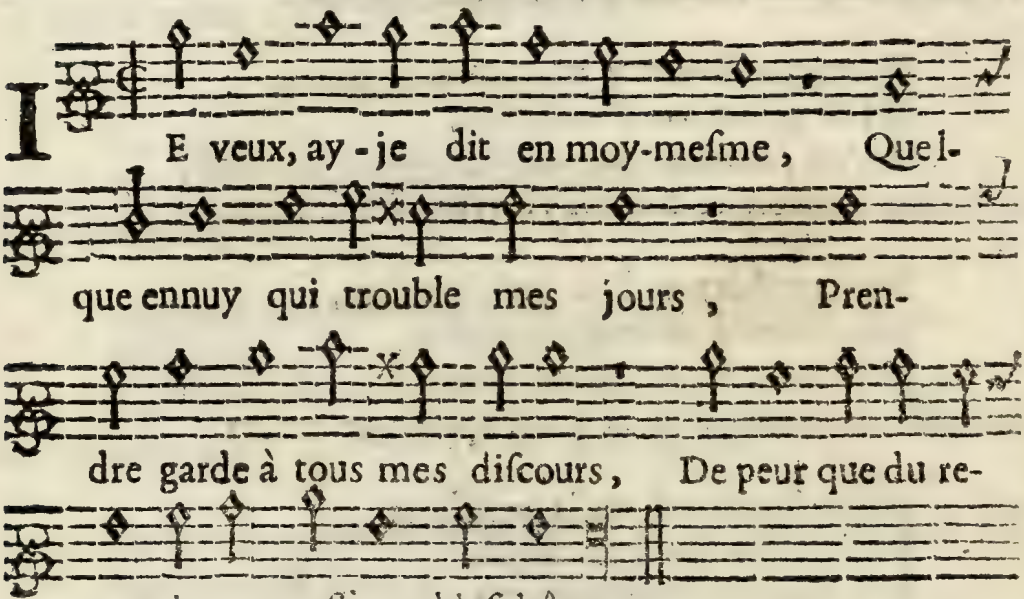
Ne m'abandonne pas à leur rage inhumaine,
O mon Maiſtre, ô mon Dieu, tourne les yeux ſur moy;
Haſte ton aſſiſtance, & montre que ma foy
Ne fonde pas ſur elle vne eſperance vaine.

PSEAVME XXXVIII.

Dixi custodiam vias meas : vt non delinquam.

ARGVMENT.

Plusieurs Interpretes estiment que ce Pseaume a mesme sujet que le precedent. D'autres veulent que Dauid l'ait composé dans quelque grande affliction. Il y enseigne qu'il ne faut point murmurer contre Dieu, quand nous sommes persecutez par les meschans, & que dans la consideration de la briéueté de cette vie, on doit constamment souffrir les maux qui nous y arriuent.



Voyant qu'vn ennemy farouche
Venoit fierement m'assaillir
Soudain, de crainte de faillir,
Vn silence obstiné mit vn frein à ma bouche.

Dans les plus cruelles atteintes
De mes plus cuisantes douleurs,
De mes yeux j'ay seché les pleurs,
Et me suis abstenu des legitimes pleintes.

Mais sous vn seuere silence
Mon mal, comme vn feu retenu;

En eſt plus aſpre deuenu,
Et mon cœur ne peut plus ſouffrir ſa violence.

Seigneur, il me force à te dire,
Appren-moy juſques où mes jours
Eſtendront encore leur cours,
Et quand tu finiras vn ſi rude martyre ?

Ie ne ſuis qu'vn peu de pouſſiere,
Ou pluſtoſt mon eſtre n'eſt rien,
Lors que l'on le compare au tien,
Et mes jours ſont bornez d'vne courte carriere.

Quoy que l'homme en ce monde éclate,
Ou de gloire, ou d'authorité,
Il n'eſt pourtant que vanité,
Et le bien menſonger comme vn vray bien le flate.

Ses jours bornez d'vn petit nombre,
Sont ſujets à de longs tourmens,
Et dans de faux contentemens,
Il ſouffre de vrais maux, & court apres vne ombre.

Ou les honneurs, ou la puiſſance
Le ſeduiſent par leurs appas,
Il theſauriſe, & ne ſçait pas
Qui doit de ſes treſors auoir la jouyſſance.

Mais, ô ſaint Monarque du monde,
Ne fais-tu pas ſeul mes plaiſirs?
Ay-je hors de toy des deſirs ?
Et n'es-tu pas la baſe où mon eſpoir ſe fonde ?

Que ta clemence me deliure
Du joug de mes iniquitez,
Et bornant mes calamitez,
Dans vn mépris honteux ne me laiſſe plus viure.

Ma bouche ne s'eſt point ouuerte,

Dans l'excés d'vn mal inhumain ;
Voyant qu'il venoit de ta main,
I'ay moy-meſme ſouſcrit à l'arreſt de ma perte.

Guery la bleſſure cuiſante
Que ma fait ta juſte rigueur,
I'ay perdu toute ma vigueur,
Sous les coups redoublez de ta dextre peſante.

I'eſprouue en moy que pour ſon vice
Touſiours le pecheur eſt puny,
Que ſon luſtre eſt bien-toſt terny,
Et que ta patience augmente ſon ſuplice.

Vn ver ſi promptement ne ronge
Les habits les plus precieux,
Que fait la vengeance des Cieux
Les treſors du pecheur, dont l'éclat n'eſt qu'vn ſonge.

Seigneur, pour moy quitte les armes,
Eſcoute les vœux que je fais,
Que ton oreille deſormais
Soit ouuerte ſans ceſſe à la voix de mes larmes.

Ne ſois pas muet dauantage,
Conduy moy comme mes ayeux,
Ie n'ay pour pays que les Cieux,
Et la terre eſt le lieu de mon pelerinage.

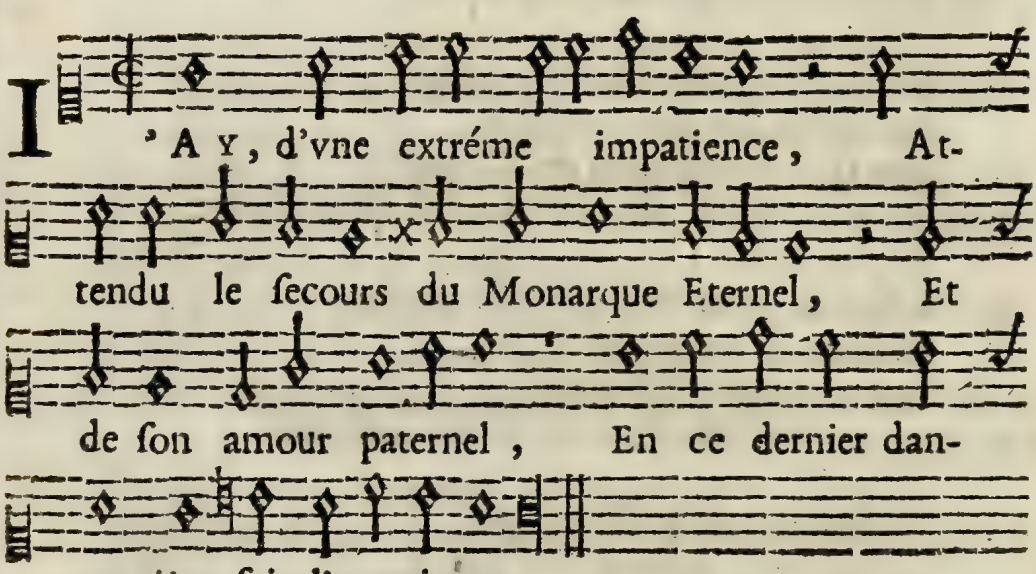
Auant que la mort le finiſſe,
Fay tréue auec moy de tourmens,
Et me donne quelque momens,
Où dans vn doux repos tes bontez je beniſſe.

PSEAVME XXXIX.

Expectans expectaui Dominum, & intendit mihi.

ARGVMENT.

Dauid dans ce Pſeaume rend ſes actions de graces à Dieu pour ſa ſanté recouurée ; ou pour la déliurance de quelque grand peril. Saint Paul applique à noſtre Seigneur, au Chap. X. de l'Epiſtre aux Hebreux, les 11. & 12. verſets, pour montrer l'inſuffiſance des ſacrifices de la Loy, en la place deſquels il eſt venu s'offrir à Dieu, pour luy rendre l'adoration qui luy eſtoit deuë, & ſatisfaire à ſa Iuſtice.



Son oreille a receu ma plainte,
D'vn goufre de malheurs ſa main m'a retiré,
Et par ce repos deſiré,
Il bannit de mon cœur la triſteſſe & la crainte.

Deſſus vne baſe ſolide,
Contre tous les aſſauts d'vn barbare ennemy,
Il a mon repos affermy,
Et dans tous mes deſſeins j'ay ſa bonté pour guide.

Par des graces ſi magnifiques,
Sa clemence fournit à mon reſſentiment

Vn ſujet illuſtre & charmant,
Pour celebrer ſon nom par de nouueaux Cantiques.

Pluſieurs craindront, à mon exemple,
De prouoquer l'ardeur de ſon juſte courroux,
Et de loin viendront à genoux,
Auec vn ſaint eſpoir l'adorer dans ſon Temple.

Heureux l'homme dont l'eſperance
Sur ton aide, ô Seigneur, ſe fonde ſeulement,
Et qui meſpriſe conſtamment
Des terreſtres grandeurs la trompeuſe apparence.

O grand Dieu, que ta prouidence
Montre en nous gouuernant des effets merueilleux
Et que des eſprits orgueilleux
Elle confond ſouuent l'infidelle prudence!

De ces effets incomparables,
I'ay voulu quelquefois la merueille eſtaler;
Mais je n'en ſçaurois bien parler,
Et les voulant compter je les trouue innombrables.

Cependant, pour tant de delices,
Pour des bien-faits ſi grands que j'ay receus de toy,
Et pour l'honneur que je te doy,
Tu ne demandes point de ſanglans ſacrifices.

D'vne election nompareille,
Dont ton amour celeſte eſt l'adorable autheur,
Tu m'as pris pour ton ſeruiteur,
Et pour ouïr ta voix, tu m'as percé l'oreille.

Pour tant d'abominables crimes,
Qui rendent les mortels ſi dignes du trépas,
L'holocauſte ne te plaiſt pas;
Ie viens donc pour tenir la place des victimes.

Tu mets à la teſte du liure,

Où tu graues mon nom par ta ſeule bonté,
Que je feray ta volonté;
Ie la graue en mon cœur, ſeule je la veux ſuiure.

Dans vne nombreuſe aſſemblée,
I'ay publié ton nom, ta grandeur, tes bien-faits,
Tu ſçais, Seigneur, ſi je me tais
Apres tant de faueurs dont mon ame eſt comblée.

Ie n'ay point caché ta juſtice,
Par tout je t'ay nommé mon glorieux Sauueur;
I'ay dit par tout, que ta faueur
Dans tous mes déplaiſirs me fut touſiours propice.

Ta gloire qui ſeule me touche,
Eſt de tous mes diſcours le ſujet le plus doux,
Ie veux en preſence de tous,
Puis qu'elle eſt dans mon cœur, qu'elle ſoit dans ma bouche.

Cependant, ô Dieu que j'adore,
N'éloigne pas de moy tes amoureux regards,
Que ta bonté, dans les hazards,
Me faſſe reſſentir le ſecours que j'implore.

Des maux ſans nombre m'enuironnent,
En foule mes pechez ſe preſentent à moy,
Helas! à peine je les voy,
Leur nombre m'eſpouuante, & leurs effets m'eſtonnent.

Ie n'en ſçaurois faire le conte,
Il paſſe de beaucoup celuy de mes cheueux,
Ie n'oſe plus faire des vœux,
Mon cœur ſeche d'ennuy, mon front rougit de honte.

O Protecteur des miſerables!
Fay-moy ſentir l'appuy de ton bras glorieux,
Regarde-moy du haut des Cieux,
Et prens enfin pitié de mes maux déplorables.

Que ceux qui menacent ma vie.
En leur cruel deſſein ſe trouuent confondus,
Que les tourmens qui leur ſont deus
Puniſſent les projets de leur barbare enuie.

Que ceux, dont l'ingrate malice
Par vn cruel mépris augmente ma douleur,
Et triomphe de mon mal-heur,
Tombent honteuſement au fond du precipice.

Mais que ceux qui te ſont fidelles,
Voyant que ta bonté m'a défendu touſiours,
Tirent de ton puiſſant ſecours
Vn ſujet de loüer tes graces paternelles.

Seigneur, ſi ma voix t'importune,
Pardonne à ma douleur, excuſe mon ennuy,
Ma pauureté n'a point d'appuy,
Nul eſpoir n'adoucit ma cruelle fortune.

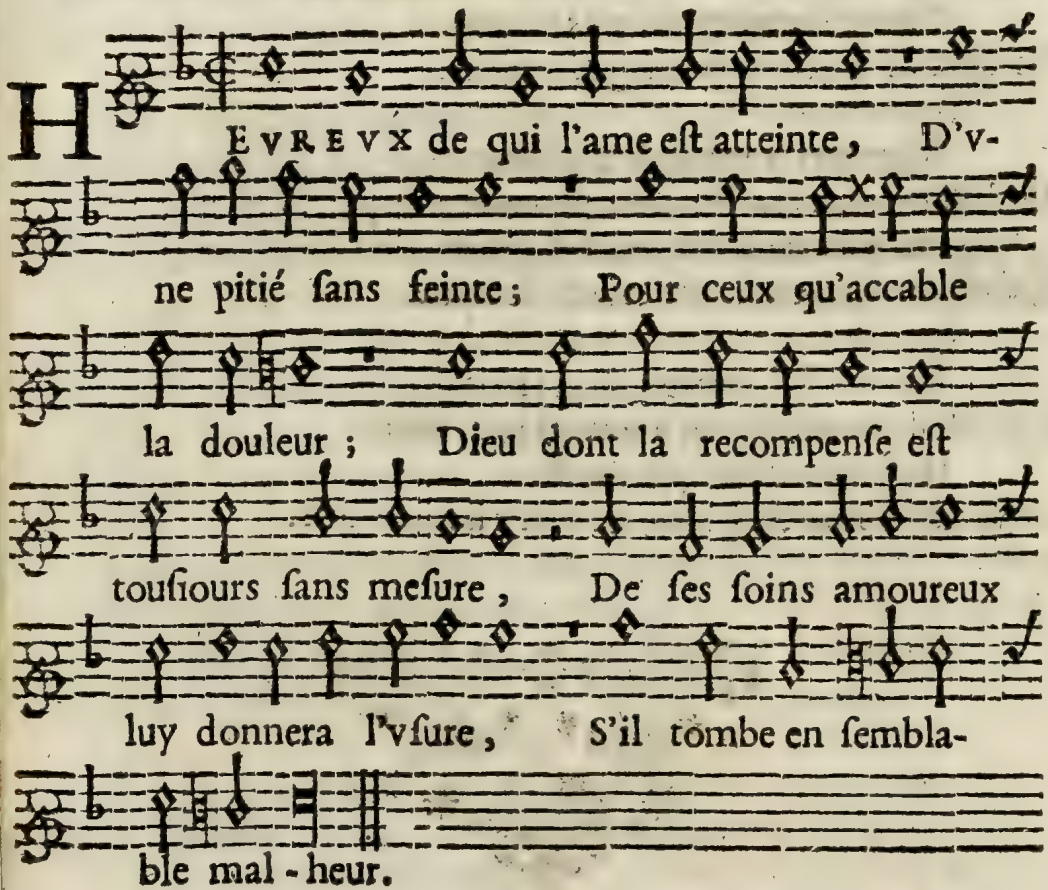
De toy ſeul j'attens mon remede,
Pour finir ma miſere vn autre ne peut rien,
Ie t'ay pour vnique ſouſtien,
Haſte-toy donc, Seigneur, de venir à mon aide.

PSEAVME XL.

Beatus qui intelligit ſuper egenum & pauperem.

ARGVMENT.

Lors qu'Abſalon commença à ſouſleuer le peuple, & que Dauid tomba dans vne dangereuſe maladie ; pluſieurs qui auparauant ſe montroient fort zelez à ſon ſeruice, l'abandonnerent, croyant qu'il deuſt mourir ; mais le ſuccés trompa leurs pensées. Il guerit & ſe ſouuenant du paſſé, il compoſa ce Pſeaume, dans lequel premierement, il louë ceux qui n'abandonnent point les malades & les miſerables ; apres il implore l'aſſiſtance diuine, & finit par la plainte de la perfidie de ſes amis, & de ſes ſeruiteurs.



Que la diuine Prouidence
Veille pour ſa défence,
Qu'elle prenne ſoin de ſes jours,
Qu'il ſoit comblé par elle, & de biens & de gloire,
Que ſur ſes ennemis il gagne vne victoire,
Dont le bon-heur dure touſiours.

Si quelque douleur vehemente
Nuit & jour le tourmente,
Que le Seigneur l'aide ſoudain ;
Que ſon ſecours ſoit prompt ſi le mal eſt extréme,
Et que juſqu'en ſon lit il le vienne luy-meſme
Aſſiſter de ſa propre main.

Pour moy, connoiſſant que la vie
M'alloit eſtre rauie,
I'ay dit, les yeux moüillez de pleurs;
Seigneur, j'ay merité les peines que je ſouffre,
Mes enormes pechez m'ont jetté dans ce goufre,
Mais prend pitié de mes douleurs.

Mes ennemis mouroient de crainte,
Que de mon humble plainte
Ton cœur ne ſe trouuaſt atteint ;
„ Quand verrons-nous le jour, diſoient ces infidelle
„ Où ſon corps deſcendra dans les nuits eternelles,
Quand ſon nom ſera-t-il eſteint ?

S'ils me montroient dans leurs viſites,
Sur leurs fronts hypocrites,
Quelque ſentiment de mon mal,
Leur cœur en meſme temps eſtoit bruſlant de rage,
Et ſortant du Palais ils tenoient vn langage
Digne de leur eſprit brutal.

A ceux qu'enuenimoit la haine,
Ma douleur inhumaine
Faiſoit des delices ſentir;
„ C'en eſt fait, diſoient-ils, il perdra la lumiere,
„ Du coup qui de ſes jours finira la carriere,
„ Rien ne le ſçauroit guarentir.

Certes, de mes maux le plus rude,
Fut vne ingratitude,
Qui ne peut aſſez m'eſtonner,
L'homme dont je croyois l'amitié la plus ſtable,

Qui ſçauoit mes ſecrets, qui mangeoit à ma table,
Fit gloire de m'abandonner.

Seigneur, dis-je alors, conſidere
Ma cruelle miſere,
Et retire-moy du cercueil;
Afin qu'eſtant guery, je rende la pareille
Aux laſches ennemis que la rage conſeille,
Et que j'abbate leur orgueil.

O Dieu, ma prompte deliurance
A trompé l'eſperance
De ces ennemis furieux;
Ie ne les ay point veus triompher de ma peine,
Et de là je conçoy l'aſſeurance certaine,
Que je plais touſiours à tes yeux.

Tes bontez ont pris ma défenſe
De ma ſimple innocence,
Tu me reçois entre tes bras,
Malgré mes ennemis que la haine tranſporte,
Ma ſanté, par ta grace, eſt aujourd'huy ſi forte,
Que je ne crains plus le trépas.

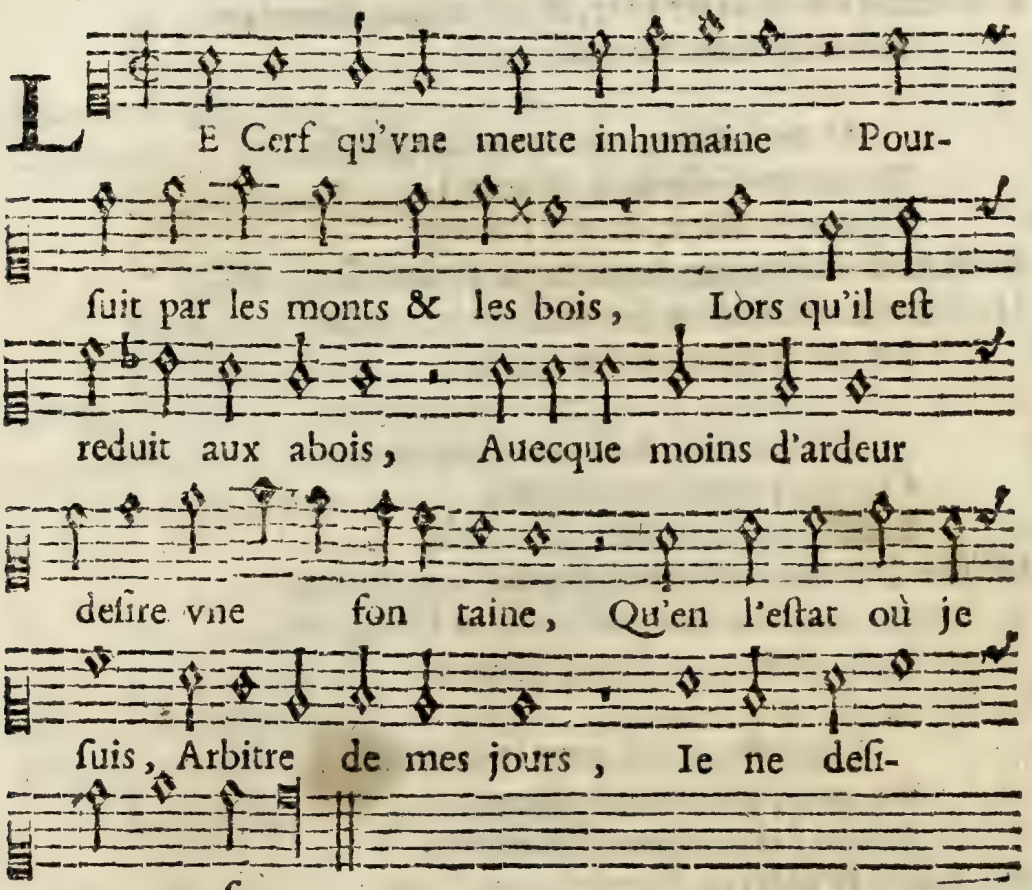
Du Seigneur la gloire infinie
Soit hautement benie,
Que rien n'en tourmente le cours;
Que ſon nom ſoit connu dans tous les lieux du monde,
Mais ſur tout, qu'Iſraël à l'enuy me reſponde,
Ainſi ſoit, ainſi ſoit touſiours.

PSEAVME XLI.

Quemadmodum desiderat ceruus ad fontes aquarum.

ARGVMENT.

Dauid estant esloigné du Tabernacle du Seigneur, composa ce Pseaume, dans lequel il exprime l'impatience qu'il a de pouuoir entrer auec liberté dans ce lieu saint, & la douleur qu'il sent par les reproches des infidelles qui prennent sujet de son mal-heur, dont ils ne connoissent pas la cause, de proferer des blasphemes contre Dieu. Selon les Hebreux, c'est icy que commence le second Liure des Pseaumes.



Vn violent desir me presse
De reuoir ta sainte Maison,
Où, pour ouïr nostre oraison,
Ton oreille à nos vœux est ouuerte sans cesse;
O Dieu, Dieu de la vie, ô Monarque des Cieux,
Quand seray-je deuant tes yeux ?

Ie ne me nourris que de larmes,
Entendant vn cruel vainqueur,
Qui demande d'vn ton mocqueur,
Me voyant agité de mortelles alarmes;
Où ſe cache le Dieu, ſur qui dans mon ennuy,
Ie fonde mon vnique appuy ?

Mais quand je conçoy l'eſperance
De reuoir ton Temple fameux,
De t'y rendre bien-toſt mes vœux,
En vn eſtat de paix, de gloire & d'aſſeurance;
Mon cœur eſt plein de joye, & cét eſpoir charmant
Adoucit mon banniſſement.

O mon cœur, pourquoy la triſteſſe,
Te ronge-t-elle nuit & jour ?
Eſpere en Dieu, de qui l'amour
Doit en ta deliurance acquitter ſa promeſſe ;
Nous reuerrons encore ſur ces ſacrez Autels
Fumer les preſens des mortels.

Helas ! auſſi-toſt que je penſe
Conſoler ainſi mes ennuis,
L'eſtat mal-heureux où je ſuis,
M'oſte d'vn doux eſpoir l'agreable allegeance;
Et l'image des champs que baigne le Iourdain,
Rend mon exil plus inhumain.

Ie me ſouuiens, dans mes miſeres,
De ce qu'en dépit du Demon,
Sur les vertes cimes d'Hermon,
Ta bonté fit jadis en faueur de nos Peres ;
Et je ſens augmenter ma crainte & ma douleur,
Comparant mon eſtat au leur.

Comme les flots de la tempeſte
Coup ſur coup battent le nocher;
Ainſi je te vois décocher,
Les traits de ta fureur coup ſur coup ſur ma teſte

Tu frapes ſans relaſche, & la fin d'vn tourment
D'vn autre eſt le commencement.

Toutefois, dans ces noirs abyſmes,
Et cette épouuantable nuit,
Touſiours dans mon ame reluit
L'eſpoir doux & conſtant du pardon de mes crimes,
Et d'vn noble ſujet, dans mes proſperitez,
De loüer tes ſaintes bontez.

Cependant, eſcoute ma plainte,
Mon Dieu, mon vnique recours,
Pourquoy differer le ſecours,
Des cruels déplaiſirs dont mon ame eſt atteinte?
Et pourquoy, m'oubliant, me laiſſes-tu ſouſmis
Au pouuoir de mes ennemis?

Les maux qu'ils me font ſont extrémes,
Ils me reduiſent en langueur,
Mais leur plus brutale rigueur
M'eſt plus douce à ſouffrir que ne ſont ces blaſphemes;
„ Où ſe cache ce Dieu de qui tu ſuis la loy?
„ Que ne ſe montre t-il pour toy?

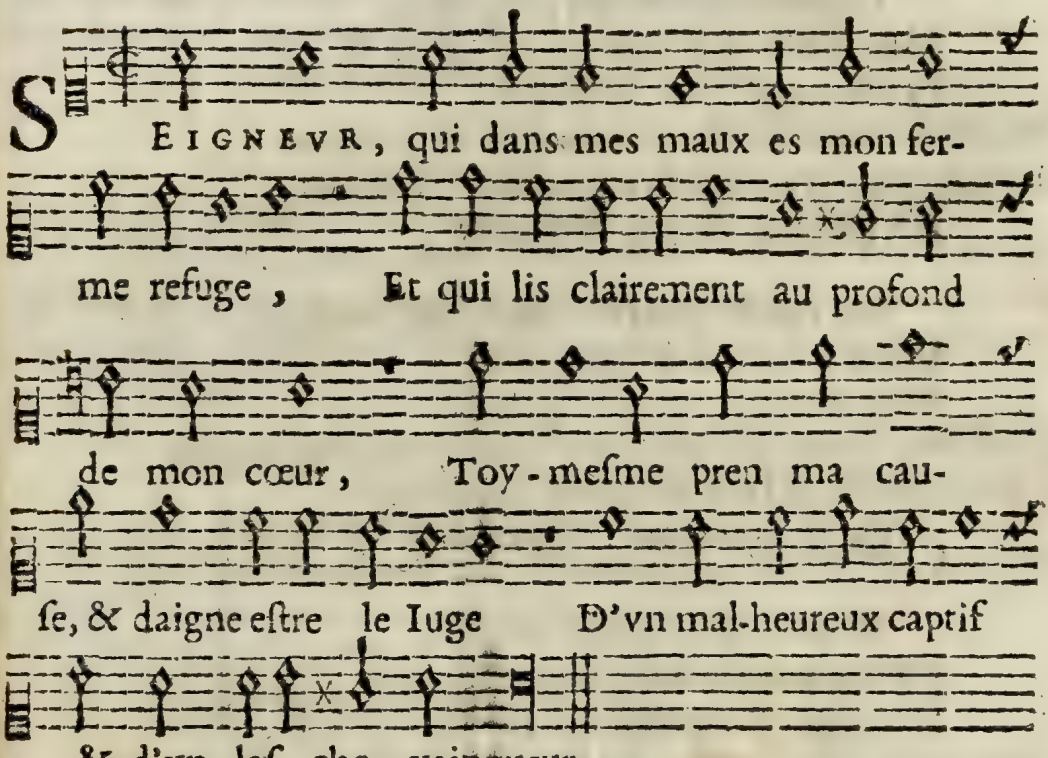
O mon ame, que ce langage
Ne te trouble plus deſormais,
Le Seigneur te rendra la paix,
Bien-toſt il finira le mal qui nous outrage,
Et bien-toſt nous pourrons dans ſa ſainte maiſon
Luy preſenter noſtre oraiſon.

PSEAVME XLII.

Iudica me Deus, & diſcerne cauſam meam.

ARGVMENT.

Le ſujet de ce Pſeaume eſt pareil au ſujet de celuy qui le precede. Dauid ſemble y parler en la perſonne d'vn des captifs de Babylone, pluſtoſt qu'en la ſienne. Il demande à Dieu qu'il le déliure d'vne nation barbare, & le conduiſe en Ieruſalem, afin qu'il luy puiſſe preſenter ſes ſacrifices dans ſon Temple.



Toy dont l'amoureux choix ſepara nos anceſtres,
Des peuples que ſoüilloit le culte des faux Dieux,
Ne ſouffre plus long temps qu'ils demeurent mes maiſtres,
Si leur joug m'eſt peſant, il t'eſt injurieux.

O mon Dieu, qui jadis m'eſtois ſi fauorable;
Que j'auois pour ſouſtien dans mes triſtes mal-heurs;
Qui te fait rejetter les cris d'vn miſerable,
Qu'vn barbare ennemy plonge dans les douleurs?

Dégage en ma faueur la foy de tes oracles,
Comme tu l'as promis, romps ma captiuité,
Et que je ſois conduit à tes ſaints Tabernacles,
Par ta ſainte lumiere, & par ta verité.

Vn jour je me verray ſur la montagne ſainte,
Où tu fis éleuer ton auguſte maiſon;
O Dieu qui fais ma joye, alors j'iray ſans crainte
Au pied de tes Autels faire mon oraiſon.

Dans ce lieu magnifique, aux doux tons de ma lyre,
Ie mari'ray ma voix en cét heureux moment;
Que ne diray je point? mais que pourrois-je dire,
Qui ne ſoit au deſſous de mon reſſentiment?

Chaſſe donc, ô mon cœur, le ſoin qui te deuore,
Ceſſe de te troubler, n'aigry point tes ennuis;
Dieu doit en ta faueur ſe declarer encore,
Et changer en beaux jours tes effroyables nuits.

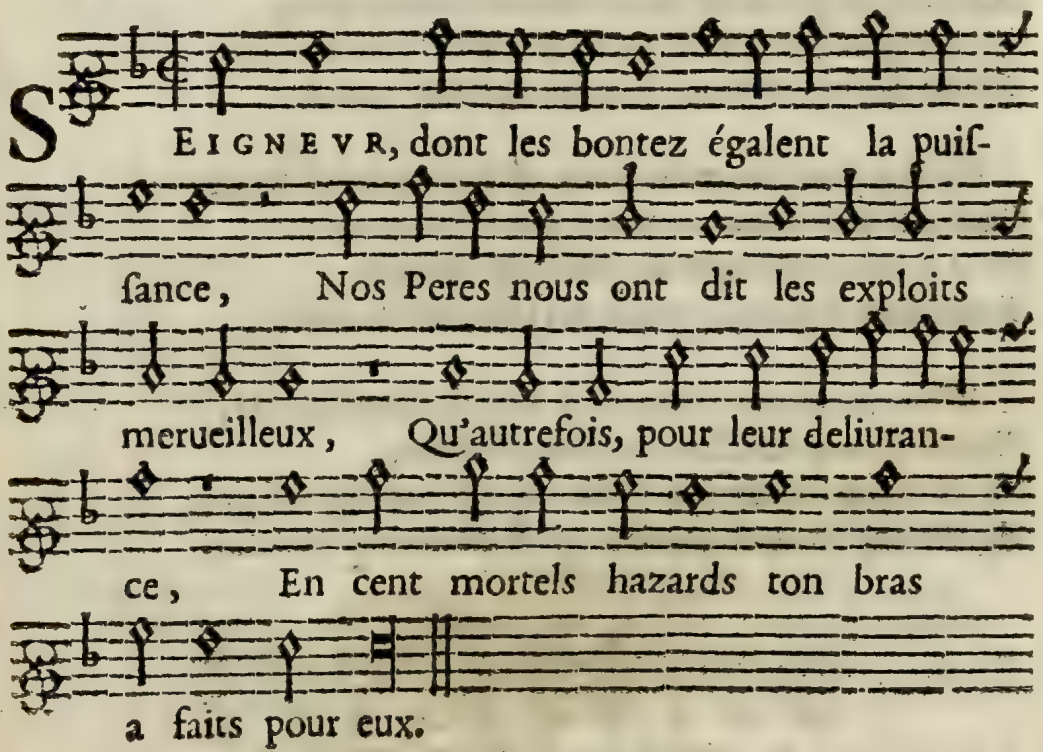
Nous reuerrons encore ſes Autels magnifiques,
Où viuement touchez de ſa rare faueur,
Nous dirons hautement dans nos ſacrez Cantiques,
Qu'il nous ſert de ſouſtien, qu'il eſt noſtre Sauueur.

PSEAVME XLIII.

Deus auribus noſtris audiuimus.

ARGVMENT.

Dauid, ſelon quelques Interpretes, preſageant la captiuité de Babylone, compoſa ce Pſeaume, qui contient vne ardente priere des exilez, pour eſtre deliurez de leurs chaiſnes. Les autres Commentateurs eſtiment que quelqu'vn des deſcendans de Coré en eſt l'autheur, & qu'il a eſté fait dans le temps de la captiuité, & lors qu'elle eſtoit la plus cruelle.



Tu guidas autrefois nos fidelles anceſtres,
Dans cét heureux ſejour qui leur eſtoit promis,
Et pour loger ces nouueaux maiſtres,
Ta main traitta les vieux comme tes ennemis.

Ce ne fut ni leur fer, ni leur dextre guerriere,
Qui leur fit poſſeder ce bien-heureux ſejour,
Pour guide ils eurent ta lumiere,
Pour leur glaiue, ton bras, pour leurs traits, ton amour.

Ie t'honnore comme eux, ô Monarque ſuprême,
En toy comme en mon Dieu je fonde mon appuy;
Sois donc auſſi touſiours toy-meſme,
Tu fus leur defenſeur, ſois le mien aujourd'huy.

Si tu nous veux preſter ta diuine aſſiſtance,
Nous mettrons aiſément nos ennemis à bas,
Et d'vne illuſtre reſiſtance,
Nous ferons en ton nom parler de nos combats.

Non, noſtre ame n'eſt point ſi follement trompée,
Au mal-heureux eſtat où ta main nous a mis,
Que par noſtre arc, ou noſtre épée,
Nous croyons nous ſauuer de nos fiers ennemis.

En ta grace, Seigneur, tout noſtre eſpoir ſe fonde,
Car ta ſeule bonté nous defendit touſiours
De ceux dont la haine profonde
Penſoit de nos mal-heurs éterniſer le cours.

Tu ne tromperas point cét eſpoir qui t'honnore,
Et par l'heureuſe fin de noſtre affliction,
Nous pourrons nous vanter encore
D'eſtre le doux objet de ton affection.

Mais tes mains à noſtre ayde aujourd'huy ſont fermées,
Tu mépriſes nos vœux, tu n'entens point nos cris,
Tu ne conduis plus nos armées,
Le trouble & la frayeur aueuglent nos eſprits.

Nous fuyons deuant ceux que nous mettions en fuitte,
Nos ennemis brutaux en des rudes liens
Ont noſtre franchiſe reduite,
Et leur ſale auarice a deuoré nos biens.

Tu nous as expoſez, comme brebis errantes,
A la fureur des loups, au meurtre preparez,
Et dans des priſons differentes,
Nous ſommes l'vn de l'autre en cent lieux ſeparez.

En ce cruel exil, ô comble de miſere !
O ſigne trop certain d'vn orgueilleux mépris!
Lors qu'on nous vendoit à l'enchere,
Helas ! on nous vendoit & ſans compte & ſans prix.

Tu nous mets en opprobre à nos voiſins ſuperbes,
Qui bien-loin de ſentir nos cruelles douleurs,
Par de ridicules prouerbes
En riſée ont tourné nos tragiques mal-heurs.

La honte tout le jour nous couure le viſage,
Nous voyant reprocher noſtre captiuité,
Par ceux qui dans noſtre ſeruage
Ioignent la moquerie à la calamité.

Mais bien que tant de maux nous tombent ſur la teſte,
Nous n'auons pas pourtant perdu ton ſouuenir,
Dans cette cruelle tempeſte,
Le reſpect de tes loix a ſceu nous retenir.

Noſtre cœur n'a jamais manqué d'obeïſſance,
Bien qu'accablez de fers, & pourſuiuis du ſort,
Sans ſecours & ſans eſperance,
Nos yeux fuſſent couuerts des ombres de la mort.

Si de ton nom, Seigneur, nous perdons la memoire,
Si dans le vain eſpoir de demeurer vainqueurs,
A d'autres nous donnons ta gloire,
Nous puniras-tu pas, toy qui lis dans nos cœurs?

Pour ne rendre qu'à toy noſtre fidelle hommage,
On nous égorge, helas! comme on fait les aigneaux,
Leue-toy, veux-tu dauantage
Laiſſer tes ſeruiteurs en proye à des bourreaux.

Pourquoy nous caches-tu ton celeſte viſage?
Pourquoy ne nous vois-tu d'vn regard plus benin?
Te plais-tu dans noſtre ſeruage?
L'as-tu mis en oubly? n'aura-t-il point de fin?

Que

Que sert de nous flater ? par ce terrible foudre
Que tu lances sur nous & sur tes saints Autels,
Nostre gloire est reduite en poudre,
Et nous sommes l'objet du mépris des mortels.

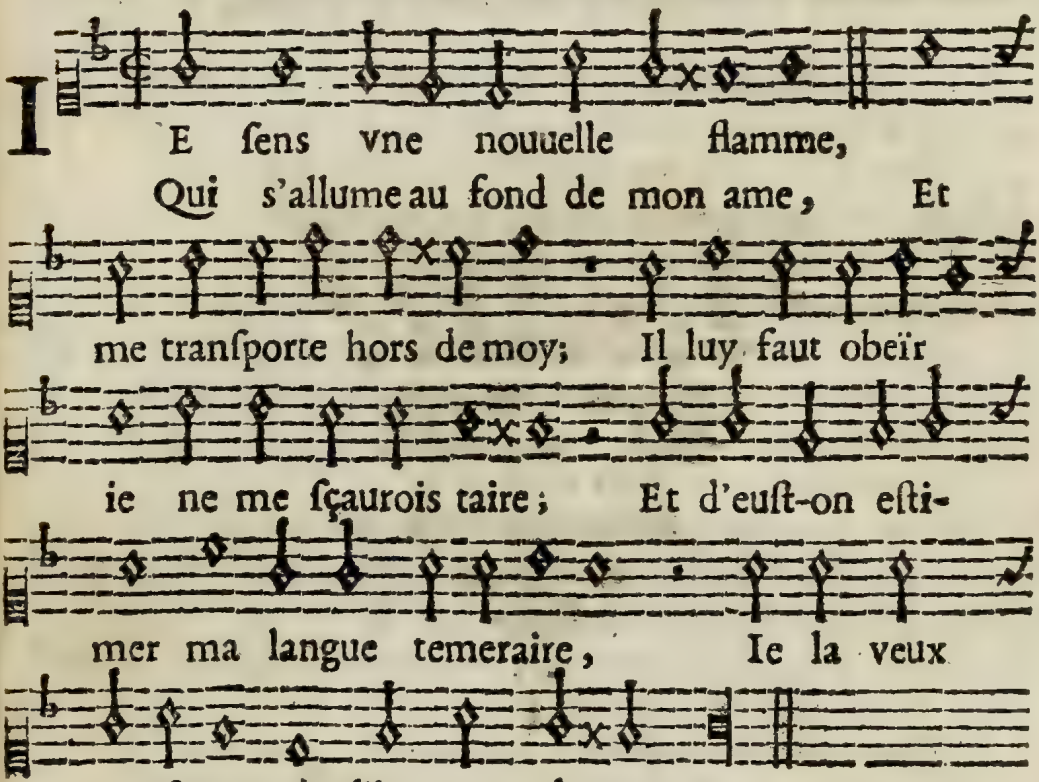
Nous auons merité cette cheute cruelle,
Et nul autre que toy ne nous en peut sauuer,
Seigneur, par ta main paternelle,
Pour l'amour de ton Nom vien nous en releuer.

PSEAVME XLIV.

Eructauit cor meum verbum bonum.

ARGVMENT.

Ce Pſeaume, ſelon quelques-vns, contient à la lettre, l'Epithalame de Salomon, & de la fille de Pharaon : mais ſon veritable ſujet eſt la deſcription des grandeurs du Meſſie en ſa Reſurrection, & ſon diuin Mariage auec l'Egliſe.



I E ſens vne nouuelle flamme,
Qui s'allume au fond de mon ame, Et
me tranſporte hors de moy; Il luy faut obeïr
ie ne me ſçaurois taire; Et d'euſt-on eſti-
mer ma langue temeraire, Ie la veux
conſacrer à l'honneur de mon Roy.

Il n'eſt point de main ſi legere
Qui pour former ſes caracteres
Se puiſſe ſi viſte mouuoir;
Sans eſtude elle aura des termes magnifiques,
Elle va faire entendre en ſes nobles cantiques
Ce que l'eſprit humain ne ſçauroit conceuoir.

Grand Roy, lors que ie te contemple,
Ie voy des beautez ſans exemple,
Dont l'éclat ébloüit mes yeux,
La graces, les appas, ſur les lévres s'épandent,

Il faut qu'à tes diſcours tous les eſprits ſe rendent,
Et tu poſſedes ſeul tous les treſors des Cieux.

Ceins cette redoutable eſpée,
Que bien-toſt on verra trempée
Dans le ſang de tes ennemis ;
Mais il n'eſt pas beſoin de recourir aux armes,
Découure ſeulement tes adorables charmes,
Et chacun à tes loix ſoudain ſera ſoûmis.

Combats, remporte la victoire,
Monte ſur le char de ta gloire,
Découure tes riches ſplendeurs;
La ſimple verité qui jamais ne ſe trompe,
La Iuſtice & la Paix, en cette belle pompe,
Feront à tes coſtez hommage à tes grandeurs.

Ta main renuerſant tous obſtacles,
Par des exploits pleins de miracles
Portera par tout la terreur,
Tes fleſches perceront le cœur de tes rebelles,
Qui voyant ſans effet leurs complots infidelles,
Seront aſſez punis par leur propre fureur.

Ton troſne ſera touſiours ferme
Ton Dieu ne luy donne de terme
Que ſon immenſe eternité;
Et de tous les mortels aucun n'a l'auantage
De pouuoir approcher de l'amoureux partage,
Que t'a fait ſon amour de ſa Diuinité.

C'eſt par cette onction celeſte,
Que tu ne peux ſentir la peſte,
Qui corrompt le cœur des mortels;
Qu'abhorrant le peché, tu cheris la juſtice,
Et tiens entre tes mains la gloire & le ſupplice
De quiconque reuere, ou ſoüille tes Autels.

Lors que dans cét habit de gloire,

Qu'enferment le cedre & l'yuoire,
Tu fais montre de ta grandeur;
Les parfums les plus doux que l'Arabe reſpire,
L'ambre delicieux, l'incorruptible myrrhe,
Parfument l'air voiſin d'vne diuine odeur.

Cent illuſtres filles de Princes,
Viennent de leurs riches Prouinces,
Groſſir ta magnifique Cour,
Et d'vne meſme ardeur ſaintement enflamées;
De tes diuins appas également charmées,
Elles cherchent ta grace & briguent ton amour.

Mais dans cette troupe éclatante,
Vne entre les autres charmante,
Paroiſt aſſiſe à ton coſté,
L'aiguille ſur ſa robe artiſtement deſploye
Tout ce qu'elle ſçait faire auec l'or & la ſoye,
Et ſa riche couronne accroiſt ſa Majeſté.

O Vierge, entre toutes choiſie,
Conçoy la ſainte jalouſie
De conſeruer ta loyauté;
Ne te reſſouuien plus de peuple ni de pere
Si tu veux que ton Roy te tienne touſiours chere,
Et que touſiours ſon cœur ſouhaite ta beauté.

De Tyr les plus aymables filles
Viendront, au nom de leurs familles,
Par leurs dons te montrer leur foy;
Et ceux que la fortune eſleue à la puiſſance,
Ceux que fait reuerer vne illuſtre naiſſance,
S'eſtimeront heureux de viure ſous ta Loy.

Reyne de tant de Rois ſortie,
Ta gloire en ſa moindre partie
Eclate au dehors à nos yeux;
Et ta robbe à fond d'or, où des mains renommées
Ont tant de viues fleurs ſuperbement ſemées,

Auprés de ton eſprit n'a rien de precieux.

Tes compagnes, diuine Epouſe,
Sans que ton ame en ſoit jalouſe,
Marcheront toutes ſur tes pas;
A ton diuin Epoux, auec mille cantiques,
D'vn port majeſtueux, en robbes magnifiques,
Elles viendront offrir leurs pudiques appas

Pour tes peres qui diſparaiſſent,
Des fils plus illuſtres te naiſſent,
Qui ſeront Rois de l'Vniuers;
De moy, diuin Eſpoux d'vne Eſpouſe ſi belle,
Ie veux que de ton nom la memoire eternelle,
Viuant dans mon eſprit, viue auſſi dans mes vers.

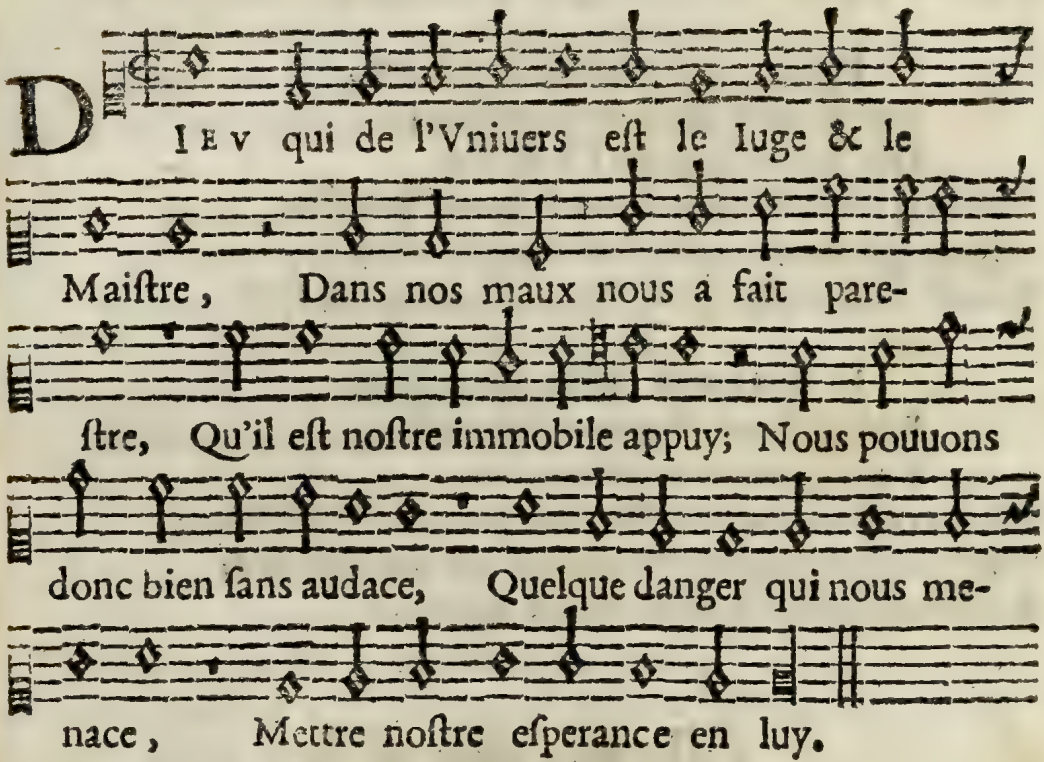
Le doux recit de tes merueilles,
En tous lieux charmant les oreilles,
Te gagnera tous les mortels;
On verra tous les jours des changemens eſtranges,
Ceux qui t'ont blaſphemé chanteront tes loüanges,
Et tes fiers ennemis baſtiront tes Autels.

PSEAVME XLV.

Deus noſter refugium.

ARGVMENT.

Ce Pſeaume a eſté composé par Dauid, apres la victoire des Moabites, Alophites & Idumées, dont il eſt parlé au 2. Liure des Rois chap. 8. & au 1. des Paralipomenes, Chapitre 18.



Que tous les Elemens nous declarent la guerre,
Que les fondemens de la Terre
Soient de ſecouſſes agitez,
Et que par l'effort de l'orage,
Les plus hauts monts ſoient du riuage
Au ſein de la mer tranſportez.

Que les flots écumans de colere mugiſſent,
Et que les rochers retentiſſent
Du bruit de leurs coups redoublez;
Que dans l'air le tonnerre gronde;
Dans ce commun trouble du monde,
Nous ſeuls ne ſerons point troublez.

Au murmure des eaux, auſſi claires que viues,
Que Geon roule entre ſes riues,
Solyme en paix demeurera ;
Au tres-haut qui la ſanctifie,
Plus qu'en ſa force elle ſe fie,
Et le Tres-haut l'aſſeurera.

Contre ſes ennemis Dieu prendra ſa défenſe;
Dieu l'honorant de ſa preſence,
Rien ne l'ebranlera jamais,
Et ſi quelqu'vn s'arme contre elle,
Par vne aide prompte & fidelle,
Il viendra luy rendre la paix.

Mille peuples cruëls, mille ſuperbes Princes,
Ont voulu perdre nos Prouinces,
Mais ils l'ont voulu ſeulement,
Sa fureur les a mis en poudre,
Et la Terre au bruit de ſa foudre
A tremblé juſqu'au fondement.

Vray'ment le Dieu du Ciel a gardé nos murailles,
Vray'ment le Seigneur des batailles
Prend le ſoin de nous conſeruer ;
Venez, & voyez les merueilles,
Que par ſes bontez nonpareilles
Il a faites pour nous ſauuer.

Il fait ceſſer par tout les malheurs de la guerre,
La paix redeſcend ſur la Terre,
Nos fiers ennemis ſont vaincus;
L'effroy s'empare de leurs ames,
Et Dieu fait conſumer aux flames,
Leurs arcs, leurs traits & leurs écus.

Connoiſſez, leur dit-il, par ce juſte ſupplice,
Dont je punis voſtre malice,
Que je ſuis le vray Dieu des Cieux ;
Parmy tous les peuples du monde,

Malgré leur malice profonde,
Ie rendray mon nom glorieux.

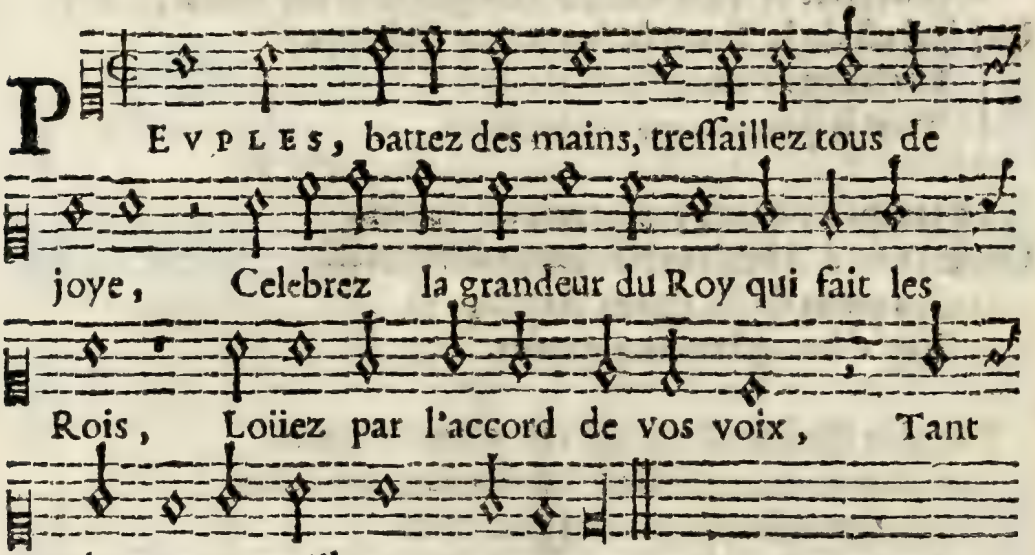
Disons encore vn coup, Dieu garde nos murailles,
Vray'ment le Seigneur des batailles
Prend le soin de nous conseruer;
Soyons donc jaloux de sa gloire,
Et ne perdons point la memoire
De ce qu'il fait pour nous sauuer.

PSEAVME XLVI.

Omnes gentes plaudite manibus.

ARGVMENT.

Dauid, dans ce Pſeaume, décrit la pompe de la tranſlation de l'Arche de la maiſon d'Obededon en Ieruſalem, & il y a beaucoup d'apparence qu'il fut chanté en cette memorable ſolemnité. Selon le ſens myſtique il parle de l'Aſcenſion du Meſſie.



Rien ne peut éuiter les effets de ſon ire,
Rien ne peut approcher de ſa ſainte grandeur,
Et la Terre dans ſa rondeur
Voit tout ſouſmis à ſon empire.

C'eſt par cette puiſſance à qui tout eſt poſſible,
Qu'il nous fait triompher de cent peuples diuers,
Et par luy ſeul dans l'Vniuers,
Noſtre nom s'eſt rendu terrible.

Mais c'eſt par ſa bonté, qui n'a point de pareille,
Qu'il fait choix de Iacob pour ſon peuple chery,
C'eſt le Pere qui l'a nourry,
C'eſt le Maiſtre qui le conſeille.

Au ſon de la trompette, en ce jour de victoire,
Il monte dans Sion qu'il prend pour ſon Palais,
Et c'eſt là qu'il veut pour jamais
Arreſter le char de ſa gloire.

Chantez en ſon honneur des hymnes magnifiques,
Celebrez voſtre Dieu, celebrez voſtre Roy,
Et que la Sageſſe & la Foy,
Soient l'ornement de vos cantiques.

Il peut tout ce qu'il veut, il faut que tout luy cede,
Luy ſeul eſt de la Terre & le maiſtre & l'appuy,
Et chaque Prince tient de luy
Tout le pouuoir qu'il y poſſede.

Le temps amenera ces heureuſes années,
Où le Dieu d'Abraham inconnu des mortels,
Au pieds de ſes ſacrez Autels,
Verra des teſtes couronnées.

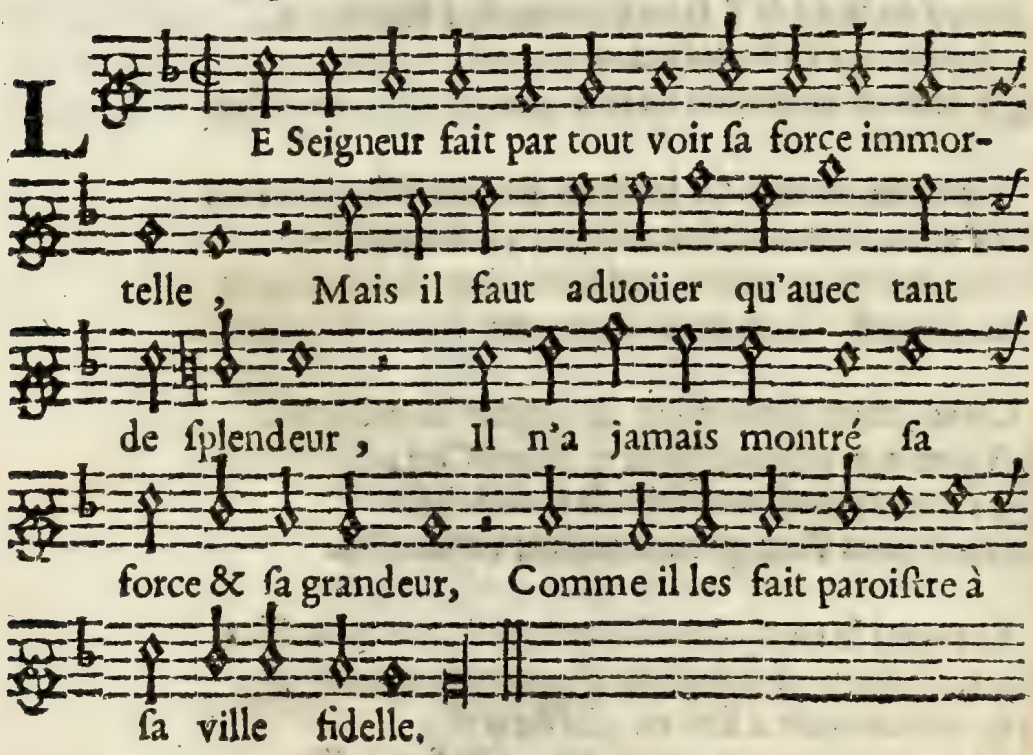
Les plus illuſtres Rois qui regneront en terre,
Le viendront, en tremblant, adorer comme nous,
Et connoiſtront que ſon courroux
Les peut briſer comme du verre.

PSEAVME XLVII.

Magnus Dominus, & laudabilis nimis in ciuitate Dei.

ARGVMENT.

Quelques Interpretes eſtiment que ce Pſeaume eſt l'hymne de victoire que chanta Ioſaphat apres la défaite des Moabites & des Ammonites, dont il eſt parlé au 2. Liure des Paralip. Chap. 20. D'autres le veulent rapporter à la déliurance de Ieruſalem, ſous le regne d'Ezechias, lors qu'vn Ange mit à mort en vne nuit toute l'armée de Sennacherib. Il en eſt parlé au 2. Liu. des Rois chap. 18. & 19.



Le ſaint mont de Sion, qui ſuperbe regarde
Du froid coſté du Nord, la cité du grand Roy,
Ne void dans l'Vniuers rien de ſemblable à ſoy,
Et le Dieu d'Iſraël luy-meſme en eſt la garde.

Bien-heureuſe Cité, dont le Dieu des batailles
Conſerue le repos par vn ſoin glorieux;
Qui pour ſon protecteur a le Maiſtre des Cieux,
Comme pour ſa defenſe vne autre a ſes murailles!

Des Princes qu'vniſſoit vne haine enflammée
Se promettoient le ſac de ſes riches Palais,
Leur orgueil s'eſt trompé, leurs ſoldats ſont défaits,
Vne inuiſible main a deſtruit leur armée,

Ces chefs audacieux contemplant ce carnage,
Furent troublez d'effroy, furent ſaiſis d'horreur,
Le ſanglant deſeſpoir, la mortelle terreur,
Leur oſta tout d'vn coup l'eſpoir & le courage;

La rage & le dépit leur fermerent la bouche,
Lors qu'en trouble il falut ſoudain ſe ſeparer;
La douleur qu'ils ſentoient ne ſe peut comparer
Qu'à celle de la femme au moment qu'elle accouche.

Comme on voit ſur les flots, par les rudes haleines
D'vn vent Oriental, fracaſſer les vaiſſeaux;
De meſme ces guerriers, qui ſeichoient nos ruiſſeaux,
Sous les coups de ta main ſont peris dans nos plaines.

Certes, nous éprouuons en voyant les miracles
Qu'opere ton pouuoir pour ta chere Cité,
Que tu prens touſiours ſoin de ſa felicité,
Comme nous l'ont promis tes fidelles oracles.

Lors que le camp ſuperbe attaquoit nos murailles,
Nous allaſmes au temple implorer ton ſecours,
Et ta miſericorde a fait en peu de jours
De ce camp triomphant vn champ de funerailles.

La merueilleuſe fin d'vne ſi grande guerre,
Volant de toutes pars, fait trembler les humains,
On craint les iuſtes coups qui partent de tes mains,
Et le bruit de ton nom court par toute la terre.

Montagne de Sion, & vous aymables filles,
Qui faites de Iuda la gloire & l'ornement,
Chantez, ſautez de joye, & loüez hautement
L'exploit par qui le Ciel a ſauué vos familles,

Faites le tour des murs dont la ville eſt enceinte,
Vous verrez qu'en leur force ils demeurent touſiours,
Qu'il ne leur defaut pas la moindre de leurs tours,
Et que tout voſtre mal ne fut qu'vn peu de crainte.

Voyez ces hauts rempars qui la rendent ſi forte,
Contemplez à loiſir ſes Palais éclatans,
Et que de leur ſalut, juſques aux derniers temps;
L'hiſtoire glorieuſe aux hommes ſe rapporte.

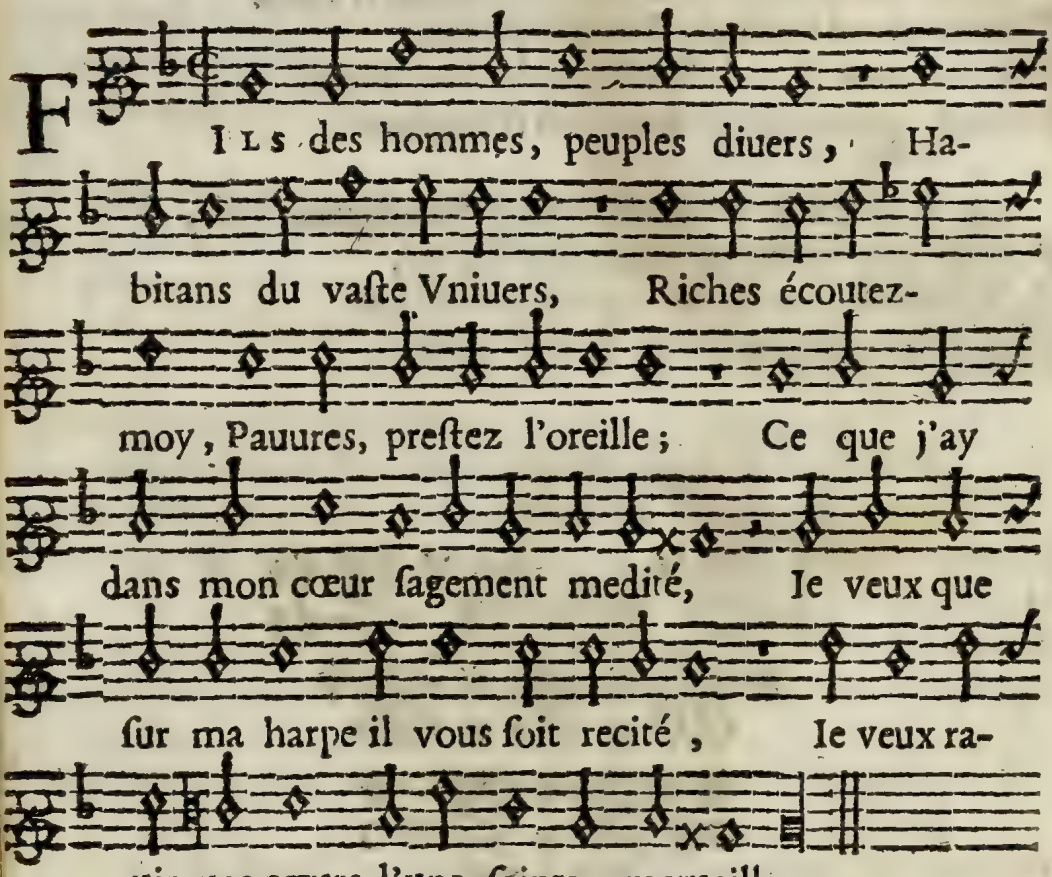
Que l'on ſçache à jamais qu'en cette heureuſe ville,
Noſtre Dieu vient élire vn eternel ſejour,
Qu'il eſt ſa fortereſſe, & que par ſon amour
Tout effort ennemy contre elle eſt inutile.

PSEAVME XLVIII.

Audite hæc omnes gentes : auribus percipite omnes.

ARGVMENT.

Ce Pſeaume eſt tout moral, & contient d'excellentes raiſons pour porter les hommes au mépris des richeſſes.



Pourquoy par d'injuſtes efforts
Amaſſeray-je des treſors,
Qui dans l'affliction me ſeruent de défence?
Et pourquoy me mettray-je en l'eſtat malheureux,
De ſentir en mourant des remords rigoureux,
Qui d'horribles frayeurs troublent ma conſcience?

Ceux qui ſur leur authorité,
Leur richeſſe, leur dignité,
Pleins d'audace & d'orgueil, leur repos eſtabliſſent,
Connoiſſent, mais trop tard, que la grandeur n'eſt rien,
Qu'il faut laiſſant le jour, laiſſer auſſi le bien,

Et que hors des vertus, toutes choſes finiſſent.

Le meilleur frere ne peut pas
Sauuer ſon frere du trépas,
Cette rançon combat l'ordre de la nature;
L'homme au jour de la mort en vain l'offre pour ſoy,
Nul prix ne le ſçauroit exempter de la loy,
Qui pour tous les mortels ouure la ſepulture.

L'âge, ni la condition
N'y font point de diſtinction,
Les ſages & les foux, cette regle ſubiſſent;
Mais le meſme trépas n'a pas le meſme ſort,
Aux foux, c'eſt vn écueil, aux ſages, c'eſt vn port,
Les vns changent de place & les autres periſſent.

Aux eſtrangers il laiſſeront
Les treſors qu'ils amaſſeront,
Ils auront le tombeau pour demeure eternelle;
Et perdant leur éclat il ne reſtera d'eux,
Apres auoir eſté ſi grands & ſi fameux,
Que le ſuperbe nom dont leur terre s'appelle.

L'homme qu'eſblouyt la grandeur,
De ſa menſongere ſplendeur
Ne connoiſt guere bien la fragile durée;
Il voit dans peu de temps ſon orgueil s'abbaiſſer
Et dans la dure loy qui luy fait tout laiſſer,
Aux beſtes ſans raiſon ſa fin eſt comparée.

En cette malheureuſe fin,
Il verra que ce beau chemin,
Qui n'auoit que des fleurs, le meine au precipice;
Ses enfans, toutefois, de ſa faute heritiers,
Ne laiſſent de marcher dans les meſmes ſentiers,
Mais auſſi n'ont-ils pas vn deſtin plus propice.

Comme on voit vn Paſteur ſoigneux,
Lors que le jour eſteint ſes feux,

Raſſembler ſes brebis en meſme bergerie;
Ainſi la mort cruelle, en la nuit du cercueil,
Enferme ces pecheurs qu'aueugle vn fort orgueil,
Et foule ſur leurs corps ſa barbare furie.

Les hommes juſtes à leur tour
Verront venir l'illuſtre jour,
Qui mettra les méchans ſous leur obeïſſance;
Et de cette grandeur qui leur fit tout oſer,
Dans la tombe où leurs os ſe doiuent repoſer,
Il ne reſtera pas la plus foible apparence.

Quand la mort mes jours eſteindra,
Ie croy que Dieu me defendra
De cette horrible mort, qui doit eſtre immortelle,
Et qui dans vn amas d'effroyables malheurs
Fait ſentir juſtement aux aueugles pecheurs,
D'vn plaiſir paſſager vne vſure eternelle.

Iuſtes, ne vous eſtonnez pas
De voir au pecheur icy bas,
Reüſſir à ſouhait ce qu'il veut entreprendre;
Des plaiſirs, de l'honneur, de la gloire, du bien,
Lors qu'il faudra mourir, il n'emportera rien,
Et ſa force au tombeau ne pourra pas deſcendre.

Il contente tous ſes deſirs,
Il croit que ſes ſales plaiſirs
Doiuent autant durer que durera ſa vie;
Ses auares flateurs, par mille inuentions,
Defendent auec art toutes ſes paſſions
Et mettent ſa fortune au deſſus de l'enuie.

Mais ces flatteurs, par leurs appas,
N'empéchent point que le trépas,
Ne luy faſſe ſentir ce qu'ont ſenty ſes Peres,
Et qu'en l'obſcurité d'vn horrible tombeau,
Il ne perde, comme eux, le celeſte flambeau,
Et ne ſouffre aux Enfers d'eternelles miſeres.

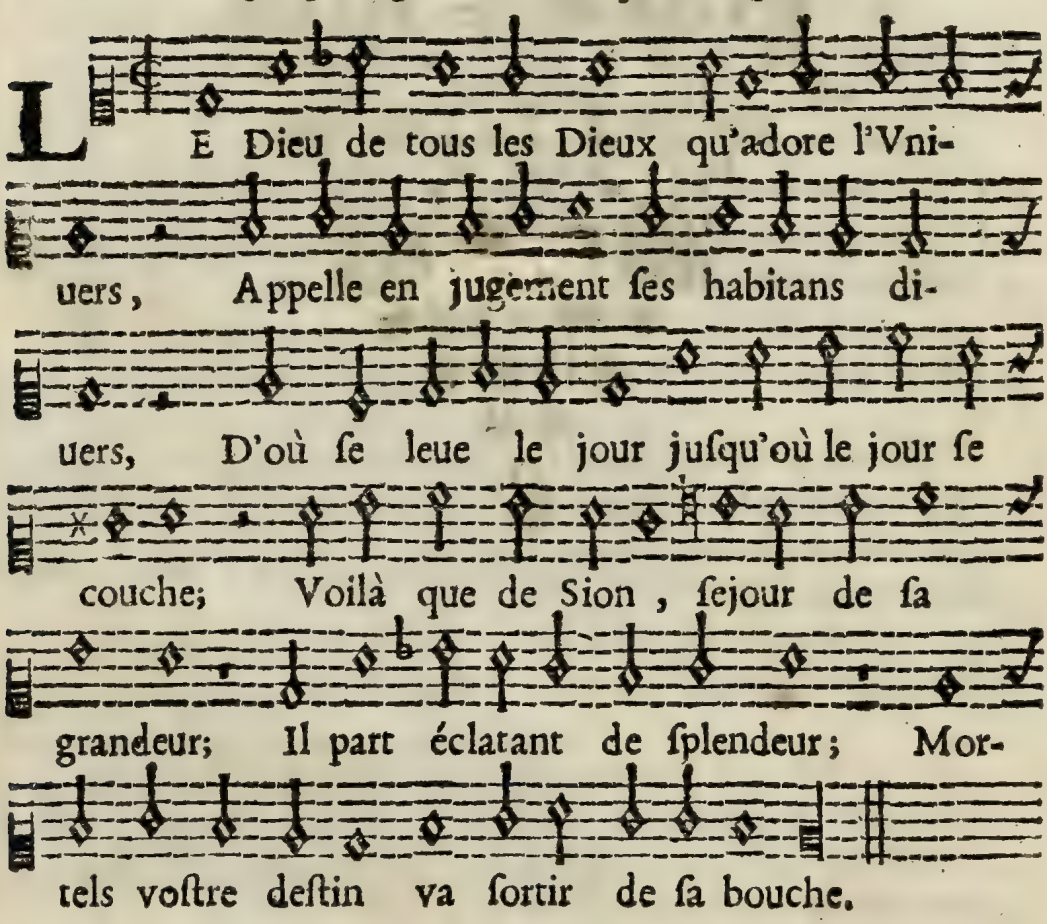
Mal-heureux l'homme en ſon bon-heur,
A qui l'éclat d'vn faux honneur
Oſte de la raiſon la celeſte lumiere;
En ſa folle conduite il ſe montre pareil
Aux animaux qui n'ont ni raiſon ni conſeil,
Auſſi de meſme qu'eux il finit ſa carriere.

PSEAVME XLIX.

Deus deorum Dominus locutus est, & vocauit terram.

ARGVMENT.

Dauid en ce Pseaume, represente Dieu, comme vn Iuge souuerain, qui cite tous les hommes deuant son Tribunal, pour prononcer leur dernier arrest. En la premiere partie, il accuse de superstition ceux qui luy offrent des victimes charnelles, sans luy offrir leur cœur. En la seconde, il fulmine contre les Docteurs de la Loy, lesquels expliquant aux autres ses preceptes, ne les obseruent point.



Dieu ne se taira plus s'il s'est teu jusqu'icy,
De crainte à son abord chacun sera transi,
Quand on verra son Trosne éleué sur nos testes,
D'vn feu venu des Cieux les luisans tourbillons
Seront comme ses bataillons,
Et prés de ses costez gronderont des tempestes,

Pour ouyr prononcer ſes arreſts glorieux,
Sa redoutable voix appellera les Cieux,
Clairs & vaſtes témoins des humaines malices;
„ Mes Anges, dira-t-il, aſſemblez promptement
„ Ceux qui gardent ce Teſtament,
„ Qu'ont ſcellé leurs ayeux par de ſaints ſacrifices.

Les Miniſtres brillans de cét arreſt fatal,
Conduiront Iſraël deuant le Tribunal,
D'vn Iuge qui peut tout pour ſe venger luy-meſme;
Et des juſtes tourmens ordonnez aux pecheurs
Ils ſeront les executeurs,
Pour punir le mépris du Monarque ſuprême.

„ Mon Peuple, fay ſilence à la voix de ton Roy,
„ C'eſt Dieu, mais c'eſt ton Dieu, qui veut parler à toy,
„ Et te faire répondre à ſes juſtes demandes ;
„ Ie ne te repren d point en ce jour ſolemnel,
„ De manquer au culte charnel,
„ I'en ay deuant les yeux les ſanglantes offrandes.

„ Eſtimes-tu qu'au ſang des boucs & des taureaux,
„ Qui deuant mes Autels tombent ſous tes couteaux,
„ Ie trouue mon honneur, je prenne mes delices ?
„ Crois-tu qu'à ces preſens je me laiſſe fléchir ?
„ Ou qu'ils te puiſſent affranchir
„ Du juſte chaſtiment de tes noires malices?

„ Les beſtes qui craignant les chaſſeurs & les reſts,
„ Se cachent dans les forts des épaiſſes foreſts,
„ Les bœufs qui ſur les monts vont chercher des herbages,
„ Les craintiues brebis, les innocens aigneaux,
„ Et les innombrables oiſeaux,
„ Comme à leur ſouuerain, me rendent leurs hommages,

„ Quand je pourrois ſentir les rigueur de la faim,
„ Sans te rien demander je l'eſteindrois ſoudain,
„ Le monde eſt mon ſujet, comme il eſt mon ouurage;
„ Penſes-tu que la chair des taureaux furieux

„ Me ſoit vn mets delicieux,
„ Ou que le ſang des boucs me ſerue de breuuage?

„ Si tu veux deſormais appaiſer mon courroux,
„ Si tu veux deſtourner ſes effroyables coups,
„ D'vne pure loüange offre le ſacrifice,
„ Rend tes vœux au tres-haut, mets ton eſpoir en luy,
„ Inuoque-le dans ton ennuy,
„ C'eſt l'honneur qu'il demande & qui le rend propice.

„ Pourquoy dans tes diſcours, hypocrite effronté,
„ Parles-tu de mon nom contre ma volonté,
„ Puis que pour ce ſaint Nom nul reſpect ne te touche?
„ Puis que mes ſaintes loix ne ſont pas dans ton cœur,
„ Pourquoy, ſacrilege moqueur,
„ Oſes-tu ſi ſouuent les auoir dans la bouche?

„ Auec les larrons tu courrois aux larcins,
„ Tu répandois le ſang auec les aſſaſſins,
„ L'adultere impudent t'auoit pour ſon complice;
„ En ta bouche abondoient les frauduleux diſcours,
„ Et ta langue ourdiſſoit touſiours
„ Auec ſubtilité quelque noire malice.

„ Ta bouche auoit en art reduit la trahiſon,
„ Elle faiſoit couler vn funeſte poiſon,
„ Sur l'honneur de l'amy, du prochain & du frere;
„ Voilà de ton orgueil les exploits ſignalez,
„ Que j'ay long-temps diſſimulez,
„ Pour te donner loiſir d'appaiſer ma colere.

„ Ma douceur a cauſé ton endurciſſement,
„ Tu t'es imaginé que je n'eſtois clement,
„ Que parce que j'eſtois de tes vices capable;
„ Mais je te montreray que tu m'es odieux,
„ Et je mettray deuant tes yeux,
„ De tes ſales forfaits l'image épouuantable.

„ Vous qui dans le deuoir rien ne peut retenir,

„ Et qui banniſſez Dieu de voſtre ſouuenir,
„ Tremblez, & changez-vous à ce diſcours terrible;
„ Redoutez de tomber en mes puiſſantes mains,
„ De qui tout l'effort des humains
„ Ne pourra diuertir la vengeance inflexible.

„ En vain vous vous flattez qu'entre tous les mortels,
„ D'holocauſtes nombreux vous chargez mes Autels,
„ Ils n'empécheront pas qu'enfin je ne me vange;
„ Le culte dont je veux voir mon Nom adoré,
„ Et dont je me tiens honnoré,
„ Eſt celuy qui me rend vne ſainte loüange.

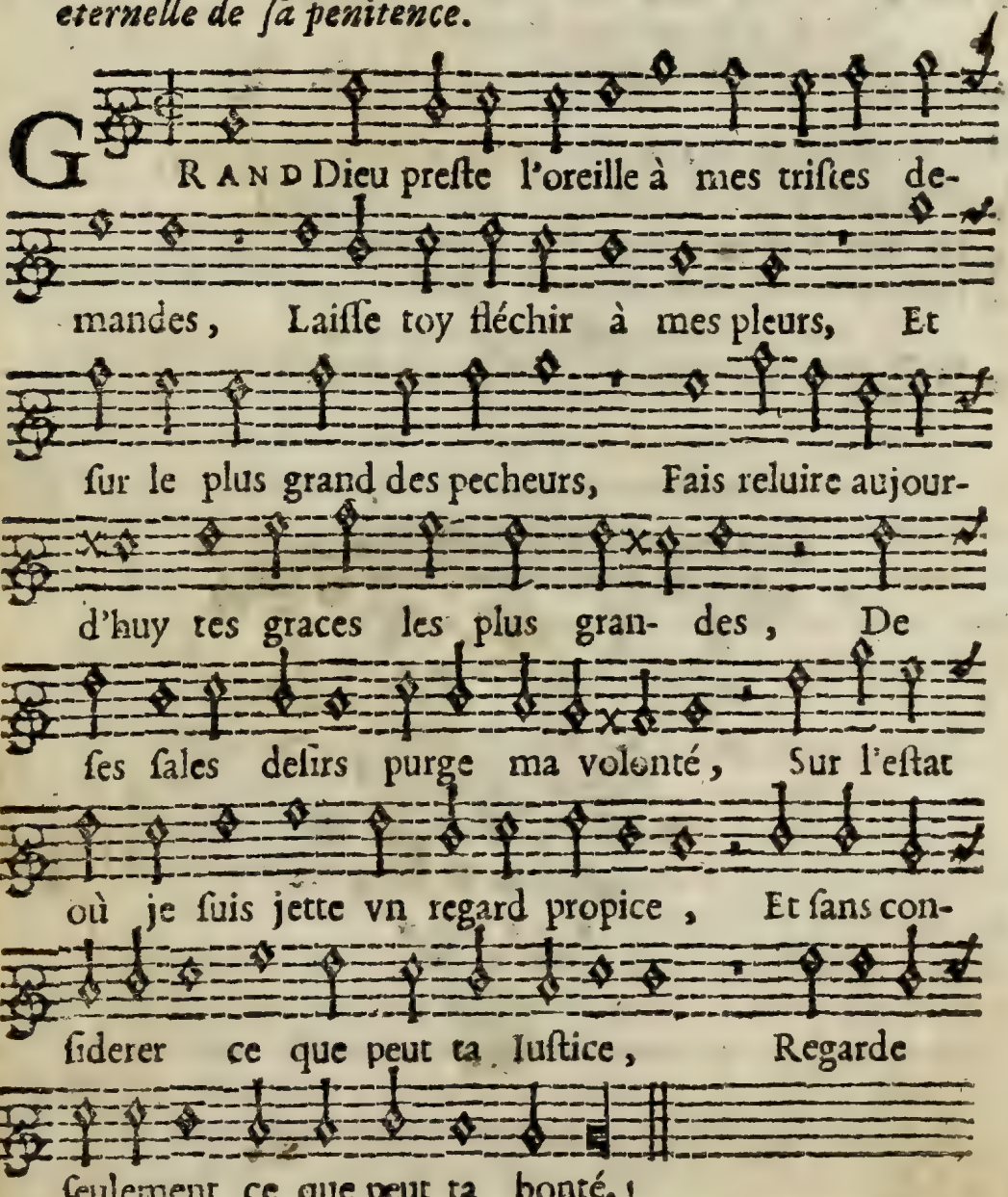
„ C'eſt par ce ſeul chemin qu'on vient à ma faueur,
„ C'eſt par là qu'on m'oblige à deuenir Sauueur
„ De ceux dont je voulois eſtre Iuge ſeuere,
„ Enfin par cét honneur que le Iuſte me rend,
„ Au Ciel il en gagne vn plus grand,
„ Et ſi je ſuis ſon Dieu, je ſuis auſſi ſon Pere.

PSEAVME L.

Miserere mei Deus, secundùm magnam misericordiam.

ARGVMENT.

Apres que Nathan eut prononcé à Dauid les menaces que Dieu l'auoit chargé de luy faire de sa part, pour la punition exemplaire de son adultere, & de son homicide: Ce Prince touché de son crime, composa ce Pseaume pour appaiser la colere du Seigneur, & pour laisser vne marque eternelle de sa penitence.



Efface, s'il te plaiſt, mes taches criminelles,
Laue mon cœur de ce peché
Dont à tes yeux il eſt taché,
Oſte parfaitement ſes ſoüilleures mortelles;
De ce peché ſi noir je reconnois l'horreur,
I'ay touſiours deuant moy ſon effroyable imagt,
Il trouble mon repos, il m'oſte le courage,
Et ſans tréue mon ame en reſſent la fureur.

De toy ſeul, ô mon Dieu, mon offenſe eſt connuë,
I'ay ſçeu cacher à mes ſujets
Les abominables projets
D'vne flame adultere en mon cœur retenuë;
Mais je veux que chacun la connoiſſe aujourd'huy,
De peur que quand tes mains en feront la vengeance,
Tu ne ſois vainement ſoupçonné d'inconſtance,
Apres m'auoir promis vn eternel appuy.

Ie ne m'eſtonne pas de ma noire malice,
Moy qui dés ma conception
Fus ſoüillé d'vne infection,
Qui m'éloigne du bien & me porte à tout vice,
Ie ne déguiſe point mes brutales ardeurs,
Sçachant qu'on te fléchit quand on eſt veritable,
Et ce qui deuant toy me rend le plus coupable,
C'eſt que tu m'as montré tes plus ſaintes grandeurs.

Si tu plonges mon cœur dans les eaux de ta grace,
La neige dont on voit nos monts,
En hyuer couronner leurs fronts,
N'aura point de blancheur que la ſienne ne paſſe;
Au lieu de ces frayeurs pires que mille morts,
Dont il eſt juſtement la miſerable proye,
Fais-luy par tes bontez éprouuer vne joye,
Dont le puiſſant effet paſſe juſqu'à mon corps.

Ne me regarde plus comme vn homme perfide,
Que ta juſtice doit punir,
Mais pluſtoſt perd le ſouuenir

D'vne infame adultere & d'vn laſche homicide,
Change ce cœur ingrat, où l'amoureux flambeau
Alluma pour me perdre vne infernalle flame,
Mais pluſtoſt, en l'eſtat où ſe trouue mon ame,
Au lieu de le changer, donne m'en vn nouueau.

Non, ne me bannis pas de ta preſence auguſte,
Et qu'apres vn crime ſi noir,
Me priuer du bien de te voir,
Ce ſoit, je le confeſſe, vn ſupplice trop juſte;
Ne m'oſte pas l'eſpoir dont la viue clarté
M'a fait lire ſouuent dans les choſes futures,
Et qui s'eſt de mon cœur, plein d'horribles ſoüilleures,
Pour ma punition, juſtement écarté.

Rens-moy par ta bonté les celeſtes delices
Du doux repos que j'ay gouſté,
Tandis qu'auec fidelité
Ie ſuis demeuré ferme en la haine des vices;
Ie le connois, Seigneur, ſans toy je ne puis rien,
Ie ne ſçaurois ſans toy te garder mes promeſſes
Ne condamne donc pas mes honteuſes foibleſſes,
Mais que mon foible eſprit ſoy ſouſtenu du tien.

M'accordant le pardon de mon crime funeſte,
Ie ſeray le viuant miroir
Où les pecheurs remplis d'eſpoir,
Verront juſqu'où s'eſtend la clemence celeſte,
Ie leur enſeigneray que ton cœur paternel
Ne ſe ferme jamais aux larmes veritables;
Que touſiours à regret tu punis les coupables,
Et qu'en demandant grace on n'eſt plus criminel.

Du ſang que j'ay verſé j'entend la voye qui crie,
Et monte juſques dans les Cieux;
I'ay ſans ceſſe deuant les yeux
Le fantoſme ſanglant du miſerable Vrie;
Fay r'entrer ce fantoſme en la nuit du tombeau,
Impoſe à cette voix vn eternel ſilence

Et ma langue en tout lieux benira ta clemence,
Qui m'aura deliuré de ce double bourreau.

Montre-toy fauorable à mon humble priere,
Et d'vn Cantique glorieux
Donne-moy, Monarque des Cieux,
Par cette illuſtre grace, vne illuſtre matiere;
Ie veux pour ton honneur mes crimes auoüer,
Mais je ſeray muët ſi tu n'ouures ma bouche,
Il faut dans ce deſſein que ton eſprit me touche,
Car on ne peut ſans toy dignement te loüer.

Si tu prenois plaiſir aux victimes ſanglantes,
I'aurois ſous les ſacrez couſteaux
Fait choir cent innocens aigneaux
Pour lauer dans leurs ſang mes fautes inſolentes;
Non, ce n'eſt pas, Seigneur, ce que tu veux de nous,
Vn cœur vray'ment touché de l'horreur de ſon cri
Vn cœur plein de triſteſſe eſt la ſeule victime,
Qui peut te contenter & fléchir ton courroux.

Seigneur, ſi je ne puis par mes cris & mes larmes,
Apres mes actes inhumains,
Faire à tes redoutables mains,
En l'eſtat où je ſuis, abandonner les armes,
Ne venge par leurs coups mon peché que ſur moy,
Et ſuiuant ta promeſſe, ô grand Dieu des batailles,
Permets que de Sion i'éleue les murailles,
Sans luy faire porter le crime de ſon Roy.

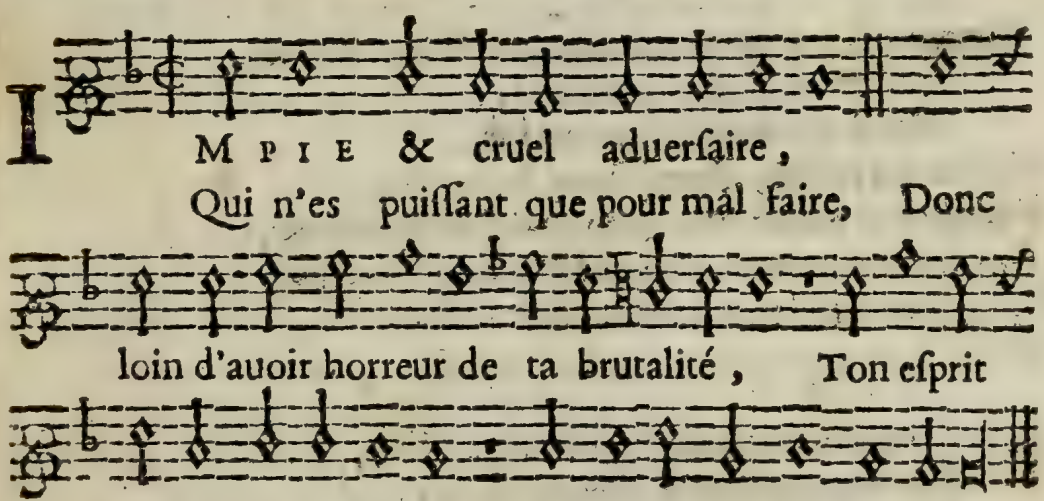
Lors que par tes bontez ſur elle répanduës,
I'auray connu qu'à mes douleurs,
Qu'à mes ſoupirs & qu'à mes pleurs,
Ta clemence infinie a les armes renduës;
I'entreray dans ton Temple, Arbitre des mortels,
Où ſans peur de refus, dont je me trouue digne,
Apres l'ingrat oubly de ta faueur inſigne,
Mes dons feront fumer & rougir tes Autels.

PSEAVME LI.

Quid gloriaris in malitiâ.

ARGVMENT.

Dauid fuyant la perſecution de Saül, vint trouuer le grand Preſtre Achimelec, qui luy donna les pains de propoſition à manger, & l'eſpée de Goliat ; croyant, que comme il luy diſoit, le Roy l'enuoyoit à quelque entrepriſe ſecrette. Saül en fut auerty par Doëg, vn des ennemis du Prophete, & cela le mit en telle colere, qu'il commanda qu'on mit à mort Achimelec & tous les Sacrificateurs. Doëg fut le miniſtre de cét horrible carnage, qu'il eſtendit juſques aux femmes & aux enfans, & aux animaux meſme de la ville ſacerdotale de Nobé. Dauid ayant appris cette execrable boucherie, compoſa ce Pſeaume contre Doëg. Il predit ſa punition prochaine, & declare ſa confiance en la bonté de Dieu, par laquelle il eſpere d'eſtre deliuré de ſes ennemis.



Tout le jour ta langue indiſcrete,
Comme vne trachante lancette,
Perce au vif les abſens & ne pardonne à rien;
Et cette cruelle interprete
En mal touſiours change le bien.

La benignité, la juſtice,
Te plaiſent moins que la malice,
Sans peine à ſes deſſeins on te voit conſentir;
Ton element eſt l'artifice,
Et ta ſcience eſt de mentir.

Plus vn diſcours montre de rage,
Plus à l'honneur il fait d'outrage,
Plus il a de venin & de temerité,
Plus pour ton barbare courage
Il a d'appas & de beauté.

Mais Dieu te reſerue vn ſupplice,
Digne de ta laſche injuſtice,
Sa main abbregera la courſe de tes ans;
Et fera porter de ton vice
La juſte peine à tes enfans.

Les Iuſtes que ta rage opprime,
Voyant ainſi punir ton crime,
Loin de pleurer tes maux, ou de te ſecourir,
Par vn reproche legitime,
Te feront encore mourir.

Voila, diront-ils, ce perfide,
De qui l'eſperance ſolide
Fut pluſtoſt en ſes biens qu'en l'aide du Seigneur,
Et qui ne tint jamais en bride
Les vains mouuemens de ſon cœur.

Lors par la faueur la plus ample,
Dont on ait jamais veu d'exemple,
Mes delices, Seigneur, paſſeront mes ennuis;
Ie reſſembleray dans ton Temple
A l'oliuier chargé de fruits.

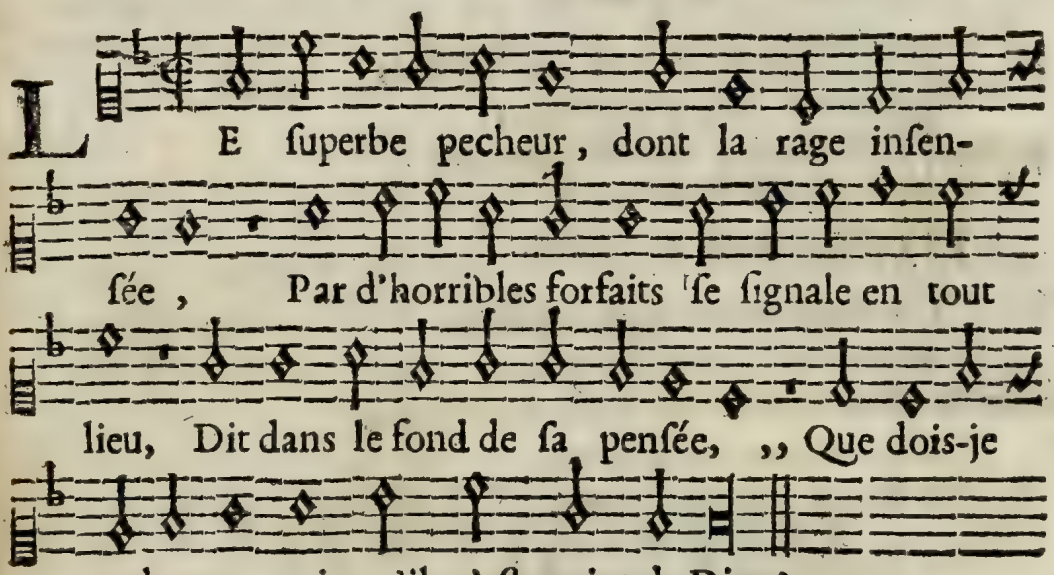
Quelque affliction qui me preſſe,
Mon Dieu, je beniray ſans ceſſe,
Ce nom qui pour les tiens eſt ſi doux & ſi ſaint,
Sans craindre que ta main me laiſſe
Dans les maux dont je ſuis atteint.

PSEAVME LII.

Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus.

ARGVMENT.

Ce Pseaume traitte de mesme sujet, & presque en mesmes paroles que le xiij. Peut-estre qu'il faut rapporter celuy-là au temps de Nabuchodonosor ; & celuy-cy au temps d'Antiochus, surnommé Epiphanes, c'est à dire Illustre. On fonde cette conjecture sur le 5. verset, où selon le texte Hebraïque, il est parlé de siege.



LE superbe pecheur, dont la rage insen-
sée, Par d'horribles forfaits se signale en tout
lieu, Dit dans le fond de sa pensée, ,, Que dois-je
redouter, puis qu'il n'est point de Dieu ?

En ce siecle maudit ces brutales maximes,
Au lieu de faire horreur, n'ont que trop d'escoliers,
Les hommes sont noircis de crimes,
Vn seul de l'equité ne suit les beaux sentiers.

Dieu, du plus haut des Cieux regarde sur la terre,
Si parmy les mortels quelqu'vn aime sa Loy,
Mais tout luy declarent la guerre,
Il ne rencontre en tous ni prudence ni foy.

Tous se sont égarez dans le chemin du vice,
Dans vn sale bourbier tous ont plongé leur corps,
Vn seul, pour suiure la Iustice,
N'a de ses passions repoussé les efforts.

Laiſſerois-je, dit-il, cette perfide engeance,
Sans punir ſes forfaits & ſa brutalité ?
Differerois-je la vengeance
De ceux qui pour mon Peuple ont tant de cruauté ?

Non, je diſſiperay leur deſſein tyrannique,
Comme le vent diſſipe vne foible vapeur,
Ie rendray leur honte publique,
Et ſans ſujet de crainte ils bleſmiront de peur.

Sion, ne tremble point, j'ay deſia pris la foudre,
Pour perdre l'inſolent qui te veut mettre aux fers,
Bien-toſt ſon corps reduit en poudre,
Au lieu de triompher, ſera mangé des vers.

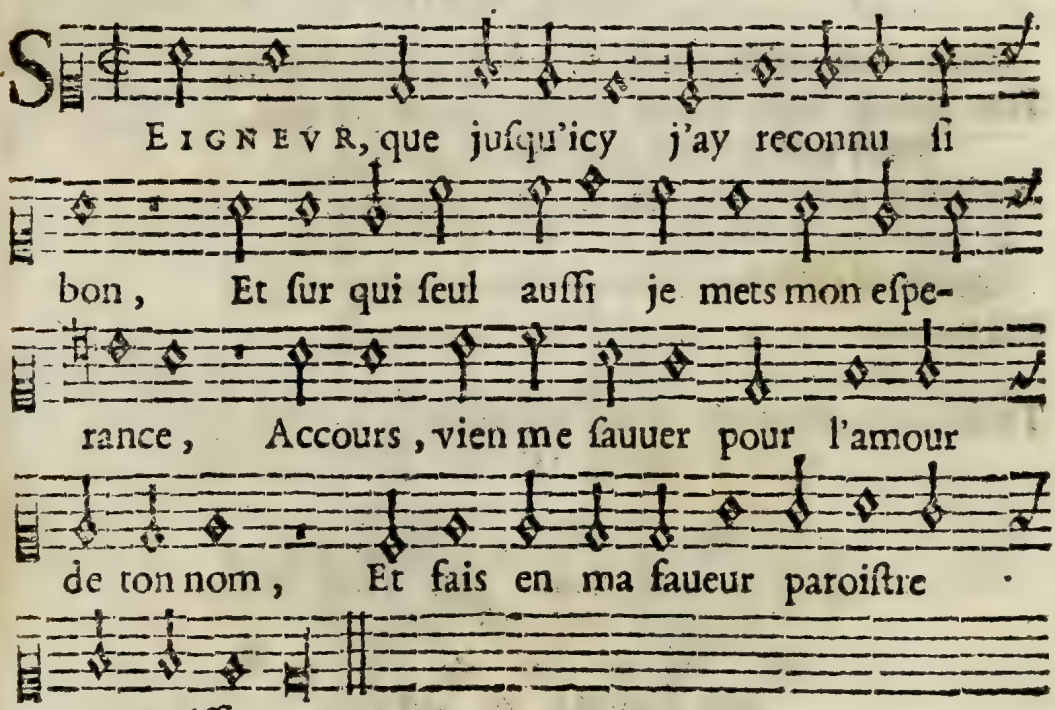
Iacob, quand verras-tu cette heureuſe journée,
Où ton fier ennemy par ton Dieu ſurmonté,
Et ta miſere terminée,
Te donneront ſujet de loüer ſa bonté?

PSEAVME LIII.

Deus in nomine tuo ſaluum me fac.

ARGVMENT.

Dauid apres la perfidie de Doëg, dont traitte le Pſeaume 51. ſe retira par le commandement de Dieu dans le deſert de Ziph, auec ſix cens hommes; Auſſi-toſt les habitans en auertirent Saül, qui ſe mit en campagne pour le prendre. En cette extremité, le Prophete compoſa cette priere.



Contre tant d'ennemis daigne eſtre mon ſupport,
Dans cette obſcurité montre-moy ta lumiere,
En l'eſtat où je ſuis, pren pitié de mon ſort,
Enten mes triſtes cris, exauce ma priere.

Cent cruëls ennemis m'attaquent à la fois,
Et la noire fureur de leur barbare enuie,
Sans craindre ton courroux, ni reſpecter tes loix,
Ne ſe peut aſſouuir qu'aux deſpens de ma vie.

Mais voila que tes mains s'arment en ma faueur,
Ie ſuis preſt de ſentir ta defenſe fidelle,

Il n'en faut plus douter, mon Maiſtre eſt mon Sauueur,
Et le Dieu que j'adore embraſſe ma querelle.

Fais à ces inſolens, conjurez contre moy,
Eſprouuer tous les maux dont la crainte m'aſſiege,
Diſſipe leurs deſſeins & deſgage ta foy,
En me faiſant ſortir de leur funeſte piege.

Si je ſuis deliuré de ce piege mortel,
Si tu pers ces méchans dont la rage m'opprime,
Immolant des agneaux ſur ton diuin autel,
I'y joindray de mon cœur l'innocente victime.

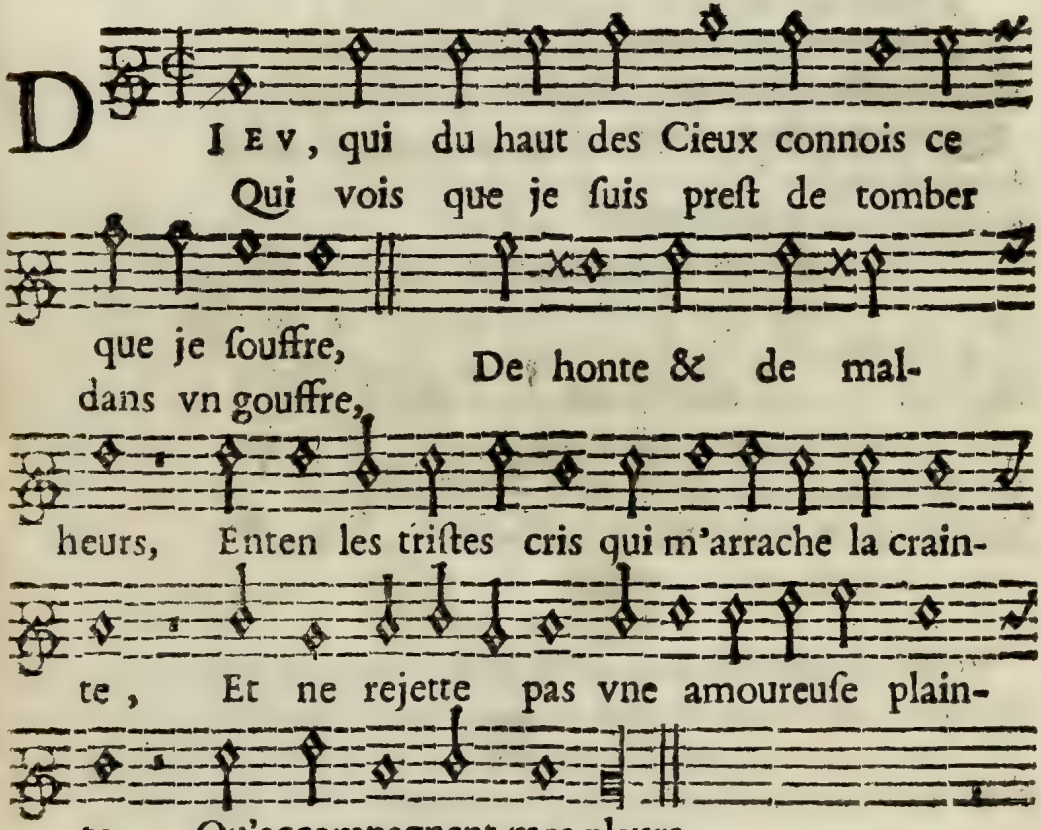
Ie beniray ton nom, ta grace, ta bonté.
Ie diray qu'à toy ſeul je dois toute ma gloire,
Et que mon ennemy n'eſt par moy ſurmonté,
Que parce que mon Dieu m'en donne la victoire.

PSEAVME LIV.

Exaudi Deus orationem meam.

ARGVMENT.

Dauid poursuiuy par son fils Absalon, & trahy par Achitophel, qui s'estoit rendu vn des principaux ministres de sa reuolte, se voyant dans le plus grand danger qu'il eust jamais couru, composa ce Pseaume, dans lequel il demande à Dieu sa protection, & se plaint sur tout de la perfidie de son amy. Plusieurs Peres l'expliquent de Iesus-Christ en sa Passion, selon le sens mystique, & attribuënt à Iudas ce qui est dit d'Achitophel à la lettre.



De moment en moment ma tristesse redouble,
Ie sens dans mon esprit vn effroy qui le trouble,
Ie seche de langueur;
De mon fier ennemy la menace m'estonne,
Et le méchant sur moy, si ta main m'abandonne,
Va fouler sa rigueur.

Ceux de qui je reçois ces brutales injures,
Inuentent tous les jours de noires impoſtures,
Pour me rendre odieux,
Et dans le vain projet de me rauir l'Empire,
Ils font aueuglement tout ce que leur inſpire
Leur courroux furieux.

Il le faut auoüer, en vn ſi grand orage,
Vne frayeur ſecrete ébranlant mon courage,
En tout lieux me pourſuit;
La peur me fait par tout voir des objets funebres,
Et mes yeux ſont couuerts des profondes tenebres
D'vne mortelle nuit.

Qu'en ce funeſte eſtat, où ma vertu ſuccombe,
N'ay-je, dis-je ſouuent, l'aiſle d'vne Colombe,
Pour ſortir de ces reſts;
I'irois d'vn vol leger, en depit de l'enuie,
Acheuer en repos le reſte de ma vie,
Dans des antres ſecrets.

I'y laiſſerois paſſer cette horrible tempeſte,
Que j'oy gronder en l'air & qui va ſur ma teſte
Dans peu d'heures creuer;
En quel eſtat, mon ame, eſt ta force reduite?
Ton Dieu ne peut-il pas, ſans vne laſche fuite,
Du peril te ſauuer?

Seigneur, tu le peux faire, & je te le demande;
Pers vne faction où la rage commande,
Romps ſon funeſte accord;
Dans la ville royalle elle a jetté les troubles,
Ie n'y voy que peché, qu'eſprits laſches & doubles,
Qui conſpirent ma mort.

La folle ambition & l'auarice ardente,
La haine enuenimée & l'audace impudente,
Sont comme ſes rempars;
Dans ſes places on n'oit que blaſphemes, qu'injures,

On n'y voit que fureur, que fraudes & qu'vſures
Regner de toutes parts.

Non, ſi mon ennemy me faiſoit cét outrage,
Auec moins de douleur & bien plus de courage
Ie le pourrois ſouffrir;
Si j'euſſe reconnu ce qu'il cachoit dans l'ame,
La force ou le conſeil pouuoient contre ſa trame
Des remedes m'offrir.

Mais c'eſt toy que j'aymois à l'égal de moy-meſme,
Qui m'aidois à porter les ſoins du diadéme,
Que je comblois d'honneur,
Toy que je conſultois, qui mangeois à ma table,
Et venois auec moy, dans vn zele ſemblable,
Adorer le Seigneur.

Que la mort le ſurprenne & ſa funeſte bande,
Qu'à mes yeux aux enfers viuante elle deſcende,
Tous l'ont bien merité;
On voit dans leurs maiſons, dans les places publiques,
Paroiſtre tous les jours quelques marques tragiques
De leur impieté.

Pour moy, qui ſur Dieu ſeul fonde mon eſperance,
Ie n'implore, en l'excés de ma longue ſouffrance,
Que ſon bras glorieux;
Quand le Soleil reuient, quand ſa flame ſe couche,
Au point de ſon midy, j'ay la plainte à la bouche,
Et les larmes aux yeux.

Il preſtera l'oreille à mon humble priere,
Sa main deliurera mon ame priſonniere,
Et luy rendra la paix;
Des ennemis nombreux ont ma perte jurée,
Mais ſi Dieu me défend, leur honte eſt aſſeurée,
Et je les voy défaits.

Ce Dieu qui par le cours des legeres années,

Ne voit ni ſes grandeurs, ni ſes forces bornées,
Les doit humilier ;
Leur cœur ne change point ſa brutale malice,
On leur voit, ſans frayeur de ſa ſainte Iuſtice,
Tous deuoirs oublier.

De la fidelité les regles les plus ſaintes,
En ce noir attentat ſont laſchement enfreintes,
Par vn traiſtre inhumain,
Sur celuy qui l'aimant, comme l'on aime vn frere,
Penſoit en eſtre aimé d'vne amitié ſincere,
Il a leué la main.

Celuy dont je faiſois le ſouſtient de ma vie,
Par le cruël deſſein où le porte l'enuie,
En deſtruit le bon-heur;
L'huile a moins de douceur que ſes diſcours perfides,
Mais ces diſcours ſi doux ſont des traits homicides,
Mortels à mon honneur.

Mon cœur fonde en ton Dieu mon vnique eſperance,
De ſes ſoins paternels attend la deliurance
Des rigueurs de ton ſort !
Il permet que les bons ſoient troublez de l'orage,
Mais lors qu'on craint pour eux vn funeſte naufrage,
Il les conduit au port.

Seigneur, par ta Iuſtice, vne autre deſtinée
Doit punir des méchans la malice obſtinée,
Et le brutal orgueil,
Apres tant de projers & d'efforts temeraires,
Ie verray par ton bras mes cruëls aduerſaires
Tomber dans le cercueil,

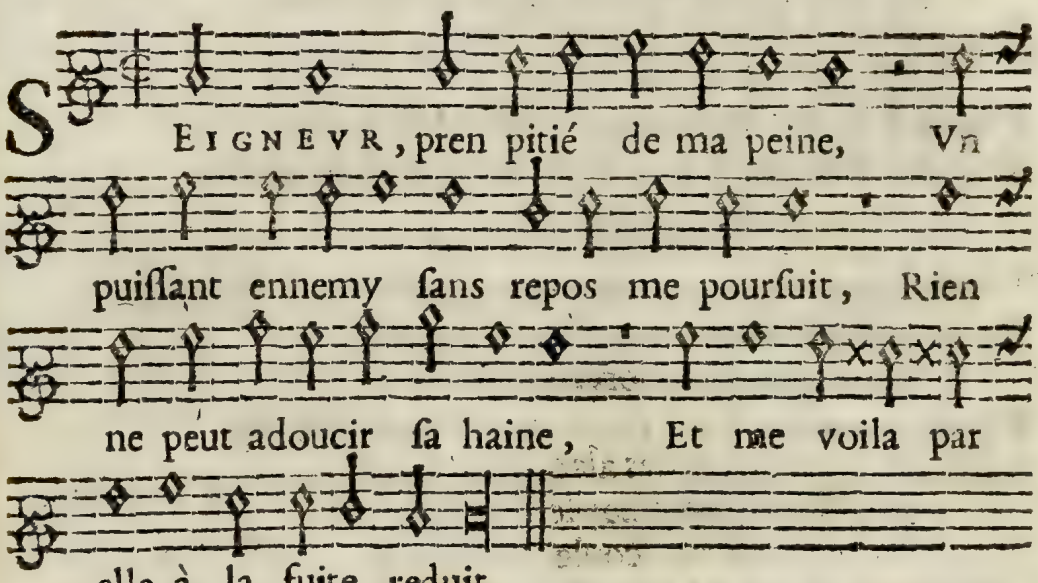
Ceux qui verſe le ſang d'vne main meurtriere,
N'ont point encore veu qu'vne longue carriere
Ait meſuré leurs jours,
Et moy, je croy bien loin pouuoir porter la mienne,
Pourueu que ta bonté ma foibleſſe ſouſtienne,
Et m'aſſiſte touſiours.

PSEAVME LV.

Miſerere mei Deus, quoniam conculcauit me homo.

ARGVMENT.

Dauid ayant eſté aſſeuré par Ionathas que la haine de Saül eſtoit irreconciliable, s'enfuit dans la ville de Geth, où regnoit Achis, Roy des Philiſtins. Il fut auſſi-toſt reconnu, & on aduertit le Roy que Dauid, ce grand ennemy de la Nation, qui auoit tué Goliat, eſtoit dans la ville. Se voyant dans ce danger, il contrefit l'inſensé, & par ce moyen il échappa, quoy qu'il paruſt inéuitable. En cette extremité il compoſa la priere qui eſt contenuë en ce Pſeaume. Le xxxiij. eſt de meſme ſujet.



Mes perſecuteurs pleins de rage,
Me foulent ſous les pieds par vn orgueil brutal,
Leur nombre augmente leur courage,
Et tous mettent leur gloire à me faire du mal.

Mais de quelque mortelle crainte,
Qu'en l'excés rigoureux d'vn ſi cruël ennuy,
Ie ſente la funeſte atteinte,
Tu ſeras mon recours, tu ſeras mon appuy,

Ie me vante de l'eſperance,
Que me donne en mes maux ta puiſſante bonté,

I'en gouſte l'effet par aduance,
Et c'eſt ce qui me donne vn courage indonté.

Vn Dieu ſouſtenant ma querelle,
Et voulant bien montrer qu'il eſt armé pour moy,
Pourrois-je, ſans eſtre infidelle,
Redouter la fureur ou du peuple, ou du Roy ?

Mon diſcours le plus pacifique,
Bleſſe mes ennemis & les remplit d'horreur,
Leur ſoin, leur eſprit, ne s'applique,
Qu'à mé faire le mal que conçoit leur fureur.

En leurs ſecrettes aſſemblées,
Ils obſeruent mes pas, mes geſtes, mes diſcours,
Leurs ames, de rage troublées,
De l'eſpoir de ma mort ſe flatent tous les jours.

Seigneur, la haine fait reſoudre
Mes cruëls ennemis à haſter mon trépas ;
Dans ta fureur mets les en poudre,
Et fais leur eſprouuer la force de ton bras.

Ie t'ay dit toutes les alarmes,
Tout le mal dont mon cœur ſentoit la cruauté,
Tes yeux ont veu couler mes larmes,
Et leur cours innocent attendrit ta bonté.

Mon eſpoir eſt fondé ſur elle,
I'attens de voir bien-toſt mes laſches ennemis
Tomber d'vne cheute mortelle,
Et je tiens deſia fait ce que tu m'as promis.

Toutes les fois qu'en ma ſouffrance
I'ay d'vne humble priere imploré ta faueur,
Ie t'ay veu, pour ma deliurance,
Ioindre au pouuoir d'vn Dieu la bonté d'vn Sauueur,

Quelque ennemy qui me pourſuiue,

Ie n'auray point de crainte eſperant ton ſecours,
Quelque infortune qui m'arriue,
Ie croiray ta promeſſe & te loüʼray touſiours.

Iʼeſpere bien-toſt de te rendre
Les vœux que jʼay conceus en ma calamité,
Ie feray hautement entendre,
Que ſeul tu mʼaſſiſtas en cette extremité.

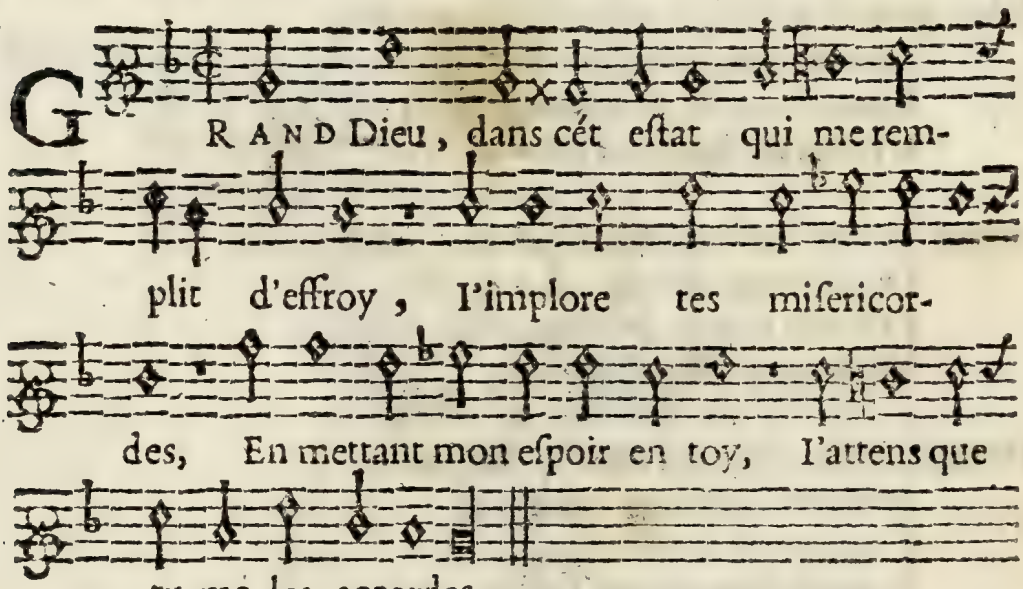
Mais quels vœux & quelles loüanges,
Me peuuent acquitter de ce que je te doy?
Tu me conſerues, tu me venges,
Et ſi je vis encor, je ne vis que par toy.

PSEAVME LVI.

Miserere mei Deus, miserere mei.

ARGVMENT.

Lors que Dauid fut échappé des mains d'Achis, Roy de Geth, il se retira dans vne cauerne, où tous ses parens & tous ceux qui estoient chargez de debtes le vindrent trouuer, comme nous lisons au 1. Liure des Rois chap. 22. En cette occasion il composa ce Pseaume. Quelques autres veulent que ce soit lors que Saül estant retiré dans la cauerne d'Engadi, Dauid qui y s'estoit caché, au lieu de le tuër, comme il le pouuoit aisément, & comme les raisons de sa conseruation propre, & de sa grandeur, l'y pouuoient porter, se contenta de luy couper vne petite piece de son manteau. L'histoire en est rapportée au 1. Liure des Rois, Chap. 24.



Iusqu'à tant que le trait dont je suis menacé,
Par des poursuites si cruëlles,
Loin de ma teste soit passé,
Ie me sauueray sous tes aisles.

Au trosne du tres-haut j'esleueray ma voix,
I'attendray plein de confiance
Vne faueur dont tant de fois,
I'ay fait l'heureuse experience.

Il me ſemble deſia que du plus haut des Cieux,
Deſſus moy ſa grace s'écoule,
Que vainquant mes victorieux
A mon tour aux pieds je les foule.

Il me fait éprouuer ſes immenſes bontez,
Dans mes plus profondes triſteſſes,
Mes ennemis ſont ſurmontez,
Selon ſes fidelles promeſſes.

Ie me voy, par l'effort de ſes bras tout-puiſſans,
Sauué de la cruëlle atteinte,
De tant de Lyons rugiſſans,
Qui me faiſoient dormir en crainte.

Leurs propos médiſans noirciſſent ma vertu,
Leur langue, qu'aiguiſe l'enuie,
Perce, comme vn glaiue pointu,
L'innocent honneur de ma vie.

Seigneur, voy leur orgueil, ſauue-moy hautement
De leur rage au comble arriuée,
Fay voir que ſur le firmament
Ta ſainte gloire eſt éleuée.

Ils tendoient à ma vie vn piege dangereux,
Mais par la Iuſtice diuine,
Ce piege eſt funeſte pour eux,
Et mon ſalut eſt leur ruïne.

Ces cruëls, dont la haine aueugloit la raiſon,
Tombent, comme je le ſouhaite,
Apres leur noire trahiſon,
Dans la foſſe qu'ils m'auoient faite.

I'ay le cœur, j'ay le cœur remply de ta bonté,
Et je médite des Cantiques,
Qui montrant ma felicité,
Rendront tes merueilles publiques,

Doux remede des maux de l'eſprit & du corps,
O harpe, ma plus grande gloire,
Il faut, par tes plus ſaints accords,
Chanter cette illuſtre victoire.

On me verra leuer dés la pointe du iour,
Pour chanter des graces ſi rares,
Ie veux apprendre ton amour
Aux Nations les plus barbares.

Il le faut auoüer, tes bontez iuſqu'aux Cieux
Sont en ma faueur paruenuës,
Et par des effets glorieux,
Tes veritez paſſent les nuës.

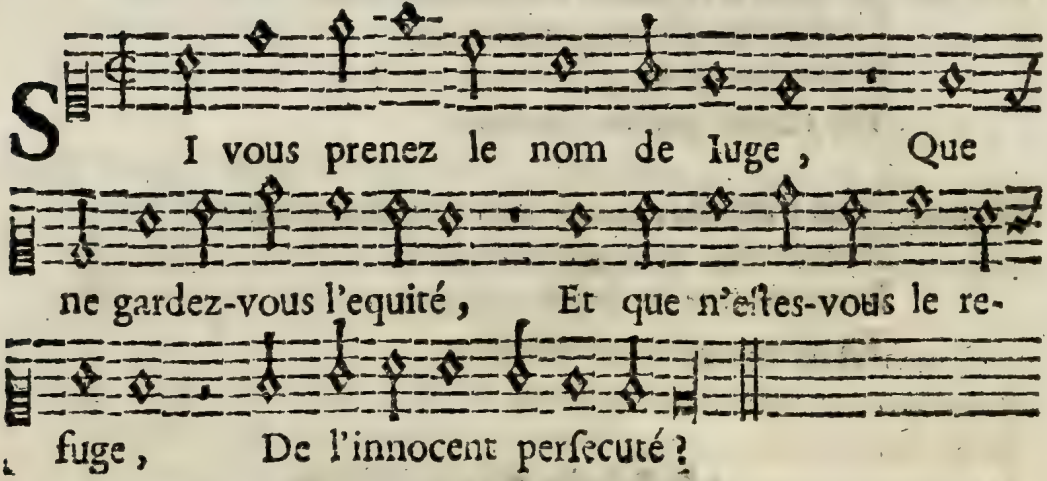
Eſcoute donc mes cris, ſauue-moy puiſſamment
D'vne rage au comble arriuée,
Fay voir que ſur le Firmament
Ta ſainte gloire eſt éleuée.

PSEAVME LVII.

Si vere vtique iuſtitiam loquimini.

ARGVMENT.

Dans ce Pſeaume, Dauid décrit les qualitez d'Abner, & des autres flateurs, qui l'auoient condamné comme criminel de leze Maieſté pour plaire à Saül. Sur la fin, il prophetiſe leur punition, qui ſera vn ſujet de joye pour les gens de bien, & leur fera connoiſtre que Dieu n'abandonne point ceux qui le ſeruent.



Appellez-vous faire juſtice
De me traiter en criminel,
Et de couurir auec malice
Mon nom d'vn opprobre eternel?

Mais ces plaintes ſont inutiles,
Leurs cœurs ſont remplis de poiſon,
Ils font vanité d'eſtre habiles
A conduire vne trahiſon.

Ils y ſont dreſſez de naiſſance,
A peine ont-ils veu la clarté,
Que du chemin de l'innocence,
Leur jeune cœur s'eſt écarté.

Quand la colere les enflamme,
Et qu'vne deteſtable erreur

Se rend maiſtreſſe de leur ame,
Vn ſerpent a moins de fureur.

Comme vn aſpic bouche l'oreille
A la voix du ſage enchanteur;
Ainſi quand quelqu'vn les conſeille,
Ils ſont ſourds, s'il n'eſt pas flateur.

Mais le Seigneur en qui j'eſpere,
Fuſſent-ils des Lyons ardens,
Me ſauuera de leur colere,
Et briſera toutes leurs dents.

Les biens de leur troupe perfide
S'écouleront en murmurant,
Comme d'vne courſe rapide
S'écoule vn ſuperbe torrent.

Les fléches contre moy pouſſées
Tromperont leur lâche deſſein,
Et de leurs pointes émouſſées
Ne pourront entamer mon ſein.

Ainſi que le feu fond la cire,
Ainſi par des coups merueilleux,
L'effroyable ardeur de ſon ire
Fondra leurs deſſeins orgueilleux.

De leurs projets ſi redoutables
Le ſort enfin ſera pareil,
A ces auortons miſerables,
Qui n'ont jamais veu le Soleil.

Leurs fils par la fureur diuine,
Periront en mille façons,
Auant que d'vne tendre eſpine
Il s'en faſſe d'aſpres buiſſons.

Les bons loüi'ront cette vengeance,

Et viendront ſans eſtre inhumains,
Au ſang de cette laſche engeance
Lauer leurs innocentes mains.

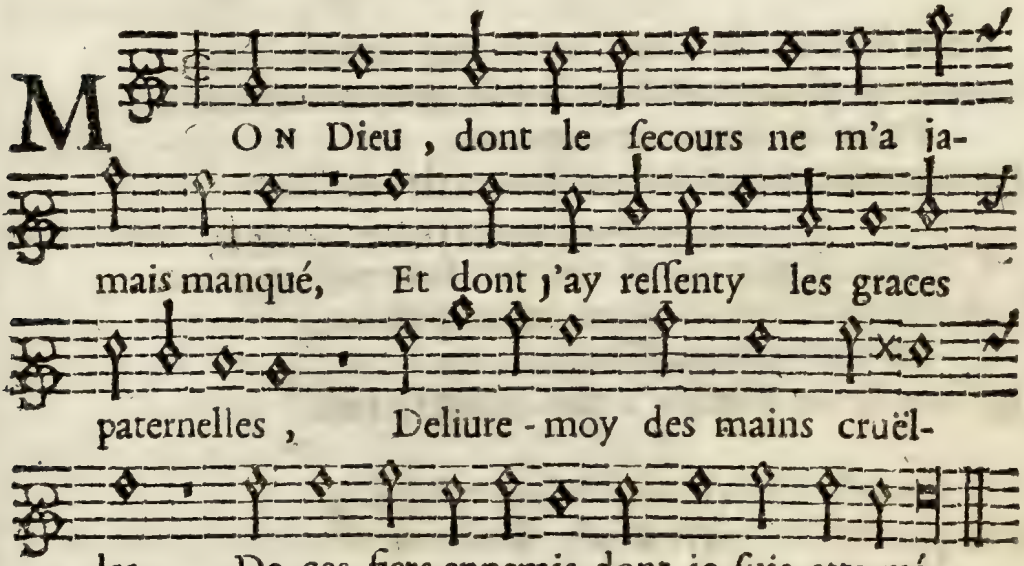
Chacun verra dans leur ſupplice,
Que leur orgueil s'eſt méconté,
Et qu'aux bons, Dieu par ſa Iuſtice,
Donne les fruits de leur bonté.

PSEAVME LVIII.

Eripe me de inimicis meis Deus meus.

ARGVMENT.

Saül ayant fait assieger la maison de Dauid pour le prendre, en cette extremité, il composa ce Pseaume, pour demander à Dieu son assistance.



Sauue-moy des méchans, repousse leur effort,
Garenty-moy du coup des hommes sanguinaires,
Que leur force rend temeraires,
Et qui sont assemblez pour me donner la mort.

Toy qui des cœurs humains perces l'obscure nuit,
Tu sçais bien si ma faute attire sur ma teste
Vne si terrible tempeste,
Et si dans ce mal-heur mon crime m'a conduit.

Esueille donc pour moy ton pouuoir endormy,
Toy qui vois par Iacob tes bontez reclamées,
Roy d'Israël, Dieu des armées,
Defens-moy des efforts d'vn brutal ennemy.

Fais sentir ta fureur aux fieres Nations,
Qui ne reuerent point ta diuine Iustice,

Ne differe point le ſupplice
De ceux qui pour les loix ſuiuent leurs paſſions.

Les miniſtres cruels d'vn Monarque irrité,
Autour de ma maiſon ſur le ſoir font la ronde,
On les oyt dans la nuit profonde,
Heurler comme des chiens par toute la Cité.

Leurs diſcours font bien voir la rage de leur ſein,
Comme vn glaiue tranchant leur langue enuenimée
Perce ma bonne renommée;
Qui nous voit, diſent-ils? qui ſçait noſtre deſſein?

C'eſt toy, Seigneur, qui vois leur faux raiſonnement,
C'eſt toy qui te riras de leurs vaines penſées,
Et des Nations inſenſées,
Qui font de ton pouuoir le meſme jugement.

A ceux de qui la force à la haine ſe joint,
Ie ne puis reſiſter par ma ſeule puiſſance,
Ma force eſt en ton aſſiſtance,
O mon Dieu, ta bonté ne me laiſſera point.

Au contraire, Seigneur, preuenant mes ſouhaits,
Elle fera connoiſtre à tous ceux qui m'outragent,
Qu'en de vains projets ils s'engagent,
Et qu'à tes ſeruiteurs tu ne manques jamais.

Mais ne les punis point par quelque prompt trépas,
Afin que plus long-temps leur peine continuë,
Et que de tous eſtant connuë,
Le fameux ſouuenir ne s'en eſteigne pas.

Que tous de place en place ils errent ſans repos,
Renuerſe leur grandeur, ô Dieu ma ſauue-garde,
Et perds cette langue qui darde
Autant de traits mortels, qu'elle forme de mots.

Qu'au piege il ſoient ſurpris, malgré leur vanité,

Que leur iuſte ſupplice, en releuant ta gloire,
Rafraichiſſe à tous la memoire
Du mépris qu'ils ont fait de ta Diuinité.

Tu les deſtruiras tous pour venger tes Autels,
Et leur calamité fera bien-toſt conneſtre,
Que toy ſeul es l'auguſte Maiſtre
Et des fils de Iacob, & de tous les mortels.

Qu'aupres de ma maiſon ils faſſent mille tours,
Qu'ils courent par la ville en attendant leur proye,
Que chacun comme vn chien abboye,
Ie ne les craindray point, eſperant ton ſecours.

Leur barbare fureur ne me pourra toucher,
Et ceux qui ſe vantoient que bien-toſt ſur ma vie
Leur rage ſeroit aſſouuie,
Iront auec la faim en grondant ſe coucher.

Et moy, ie chanteray ta puiſſante bonté,
Dés la pointe du jour ie diray ſur ma lyre,
Comme en l'excés de mon martyre
Ta paternelle main ma touſiours aſſiſté.

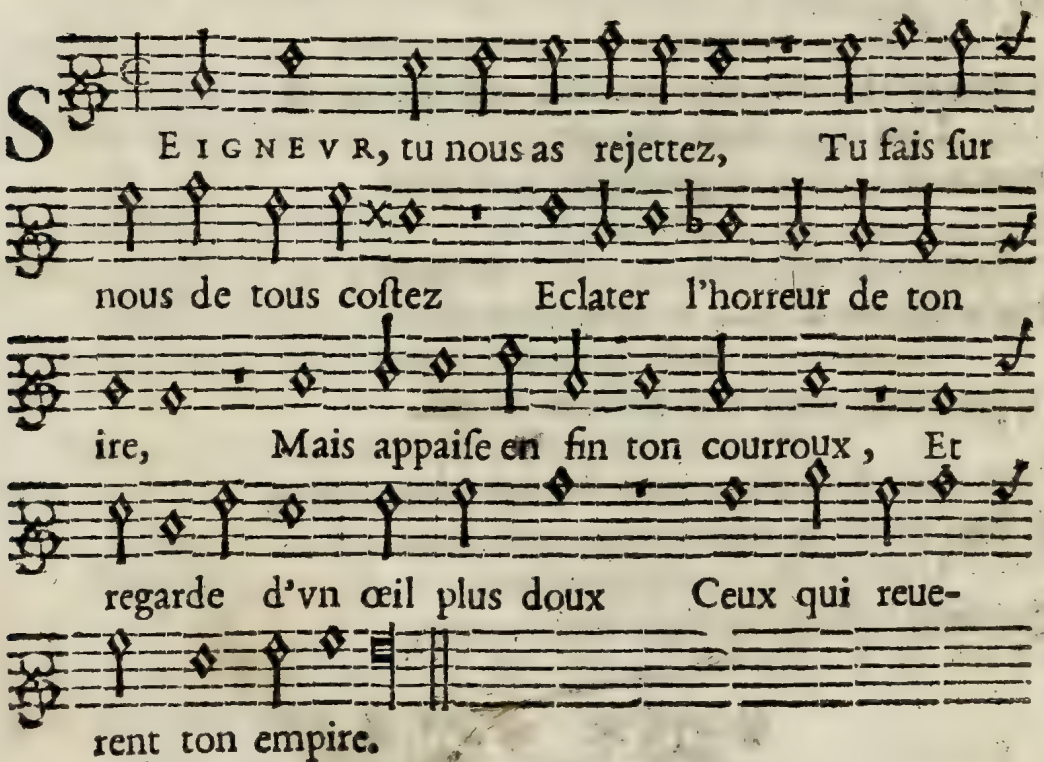
O mon ſaint Protecteur, ô mon fidelle appuy,
O Dieu dont j'ay receu des graces ſi publiques,
Ie diray dans mille cantiques,
Que ta ſeule faueur termine mon ennuy.

PSEAVME LIX.

Deus repulisti nos, & destruxisti nos iratus es.

ARGVMENT.

La guerre que fit Dauid contre les Syriens & les Idumées, est le sujet de ce Pseaume, dans lequel le Prophete au commencement se plaint que Dieu semble auoir abandonné son Peuple. Apres il implore son secours dans son entreprise ; & en suite, il se rasseure sur la promesse que Samuël luy a faite, de sa part, d'vne heureuse victoire de ses ennemis, au 2. Liure des Rois, ch. 3.



Ta colere a soudainement
Fait trembler iusqu'au fondement,
La lourde masse de la terre;
Elle est entr'ouuerte par tout,
Et si ta main ne la resserre,
Rien ne demeurera debout.

Ton

Ton Peuple entre tous les humains,
A de tes redoutables mains,
Porté les marques les plus rudes;
Tu l'abbreuues en ta fureur,
D'vn vin qui le remplit d'horreur,
Et de triſtes inquietudes.

Mais c'eſt ce peuple que jadis
Auec éclat tu defendis,
Qui fit ſous toy tant de conqueſtes,
Qui marchant ſous tes eſtendars
Se ſauua des plus grands hazars,
Et des plus mortelles tempeſtes.

Grand Dieu, fay paroiſtre en nos jours
Meſme grace en meſme ſecours,
Sauue-moy par ta main puiſſante,
Eſcoute mes vœux enflamez,
Et deliure tes bien-aymez
Des maux d'vne guerre naiſſante.

Mais, Hebreux, qu'eſt-ce que je crains?
Mon Dieu dans ſes oracles ſaints
A ma fortune reuelée;
Sichem m'aura touſiours pour Roy,
Ie verray touſiours ſous ma loy
De Socoth la riche vallée.

Galaad ſera touſiours mien,
Manaſſé n'entreprendra rien
Qui choque mon obeïſſance,
Ephraïm ſecondant mon bras,
Dans les plus perilleux combats,
Souſmettra tout à ma puiſſance.

Iudas qui s'éleue aux honneurs,
Fournit les ſages Gouuerneurs;
Par qui je regis mon Empire,

Et fais viure en tranquillité
Vn peuple dont la ſeureté
Eſt toute la gloire où j'aſpire.

Moab qui ſe croit glorieux,
Eſt auſſi vil deuant mes yeux,
Qu'vn baſſin où mes pieds ſe lauent;
Bien-toſt ſous mon authorité,
I'abbaiſſeray la vanité
De tous les guerriers qui me brauent.

Ie ne feray point de pardon
Au farouche peuple d'Edon,
Il faudra qu'il me rende hommage;
Et les Philiſtins orgueilleux,
Ne verront de ſalut pour eux,
Que dans vn fidelle ſeruage.

Mais qui m'ouurira les Citez
De tant de peuples agitez
D'vne fureur enuenimée?
Et quelles fauorables mains,
Malgré leurs efforts inhumains,
Me conduiront dans l'Idumée?

Mon Dieu, c'eſt de toy ſeulement
Que j'attens cét euenement,
Et la fin de cette tempeſte;
Encore qu'allant aux combats,
Maintenant tu ne marches pas
Comme autrefois, à noſtre teſte.

Pren pitié de noſtre douleur
Aide nous dans noſtre malheur,
Dont le poids honteux nous accable;
Mettre ſur vn homme aujourd'huy
Noſtre eſperance & noſtre appuy,
Ce ſeroit baſtir ſur le ſable,

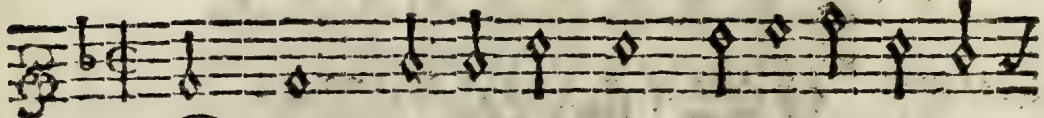
Si Dieu se declare pour nous,
Nostre main va faire des coups
Qui nous couronneront de gloire,
Et des ennemis de nos loix,
A peine, apres nos grands exploits,
Restera-t-il quelque memoire.

PSEAVME LX.

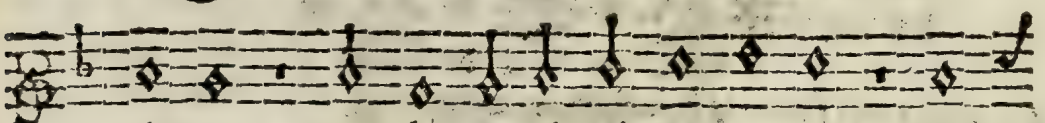
Exaudi Deus deprecationem meam.

ARGVMENT.

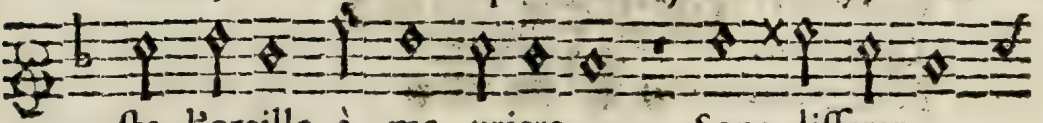
Dauid, ſelon les vns, fuyant la perſecution de Saül, & ſelon les autres, celle d'Abſalon, compoſa ce Pſeaume : dans lequel apres auoir imploré l'aſſiſtance de Dieu, il ſe promet non ſeulement le retour en ſon Royaume, mais encore vne longue vie, & beaucoup de graces, pour leſquelles il promet à Dieu vne eternelle reconnoiſſance.



O DIEV qui de mes jours gouuernes la car-



riere, Dans le peril où je me voy, Pre-



ſte l'oreille à ma priere, Sans differer

eſcoute-moy.

I'implore ton ſecours du bout de mon Empire,
Où par la rigueur de mon ſort,
Auec effroy je me retire,
Pour me garentir de la mort.

De grace, conduy-moy dans vn lieu d'aſſeurance,
Deliure moy de ce hazard,
Toy, qui ſeul es mon eſperance,
Ma citadelle & mon rempart.

Ie me promets encor, ſelon tes ſaints oracles,
De me voir par vn prompt retour,
A couuert dans tes Tabernacles,

Sous les aiſles de ton amour.

Tu gueriras l'ennuy dont mon ame eſt outrée,
Ton oreille entendra ma voix,
Et je reuerray la contrée,
Où l'on ſuit tes diuines Loix.

Ta conſtante faueur prolongera la vie
D'vn Roy qu'a choiſi ta bonté,
Et deſormais, mal-gré l'enuie,
Il ſera touſiours indonté.

Que ſon troſne ſoit ſtable en ta ſainte preſence,
Et que touſiours il ſoit porté,
Par la Iuſtice & la Clemence,
La Sageſſe & la Verité.

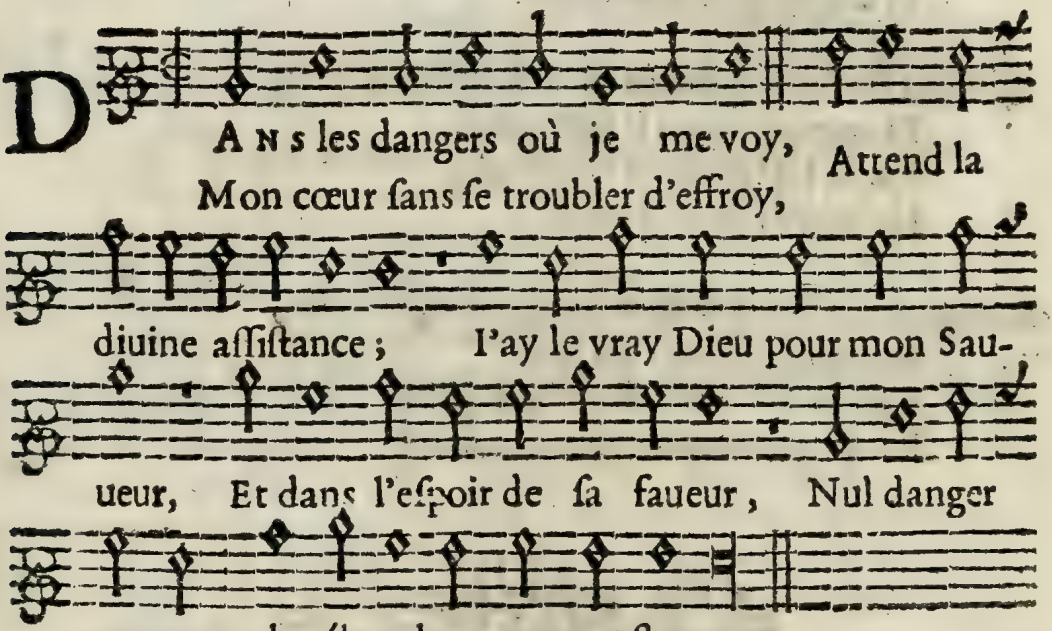
Receuant ces faueurs de tes mains magnifiques,
Deſormais il ne ſera jour
Que je ne t'offre des Cantiques,
Pour reconnoiſtre ton amour.

PSEAVME LXI.

Nonne Deo ſubjecta erit anima mea?

ARGVMENT.

Dauid ſe voyant en vn grand danger de ſa vie par la haine de Saül, a recours à l'aſſiſtance de Dieu dans les premiers verſets de ce Pſeaume: Il fait enſuite vne puiſſante inuectiue contre ſes ennemis qui l'outragent ſi cruellement: & ſur la fin, il exhorte ceux qui le ſuiuent, à mettre, comme luy, leur confiance en Dieu.



Iuſqu'à quand attaquerez-vous,
Auec ce barbare courroux.
Vn pauure innocent qui ſuccombe?
Iuſqu'à quand, d'vn perfide accord,
Ferez-vous vn ſi laſche effort,
Pour renuerſer vn mur qui s'entr'ouure & qui tombe?

Mais ces cruëls ſont enuieux
Du rang où m'éleuent les Cieux,
Nulle innocence ne les touche;
De la langue ils me beniſſoient,
Mais du cœur ils me maudiſſoient,
Et l'eſprit démentoit le diſcours de la bouche.

O mon cœur, ne laisse pourtant
De demeurer tousiours constant,
Sous la diuine Prouidence;
A ton Dieu sois tousiours sousmis,
Oppose à tes fiers ennemis
L'espoir de son secours & non pas ta prudence.

Certes, c'est sur luy seulement,
Qu'en mon plus sensible tourment,
Mon espoir fidelle se fonde;
C'est mon Dieu, mon Liberateur,
Mon Refuge, mon Protecteur;
Que puis-je apres cela redouter dans le monde?

De luy seul j'attens mon secours:
Ce n'est de rempars, ni de tours,
Que je veux couurir ma personne;
Il est ma gloire & mon bon-heur,
Il est ma joye & mon honneur,
Et dans ce doux espoir nul danger ne m'estonne.

Peuples, d'vne immuable foy,
En son aide, aussi bien que moy,
Mettez toutes vos esperances;
Dieu, dont seul entre les mortels,
Nous adorons les saints Autels,
Nous viendra secourir dans toutes nos souffrances.

Tous les hommes sont deceuans,
Leurs esprits changent à tous vens,
Ils ont vne insolence extrême;
Qui les peseroit d'vn costé,
Et de l'autre, la vanité,
Ils seroient plus legers que la vanité mesme.

Ne fondez point sur des tresors,
Gagnez par d'iniustes efforts
Le succés de vos entrepriſes,
Et mesme en ce mortel sejour,

N'attachez pas trop voſtre amour,
Aux richeſſes du monde innocemment acquiſes.

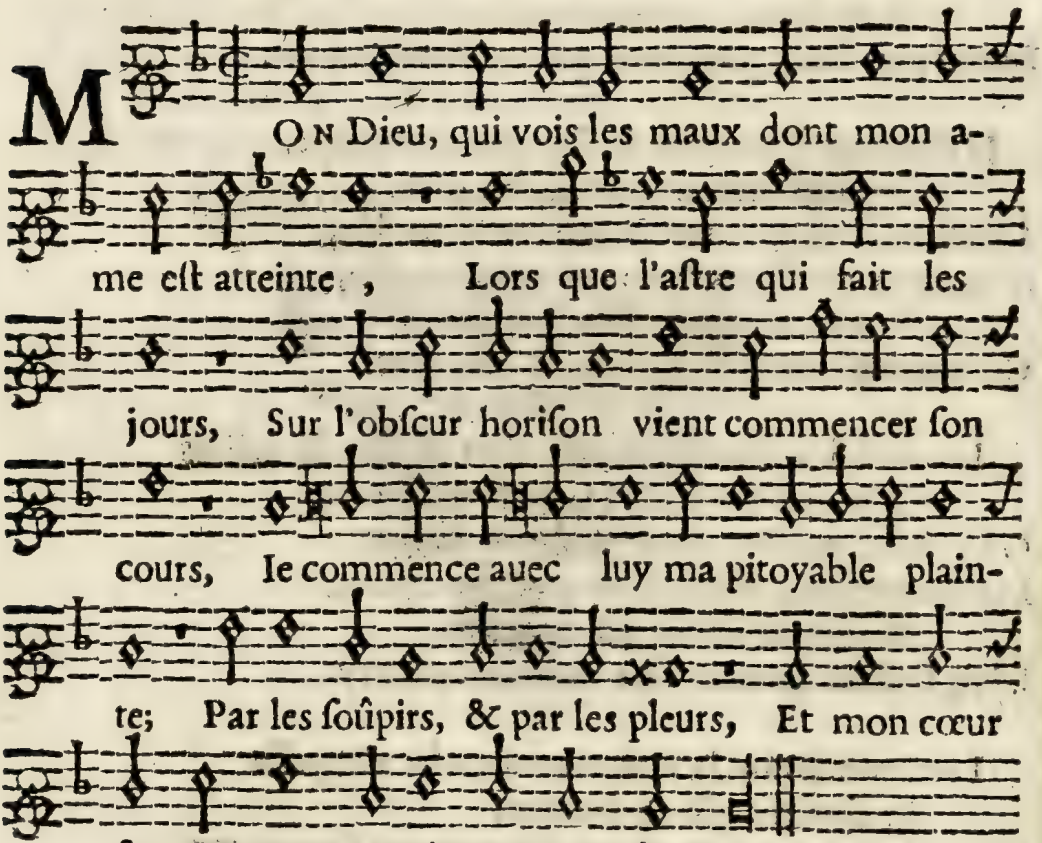
Dieu, par vne puiſſante voix,
M'a fait ouyr plus d'vne fois,
Que tout flechit ſous ſa puiſſance;
Seigneur, que ne fait ta bonté?
Et qu'adorable eſt l'équité
Qui punit les mortels, ou qui les recompenſe!

PSEAVME LXII.

Deus, Deus meus, ad te de luce vigilo.

ARGVMENT.

Dauid composa ce Pſeaume eſtant retiré dans le deſert de Ziph, pour éuiter la pourſuitte de Saül. Il montre dans la premiere partie vne extréme enuie de reuoir l'Arche ; Et dans la ſeconde, il declare ce qu'il fera quand il aura obtenu ce bon-heur.



Dans ces vaſtes deſerts où la chaleur ardente
Bruſle les ſables alterez,
Ie cherche auec frayeur des chemins égarez,
Pour fuyr d'vn grand Roy la colere ſanglante,
Et d'vne inébranlable foy,
En ce funeſte eſtat je n'aſpire qu'à toy.

Mais la plus viue ardeur, dont en ces lieux arides,
Mon cœur nuit & jour eſt atteint,

Eſt celle du deſir d'entrer en ce lieu ſaint,
Où dans ta Majeſté ſur l'Arche tu preſides,
Où j'aurois le bon-heur de voir
Reluire ta grandeur & briller ton pouuoir.

Lors que je rentreray dans tes ſaints Tabernacles,
Ie confeſſeray hautement,
Que toy ſeul m'as ſauué de mon banniſſement,
Que ta main a pour moy fait d'illuſtres miracles,
Et ces ſignes de ton amour
Seront plus doux pour moy que la clarté du jour.

Ie diray qu'à tes ſoins je ſuis plus redeuable,
Que nul autre entre les humains
Inceſſamment vers toy je leueray les mains,
Ie parleray touſiours de ton Nom adorable,
Et dans des tranſports innocens,
Ce nom reſiouïra mon eſprit & mes ſens.

Les mets les plus exquis ont bien moins de delices
Que pour moy n'en auront les chants,
Où je veux publier, en dépit des méchans,
Les merueilleux effets de tes graces propices;
Mon cœur de ſes peines guery
D'vn ſi doux aliment ſera touſiours nourry.

Lors que durant la nuit ma memoire r'appelle
Le ſouuenir de tes bontez,
Quand je voy que mes maux ſont par toy ſurmontez,
Et que ton ſaint amour me cache ſous ſon aiſle
Rien ne me peut donner d'effroy
Et d'vn nouueau lien mon cœur s'attache à toy.

Ces laſches ennemis, qu'aueugle leur malice,
Conſpirent mon trépas en vain,
Tu confondras, Seigneur, ce projet inhumain,
Tu feras ſur leur teſte éclater ta Iuſtice,
Elle abyſmera leur orgueil,
Dans la profonde nuit d'vn infame cercueil.

Le fer pour me venger moiſſonnera leur vie,
Ie verray, quand il ſeront morts,
Les loups & les corbeaux acharnez ſur leurs corps,
Ronger auec fureur ceux que rongeoit l'enuie;
Et ceux qui ne periront pas,
Sentiront des remors pires que le trépas.

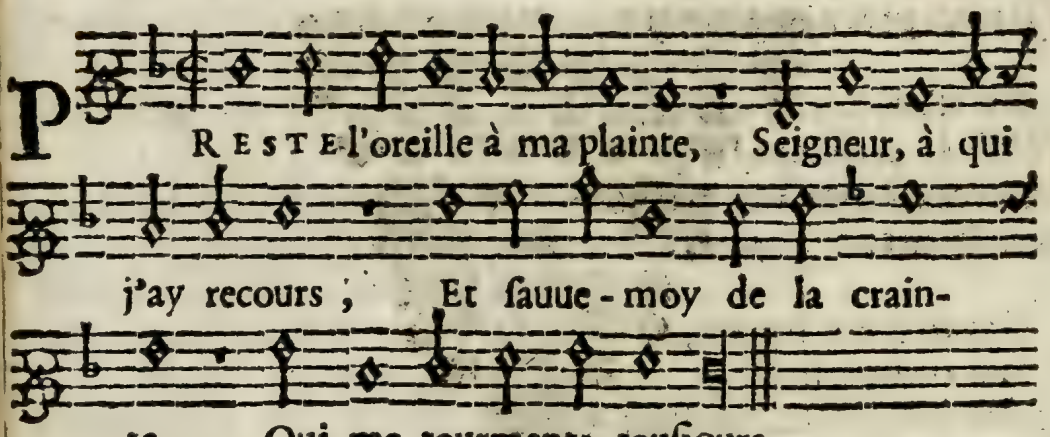
Le Roy qui te deura cette illuſtre victoire,
D'vn doux plaiſir ſera rauy,
Ses fidelles amis qui l'ont touſiours ſuiuy,
Ayant part à ſes maux, auront part à ſa gloire,
Et les traiſtres en ce moment
N'oſeront pas ouurir la bouche ſeulement,

PSEAVME LXIII.

Exaudi Deus orationem meam cùm deprecor.

ARGVMENT.

Dauid composa ce Pseaume, ayant esté contraint de quitter la Cour de Saül, pour fuyr sa persecution. Il demande à Dieu qu'il le protege contre les calomnies & les embusches de ses ennemis. Il décrit parfaitement leur médisance & leur esprit. Apres il predit leur ruine, qui fera que luy & tous les Iustes auront d'oresnauant encore plus de confiance en sa protection celeste. Quelques Interpretes Hebreux appliquent ce Pseaume à Daniel, quand il fut jetté dans la fosse des Lyons, & veulent que Dauid, par esprit de Prophetie, ait veu cette merueilleuse auenture.



D'vne troupe de perfides,
Et de pecheurs effrontez,
De leurs complots homicides,
Défens-moy par tes bontez.

Comme vne tranchante épée,
La langue des Courtisans,
Dans mon honneur est trempée,
Par des discours médisans.

Ce sont les mortelles fleches,
Par qui leur courroux puissant
En secret fait mille breches,

A l'honneur de l'innocent.

Les injures qu'ils vomiſſent
Ne leur donnent point d'horreur,
Tous les jours ils s'affermiſſent
En leur barbare fureur.

Dans leur troupe ſacrilege,
L'employ des meilleurs eſprits
Eſt de trouuer quelque piege,
Où je puiſſe eſtre ſurpris.

D'vne ſi ſubtile ruſe
Ils penſent me deceuoir,
Qu'ils diſent, qui nous accuſe?
Qui nous peut apperceuoir?

Il n'eſt de laſche artifice,
Il n'eſt de perfides tours,
Dont contre moy leur malice
Ne ſe ſerue tous les jours.

Il examinent ma vie,
Et ſont enragez de voir,
Qu'aux yeux meſme de l'enuie
Il n'y paroiſt rien de noir.

Les méchans ont de l'adreſſe,
Pour déguiſer leur deſſein;
Mais Dieu connoiſt leur fineſſe,
Et lit au fond de leur ſein.

En leur ſeuere ſupplice,
Il fait hautement ſçauoir
Combien pure eſt ſa Iuſtice,
Combien grand eſt ſon pouuoir.

Il punit leur inſolence,
Et quand ils n'y penſent pas,

Les traits que ſa main leur lance,
Leur donnent vn prompt trépas.

Leurs médiſances cruëlles
Ne norciront point ma foy,
Leurs fleches ſeront mortelles
Pour eux, & non pas pour moy.

Ceux qui verront la tempeſte,
Par tant de coups redoublez,
Choir ſur leur ſuperbe teſte,
De crainte ſeront troublez.

Ils publi'ront ſes merueilles,
Auec vne ſainte ardeur,
De ſes œuures nompareilles
Ils comprendront la grandeur.

Le juſte remply de joye,
De ſeruir vn Dieu ſi bon,
En quelque eſtat qu'il ſe voye,
Benira touſiours ſon Nom.

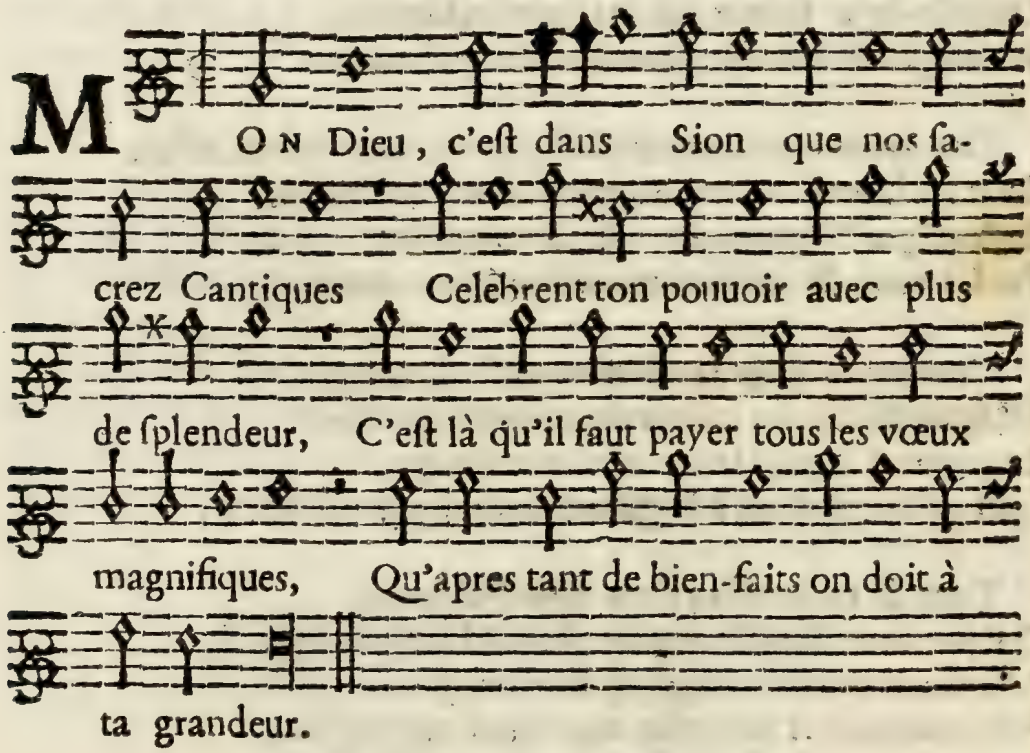
Il mettra ſon eſperance
En ſon inuincible appuy,
Tous les cœurs pleins d'innocence
Feront gloire d'eſtre à luy.

PSEAVME LXIV.

Te decet hymnus Deus in Sion.

ARGVMENT.

Ce Pſeaume, ſelon les Hebreux, fut composé par Dauid, pour remercier Dieu de la pluye qu'il auoit enuoyée, apres vne grande ſechereſſe. Le titre Grec & Latin eſt ; Cantique de Hieremie & d'Ezechiel, lors qu'ils commençoient à ſortir de la tranſmigration de Babylone ; *Mais Hieremie n'y fut jamais. Et ſaint Epiphane dit qu'Ezechiel mourut deuant la fin de cette captiuité. Theodoret témoigne que de ſon temps on ne liſoit point ce titre dans les Septante.*



C'eſt là que tu te plais aux pieuſes offrandes,
Que l'on vient preſenter ſur tes diuins Autels,
Là tu preſtes l'oreille à nos humbles demandes,
Là tu reçois les vœux que t'offrent les mortels.

Il le faut auouër, nos offenſes ſont telles,
Que nous meritons bien noſtre calamité;
Et toutesfois, Seigneur, tes bontez paternelles,
Nous viennent ſecourir en cette extremité.

Que ce Peuple eſt heureux, que ta clemence inſigne
Prend pour ſon heritage entre tous les humains,
Qui frequente ton Temple & qui te trouue digne
De t'y voir accepter les preſens de ſes mains!

En l'aſyle ſacré de ce Temple admirable,
En ce lieu que ta gloire a rendu ſi fameux,
Nous receuons touſiours de ta grace adorable
Des ſecours & des biens qui ſurpaſſent nos vœux.

De là daigne écouter nos prieres ardentes,
O toy qui ſur la Terre & la Mer imploré,
Donnes de ta faueur des marques éuidentes,
A ceux dont humblement ton Nom eſt adoré.

Ces monts qui dans le Ciel portent leurs riches teſtes,
Sont ſur leurs fondemens par ta main ſouſtenus,
Et lors que l'Ocean eſt enflé de tempéſtes,
Par les vents & les flots tes ordres ſont connus.

Comme tu ſçais des flots appaiſer les orages,
Tu ſçais fléchir les cœurs des peuples mutinez,
Et porter à la paix leurs rebelles courages,
Lors qu'on croit qu'à la guerre ils ſont plus obſtinez.

Tant de rares effets de ta ſage Puiſſance,
Qui par tout dans le monde éblouïſſent les yeux,
Aux fieres Nations, malgré leur arrogance,
Font craindre & reſpecter ton Nom victorieux.

Le Soleil ſi reglé dans ſa vaſte carriere,
Et qui conſerue tout par ſa feconde ardeur,
La Lune qui le ſuit & luy doit ſa lumiere,
Par leur cours meſuré font louër ta grandeur.

Nos champs que deſoloit l'ardente ſechereſſe,
Viennent de reſſentir ta propice bonté,
Vne feconde pluye y remet la richeſſe,
Et fait tout eſperer de leur fertilité,

Le ruiſſeau du Seigneur, où l'onde eſtoit tarie,
Enflé comme vn torrent, murmure entre ſes bords,
L'eau qui tombe des Cieux d'vne douce furie,
Des guerets alterez conſerue les treſors.

On voit ſortir du ſein des ſyllons qu'elle enyure,
Des épis plus toufus qu'ils n'ont jamais eſté;
La face de la terre aujourd'huy nous deliure
De la mortelle peur d'vne ſterilité.

De fruits en tous endroits on la voit couronnée,
Et jamais tes bontez n'ont en tant de façons
Fait paroiſtre à nos yeux vne ſi riche année,
Et par vn ſoin ſi doux conſerué nos moiſſons.

On reuoit la verdure en ces plaines deſertes,
Dont le ſein ſe fendoit par l'ardente chaleur,
Du pied juſqu'au ſommet nos collines ſont vertes,
Et nous montrent leur joye en leur viue couleur.

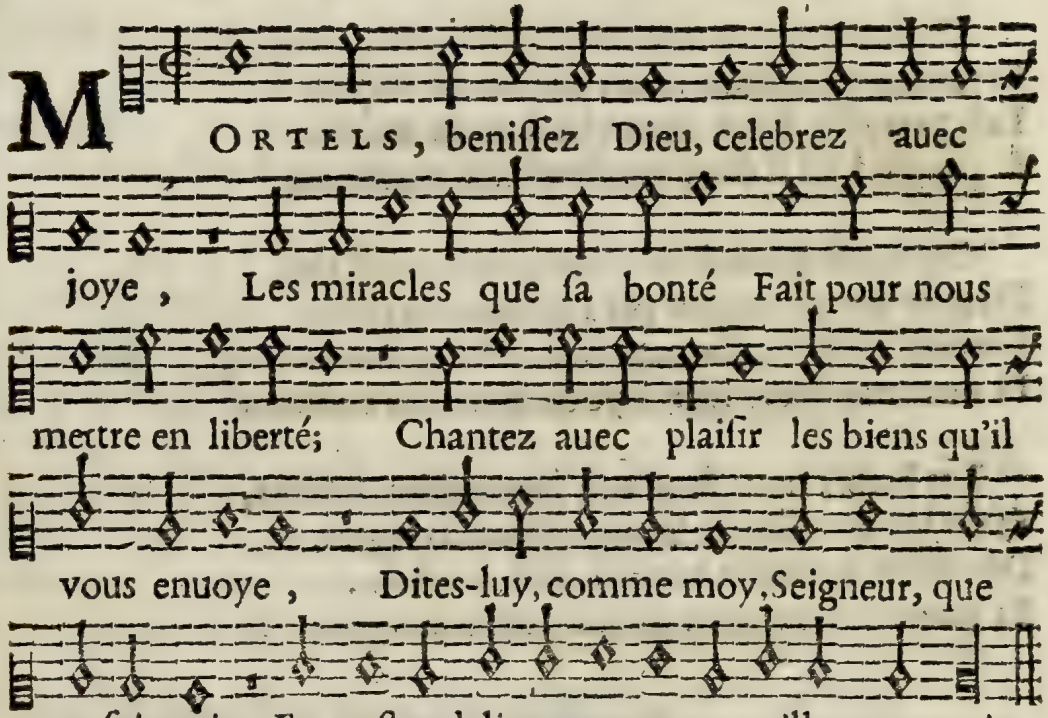
Les brebis nous font voir leur toiſon delicate,
Et ſur les prez fleuris ſautent à bonds legers,
De treſors precieux toute la plaine éclate,
Et retentit des chants de nos jeunes bergers.

PSEAVME LXV.

Iubilate Deo omnis terra, psalmum dicite nomini eius.

ARGVMENT.

Dans ce Pseaume qui n'est pas de Dauid, selon mon opinion, l'Autheur exhorte tous les hommes à considerer les merueilles que Dieu a faites, pour la déliurance de son Peuple. Il semble qu'il ait esté composé apres le retour de la captiuité de Babylone, & peut-estre en chemin.



Les cruëls ennemis de ton Peuple fidelle,
Qui disoient que jamais ta main
Ne romproit son joug inhumain,
Se sont trouuez menteurs dans leur haine mortelle;
Donc que toute la terre, en sa vaste rondeur,
Adore ta puissance & chante ta grandeur.

Venez voir, ô mortels, des œuures redoutables
Du vray Dieu que nous adorons,
Et dont, lors que nous l'implorons,
Les paternelles mains nous sont si fauorables;
Venez voir comme il sçait, par des coups merueilleux,

Confondre les desſeins des hommes orgueilleux.

C'eſt luy qui pour punir vn Monarque perfide,
Et dans ſa vengeance obſtiné,
Iadis, à ſon Peuple eſtonné,
Ouurit vn chemin ſec dans l'element liquide,
Et qui luy fit trouuer vn paſſage nouueau,
Où luy meſme croyoit rencontrer le tombeau.

Par luy ſeul il ſouſtient le poids de ſon Empire,
Il voit toutes vos actions,
O temeraires Nations
Dont l'orgueil ſi ſouuent a prouoqué ſon ire!
Changez donc de conduite, & ne vous fiez pas,
Pour luy faire la guerre, aux forces de vos bras.

Beniſſez ſa bonté, celebrez ſa clemence,
Qui durant la calamité
D'vne horrible captiuité,
Affermit de nos cœurs la fragile conſtance;
Et qui nous retira des portes de la mort,
Où nous precipitoit noſtre rigoureux ſort.

De meſme que l'argent dans le feu ſe r'affine;
Ainſi par la punition
D'vne longue ſujetion,
Nous auons tous paſſé par l'eſpreuue diuine,
Et ta juſte fureur, par mille aduerſitez,
A longuement purgé nos infidelitez.

Tu nous as fait tomber dans des pieges funeſtes,
Et ſans vn moment de repos,
Nous auons veu ſur noſtre dos
Choir les plus rudes coups des vengeances celeſtes;
Des Maiſtres inſolens aux pieds nous ont foulez,
Et nul rayon d'eſpoir n'a nos maux conſolez.

Chaque jour nous ſentions des miſeres nouuelles,
Penſions nous reſpirer vn peu,

Apres eſtre échappez du feu,
Nous eſtions engloutis par des vagues cruëlles;
Mais ton bras immortel apres ce long tourment,
Enfin nous a donné du raifraichiſſement.

I'entreray dans ton Temple, ô Seigneur debonnaire!
Par des holocauſtes fameux,
Ie m'acquitteray de ces vœux,
Que dans l'affliction mon eſpoir m'a fait faire,
Pour toy je choiſiray parmy tous mes troupeaux,
Et mes bœufs les plus gras & mes meilleurs aigneaux.

Mortels, preſtez l'oreille, apprenez dans l'hiſtoire
Des merueilles que mon Sauueur,
A voulu faire en ma faueur,
Combien ſon bras eſt fort, combien grande eſt ſa gloire;
Dans les diuers mal-heurs qui troublerent mes jours,
Ma bouche a de luy ſeul imploré le ſecours.

Si mon cœur n'euſt banny la fraude & la malice,
Mon Dieu ne m'euſt point écouté,
Et bien-toſt ſon bras redouté
Euſt fait tomber ſur moy les traits de ſa Iuſtice;
Mais ma voix le toucha par ſon lugubre accent,
A cauſe que mon cœur luy parut innocent.

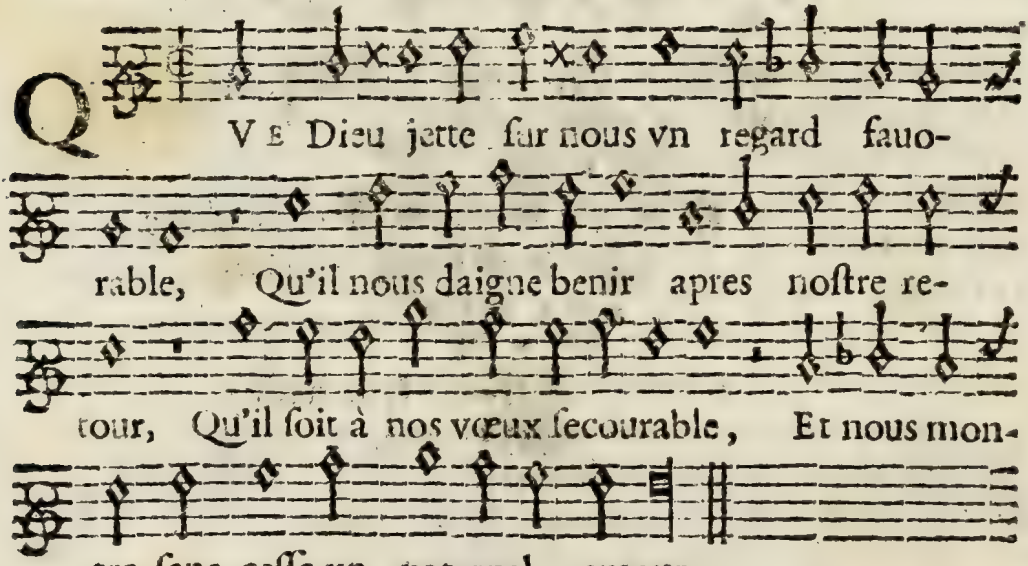
Beny ſoit le Seigneur qui m'eſt ſi fauorable,
Qui n'a point mes vœux rejettez,
Et dont les puiſſantes bontez
M'ont enfin retiré de mon ſort déplorable;
Que le doux ſouuenir de ſes rares bien-faits,
Dans mon cœur amoureux ne s'eſteigne jamais.

PSEAVME LXVI.

Deus misereatur nostri, & benedicat nobis.

ARGVMENT.

Ce Pseaume semble auoir esté composé apres le retour de la captiuité de Babylone ; l'Auteur implore la continuation des misericordes de Dieu, afin que les peuples infidelles viennent à la connoissance de son Nom.



Que dans nostre salut sa puissance paroisse,
Que dans nostre mal-heur, par sa grace finy,
Toute la terre le connoisse,
Et qu'en nous son saint Nom de chacun soit beny.

Seigneur, qu'en tous endroits tous les hommes te loüent
Comme le Souuerain des peuples & des Rois,
Et qu'auec plaisir ils auoüent,
Que par tout la justice accompagne tes loix.

Qu'ils celebrent par tout tes merueilles diuines;
Mais qu'vn zele plus pur anime nos chansons,
Voyant nos plaines sans espines
Estaler le tresor de leurs riches moissons.

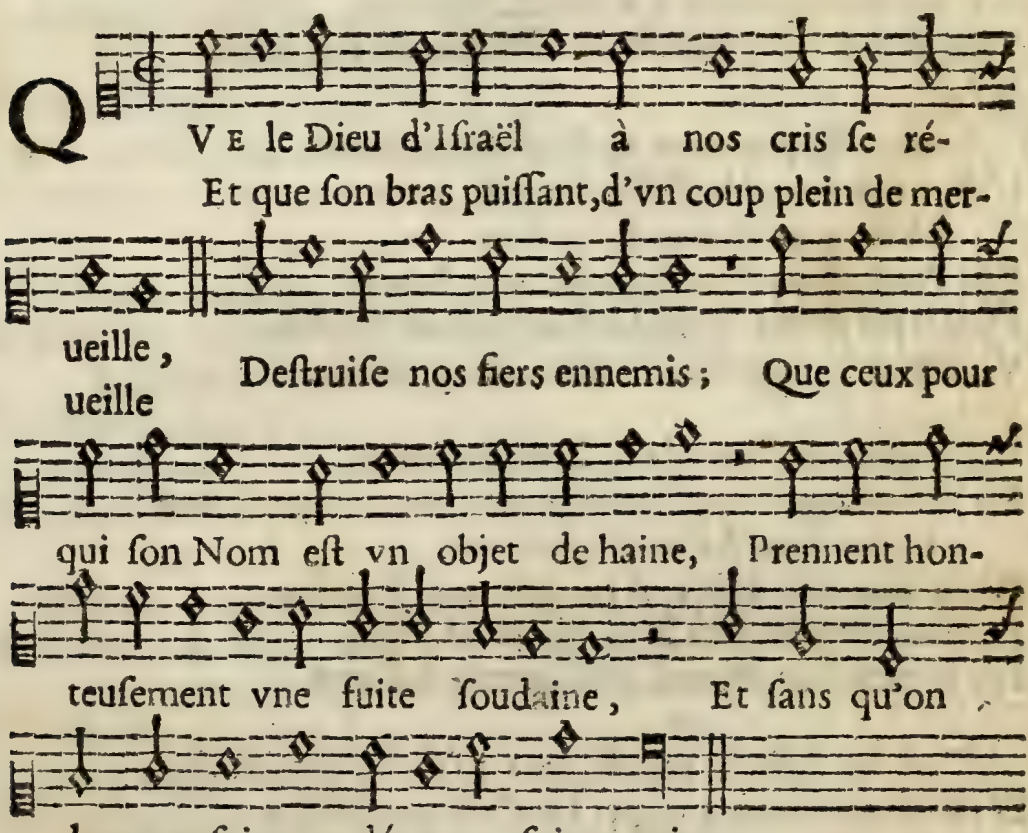
Que Dieu dont la puiſſance eſt par nous ſi connuë,
Noſtre Dieu nous beniſſe entre tous les humains,
Que ſes dons il nous continuë,
Et qu'on craigne par tout le pouuoir de ſes mains.

PSEAVME LXVII.

Exurgat Deus, & dissipentur inimici eius.

ARGVMENT.

Ce Pseaume est vn des plus difficiles du Psautier, à cause des frequentes mutations des personnes qui y sont introduites. Pour le sujet, quelques Interpretes estiment qu'il a esté composé par Dauid, lors qu'il mit l'Arche dans la forteresse de Sion. D'autres disent que ç'a esté apres quelque illustre victoire; Ie pense que c'est plustost auant quelque grande & importante guerre; Mais il n'est pas aisé de la designer, si ce n'est celle qu'il fit contre les Philistins. Il paroist par les 17. & 18. versets que l'Arche estoit sur le mont de Sion. Les Peres rapportent ce Pseaume à la Resurrection & à l'Ascension de Iesus-Christ. Et l'Apostre en cite vn verset dans l'Epistre aux Ephesiens en ce sens.



Que de ces orgueilleux la force consumée
En son dernier destin ressemble à la fumée,
Qui se dissipe en s'esleuant,
Que leur vain appareil fonde deuant son ire,
Comme deuant le feu l'on voit fondre la cire,
Et que leur fol espoir n'enfante que du vent.

Qu'au contraire, les bons qui marchent dans ses voyes,
En de sobres festins goustent de pures joyes,
Et des plaisirs tous innocens;
Que mépriſant la foudre, encore qu'elle gronde,
Ils conseruent leurs cœurs dans cette paix profonde,
Qui passe de bien loin les delices des sens.

Iustes, à l'Eternel presentez des cantiques,
Celebrez à l'enuy les grandeurs magnifiques,
D'vn Dieu si puissant & si bon;
Il marche sur les Cieux, il regle leur carriere,
A leurs astres brillans il donne la lumiere,
Tout cede à son pouuoir, le Seigneur est son nom.

Sautez, égayez-vous en sa presence sainte,
C'est à nos ennemis d'estre saisis de crainte;
Il en voit les projets malins;
Eux l'ont auec raison pour vn Iuge seuere,
Mais il est parmy nous dans son amour sincere,
Vn espoux à la vefue, vn pere aux orphelins.

Il regarde les bons de sa sainte demeure,
Par de nouueaux bien-faits il leur montre à toute heure
Qu'en vain il n'en est pas beny;
D'vne heureuse lignée, il remplit leurs familles,
Et ce nombre fecond & de fils & de filles,
Par le moindre discord, n'est jamais desvny.

C'est luy qui des captifs, lors qu'ils luy sont fidelles,
D'vn bras victorieux rompt les chaisnes cruëlles,
Il comble leurs champs de ses dons;

Au

Au contraire, il reduit ſous vn rude ſeruage,
Ceux dont le fol orgueil luy reſiſte & l'outrage,
Et leurs champs alterez ſont couuerts de chardons.

Seigneur, quand tu guidois, par des lieux effroyables,
Nos Peres deliurez des fers impitoyables,
Qui les preſſoient ſi rudement,
La terreur eſbranla la maſſe de la terre,
Vne rauine d'eau cheut auec le tonnerre;
Et Sinaï trembla iuſques au fondement.

Cette heureuſe contrée, où l'on te rend hommage,
Et qu'à ton peuple ſaint tu donnes en partage,
Eſprouue touſiours ta bonté;
S'il pleut trop longuement, par le chaud tu l'eſſuyes,
Et contre la chaleur tu luy garde des pluyes,
Qui luy rendent bien-toſt ſa premiere beauté.

Ainſi par le doux ſoin que prend ta Prouidence,
La campagne en tout temps fournit en abondance
La nourriture aux animaux,
L'auare laboureur y recueille l'vſure
Du ſoin & du trauail d'vne longue culture,
Et le pauure y rencontre vn remede à ſes maux.

Hebreux, ce meſme Dieu, pour l'honneur de ſa gloire,
De nos fiers ennemis nous donnant la victoire,
Ramenera bien-toſt la paix,
Il nous accordera les graces deſirées,
Et nos femmes, par luy ſaintement inſpirées,
Ne feront point de vœux qui ne ſoient ſatisfaits.

Ces Rois, qui contre nous preparent tant d'armées,
Par la flame & le fer les verront conſumées,
Ils fuiront, ils fuiront ſoudain;
Nos eſpouſes, quittant leurs paiſibles quenoüilles,
Partageront pour nous les ſuperbes dépoüilles
De ceux qu'aura vaincus noſtre vaillante main.

Euſſiez-vous la noirceur, ô mes troupes guerrieres,
De ceux qui ſont couchez au milieu des chaudieres,
Vous changerez cette couleur;
Vous prendrez voſtre vol, n'eſtant plus trauaillées,
Comme fait la Colombe aux aiſles émaillées,
Où l'or mẽſle à l'argent ſa brillante paſleur.

Lors que ce Dieu puiſſant qui garde nos Prouinces,
Fauorable à nos vœux, en chaſſera les Princes,
Qui les rempliſſent de terreur ;
Elles qui maintenant couuertes de tenebres
Ne preſentent aux yeux que des objets funebres,
Du ſommet de Selmon paſſeront la blancheur.

Tous les champs Paleſtins qu'il nous donne en partage,
Sont par luy defendus comme ſon heritage,
Tous leurs monts ſont chers à ſes yeux;
Mais auecque Sion où repoſe ſon Arche,
Nul, en comparaiſon, à cette heure ne marche,
Bazan, tout gras qu'il eſt, n'eſt point ſi glorieux.

Bazan qui juſqu'au Ciel portes ton front ſuperbe,
Coſtaux, où les brebis trouuent touſiours de l'herbe,
Il le faut ceder à Sion;
Aujourd'huy c'eſt le mont de faueur & d'eſlite,
C'eſt l'auguſte ſejour où le Seigneur habite,
C'eſt le plus doux objet de ſon affection.

Là ce Dieu dont le Ciel les merueilles publie,
A de ſa Royauté la demeure eſtablie,
Sans craindre les rebellions;
C'eſt ce Dieu dont les mains enchaiſnent la victoire,
Et qui prés de ſon char reſplendiſſant de gloire
Voit ſes diuins ſoldats voler par millions.

Il monte triomphant dans le diuin Empire,
Il y meine auec luy la troupe qu'il retire
Du ſuperbe joug des Enfers,

Apres vn long trauail au repos elle arriue,
Elle eſtoit des demons vne vile captiue,
Et d'vn Dieu maintenant elle porte les fers.

Tu nous promets, Seigneur, vn ſemblable partage,
Et tu nous fais bien voir que pour noſtre auantage
Tu quittes le mortel ſejour ;
Du haut du Firmament à plaines mains tu verſes,
Sur les pauures mortels, des graces ſi diuerſes,
Qu'on connoiſt que l'abſence augmente ton amour.

Tu ſoûmettras vn jour à ton obeïſſance,
Ceux qui dans leur orgueil doutant de ta puiſſance,
Se ſont reuoltez contre toy ;
Ton culte bannira l'aueugle idolatrie,
Et Sion deuiendra la commune patrie
De tous ceux qui voudront reconnoiſtre ta Loy.

Beny ſoit le Seigneur, dont les mains nous défendent,
Dont les bien-faits ſur nous comme en foule deſcendent,
Qui daigne eſtre noſtre flambeau ;
Beny ſoit noſtre Dieu qui nous eſt ſi propice,
Qui ſçait quand il luy plaiſt combler le precipice,
Et par mille chemins nous tirer du tombeau.

Il n'en faut point douter, ce Dieu ſi fauorable,
Doit ſur les ennemis de ſon Nom adorable
Décharger ſon bras irrité,
Il a pour les punir les foudres toutes preſtes,
Il va fouler aux pieds les orgueilleuſes teſtes
De ceux qui dans leur crime ont tant de vanité.

Il me plaiſt, nous dit-il, vous donnant la victoire,
De couronner vos fronts d'vne auſſi grande gloire,
Que fut celle de vos Ayeux,
Lors qu'au Roy de Bazan ils donnerent la fuite,
Et quand les flots bruyans ſous ſa ſeure conduite,
En deux liquides murs ſe hauſſerent pour eux.

Ie veux de ces méchans, dont l'audace m'outrage,
Faire dans ma fureur vn funeſte carnage,
Car vos ennemis ſont les miens ;
Vous lauerez vos pieds dans les rouges fontaines
Du ſang qui ſortira de leurs perfides veines,
Et ſa pourpre teindra la langue de vos chiens.

Seigneur, quand au paſſé l'auenir ie compare,
Ie ne ſçaurois douter qu'vn miracle ſi rare
Ne couronne noſtre deſſein ;
L'Egypte qui tenoit tes Enfans en ſeruage,
Reconnut ton pouuoir dans l'illuſtre paſſage,
Que leur donna la mer au milieu de ſon ſein.

O Dieu ! que comme mien à bon droit ie reclame,
Retirant nos Ayeux de cette chaine infame,
Où les mit vn Prince brutal,
Pour marquer le chemin tu te mis à leur teſte,
Du barbare element tu retins la tempeſte,
Et tu fis de ſon onde vn ſolide criſtal.

Nos Peres, en baiſant le ſable du riuage,
D'vn triomphe fameux dreſſerent l'equipage,
La pompe aux Princes commençoit,
Les chantres les ſuiuoient en habits magnifiques,
Au ſon des inſtrumens accordant des cantiques ;
Apres, l'aymable chœur des femmes s'auançoit.

Deſcendans de Iacob, celebrez, diſoient-elles,
Du Monarque eternel les bontez eternelles,
Loüez ſon pouuoir glorieux ;
La troupe reſpondoit, Il n'eſt rien de ſi juſte,
Et Benjamin ſur luy dans cette feſte auguſte,
Marchant au premier rang, attiroit tous les yeux.

Benjamin qui deuoit gouuerner nos Prouinces,
Quoy que le plus petit entre tant d'autres Princes,
Eſprouuoit de charmans tranſports;

Tous les chefs de Iuda l'admiroient ſans enuie,
De ceux de Zabulon la troupe eſtoit ſuiuie,
Et Nephtali montroit ſes ſuperbes treſors.

Seigneur, ſois aux Enfans ce que tu fus aux Peres,
Couronne nos deſſeins par des ſuccés proſperes,
Et ne nous laiſſes plus ſouffrir,
Sauue-nous des dangers où nous jette la guerre,
Acheue ton ouurage & les Rois de la terre
Dans ton Temple viendront leurs hommages t'offrir.

Repouſſe dans leurs forts ces taureaux effroyables,
Dont la haine a rendu les cœurs impitoyables,
Pour tes innocentes brebis;
Fay d'vn peuple brutal ceſſer la violence,
Des Princes orgueilleux abbaiſſe l'inſolence,
Et foule ſous tes pieds l'argent de leurs habits.

Deſtruy ces Nations à la guerre animées,
Venge par le débris de leurs fieres armées,
Le mépris qu'ils font de ta Loy,
Que les Rois de l'Egypte & de l'Ethyopie,
Qui blaſphement ton Nom par vn orgueil impie,
Viennent par leurs preſens t'aſſeurer de leur foy.

Cependant, celebrez, ô Royaumes du Monde,
Ce Roy de tous les Rois, dont la bonté profonde
Eſt voſtre ferme fondement;
Loüez Dieu qui ſur tout emporte la victoire,
Et qui met pour jamais le Troſne de ſa gloire,
Sur le front eſtoillé du vaſte firmament.

Confeſſez que tout cede à ſa magnificence,
En faueur d'Iſraël admirez ſa puiſſance,
Loüez ſes effets merueilleux,
Sa redoutable voix a la force du foudre,
Et d'vn mot ſeulement il peut reduire en poudre
Des plus fermes rochers le ſommet orgueilleux.

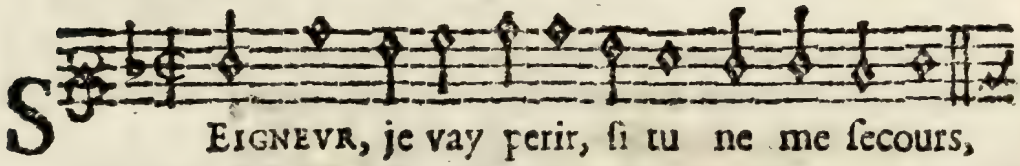
Il fait voir par ſes Saints des bontez nompareilles,
En eux plus clairement de plus grandes merueilles,
Montrent ſon pouuoir infiny,
Des Enfans de Iacob, de ſon cher heritage,
Il ſoûtiendra touſiours la force & le courage,
Que ſon ſaint Nom par eux à jamais ſoit beny.

PSEAVME LXVIII.

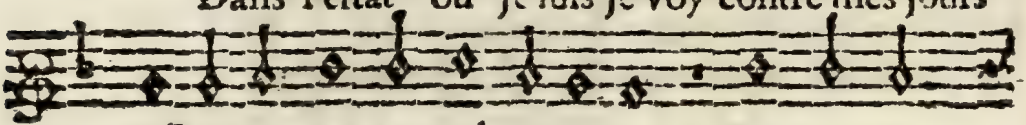
Saluum me fac Deus: quoniam intrauerunt aquæ.

ARGVMENT.

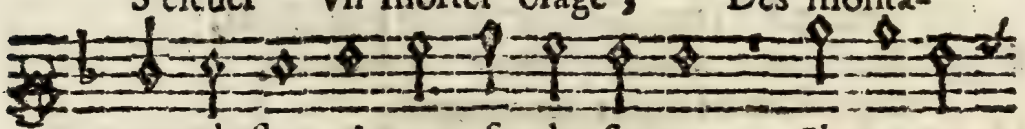
Les Apoſtres ayant interpreté pluſieurs verſets de ce Pſeaume, de la Paſſion du Fils de Dieu, il n'eſt pas raiſonnable que nous y cherchions vn autre ſens.



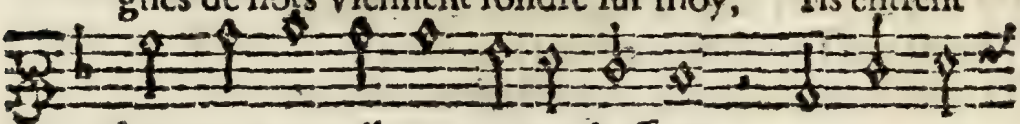
SEIGNEVR, je vay perir, ſi tu ne me ſecours,



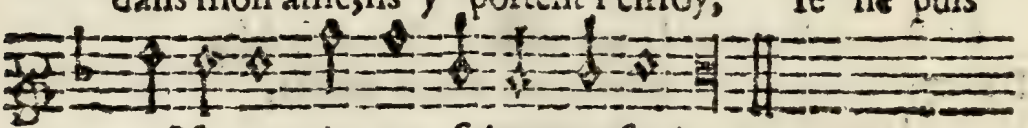
Dans l'eſtat où je ſuis je voy contre mes jours



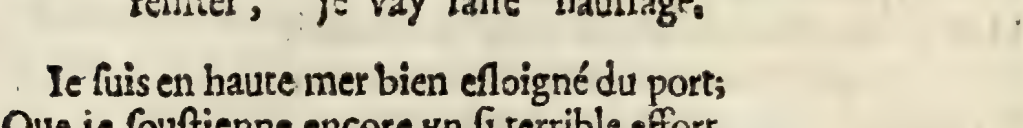
S'éleuer vn mortel orage, Des monta-



gnes de flots viennent fondre ſur moy, Ils entrent



dans mon ame, ils y portent l'effroy, Ie ne puis



reſiſter, je vay faire naufrage.

Ie ſuis en haute mer bien eſloigné du port;
Que je ſouſtienne encore vn ſi terrible effort,
C'eſt vne incroyable merueille,
En ce mal-heur extrême, helas! j'ay beau prier,
Ma voix s'eſt enroüée à force de crier,
Mais pour ouïr mes cris mon Dieu n'a point d'oreille.

De mes yeux languiſſans, tous les pleurs ſont ſeichez,
Au Ciel ils ont eſté ſi long-temps attachez,
Dans l'eſpoir de l'aide diuine,
Que j'en ſens maintenant defaillir la clarté,
Et que voyant de moy tout remede écarté,

Vne mortelle peur me glace la poitrine.

I'ay bien plus d'ennemis que je n'ay de cheueux,
Bien que pour mon trépas ils faſſent mille vœux,
Ie n'ay point merité leur haine;
Vn pouuoir redoutable à leur malice eſt joint,
Ie paye à la rigueur ce que je ne dois point,
Les autres font le mal, & j'en porte la peine.

Tu connois clairement leur barbare fureur,
Tu ſçais ſi c'eſt mon crime ou ſi c'eſt mon erreur,
Qui dans ces miſeres me plonge;
Ie pourrois aux mortels déguiſer mon peché,
Mais il ne pourroit pas te demeurer caché,
Par les fauſſes couleurs dont ſe ſert le menſonge.

Que ceux qui ſur ton aide ont fondé leur eſpoir,
Et qui dans leurs ennuis implorent ton pouuoir,
O puiſſant Seigneur des armées!
Ne ſoient point dans la honte & la confuſion,
Voyant que ſans ſuccés, en cette occaſion,
Tes puiſſantes bontez ſont par moy reclamées.

C'eſt pour l'amour de toy qu'en l'eſtat où je ſuis,
Des opprobres cruëls, qu'on joint à mes ennuis,
Ie ſouffre la rigueur amere,
Mon viſage eſt confus, mon cœur eſt eſtonné,
Mes freres inhumains m'ont tous abandonné,
Et je ſuis eſtranger aux enfans de ma mere.

Mais je ne reſſens point, ô mon celeſte Roy!
Les traits injurieux que l'on tire ſur moy,
Durant cette noire tempeſte;
De ta ſainte Maiſon le zele vehement
Allume dans mon ame vn ſaint embraſement,
Ce qu'on dit contre toy, retombe ſur ma teſte.

I'ay jeuſné, j'ay prié, mais mon jeuſne & mes pleurs,
Des ces hommes brutaux qui cauſent mes douleurs,

Ont excité la raillerie ;
D'vn cilice piquant j'ay mon corps reueſtu,
Et ce ſigne d'vn cœur de triſteſſe abbatu,
Eſt pour eux vn ſujet d'vne aigre moquerie.

Pour noircir mon honneur ces gens n'eſpargnent rien,
Ie me trouue aujourd'huy le public entretien
Et des carrefours & des tables;
Et lors que les plus grands ſont en quelque feſtin,
Dans l'excés inſolent où les porte le vin,
Ils noirciſſent mon nom par des chants deteſtables.

Cependant, ô mon Dieu ! j'implore ton ſecours,
I'attens par ta bonté de reuoir de beaux jours
Succeder à mes nuis funeſtes,
Fay bien-toſt reuenir cette belle ſaiſon,
Par ta miſericorde enten mon oraiſon,
Et comble mon eſprit de tes graces celeſtes.

Tire-moy du bourbier où je ſuis enfoncé,
A ceux qui de ma mort l'arreſt ont prononcé,
Ne m'abandonne pas en proye;
Apres m'eſtre à ta grace addreſſé ſi ſouuent,
Ne permets pas qu'au gré de la vague & du vent,
Dans le gouffre des flots aujourd'huy je me noye.

Eſcoute ma priere, ô mon benin Sauueur,
Fay-moy ſelon mes vœux reſſentir la faueur
De tes ſaintes miſericordes;
Iette ſur moy ces yeux ſi doux & ſi puiſſans;
Mais ſi tu veux guerir tous les maux que je ſens,
Il faut que promptement ce bon-heur tu m'accordes.

Prend le ſoin de ma vie & vien la garentir
Des cruëls ennemis qui me font reſſentir
Les plus noirs effets de leurs rage,
Tu connois les ingrats qui me font tant de mal,
Et vois par leurs affrons, & leur courroux brutal,
Quelle confuſion me couure le viſage.

Ie n'attens tous les jours que honte & que tourment,
Mon cœur ne gouſte pas le repos d'vn moment,
Mon eſprit eſt remply d'alarmes ;
Ie penſois que quelqu'vn ſentiroit mes douleurs,
Mais, pour me conſoler dans de ſi grands mal-heurs,
Nul par compaſſion ne m'a donné des larmes.

Helas ! loin de me plaindre en l'eſtat où je ſuis,
Bien loin de ſoulager mes funeſtes ennuis,
Ils m'ont fait vn nouuel outrage;
Et ſans apprehender la colere du Ciel,
Quand j'ay ſenty la faim, ils m'ont donné du fiel,
Le vinaigre en ma ſoif m'a ſeruy de breuuage.

Pour punir juſtement cette inhumanité,
Que leur table où l'on voit auec la vanité,
La gourmandiſe triomphante,
Lors qu'ils viendront y prendre vn ſuperbe repas,
Soit vn piege, où trouuant vn infame trépas,
Ils reçoiuent le prix de leur rage ſanglante.

Que le flambeau du jour ne luiſe point pour eux,
Et que ſous des fardeaux, auſſi lourds que honteux,
Leur dos ſans relaſche gemiſſe;
O Dieu ! fait leur ſentir ta plus aſpre fureur.
Car pour bien chaſtier leur criminel erreur,
C'eſt trop peu d'employer ta commune juſtice.

Que leurs riches Palais jadis ſi frequentez
Ne ſoient plus deſormais des hommes habitez,
Qu'il n'y loge que des orfrayes;
Ces cruëls à tes coups ont adjouſté les leurs,
Et loin d'auoir pitié de mes longues douleurs,
Par d'infames diſcours ils ont aigry mes playes.

Qu'aux horribles forfaits qui leur ſemblent ſi beaux,
Adjouſtant tous les jours quelques forfaits nouueaux,
Ils en rempliſſent la meſure ;
Qu'à leurs mauuais deſirs en proye eſtant laiſſez,

De ton liure diuin leurs noms soient effacez,
Et que de leur malice ils recueillent l'vsure.

Ie suis pauure, ô mon Dieu ! j'ay le cœur plein d'ennuy,
Mais je croy qu'à mes maux tu voudras aujourd'huy
Ouurir & le cœur & l'oreille,
Bien-tost pour tes faueurs je beniray ton Nom,
O Seigneur, que j'éprouue aussi puissant que bon,
Bien-tost de mon salut je diray la merueille.

Offrant à ton honneur des cantiques nouueaux,
Ie t'appaiseray mieux par le sang de mes veaux,
Qui poussent leurs cornes nouuelles,
Les affligez rauis de ma prosperité,
Prendront part à l'éclat de ma felicité,
Et loü'ront auec moy tes bontez eternelles.

O vous, qu'a poursuiuis vn mal-heur obstiné,
Le repos à nos vœux, sans doute est destiné;
Enfin vous aurez la victoire,
Seruez Dieu seulement & vous viurez tousiours,
Iamais ses seruiteurs n'ont cherché son secours,
Qu'il ne l'ait fait soudain éclater pour leur gloire.

Que son Nom soit beny par les concerts des Cieux,
Qu'en terre pour vn Nom si saint, si glorieux,
Par tout des cantiques s'entendent,
Que la mer par le bruit de ses flots mugissans,
Celebre le pouuoir de ses bras tout-puissans,
Que ses hostes diuers leurs hommages luy rendent.

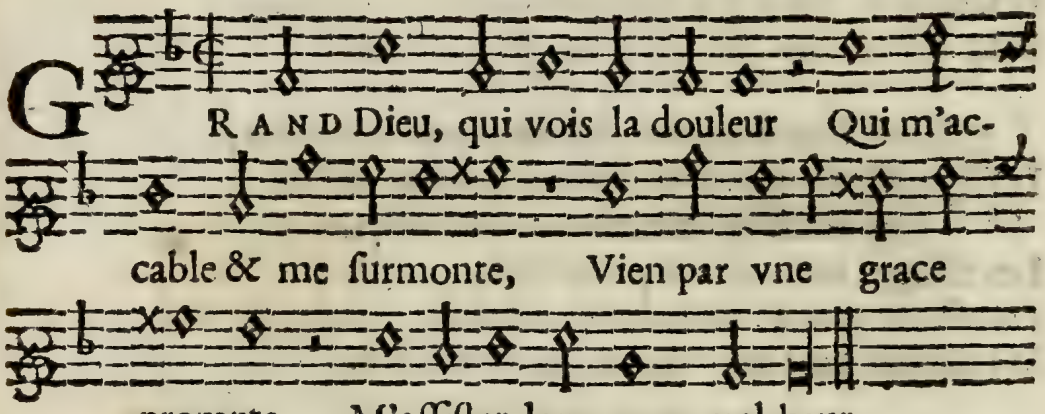
Il tirera Sion de ses aduersitez,
Iuda rebastira ses fameuses citez,
Apres vn funeste rauage,
Leurs heureux citoyens y viuront triomphans,
Et de ce doux sejour les peres aux enfans
Laisseront en repos l'agreable heritage.

PSEAVME LXIX.

Deus in adjutorium meum intende.

ARGVMENT.

Dauid dans ce Pſeaume implore vne prompte aſſiſtance de Dieu contre ſon fils Abſalon.



Remplis de honte & d'effroy,
Ceux qui pourſuiuent ma vie,
Et dont la maligne enuie,
A tant de fureur pour moy.

Confon le deſſein brutal,
De ces perfides rebelles,
Qui dans leurs cœurs infidelles,
Me ſouhaittent tant de mal.

Renuerſe ceux dont les cris
Montrent que dans mon ſupplice,
Aux effets de la malice,
Ils ajouſtent le meſpris.

Mais que ceux de qui la foy,
Implore ton aſſiſtance,
Reçoiuent en recompence
Des faueurs dignes de toy.

Que ſe voyant aſſiſtez

Ils diſent auecque joye,
Beny ſoit Dieu qui déploye
Les treſors de ſes bontez.

Cependant, aſſiſte-moy,
Ie ſuis pauure & miſerable,
Tout me paroiſt redoutable,
Dans l'eſtat où je me voy.

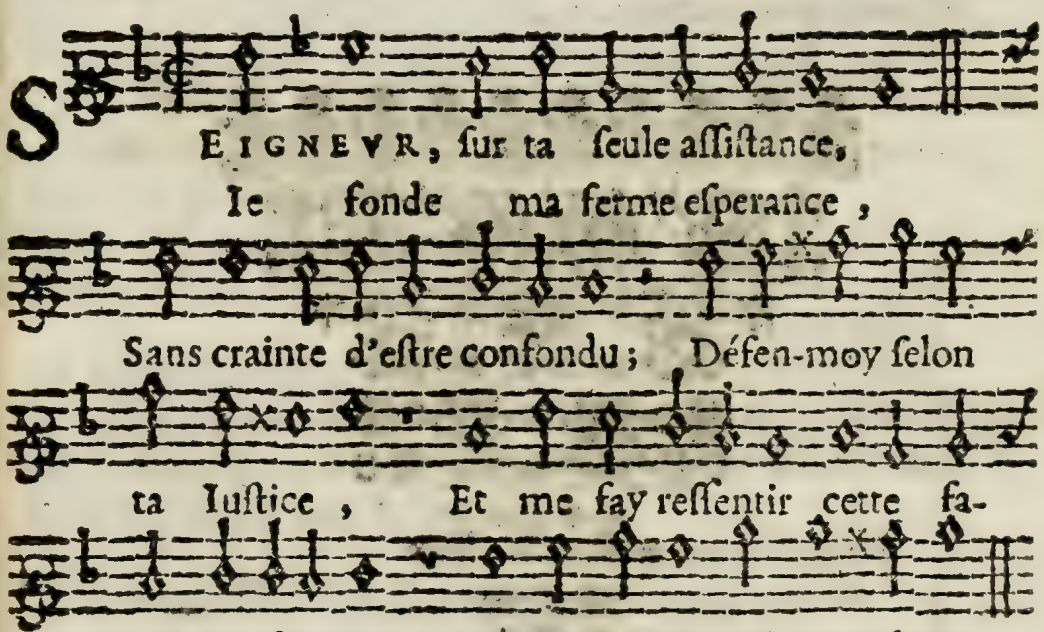
Seigneur, à toy j'ay recours,
Mon cœur t'inuoque ſans ceſſe,
Et puis que le mal me preſſe,
Haſte pour moy ton ſecours.

PSEAVME LXX.

In te Domine speraui, non confundar in æternum.

ARGVMENT.

Ce Pseaume a esté composé pour le mesme sujet que celuy qui le precede ; c'est pourquoy dans l'original il est sans titre. Dauid composa l'vn & l'autre, lors qu'il fut contraint de s'enfuyr deuant son fils Absalon ; ce qui paroist par le 10. verset, où il prie le Seigneur de ne l'abandonner point au temps de sa vieillesse. Il luy demande son assistance contre ses ennemis qui s'esleuent de toutes parts ; & il luy promet de la reconnoistre par de nouuelles loüanges, & par vne eternelle fidelité.



Dans ma detresse nonpareille,
A mes plaintes preste l'oreille,
Sois ma citadelle & mon fort;
Contre cét horrible deluge,
En ta seule bonté je cherche mon refuge,
Et je n'ay que toy pour support.

Deliure-moy de la puissance,

Du pecheur que mon innocence,
Rend encore plus inhumain;
Ne permets pas que l'homme inique,
Qui meſpriſe tes loix d'vne audace publique,
Me tienne captif ſous ſa main.

C'eſt à toy ſeul que je m'adreſſe,
Toy ſeul dés ma tendreſſe jeuneſſe,
Es mon eſpoir plus aſſeuré;
O Protecteur de ma miſere,
Dés que je ſuis ſorty du ventre de ma mere,
Ton bras s'eſt pour moy declaré.

En tous lieux auſſi je me vante
De ta protection puiſſante,
Contre vne mortelle fureur;
Helas! dans le mal qui m'afflige,
Chacun eſpouuanté me fuit comme vn prodige
Et je ſuis vn objet d'horreur.

Tu me ſouſtiens & tu me venges,
Faut-il donc pas que tes loüanges,
Soient le ſujet de mes diſcours,
Que touſiours je chante ta gloire,
Et conſerue à jamais l'agreable memoire
De ton fauorable ſecours?

N'abandonne pas ma vieilleſſe,
Lors qu'vne mortelle foibleſſe,
Priuera mon corps de vigueur;
Quand mes yeux perdront leur lumiere,
Quand mes jours toucheront le bout de leur carriere,
Souſtien leur mortelle langueur.

„ Son Dieu, dit cette troupe impie,
Qui me perſecute & m'eſpie,
„ Le laiſſe en proye à noſtre effort,
„ Il ferme l'oreille à ſa plainte,
„ Ne l'eſpargnons donc pas pourſuiuons-le ſans crainte,

„ Car il eſt priué de ſuppo.t.

Ne t'eſloigne pas, ô mon Maiſtre,
Mais fais moy ta grace paraiſtre,
Confond mes laſches ennemis,
Que par tout la honte leur reſte,
De voir mal ſucceder cette haine funeſte,
A qui tout ſemble eſtre permis.

Pour moy d'vne ferme eſperance
Ie croy que ta ſainte aſſiſtance,
Va bien haut porter mon bon-heur,
Et que ton aide paternelle
Me fournira bien-toſt la matiere nouuelle
D'vn ſaint Cantique en ton honneur.

Ie celebreray ta Iuſtice,
Ie diray que ta main propice,
A mes ennemis ſurmontez,
Encore que ma voix ſoit rude,
Quoy que priué de l'art d'vne ſçauante eſtude,
Ie raconteray tes bontez.

A ma harpe je feray dire
Tes faueurs par qui mon Empire
Iuſqu'icy demeure debout;
Des merueilles de mon hiſtoire,
A ta ſeule puiſſance elle rendra la gloire,
Comme ta puiſſance a fait tout.

Tu m'as dés mon âge plus tendre,
Par mille graces fait entendre,
Que ton bras eſtoit mon Sauueur;
Tu m'as, Protecteur des Monarques,
En mes afflictions donné d'auguſtes marques
D'vne paternelle faueur.

Que dans ma vieilleſſe chenuë,
Cette faueur ſi continuë

Auec eſclat ſe faſſe voir;
Afin que les races futures
En cét heureux ſuccés de grandes auentures,
Connoiſſent ton diuin pouuoir.

Dans cette prompte deliurance
Et ta juſtice, & ta puiſſance
Brilleront d'vn luſtre pompeux.
On y benira tes merueilles,
Quelles grandeurs, mon Dieu, ſont aux tiennes pareilles?
Et qui peut tout ce que tu peux?

Que de cruelles violences,
Que de barbares inſolences,
N'ay-je eſté contraint d'endurer!
Mais tu ſouſtenois mon courage;
Du gouffre où me plongeoit vn effroyable orage,
Ton bras m'eſt venu retirer.

Ta grace fit à la tempeſte
Que j'oyois gronder ſur ma teſte,
Succeder vn calme plus doux;
De meſme à cette heure j'eſpere
Que ma proſperité naiſtra de ma miſere,
Et ta douceur de ton courroux.

Deliuré de tant de trauerſes,
Ie veux par des chanſons diuerſes,
Loüer ta bonté tous les jours;
O Dieu ſaint qu'Iſraël adore,
I'eſpere dans la paix de celebrer encore
Les doux effets de ton ſecours.

Vne allegreſſe toute ſainte
Sera ſur mon viſage peinte,
Elle me remplira le cœur;
Mon ame par toy rachetée
D'vn doux rauiſſement ſe verra tranſportée,
Lors que tu me rendras vainqueur.

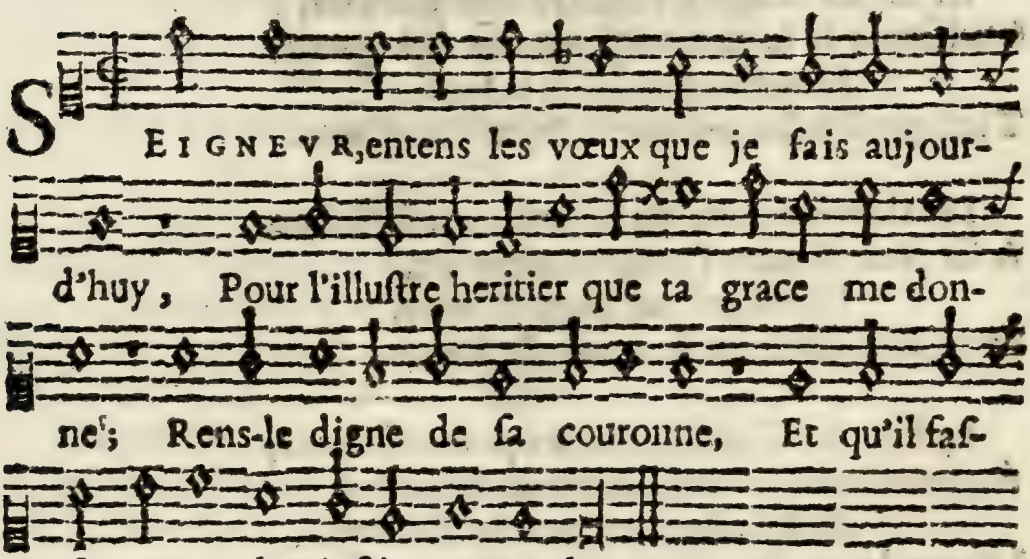
Sans que ma langue se repose,
Il ne sera jour que je n'ose
Loüer ta clemence en mes vers
Voyant d'vne honte eternelle,
Par l'auguste secours de ta main paternelle,
Mes lasches ennemis couuers.

PSEAVME LXXI.

Deus judicium tuum regi da.

ARGVMENT.

Dauid dans ce Pſeaume ſouhaite à ſon fils Salomon les vertus neceſſaires pour bien regner. Il ſe peut auſſi entendre du Meſſie. C'eſt le dernier que le Prophete compoſa, c'eſt pourquoy à la fin on lit dans l'original ; Icy finiſſent les oraiſons de Dauid fils de Ieſſé.



Que ce peuple chery, qu'à ſes ſoins tu commets,
Soit par luy defendu d'vne injuſte puiſſance,
Qu'il ſoit l'appuy de l'innocence,
Et que le pauure en vain ne l'inuoque jamais.

Que la paix éteignant les ciuiles fureurs,
Les plus ſteriles monts, les plus aſpres collines,
Au lieu de pierres & d'eſpines,
Produiſent des moiſſons au gré des laboureurs.

Qu'il ait l'oreille ouuerte aux cris des malheureux,
Qu'aux prieres du pauure en tout temps il réponde,
Qu'il le ſouſtienne, & qu'il confonde
Le pecheur qui le tient ſous vn joug rigoureux.

Que ſon trône pompeux ſubſiſte conſtamment,
Tant que l'Aſtre du jour fournira ſa carriere,
Et que d'vne ſombre lumiere,
La Lune éclairera l'azur du Firmament.

Que ſes ſages diſcours des peuples reuerez
Penetrent dans leur ame à ſon joug diſpoſée,
Comme l'on voit à la roſée,
Penetrer les toiſons, & les champs alterez.

La Iuſtice & la Paix ſous ce Roy glorieux,
Chaſſeront & le crime & les maux de la guerre,
Et regneront deſſus la terre,
Tant que l'Aſtre des nuits éclairera les Cieux.

Les riues des deux mers borneront ſes Eſtats,
A ſes pieds il verra l'ardente Ethyopie,
Et malgré leur orgueil impie,
Ses riuaux baiſeront les traces de ſes pas.

La flote de Tharſis, aux temps accoûtumez,
Apportera de l'or des lointaines Prouinces,
Et l'Arabe enuoyant ſes Princes,
Luy rendra par leurs mains des tributs parfumez.

Son nom ſera beny des peuples & des Rois,
Les pauures affligez qui n'ont point de refuge,
Verront ce redoutable Iuge
Armer pour leur ſecours la puiſſance des loix.

Les foibles ſentiront ſon paternel appuy,
Il les deliurera des pieges de l'vſure,
Il les garantira d'injure,
Et leur nom mépriſé ſera ſaint deuant luy.

Rien ne terminera ſes jours victorieux,
L'Arabe auec de l'or le viendra reconoiſtre,
Chacun voudra l'auoir pour Maiſtre,
Et chacun benira ſon regne glorieux.

Alors pour quelques grains auarement jettez,
Sur l'aride ſommet des plus hautes montagnes,
Ou dans les plus maigres campagnes,
On verra mille épics jaunir de tous coſtez.

Les vents agiteront ces treſors ondoyans,
Qui d'vn ſuperbe émail enrichiront nos plaines,
Comme leurs puiſſantes haleines
Agitent du Liban les cedres verdoyans.

Ceux qui dans les plaiſirs du conjugal amour
Contentent chaſtement leurs flames innocentes,
Verront, comme herbes renaiſſantes,
Leurs fils croiſtre en ſageſſe, & fleurir à leur tour.

Son nom dans l'Vniuers aura de la ſplendeur,
Tant que l'Aſtre des jours dans ſa longue carriere,
Reſpandra ſa viue lumiere,
Et les ans ne pourront affoiblir ſa grandeur.

Toutes les Nations chanteront ſes exploits,
Toutes celebreront ſes grandeurs infinies,
Toutes en luy ſeront benies,
Toutes rechercheront le doux joug de ſes loix.

Beny ſoit le grand Dieu, beny ſoit le Seigneur,
Dont Iſraël reçoit des graces nompareilles,
Et qui nous fait voir des merueilles,
Si brillantes de gloire, & ſi dignes d'honneur.

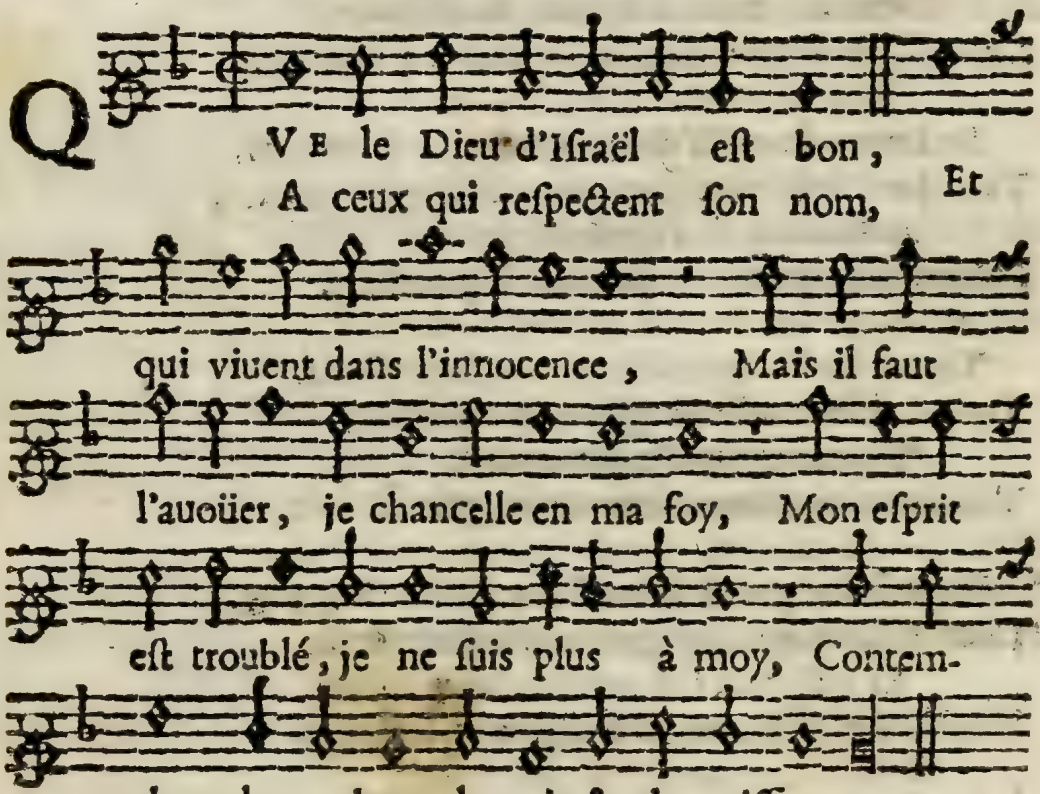
Nous ne pouuons pour luy faire que des ſouhaits,
Que ſon Nom ſur la terre en tout lieu retentiſſe,
Que ſa Majeſté la rempliſſe,
Et que ſon culte ſaint ne s'altere jamais.

PSEAVME LXXII.

Quam bonus Israël Deus his qui recto sunt corde.

ARGVMENT.

Dans ce Psaume, Asaph, qui en est l'auteur, décrit la felicité des meschans, & confesse qu'elle l'a presque porté à douter de la Prouidence. Mais enfin, il reconnoist qu'elle preside à la conduite des choses du monde, que les pecheurs qui semblent estre heureux ne le sont pas, & que jamais les justes ne sont abandonnez.



Leurs corps sont sains & vigoureux,
Iamais à des maux douloureux
Leur ferme santé ne succombe
Et quand il faut sortir de la prison du corps,
Leur ame ne fait point de violens efforts,
Elle est comme vn fruit meur qui de soy-mesme tombe.

Ils ne verſent jamais de pleurs,
Ils ne ſentent point les malheurs,
Si communs au ſiecle où nous ſommes;
De leur felicité naiſt leur orgueil brutal,
Le malheureux plaiſir qu'ils ont à faire mal,
Et la preſomption d'eſtre plus que des hommes.

L'opulence & l'authorité
Les rempliſſent de vanité,
Ils font gloire d'aimer le vice,
Ils ont le cœur voilé d'vn noir aueuglement,
L'impieté leur plaiſt, & pour leur veſtement
Ils ſemblent auoir pris la fourbe, & l'iniuſtice.

Le ſentiment de leur bon-heur
Leur oſte celuy de l'honneur,
Leur proſperité fait leur crime,
Ils ne connoiſſent plus, pour regler leurs deſirs,
D'autres ſupremes loix que leurs ſales plaiſirs,
Et tout ce qui les flate eſt pour eux legitime.

Leurs actions, & leurs diſcours
Au peché ſe portent touſiours,
Ils n'eſpargnent rien ſur la terre,
Pour leur langue c'eſt peu d'attaquer les mortels,
Elle épand ſon venin juſques ſur les Autels,
Et fait au Dieu du Ciel vne ſanglante guerre.

Le juſte qui voit que leurs ans
Sont & ſi longs, & ſi plaiſans,
Ne ſe peut empeſcher de dire,
Dieu lit-il dans les cœurs des perfides humains?
Void-il les ſaletez dont-ils ſoüillent leurs mains?
Et prend-il quelque ſoin de ce mortel Empire?

Les pecheurs les plus obſtinez
S'y trouuent les plus fortunez
Dans leur plus injuſte entrepriſe;
Les proſperes ſuccés preuiennent leurs deſirs,

Ils ſont comblez de biens, ils ſont dans les plaiſirs,
Rien ne leur eſt contraire, & tous les fauoriſe.

De ce ſort ſi doux offenſé,
Souuent mon eſprit a penſé
Qu'en vain je ſuiuois la juſtice,
Me voyant tous les jours de mal-heurs aſſailly,
Et ton bras courroucé ſi toſt que j'ay failly,
Me faiſant reſſentir vn ſeuere ſupplice.

Mais lors que je reuiens à moy,
Ie me dédis, & j'aperçoy
Que je parle auec imprudence,
Et que je blaſme à tort tes enfans bien-heureux,
Qui ſe fiant en toy plus qu'ils ne ſont en eux,
Suiuent, ſans murmurer, ta juſte Prouidence.

I'ay penſé, mais bien vainement,
Pouuoir, par mon raiſonnement,
Finir mon murmure & ma plainte;
Il faut que dans ton Temple, ô Monarque des Cieux,
Ta diuine lumiere éclairciſſant mes yeux,
I'apprenne les raiſons de ta conduite ſainte.

Certes, dans la funeſte fin
Des pecheurs, dont l'heureux deſtin
Me paroiſt ſi digne d'enuie,
I'apprendray ce que c'eſt que leur vaine ſplendeur,
Et ce qu'il faut penſer de toute la grandeur,
Qui ne dure qu'autant que dure noſtre vie.

Seigneur, en leur donnant des biens,
Tu leur as donné des liens,
Et tu leur as tendu des pieges,
Ta main les éleuant les a precipitez,
Et dans le plus haut point de leurs felicitez
Tu deſtruis tout d'vn coup leurs deſſeins ſacrileges.

Qui les deſole ſi ſoudain?

Qui rauit ſi toſt de leur main
Tant de richeſſes amaſſées?
Qui jette en leur eſprit le trouble & la terreur?
C'eſt leur brutal orgueil, c'eſt leur aueugle erreur,
C'eſt l'inſenſé projet de leurs folles penſées.

Leur nom ſur leurs biens eſtably,
Tombant en vn profond oubly,
Dans ta Cité perdra ſa gloire,
Il s'éuanouïra, comme s'eſuanouït
Vn ſonge qui nous trouble au milieu de la nuit,
Et dont en ſe leuant on n'a plus de memoire.

I'ay ſenty mon cœur vlceré,
Ie me ſuis plaint, j'ay murmuré,
I'ay formé d'effroyables doutes,
En beſte mille fois j'ay parlé contre toy,
Et je ne ſentois pas que ſouſtenant ma foy,
Ta bonté m'empeſchoit d'abandonner tes routes.

Seigneur, j'ay clairement connu,
Que ta grace auoit ſouſtenu,
Mon eſperance chancelante;
Tu m'as par tes conſeils heureuſement conduit,
Tu m'as de mon deuoir heureuſement inſtruit
Et ta gloire immortelle eſt ma plus douce attente.

Hors de toy, la Terre & les Cieux,
Ont-ils rien qui plaiſe à mes yeux,
N'es-tu pas mon bon-heur ſuprême!
O le Dieu de mon cœur, ô mon tout, ô mon Roy,
O mon partage ſaint, lors que je ſonge à toy,
Vn amoureux tranſport me met hors de moy-meſme.

Qui ſe veut de toy ſeparer,
En meſme temps doit s'aſſeurer
De faire vne cheute funeſte;
Car tu perds toſt ou tard ceux qui dans ce ſejour,
Pour des objets mortels nourriſſent vn amour

Qu'ils doiuent ſeulement à ta beauté celeſte.

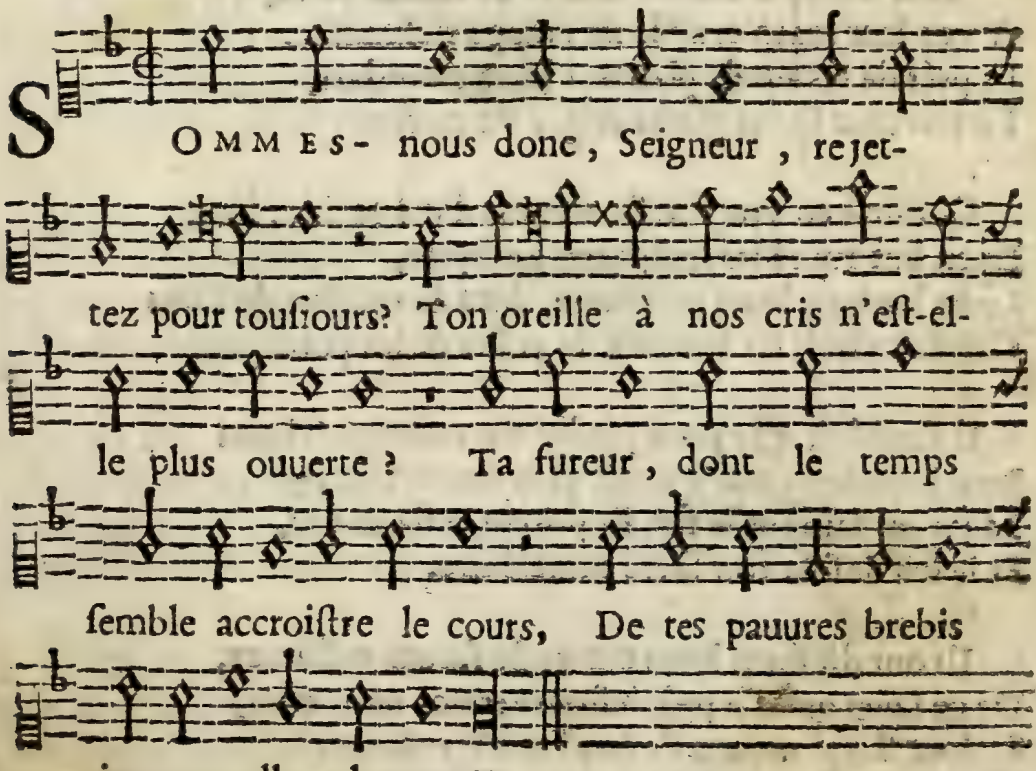
Mortels, je confeſſe aujourd'huy,
Qu'à mettre mon eſpoir en luy,
Ie trouue ma force & ma gloire;
Cét eſpoir glorieux ne me trompa jamais,
Et je veux dans Sion, de ſes nouueaux bien-faits
Conſeruer par mes vers l'agreable memoire.

PSEAVME LXXIII.

Vt quid Deus repulisti in finem.

ARGVMENT.

Ce Pseaume, selon quelques-vns, a pour auteur Asaph, qui viuoit du temps de Dauid; & selon quelques autres, vn de mesme nom, qui voyant les maux que souffroient les Iuifs dans la captiuité de Babylone, le composa pour leur seruir de priere. Il represente à Dieu, premierement, les graces que les Israëlites ont receuës de luy en sortant d'Egypte, & le sejour particulier qu'il a fait dans le Temple de Ierusalẽ; apres il en décrit la prophanation par les barbares, qui bruslerent ce qu'ils ne peurent emporter. En suite, il se plaint que les Oracles ont cessé, & que nul Prophete ne les console par l'asseurance de la fin prochaine de leurs calamitez. Il reuient à l'enumeration des miracles que Dieu a faits pour leurs Peres, & le conjure de montrer pour eux la mesme puissance & la mesme bonté.



Le peuple qui t'inuoque en ton affliction,
Eſt celuy qu'autrefois tu pris pour ton partage,
Tu choiſis pour ſejour le ſommet de Sion,
Et tu ſauuas des fers cét illuſtre heritage.

Voy l'eſtat malheureux où ce peuple eſt reduit,
Voy que d'vn attentat qui n'eut jamais d'exemple,
Vn ennemy barbare a maintenant deſtruit
La gloire de ta Ville, & celle de ton Temple.

Mais c'eſt trop peu de voir les actes inhumains
De ceux dont contre toy la malice eſt ſi noire,
Ils doiuent reſſentir la force de tes mains;
Il faut en nous vengeant que tu venges ta gloire.

De haïr ton ſaint nom ils ont fait vanité,
Et dans le ſacré temps des Feſtes ſolemnelles,
Auec plus d'inſolence & d'inhumanité,
Nous auons reſſenty leurs fureurs criminelles.

Ton Temple à leurs efforts de toutes parts,
A veu leur main cruëlle au pillage eſchauffée,
Et prés de tes autels plantant leurs eſtendars,
Ils ont creu ſur ta gloire eriger vn trofée.

Comme en vne foreſt, entrant dans ce ſaint lieu,
Ils en ont ruïné les ſculptures antiques,
Leurs haches, leurs marteaux, dans la maiſon de Dieu
Ont fait choir les lambris, la voûte & les portiques.

Il ſembloit que pour perdre vn ouurage ſi beau
Leur brutale fureur n'auoit plus rien à faire,
Mais en laiſſant le fer, ils prirent le flambeau,
Et le feu deſola ton ſacré Sanctuaire.

Ils ont dit dans leurs cœurs de fureur enflamez,
De ce Dieu qui n'a peû deſtourner nos tempeſtes,
Et dont ſi vainement ils penſent eſtre aimez,
Faiſons ceſſer par tous les magnifiques Feſtes.

En cét accablement de funeſtes malheurs,
Qui ſont tombez ſur nous & ſur ton Tabernacle,
Nul Prophete ne vient conſoler nos douleurs,
Et nous n'entendons plus la voix de ton oracle.

Iuſqu'à quand l'ennemy de ton nom glorieux
Nous reprochera-t-il nos miſeres extrêmes,
Veux-tu touſiours ſouffrir, ô Monarque des Cieux,
Qu'il bleſſe ton honneur par d'impudens blaſphemes?

Veux-tu fauoriſer ſon barbare deſſein,
Te ſeparant de nous, tenant ta main fermée?
Il eſt temps, ô grand Dieu, de l'oſter de ton ſein,
Il eſt temps que pour nous elle paroiſſe armée.

Nous pourrois-tu laiſſer en ces rudes liens,
Toy qui par ta bonté te dis noſtre Monarque,
Et qui pour nous ſauuer des fers Egyptiens,
Fis voir de ton pouuoir vne ſi noble marque?

Quand nos peres fuyoient vn tyran furieux,
Tu fendis de la mer les effroyables plaines,
Et dans leur ſein profond tu noyas à nos yeux
D'vn inſolent dragon les troupes inhumaines.

Le flot jetta leurs corps au riuage prochain,
Pour n'eſtre pas ſoüillé de leur charogne impie;
Les beſtes du deſert en ſoulerent leur faim,
Et leur dépoüille orna l'ardente Ethyopie.

C'eſt toy, qui des rochers rompant la dureté,
En fis couler les flots d'vne argentine ſource;
C'eſt toy qui conduiſant ton peuple en ſeureté,
Arreſtas du Iourdain l'impetueuſe courſe.

C'eſt toy qui fais le jour, c'eſt toy qui fais la nuit,
L'aurore dans le Ciel par ton ordre ſe leue,
Tu donnes au Soleil le feu dont il reluit,
Et ſa courſe par toy ſe commence, & s'acheue.

Ta main dans l'Vniuers diuiſe les climats,
Les chaleurs de l'Eſté par toy ſont moderées,
Et lors que le Printemps a chaſſé les frimats,
Nos plaines ſont de fleurs par ta grace parées.

Mais pourquoy m'arreſter au recit glorieux,
De tant de grans effets de ta Toute-puiſſance?
Ne dois-je pas pluſtoſt, contre vn peuple odieux,
Allumer la fureur de ta juſte vengeance?

O Seigneur, ſouuiens toy des diſcours inſolens,
Que contre ton honneur ſon audace profere,
Qui te font ſur nos maux des reproches ſanglans,
Et ſemblent défier ton ardente colere.

Ne laiſſe pas ainſi ceux qui t'ont imploré,
Expoſez au pouuoir de ces beſtes farouches,
Ne mets pas en oubly ceux qui t'ont adoré,
Voy les pleurs de leurs yeux, oy les cris de leurs bouches.

Regarde qu'autrefois il plût à tes bontez
De jurer auec eux vne alliance ſainte,
De les combler de biens, de les rendre indontez,
Et par vn prompt ſecours de preuenir leur plainte.

Eſloignez maintenant de leur païs natal,
Ils habitent des lieux obſcurcis de tenebres,
Où, par la cruauté de leur maiſtre brutal,
Ils n'ont deuant les yeux que des objets funebres.

Protecteur de Iacob, ne rens donc pas confus
Ceux qui n'ont d'autre appuy que ta faueur immenſe,
Ne les rejette pas par vn honteux refus,
Et tous les affligez beniront ta clemence.

Il y va de ta gloire, ô Dieu de l'Vniuers,
Eſueille donc contr'eux ta puiſſance immortelle,
Souuien-toy des affronts de ces hommes peruers,
Punis leur inſolence, & venge ta querelle.

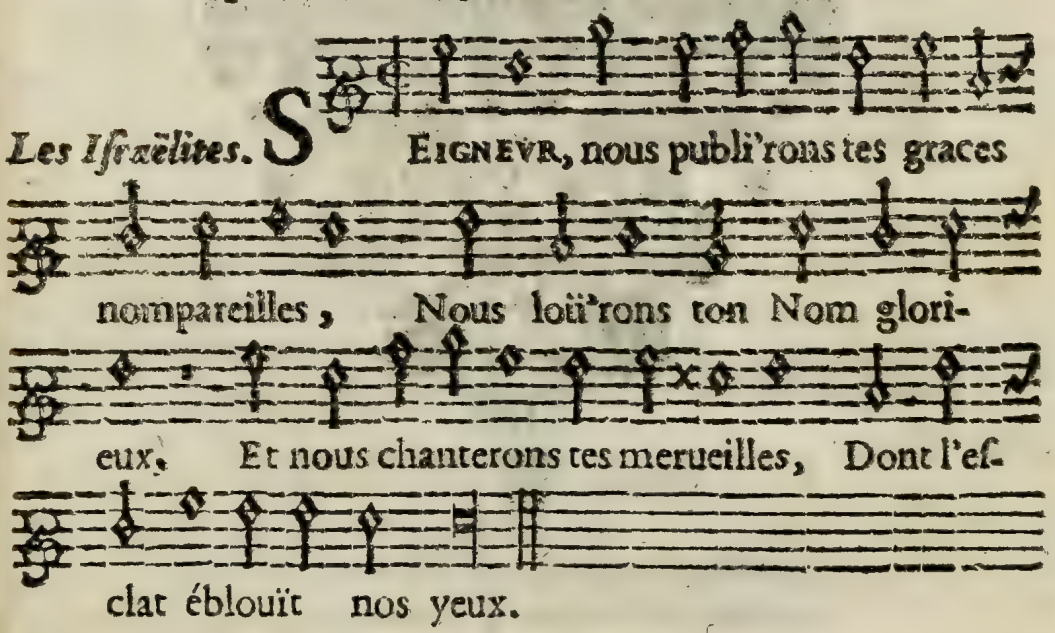
Ne mets pas en oubly le blaſpheme effronté
De ce laſche ennemy que nous auons pour maiſtre,
Ie croyois ſon orgueil à ſon comble monté,
Helas ! à tous momens ta douceur le fait craiſtre.

PSEAVME LXXIV.

Confitebimur tibi Deus; confitebimur.

ARGVMENT.

Ce Pſeaume ſemble auſſi auoir eſté composé dans la captiuité de Babylone. Les Iſraëlites y ſont premierement introduits, qui promettent à Dieu de celebrer ſon nom, eſperant d'eſtre bien-toſt déliurez par ſon aſſiſtance. Apres, Dieu parle, & leur promet cette déliurance: ſur la fin, les Iſraëlites reprennent le diſcours.



Lors que le jour viendra de punir la malice
Dieu. De vos ennemis effrontez,
Ils ſentiront de ma juſtice
Les effets les plus redoutez.

Voſtre terre natale a perdu ſes richeſſes,
Elle eſt dans la captiuité;
Mais par de nouuelles largeſſes
Ie luy veux rendre ſa beauté.

A ſon premier repos je veux qu'elle reuienne,
Et qu'apres vn long tremblement,
Ma puiſſante main la ſouſtienne,
Et luy ſerue de fondement.

Méchans, entendez-vous cét oracle celeſte?
Les Iſraëlites. Laiſſez donc voſtre impieté,
A voſtre malice funeſte
Ne joignez pas la vanité.

Pecheurs trop inſolens, en fin mettez des bornes
A vos projets audacieux,
Et ceſſez de leuer les cornes,
Contre le Monarque des Cieux.

Abbaiſſez voſtre orgueil, reuenez à vous-meſmes,
Et plus ſages à l'auenir,
Ne proferez plus de blaſphemes,
Contre vn Dieu qui les peut punir.

Ni du clair Orient, ni des vaſtes campagnes,
Où le jour eſteint ſa clarté,
Ni des deſerts, ni des montagnes,
Ne deſcend pas l'autorité.

Dieu diſpenſe aux humains la nuit, ou la lumiere,
Et par ſa ſeule volonté,
L'vn demeure dans la pouſſiere,
L'autre ſur le troſne eſt porté.

Il a meſlé luy-meſme vne boiſſon amere,
Dont par de terribles malheurs,
Iuſqu'à la lie, en ſa colere,
Il doit faire boire aux pecheurs.

Tandis qu'ils gemiront dans leur juſte ſupplice,
Nous celebrerons le pouuoir
Du Dieu dont le ſecours propice
A trompé leur injuſte eſpoir.

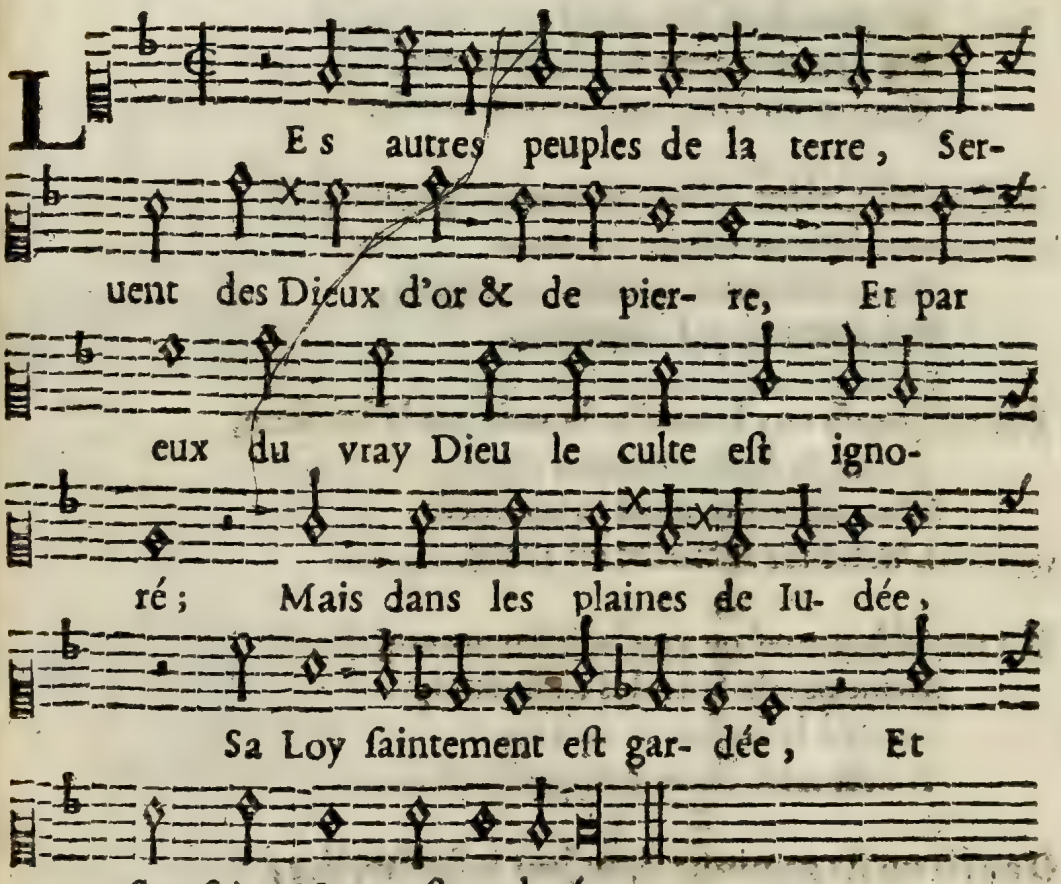
On verra des méchans l'arrogance eſtouffée,
Et les juſtes par tes boutez,
Dreſſeront vn riche trophée,
De leurs ennemis ſurmontez.

PSEAVME LXXV.

Notus in Iudæâ Deus : in Israël magnum nomen eius.

ARGVMENT.

Quelques Interpretes rapportent le sujet de ce Pseaume à la déliurance de Ierusalem, par la merueilleuse défaite de cent quatre-vingts-cinq mille hommes de l'armée de Sennacherib. Les autres veulent qu'il ait esté composé pour la mesme occasion que le XLVI. *selon les Hebreux, & qu'il traite des victoires décrites au 2. liure des Rois chap. 8.*



Sion est l'heureuse demeure,
Où sa gloire habite à cette heure,
C'est là qu'il se fait voir éclatant de splendeurs,
Et que dans vne paix profonde,
Mieux qu'en tout autre lieu du monde,
Paroissent toutes ses grandeurs.

C'eſt pour conſeruer ſa franchiſe,
Qu'il rompt la ſuperbe entrepriſe,
Et deſole le camp du plus puiſſant des Rois
C'eſt où de la guerre eſtouffée
Il dreſſe vn illuſtre trofée,
D'arcs, de fleches, & de pauois.

Ta main du Ciel lança la foudre,
Qui mit ces inſenſez en poudre,
Auant que du ſommeil ils fuſſent eſueillez;
Et ceux qui penſoient au pillage
Ioindre encore vn ſanglant carnage,
Apres leur trépas ſont pillez.

Dieu de Iacob, à ta menace,
Ces guerriers ſi remplis d'audace,
Se trouuerent ſans mains en ce fatal moment;
Leurs chars leur furent inutiles,
Et leurs cheuaux les plus agiles,
Furent dans l'aſſoupiſſement.

Lors que ta colere s'allume,
Eſt-il rien qu'elle ne conſume?
Quel eſprit ſi hardy n'eſt frappé de terreur?
Tu fais à la race future
Connoiſtre par cette auanture,
Que rien n'éuite ta fureur.

Quand tu prononças la ſentence
De cette effroyable vengeance,
Qui de ce camp vainqueur ne fit qu'vn monument,
Au bruit de ſon affreux tonnerre,
La lourde maſſe de la terre
Trembla juſques au fondement.

Montant ſur ton troſne adorable,
Tu ſauuas, ô Dieu redoutable,
Ceux de qui le ſalut eſtoit deſeſperé;
Et tu fis voir que ta puiſſance,

Pour la veritable innocence,
Eſtoit vn refuge aſſeuré.

A quelques deſſeins que la rage
Emporte l'aueugle courage
De ceux que leur pouuoir remplit de vanité,
Comme ſouuerain tu diſpoſes
De l'ordre & du ſuccés des choſes,
Et tu punis l'orgueil comme il l'a merité.

Hebreux, venez par vos offrandes,
Apres des merueilles ſi grandes,
Au Dieu que vous ſeruez, teſmoigner voſtre amour;
Pour des graces ſi renommées,
Rendez au Seigneur des armées
Vos vœux en cét illuſtre jour.

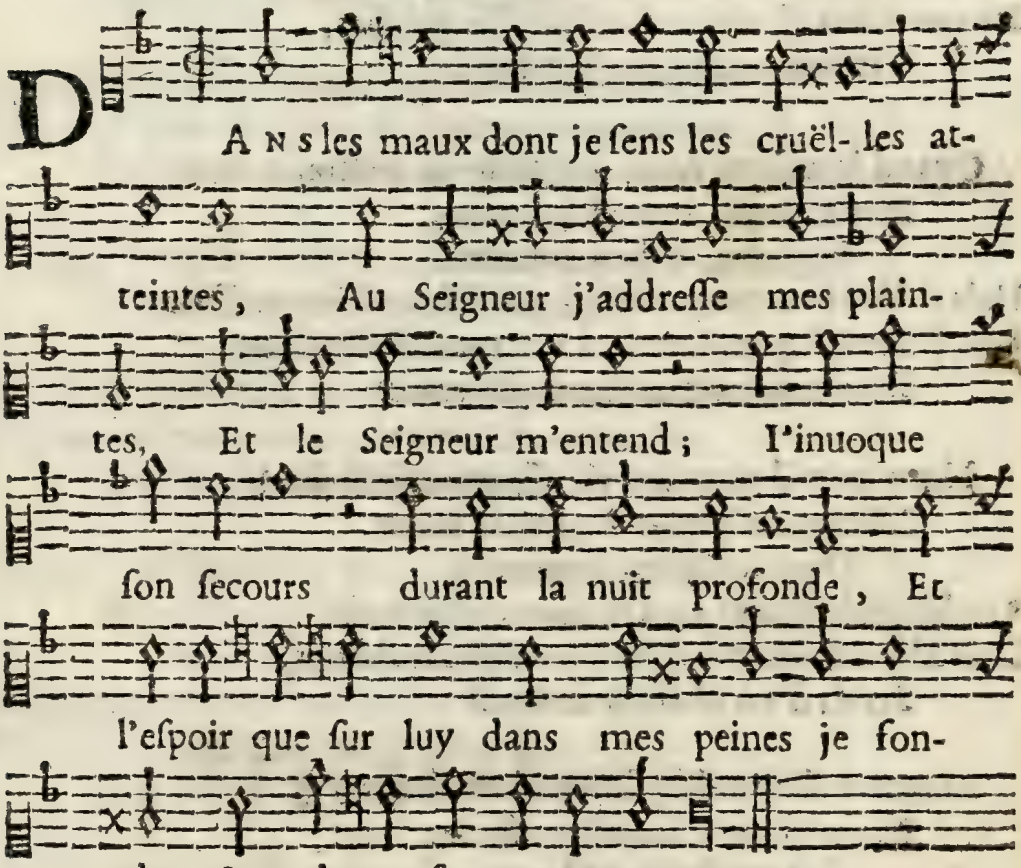
Il eſt redoutable en ſon ire,
Des Princes il ſoûtient l'Empire,
Tandis qu'il les conduit, ils regnent ſagement,
Et quand ſa puiſſance ſuprême
Leur veut oſter le diadême,
Il leur oſte le jugement.

PSEAVME LXXVI.

Voce meâ ad Dominum clamaui.

ARGVMENT.

Ce Pſeaume a eſté composé, ſelon pluſieurs Interpretes, pour quelque grande calamité du peuple Iuif, qui peut eſtre celle de la captiuité de Babylone.



Mon ame nourriſſant l'ennuy qui la poſſede,
Ne peut ſouffrir qu'aucun remede
Conſole ſa rigueur;
Le triſte ſouuenir des miracles illuſtres,
Que Dieu pour nos Ayeux fit durant tant de luſtres,
Remplit mon eſprit de langueur.

Comparant le bon-heur dont jouïſſoient les peres,
Aux ſoins, aux trauaux, aux miſeres,

Où les fils ſont reduits,
Mon eſprit eſt troublé de mortelles alarmes,
Et ſans pouuoir parler, à répandre des larmes
Ie paſſe les plus longues nuits.

Ie ſuis ingenieux à nourrir ma triſteſſe,
I'aime de tout ce qui me bleſſe
Le faſcheux ſouuenir;
De nos biens eſcoulez, de nos graces paſſées,
De nos jours glorieux, mes cruëlles penſées,
Veulent touſiours s'entretenir.

Quand la nuit en repos met toute la nature,
Ie mets mon cœur à la torture,
Ie pleure, & je me plains;
Helas! diſ-je en moy meſme, eſt-il donc bien poſſible
Que Dieu ſoit pour jamais à nos maux inſenſible,
Et tous nos vœux ſeront-ils vains?

Nous veut-il pour jamais eſloigner de ſa face?
L'amour n'aura-t-il plus de place
Dans ſon cœur paternel?
Son ire maintenant contre nous enflammée,
Doit-elle à ſa bonté, dans nos maux reclamée,
Seruir d'vn obſtacle eternel?

Mettra-t-il en oubly ſa premiere clemence,
Et voudra-t il à noſtre offence
Eſgaler ſa fureur?
Verrons-nous pour jamais ſa ſeuere juſtice
S'oppoſer aux deſſeins de ſa grace propice,
Qui veut oublier noſtre erreur?

Ie me vois vainement, c'en eſt fait, voicy l'heure,
Où ſa rigueur veut que je meure;
Le courage me faut;
Le triſte changement qu'eſprouue ma fortune,
Sans doute ne vient point d'vne cauſe commune,
Mais du changement du tres-haut.

Funeſte changement qu'à peine je puis croire,
Quand je rappelle la memoire
De ces fameux exploits,
De ces rares faueurs, de ces ſuccés proſperes,
Que ſon amour ardent, en faueur de nos peres,
A fait éclater autrefois.

Ta ſageſſe, Seigneur, qui gouuerne le Monde,
Eſt & ſi ſainte, & ſi profonde,
Qu'elle éblouït nos yeux;
Et les diuins conſeils que ſuit ta Prouidence,
Sont bien plus éloignez de l'humaine prudence,
Que la terre ne l'eſt des Cieux.

Quel Dieu des Nations, meſme dans leur hiſtoire
Peut faire auec toy, pour la gloire,
Quelque comparaiſon ?
Tes juſtes volontez ne trouuent point d'obſtacles,
Il n'appartient qu'à toy de faire des miracles,
Qui ſurpaſſent noſtre raiſon.

Ta main fit dans l'Egypte, auec magnificence,
Paroiſtre jadis ſa puiſſance
Pour ton peuple affligé;
Déployant de ton bras la force redoutable,
Tu tiras de Iacob la race miſerable,
Des fers d'vn Tyran enragé.

Du ſuperbe Ocean les campagnes te virent,
Leurs tremblans abyſmes te firent
Vn paſſage nouueau;
Nos peres à pied ſec ſur le bord arriuerent,
Et leurs perſecuteurs à leur honte ils trouuerent
Et le ſupplice, & le tombeau.

De ton rouge carquois les fléches enflammées
Mirent en route les armées
D'vn Prince furieux,
Et leurs chars renuerſez furent reduits en poudre,

Par l'effroyable voix que fit ouïr la foudre
Des plus hautes voûtes des Cieux.

Tu fis auec horreur gronder dessus la teste
Vne épouuantable tempeste;
Le Ciel brilloit d'esclairs;
A secousses l'on vid la masse de la terre,
Iusqu'au centre trembler par le bruit du tonnerre,
Qui retentissoit dans les airs.

Toy seul à tes enfans, iuste arbitre du monde,
Pouuois faire au milieu de l'onde
Vn sentier inconnu;
Toy seul la refermant apres ces grands prodiges,
Pouuois dessus les flots effacer les vestiges
Du chemin qu'ils auoient tenu.

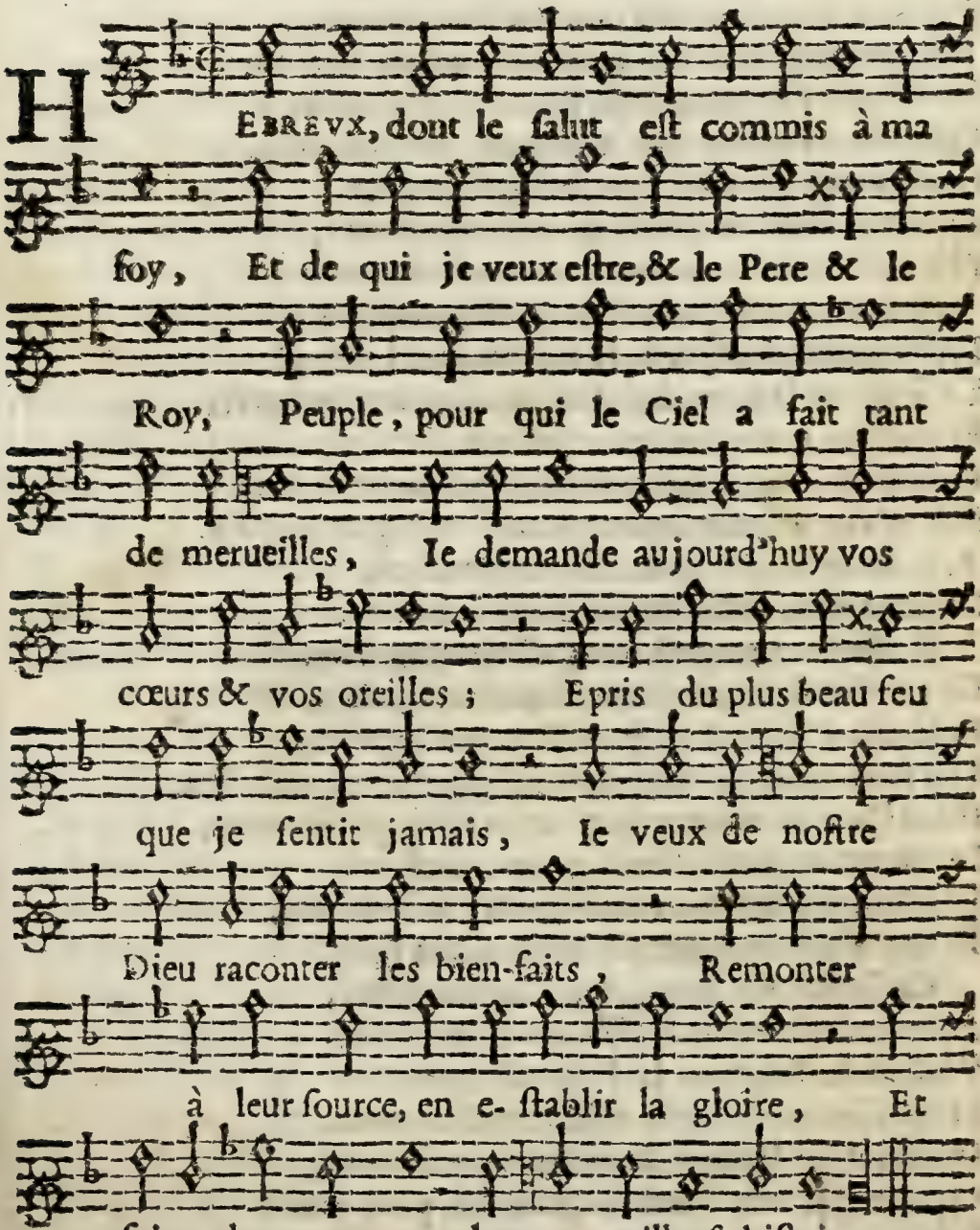
Tel fut le grand succés de l'illustre entrepriſe,
Que firent Aaron, & Moyse,
Pour sauuer tes enfans;
Ainsi tu les guidas aux riues desirées,
Comme fait vn berger des brebis égarées,
Et les y guidas triomphans.

PSEAVME LXXVII.

Attendite populo meus legem meam.

ARGVMENT.

Ce Pſeaume contient vne longue narration de toutes les graces que les Iſraëlites ont receuës de Dieu, & de leurs reuoltes frequentes, chaſtiées par diuerſes ſeruitudes.



Nos Peres, autrefois, dirent à leurs enfans,
Ce que fit le Seigneur par leurs bras triomfans,
Quand ſa protection defendit leurs armées,
Et ſignala leur force aux plaines Idumées;
Receuant les effets d'vn ſi rare ſecours,
L'ordre leur fut donné d'en faire le diſcours,
Et nous deuons comme eux, à la race future,
En laiſſer apres nous, vne viue peinture.
Afin que ſans parler, ſes traits à l'auenir,
Puiſſent dans le deuoir, nos neueux retenir,
Afin que ſur Dieu ſeul fondant leurs eſperances,
Ils ſuiuent ſaintement ſes ſaintes ordonnances.
Que s'ils n'imitent pas leurs peres mal-heureux,
Ils n'auront pas auſſi leur deſtin rigoureux,
En quels lieux reculez la pronte renommée,
N'a-t-elle de leurs maux la nouuelle ſemée?
Où n'a-t-elle porté leurs perfides erreurs,
Leur temeraire orgueil, & leurs noires fureurs?
Le Seigneur leur rendoit tous les deuoirs d'vn pere,
Et tous les jours leur crime irritoit ſa colere,
On auroit dit qu'enſemble ils diſputoient le prix,
Luy d'vne ardente amour, eux d'vn ingrat méprix,
A la fin ſe laſſant de ſouffrir leur malice,
Son courroux enflammé réueilla ſa iuſtice.
Il oſta le courage à nos vaillans guerriers,
Fit tomber de leur front les ſuperbes lauriers,
Et les fils d'Ephraïm, ſi vaillans aux batailles,
Qui ſans crainte attaquoient les plus fortes murailles,
Donc l'arc victorieux peuploit les champs de morts,
Perdirent au combat leurs genereux efforts;
Ils n'eurent plus ni cœur, ni force, ni conduite,
Et ſans eſtre attaquez, ils ſe mirent en fuite.
Ce ſuplice fut grand, mais leur temerité,
Apres tant de bienfaits, l'auoit bien merité,
Violant du Seigneur la diuine alliance,
Meſpriſant de ſa loy la celeſte ordonnance,
Oubliant ſes faueurs, & ces exploits fameux,
Qu'auecque tant d'éclat il auoit fait pour eux;
Il falloit que la main ſi propice aux anceſtres,

Fuſt fatale aux enfans, puis qu'ils eſtoient des traiſtres.
En Egypte, autrefois, que n'a fait cette main,
Pour les tirer du joug auſſi long qu'inhumain?
Lors qu'vn Prince aueuglé d'vne brutale rage,
S'enflamoit au combat, s'appreſtoit au carnage,
Elle ouurit dans le ſein du liquide element,
Le paſſage pour nous, pour luy le monument,
Et donnant à ſes flots vne nouuelle bride,
De leur cryſtal coulant fit vn cryſtal ſolide.
Dans les vaſtes deſerts, où le Roy des ſaiſons,
Ne verſoit que du feu de toutes ſes maiſons,
Le jour pour leur marquer la route du voyage,
Deuant le camp marchoit vn lumineux nuage,
Quand la nuit eſtendoit ſon tenebreux manteau,
La colomne du feu leur ſeruoit de flambeau,
Là du ſein d'vn rocher cette main ſouueraine,
Pour les deſalterer fit ſourdre vne fontaine.
Que dans ces lieux ardens, ſans jamais ſe tarir,
On vid apres leur camp comme vn fleuue courir,
Toutefois ces faueurs n'eurent pas la puiſſance
D'arreſter leurs eſprits ſous ſon obeïſſance,
Par des crimes nouueaux ils l'irritent contr'eux,
De ſon diuin pouuoir ils paroiſſent douteux,
Ils veulent de la chair, & la manne celeſte
Leur donne ce dégouſt qui leur fut ſi funeſte.
„ Pour nous deſalterer, diſoient ces effrontez,
„ L'onde ſort du rocher à longs flots argentez,
„ Noſtre camp, par les ſoins qu'en prend ſa prouidence,
„ A pour ſe rafraichir des eaux en abondance;
„ Peut il dans les deſerts, où nous allons mourir,
„ Nous dreſſer vne table, & de chair nous nourrir?
Le Seigneur entendit ce profane murmure,
Sa bonté s'indigna de cette ingrate iniure.
Il fut contre Iacob de courroux enflamé,
Il haït Iſraël, qu'il auoit tant aimé,
Luy voyant ſoupçonner la foy de ſa parole,
Et ſur vn autre appuy, mettre vn eſpoir friuole.
N'auoit-il pas pour eux ouuert le firmament?
Des vaſtes champs de l'air, à ſon commandement,

Virent-ils pas tomber la manne precieuſe,
Dont le dégouſt cauſoit leur plainte audacieuſe?
N'eſtoient-ils pas nourris de ce merueilleux pain,
Que les Anges formoient de leur puiſſante main?
Et ne trouuoient-ils pas en cette nourriture,
Ce qui pouuoit ſuffire & plaire à la nature?
Ils vouloient de la chair, ces rebelles charnels,
Et Dieu preſta l'oreille à leurs vœux criminels.
L'air vid incontinent dans ſes mobiles plaines,
Souffler du vent de Sud les humides haleines.
Et Dieu qui regne ſeul ſur le vent & ſur l'air,
Dans le camp d'Iſraël, fit pleuuoir de la chair,
On conteroit pluſtoſt les ſablons des riuages,
Les épics des guereſts, les feüilles des bocages.
Que les troupes d'oyſeaux qui ſur leurs pauillons,
Fondirent tout d'vn coup comme épais tourbillons.
A peine de ces mets leur faim eſt aſſouuie,
Qu'ils perdent tout d'vn coup, la parole & la vie.
La chair eſt dans leur bouche, & la mort dans leur ſein,
Dieu montre ſon pouuoir, contentant leur deſſein,
Mais vengeant par le feu leur perfide malice,
Il montre leur foibleſſe, & fait voir ſa iuſtice,
Ni les dons de l'eſprit, ni les graces du corps,
Ni la grandeur du rang, ni l'éclat des threſors,
Ne peuuent dérober cette rebelle engeance,
Au feu victorieux de ſa juſte vengeance.
Qui n'euſt dit que ce feu ſeroit par ſa faueur,
Vne illuſtre leçon contre leur noire erreur,
Et que tous les témoins d'vn deſſein ſi funeſte,
Craindroient à l'auenir la colere celeſte?
Mais l'orgueil dans leur ame épandit ſon poiſon,
L'impieté brutale aueugla leur raiſon,
Apres tant de faueurs, apres tant de ſuplices,
Par meſme aueuglement, ils eurent meſmes vices.
Moyſe en leur eſprit paſſa pour impoſteur,
Leur Dieu, qui le croira! leur parut vn menteur,
Et la terre promiſe, en beauté nompareille,
Leur tint lieu d'vne fable, & non d'vne merueille,
Auſſi par vn arreſt, encor trop doux pour eux,

Ils ne le virent point, ce païs bien-heureux,
Vne mort ſans honneur finit leurs auantures,
Et parmy les ſablons creuſa leurs ſepultures.
Il eſt vray qu'on les vid, dans leur calamité,
Recourir au pouuoir qu'ils auoient irrité,
Le peril leur montroit à reclamer ſon aide,
Le mal leur inſpiroit le deſir du remede,
Lors que Dieu les frapoit, ils recouroient à luy,
Et d'vn ſoin diligent recherchoient ſon appuy,
Ces prodiges fameux, qu'ils liſoient dans l'hiſtoire,
En leur aduerſité s'offroient à leur memoire.
Ils ſe reſſouuenoient que Dieu rompant leurs fers,
Abyſma leurs tyrans aux goufres des Enfers,
Ils ſe reſſouuenoient que ſa ſainte puiſſance,
Auoit aux bords du Nil embraſſé leur defence,
Mais ce reſpect contraint fut vn culte moqueur,
Et l'adorant de bouche, ils l'offençoient de cœur,
Ce ſacrilege cœur, bien contraire au langage,
Fut touſiours pour ſon Dieu, temeraire & volage.
Et toutefois, ce Maiſtre irrité juſtement,
Lors qu'il les puniſſoit, parut touſiours clement,
N'alluma qu'à demy le feu de ſa colere,
Et quand il les frappa, ne les frapa qu'en pere,
Il vid qu'en les perdant d'vn coup victorieux,
Ce coup pour ſon pouuoir ſeroit plus glorieux,
Et qu'il ne deuoit pas lancer toute ſa foudre
Sur de foibles mortels, dont le corps n'eſt que poudre,
Qui de cent titres faux flatent leur vanité,
Mais qui ne ſont aux yeux de la Diuinité,
Qu'vn fragile roſeau, qu'vne bouë animée,
Qu'vn vent qui ſe diſſipe, & qu'vn peu de fumée,
Que conſume le temps, & dont le fol orgueil,
Bien-toſt eſteint la gloire en la nuit du cercueil,
Ce n'eſt pas que leur crime apres vn peu de larmes,
Ne forçaſt ſa juſtice à reprendre les armes.
Et que dans le deſert on ne vid chaque jour
Leur infidelité combattre ſon amour;
Ils mirent en oubly que l'Egypte idolaſtre
Fut pour vn Dieu ſi bon, vn illuſtre theatre.

Où, pour ſauuer les ſiens, par Moyſe il fit voir
D'incroyables efforts d'vn abſolu pouuoir,
Le Nil, dont le débord rend les plaines fecondes,
Vid tout d'vn coup changer la couleur de ſes ondes.
Et quand ſes habitans d'vn ſoin laborieux,
Recherchoient quelque ſource aux plus humides lieux,
Soudain à gros boüillons contre leur vaine attente,
Il ſortoit de ces lieux, vne ſource ſanglante.
Les mouches s'amaſſant par menus tourbillons,
Leur liurerent la guerre auec leurs aiguillons;
De leurs fertiles champs les moiſſons les plus belles,
Furent miſes en proye au camp des ſauterelles.
Les grenoüilles coulant par eſcadrons épais,
Oſerent bien entrer aux plus riches palais;
Dans les prez verdoyans les fleurs ſe jaunirent,
Du riche émail des fleurs les beautez ſe ternirent,
Et les arbres perdant l'honneur de leurs rameaux,
Ne purent plus fournir de retraite aux oyſeaux.
Quand par vn long trauail leurs vignes cultiuées,
D'vne douce fraicheur penſoient eſtre abbreuuées.
La greſle qui tomboit dans tous les champs voiſins,
Gaſta la pourpre & l'or dont brilloient les raiſins.
Du vent impetueux le redoutable orage,
Fit de tous leurs threſors vn funeſte rauage,
Rien ne peut reſiſter à ſes coups redoublez;
Leurs fertiles troupeaux en furent accablez,
Et leurs champs par le feu d'vn redoutable foudre
Virent de la moiſſon l'eſpoir reduit en poudre.
Il leur fit reſſentir ſa plus rude fureur,
Son ire dans leur ame imprima la terreur,
Et les Anges mauuais, pour venger ſa querelle,
Exercerent ſur eux leur puiſſance cruëlle.
Mais ſoit que ſon courroux en peuple les tombeaux,
Soit qu'il donne la mort à leurs nombreux troupeaux,
Il tient entre ſes mains vne iuſte balance,
Qui fait à leurs pechez répondre la vengeance.
Pour abbatre l'orgueil des peres obſtinez,
D'vne main inuiſible il frape leurs aiſnez,
Aux fiers peuples de Cham, dans les champs, dans les villes,

Il enleue auec eux l'eſpoir de leurs familles,
Et met dans le cercueil en vne ſeule nuit,
Ceux qui de leurs trauaux deuoient cueillir le fruit.
Autant que ſa rigueur parut en leur ſupplice,
Autant pour les Hebreux ſa bonté fut propice.
Luy meſme en prit le ſoin comme de ſon troupeau,
Et fut dans le deſert leur guide, & leur flambeau;
Il fit auec éclat voir leur déliurance,
Vne merueille eſgale à leur haute eſperance;
Il leur oſta la crainte & dans le ſein des eaux,
A leurs fiers ennemis il ouurit des tombeaux,
A ceux que l'on vid naiſtre en ce ſeiour ſauuage,
De la terre promiſe il donna l'heritage.
Il conquit pour eux, & dans bien peu de temps,
Sa puiſſance en chaſſa tous les vieux habitans.
Poſterité rebelle! engeance de viperes!
Malheureux deſcendans! fils dignes de leurs peres!
Apres tant de faueurs ils ont laiſſé ſes loix,
Ils ont fermé l'oreille & le cœur à ſa voix,
A ſes commandemens manqué d'obeïſſance,
Et par mille forfaits rompu ſon alliance.
Au lieu que luy deuant vn ſi rare bon-heur,
Ils deuoient à luy ſeul en rendre tout l'honneur.
Sur le haut des coſteaux, dans les ſombres bocages,
Ils ont à des Demons preſenté leurs hommages,
Comme s'ils pretendoient, en le rendant jaloux,
Allumer la fureur de ſon iuſte courroux;
Dieu, qui de ces ingrats voit la vaine entrepriſe,
Les traitte en ennemis, que ſa grandeur mépriſe.
Mais ce mépris punit leur aueugle attentat,
Aneantit leur gloire, & perdit leur eſtat.
Il s'éloigna du mont où ſa rare clemence,
Honnoroit les mortels de ſa ſainte preſence;
L'idolatre fureur de ſon peuple mutin,
Fit qu'il laiſſa ſon arche au peuple Philiſtin.
Des enfans de Iacob il ne tint plus de conte,
Il obſcurcit leur nom, il les couurit de honte.
A leurs bras inſolens il oſta la rigueur,
Leur fit d'vn joug barbare éprouuer la vigueur,

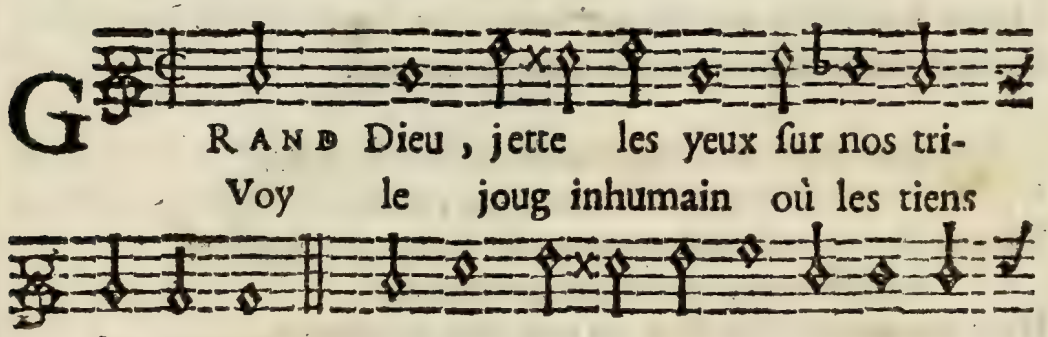
Au camp des ennemis enchaina la victoire,
Et vengea par leurs mains le mépris de sa gloire.
La guerre comme vn feu, volant de toutes parts,
Apres les jeunes gens consuma les vieillards;
Les filles hors d'espoir d'vn chaste mariage,
Virent bien-tost ternir les fleurs de leur visage.
Et lors que leurs iours le flambeau s'éteignit,
Aucun ne les pleura, aucun ne les plaignit,
Les Prestres sans respect de leur auguste office,
Furent prés des autels offerts en sacrifice,
Et la veuue portant son espoux au cercueil,
N'eut pas la liberté d'en témoigner son deüil.
Mais lors que sa fureur paroissoit assoupie,
On la vid s'enflamer contre vn vainqueur impie.
On le vid s'éueiller contre le Philistin,
Tel qu'vn vaillant guerrier qu'échaufferoit le vin,
Et quand des ennemis son arche deliurée,
Eut auec tant d'éclat sa gloire recouurée,
La tribu d'Ephraïm perdit auec raison,
L'honneur de luy fournir vne sainte maison,
Et celle de Iuda par vn heur sans exemple,
Sur le mont de Sion, en partage eut le temple.
Temple, qui sur l'orgueil des plus riches palais,
Où la nature & l'art se mesleront jamais,
Possedera tousiours vn plus riche auantage,
Que sur les animaux la licorne sauuage;
Temple, qui par le temps, ni l'effort des mortels,
Ne verra point tomber ses augustes autels.
Dans la mesme tribu par vn amour extreme,
Il a mis pour jamais l'honneur du Diademe.
Il fit choix de Dauid, quand au bord des ruisseaux,
Il songeoit seulement à paistre ses troupeaux,
Pour paistre ses enfans, & regir sa prouince,
Comme vn sage Pasteur, & comme vn vaillant Prince,
Par sa faueur puissante il s'en est acquitté,
Il a sousmis son sceptre aux loix de l'équité,
Defendit l'innocent, ou vange son outrage,
Et ioint heureusement la prudence au courage.

PSEAVME LXXVIII.

Deus venerunt gentes in hæreditatem tuam.

ARGVMENT.

Dans ce Pſeaume, l'Auteur décrit & déplore la ruïne de Ieruſalem. Quelques Interpretes veulent que ce ſoit celle qui arriua ſous Nabuchodonoſor; les autres eſtiment que c'eſt celle d'Antiochus.



GRAND Dieu, jette les yeux ſur nos tri-
Voy le joug inhumain où les tiens
ſtes ennuis, Par ceux dont la fureur n'a ny loy,
ſont reduits,
ny meſure, Voy par leur courroux obſti-
né, Tes Autels démolis, ton Temple propha-
né, Et Sion qui n'eſt plus qu'vne grande maſure.

Apres que de tes Saints leur barbare couſteau
Eut reſpandu le ſang, comme on répand de l'eau,
Leur rage prolongea ſa brutale durée,
Elle ſe fit ſentir aux morts,
De l'honneur du cercueil elle priua leurs corps;
Et les oyſeaux du Ciel en firent leur curée.

Nos voiſins triomphoient de noſtre aduerſité,

Nous voyant dans l'eſtat qu'ils auoient ſouhaité,
Nos plaintes excitoient leur cruëlle riſée;
Seigneur, noſtre vnique recours,
Ne nous feras-tu point luire de plus beaux jours?
Iuſqu'à quand ta rigueur ſera-t-elle embraſée?

Que ne fais-tu ſentir cette horrible fureur,
Aux peuples dont l'eſprit eſt aueuglé d'erreur,
Qui de tes veritez n'ont point de connoiſſance?
Ne s'attaquent-ils pas à toy,
Quant aux fils de Iacob, qui reuerent ta Loy,
Ils font ſentir leur rage auec tant de licence?

Seigneur, mets en oubly nos horribles forfaits,
S'ils ſont par ton amour effacez pour jamais,
Nos malheurs ceſſeront, puis qu'ils les ont fait naiſtre;
Aſſiſte-nous, mais promptement;
Nous ne pouuons ſouffrir vn mal plus vehement,
Et qui faſſe ſi bien ta colere connaiſtre.

Il eſt vray nos pechez allument ton courroux,
Nous ne meritons pas vn breuuage plus doux
Que celuy que ton ire aujourd'huy nous fait boire;
Nous ſommes dignes du trépas?
Donc pour l'amour de nous ne nous deliure pas,
Mais ſauue-nous, Seigneur, pour l'amour de ta gloire.

Grand Dieu, ne ſouffre pas qu'vn eternel exil,
Donne ſujet de dire au prophane Gentil,
Où ſe cache ce Dieu qu'inſenſez ils adorent?
Ne permets pas aux Nations
De triompher touſiours de nos afflictions,
Et de croire qu'en vain nos prieres t'implorent.

L'effroyable courroux de nos cruëls bourreaux
Du ſang de tes enfans a groſſy les ruiſſeaux;
Enten ſa voix qui crie, & demande vengeance,
Oy nos triſtes gemiſſemens,
Romps nos barbares fers, finis nos longs tourmens,

Et fais pour nous ſauuer paroiſtre ta puiſſance.

Eternel, fais vn coup, mais digne de ta main,
Pour deliurer du joug d'vn vainqueur inhumain
Ceux qui portent la mort ſur leurs viſages bleſmes,
En te vengeant, vient nous venger;
Et ne nous laiſſe pas dauantage outrager,
Par ceux de qui la bouche eſt ouuerte aux blaſphêmes.

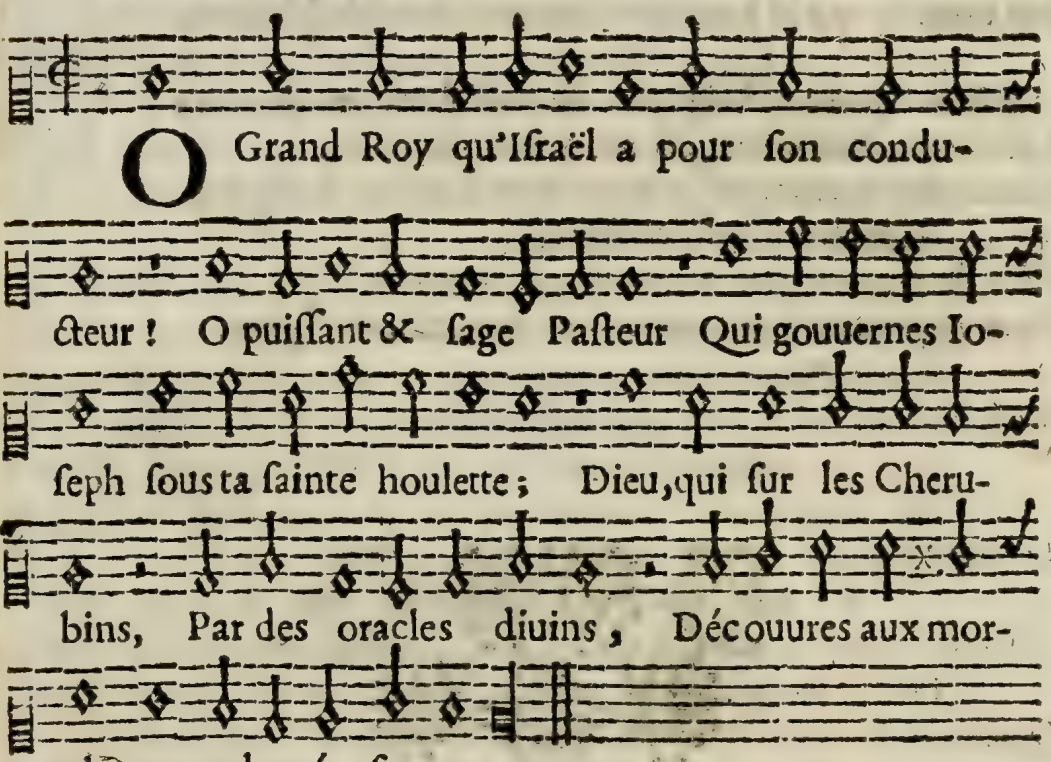
Nous eſperons, Seigneur, de voir dans peu de jours
Luire en noſtre faueur cét amoureux ſecours,
Dont nous reconnoiſſons que nous ſommes indignes;
A lors ton fidelle troupeau,
Dira de race en race vn cantique nouueau,
Pour apprendre aux mortels tes merueilles inſignes.

PSEAVME LXXIX.

Qui regis Iſraël intende: qui deducis velut ouem Ioſeph.

ARGVMENT.

Le ſujet de ce Pſeaume eſt ſemblable à celuy du precedent.



Qu'Ephraïm dont le luſtre eſt ſi fort effacé,
Que Benjamin, que Manaſſé,
Reſſentent ton ſecours dans leurs longues miſeres;
Dieu des batailles, voy-nous
D'vn regard qui ſoit plus doux,
Et ſauue les enfans, dont tu ſauuas les peres.

Fay-nous bien-toſt reuoir l'agreable ſejour,
Où nous ſommes venus au jour,
Iette ſur tes enfans vn regard fauorable;
Iuſqu'à quand, Dieu des combats,
Qui met les troſnes à bas,
Auras-tu pour ton peuple vn cœur inexorable ?

En ce funeſte eſtat d'opprobre & de malheur,
Nous mangeons le pain de douleur,
A longs traits nous beuuons au torrent de nos larmes;
Nos maux paſſez ſont cuiſans.
Rien n'eſt égal aux preſens,
Et ceux de l'aduenir nous donnent des alarmes.

Nous ſommes le jouët de nos voiſins brutaux,
Qui bien loin de plaindre nos maux,
En font auec mépris des cruëlles riſées;
Dieu des batailles, voy-nous
D'vn regard qui ſoit plus doux,
Et nos chaiſnes ſoudain ſe trouueront briſées.

Apres que ton pouuoir eut d'vn joug eſtranger
Retiré Iacob ſans danger,
Et fait en ſa faueur vne merueille inſigne;
Sous ſa puiſſance tu mis
Ses orgueilleux ennemis,
Et tu le cultiuas comme vne belle vigne.

Cette vigne long-temps fut l'objet de tes ſoins,
Les ſiecles paſſez ſont témoins
Que ta main amoureuſe en oſta les eſpines;
Et par tes bien-faits diuers
Iuſqu'au bout de l'Vniuers,
Elle eſtendit bien-toſt ſes fameuſes racines.

Son ombre ſurpaſſa celle des plus hauts monts,
Qui dans le Ciel pouſſent leurs fronts,
De l'vne à l'autre mer ſes pampres pullulerent;
Et du deſert tournoyant
Iuſqu'à l'Euphrate ondoyant,
Malgré ſes enuieux, ſes branches s'étalerent.

D'où vient donc que ton bras, qui ſeul la ſouſtenoit,
Rompt le mur qui l'enuironnoit,
Qu'elle eſt auec mépris des paſſans vendangée;
Que les loups & les renards

La broutent de toutes parts,
Qu'en vn champ de chardons elle eſt preſque changée?

O Dieu, qui tiens en main le ſort des combatans,
Regarde, car il en eſt temps,
Cette vigne reduite en vn deſordre extrême;
Rens-luy ſon luſtre premier,
Et ſauue vn peuple guerrier,
A qui le nom de fils fut donné par toy meſme.

Il eſt enuironné d'vn tourbillon de feu,
Si ta colere dure vn peu,
C'eſt fait de luy, Seigneur, il eſt reduit en cendre;
Donc ſur ce fils que ton choix
Combla de gloire autrefois
En cette extremité vien tes graces répandre.

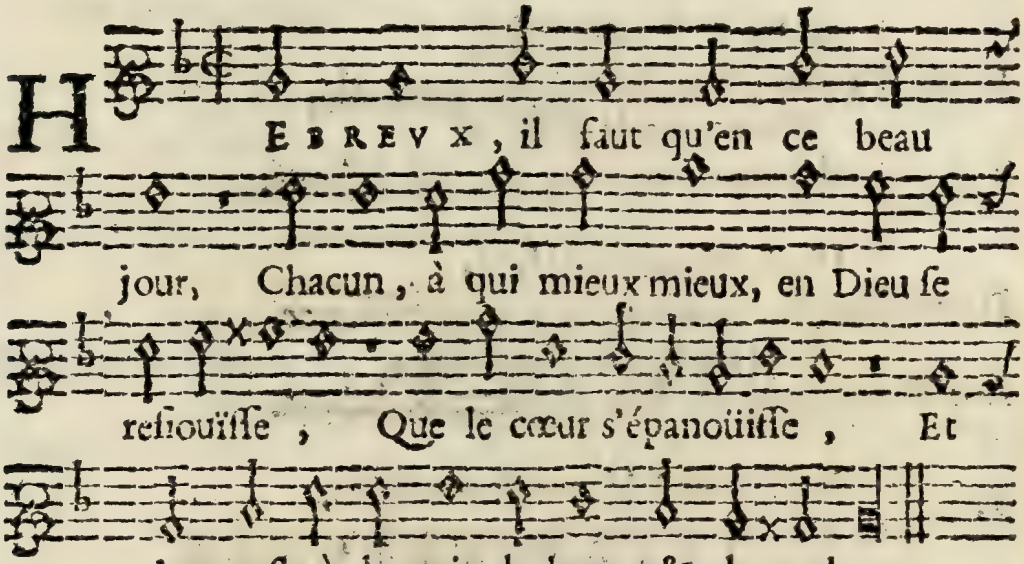
Grand Dieu, ſi tu finis nos funeſtes mal-heurs,
Nous t'offrons nos voix & nos cœurs,
Pour te ſeruir touſiours, & te louër ſans ceſſe;
Dieu des batailles, voy-nous
D'vn regard qui ſoit plus doux,
Et tire-nous du joug, dont la rigueur nous preſſe.

PSEAVME LXXX.

Exultate Deo adjutori noſtro : jubilate Deo Iacob.

ARGVMENT.

Ce Pſeaume ſemble auoir eſté composé pour eſtre chanté au jour de la feſte des Trompettes, qui tomboit au premier du ſeptieſme mois, auquel les Interpretes Hebreux diſent que les Enfans d'Iſraël, qui eſtoient captifs en Egypte, furent mis en liberté, & eurent relâche dans leurs trauaux, quoy que leur ſortie ne ſoit arriuée que le 15. de Mars ſuiuant.



Prenez les trompettes en main,
Celebrez par leur ſon, à la Lune nouuelle,
Cette feſte ſolennelle,
A qui Dieu dans ſa Loy preſcrit vn jour certain.

Il en fit le commandement,
Lors qu'Iſraël ſortit de l'Egypte infidelle,
Et c'eſt la marque eternelle,
Que Iacob doit donner de ſon reſſentiment.

Lors que ſous vn peuple brutal,

Dont il n'entendoit pas le barbare langage,
Il languiſſoit en ſeruage,
Le Seigneur qu'il ſeruoit eut pitié de ſon mal.

Il le déchargea des fardeaux,
Qui le faiſoient gemir dans des tourmens horribles,
Et des ouurages penibles,
Qu'au peril de ſa vie il a rendus ſi beaux.

Tu m'as inuoqué, luy dit-il,
Et ta plainte, ô mon peuple, a touché mes oreilles,
Et j'ay par mille merueilles,
Briſé le joug cruël du Monarque du Nil.

Ie t'ay de l'orage ſauué,
Et loin d'en conſeruer la moindre gratitude,
Dans la vaſte ſolitude,
Ton orgueil contre moy cent fois s'eſt ſoûleué.

Iſraël, eſcoute mes loix,
Donne leur ſur ton ame vne entiere puiſſance,
Ne rens point obeïſſance,
Aux Dieux inanimez faits de pierre & de bois.

Ie ſuis ton Seigneur & ton Dieu,
C'eſt moy qui t'ay tiré de l'Egypte cruëlle,
Sois-moy ſeulement fidelle,
Et tu me trouueras fauorable en tout lieu.

Ton cœur n'aura point de deſirs,
Que ma bonté propice auſſi-toſt ne contente,
Et par delà ton attente,
Elle te comblera de gloire & de plaiſirs.

En vain je luy tins ce diſcours,
Il fut ſourd à ma voix, ce peuple miſerable,
Et de mon nom adorable,
De mes diuines loix, il ſe moqua touſiours.

Ie l'abandonnay juſtement
A ſes deſirs brutaux, à ſes folles penſées,
Et ſes fureurs inſenſées
Aux pechez qu'il commit ſeruirent de tourment.

Si mon peuple m'euſt écouté,
Si l'ingrat Iſraël, qui d'vne aueugle audace
Se moque de ma menace,
Euſt ſuiuy mes ſentiers, & fait ma volonté.

De ſes ennemis inhumains
I'euſſe abaiſſé l'orgueil par de cruëls ſupplices,
Pour luy mes bontez propices
Contre ſes fiers vainqueurs euſſent armé mes mains.

Ces ennemis ſi criminels
Euſſent lors reconnu qu'vne fauſſe eſperance
Abuſoit leur arrogance,
Et ce peuple euſt gouſté des plaiſirs eternels.

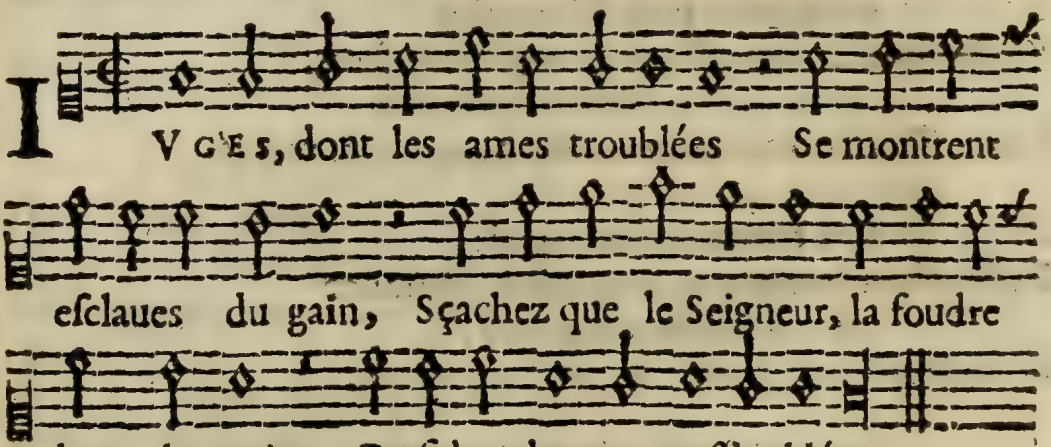
Ses champs fauoriſez du Ciel
Euſſent abondamment fourny ſa nourriture,
Il euſt de la roche dure,
Pour appaiſer ſa faim, veu découler le miel.

PSEAVME LXXXI.

Deus ſtetit in ſynagogâ deorum.

ARGVMENT.

L'Auteur de ce Pſeaume, que quelques Interpretes diſent auoir eſté composé du temps de Ioſaphat, exhorte les Iuges à ſe bien acquitter de leurs charges, & leur reproche leurs maluerſations.



IVGES, dont les ames troublées Se montrent
eſclaues du gain, Sçachez que le Seigneur, la foudre
dans la main, Preſide dans vos aſſemblées,

Iuſques à quand vos inſolences
Feront elles gemir les bons ?
Iuſqu'à quand ferez-vous en faueur des larrons,
Pancher vos injuſtes balances?

Conſeruez les droits du pupile,
Adouciſſez ſon mauuais ſort,
Et que les oppreſſez qui n'ont point de ſupport
En vous rencontrent leur aſyle.

Des mains des pecheurs deteſtables,
Qu'aueugle leur proſperité,
Defendez conſtamment, par voſtre autorité,
Les foibles & les miſerables.

Les meſchans ſe rendent celebres,
Par leurs ſales affections;

L'ardent desir du gain conduit leurs actions,
Et leur cœur est plein de tenebres.

Ces injustices si publiques;
Ce mépris insolent des loix,
Esbranlent la grandeur & le trosne des Rois,
Et desolent les Republiques.

Estant nez, comme nous le sommes,
Enfans d'vn pere criminel,
Tous Dieux que vous soyez, & fils de l'Eternel,
Vous mourrez comme d'autres hommes.

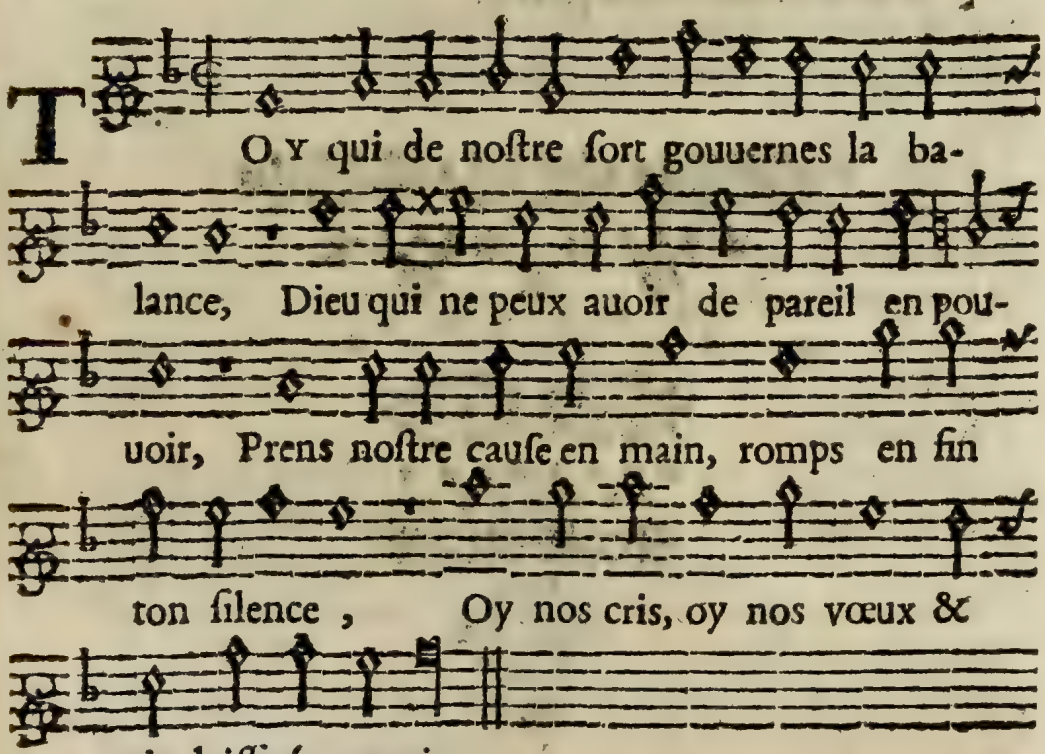
En vain j'accuse leur malice;
Si tu veux arrester le mal,
Vien t'asseoir, ô Seigneur, sur ton saint Tribunal,
A fin de nous rendre justice.

PSEAVME LXXXII.

Deus, quis similis erit tibi? ne taceas.

ARGVMENT.

I'estime que ce Pseaume peut estre encore rapporté au temps de Iosaphat, comme les precedens, & qu'il a pour sujet la guerre que luy declarerent les Moabites, les Ammonites, & les Iduméens, comme il est raconté au second liure des Paralipomenes au chap. 20. Dans la premiere partie, le peuple demande à Dieu son assistance, contre de si puissans ennemis, & le conjure de ne la differer point, veu principalement que sa gloire se trouue interressée dans la perte de ceux qui le seruent. Dans la seconde partie, il souhaite que ceux qui luy font la guerre, perissent comme les Madianites, & les autres ennemis qu'il a exterminez autrefois durant le gouuernement des Iuges.



Fay-nous bien-tost sentir ta grace accoustumée,
Contre les ennemis de ta diuine Loy;
Pour perdre tes enfans ils dressent vne armée,
Et leur brutal orgueil s'éleue contre toy.

Ils forment contre nous mille desseins tragiques,
„ Ruinons, disent-ils, ce peuple ambitieux,
„ Et lauant dans son sang les injures publiques
„ Esteignons-en la race & le nom odieux.

Voila le beau projet que leur rage medite;
Voila comme la haine est le lien fatal,
Qui joint l'Iduméen auec le Moabite,
Assur auec Ammon, & Tyr auec Gebal.

Au sort de Madian que leur sort soit semblable,
Fay-leur de Sisara le mal-heur éprouuer,
Pers-les comme Iabin, en ce jour memorable,
Où la fuite ne put de tes mains le sauuer.

Du torrent de Cisson leur sang rougit les ondes,
Et le fameux Endor, champ d'vn combat si beau,
Vid long-temps engraisser ses campagnes fecondes
De tant de corps priuez de l'honneur du tombeau.

Oreb, Zeb, Salmana, quoy que forts, quoy que Princes,
Sentirent de ton bras les redoutables coups,
D'autres Rois, apres eux, attaquent nos Prouinces,
Fay-les perir aussi par le mesme courroux.

„ Du peuple qui de Dieu se nomme l'heritage,
„ Abbatons, disent-ils, l'orgueil imperieux,
„ Faisons de son Empire entre nous le partage,
„ Et ne redoutons plus la vengeance des Cieux.

Puny ces insolens, & fay comme vne rouë,
Tourner incessamment leur esprit agité,
Qu'ils soient comme vn festu dont l'Aquilon se jouë,
Et qu'vn juste malheur trompe leur vanité.

Comme dans les forests les flâmes allumées,
D'arbre en arbre volant, de tous font vn bucher,
Que ton courroux ainsi deuore les armées,
Que contre tes enfans leur orgueil fait marcher,

Allume les éclairs, fay gronder le tonnerre,
Arme des vens mutins les bruyans tourbillons,
Ebranle sous leurs pieds la masse de la Terre,
Et seme la terreur parmy leurs bataillons.

Iette-leur pour jamais la honte sur la face,
Qu'vn remords eternel leur deuore le sein,
Dissipe leurs projets, confons leur vaine audace,
Et renuerse sur eux leur superbe dessein.

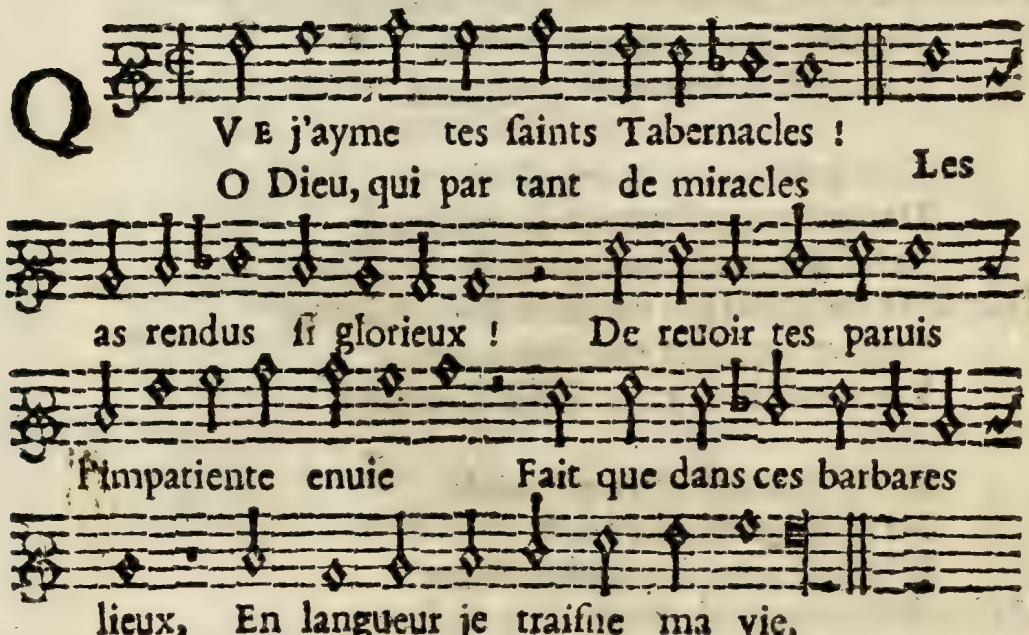
En leur punition, fay par tout reconnestre,
Que le nom de Seigneur à ta puissance est deu,
Que tout dans l'Vniuers de toy tirant son estre,
Ton Empire adorable est sur tout estendu.

PSEAVME LXXXIII.

Quàm dilecta tabernacula tua Domine virtutum.

ARGVMENT.

Les vns attribuënt ce Pſeaume à Dauid, durant ſon eſloignement de l'Arche, ſoit par la perſecution de Saül, ſoit par celle d'Abſalon ; Les autres veulent qu'il ſoit composé au nom des Iſraëlites dans la captiuité de Babylone.



Dieu viuant, Seigneur des batailles,
Ie ſens treſſaillir mes entrailles,
Songeant à ton ſacré ſejour;
Le cœur me bat au ſein, à toute heure je paſme,
Mon eſprit languit nuit & jour,
Et pour toy je ſuis tout en flame.

Ie porte enuie aux hyrondelles,
Qui pour leurs petits, & pour elles,
Trouuent des nids dans les ſaints lieux,
Et ſouuent je m'eſcrie, ô retraites aimées,
Autels, autels du Roy des Cieux,
Temple du Seigneur des armées!

Bien-heureux ceux à qui ta grace
Permet que leur âge se passe,
Au pied de tes sacrez autels!
Qui faisant icy bas ce qu'au Ciel font les Anges,
Apprennent aux autres mortels
Tes merueilles, & tes loüanges!

Heureux ceux qui dans les souffrances,
Fondent en toy leurs esperances,
Plustost qu'en leur propre raison:
Ils te viendront, au temps que la loy leur ordonne,
Rendre, dans ta sainte maison,
Leurs justes deuoirs en personne.

En esprit je voy, ce me semble,
Des troupes qui marchent ensemble
Par d'affreux & brûlans desers;
Pour éteindre la soif qui consume leurs veines,
Voila qu'en cent endroits diuers,
Leurs mains ont creusé des fontaines.

D'vne troupe l'autre est suiuie;
Ni la discorde, ni l'enuie
N'y font point de trouble éleuer;
Nulles difficultez n'estonnent leur courage,
Et tous se pressent d'arriuer
Dans Sion pour te rendre hommage.

Escoute-moy, Dieu des armées,
Oy les prieres enflamées
Du plus miserable des Rois;
Protecteur de Iacob, voy le mal qui me presse,
Et preste l'oreille à la voix,
De ton Oingt qui gemit sans cesse.

Vn seul jour dans les Tabernacles,
Où tu rends tes sacrez oracles,
M'est plus doux & plus glorieux,
Que ne seroient ailleurs dix siecles d'vne vie,

Que toutes les faueurs des Cieux
Mettoient au dessus de l'enuie.

Auec la vile populace,
I'ayme mieux la derniere place
Dans ta glorieuse maison,
Que parmy les pecheurs qui n'ont rien que d'injuste,
Qui font la guerre à la raison,
Regner dessus vn trosne auguste.

Du Seigneur l'appuy fauorable
Est vn bouclier impenetrable
Pour ceux qui font ses volontez;
Ils l'ont pour leur Soleil dans la nuit la plus noire,
Et ses paternelles bontez
Les comblent d'honneur & de gloire.

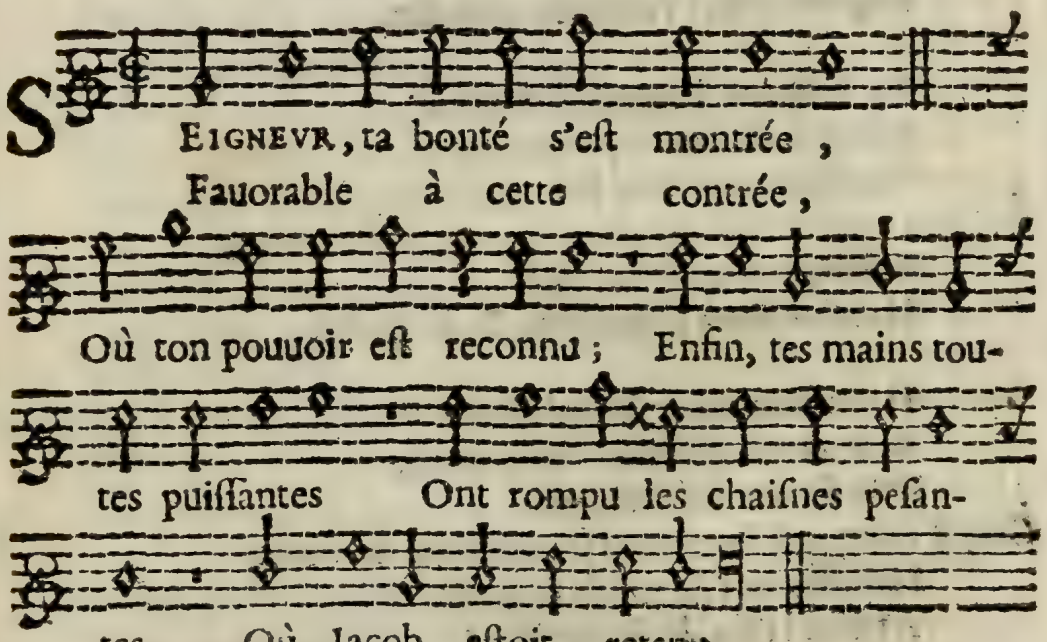
Il n'ostera point la puissance
A ceux qui gardent l'innocence,
Et le seruent fidellement;
Grand Dieu qui des combats la fortune moderes,
Heureux qui de toy seulement
Attend la fin de ses miseres!

PSEAVME LXXXIV.

Benedixisti Domine terram tuam.

ARGVMENT.

Ce Pseaume, selon mon opinion, a esté composé vn peu apres le retour du peuple de la captiuité de Babylone.



Ta grace vray'ment paternelle
Pardonne à ton peuple infidelle,
Elle a couuert tous ſes pechez,
Contre nous ton ire embraſée
S'eſt heureuſement appaiſée,
Et tout nos pleurs ſont eſtanchez.

Seigneur acheue ton ouurage,
Tu nous as tirez d'vn ſeruage
Qu'auoit merité noſtre erreur,
A la liberté joins la gloire,
Et par vne entiere victoire
Deſtourne de nous ta fureur.

Dieu qui te nommes noſtre Pere,

De ta redoutable colere
Sentirons-nous touſiours les coups?
De race en race ta juſtice
Eſtendra-t-elle le ſupplice
Qu'attirent nos forfaits ſur nous?

Ne veux-tu point quitter les armes?
Par nos ſouſpirs & par nos larmes,
Ne ſeras-tu jamais fléchy?
Ton peuple en ſes larmes ſe noye,
N'aura-t-il pas, en fin, la joye,
De ſe voir du joug affranchy?

Montre-nous ta miſericorde,
De grace, qu'elle nous accorde
Le pardon de tous nos forfaits;
Rens-nous noſtre ſplendeur premiere,
Fay-nous la grace toute entiere,
Et par tout donne-nous la paix.

Dieu parle, & je le veux entendre,
Ie veux faire effort pour comprendre
Ce que m'enſeignera ſa voix,
Sans doute ſa rigueur ſe paſſe,
Il ne parlera que de grace,
Au peuple qui garde ſes loix.

Pour ſes Saints, qui d'vn cœur fidelle
Seruent ſa grandeur immortelle,
Dont ſon culte fait les plaiſirs;
Il ne parlera que de gloire,
Et le bon-heur dans la victoire
Paſſera meſme leurs deſirs.

Auſſi-toſt que ceux qui le craignent
Auec humilité ſe plaignent,
Il accourt pour les aſſiſter;
Ouy, dans noſtre terre natale,
Apres ſa ruine fatale,

Nous verrons la gloire habiter.

La Misericorde propice,
La Verité sans artifice,
Viendront nos troubles appaiser;
Les haines en seront bannies,
La Paix & la Iustice vnies
S'y donneront vn saint baiser.

Apres les malheurs de la guerre,
On verra du sein de la terre
Sortir l'auguste Verité;
Les hommes deuiendront fidelles,
Et Dieu par des graces nouuelles,
Leur montrera son équité.

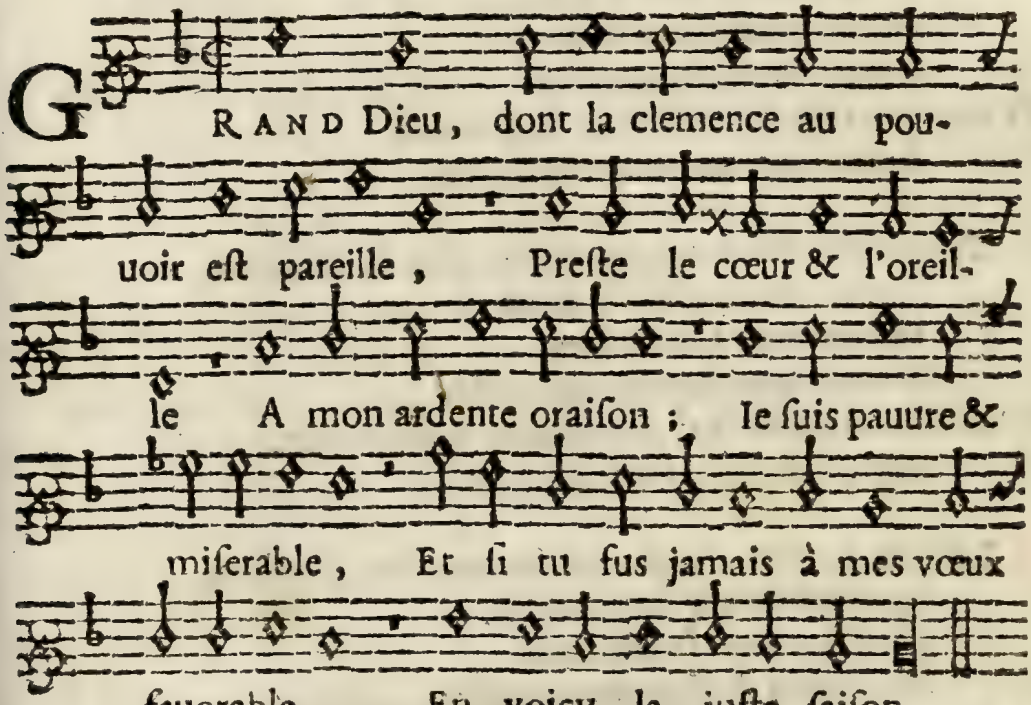
Il rendra nos plaines fertiles,
Il fera fleurir, dans nos villes,
Tous les biens qu'apporte la paix;
Et quoy que promette le vice,
Du beau sentier de la justice
On ne s'esloignera jamais;

PSEAVME LXXXV.

Inclina Domine aurem tuam, & exaudi me.

ARGVMENT.

Le tiltre de ce Pſeaume eſt, Oraiſon de Dauid. *Les Interpretes croyent, que lors qu'il le compoſa il eſtoit hors de la Cour de Saül, reduit à vne grande neceſſité.*



De ceux que le pouuoir porte à la violence,
Toy qui ſçais mon innocence,
S'il te plaiſt, ſauue mes jours;
Que ta bonté paternelle
Conſerue, en m'aſſiſtant, vn eſclaue fidelle,
Qui n'eſpere qu'en ton ſecours.

Prens pitié des malheurs qui tourmentent ma vie,
A mon cœur, malgré l'enuie,
Rens l'allegreſſe aujourd'huy;
Car c'eſt toy ſeul que j'adore,
C'eſt ta ſeule bonté qu'à toute heure j'implore,
Et j'en fais mon vnique appuy.

Tu te montres clement, tu parois fauorable
Aux plaintes d'vn miſerable,
Qui t'implore en ſes douleurs;
Ouure l'oreille à la mienne,
Eſcoute ma priere, & qu'en fin, elle obtienne
L'heureuſe fin de mes mal-heurs.

Dans mes afflictions que je voy ſans remede;
A tes bontez, à ton aide,
I'ay recouru mille fois;
Ie t'ay raconté ma peine,
Et dans ce triſte eſtat ta bonté ſouueraine
A touſiours entendu ma voix.

Tu ne reſſembles pas aux Dieux d'or & de pierre,
Qui ne peuuent ſur la terre
Sauuer leurs adorateurs;
Toutes leurs fauſſes merueilles
N'ont rien qui ſoit égal aux œuures nonpareilles,
Que tu fais pour tes ſeruiteurs.

Le jour, le jour viendra que ta grandeur ſupréme,
Qui ſubſiſte par ſoy-meſme,
Aux hommes ſe fera voir;
Et comme ils ſont tes ouurages,
Ils beniront ton nom, te rendront leurs hommages,
Et reuereront ton pouuoir.

Toy ſeul as la grandeur, la force, & la puiſſance,
Tout te rend obeïſſance,
A tout tu donnes la loy;
Tu ne trouues point d'obſtacles,
Ta main en ſe joüant fait d'illuſtres miracles,
Il n'eſt point d'autre Dieu que toy.

Fay, Seigneur, que touſiours je marche dans tes voyes;
Que mes plus ſenſibles joyes
Soient d'adorer tes grandeurs;
Et regle ſi bien mon ame,

Que tant que je viuray, la verité l'enflame
De ſes immortelles ardeurs.

Me voyant deliuré d'vn peril ſi funeſte,
Ie lou'ray ton nom celeſte,
Et de la bouche & du cœur,
Cent fois ta bonté propice,
Me retirant du fond d'vn mortel precipice,
A du vaincu fait le vainqueur.

De puiſſans ennemis, d'vne injuſte licence,
Attaquent mon innocence,
Et me rempliſſent d'effroy;
La ſeule fin de ma vie,
Peut ſouler la fureur, & contenter l'enuie,
Que leur cœur nourrit contre moy.

Ie ne crains pas pourtant leurs trâmes inhumaines,
Ta main en mille autres peines,
M'a hautement defendu;
Ta bonté, ta patience,
Ta douceur, ton amour, en qui j'ay confiance,
De leur pouuoir n'ont rien perdu.

Iette donc l'œil ſur moy, mais vn œil fauorable,
D'vn eſclaue miſerable
Daigne eſtre le Protecteur;
Vien d'vne troupe inſolente
Deliurer s'il te plaiſt, le fils de ta ſeruante,
Et ton fidelle adorateur.

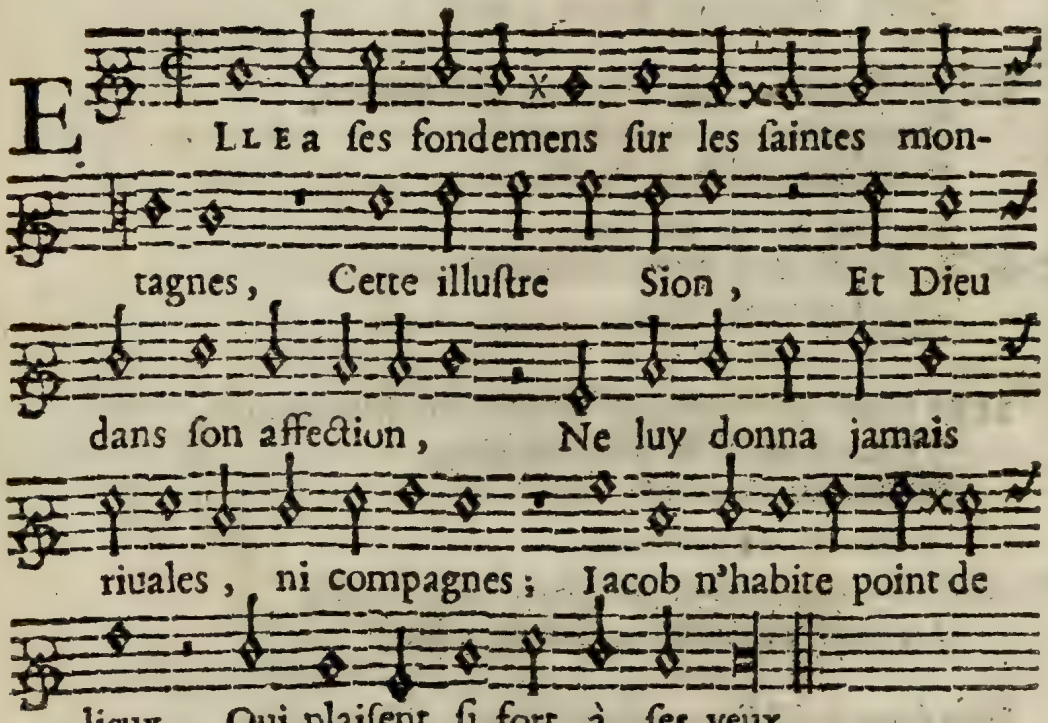
Rens-moy de tes bontez vn merueilleux exemple,
Que mon ennemy contemple
Ma grandeur auec effroy;
Confons ceux qui me pourſuiuent,
Et pour les bien punir, ô mon Dieu, fay qu'ils viuent
Aſſez long-temps pour me voir Roy.

PSEAVME LXXXVI.

Fundamenta eius in montibus sanctis.

ARGVMENT.

Ce Pseaume, dont l'Auteur est incertain, contient la loüange de la ville de Ierusalem.



O Cité de mon Dieu! qui peut de tes merueilles
Faire vn digne tableau?
L'Egypte n'a rien de si beau,
Ni Babylon, ni Tyr, ne te sont point pareilles;
Dans l'enclos des champs Palestins
Nulle n'a de si beaux destins.

On a pû voir sortir de ces villes pompeuses
Quelques nobles enfans,
De qui les exploits trionfans
Aux siecles à venir les rendront plus fameuses;
Mais Sion sans nombre produit
Des fils où la vertu reluit.

A peine

A peine on peut compter tant d'hommes admirables,
Qu'au monde elle a donnez;
Mais n'en ſoyez pas eſtonnez,
Vous qui n'habitez pas des lieux ſi fauorables,
Le Seigneur luy-meſme a jetté
Les fondemens de ſa Cité.

Lors qu'il viendra compter tous les peuples du monde,
Il doit en ce moment
Ranger à part exactement
Les peuples dont Sion eſt la mere feconde,
Et tous dans cét heureux ſejour
Voudroient eſtre venus au jour.

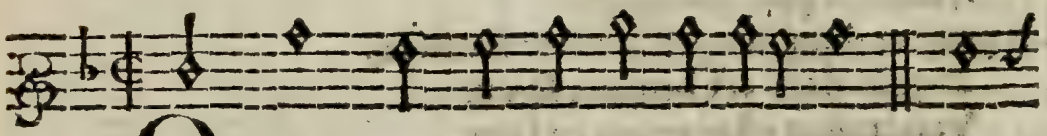
O ſejour, où mon Dieu ſes merueilles déploye,
Où tous les habitans
De leur ſort ſe trouuent contens,
Où l'on n'oit retentir que cantiques de joye!
Ie veux deſormais que mes vers,
Portent ton Nom par l'Vniuers.

PSEAVME LXXXVII.

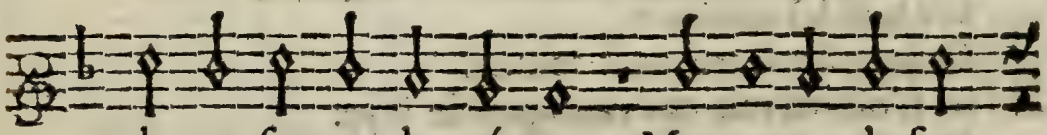
Domine Deus salutis meæ, in die clamaui.

ARGVMENT.

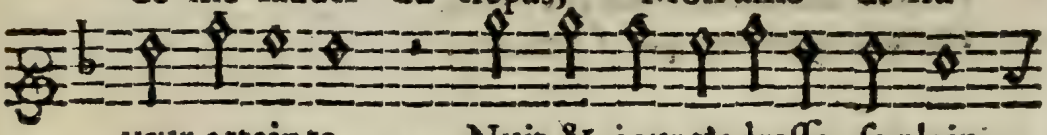
Ce Pseaume, dont l'Auteur est incertain, a esté composé dans l'exil, ou dans la prison. Saint Hieroſme & Saint Augustin l'expliquent de la passion de noſtre Seigneur.



O Toy qui seul as la puissan- ce Et
De defendre mon innocen- ce



de me sauuer du trépas, Mon ame de fra-



yeur attainte, Nuit & jour t'adresse sa plain-

te, Seigneur, ne la reiette pas,

S'il te plaist daigne en faire conte,
Que jusqu'à ton trosne elle monte,
Que ton cœur cede à son effort;
Mon ame de peines comblée,
Dans les maux qui l'ont accablée,
Ressent les frayeurs de la mort.

On me conte desia du nombre
De ceux que le sepulcre sombre
Dans son sein doit tousiours tenir,
Et dont, en ce sejour funeste,
Il semble, ô Monarque celeste,
Que tu n'as plus de souuenir.

Ie ſuis dans de noires tenebres,
La mort, ſous cent formes funebres,
Se preſente deuant mes yeux;
Seigneur, tu fais deſſus ma teſte,
De ta plus cruelle tempeſte
Choir les flots les plus furieux.

Chaque jour mes miſeres croiſſent,
Tous mes amis me méconnoiſſent,
Ie leur ſuis vn objet d'horreur,
Ie ſouffre de cruëlles geſnes,
Ie ne puis ſortir de mes chaiſnes,
I'ay l'eſprit remply de terreur.

Mes yeux languiſſent de triſteſſe,
Tous les jours mes cris je t'adreſſe;
Suprême Iuge des humains,
Vers toy dans le mal qui m'outrage,
Plein d'eſperance & de courage,
Sans ceſſe je leue les mains.

Auant qu'au tombeau je deſcende,
Que ſur moy ta grace reſpande
Ses plus fauorables treſors;
Car, ô mon Sauueur ſalutaire,
Quelles merueilles peux-tu faire,
En faueur de ceux qui ſont morts?

Les Medecins les plus celebres,
Du tombeau perçant les tenebres,
Peuuent-ils leur rendre le jour?
Et quelqu'vn de leur triſte nombre
Peut-il, dans ſa demeure ſombre,
Louër ta grace, & ton amour?

Dans la tombe obſcur' où la vie
Sans remede nous eſt rauie;
Tes hauts faits ſont-ils racontez?
Dans le lieu d'oubly peut-on dire

Les miracles de ton Empire,
Tes juſtices, & tes bontez?

Seigneur, dés que le Ciel ſe dore,
Par les premiers feux de l'Aurore,
Ie pouſſe mes cris juſqu'aux Cieux,
Pourquoy leur fermes-tu l'oreille,
Et d'vne rigueur nompareille
De moy détournes-tu les yeux?

Grand Dieu, dés mes jeunes années
I'ay, dans mes triſtes deſtinées,
Porté le poids de ta fureur;
Touſiours j'ay veſcu dans les peines,
Et mes miſeres inhumaines,
M'ont touſiours remply de terreur.

Tes rigueurs les plus eſtonnantes,
Comme des vagues mugiſſantes,
Paſſent, & repaſſent ſur moy;
Mon ame d'ennuis accablée,
La nuit & le jour, eſt troublée
Des horreurs d'vn mortel effroy.

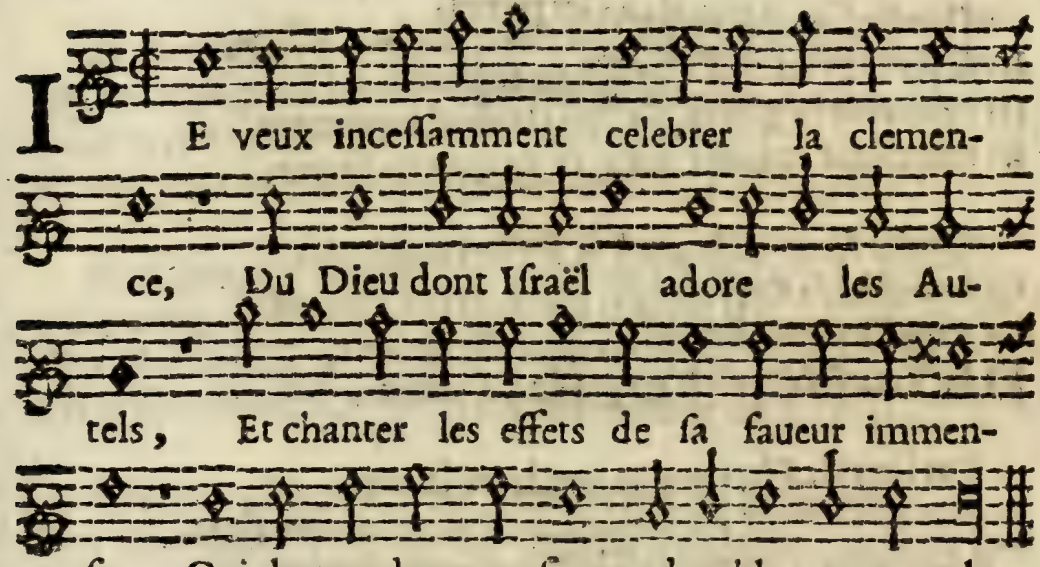
Sans eſperance & ſans refuge,
Les miſeres, comme vn deluge,
M'enuironnent cruëllement,
De moy tous mes amis s'éloignent,
Et mes plus proches me témoignent,
Qu'ils ont horreur de mon tourment.

PSEAVME LXXXVIII.

Misericordias Domini in æternum cantabo.

ARGVMENT.

L'Autheur de ce Pseaume y déplore la calamité du peuple Iuif, que je juge estre celle de la captiuité de Babylone. En la premiere partie il décrit l'alliance ancienne que Dieu a faite auec les Israëlites, & raconte ses misericordes, & les effets de sa justice. La seconde contient vne plainte du retardement de son aide, & de l'execution de ses promesses.



Seigneur, bien que nos maux nous rempliſſent de crainte
I'espere que du Ciel où tu fais ton sejour,
L'auguste verité nous donnera sans feinte,
Ce que nous a promis ton paternel amour.

Auec Dauid, dis-tu, j'ay fait vne alliance,
Dont rien n'alterera le contract solemnel,
Ie jure, & mon serment tiendra sans inconstance;
De placer tes enfans sur vn troſne eternel.

Ce n'est pas seulement en vn si grand Monarque
Que luit de tes bontez l'adorable splendeur,

Deſſus le front des Cieux leur éclat on remarque,
Et leur brillante voix annonce ta grandeur.

Ceux qui de tes faueurs ſçauent bien faire vſage,
Dans ces luiſans miroirs connoiſtront tes beautez,
De ces chantres diuins entendront le langage,
Et loüi'ront auec eux tes ſaintes veritez.

Où ne ſont, ô Seigneur, ces veritez connuës?
Où de tes volontez ne reçoit-on la loy?
Se peut-on figurer meſme au deſſus des nuës,
Entre tes ſaints Enfans, quelqu'vn égal à toy?

Deuant toy par reſpect ils couurent leur viſage,
Ils ſe ſentent ſaiſis d'vne ſainte terreur,
Ils celebrent ta gloire, ils luy rendent hommage,
Et tremblent comme nous, te voyant en fureur.

Quelle force voit-on à ta force ſemblable?
Qui ne fléchit ſous toy par force ou par amour?
La Sageſſe ſouſtient ton trône inébranlable,
Et la Verité ſainte eſt en garde à l'entour.

Du liquide Element tu moderes la rage,
Et quand la mort s'y montre aux yeux des matelots,
Tu fais leuer vn vent qui les pouſſe au riuage,
Et calme tout d'vn coup la colere des flots.

Le pouuoir de ton bras, pour ſauuer nos Anceſtres,
Se ſignala-t-il pas ſur les Egyptiens?
Luy vid-on pas briſer l'audace de ces maiſtres,
Qui de nos ennemis s'eſtoient rendus les tiens?

Le Ciel te doit les feux qui ſa voute embelliſſent,
Le globe de la Terre eſt par toy ſouſtenu,
Ta main ſeme les fleurs, dont ſes champs ſe tapiſſent,
Et ton ſacré pouuoir ſur la mer eſt connu.

L'Aquilon & le Sud, de toy tiennent leur place,

De Thabor & d'Hermon les sommets glorieux,
Qui portent dans le Ciel leur orgueilleuse audace,
De crainte & de respect tremblent deuant tes yeux.

Que ton bras est puissant! qu'il est épouuantable,
Lors qu'il est gouuerné par ton ardent courroux!
Que pour venger ton nom d'vn mépris detestable,
Ta main est asseurée & pesante en ses coups!

De la teste des Rois elle oste les couronnes,
Elle sçait abaisser leur orgueil criminel,
Iustice, & Iugement sont les fermes colonnes,
Qui soustiennent le poids de ton trosne eternel.

Deuant toy la Clemence, aux regards fauorables,
Se tient tousiours debout auec la Verité,
Pour verser des faueurs sur tous les miserables,
Et s'oppoſer aux coups de ta seuerité.

Bien-heureux les mortels, à qui ton assistance
Fait d'vne sainte joye éprouuer les transports,
Il n'est calamité qui contre leur constance
Ne fasse vainement ses plus rudes efforts.

Seigneur, ils marcheront sous la conduite aimable
Des diuines clartez qui luiront dans tes yeux,
Ils se resiouïront en ton nom adorable,
Et ta sainte bonté les rendra glorieux.

Ils tiendront de toy seul l'honneur de la victoire,
Sçachant que c'est toy seul, qui dans mille combats,
As couronné leur front d'vne éclatante gloire,
Apres auoir conduit, & leurs coups & leurs bras.

Du Seigneur seulement, en l'estat où nous sommes,
Nous attendons tousiours nostre protection;
Sur le Saint d'Israël, & non pas sur les hommes,
Nous fondons nostre espoir, en nostre affliction.

C'est luy qui fit connoistre à ses sacrez Prophetes

Les dons qu'il preparoit pour vn Prince nouueau;
I'ay donné, leur dit-il, ô mes chers Interpretes,
La garde de mon peuple au Paſteur d'vn troupeau.

En Dauid, qui me rend des ſeruices ſans feinte,
Aujourd'huy j'ay trouué l'homme ſelon mon cœur,
I'ay conſacré ſa teſte auec vne huile ſainte,
Ie veux qu'eſtant mon Oingt, il ſoit touſiours vainqueur.

Dans les plus grands efforts du plus mortel orage,
Il n'implorera point mon aſſiſtance en vain;
I'égaleray touſiours ſa force à ſon courage,
Et dans tous ſes perils je luy tendray la main,

Ses cruëls ennemis n'auront plus la puiſſance,
De nuire à ſon bon-heur, de troubler ſon repos,
Ie les feray fléchir ſous ſon obeïſſance,
Et s'ils l'oſent combattre ils tourneront le dos.

En quelque lieu qu'il aille, il aura pour compagnes,
Pour guide de ſes pas, ma clemence, & ma foy,
I'eſleueray ſon nom plus haut que les montagnes,
Et feray qu'à la mer il donnera la loy.

Sur les bords renommez des plus celebres fleuues,
Il ſe ſignalera par des faits éclatans,
Et de mon aſſiſtance il receura des preuues,
Qui feront ſous ſon joug courber leurs habitans.

Lors qu'il m'inuoquera par le doux nom du Pere,
De ſon vnique Dieu, de ſon fidelle appuy,
Auec plus de bonté qu'encore il ne l'eſpere,
Mes plus cheres faueurs ſe répandront ſur luy.

Comme mon Fils aiſné je le feray paraiſtre,
Ie le couronneray de gloire, & de ſplendeur,
De tous les autres Rois je le rendray le maiſtre,
Ils viendront à genoux adorer ſa grandeur,

Mes bontez pour ce Fils ne ſeront point bornées,
Ma main le défendra de tous ſes ennemis,
Et tant que le Soleil reglera les années,
I'entretiendray pour luy tout ce que j'ay promis.

Ie veux que ſes enfans, s'ils demeurent fidelles,
Occupent apres luy ſon troſne glorieux,
Et ce troſne brillant, malgré tous les rebelles,
Ne durera pas moins que dureront les Cieux.

Si ſes enfans ingrats ſe plongent dans le vice,
Si leurs cœurs endurcis n'écoutent plus ma voix,
Si leurs crimes diuers irritent ma juſtice;
S'ils profanent mon nom, s'ils violent mes loix.

De ma juſte fureur la verge redoutable
Punira leur mépris, comme ils ont merité,
Leur trône, toutefois, doit eſtre inébranlable,
Parce que je le ſuis dans ma fidelité.

Ie ne manqueray point à la ſainte alliance,
Que j'ay bien daigné faire auec mon ſeruiteur,
En ce que j'ay promis auec tant d'aſſeurance,
On ne me trouuera ni changeant, ni menteur.

I'ay juré ſaintement, & juré par moy meſme,
Qui ne puis deceuoir, non plus qu'eſtre deceu,
Dauid ne doit pas ſeul porter le diadéme,
Le pere pour le fils de ma main l'a receu.

Son trône glorieux doit demeurer au monde,
Autant que le Soleil y reglera les jours,
Et que la Lune aux Cieux, durant la nuit profonde,
Sous vn front inconſtant entretiendra ſon cours.

Pour témoins de ma foy ces deux aſtres j'appelle,
Et pluſtoſt on verra s'eſteindre la clarté,
Qu'en ce que j'ay promis on me trouue infidelle,
Et que j'y faſſe voir de la legereté.

Cependant, ô grand Dieu, permets-moy de le dire,
Tu rejettes cét Oingt qui fut cher à tes yeux,
Mettant le ſucceſſeur de ſon illuſtre Empire,
Sous le barbare joug d'vn Tyran furieux.

L'alliance jurée eſt maintenant enfreinte,
Ta main ne conduit plus ſa main dans les combats,
Sa couronne, & les murs dont Sion eſtoit ceinte,
Dans vn meſme deſtin ſont renuerſez à bas.

Cette illuſtre Cité qui ſes pertes ſoûpire,
Sans tours, & ſans remparts, eſt ouuerte aux voleurs,
La ſolitude y regne, & l'horreur s'y retire,
Et le peuple voiſin ſe rit de ſes malheurs.

De ces cruëls vainqueurs dont ſon regne eſt la proye,
Il ſemble que ta force a le bras ſouſtenu,
Et qu'auecque plaiſir tu leur donnes la joye
De le voir en leurs fers aujourd'huy retenu.

Les fleches que ſa main a fortement pouſſées,
Et qui ſembloient porter l'ineuitable mort,
Ayant pour ton courroux les pointes émouſſées,
Contre ſes ennemis n'ont fait qu'vn vain effort.

Tu le laiſſes en proye aux perils de la guerre,
Tu laiſſes effacer ſon illuſtre ſplendeur,
Ton courroux embraſé met ſon troſne par terre,
Tu diſſipes ſa force & deſtruis ſa grandeur.

Tu retranches le fil de ſes jeunes années,
A ſa plainte, à ſes vœux, tu n'as point reſpondu,
Rien ne peut conſoler ſes triſtes deſtinées,
De honte & de regret ſon cœur eſt confondu.

Mais eſt-ce pour touſiours que de tes yeux celeſtes
Les regards amoureux ſont deſtournez de nous?
Ne borneras-tu point des trauaux ſi funeſtes?
Rien n'eſteindra-t-il plus le feu de ton courroux?

Regarde qui ſont ceux que ton ire enflammée
Priue de liberté de repos, & de bien,
Leur grandeur eſt vn vent, leur vie vne fumée,
Ils admirent leur eſtre, & cét eſtre n'eſt rien.

Les hommes icy bas n'ont pas meſme fortune,
L'vn eſt fauoriſé, l'autre affligé du ſort;
Mais & Rois, & ſujets, par vne loy commune,
Sont-ils pas obligez au tribut de la mort?

Où ſont, Seigneur, où ſont ces faueurs paternelles,
Que ſur nous tes bontez verſerent autrefois,
Et dont Dauid receut les promeſſes fidelles,
Pour ſes fils qui ſuiuroient le chemin de tes loix?

Souuiens-toy des affronts, des injures, des pertes,
Qu'endurent tes enfans ſous l'Empire Gentil,
Et qu'ils ont juſqu'icy du ſilence couuertes,
De peur d'accroiſtre encor les maux de leur exil.

Contre tes veritez tes ennemis décochent
A toute heure, en tous lieux, mille effroyables traits,
Et blaſphemant ton nom, ſans ceſſe ils nous reprochent
D'eſperer en ton Chriſt qui ne viendra jamais.

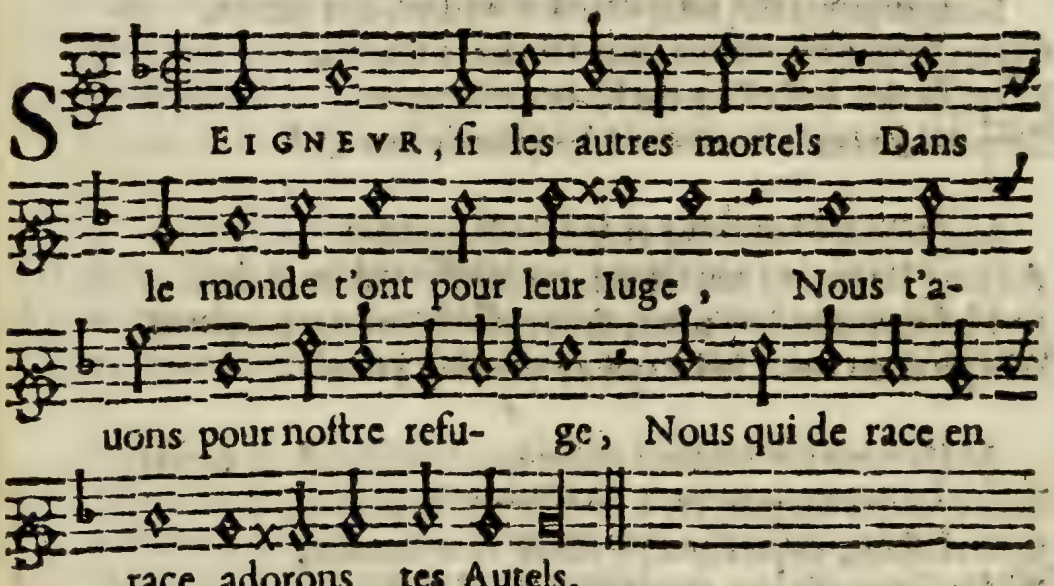
Mais nous ne doutons point que ton Chriſt ne finiſſe
Nos cruëlles langueurs, & nos longs déplaiſirs,
Que chacun, cependant, t'adore & te beniſſe,
Et fay que ta faueur réponde à nos deſirs.

PSEAVME LXXXIX.

Domine, refugium factus es nobis à generatione.

ARGVMENT.

Moyse eſt auteur de ce Pſeaume, ce que nous apprenons du titre. Il y a grande apparence qu'il le compoſa dans le deſert, voyant les mal-heurs qui arriuoient au peuple journellement. En la premiere partie, il traite de la fragilité de la vie humaine, & de ſes miſeres qu'il attribuë au peché. En la deuxieſme, qui commence au 12. verſet, il demande à Dieu qu'il imprime la penſée de cette courte durée dans l'eſprit des Iſraëlites, afin de les rendre plus ſoigneux de le ſeruir. Apres, il le conjure d'appaiſer ſa colere, & de finir les calamitez publiques.



Auant que les monts fuſſent faits,
Et que ta parole feconde,
Euſt formé tous les corps du monde,
Ton eſtre auoit des biens qui ne changent jamais.

Les hommes ont vn autre ſort,
De tous la poudre eſt l'origine,
Et ton ordonnance diuine
Veut que tous ſoient reduits en poudre apres la mort.

Du temps l'effort audacieux
Ne peut obſcurcir ta lumiere;
De mille ans la longue carriere
Comme vn jour écoulé paroiſt deuant tes yeux.

Iamais ton âge ne s'enfuit,
Et l'âge des hommes ſe paſſe,
Auſſi viſte que fait l'eſpace,
Que partagent entr'eux les gardes de la nuit.

C'eſt vn torrent qui fait du bruit,
Qui roule ſes flots en furie,
Mais dont l'onde eſt bien-toſt tarie,
C'eſt vn ſonge trompeur, c'eſt vne ombre qui fuit.

L'herbe que l'on voit au matin
Verdoyante dans la prairie,
Et qui le ſoir n'eſt plus fleurie,
Peint des pauures mortels le fragile deſtin.

Nous ſuccombons à la fureur
De tant de maux qui nous aſſaillent,
Nous periſſons, nos jours défaillent,
Nous languiſſons d'ennuy, nous fremiſſons d'horreur.

Nos crimes les plus odieux
Te reuiennent tous en memoire,
Noſtre malice la plus noire
Dans toute ſa laideur ſe preſente à tes yeux.

C'eſt elle qui fait juſtement
Qu'en douleurs noſtre âge s'enuole,
Comme le ſon d'vne parole,
Qui naiſt & meurt en l'air, preſqu'en meſme moment.

La vie eſt proche de la mort
Lors qu'on l'en voit plus éloignée,
C'eſt vne toile d'araignée,
Qui ſe fille auec peine, & ſe rompt ſans effort.

La courſe que dans l'Vniuers
Nous preſcriuent les deſtinées,
Se termine à ſeptante années,
Et Nature aux plus forts adjouſte dix hyuers.

Que ſi quelqu'vn plus vigoureux
Voit la décrepite vieilleſſe,
Ce n'eſt que trauail, que foibleſſe,
Et les morts au tombeau ſont beaucoup plus heureux.

Mais tous les jours ne voit-on pas,
Les jeunes perdre la lumiere,
Lors qu'ils commencent leur carriere?
Nous courons, ou pluſtoſt nous volons au trépas.

O Dieu qui connoiſt le pouuoir
De ta colere ineuitable?
Qui de ta fureur redoutable,
Peut aſſez fortement les effets conceuoir?

Appren nous ce que peut ta main,
Et combien courte eſt vne vie
A tant de peines aſſeruie,
Et par cette leçon inſtruy le cœur humain.

Fay de tes propices regards
Reluire ſur nous les lumieres,
Ne rejette point les prieres,
Que tes chers ſeruiteurs te font de toutes parts.

Fay nous reſſentir ton ſecours,
Et que ta bonté nous enuoye
Des ſujets de gloire & de joye,
Dont le doux ſentiment dure autant que nos jours.

Dans nos yeux fais tarir les pleurs,
Et par des plaiſirs ſans meſure,
Donne nous l'agreable vſure
De tant de jours paſſez en d'horribles douleurs.

Regarde ceux qui ſont à toy,
De tes mains conſerue l'ouurage,
Sauue d'vn funeſte naufrage,
Les peres & les fils pour l'honneur de ta Loy.

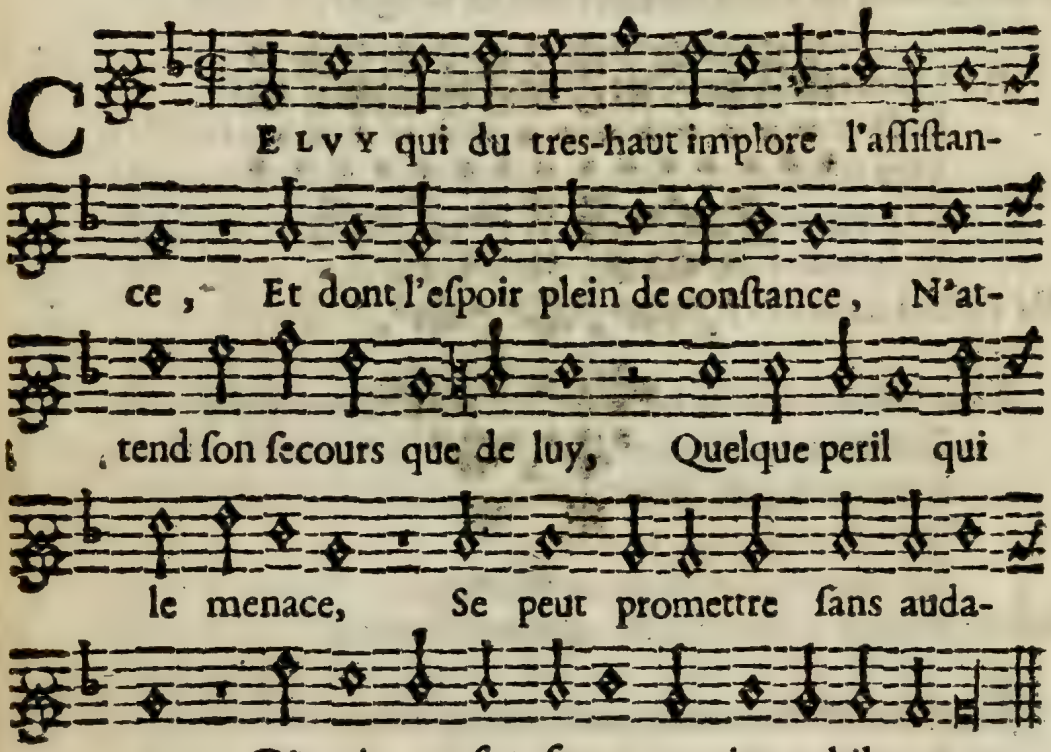
Iuge equitable des humains,
Que ta ſainte clarté nous luiſe,
Que nos deſſeins elle conduiſe,
Que ta grace preſide aux œuures de nos mains.

PSEAVME XC.

Qui habitat in adiutorio Altissimi.

ARGVMENT.

Ce Pseaume fut composé par Dauid, dans le temps de cette horrible peste, qui fit mourir soixante dix mille personnes. Il contient vne exhortation à la confiance en Dieu, laquelle il assure estre vn remede indubitable, non seulement contre la contagion; mais encore contre toutes sortes de calamitez.



Il peut dire au Seigneur, si je t'ay pour mon Iuge,
Tu veux bien estre mon refuge,
Mon defenseur, & mon soustien;
La mort qui le peuple moissonne,
Tous les jours par tout m'enuironne,
Mais esperant en toy je ne redoute rien.

De moy, dans mes mal-heurs j'ay fait l'experience

Des fruits de l'humble confiance
Dont je donne à tous le conſeil;
Cent fois des pieges de l'enuie,
Sa bonté garentit ma vie,
Et dans mes noires nuits me ſeruit de Soleil.

Toy donc qui n'as recours qu'à ſon aide celeſte,
Du feu d'vne cruëlle peſte
Ne crains point le terrible effort;
Dieu, par ſes bontez paternelles,
Te tenant caché ſous ſes aiſles,
Deſtournera les traits qu'elle preſte à la Mort.

Il t'a promis l'appuy de ſon bras fauorable,
Et ſa promeſſe veritable
Sera comme vn pauois pour toy,
Elle couurira ta perſonne,
Et le mal dont chacun s'eſtonne,
Ne pourra dans ton cœur cauſer le moindre effroy.

Dans cét aſyle ſaint ce mal n'eſt point à craindre,
Sa fléche ne t'y peut atteindre,
Loin de ta teſte elle s'enfuit,
Soit celle qu'auec violence,
En plein midy ſur nous il lance,
Soit celle dont il vient nous attaquer la nuit.

Ce glaiue flamboyant, qui deſole la ville,
A droit en fait tomber dix mille,
Et mille à gauche en vn moment;
Mais dans ce carnage effroyable,
Ce glaiue pour toy pitoyable,
A tes yeux montrera ſa lueur ſeulement.

Tu verras des pecheurs le rigoureux ſupplice,
Où ſe montrera la iuſtice
Du Dieu dans Sion adoré;
Et ſa paternelle clemence
Te donnera la recompenſe,

De n'auoir en tes maux que luy ſeul imploré.

Non, ce n'eſt pas pour toy que ſa foudre grondante
Allume cette peſte ardente,
Qui met vn grand peuple au tombeau;
Du Ciel le ſouuerain Monarque
Sur ta maiſon met vne marque,
Que n'oſe violer ce funeſte flambeau.

Pour conduire tes pas ſes Anges il te donne,
Ils ont le ſoin de ta perſonne,
Ils ont charge de te porter,
De crainte que tombant à terre,
Tu ne tombes ſur quelque pierre,
Et que ton pied gliſſant ne s'y vienne heurter.

Aux pieds tu fouleras le baſilic ſuperbe,
Et l'aſpic qui rampe ſur l'herbe,
Sans craindre l'immortel venin;
Des dragons l'audace embraſée
Sera ſous tes pas écraſée,
Et le lyon dompté pour toy ſera benin.

Puis qu'en mon ſeul appuy ſon eſperance il fonde,
Dit de toy le Maiſtre du monde,
Ie veux le ſauuer du mal-heur,
Ie veux, puis qu'il a connoiſſance
De ma gloire, & de ma puiſſance,
Faire couler ſes jours ſans peine & ſans douleur.

Lors qu'il m'inuoquera, j'entendray ſes prieres,
Sous la faueur de mes lumieres
Il conduira ſes actions;
Ie le retireray des pieges
De ſes ennemis ſacrileges,
Et ſa gloire naiſtra de ſes afflictions.

Par mes ſoins paternels il verra ſes années,
Auſſi longues que fortunées,

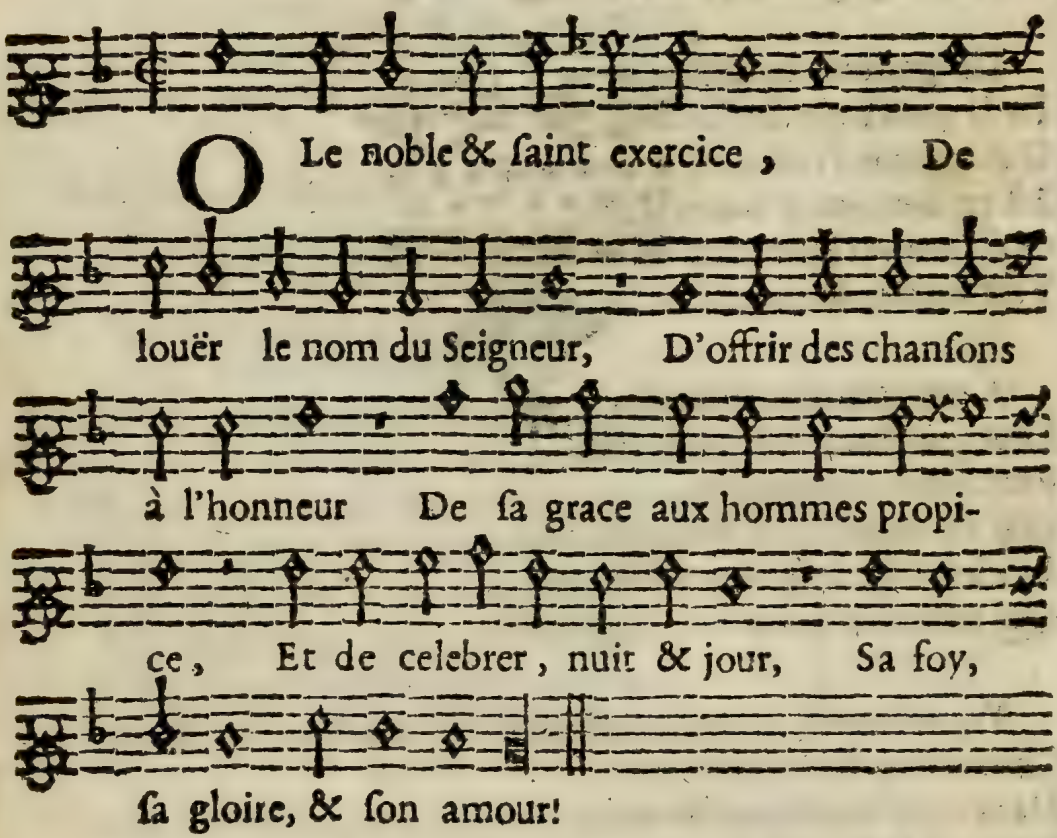
Conduire leur paisible cours;
Et quand il quittera la vie,
Sa douce mort sera suiuie
D'vn souuerain bon-heur qui durera tousiours.

PSEAVME XCI.

Bonum est confiteri Domino.

ARGVMENT.

L'Auteur de ce Pseaume est incertain. Les Rabins disent qu'Adam le composa, incontinent apres sa creation; Mais c'est vne de leurs imaginations extrauagantes. Le tiltre porte dans l'Hebreu; Pseaume pour le jour du Sabbath. *Le sujet est vne exhortation à loüer sans cesse la misericorde de Dieu, & sa fidelité dans ses promesses.*



O que sur la lyre à dix cordes,
Que sur la harpe aux doux accords,
Auec d'agreables transports,
On chante ses misericordes!
Qu'on fait bien, quand au Roy des Rois
On offre son cœur & sa voix!

Seigneur, lors que je te contemple,
Dans les ouurages que tes mains
Ont faits pour ſeruir aux humains,
Par vne bonté ſans exemple,
D'vn incomparable plaiſir
Auſſi-toſt je me ſens ſaiſir.

Que tes œuures ſont merueilleuſes!
Que ces jugemens ſont profons,
Par qui tous les jours tu confons,
Nos entrepriſes orgueilleuſes!
Aux fous, qu'aueuglent les pechez,
Ces ſaints jugemens ſont cachez.

Ils ignorent la deſtinée
De la puiſſance des meſchans,
Qui comme l'herbe de nos champs
Eſt en bien peu d'heure fanée,
Qui dans vn jour comme les fleurs,
Voit naiſtre & mourir ſes couleurs.

Apres vne courte durée,
Leur grandeur, leur authorité,
Perit pour vne eternité,
Qui du temps n'eſt plus meſurée;
Et c'eſt toy, Seigneur, ſeulement,
Qui ne crains point le changement.

Tes ennemis, dont la malice
Combat tes ſaintes volontez,
Dans leurs attentats effrontez
Periront d'vn juſte ſuplice;
Tous les pecheurs, dans leur trépas,
Sentiront l'effort de ton bras.

Par toy mon eſprit n'eſt plus morne,
Par toy mon honneur eſt ſauué,
Par toy mon front eſt éleué

Comme le front de la Licorne,
Par toy je voy que les plaiſirs
Preuiennent ſouuent mes deſirs.

Par toy ma vieilleſſe chenuë
Ne ſe traiſne point en langueur,
Mais dans vne jeune vigueur
Par ta grace elle eſt ſouſtenuë,
Et ſemble que dans mes vieux jours,
Tu me redoubles ton ſecours.

Ie voy le mal-heur & la honte
De ces orgueilleux ennemis,
Que ta puiſſance m'a ſouſmis,
Et que pour ma gloire elle donte,
Et mon oreille auec mépris,
Entend leurs plaintes & leurs cris.

Le cœur du juſte eſt touſiours calme,
Des maux il n'eſt point abbatu,
On voit ſa parfaite vertu
Fleurir à l'égal de la palme;
C'eſt vn cedre dans l'Vniuers,
Dont les rameaux ſont touſiours vers.

Il a ſa racine profonde,
Et qui ne s'ébranle jamais,
Dans l'auguſte & ſacré Palais,
Du Dieu qui gouuerne le monde;
Il fait, par les fruits & les fleurs,
Vn émail de riches couleurs.

Ces beaux arbres dans leur vieilleſſe,
En dépit de l'effort des ans,
Ne ſeront pas moins verdoyans,
Qu'ils le furent en leur jeuneſſe,
Et pour eux la fertilité
Se verra jointe à la beauté.

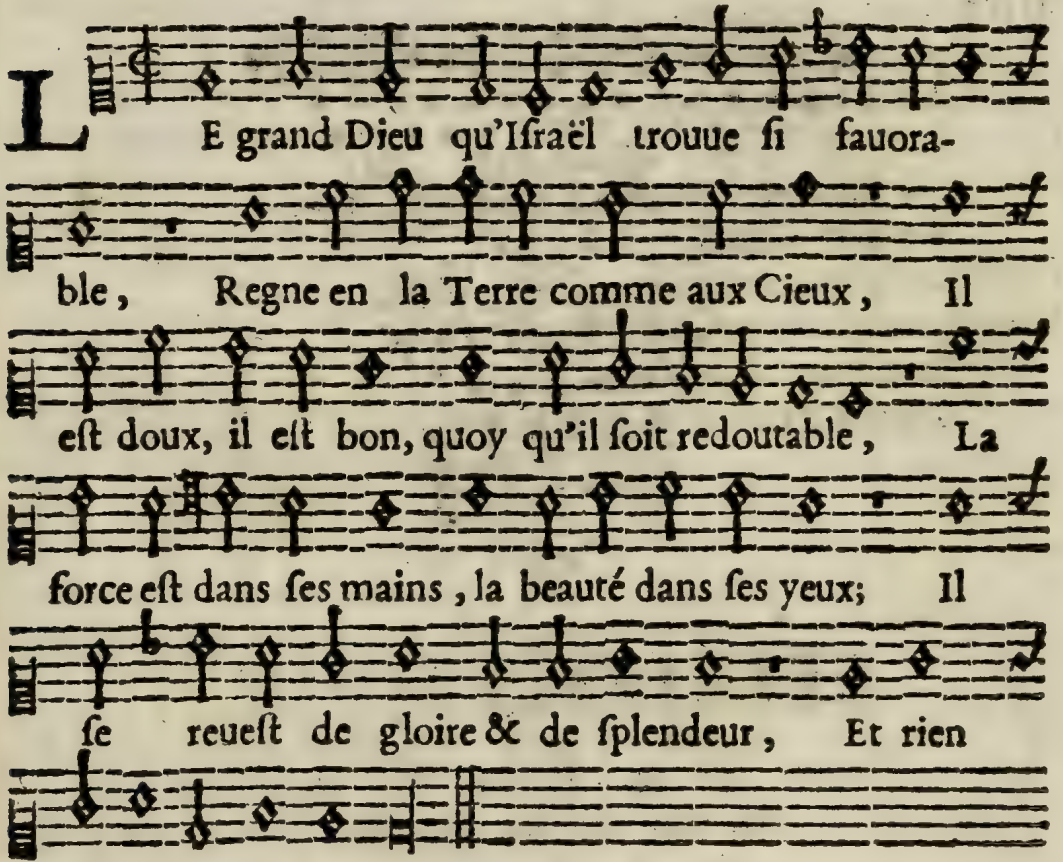
A lors chacun pourra connaiſtre,
En ce long & rare bon-heur,
L'infiny pouuoir du Seigneur,
Que Iacob a pris pour ſon Maiſtre,
Et combien pour les innocens,
Ses bras ſont juſtes & puiſſans.

PSEAVME XCII.

Dominus regnauit decorem indutus est.

ARGVMENT.

Les Hebreux n'ont point donné de titre à ce Pseaume. Il semble auoir esté composé, quand l'Arche fut transferée de la maison d'Obededom sur la montagne de Sion.



Il a formé de rien la masse de la terre,
Et par ses immuables loix,
Les vens, qui dans son sein luy declarent la guerre,
Ne peuuent renuerser son immobile poids;
Mais, ô Seigneur, ton trône nonpareil
Estoit fait auant le Soleil!

Souuent nous auons veu de redoutables Princes,

Pour

Pour noſtre dommage, accordez,
Deſoler en fureur nos fertiles Prouinces,
Et rauager nos champs comme flots débordez;
Mais ton pouuoir pour nous mettre en repos,
Calma la rage de ces flots.

Lors qu'on oit ſur la mer les vagues qui mugiſſent,
Que tous les vens ſont déchainez,
Et qu'en l'air obſcurcy les foudres retentiſſent,
Il n'eſt point de rochers qui ne ſoient eſtonnez,
Et cette mer qui nous remplit d'horreur,
Eſt le tableau de ta fureur.

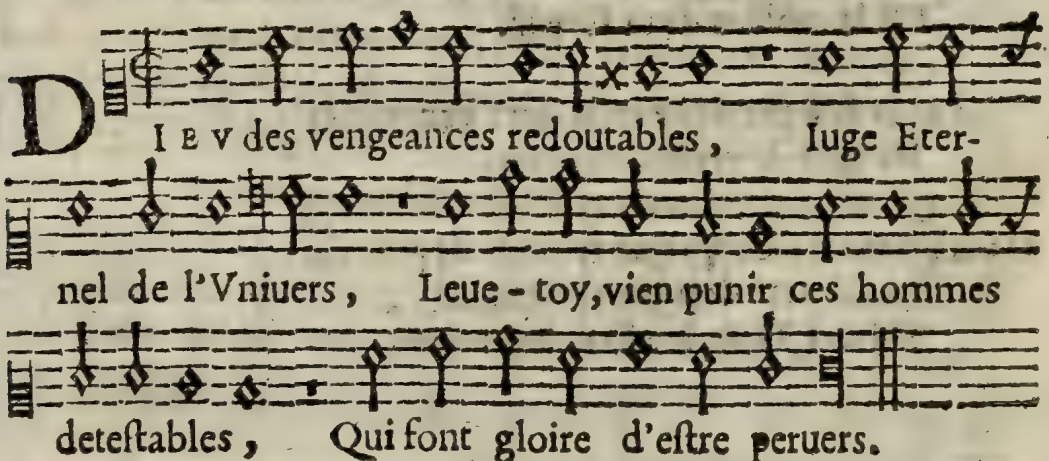
Si tu la fais paroiſtre en la dure vengeance
De tant de cruëls ennemis,
C'eſt que tu veux montrer ta fidele conſtance,
Dans l'eternel ſecours que tu nous as promis;
La ſainteté doit eternellement
De ton Temple eſtre l'ornement.

PSEAVME XCIII.

Domine Deus vltionum ostendere. *Hier.*

ARGVMENT.

Dans ce Pseaume, l'Auteur fait vne puissante inuectiue, contre ceux qui se mocquant de la Prouidence, oppriment les gens de bien, auec toutes sortes de violences. Apres, il console les justes, les exhorte à la patience, & les asseure de la protection diuine, par son exemple.



Iusqu'à quand dans leur insolence
Trouueront-ils l'impunité?
Iusqu'à quand de leur crime & de leur violence
Tireront-ils leur vanité?

Leur orgueil les met hors d'eux-mesmes,
Ils n'ont pour guide que l'erreur,
On les oit tous les jours proferer des blasphemes,
Dignes de leur noire fureur.

Cependant, sous leur seruitude
Ton peuple se trouue reduit,
Par le poids de ce joug si honteux & si rude,
Ton cher heritage est destruit.

Toutes les loix sont violées,
Par leurs attentats inhumains;

L'Etranger, l'Orphelin, les Vefues deſolées,
Meurent par leurs brutales mains.

Le Seigneur, diſent ces barbares,
Ne ſçaura point noſtre deſſein,
Le Dieu, de qui Iacob dit des choſes ſi rares,
Ne lira point dans noſtre ſein.

Profanes, quittez ces penſées
Dont vos eſprits ſont aueuglez,
Et rougiſſez, enfin, des erreurs inſenſées
Qui flatent vos ſens dereglez.

Celuy dont l'oreille eſt l'ouurage
Seroit-il ſourd à vos diſcours?
Celuy qui de nos yeux nous a donné l'vſage,
Verroit-il point vos laſches tours?

Quoy? celuy qui juge le monde
Sur vous n'auroit point de pouuoir?
Et vous accuſeriez d'ignorance profonde
Celuy de qui vient le ſçauoir!

Il lit dans vos ames perfides,
Et voit plus clairement que vous
Ces brutales erreurs, ces deſſeins homicides,
Dont vous prouoquez ſon courroux.

Heureux celuy qui ſur la terre
Medite cette verité!
Quelques afflictions qui luy faſſent la guerre
Son cœur eſt en tranquillité.

Quelque affreux peril qui l'aſſiege,
Il ſouffre, en attendant le jour,
Que Dieu luy fera voir dans vn funeſte piege
Les pecheurs tomber à leur tour.

Dieu tout bon, tout juſte, & tout ſage,

Ne rejettera point les ſiens;
Loin de mettre en oubly ſon fidelle heritage,
Il le comblera de ſes biens.

Dans le ſupplice redoutable
Du pecheur qui ſembloit flatter,
Ceux qui ne jugeoient pas ſa conduite équitable,
Verront ſa juſtice éclatter.

C'eſt cét eſpoir qui le fait ſuiure,
Par ceux dont le cœur innocent
Cederoit aux aſſauts que le demon leur liure,
Sans vn remede ſi puiſſant.

Qui penſe-t-on qui me defende
De mes ennemis inſolens,
Dont l'eſprit eſt ſi noir, la malice ſi grande,
Et les efforts ſi violens?

C'eſt mon Dieu qui me fortifie,
Contre leur temeraire orgueil,
Sans ſon heureux ſecours, en qui ſeul je me fie,
Deſia je ſerois au cercueil.

En effet, diſois-je en moy-meſme,
Ie ne puis éuiter la mort,
Et ſoudain, ô Seigneur, en ta bonté ſupréme
I'ay trouué mon ferme ſupport.

Autant qu'vne angoiſſe cruëlle
Auoit mon jugement troublé;
Autant, par les faueurs de ta main paternelle,
Fut-il de delices comblé.

Non, le Seigneur n'eſt point ſemblable
Aux Iuges qui manquent de foy,
Et qui d'vn innocent voulant faire vn coupable
Oſent ſe ſeruir de la Loy.

I'ay veu qu'vne troupe maligne
Auoit mon trépas conſpiré;
Mais touſiours ſa faueur quoy que j'en fuſſe indigne,
De leurs pieges m'a retiré.

Il fut mon refuge fidelle,
Dans ma funeſte affliction,
Et dans les durs aſſauts d'vne douleur mortelle
I'eſprouuay ſa protection.

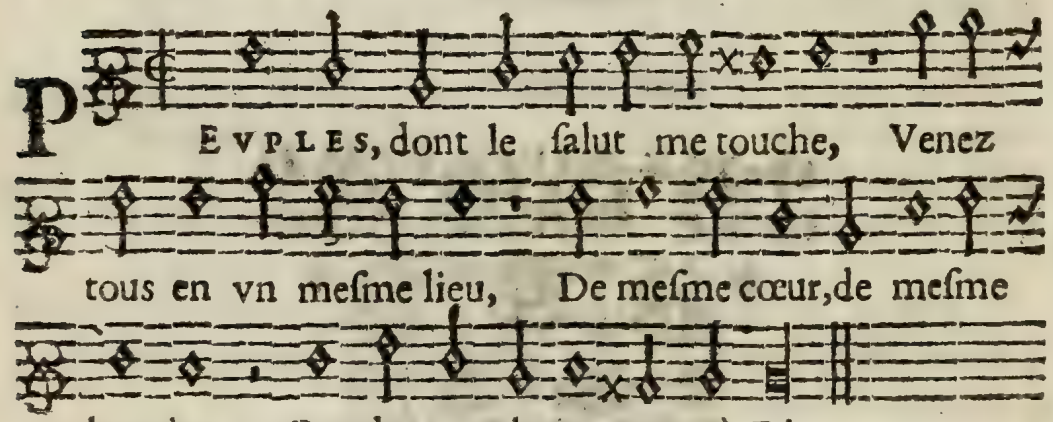
Il égalera le ſuplice
Aux crimes de nos ennemis,
Il leur fera trouuer leur peine en leur malice,
Et ſous nous ils ſeront ſouſmis.

PSEAVME XCIV.

Venite, exultemus Domino.

ARGVMENT.

Ce Pſeaume eſt ſans titre parmy les Hebreux, c'eſt pourquoy on doute s'il eſt de Dauid. Le peuple Iuif y eſt inuité à loüer Dieu, & à demeurer fidelle à ſon ſeruice, par le ſouuenir des faueurs qu'il luy a faites, & la punition de ceux qui moururent dans le deſert pour leur idolatrie, & leurs frequentes deſobeïſſances. Quelques-vns penſent qu'il fut composé, lors que l'Arche fut transferée de la maiſon d'Obededom en la Cité de Dauid, auec la magnificence & la joye qui ſont décrites au 9. chap. du 2. liure des Rois.



Dans l'excés d'vne ſainte joye,
Loüons ſes diuines grandeurs,
Chantons des hymnes où l'on voye
Noſtre reſpect & nos ardeurs.

Noſtre Dieu par ſa gloire immenſe,
Eſt au deſſus de tous les Dieux,
C'eſt vn grand Roy dont la puiſſance
N'a rien de pareil ſous les Cieux.

C'eſt luy qui borne les Prouinces,
Et par qui ſeul ſont ſoûtenus
Les ſuperbes troſnes des Princes,

Et les monts aux ſommets chenus.

La vaſte mer, qu'il a formée,
Le reconnoiſt comme ſon Roy,
Et dans ſes riues enfermée,
De ſes mains elle prend la Loy.

La Terre, nourrice feconde
Des animaux, & des humains,
Se ſouſtient au centre du monde,
Sur la fermeté de ſes mains.

Venez, rendons-luy noſtre hommage,
Et d'vn profond reſpect touchez,
De larmes baignons nos viſages,
Et ſouſpirons pour nos pechez.

Il eſt vray qu'il en eſt le Iuge,
Mais il eſt noſtre Createur,
Quel plus prompt & plus ſeur refuge,
Pour les brebis, que le Paſteur?

„ Peuple, dit-il, je te conſeille,
„ Entendant aujourd'huy ma voix,
„ De ne me fermer pas l'oreille,
„ Mais d'eſtre fidelle à mes loix.

„ Ne fais pas comme ont fait tes Peres,
„ Qui m'ont tenté dans les deſerts,
„ Et dont par diuerſes miſeres,
„ Ie punis les crimes diuers.

„ L'Aſtre qui donne la lumiere,
„ Par quarante fois fit ſon tour,
„ Sans que menace, ni priere
„ Les puſt porter à mon amour.

„ Des beaux ſentiers de la Iuſtice,
„ Leur cœur fut touſiours égaré,

„ Aussi pour punir leur malice,
„ De tous j'ay le trépas juré.

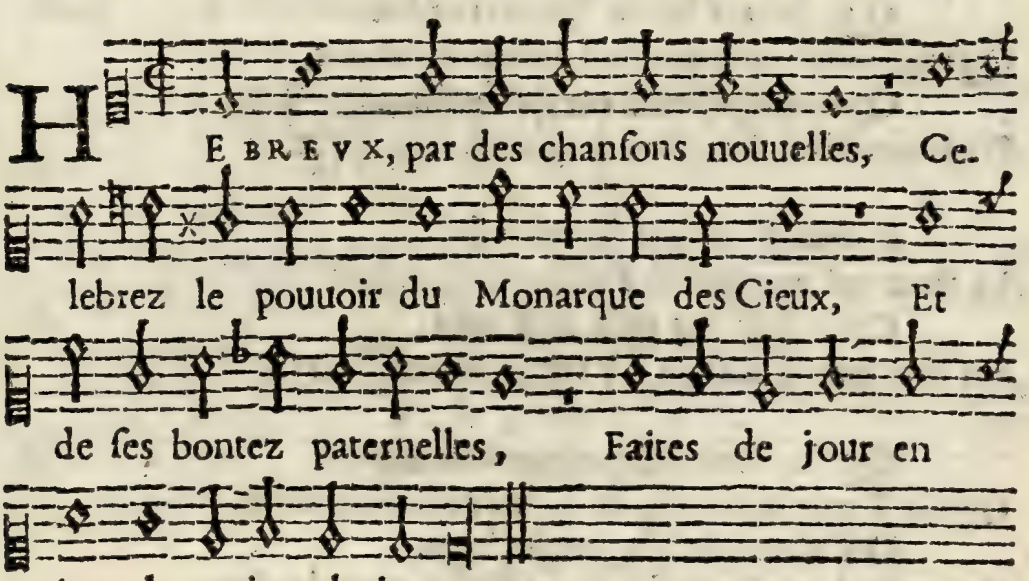
„ Ils n'entreront point dans ces plaines,
„ Où les rendant victorieux,
„ Ils eussent veu changer leurs peines
„ En vn repos delicieux.

PSEAVME XCV.

Cantate Domino canticum nouum.

ARGVMENT.

Dauid transportant l'Arche de la maison d'Obededom, en la forteresse de Sion, composa ce Pseaume, qui se lut presque en mesmes termes au premier liure des Paralip. chap. 16. Il peut aussi s'appliquer au Messie, & les Rabbins l'entendent de luy.



Consacrez vos soins & vos veilles,
A faire de son nom éclater la splendeur;
Par le recit de ses merueilles,
Aux vaines Nations annoncez sa grandeur.

Elle n'eut jamais de seconde,
On ne peut icy-bas la louër dignement,
Et les Dieux qu'adore le monde,
Sont deuant le Seigneur saisis d'étonnement.

Ces Dieux sont des Demons funestes;
Mais le Dieu que Iacob a pour son protecteur,
A formé les globes Celestes,
Et par sa Prouidence il en est le moteur.

C'eſt luy que la gloire enuironne,
Luy de qui la beauté ne ſçauroit s'effacer,
Luy qui de clartez ſe couronne,
Et qu'en magnificence on ne peut ſurpaſſer.

Peuples, par des vœux legitimes,
Adorez vn Monarque & ſi grand & ſi bon;
Dans ſon Temple offrez des victimes,
Celebrez ſa puiſſance, & beniſſez ſon nom.

Que deuant luy la Terre tremble,
Que ſon trône éclatant ſeul demeure debout,
Que pour le louër on s'aſſemble,
Dites aux Nations, Dieu commande par tout.

Il change la face du Monde,
La terre qui branloit ſe r'affermit ſous luy,
On y voit vne paix profonde,
Sur tous par ſa Iuſtice il y regne aujourd'huy.

Que les Cieux témoignent leur joye;
Que la Terre bondiſſe, & qu'en ce vaſte enclos,
Où la mer ſes vagues déploye,
On entende vn bruit ſourd du vent parmy les flots.

Que les plaines ſe reſiouïſſent,
Et tout ce que contient leur ſein delicieux,
Que loin d'elles s'éuanouïſſent
Tous les triſtes objets qui bleſſeroient les yeux.

Que ces arbres qui dans la nuë
Portent ſuperbement leurs ſommets touſiours verds,
Montrent qu'ils ſentent la venuë
Du redoutable Dieu qui juge l'vniuers.

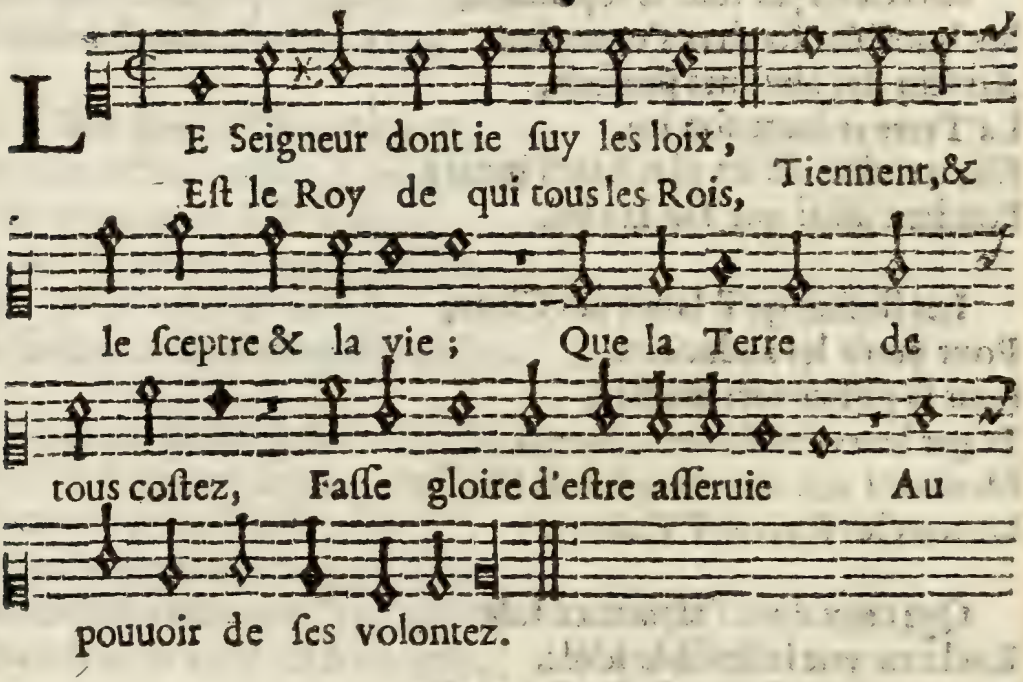
Il vient exercer cét office,
Mais qu'on ne craigne point la grandeur qu'il fait voir,
Puis qu'vne ſuprême juſtice
Eſt celle qui conduit ſon ſuprême pouuoir.

PSEAVME XCVI.

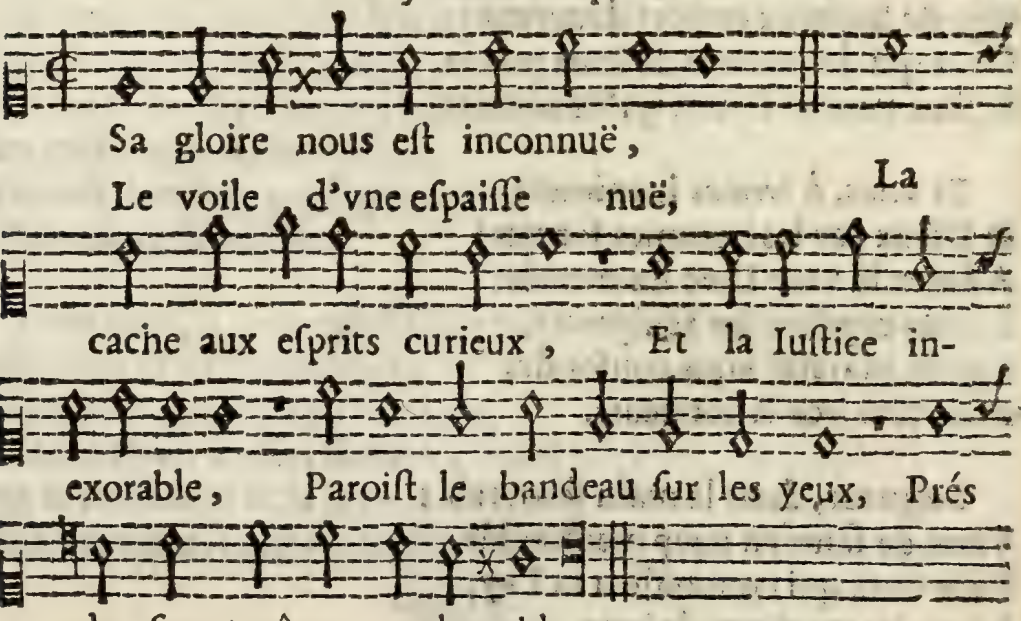
Dominus regnauit exultet terra: lætentur insulæ multæ.

ARGVMENT.

Ce Pseaume, entre les Hebreux, est sans titre. Les Grecs & les Latins luy ont donné celuy-cy. Pour le mesme Dauid quand son païs luy fut restitué.



Le second Couplet.



Deuant luy, pour ſes bataillons,
Il fait marcher les tourbillons
D'vn feu qui reduit tout en cendre,
Ses ennemis épouuantez
En fuyant s'en penſent defendre,
Mais il les ſuit de tous coſtez.

Ses éclairs par tout ſe répondent,
Ses horribles foudres s'entendent
Au ſein des abyſmes profons,
La Terre redoute ſon ire,
Elle tremble, & les plus hauts monts
Fondent ainſi que fait la cire.

Les fleches qu'il lance des Cieux,
Pour punir les audacieux,
Font ſa juſtice reconneſtre,
Et par leurs chaſtimens diuers,
Montrent aux mortels qu'il eſt Maiſtre
De tous les Rois de l'Vniuers.

Que ceux dont l'eſperance fole
Reclame vne inſenſible idole,
Trouuent que leurs eſpoirs ſont vains;
Que de honteux remors deuorent
Ceux qui des œuures de leurs mains,
Se ſont faits les Dieux qu'ils adorent.

Et vous, ô troncs inanimez!
O Dieux par les hommes formez!
Adorez le vray Dieu du monde:
Doctes caprices des Sculpteurs,
Que ſa Majeſté vous confonde,
Auec tous vos Adorateurs.

Seigneur, dont la main ſecourable
Vient de faire vn coup memorable,
Pour ceux qui connoiſſent ta Loy,
Enten les cantiques de joye

Que Sion, pour montrer ſa foy,
Auec tant de pompe t'enuoye.

Nos filles, dans l'eſtonnement
Du redoutable jugement
Que tu fais voir en cette guerre,
Triomphent, voyant, par ton bras
Les faux Dieux, qu'adore la terre,
Tomber honteuſement à bas.

Il faut que la Terre l'auouë,
Sur elle & ſur ſes Dieux de bouë,
Ton pouuoir eſt bien eſleué,
Et par ſes plus heureuſes veilles,
Nul juſqu'icy n'eſt arriué,
A ſonder tes moindres merueilles.

Vous qui dans cét heureux ſejour,
Pour ce Seigneur bruſlez d'amour,
Comme luy haïſſez le crime,
Et ſçachez que ſon bras puiſſant
Ne ſouffre point que l'on opprime
Ceux dont le cœur eſt innocent.

Si pour éprouuer leur courage,
Il permet qu'vn leger orage
Pour vn temps les couure d'ennuis,
Bien-toſt il entend leur priere,
Bien-toſt dans leur profondes nuits,
Il fait reluire ſa lumiere.

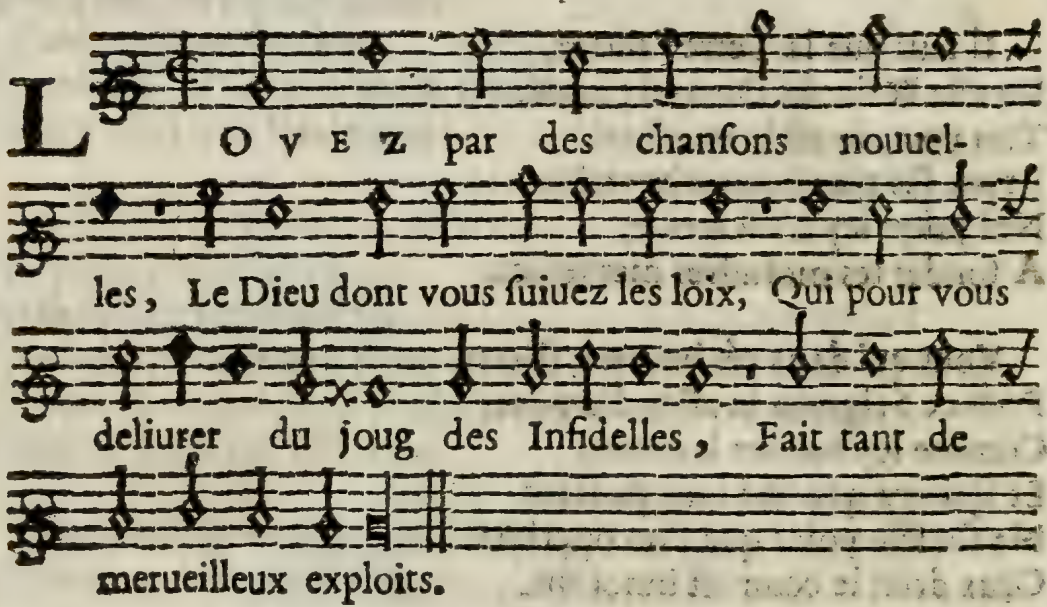
Doncques, ô vous qui l'adorez,
Iuſtes, qui ſa grace implorez,
Aimez tout ce qu'il vous enuoye,
Et dans l'eſpoir de ſon ſecours,
Que la confiance & la joye
Dans vos cœurs habitent touſiours.

PSEAVME XCVII.

Cantate Domino canticum nouum.

ARGVMENT.

Ce Pſeaume traite du meſme ſujet que le precedent, & Dauid y conuie le peuple à loüer Dieu, & à le remercier de quelque victoire ſignalée.



L'honneur de cette deliurance
A ſes mains eſt deû ſeulement,
Et ſon bras n'employa que ſa propre puiſſance,
Pour cét illuſtre éuenement.

Les Nations, dans le ſupplice
De nos ſuperbes ennemis
Ont reconnu ſa force, & veu qu'à ſa juſtice
Les plus grands Rois eſtoient ſouſmis.

Il a terminé nos miſeres,
Il nous a rendus triomphans,
Et ce que tant de fois il a promis aux Peres,
Sa grace le donne aux Enfans.

Les hommes, par toute la Terre,
L'ont veu nous combler de bien-faits,
Et faire, aux longs mal-heurs d'vne cruëlle guerre,
Succeder vne douce paix.

Chantez ſur vos harpes ſçauantes,
L'infiny pouuoir du Seigneur,
Qu'en ce jour glorieux les trompettes bruyantes
Retentiſſent en ſon honneur.

D'vne ſi ſainte reſiouïſſance
Donnez vn ſigne ſolemnel,
Chantez, dancez, ſautez en l'auguſte preſence,
Du Roy qui ſeul eſt eternel.

Que les vaſtes plaines de l'Onde
Faſſent pour luy bruire leurs flots;
Que ſon nom ſoit beny de tous ceux que le Monde
Enferme dans ſon large enclos.

Que les fleuues, depuis la ſource
De leur cryſtal delicieux,
Juſqu'au ſein de la mer, où ſe borne leur courſe,
Beniſſent ce nom glorieux.

Que les monts, qui juſques aux nuës
Portent leurs ſommets renommez
Abbaiſſent tous l'orgueil de leurs cimes chenuës,
Deuant Dieu qui les a formez.

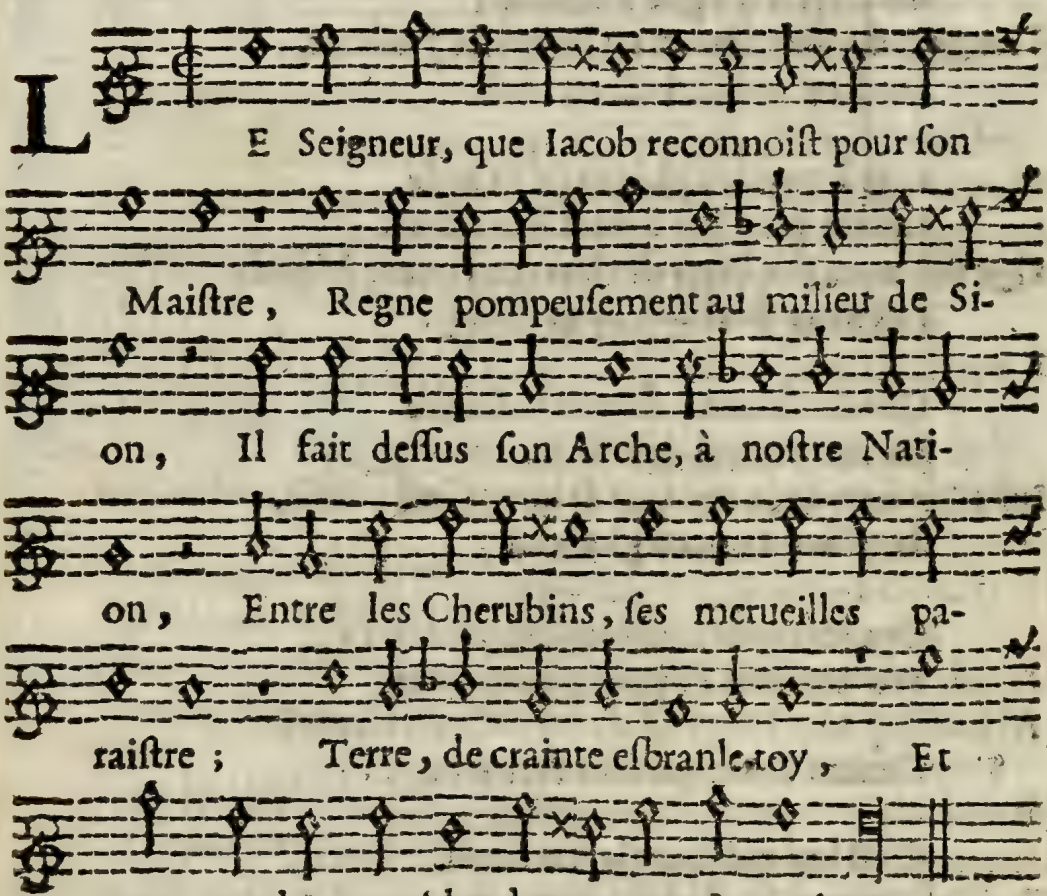
C'eſt luy qui lance le tonnerre,
C'eſt vn Iuge, dont l'equité
Doit aux peuples diuers qui viuent ſur la terre,
Donner ce qu'ils ont merité.

PSEAVME XCVIII.

Dominus regnauit, iraſcantur populi.

ARGVMENT.

Ce Pſeaume traite encore le meſme ſujet que les precedens, ſi ce n'eſt qu'au 96. & 97. tous les peuples de la terre ſont conuiez à ſe reſiouïr deuant Dieu, à cauſe de l'eſtabliſſement de ſon regne dans Sion; & qu'en celuy-cy ils ſont exhortez par la meſme raiſon à le craindre.



Vous, que loge le ſort en diuerſes Prouinces,
Adorez de ſon nom l'auguſte ſainteté,
Et celebrez par tout la ſuprême equité,
Dont il ſçait gouuerner les peuples, & les Princes;
Par tout ſes effets ſe font voir,
C'eſt-elle qui conduit ſon abſolu pouuoir.

Seigneur, toutes tes loix ſont pleines de juſtice,
Touſiours elle preſide à tes hauts jugemens;
Mais Iacob, entre tous, éprouue à tous momens,
De tes juſtes bontez l'aſſiſtance propice,
Et dans la guerre & dans la paix,
Ton inuincible appuy ne luy manque jamais.

Loüez donc hautement ce Monarque adorable,
Que nous reconnoiſſons, & pour maiſtre & pour Dieu,
Et venez tous les jours l'inuoquer dans ce lieu,
Qui garde de ſes pas la trace venerable,
Où pour nous montrer ſon amour,
Il eſtablit ſon trône, & fonde ſon ſejour.

Moyſe, dont la verge a fait tant de merueilles,
Obtenoit tout de luy dans ce lieu ſi fameux,
Aaron, qui de ſon peuple y preſentoit les vœux,
Y receuoit pour luy des graces nonpareilles;
Et Samuël, pour ſes bien-faits,
Y voyoit tous les jours ſurpaſſer ſes ſouhaits.

Ces grands Liberateurs du funeſte ſeruage,
Où l'Egypte tenoit ſes Anceſtres reduits,
Iamais dans ce ſaint lieu ne furent éconduits,
Ils entendoient ta voix dans vn ſombre nuage,
Et par tes plus douces faueurs,
De leur zele bruſlant tu payois les ferueurs.

S'ils eſtoient de tes loix les ſacrez Interpretes,
Ils en eſtoient auſſi les ſaints obſeruateurs,
Iamais on ne les vid, par des diſcours flateurs,
Trahir le ſacerdoce, & le nom de Prophetes,
Ils faiſoient d'vn ſemblable cours,
Marcher dans l'equité, leurs faits & leurs diſcours.

Auſſi tu te montrois à leur plainte propice,
Et ceux qui ne pouuant leur grandeur ſupporter,
Par vn orgueil rebelle oſerent les heurter,
Virent s'armer contr'eux ta ſeuere juſtice;

Elle renuerſa leur deſſein,
Et pour les engloutir la terre ouurit ſon ſein.

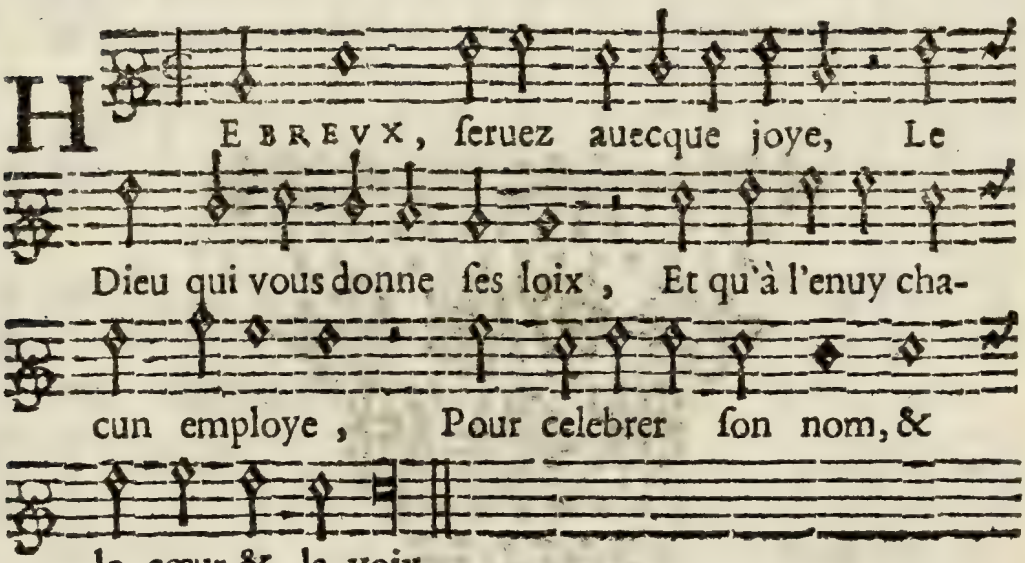
Craignez donc le courroux d'vn Dieu ſi redoutable
Celebrez du Seigneur le pouuoir glorieux,
Et venez l'adorer d'vn cœur religieux,
Sur le mont qu'il conſacre à ſon culte adorable;
Témoignez, pour vn Dieu ſi ſaint,
De quel profond reſpect voſtre cœur eſt atteint,

PSEAVME XCIX.

Iubilate Deo omnis terra : ſeruite Domino in lætitiâ.

ARGVMENT.

Dans ce Pſeaume, le peuple d'Iſraël eſt inuité à loüer Dieu, & c'eſt vne formule de priere pour les ſacrifices Euchariſtiques ; c'eſt à dire d'actions de graces.



Loüez ſa ſuprême puiſſance,
Approchant de ſes ſaints Autels,
Et confeſſez en ſa preſence
Qu'il fait, comme il luy plaiſt, le deſtin des mortels.

Sçachez que tout luy doit hommage,
Qu'il eſt le vray Dieu des humains,
Et que les hommes ſont l'ouurage
De ſa Toute-puiſſance, & non pas de leurs mains.

Dans vne infidelle Prouince
Il fut voſtre Liberateur,
Vous le reconnoiſſez pour Prince;
Vous eſtes ſes troupeaux, il eſt voſtre Paſteur.

Doncques dans ſes ſacrez portiques
Celebrez ſon nom hautement,
Et par des Hymnes magnifiques
Faites de ſes faueurs voir le reſſentiment.

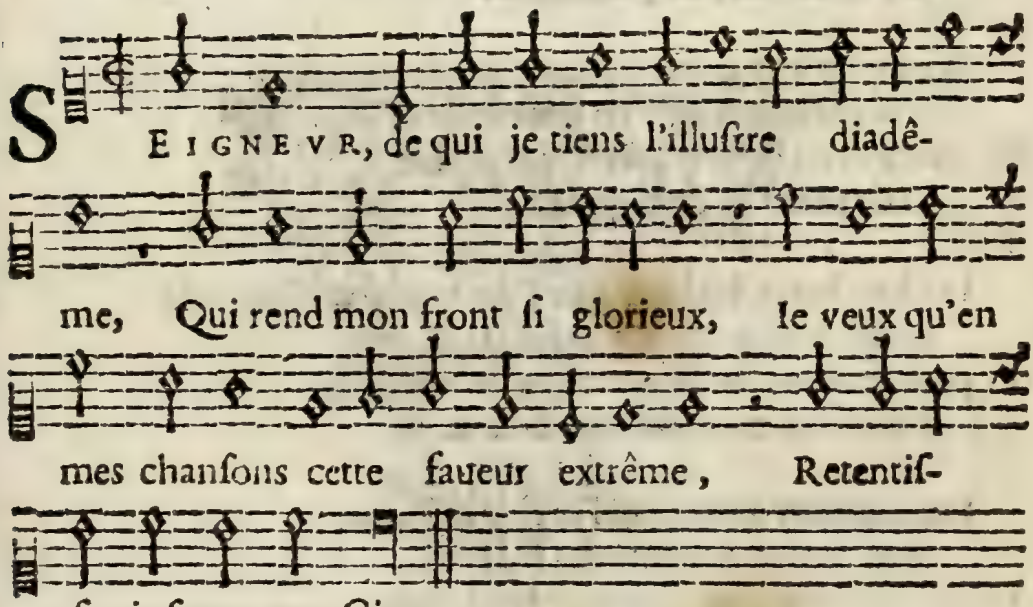
C'eſt vn crime que de ſe taire,
Loüez d'vne ſincere ardeur
Vn Dieu pour vous ſi debonnaire,
Et dont l'eternité bornera ſa grandeur.

PSEAVME C.

Misericordiam, & judicium cantabo tibi Domine.

ARGVMENT.

Dauid composa ce Pseaume incontinent apres qu'il fut esleu Roy par les douze tribus d'Israël. Il contient vn plan de sa future administration, & proposant ce qu'il fera, il enseigne aux Princes ce qu'ils doiuent faire. Le temps passé est employé pour le futur dans la version commune.



Dans l'infaillible espoir de ton secours fidele,
Ie fais hardiment le projet
De viure sous tes loix auec autant de zele,
Que j'en eus quand j'estois sujet.

Ie veux par l'equité mesurer ma puissance,
Et mes desirs par la raison;
Ie veux que de mon cœur la sincere innocence
Paroisse en toute ma maison.

Ie n'auray dans les mains que de justes balances,
Les bons seront en seureté;

Ie feray des meſchans ceſſer les violences,
Par ma juſte ſeuerité,

Ceux qui ſont égarez de tes routes celeſtes,
Et qu'vn eſprit ambitieux
Porte auec inſolence à tant d'actes funeſtes,
Seront en horreur à mes yeux.

Ie ne ſouffriray point, que par la mediſance,
Perſonne oſe cruëllement
Déchirer des abſens l'honneur en ma preſence,
Ou le dechire impunement.

Ie ne receuray point à l'honneur de ma table
L'homme aueugle en ſes vanitez,
Ny celuy dont l'eſprit paroiſt inſatiable
Et de biens & de dignitez.

Ie chercheray les bons que l'on voit dans leur zele
Auſſi courageux que prudens,
Et pour les attacher d'vne chaiſne eternelle,
I'en feray mes ſeuls confidens.

Ie n'ouuriray jamais ni l'oreille ni l'ame
Aux lâches diſcours des flateurs,
Et plus que le trépas j'éuiteray le blaſme
De fauoriſer les menteurs.

En fin, ſans differer, je feray la vengeance
Des ennemis du Roy des Rois,
Et purgeray Sion de la maudite engeance
De ceux qui mépriſent ſes Loix.

Pour nous, chaque moment altere noſtre vie,
Nous voyons que des maux, où ta iuſte rigueur
A noſtre franchiſe aſſeruie,
L'extreme violence égale la longueur.

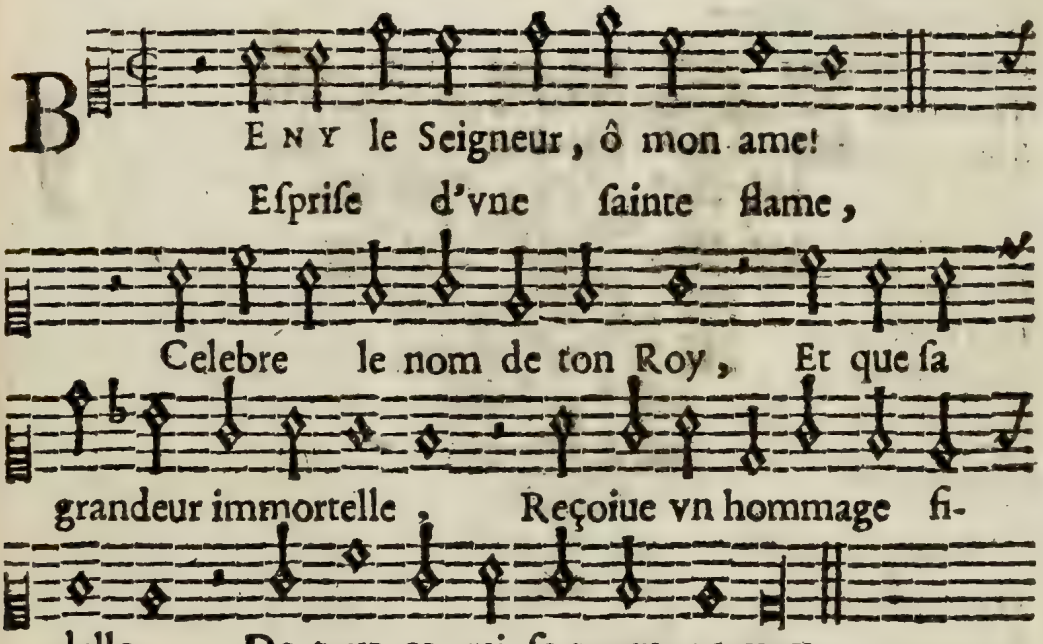
Les peres dans l'exil finiront leurs années,
Mais les fils reuerront l'Empire paternel,
Et ſous d'heureuſes deſtinées
Ils feront dans Sion vn ſejour eternel.

PSEAVME CII.

Benedic anima mea Domino.

ARGVMENT.

Dauid dans ce Pſeaume, rend de profondes actions de graces à Dieu, qui l'ayant deliuré d'vne longue & faſcheuſe maladie, le comble de toutes ſortes de faueurs. Des biens-faits particuliers, il paſſe aux generaux pour tous les hommes, & décrit la miſericorde dont il vſe enuers eux, excuſant leurs ingratitudes & leur pardonnant leurs pechez.



Beny, mon cœur, vn ſi bon Maiſtre,
Garde-toy bien de meſconnaiſtre
Ses ſaintes liberalitez,
C'eſt luy dont la miſericorde,
Dans le pardon qu'elle t'accorde,
Laue tes infidelitez.

C'eſt ſon amour qui remedie
A ta cruëlle maladie,
Qui t'alloit mettre au rang des morts,
Et la main dont il te couronne,

A toute heure ſur ta perſonne
Répand ſes plus riches treſors.

Comme l'Aigle ſe renouuelle,
Quand l'âge appeſantit ſon aiſle,
Et le fait ſecher de langueur;
De meſme, en dépit de l'enuie,
Dieu, qui m'a conſerué la vie,
M'a rendu ma jeune vigueur.

Sa bonté protege ſans ceſſe
Les pauures que le riche oppreſſe,
Il conſole les affligez,
Et par vn ſeuere ſuppliee,
Tous ceux qui ſouffrent injuſtice,
Sont ou deffendus, ou vengez.

Il fit bien connoiſtre à Moyſe,
Dans cette fameuſe entrepriſe
Qui mit Iacob hors de priſon,
Qu'il eſt vn Dieu plein de clemence,
Que rien auec ſa grace immenſe
Ne peut faire comparaiſon.

Nos pechez l'ont mis en colere,
Mais dans le ſein d'vn ſi bon pere
Touſiours ne viura la fureur,
Touſiours, pour punir noſtre audace,
Son épouuantable menace
Ne nous remplira de terreur.

Quoy! par tant de faueurs inſignes,
Et dont nous ſommes ſi peu dignes,
N'éprouuons-nous pas clairement,
Que ſa plus ſeuere juſtice
A noſtre infidelle malice
N'égale point le chaſtiment.

Le Ciel, qui d'vn cours ſi rapide

Roule ſon corps vaſte & ſolide,
Sur la terre s'éleue moins,
Que ſes graces les plus petites
Ne s'éleuent ſur nos merites,
Sur nos deuoirs & ſur nos ſoins.

Le point d'où le Soleil ſe leue,
Du point où ſa courſe il acheue,
D'vn moindre eſpace eſt ſeparé,
Que, par ſa bonté paternelle,
N'eſt de nous l'offence mortelle,
Où noſtre cœur s'eſt égaré.

L'adorable Dieu des batailles,
D'vn pere a pour nous les entrailles,
Il eſt de nos peines touché,
Luy qui connoiſt noſtre origine,
Et cette loy qui nous incline
Et nous aſſeruit au peché.

Sa main ne lance point la foudre,
Voyant que l'homme n'eſt que poudre,
Que ſon partage eſt la douleur,
Que ſon éclat le plus ſuperbe
Se paſſe auſſi viſte que l'herbe,
Qui dans vn jour perd ſa couleur.

Ce n'eſt qu'vn ſouſle que ſa vie,
Sa grandeur, objet de l'enuie,
N'a pour ſon terme qu'vn moment:
Elle s'eſteint, & dans la place,
Qu'il occupoit auec audace,
On le vient chercher vainement.

Mais le Seigneur, à qui l'adore,
Et dans ſes miſeres l'implore,
Fais ſentir vn conſtant ſecours,
Sans le borner à la carriere,
Que pour jouïr de la lumiere,

Le Ciel a preſcrite à nos jours.

Pour ceux dont ſa gloire eſt connuë,
De race en race il continuë
A ſe montrer fort & clement,
Du fils le deſtin eſt proſpere,
Lors qu'il garde, comme ſon pere,
Les Loix du diuin Teſtament.

Le Ciel eſt le trône ſublime,
D'où ſa puiſſance legitime
A la terre donne des loix;
Là ſon juſte Empire ſe fonde,
Sur tous les Empires du Monde,
Qu'il partage entre tous les Rois.

Eſprits que l'on voit ſi fidelles
A ſuiure ſes loix eternelles,
Viues lumieres de ſa Cour,
Interpretes de ſes oracles,
Saints inſtrumens de ſes miracles,
Anges beniſſez ſon amour.

Claires & ſçauantes armées,
D'vn zele ſi pur animées,
Miniſtres de ſes volontez,
Témoins de ſa magnificence,
Brillans miroirs de ſa puiſſance;
Dites ſes immenſes bontez.

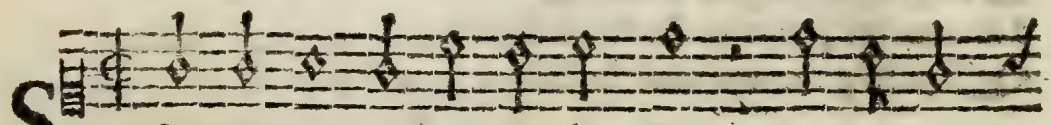
Hommes, entre tous ſes ouurages,
Rendez-luy vos humbles hommages,
A ſon pouuoir ſouſmettez-vous;
Mon ame, beny ſa juſtice,
Et que ce ſoit ton exercice
Le plus frequent & le plus doux.

PSEAVME CIII.

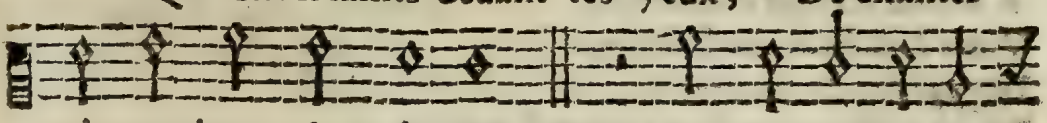
Benedic anima mea Domino : Domine Deus.

ARGVMENT.

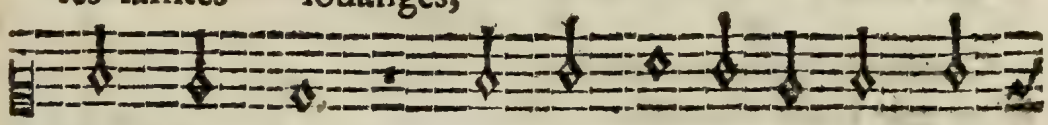
Ce Pſeaume ne contient qu'vn Panegyrique de la puiſſance de Dieu en la creation du monde, & de ſa prouidence en ſon gouuernement. Nous l'auons pluſtoſt paraphrasé que traduit, à cauſe des excellentes deſcriptions dont il eſt remply, qui euſſent beaucoup perdu de leur grace, ſi nous euſſions voulu nous reſſerrer dans les bornes d'vne exacte verſion, comme nous auons fait dans la pluſpart des autres.



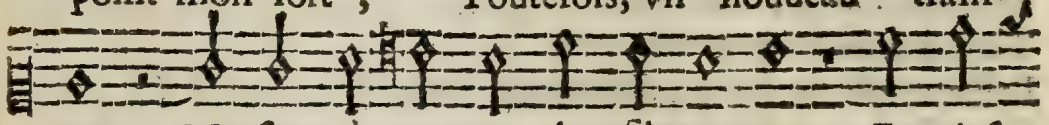
SOVVERAIN Monarques des Cieux, Ie ſçay qu'il
Qui ſont ſi ſaints deuant tes yeux, De chanter



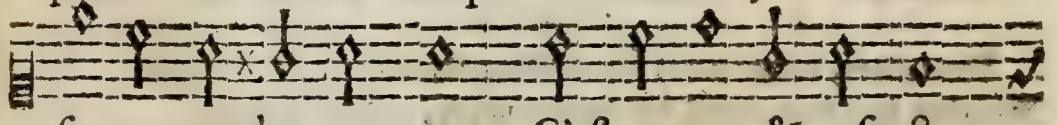
n'appartient qu'aux Anges,
tes ſaintes loüanges, Ie ne meſconnois



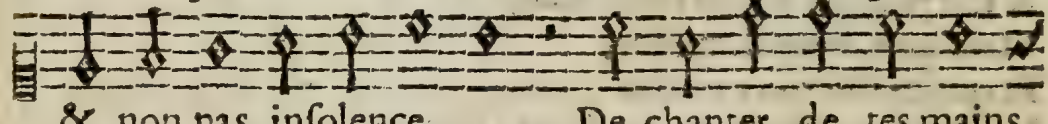
point mon ſort, Toutefois, vn nouueau tranſ-



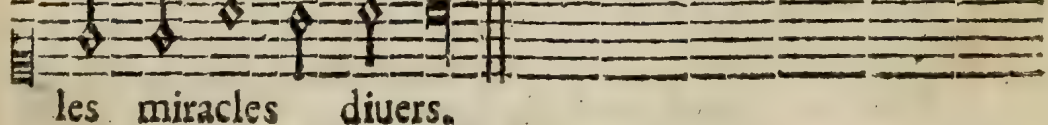
port Me force à rompre le ſilence, Et m'aſ-



ſeure que dans mes vers C'eſt amour & reſpect,



& non pas inſolence, De chanter de tes mains



les miracles diuers.

Mais quel esprit peut conceuoir
Les merueilles de ta nature?
Quelles couleurs ont le pouuoir
D'en faire la viue peinture?
Tu trouues tous tes biens en toy,
Ton estre ne craint point la loy
D'vne corruptible matiere,
Ta beauté ne vieillit jamais,
Ton trosne est le Soleil, ton habit la lumiere,
Ton marche-pied la Terre, & le Ciel ton Palais.

C'est toy qui le formas si pur,
Ce Palais superbe & mobile,
C'est toy qui parmy son azur
Meslas vne flame subtile;
Sur son lambris estincelant,
Tu soustiens le cristal coulant
D'vne mer tousiours sans tempestes;
Mais si tu la peux soustenir,
Tu la peux bien aussi verser dessus nos testes,
Quand nostre impieté t'oblige à nous punir.

Ton char est tiré des zephirs,
Deuant luy marche la victoire,
Les diamans & les saphirs
Y releuent l'or & l'yuoire
Tu luy fais, parmy les éclairs,
Dans les vagues plaines des airs,
Tracer des routes inconnuës,
Les Anges volent à l'entour,
Et se montrent jaloux de la gloire des nuës,
Qui portent le grand Roy dont ils forment la Cour.

Ces esprits, quand d'vn si grand Roy
Ils veulent punir les outrages,
Dans le monde portent l'effroy,
Font les foudres & les orages;
On ne peut les voir sans terreur,
Rien ne resiste à la fureur

De leur colere & de leur zele,
Et leurs bras puiſſans & legers
Vengent également la reuolte infidelle
Des Princes orgueilleux, & des ſimples bergers.

Ce ne ſont pas ces ſeuls Eſprits,
Qui viennent annoncer ton ire,
Et qui puniſſent le mépris
Que l'homme fait de ton Empire;
Du feu les luiſans tourbillons,
Sont tes fideles bataillons,
Par tout l'air te forme vn tonnerre,
Et les vens qui ſont les plus doux,
Pour auoir quelque part en cette ſainte guerre,
Aux plus fiers Aquilons égalent leur courroux.

Mais pourquoy parler des effets
De ta juſtice inexorable?
Racontons pluſtoſt les bien-faits
De ton amour incomparable;
Apres que les Cieux enflamez
Furent par toy d'aſtres ſemez,
Tu rendis la terre feconde,
Et par la force de ta voix,
Tu voulus qu'à jamais dans le centre du monde,
Pour ſa baſe immobile elle euſt ſon propre poids.

Les eaux, comme vn mol veſtement,
Eſtoient ſur ſon globe eſtenduës,
Et ſur les monts ſuperbement
Couroient à vagues eſpanduës,
Tu n'eus qu'vn mot à proferer,
Pour faire ſoudain retirer
La mer dans ſes vaſtes limites,
Où renfermant tous ſes effors,
Il ſemble en ſa fureur que ſes vagues dépites
Reconnoiſſent ton doigt imprimé ſur ſes bords.

Soudain, les monts audacieux,

Renaiſſant des humides plaines,
Iuſques à la voûte des Cieux
Porterent leurs teſtes hautaines;
Le ſein des vallons deſcouuerts,
Eſtala ſes treſors diuers,
A l'enuy des vertes collines;
La roſe alluma ſes couleurs,
Et ſans eſtre ſouſmiſe à la loy des eſpines,
Regna par ſa beauté dans l'Empire des fleurs.

Pour nourrir les fleurs & les fruits,
Tu fais, au trauers des montagnes,
Couler, par de ſecrets conduits
Les fontaines dans les campagnes,
On les voit, d'vn cours diligent,
Conduire leur liquide argent,
Sur vn lit d'arenes dorées,
Et pour enchanter nos trauaux,
Faire, auec le doux bruit de leurs eaux épurées,
Ce que fait le ſommeil auecque ſes pauots.

Dans leur cryſtal ſi precieux
Chaque animal trouue ſans ceſſe,
Vn remede delicieux
A l'ardente ſoif qui le preſſe;
Sur leurs bords de fleurs tapiſſez,
Les oyſeaux en troupe amaſſez,
Concertent leurs diuers ramages,
Tandis que d'autres à l'enuy
Font redire, aux échos des cauernes ſauuages,
Des chanſons, dont l'eſprit par l'oreille eſt rauy.

Par toy de ces monts éleuez,
Qui pouſſent juſques dans les nuës,
L'orgueil de leurs cimes chenuës,
Les hauts ſommets ſont abreuuez;
Sur les fleurs, quand l'Aſtre du jour
Commence ſon penible tour,
Tu répans des perles mouuantes,

Et de ces riches pleurs du Ciel,
Les eſcadrons bruyans des abeilles ſçauantes
D'vn merueilleux trauail viennent faire leur miel.

Quand le Monarque des ſaiſons,
Fourniſſant ſa vaſte carriere,
Verſe de ſes chaudes maiſons
Autant de feu que de lumiere;
Quand on voit les fleurs ſe ternir,
Les prez verdoyans ſe jaunir,
Les arbres perdre leurs feüillages,
Alors, dans nos champs alterez,
Ta grace, ouurant le ſein des humides nuages,
Rend l'éclat à nos fleurs, & l'émail à nos prez.

Par ce doux rafraichiſſement,
La terre entretient ſa verdure,
Et pouſſe plus abondamment
Des fruits pour noſtre nourriture;
Ses plaines pour former le pain,
Dont l'homme ſoulage ſa faim,
De riches épics ſont couuertes,
Et deſſus les coſtaux voiſins,
Parmy les oliuiers aux feüilles touſiours vertes,
On voit meurir la pourpre & l'ambre des raiſins.

O Dieu, que tes ſaintes bontez,
Se montrent aux hommes propices,
Tu préuiens leurs neceſſitez,
Tu trauailles pour leurs delices!
Le vin, lors qu'ils ſont en langueur,
Leur rend vne ardente vigueur
Et charme leur peine mortelle,
En fin, par ton ſoin nonpareil,
Leur corps foible reprend vne force nouuelle,
Qui donne à leur viſage vn teint frais & vermeil.

Au front du Liban ſourcilleux,
Ta main, ô Monarque ſuprême!

A mis les cedres orgueilleux,
Comme vn verdoyant diadême;
Sur leurs immortelles foreſts,
Auſſi bien que ſur les guerets,
Tu verſes de feconds orages,
Et pour les plus legers oyſeaux,
Ta bonté qui n'oublie aucun de tes ouurages,
A deſtiné des nids dans leurs ſombres rameaux.

Aux cerfs viuement pourchaſſez,
Elle prepare des aſyles,
Sur les cimes des monts glacez,
Contre les chiens les plus agiles,
C'eſt elle qui ſonge à loger
Le lievre peureux & leger,
Elle donne aux ours des cauernes,
Tous ſentent ſes ſoins paternels,
Et tu n'es pas moins grand lors que tu les gouuernes,
Que lors que tu conduis les globes eternels.

Le ſoleil, qui les rend ſi beaux,
Fut eſtably, dés ſa naiſſance,
Roy de tous ces ardens flambeaux,
Dont l'aſpect a tant de puiſſance;
Il te doit les diuers treſors,
Dont il enrichit tous les corps,
Tu rends ſa lumiere feconde,
Ta ſageſſe conduit ſon cours,
Et c'eſt pour t'obeïr, que dans le ſein de l'onde
Ce bel Aſtre s'allume, & s'éteint tous les jours.

La Lune au viſage changeant,
Dans vn char d'ebene & d'yuoire,
Entre mille globes d'argent,
Semble luy diſputer ſa gloire,
C'eſt par tes ſouueraines loix,
Qu'elle regle le cours des mois,
Que ſon trône eſt ſemé d'eſtoilles,
Et qu'elle nous offre ſans bruit,

Lors que toute la Terre eſt couuerte de voiles,
Vne image du jour en dépit de la nuit,

Dans cette claire obſcurité,
Et ce repos de la nature,
Les lionceaux en liberté
Vont au bois chercher leur paſture,
Les loups, les tigres, & les ours,
Implorent le meſme ſecours
De ta prouidence eternelle ;
Leur eſpoir ne les trompe pas,
Et bien que ce doux ſoin paroiſſe indigne d'elle ;
Tu pouruois toutefois à leurs ſanglans trépas,

Si toſt qu'aux portes d'Orient
L'Aſtre du jour chaſſe les ombres,
Ce farouche peuple en criant,
Rentre dans ſes tannieres ſombres ;
Les hommes chaſſent le ſommeil,
Et chacun ſe trouue au reſueil,
Sous vne fortune diuerſe,
Le pilote ſonge aux vaiſſeaux,
Le peſcheur aux filets, le marchand au commerce,
Le laboureur aux champs, le berger aux troupeaux.

Ainſi, Seigneur, tu fais bien voir
Ton inépuiſable largeſſe
Tu formas tout par ton pouuoir,
Tu conduis tout par ta ſageſſe;
L'Air, la Mer, la Terre, & les Cieux
Eſtallent par tout à nos yeux
Cette ſageſſe incomparable;
Les creatures ſont à toy,
Et l'on les voit s'vnir d'vn accord admirable,
Pour venger ta querelle, & te montrer leur foy.

Tu fis la mer, où les nochers,
Sous la conduite des eſtoiles,
Rencontrent, mal-gré les rochers,

Vn passage libre à leurs voiles;
Pour la beauté de l'Vniuers,
De monstres en formes diuers,
Tu peuplas les humides plaines,
Et voulus qu'en leur large enclos
Tous rendissent hommage à ces lourdes Baleines,
Qu'on prend pour des écueils sur la face des flots.

Dans ces goufres tu les nourris,
Et tu ne fermes pas l'oreille
Aux autres bestes dont les cris
Veulent vne grace pareille;
Leurs cris ne se trouuent pas vains,
Sur eux de tes puissantes mains,
Le bien s'escoule en abondance;
Tu te plais à les gouuerner,
Et sans l'amoureux soin qu'en prend ta Prouidence,
On les verroit bien-tost au neant retourner.

Mais quand, pour te venger de nous,
Ta main, ô redoutable Iuge!
Feroit en son ardent courroux,
Sur la Terre vn autre deluge;
Apres ce juste chastiment,
Tu peux d'vn mot, en vn moment,
Luy rendre ses premieres graces,
La peupler d'habitans nouueaux,
De ton juste courroux oster toutes les traces,
Et calmer tout d'vn coup la colere des eaux.

Qu'à jamais ton nom precieux
Soit beny par le cœur des Anges,
Qu'ils meslent au concert des Cieux
Le doux concert de leurs loüanges;
Que l'homme d'vn soin plein d'amour,
Tandis qu'il vit en ce sejour,
En tes ouurages te contemple,
Et desormais puisses-tu voir
L'Vniuers se changer en vn superbe Temple,

Où chacun à l'enuy reuere ton pouuoir.

Ton amour eſt noſtre ſouſtien,
Mais auſſi-toſt qu'on te mépriſe,
Ta colere ne trouue rien,
Qu'en vn moment elle ne briſe;
Tu peux d'vn regard ſeulement,
Faire, juſques au fondement,
Trembler la maſſe de la terre,
Et les monts, lors qu'en ta fureur,
Sur leurs ſommets chenus tu lances le tonnerre,
Fument de tous coſtez, & fremiſſent d'horreur.

Aujourd'huy j'engage ma foy,
Qu'inceſſamment je feray dire
L'amour dont je bruſle pour toy,
Aux charmans accords de ma lyre;
Reçois ſeulement mes chanſons,
Ie ſçauray de mille façons
Varier ton panegyrique,
Et ſi, celebrant ta bonté,
Ie rends de mon eſprit la foibleſſe publique,
Ie montreray mon zele & ma fidelité.

Cette ardeur preſſant mes eſprits,
Me fait ſouhaitter le ſupplice
De ceux dont l'inſolent meſpris
Oſe t'accuſer d'iniuſtice;
Que les pecheurs periſſent tous,
Qu'ils reſſentent de ton courroux
Les fureurs les plus redoutables;
Et toy, mon cœur, rends à ton Dieu,
Puiſque l'on voit par tout ſes grandeurs adorables,
Vn hommage fidele en tous temps, en tout lieu.

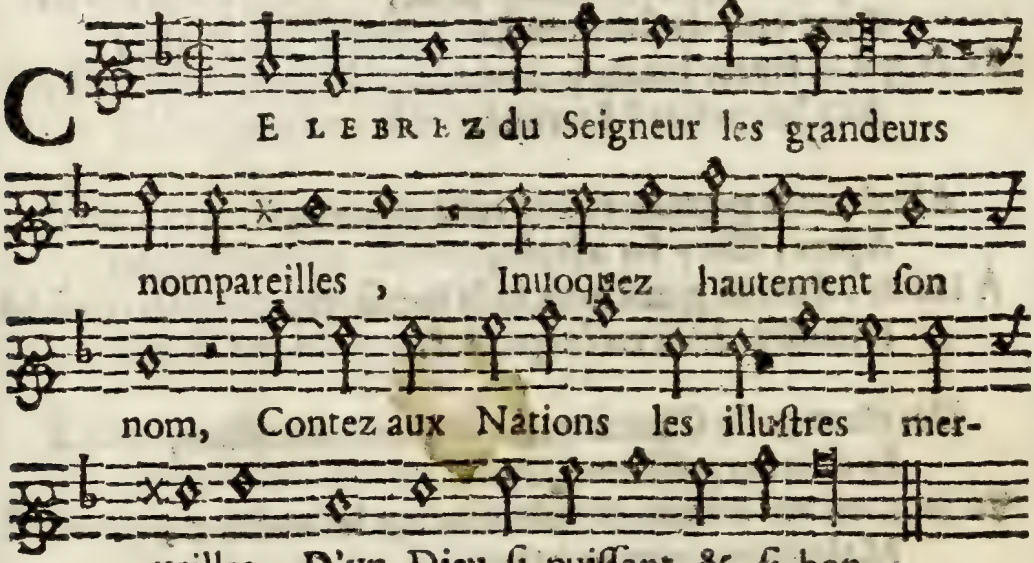
* *
*

PSEAVME CIV.

Confitemini Domino, & inuocate nomen eius.

ARGVMENT.

Dauid composa ce Pseaume lors qu'il transporta l'Arche de la maison d'Obededom, & le donna à Asaph, Maistre des Chantres, & à ses Enfans, pour le chanter deuant elle. 1. liu. des Paral. chap. 16.



D'estre son peuple esleu, de l'ouïr, de le croire,
Et d'approcher de ses autels,
Estimez-vous heureux, & tirez vostre gloire,
Au dessus de tous les mortels.

Ne songez qu'à luy rendre vne humble obeïssance,
Ne recherchez que son appuy,
Les plus horribles maux cedent à la constance
De ceux qui n'esperent qu'en luy.

En vostre souuenir rappellez les miracles,
Qu'il fit jadis pour nos Ayeux;
Adorez ses grandeurs, reuerez ses oracles,
Loüez ses faits prodigieux.

Semence d'Abraham, vn glorieux seruage
Vous assujettit à ses loix,
Saints Enfans de Iacob, vous estes l'heritage
Dont il daigne faire le choix.

Il est de l'Vniuers & le Maistre, & le Iuge,
Son pouuoir s'étend en tout lieu;
Mais auec plus d'amour il est nostre refuge,
Nostre Monarque, & nostre Dieu.

Il n'a point oublié l'alliance jurée,
Auec tant de solemnité,
Et de qui sa faueur limite la durée
Aux bornes de l'Eternité.

Abraham le premier traitta cette alliance,
Apres, Isâc y fut admis,
A Iacob, dont sa grace honora la naissance,
L'illustre droit en fut promis.

Des champs de Chanaan, dit-il à nos Ancestres,
Et de leurs puissantes Citez,
Vn jour, en vos enfans, je vous rendray les maistres,
Malgré cent peuples irritez.

Ils erroient vagabons de Prouince en Prouince,
De Nation en Nation,
Et de leur petit nombre, aupres de chaque Prince,
Le Dieu prit la protection.

Par tout il defendit leur honneur & leur vie,
Il fit sentir aux Souuerains,
Qui penſoient en leur mort voir haïne assouuie,
Combien pesantes sont ses mains.

Gardez-vous, leur dit-il, de faire violence
A mes Prophetes, à mes Oingts;
Ie suis le protecteur de leur foible innocence,
Et leur recours dans leurs besoins.

Par vne aſpre famine, il deſola la Terre,
Et fit perir, dans ſa fureur,
Par la greſle, le vent, l'orage, & le tonnerre,
Le doux eſpoir du laboureur.

Ioſeph, d'vne auenture aux hommes inconnuë,
Mais dont le Ciel tramoit le fil,
Par ſes freres vendu, preceda leur venuë,
Dans les champs qu'arroſe le Nil.

La cruëlle fureur d'vne femme impudente,
Dont ſa foy déteſta l'amour,
Luy fit ſentir le poids d'vne chaiſne peſante,
Et luy penſa rauir le jour.

Mais lors qu'il éclaircit d'vn ſonge memorable
La prophetique obſcurité,
Le Roy, qui reconnut ſon diſcours veritable,
Luy fit rendre la liberté.

Là ne s'arreſta pas ſa faueur ſinguliere,
Il en fit ſon cher confident,
Et dans tous ſes deſſeins il ſuiuit la lumiere
D'vn homme auſſi ſaint que prudent.

Il le fit de ſes biens l'œconome ſuprême,
Et voulut qu'il euſt le pouuoir
De traitter tous les Grands comme il euſt fait luy-meſme,
Et de les mettre à leur deuoir.

Dans vn âge ſi jeune vne meure ſageſſe
Paroiſſoit auec tant d'éclat,
Qu'il ſoûmit à ſes loix la prudente vieilleſſe
Des miniſtres de ſon Eſtat.

Ce fut lors que Iacob preſſé de la famine,
Aux champs d'Egypte deſcendit,
Et ſa race bien-toſt, par la faueur diuine,
Riche & nombreuſe s'y rendit.

Iſraël habita dans ſes vaſtes Prouinces,
Et quand Ioſeph fut au tombeau,
Dieu laiſſa conceuoir le deſſein à ſes Princes
De perdre ce Peuple nouueau.

Leurs ennemis contr'eux vne haine nourrirent,
Que rien ne pouuoit moderer,
Et c'eſt vn coup du Ciel qu'alors tous ne perirent,
Des maux qu'on leur fit endurer.

En leur calamité Dieu ſe monſtra leur Pere,
Prit Moyſe dans les deſerts,
L'accompagnant d'Aaron, pour finir leur miſere,
Et les retirer de leurs fers.

Par eux il prononça de foudroyans oracles,
Par eux à l'Egypte il fit voir,
Dans les ſanglans effets de cent affreux miracles,
Et ſa juſtice, & ſon pouuoir.

Il couurit le Soleil de tenebres palpables,
Il troubla tous les Elemens,
Pour dompter par la peur des peuples indomptables,
Et ſourds à ſes commandemens.

Du Nil impetueux il conuertit les ondes
En vn ſang qui faiſoit horreur,
Aux poiſſons qui nageoient dans ſes grottes profondes
Il fit éprouuer ſa fureur.

La terre produiſit des grenoüilles criardes,
Qu'on vid entrer auec effroy,
Par eſcadrons épais, malgré toutes les gardes,
Iuſques dans la chambre du Roy.

Le Monarque du Ciel ne dit qu'vne parole,
Et voila que de toutes pars
De piquans moucherons vn champ horrible vole,
Dont les aiguillons ſont des dards.

Sur les riches guerets tombe vne affreuſe greſle,
Qui renuerſe & coupe les blez ;
Aux tourbillons du vent le tonnerre ſe meſle,
Dont les troupeaux ſont accablez.

Le verdoyant vignoble à ce cruël orage
Voit meurtrir ſes pampres nouueaux,
Les figuiers ſont rompus, & dans chaque bocage,
Les arbres perdent leurs rameaux.

Des chenilles ſans nombre, auec les ſauterelles,
Dans les champs portent la terreur,
Et rongent à l'enuy les moiſſons les plus belles,
Aux yeux du triſte laboureur.

Là Dieu ne borna pas ſa terrible vengeance,
Contre les peres obſtinez,
Pour en exterminer la criminelle engeance,
Il mit à mort tous leurs aiſnez.

Par le glaiue vengeur d'vn Ange redoutable,
Il maſſacra deuant leurs yeux,
Ces fils, le doux eſpoir, & l'objet ſouhaitable
De leurs trauaux ambitieux.

Apres ce grand exploit nos Anceſtres quitterent
L'Egypte qui pleuroit ſes morts,
Et par l'ordre diuin, nos troupes emporterent
Ses plus magnifiques treſors.

Dieu joint à ſes treſors le treſor admirable
D'vne rigoureuſe ſanté,
Et perſonne, ô miracle ! en ce camp innombrable,
Ne ſent la moindre infirmité.

L'Egypte dont les champs eſtoient donnez en proye
A tant d'effroyables mal-heurs,
Sentit à leur départ vne publique joye,
Et crût voir finir ſes douleurs.

Dans la chaleur du jour, ſous vn épais nüage,
Ce peuple fameux fut conduit,
Et le feu luy marqua la route du voyage,
Durant les ombres de la nuit.

Quand le Seigneur entend ſes plaintes déteſtables,
Pour luy témoigner ſon pouuoir,
Il fait de tous coſtez, par bandes effroyables,
Dans le camp des cailles pleuuoir.

Les Anges de leur main congeloient la roſée,
Et faiſoient des voûtes des Cieux,
A la pointe du jour, dans la plaine embraſée,
Tomber vn pain delicieux.

Des veines des rochers jalliſſoient des fontaines,
Qui rouloient d'vn cours diligent,
Au trauers des ſablons de ces arides plaines,
Vne eau de cryſtal & d'argent.

Dieu fit pour nos Ayeux ces illuſtres miracles,
Il les a touſiours defendus,
Pour dégager la foy des celeſtes oracles,
Qu'Abraham auoit entendus.

Si pour ſon Peuple éleu ſes graces il déploye,
S'il finit ſon cruël exil,
Et s'il le fait ſortir, plein de gloire & de joye,
Des triſtes riuages du Nil.

S'il conqueſte pour luy tant de riches Prouinces,
Si ſous ſes deſſeins il conduit,
Et ſi des longs trauaux des Peuples & des Princes
Il luy fait recueillir le fruit.

C'eſt pour toucher ſon cœur de la reconnoiſſance
De ſes merueilles bontez,
Et faire qu'à jamais il rende obeïſſance,
A ſes diuines volontez.

PSEAVME CV.

Confitemini Domino quoniam.

Dans ce Pſeaume, le Prophete, apres auoir expoſé les biens-faits que les Iſraëlites receurent de Dieu dans le deſert, repreſente leur ingratitude, & les peines dont elles furent chaſtiées. Peut-eſtre a-t-il eſté compoſé ou dans la captiuité de Babylone, ou ſous la tyrannie d'Antiochus, pour ſeruir de priere aux Iuifs aſſiegez.

Heureux ceux qui n'oſant, par de foibles cantiques,
Chanter ni ta grandeur, ni tes faits magnifiques,
Se taiſent par reſpect,
Qui ſuiuent en tout temps les Loix de ta juſtice,
Et dont jamais l'eſprit, d'erreur ni de malice
N'eſt ni coupable ni ſuſpect.

Reſſouuient-toy, Seigneur, de ton cher heritage,
Voy d'vn œil de pitié ſon barbare ſeruage,
Qui ne s'adoucit point,
Que pour les ſeruiteurs la puiſſance du Maiſtre
Se faſſe reuerer, ſe faiſant reconnoiſtre;
Leur ſalut à ta gloire eſt joint.

Nos crimes, il eſt vray, ſurpaſſent nos miſeres,
Nous pechons tous les jours comme ont peché nos Peres,
Par leurs crimes fameux;
Ingrats, qui lâchement perdirent la memoire
Des exploits que ta main fit auec tant de gloire,
Dans l'Egypte éclater pour eux.

Sur le point que la mer pour eux alloit ſe fendre,
De leur Liberateur ils oſerent réprendre
L'admirable deſſein;
Mais il ne laiſſa pas pour l'amour de luy-meſme,
Et pour faire briller ſa puiſſance ſuprême,
D'ouurir des flots le vaſte ſein.

Le liquide Element, ô diuine merueille!
Entendit de ſa voix la vertu nompareille,
Ses flots ſont arreſtez,
Dans ſes abyſmes creux Dieu prepare vne voye
A ceux qui ſe croyoient la mal-heureuſe proye,
De leurs ennemis irritez.

Lors qu'ils virent la mer tout d'vn coup renfermée
Enſeuelir les chars, & la ſuperbe armée,
Qui conjuroit leur mort,
Le Seigneur fut par eux reconnu veritable,
On entendit ſa gloire & ſon nom adorable
Retentir hautement au bord.

Mais apres des chanſons qui luy rendoient hommage,
Ils perdirent bien-toſt d'vn ſi fameux paſſage
Le juſte ſouuenir;
Ils montrerent bien-toſt leur courage perfide,

Et dans le droit chemin ce ſalutaire guide
Ne les pût jamais retenir.

Tantoſt ils regrettoient vn ſeruage funeſte,
Et tantoſt les douceurs d'vne manne celeſte
Leur gouſt ſe trouuoit las ;
Quand la ſoif les preſſoit dans la plaine brûlante,
Ils oſoient accuſer d'vne plainte inſolente,
Dieu, comme autheur de leur trépas.

Il fit pour les ſouler, du Ciel pleuuoir des cailles,
Mais ce fut vn poiſon dans les ſales entrailles
De ces murmurateurs ;
Les autres de Moyſe allumoient la colere,
Et le pouuoir d'Aaron dans vn ſaint miniſtere,
Irritoit ces blaſphemateurs.

Mais le Seigneur vengea l'injure de ſon Preſtre,
Abiron & Dathan, qui voulurent pareſtre
Chefs de ces enuieux,
Sous eux virent la terre en vn moment ſe fendre,
Leurs complices brutaux furent reduits en cendres,
Par le feu qui tomba des Cieux.

Nos Peres aueuglez, n'en furent pas plus ſages,
Dans Horeb, vn veau d'or receut d'eux les hommages
A Dieu ſeulement deus ;
Les honneurs du grand Dieu, qui lance le tonnerre,
A l'animal qui vit des herbes de la terre,
Par ces ingrats furent rendus.

Ils mirent en oubly la gloire & la puiſſance,
Qu'à l'Egypte il fit voir, quand pour leur déliurance
Luy-meſme y deſcendit,
Et que pour les ſauuer de l'infidele armée,
Qui marchoit ſur leurs pas de colere animée,
Le ſein de la mer il fendit.

Il euſt exterminé cette race rebelle,

Si Moyſe, aux fureurs de ſon ire mortelle,
N'euſt oppoſé ſes cris,
S'il n'euſt fait de ſes mains tomber l'horrible foudre,
Dont il auoit juré de les reduire en poudre,
Pour punir leur ingrat mépris.

Sa douceur augmentoit leur malice inſolente,
Lors qu'il leur promettoit ſa Terre découlante
Et de lait & de miel;
Eux, ſans eſtre touchez de tant d'autres miracles,
Rioient impudemment de ces diuins oracles,
Et doutoient de la foy du Ciel.

Lors Dieu leua la main, & jura dans ſon ire,
Qu'ils ne le verroient point, ce glorieux Empire,
Qu'il leur auoit promis,
Et ſi leurs fils ſuiuoient leurs traces criminelles,
Qu'ils ſeroient, ſous le joug des Peuples infidelles,
Le joüet de leurs ennemis.

Ils ne laiſſerent pas, apres cette menace,
Adorant Belphegor, de le mettre à la place,
Du vray Dieu des mortels,
D'auoir part à l'horreur des ſales ſacrifices
Offerts à des Dieux morts, pour les rendre propices,
Et de defendre leurs Autels.

Eſpris du ſale amour des filles Moabites,
Ils firent ſucceder des œuures illicites
A de mauuais deſirs;
Mais la ſanglante main de la fureur celeſte
Leur fit bien cherement, par le fer, & la peſte,
Payer ces injuſtes plaiſirs.

D'vn zele genereux de la Loy de ſon Maiſtre,
Phinées fit alors vn exemple paroiſtre,
Auſſi juſte que prompt,
Il arreſta le cours d'vn horrible ſuplice,
Et Dieu, recompenſant ſon zele & ſa juſtice,

Mit la thiare sur son front.

Ils mirent le Seigneur, aussi bien que leur guide,
En vn juste courroux, par leur plainte perfide,
Prés du rocher fameux,
Que Moyse, pouſſé d'vne crainte ſecrette,
Murmurant à ſon tour, frappa de ſa baguette;
Et deuint coupable pour eux.

Il fut ſi fort preſſé de ce peuple farouche,
Qu'alors quelque parole échappa de ſa bouche,
Que Dieu n'oublia pas;
Mais ce Peuple y joignit vne offenſe mortelle,
Epargnant dans la guerre vne troupe infidelle,
Que Dieu deſtinoit au trépas.

Des filles ſans pudeur les criminelles flâmes,
Bien-toſt du Peuple eſleu corrompirent les ames,
Par leurs appas mortels;
Et quand par leur amour leur foy fut étouffée,
Des Dieux de Chanaan ils furent le trofée,
Et reuererent leurs Autels.

Deuenant les bourreaux de leurs propres familles,
Ils immoloient leurs fils, ils immoloient leurs filles
Aux Demons inhumains,
Offroient à des Dieux morts de viuantes victimes,
Soüilloient leur region par l'horreur de leurs crimes,
Et le ſang verſé de leurs mains.

Suiuant des Nations les plus noires malices,
Les plus infames loix, les plus ſales delices,
La plus aueugle erreur,
Enfin, Dieu ne pût pas les ſouffrir dauantage,
Il ſe mit en colere, & ſon propre heritage,
Pour luy fut vn objet d'horreur.

Souuent il les ſoûmit au joug impitoyable
De ceux qui leur portoient vne haine implacable,

Et captifs les rendit ;
Sous eux il abbaiſſa leur audace inhumaine,
Mais dés qu'ils le prioient de terminer leur peine,
Leurs prieres il entendit.

Mille fois ſa bonté finit leur ſeruitude,
Et ſoudain retournant à leur ingratitude,
Ils blaſphemoient ſon nom,
Et ſembloient par leurs mœurs affecter de paraiſtre
Auſſi méconnoiſſans des bien-faits de leur Maiſtre,
Que ce Maiſtre paroiſſoit bon.

Leur frequent changement, leurs reuoltes diuerſes,
En honteuſes priſons, en cruëlles trauerſes
Firent couler leurs ans :
Mais iamais le Seigneur ne leur ferma l'oreille,
Il les fit triompher, ô bonté nompareille !
Aux yeux meſmes de leurs tyrans.

Il ſe ſouuint touſiours de l'alliance ſainte,
Qu'ils auoient mille fois impudemment enfrainte,
Par d'horribles forfaits,
Et touché de regret d'auoir fait ſur leurs teſtes
Tomber dans ſa fureur tant d'horribles tempeſtes,
Souuent il leur rendit la paix.

Aux maiſtres qui tenoient leur franchiſe aſſeruie
Il fit voir, en dépit de leur brutale enuie,
Pour eux tant de bontez,
Qu'ils ſe virent contraints, redoutant ſa puiſſance,
D'auoüer que ſon culte, & ſon obeïſſance
Rendent les hommes indontez.

Seigneur, ſois tel pour nous que tu fus pour nos Peres,
Enfin, vien terminer de nos longues miſeres
L'impitoyable cours ;
Des fieres Nations romps l'infame ſeruage,
Afin que nos chanſons te rendant noſtre hommage,
Celebrent cét heureux ſecours.

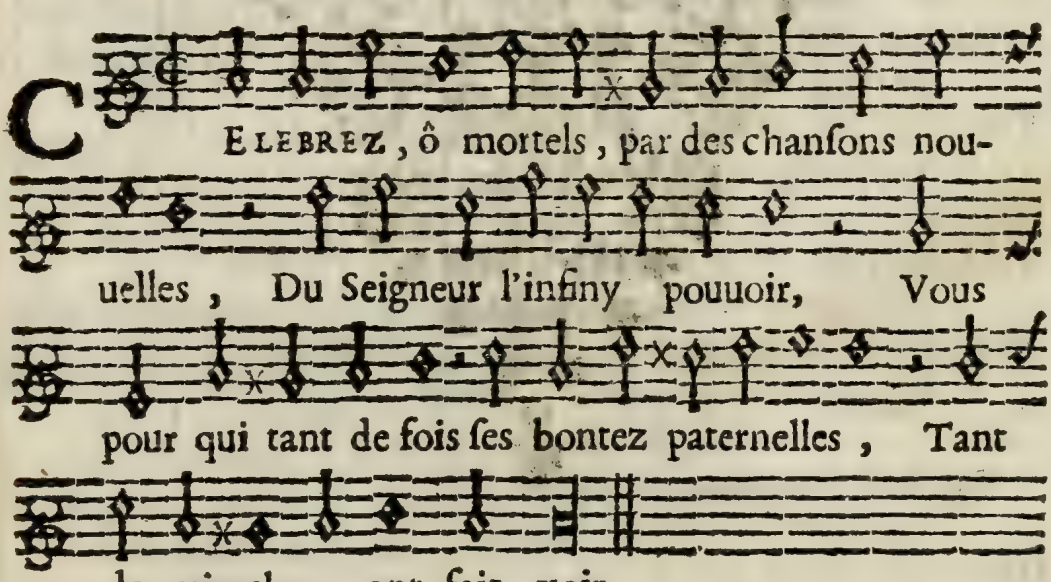
Beny ſoit le grand Dieu qu'Iſraël a pour Maiſtre,
Que puis-qu'en ſa faueur il veut faire pareſtre
Vn amour Paternel,
Ses loüanges, mortels, ne ſoient jamais bornées,
Et que nos ſaintes voix, triomphant des années,
Luy chantent vn Hymne eternel.

PSEAVME CVI.

Confitemini Domino quoniam bonus.

ARGVMENT.

Dans ce Pſeaume, l'Auteur exhorte à loüer Dieu ceux qui apres vn long voyage ſont reuenus en leur païs; les priſonniers qui ont eſté déliurez; les malades qui ont recouuré la ſanté; & ceux qui ſont échappez de la tempeſte. La raiſon generale qu'il apporte, eſt que la prouidence diuine ordonne toutes les choſes qui arriuent aux hommes.



Que ceux dont il finit les erreurs vagabondes,
Confeſſent que par ſes bontez,
En marchant ſur la terre, ou voguant ſur les ondes,
Ils ont cent perils éuitez.

Son ſoin les reconduit des plus lointains riuages,
Où s'allume & s'eſteint le jour,
Apres mille trauaux ſoufferts dans leurs voyages,
Au ſein de leur natal ſejour.

Loin des lieux habitez, en des arides plaines,
Preſſez & de ſoif, & de faim,

Ils ne trouuoient ni fruits, ni ruiſſeaux, ni fontaines,
Contre leur tourment inhumain.

Leur eſprit & leur corps tomboient en défaillance,
Ils n'attendoient que le trépas;
Mais Dieu par les effets de ſa prompte aſſiſtance,
De la mort retira leurs pas.

En ce funeſte eſtat ils implorent ſon aide,
Et lors qu'ils l'eſperoient le moins,
Il guerit tous leurs maux, par vn heureux remede,
Et pouruoit à tous leurs beſoins.

Luy-meſme auec amour prend ſoin de les conduire,
Et dans vn ſejour habité,
Dans leur païs natal, ſa grace leur fait luire
Vne longue felicité.

Maintenant qu'à louër ſes bontez nompareilles
Ils paſſent les nuits & les jours,
Et qu'à tous les mortels ils content les merueilles
Qu'il a faites pour leur ſecours.

Que leur ame pour luy d'amour ſoit embraſée,
Qu'ils reconnoiſſent que ſa main
Dans vn profond repos a leur ſoif appaiſée,
Et qu'elle a ſoulagé leur faim.

Ceux qui chargez de fers, en des priſons obſcures,
Sentent, dans leur calamité,
Le digne chaſtiment des mortelles injures
Faites au Seigneur irrité.

Quand leur juſte mal-heur dompte enfin leur courage,
Quand la peine abbat leur orgueil,
Qu'ils ne ſont plaints d'aucun qu'on ne les ſoulage,
Et qu'ils vont entrer au cercueil.

Dieu lors eſt leur recours, ils implorent ſon aide,

Et quand ils l'eſperoient le moins,
Il guerit tous leurs maux, par vn heureux remede,
Et pouruoit à tous leurs beſoins.

Ils vient briſer leurs fers d'vne main pitoyable,
Il change leur funeſte ſort,
Et les tire des lieux, où la nuit effroyable
Se meſle aux ombres de la mort.

Maintenant qu'à loüer ſes bontez nompareilles
Ils paſſent les nuits & les jours,
Et qu'à tous les mortels ils content les merueilles
Qu'il a faites pour leurs ſecours.

Qu'ils chantent hautement qu'à des peines ſi dures,
Par luy ſuccede le repos,
Qu'il rompt les durs verroux, & les fortes ſerrures
De leurs noirs, & triſtes cachots.

Ceux que mille forfaits en des langueurs mortels
Auoient fait juſtement tomber,
Sans ſon heureux ſecours ſous leurs peines cruëlles
S'en alloient bien-toſt ſuccomber.

Tout pour leur gouſt malade & remply d'amertume,
Ils perdent repos & repas,
Et l'inhumaine ardeur du feu qui les conſume
Les meine aux portes du trépas.

Dieu lors eſt leur recours, ils implorent ſon aide,
Et quand ils l'eſperoient le moins,
Il guerit tous leurs maux par vn heureux remede,
Et pouruoit à tous leurs beſoins.

Quand l'art des Medecins cede à la maladie,
Dieu, pour abbaiſſer leur orgueil,
Par ſa ſeule parole alors y remedie,
Et les retire du cercueil.

Maintenant qu'à loüer ſes bontez nompareilles,
Ils paſſent les nuits & les jours,
Et qu'à tous les mortels ils content les merueilles,
Qu'il a faites pour leur ſecours.

Que ſes rares bien-faits par tout ils magnifient;
Et que d'vne fidele ardeur,
Leur eſprit & leur bouche aujourd'huy ſacrifient
Des loüanges à ſa grandeur.

Ceux qu'on voit s'expoſer à la rage des ondes,
Emportez de l'eſpoir du gain,
Reconnoiſſent que Dieu ſur leurs plaines profondes,
Exerce vn pouuoir ſouuerain.

Il appelle les vens, & ſoudain ils l'entendent;
Ils grondent d'vn bruit furieux,
Les flots juſqu'aux Enfers en tournoyant deſcendent,
Puis montent juſques dans les Cieux.

Alors des paſſagers ſe trouble le courage,
Chaque flot leur ouure vn tombeau,
Leurs pieds ſont chancelans, & l'eſprit du plus ſage
S'agite autant que le vaiſſeau.

Dieu lors eſt leur recours, ils implorent ſon aide,
Et quand ils l'eſperoient le moins,
Il guerit tous leurs maux, par vn heureux remede,
Et pouruoit à tous leurs beſoins.

Il appaiſe des flots l'horrible violence,
Des vagues il briſe l'effort,
Aux vens, d'vne parole, il impoſe ſilence,
Et conduit le nauire au port.

Maintenant qu'à loüer ſes bontez nompareilles
Ils paſſent les nuits & les jours,
Et qu'à tous les mortels ils content les merueilles,
Qu'il a faites pour leur ſecours.

Que pour tant de faueurs dont leur vie eſt comblée,
Qu'échappez de tant de hazards
Ils beniſſent ſon nom dans l'illuſtre aſſemblée
Du peuple & des ſages vieillards.

Tantoſt il met à ſec les plus grandes riuieres,
Tantoſt les plus fertiles champs
Par luy ſont conuertis en vaſtes ſablonieres,
Pour punir les hoſtes méchans.

Au contraire ſa main dans les arides plaines
Des ardens & vaſtes deſerts,
Fait des plus durs rochers rejallir des fontaines,
Et les pare de tapis verds.

Les plus ingrats terroirs y deuiennent fertiles,
Et ſe montrent dans peu de temps,
Enrichis du commerce, ornez de grandes villes,
Et peuplez d'heureux habitans.

Les guerets cultiuez leur rendent vne vſure
Plus grande qu'à tous leurs voiſins,
Et ni greſle, ni vent, ni chaleur, ni froidure,
N'oſent offenſer leurs raiſins.

Dieu par de tendres ſoins conſerue à leurs familles
Vne longue proſperité,
Et par de vaillans fils, par d'agreables filles,
Il eſtend leur poſterité.

Il garde leurs troupeaux, il augmente leur nombre,
Enfin, ſon paternel amour,
Dans les noires horreurs de la nuit la plus ſombre,
Leur fait bien-toſt luire le jour.

Mais lors que leurs pechez prouoquent ſa colere,
Comme ennemis il les pourſuit,
Leur courage abbatu ſuccombe à leur miſere,
Rien ne leur ayde, & tout leur nuit.

Leurs Princes orgueilleux en vn moment se voyent
De leurs trônes precipitez;
Dans de vastes deserts où leurs pas se fouruoyent,
Ils sont par la crainte emportez.

Des pauures, cependant, les peines il soulage;
Il écoute leur oraison,
Et leur donne des fils, dont la conduite sage
Accroist l'honneur de leur maison.

Les bons seront rauis de voir la Prouidence
Du Roy de la Terre & des Cieux,
Confondre des meschans l'orgueilleuse prudence,
Par ses miracles glorieux.

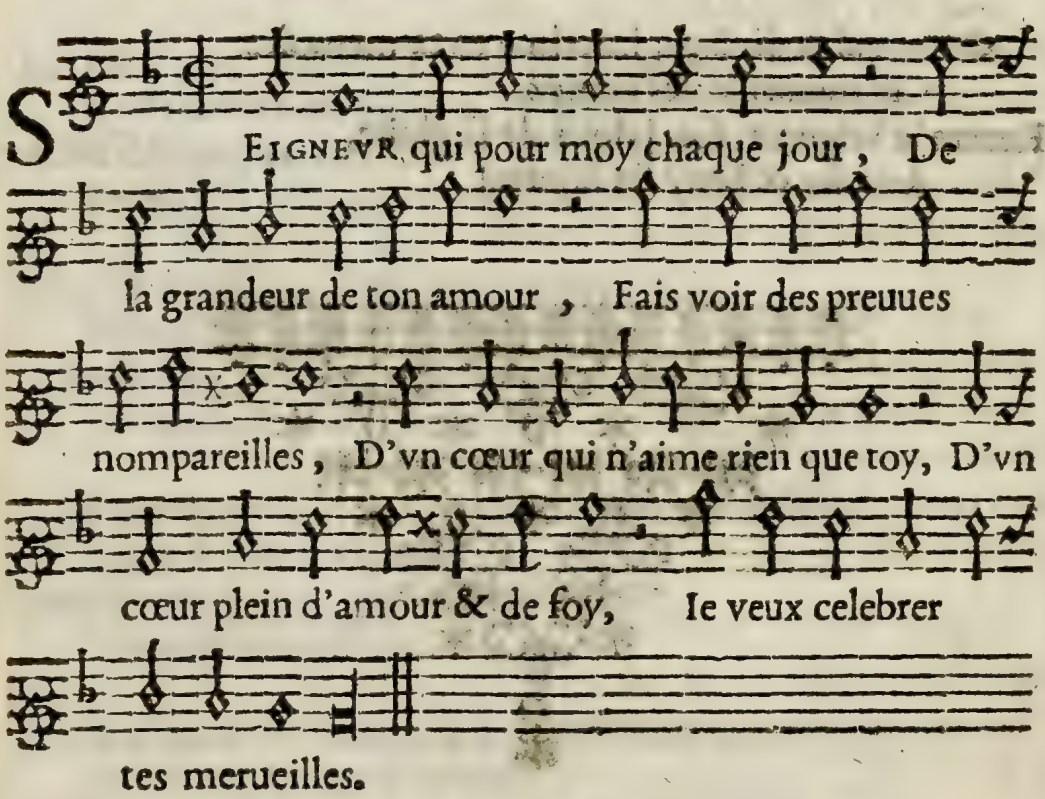
O toy qui te dis sage, imprime en ta memoire
Ces merueilleuses veritez,
Reuere le Seigneur, sois jaloux de sa gloire,
Admire & beny ses bontez!

PSEAVME CVII.

Paratum cor meum Deus, paratum cor meum.

ARGVMENT.

Ce Pſeaume traitte de meſme ſujet que le 59. ſelon les Latins, qui eſt le 60. ſelon les Hebreux; car les huit derniers verſets, ſont tout à fait ſemblables. La ſeule difference qu'il y a, eſt au commencement de l'vn & de l'autre; car dans celuy-là, Dauid ſe trouuant dans vn grand peril, en fait ſa plainte à Dieu: & dans celuy-cy, il le remercie des bien-faits receus autrefois de ſa main. Et apres, il implore ſon aſſiſtance.



O ma harpe réueillons-nous,
D'vn Dieu ſi puiſſant & ſi doux
Chantons la gloire & la puiſſance;
Dés le point du jour commençons
Moy par les vers, toy par les ſons,
A loüer ſa magnificence.

Vnique objet de tous mes biens,
O mon Dieu, qui ſeul me ſoûtiens,
Ie te veux conſacrer ma lyre;
Ie veux apprendre à l'Vniuers,
Que par cent miracles diuers
Ta grace a ſauué mon Empire.

Les Cieux ont beaucoup de hauteur,
Mais, ô leur Tout-puiſſant Moteur,
Ta clemence, eſt plus haute encore,
Et ta bonté qui me confond,
Eſt vn abyſme ſi profond,
Que ſans le ſonder je l'adore.

Seigneur, monte deſſus les Cieux,
Puniſſant les audacieux,
Montre ta grandeur à la Terre,
Et par des exploits trionfans,
Sauue tes bien-aymez enfans,
Des malheurs d'vne longue guerre.

Mais, Hebreux, qu'eſt-ce que je crains?
Mon Dieu dans ſes oracles ſaints
A ma fortune reuelée;
Sichem m'aura touſiours pour Roy,
Ie verray touſiours ſous ma loy
De Socoth la riche vallée.

Galaad ſera touſiours mien,
Manaſſé n'entreprend rien
Qui choque mon obeïſſance;
Ephraïm ſecondant mon bras,
Dans les plus perilleux combats,
Soûmettra tout à ma puiſſance.

Iuda qui s'éleue aux honneurs,
Fournit les ſages Gouuerneurs,
Par qui je regis mon Empire,
Et fais viure en tranquillité

Vn Peuple dont la ſeureté
Eſt toute la gloire où j'aſpire.

Moab qui ſe croit glorieux,
Eſt auſſi vil deuant mes yeux,
Qu'vn baſſin où mes yeux ſe lauent;
Bien-toſt ſous mon autorité,
I'abbaiſſeray la vanité
De tous les guerriers qui me brauent.

Ie ne feray point de pardon
Au farouche peuple d'Edon,
Il faudra qu'il me rende hommage;
Et les Philiſtins orgueilleux,
Ne verront de ſalut pour eux,
Que dans vn fidele ſeruage.

Mais qui m'ouurira les Citez
De tant de peuples agitez
D'vne fureur enuenimée?
Et quelles fauorables mains,
Malgré leurs efforts inhumains,
Me conduiront dans l'Idumée?

Mon Dieu, c'eſt de toy ſeulement
Que j'attens cét éuenement,
Et la fin de cette tempeſte;
Encore qu'allant aux combats,
Maintenant tu ne marches pas,
Comme autrefois, à noſtre teſte.

Pren pitié de noſtre douleur,
Ayde-nous dans noſtre mal-heur,
Dont le poids honteux nous accable;
Mettre ſur vn homme aujourd'huy
Noſtre eſperance & noſtre appuy,
Ce ſeroit baſtir ſur le ſable.

Si Dieu ſe declare pour nous,

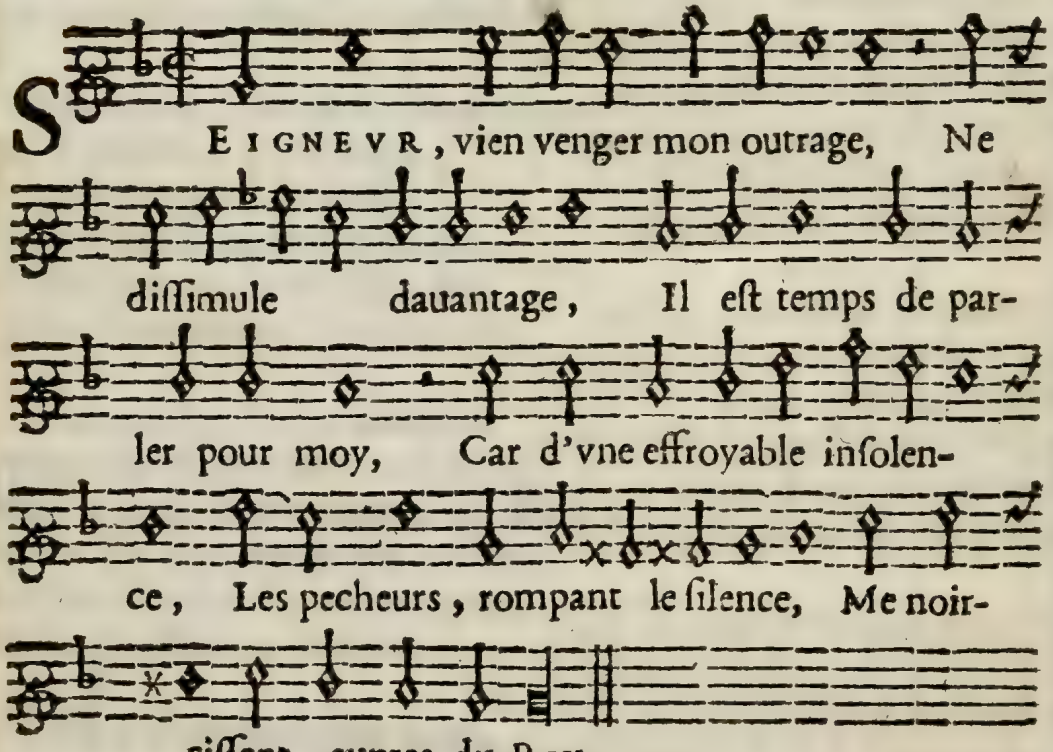
Noſtre main va faire des coups,
Qui nous couronneront de gloire,
Et des ennemis de nos loix,
A peine, aprés nos grands exploits,
Reſtera-t'il quelque memoire.

PSEAVME CVIII.

Deus laudem meam ne tacueris.

ARGVMENT.

Ce Pſeaume, à la lettre, fut composé par Dauid; lors qu'il eſtoit exilé de la Cour de Saül, & que ſes ennemis irritoient ce Prince par toutes ſortes de calomnies. Dans la premiere partie, le Pſalmiſte implore l'aſſiſtance de Dieu contre les mediſances, & l'ingratitude des Courtiſans. Dans la deuxieſme, il fait vne épouuantable imprecation cõtre vn particulier, qui eſt, ſelon l'opinion de pluſieurs Interpretes, Doëg l'Iduméen. On ne peut rien conceuoir de plus horrible que les choſes qui y ſont dites. Selon le ſens myſtique, elles conuiennent à Iudas, & tout le Pſeaume peut eſtre appliqué à la Paſſion de noſtre Seigneur. Dans la troiſieſme partie, Dauid reuient à la priere qu'il fait à Dieu, pour en eſtre ſecouru dans ſes afflictions. Sur la fin, il promet de celebrer continuellement les graces qu'il receura de luy.



Par leurs langues enuenimées,
Mes actions ſont diffamées,
Ma perte eſt leur commun projet,
Leurs diſcours témoignent leur haine,
Et de leur pourſuitte inhumaine
Leur ſeule enuie eſt le ſujet.

Par les plus cruëlles injures,
Et les plus noires impoſtures,
Ils me déchirent ſans pitié;
I'ay fait du bien à qui m'offenſe,
Et l'outrage eſt la recompenſe
De ma veritable amitié.

De leur perfide ingratitude,
Quoy qu'à mon cœur elle ſoit rude,
Ma main ne ſe veut point venger,
Et je n'oppoſe d'autres armes,
Que mes prieres & mes larmes,
Pour les vaincre, & pour les changer.

Ma douceur nourrit leur malice,
Donc pour l'honneur de ta juſtice,
Qu'ils mépriſent inſolemment,
Fais vne vengeance exemplaire,
De mon cruël aduerſaire,
Qui me trahit ſi laſchement.

Reduy ce deteſtable traiſtre,
Sous le joug d'vn barbare maiſtre,
Dont il ſente la cruauté,
Qu'à tous mal-heurs il ſoit en bute,
Et qu'vn Demon le perſecute,
Ainſi qu'il m'a perſecuté.

S'il comparoiſt deuant vn Iuge,
Qu'il n'y trouue point de refuge,
Qu'il ſoit abandonné de tous,
Et qu'en ſon ſupplice on contemple

Vn juſte & redoutable exemple
De la rigueur de ton courroux.

Qu'vne ſi deteſtable vie
Par vn prompt trépas ſoit rauie,
En la fleur de ſes jeunes ans;
Qu'à ſon rang vne autre paruienne,
Et que nul appuy ne ſouſtenne
Ni ſa veufue, ni ſes enfans.

Que ſa famille criminelle
Trouue tout contraire pour elle,
Ne ſente en tous lieux que du mal;
Que nulle main n'y remedie,
Que vagabonde elle mendie,
Et quitte ſon païs natal.

Que leur pere par des vſures,
Au delà de toutes meſures,
Soit dépoüillé de tous ſes biens;
Que ſes plus confidens le pipent,
Et que des étrangers diſſipent
Ce qu'il penſoit laiſſer aux ſiens.

Que, ni d'effet, ny de parole,
Aucun jamais ne le conſole,
Ni ſes fils apres ſon trépas,
Que la mort leur memoire efface;
En fin, qu'au delà d'vne race
Sa poſterité n'aille pas.

Que pour luy le Seigneur r'appelle
De l'iniquité paternelle
Le redoutable ſouuenir,
Que pour le peché de ſa mere,
Dans la fureur de ſa colere,
Bien-toſt il le vienne punir.

Que de leurs crimes domeſtiques

Dieu par des vengeances publiques
Découure l'execrable horreur ;
Qu'il faſſe perir la memoire
De cét ennemy de ſa gloire,
Dont je ſens l'injuſte fureur.

Luy qui d'vn cœur inexorable
Pourſuit vn Prince miſerable,
Qui n'a ni forces ni ſupport,
Luy de qui la brutale enuie
Fait, pour me dérober la vie,
Tous les jours vn nouuel effort,

Du Seigneur, dont il haït l'Empire,
Il cherche à ſe faire maudire ;
Qu'il ſoit donc maudit aujourd'huy ;
Il fuit, dans ſes œuures funeſtes,
La douceur des graces celeſtes ;
Qu'elles s'éloignent donc de luy.

Que ſa miſere ſoit publique,
Que comme d'vn habit tragique
Il ſoit reueſtu de mal-heur ;
Et que dans ſon ame inſolente,
Comme vne eau, mais vne eau brûlante,
Le Ciel faſſe entrer la douleur.

Que cette douleur ſoit mortelle,
Que ſa malignité cruëlle,
Comme l'huile, entre dans ſes os ;
Que ſa mal-heureuſe auenture,
Le ſerrant comme vne ceinture,
Ne luy laiſſe point de repos.

Telle ſera la recompenſe,
De cette troupe qui ne penſe
Qu'à troubler la paix de mes jours,
Le Seigneur, me faiſant juſtice,
Punira la noire malice

De leurs injurieux discours.

Seigneur, Seigneur, prens ma défence,
Vien pour l'honneur de ta clemence,
Me sauuer de mes ennemis;
Sois mon Protecteur, sois mon Pere,
Et donne moy dans ma misere,
Le secours que tu m'as promis,

De grace sois-moy secourable,
Ie suis & foible & miserable,
Mon cœur succombe à son tourment,
Et mes jours, en cette misere,
Ressemblent à l'ombre legere,
Qui se dissipe en se formant.

Ie suis sans retraite certaine!
Comme vn sautereau dans la plaine
S'agite & n'est point arresté;
Ainsi, de Prouince en Prouince,
Ie fuy la colere d'vn Prince,
Que ses flateurs ont irrité.

Mes membres décharnez languissent,
Mes genous tremblans s'affoiblissent,
Par vn jeusne long & contraint,
Ma vigueur s'est toute écoulée,
Ma peau sur mes os est collée,
Et d'vn mort je porte le teint.

Mais à des maux si déplorables,
Mes ennemis inexorables,
Ioignent vn outrage insolent,
Par mépris ils branlent la teste,
Et leur main est encore preste
A faire vn coup plus violent.

Seigneur, releue ma constance,
Fay-moy sentir ton assistance,

Contre ces monſtres inhumains,
Et qu'ils confeſſent, pour ta gloire,
Que leur deſaſtre & ma victoire
Sont vn ouurage de tes mains.

Qu'ils m'outragent, qu'ils me maudiſſent,
Mais que tes bontez me beniſſent,
Qu'ils m'attaquent, mais défens moy?
Que mes jours coulent dans ma joye,
Et que ta fureur ſe déploye,
Sur ces ennemis de ta Loy.

Grand Dieu, puny leur tyrannie,
Par vne juſte ignominie,
Dont leurs noms demeurent couuerts,
Que, pour leur meſdiſance inique,
Ils deuiennent l'horreur publique,
Et le mépris de l'Vniuers.

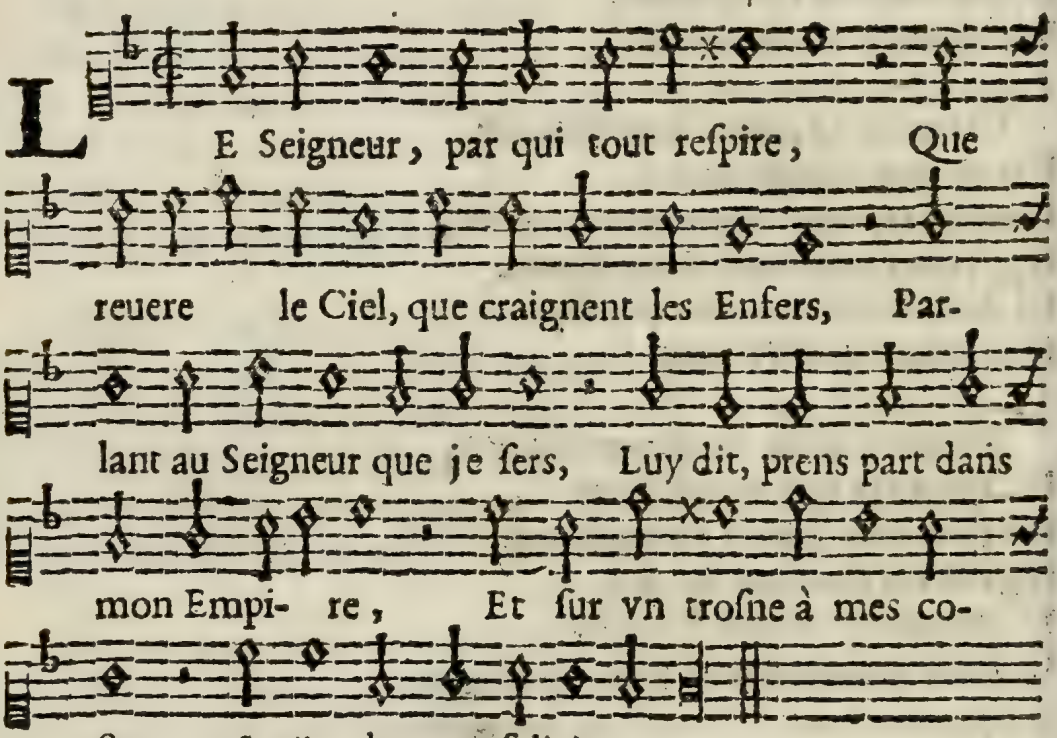
De moy, plein de reconnoiſſance,
Ie chanteray que ta puiſſance
Fut pour moy jointe à ton amour,
Qu'elle me conſerua la vie,
Et trompa la haine & l'enuie,
Qui me vouloit rauir le jour.

PSEAVME CIX.

Dixit Dominus Domino meo : Sede à dextris meis.

ARGVMENT.

Ce Pſeaume eſt prophetique, & ne peut conuenir qu'à Ieſus-Chriſt, apres ſa Reſurrection, de laquelle il explique les grandeurs.



Attens qu'vne entiere victoire,
De force, & de bon-heur, priue tes ennemis,
Qu'à tes pieds, ils ſoient tous ſouſmis,
Que rien ne s'oppoſe à ta gloire
Et qu'elle découure aux humains,
Qe leur ſort eſt entre tes mains.

Encore leur haine enragée
De leur rebellion conduit l'horrible cours;
Mais ſouffre que pour peu de jours
Ta couronne ſoit partagée,

Bien-toſt Sion n'aura que toy,
Pour ſon Dieu, ſon Pere, & ſon Roy.

C'eſt en ce jour que ſans nuage
De ton Eſtre diuin éclatent les treſors,
Que l'eſtre d'vn fragile corps
Ne luy peut plus faire d'outrage,
Et maintenant, je t'ay rendu
Tout le pouuoir qui t'eſtoit deû.

Maintenant on te voit paraiſtre,
Comme l'vnique fils que ma fecondité,
Dans le temps & l'Eternité,
A ſi diuerſement fait naiſtre;
Que j'engendre encore aujourd'huy,
Dans vn eſtat digne de luy.

Mais, ô Fils d'vn Pere adorable!
Là ne s'arreſte pas ſon amour paternel,
Il t'eſtablit Preſtre Eternel,
Auec vn ſerment redoutable,
Et de cét ordre ſi nouueau
Melchiſedec fut le tableau.

Les orgueilleux Rois de la terre
S'oppoſent à ta gloire en leur aueuglement
Il leur ſemble qu'impunément
Ils te peuuent faire la guerre;
Mais le Seigneur, pour ton ſecours
A ta droite combat touſiours.

De quelque pompe qu'ils éclatent,
De quelques legions qu'ils ſoient enuironnez,
De quelques ſuccés fortunez
Qu'en leur entrepriſe ils ſe flattent;
Tu peux, ſans déployer ton bras,
Par ton ſouffle les mettre à bas.

Contre ce guerrier redoutable

On verra leur orgueil comme vn verre briſé;
Du peuple à ſes loix oppoſé
Le traitement ſera ſemblable,
Et rien, dans ſon ardent courroux,
Ne ſe défendra de ſes coups.

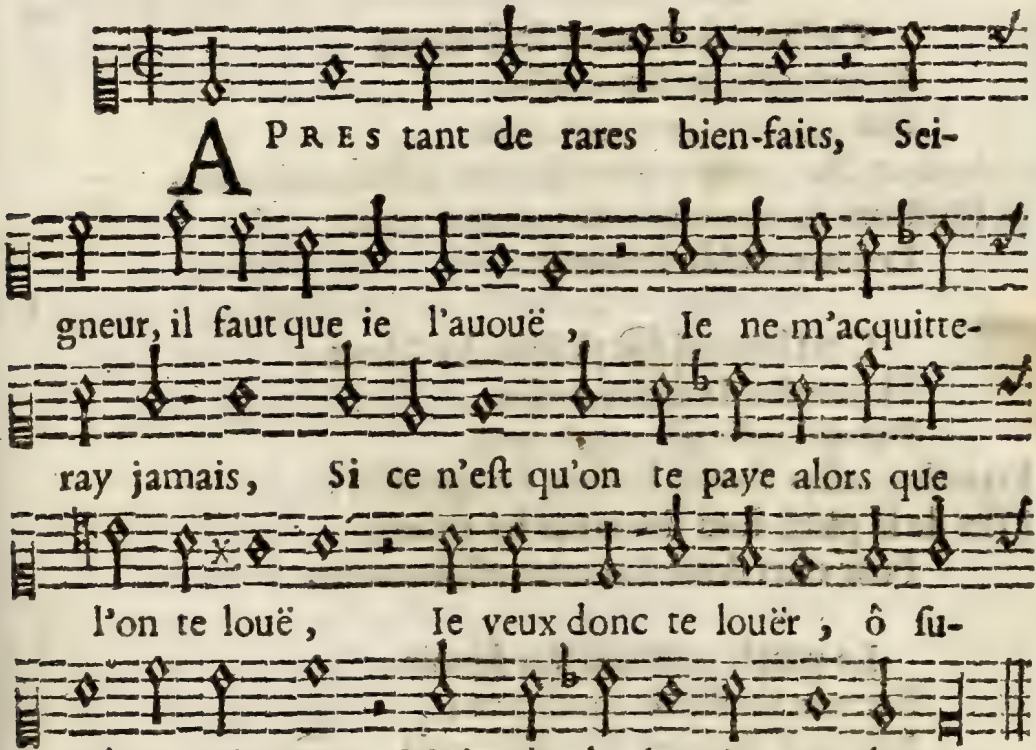
Comme en vn fleuue il pourra boire
Au ſang des ennemis que ſon bras verſera,
Mais la ſoif qui le preſſera
Et l'illuſtre ſoif de la gloire,
Et malgré ſes fiers ennemis,
Tout luy ſera bien-toſt ſoûmis.

PSEAVME CX.

Confitebor tibi Domine in toto corde meo.

ARGVMENT.

Dans ce Pſeaume, Dauid conuie tous les hommes à louër les œuures de Dieu, & touche en paſſant les merueilles qu'autrefois il a operées en faueur de ſon Peuple.



Parmy ceux que ta Majeſté
Tient ſoûmis à ſon doux Empire,
Les miracles de ta bonté
Seront le doux ſujet des chanſons de ma lyre,
Et mes vers chercheront leur plus rare ornement
En la verité ſeulement.

Puis-je faire vn plus juſte choix
D'vn plus digne objet de mes veilles,
Que les grandeurs du Roy des Rois,
Que ſes perfections qui n'ont point de pareilles,

Que ce rare pouuoir ſeulement limité
Des bornes de ſa volonté ?

La loüange eſt de ſa grandeur
Le plus pur & plus juſte hommage,
La ſageſſe auec la ſplendeur
D'vn accord merueilleux é late en ſon ouurage ;
Et ſa ſainte équité, touſiours ſemblable à ſoy,
Du temps ne connoiſt point la loy.

Ce Dieu ſi clement & ſi doux,
Si veritable en ſes oracles,
Prit plaiſir à faire pour nous
Luire tout ſon pouuoir dans ſes plus grands miracles,
Et l'hiſtoire en conſerue aux ſiecles à venir
Le memorable ſouuenir.

C'eſt luy qui des plaines des Cieux
Fit tomber la douce roſée,
Par qui jadis de nos Ayeux
Dans les vaſtes deſerts la faim fut appaiſée ;
Effet de la pieté dont ſon cœur fut attaint,
Pour ceux dont ſon nom eſtoit craint.

Le peuple oublioit ſon deuoir,
Par vne perfide inconſtance ;
Mais par ſes bien-faits il fit voir
Qu'il ſe reſſouuenoit de ſa ſainte alliance ;
Touſiours pour ſes enfans, quoy que ſi criminels,
Il montra des ſoins paternels.

Il les rendit victorieux
De cent peuples, dont les armées,
Sans vn appuy ſi glorieux,
Euſſent en vn moment leurs forces opprimées ;
Et leur fit poſſeder, comme il l'auoit promis,
Les Eſtats de leurs ennemis.

Comme il n'eſt rien que ſainteté,

Ses loix auſſi ſont toutes ſaintes,
On ne peut ſans impieté
De ſes ſacrez decrets former les moindres plaintes,
Et comme ce qu'il fait, il le fait ſagement,
Il ne craint point le changement.

Son bras fatal aux inſolens
Retira ſon peuple fidelle
Des fers, dont le long cours des ans
Sembloit auoir rendu la contrainte eternelle,
Et fit auec luy, pour comble de bien-faits,
Vne alliance pour jamais.

Aux cœurs de ſon amour touchez
Son nom eſt ſaint & venerable,
Aux cœurs eſclaues des pechez,
Lors que l'on le prononce, il paroiſt redoutable;
Et des ſages clartez, dont luit l'entendement,
Sa crainte eſt le commencement.

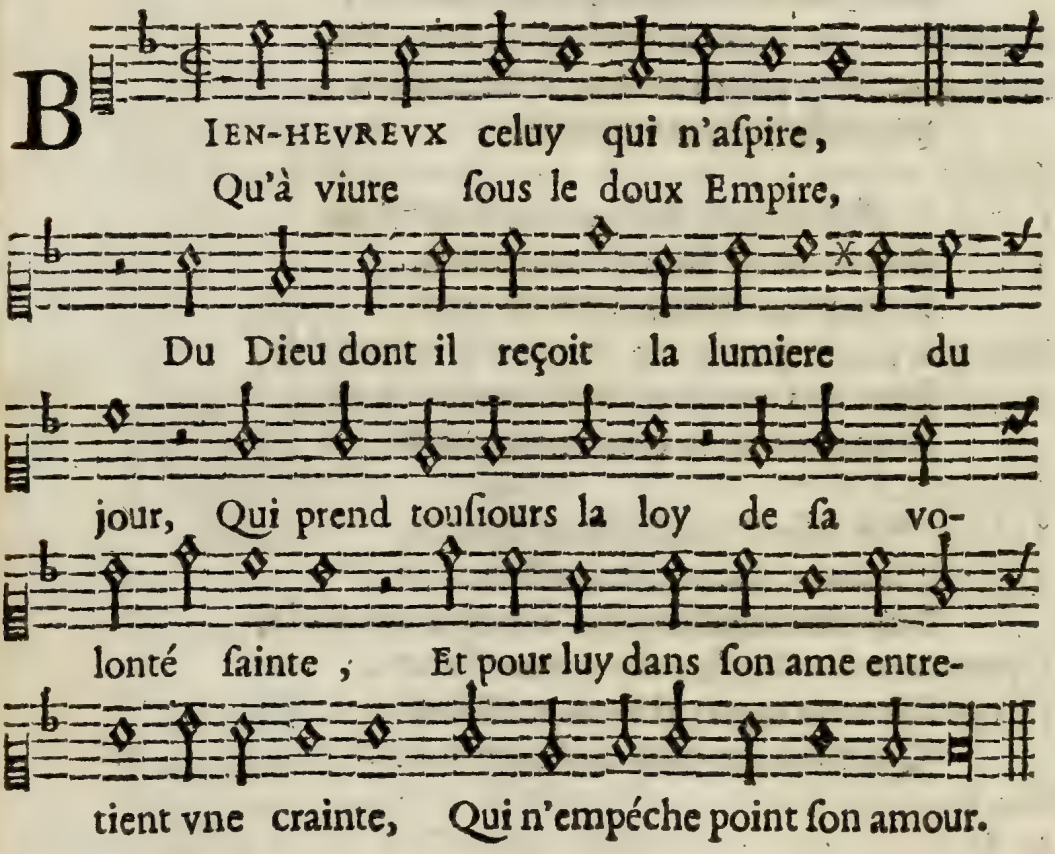
Le reſpect conſtant de ſes loix,
L'amour, la foy, l'obeïſſance,
Donnent aux Peuples, comme aux Rois,
Des veritez du Ciel la pure connoiſſance;
Et qui ſuit cette regle, il ſe peut aſſeurer,
Que ſon nom doit touſiours durer.

PSEAVME CXI.

Beatus vir, qui timet Dominum : in mandatis eius.

ARGVMENT.

Ce Pſeaume ne contient rien qu'vne exhortation à la crainte de Dieu, & à l'obſeruation de ſes commandemens.



Il peut eſperer ſans audace,
De voir vn jour monter ſa race
Aux plus illuſtres rangs où conduiſe l'honneur,
Dieu pour recompenſer le ſeruice des juſtes,
Benit auec éclat leurs familles auguſtes,
Et comble leurs fils de bon-heur.

La ſplendeur, la paix, l'abondance,
Les plaiſirs, la magnificence,
Feront dans ſa maiſon vn ſejour glorieux,
Sa foy, ſa pieté, ſa juſtice, ſon zele,

De l'injure des ans, par ſa gloire eternelle,
Rendra ſon nom victorieux.

Quand les juſtes aux yeux du monde
Sont couuerts d'vne nuit profonde,
Quand nul eſpoir ne luit en leur ſombre mal-heur,
Dieu fait par la clarté de ſes graces celebres,
Succeder la lumiere à ces noires tenebres,
Et le plaiſir à la douleur.

Celuy qui pour le miſerable
Eſt liberal, & ſecourable,
Gouſte au fond de ſon cœur vne eternelle paix,
Il voit croiſtre ſes biens par ſa conduite ſage,
Et s'il eſt attaqué de quelque grand orage,
L'orage ne l'abbat jamais.

Dieu fera viure ſa memoire,
Les ans ne pourront de ſa gloire,
Quoy qu'ils éteignent tout, éteindre le flambeau,
Et la perfide voix de l'enuieux infame,
Qui déchiroit ſa vie, & le couuroit de blâme,
L'honorera dans le tombeau.

Quelque épouuentable tempeſte
Qui puiſſe gronder ſur ſa teſte,
Son inuincible cœur ne s'en peut étonner,
Et de ſes ennemis qu'aueugle l'inſolence,
Les pieges, les complots, l'orgueil, la violence,
Ne ſeruent qu'à le couronner.

Ses mains répandent ſes richeſſes,
Auec de royales largeſſes,
Sur ceux dont le mal-heur fait la neceſſité;
Il ſembleroit d'abord qu'il perd tout ce qu'il donne,
Ses mains ſement de l'or, & ſon ame moiſſonne
L'eternelle felicité.

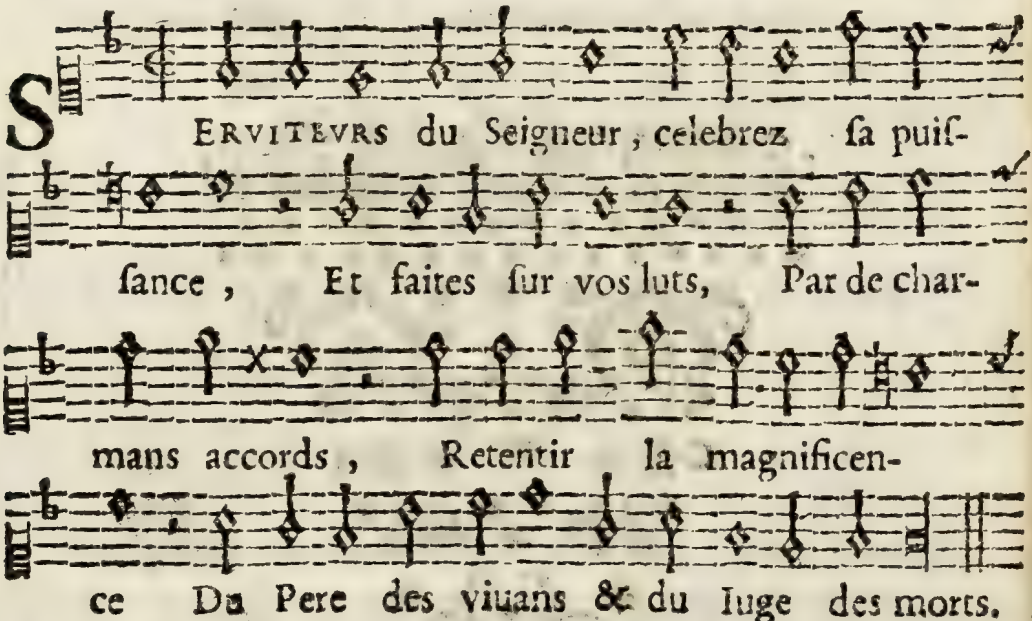
Le pecheur ſechera d'enuie,
Voyant le bon-heur de ſa vie ;
Sa gloire, ſon repos, le rendront furieux ;
Mais le Dieu de Iacob, qui lit dans ſa penſée,
Confondra la fureur de ſa haine inſenſée,
Et ſes deſſeins malicieux.

PSEAVME CXII.

Laudate pueri Dominum : laudate nomen Domini.

ARGVMENT.

Ce Pſeaume ne contient rien autre choſe qu'vne repreſentation des effets de la Prouidence diuine, & vne exhortation à tous ceux qui les reconnoiſſent, & les reſſentent, de celebrer le nom de Dieu.



Reuerez le pouuoir de ce Dieu redoutable,
Conſacrez-luy vos cœurs, ainſi que vos diſcours ;
Son nom auguſte eſt adorable,
Où le Soleil commence & termine ſon cours.

Il ſoûmet à ſes loix les plus Grands de la Terre,
Rien ne ſe peut ſouſtraire aux clartez de ſes yeux ;
Il eſt le Maiſtre du tonnerre,
Et ſon trône diuin eſt plus haut que les Cieux.

Au Dieu que nous ſeruons eſt-il vn Dieu ſemblable ?
Il voit deſſous ſes pieds les Aſtres abbaiſſez,
Aux humbles il eſt fauorable,
Et ſoulage les maux dont leurs cœurs ſont preſſez.

C'eſt luy dont la profonde & juſte Prouidence
A touſiours ſoin du pauure & reconnoiſt ſa voix,
Et qui pour montrer ſa puiſſance
Eſleue des bergers ſur le trône des Rois.

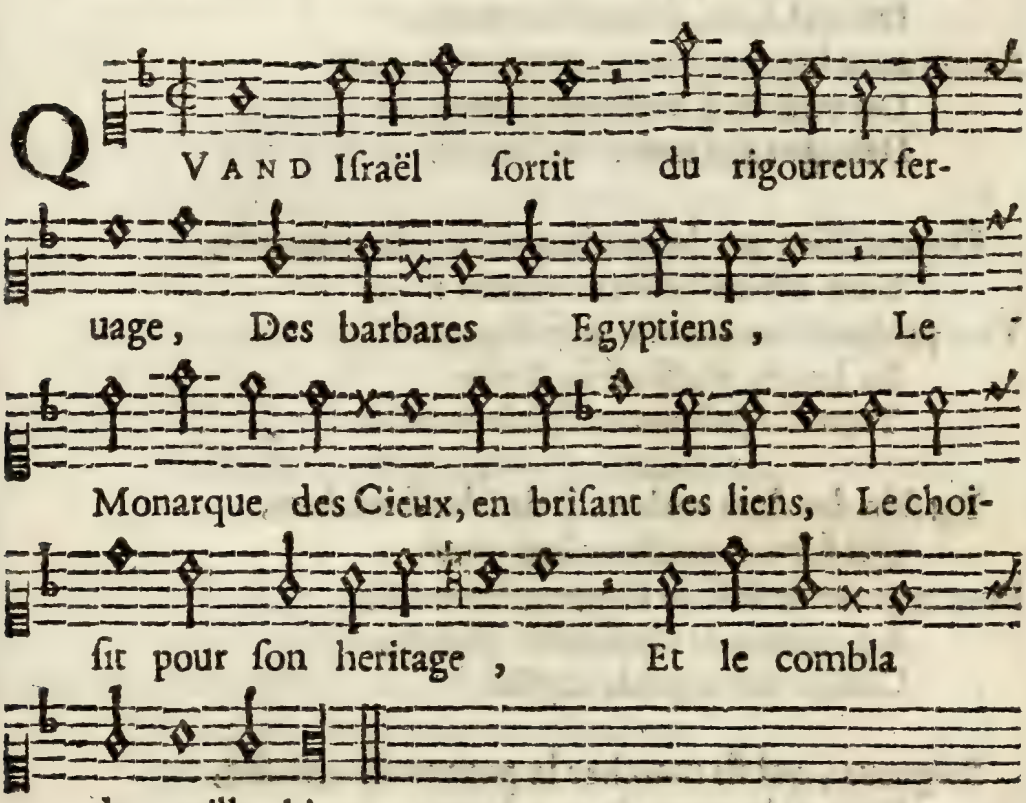
C'eſt luy qui pour peupler les maiſons & les villes,
Accorde le bon-heur de la fecondité
Aux meres par l'Age ſteriles,
Et qui les fait reuiure en leur poſterité.

PSEAVME CXIII.

In exitu Israël de Ægypto.

ARGVMENT.

Ce Pseaume contient la description des miracles que Dieu fit en faueur des Enfans d'Israël, quand il les retira de la captiuité d'Egypte. Les Hebreux commencent vn nouueau Pseaume au neufiéme verset; mais les Latins que nous suiuons en l'ordre du Pseautier, n'en font qu'vn.



La mer, qui vid ce camp si superbe en sa marche,
De crainte se fendit soudain
Le respect arresta les ondes du Iourdain,
Pour donner vn passage à l'Arche
Où reposoit le Souuerain.

O fertiles costeaux! ô montagnes superbes?
Vous agitastes vos coupeaux,

Comme on voit quelquefois, au bord de nos ruiſſeaux,
Deſſus le riche émail des herbes
Sauter & bondir les agneaux.

Mer, qui te fit ouurir tes cauernes profondes ?
Qui de tes flots audacieux
Fit deux murs de cryſtal dans ton ſein furieux ?
Iourdain, qui de tes claires ondes
Arreſta le cours gracieux ?

Comme on voit les beliers ſauter dans les prairies,
On vid lors, ô ſuperbes monts !
Sauter auec horreur vos immobiles fronts;
On vous vid, collines fleuries,
Des agneaux imiter les bonds.

Deuant Dieu qui deſcend au milieu du tonnerre,
Tout eſt ſaiſi d'étonnement ;
Vne profonde nuit voile le firmament,
La lourde maſſe de la Terre
Tremble juſques au fondement.

Du ſein des durs rochers il tire des fontaines,
Qui font depuis leur lieu natal,
Pour appaiſer la ſoif de ſon peuple brutal,
Au trauers des brûlantes plaines,
Couler leur liquide cryſtal.

Seigneur, qui fis marcher la pompeuſe victoire,
Deuant le camp de nos Ayeux,
Deliure-nous d'vn joug qui t'eſt injurieux,
Non pas pour nous combler de gloire,
Mais pour te rendre glorieux.

Pour te faire connoiſtre & juſte & veritable,
Rends-nous la franchiſe & la paix,
Afin que les Gentils ne nous diſent jamais,
„ Quel eſt ce Dieu ſi redoutable,
„ De qui vous vantez les bien-faits ?

Aueugles, dont l'orgueil s'oppose à sa puissance,
Ce Dieu tousiours victorieux,
Pour son riche Palais a le plus beau des Cieux,
A luy tout rend obeïssance,
Et tout tremble deuant ses yeux.

Ce sont des masses d'or que ces vaines idoles,
Dont vous estes adorateurs,
Elles doiuent leur estre à la main des sculpteurs,
De leurs diuinitez friuoles
Les hommes sont les createurs.

Elles ont vne bouche, & leur bouche est muëtte,
Leur langue ne se peut mouuoir,
L'art leur a fait des yeux, mais qui ne peuuent voir
Ceux de qui l'erreur indiscrette
Leur donne vn suprême pouuoir.

Leurs vains adorateurs, pressez de maux terribles,
Sans fruit leur grace imploreront,
Leurs oreilles jamais leurs cris n'écouteront,
Tousiours sourds, tousiours insensibles,
A leurs maux ils demeureront.

Ces masses de metal que vous croyez diuines,
Et dont vostre infidelle ardeur
Par l'encens precieux adore la grandeur,
N'en peuuent pas par leurs narines
Attirer l'agreable odeur.

Vous leur faites des mains, mais des mains qui ne peuuent
Vous secourir, ni vous toucher;
Vous leur faites des pieds, qu'on ne voit point marcher,
Il faut si l'on veut qu'ils se meuuent
Les mouuoir, & les détacher.

Que leurs adorateurs leur deuiennent semblables,
Qu'aussi foibles & qu'aussi vains,
Soient tous ceux qui pressez de tourmens inhumains,

Font des eſpoirs deteſtables,
Sur des Dieux formez de leurs mains.

La maiſon d'Iſraël ne met ſon aſſeurance,
Que ſur l'aide du Createur,
C'eſt ſon fidelle appuy, c'eſt ſon cher protecteur,
Celle d'Aaron n'a d'eſperance
Qu'en ce puiſſant Liberateur.

Ceux dont l'ame pour luy d'vne amoureuſe crainte
Ont la fidelle impreſſion,
Implorant ſon ſecours dans leur affliction,
A peine en forment-ils leur plainte,
Qu'ils ſentent ſa protection.

Lors que nous l'oublions, du Ciel il nous contemple:
Il nous a dans ſon ſouuenir,
Iſraël voit par luy ſes biens ſe maintenir;
Aaron Miniſtre de ſon Temple
Le beniſſant s'en fait benir.

Le reſpect de ſon nom, quand il eſt veritable,
Attire ſes dons precieux,
Il honore auſſi bien des regards de ſes yeux
Le pauure le plus miſerable,
Que les Rois les plus glorieux.

Qu'il reſpande ſur vous mille faueurs nouuelles,
Qu'il vous rende tous triomphans,
Que voſtre nom reſiſte à la courſe des ans,
Et que les grandeurs paternelles
Paſſent juſques à vos enfans.

Loin de la région où gronde le tonnerre,
Dans le Ciel Dieu fait ſon ſejour,
Il y regne au mileu d'vne immortelle Cour,
Aux hommes il laiſſe la Terre,
Pour y viure dans ſon amour.

Pour benir tes faueurs, pour chanter ta puiſſance,
Conſerue-nous dans la clarté ;
Les morts dans leurs tombeaux, parmy l'obſcurité,
Aux lieux où regne le ſilence,
Ne peuuent loüer ta bonté !

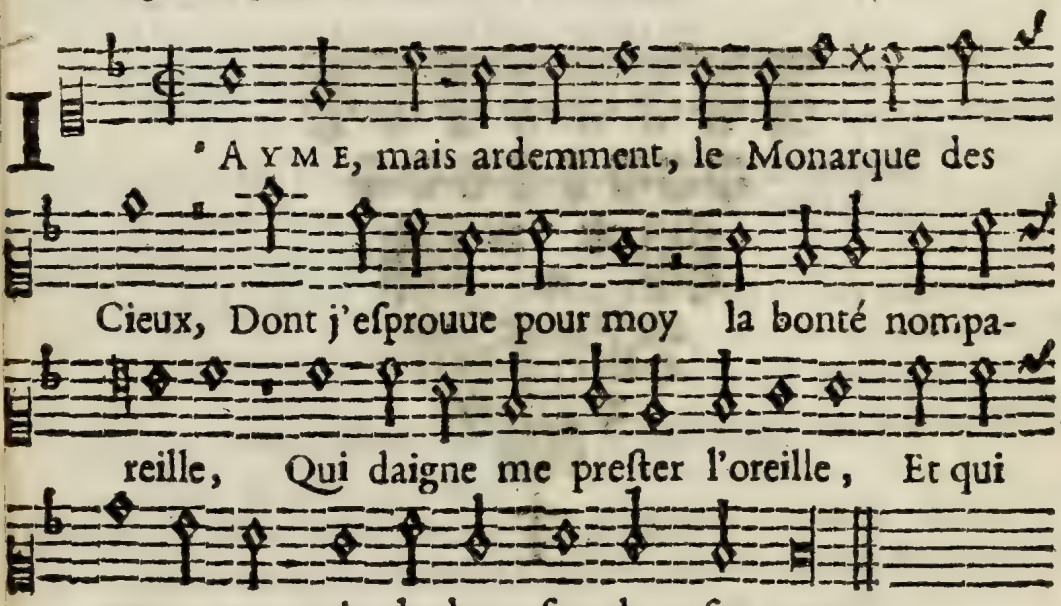
Mais nous, qui te deuons la celeſte lumiere,
Nous te benirons tous les jours,
Nous publierons par tout tes graces, ton ſecours,
Qui de noſtre heureuſe carriere
A ſi loin eſtendu le cours.

PSEAVME CXIV.

Dilexi, quoniam exaudiet Dominus vocem orationis meæ.

ARGVMENT.

Ce Pſeaume, ſelon quelques-vns, a eſté composé par Dauid, quand apres la trahiſon des habitans de Ziph, il penſa eſtre pris par l'armée de Saül. Selon d'autres, il faut le rapporter à la perſecution d'Abſalon. Quelques-vns veulent que le Pſalmiſte l'ait chanté, apres qu'il ſe vid paiſible dans ſon Royaume.



Voyant qu'en mes mal-heurs il m'aſſiſte touſiours,
I'attens tout mon repos de ſa grace puiſſante,
Et dans quelque mal que je ſente,
Plein d'amour & d'eſpoir à luy ſeul j'ay recours,

Les plus fieres rigueurs d'vn implacable ſort
Rempliſſoient mon eſprit de cruëlles alarmes,
Deuant mes yeux noyez de larmes
I'ay veu cent fois marcher l'image de la mort.

Ie ne trouuois par tout que mortelles douleurs,
Que noires trahiſons, & que pieges funeſtes;

I'imploray les bontez celeſtes,
Et ſoudain ces bontez finirent mes mal-heurs,

Seigneur, diſois-je alors, voy mon affliction,
Voy ſous quel rude joug mon ame eſt aſſeruie,
Défens mon honneur & ma vie,
Fay luire ta puiſſance en ma protection.

Il défendit ma vie, il ſauua mon honneur,
Il fit voir qu'il eſt bon, qu'il eſt ſaint, qu'il eſt juſte,
Et je luy dois le trône auguſte,
Où ſa main affermit ma gloire & mon bon-heur,

Il eſt l'appuy du foible en ſon aduerſité,
Et moins on ſe confie en ſa propre prudence
Plus de ſa douce prouidence,
On reſſent les faueurs en ſa calamité.

En mon païs natal, aux païs eſtrangers,
Cent fois n'ay-je pas veu la mortelle tempeſte
Gronder & menacer ma teſte?
Et Dieu ſeul m'à ſauué de ces triſtes dangers.

Gouſte donc, ô mon ame, apres tant de trauaux,
La douceur de ces jours ſi nobles & ſi calmes,
En repos moiſſonnons les palmes,
De qui Dieu nous couronne aux yeux de nos riuaux.

Au bord du precipice il a conduit mes pas,
Par d'illuſtres exploits il a beny mes armes,
Finy mes maux, tary mes larmes,
Et preſerué mes jours d'vn infame trépas.

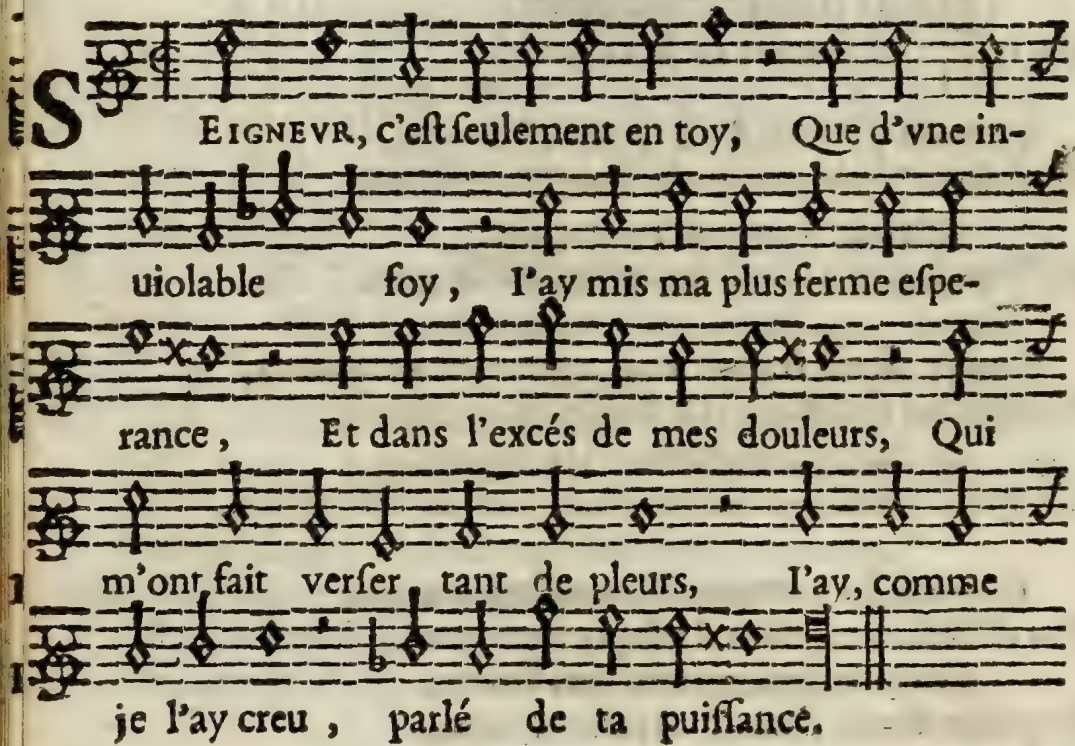
Ie ne veux employer ces jours ſi glorieux
Qu'à loüer ſa bonté, qu'à chanter ſa puiſſance,
Ma gloire eſt mon obeïſſance,
Et mon plus grand honneur eſt de plaire à ſes yeux.

PSEAVME CXV.

Credidi, propter quod locutus sum.

ARGVMENT.

Les Latins separent ce Pseaume du CXIV. *& les Hebreux n'en font qu'vn des deux. Le sujet est pris de l'histoire décrite au premier liure de Samuël, chap. xxiij. D'autres le referent à la conjuration d'Absalon. Il y a apparence, qu'il a esté composé, lors que Dauid eut mis l'Arche du Seigneur dans la Cité qui portoit son nom, & qu'il fut victorieux de tous ses ennemis. Il promet à Dieu, pour reconnoistre l'assistance qu'il en a receuë, de l'aimer eternellement, de loüer tousiours son saint Nom, & de s'acquiter fidellement de ses vœux.*



Il est vray, je suis abbatu,
Ie sens succomber ma vertu
Au cruël chagrin qui me ronge,
Et me voyant dans vn mépris,
Dont la nouueauté m'a surpris,
I'ay dit dans mon transport, l'homme n'est que mensonge.

Seigneur, apres tant de bien-faits,
Que dans la guerre & dans la paix
Deſſus moy tu daignes répandre,
Puis que c'eſt de toy que je tiens
Mon corps, mon eſprit, & mes biens,
Que puis-je te donner ? que ſçaurois-je te rendre ?

Ie veux, ô Monarque Eternel,
Par l'holocauſte ſolennel
Te montrer ma reconnoiſſance ;
Ie veux dans toutes mes chanſons
Loüer ton nom en cent façons,
Et dire qu'à toy ſeul je dois ma deliurance.

Ie te rendray publiquement
Tous les vœux, que ſecretement
Mes diuers mal-heurs m'ont fait faire ;
O grand Dieu, tu ne permets pas
Qu'vn prompt & tragique trépas
Oſte le jour à ceux qui ſongent à te plaire.

Eſtre ſans volonté pour toy,
Aueuglement ſuiure ta loy,
Eſt la gloire dont je me vante,
Ie ſuis ton eſclaue, ô Seigneur,
Et je mets mon plus grand honneur
A me nommer par tout le Fils de ta ſeruante.

Ta main ſeule a briſé mes fers,
De tant de maux que j'ay ſoufferts,
C'eſt elle ſeule qui me venge,
Et pour payer cette faueur,
Ie te veux, ô mon doux Sauueur,
Immoler pour hoſtie vne pure loüange.

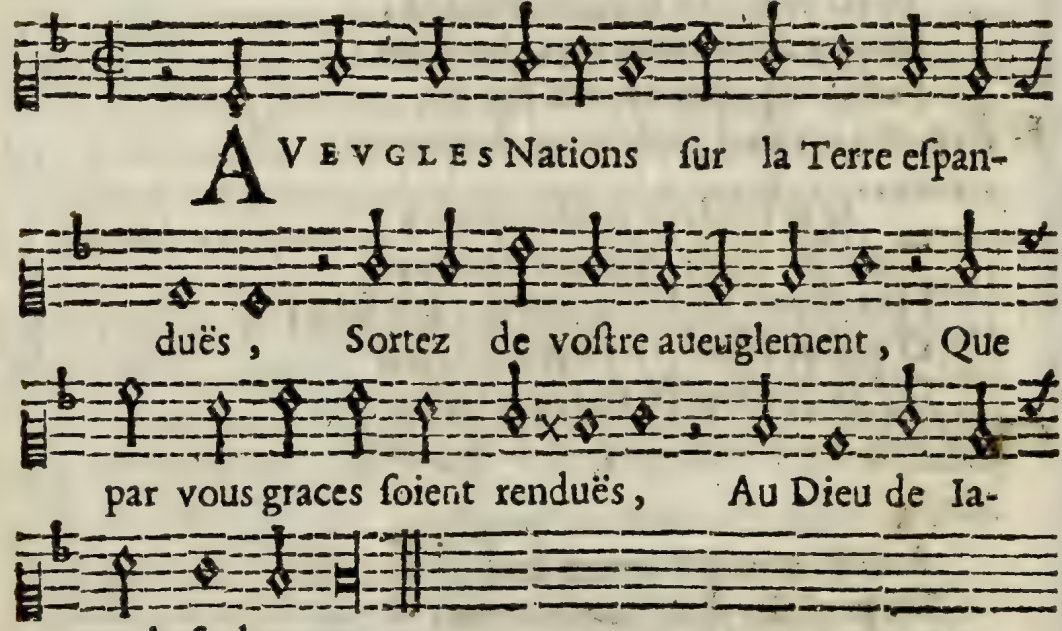
Ie m'acquitteray de mes vœux,
Dans le Tabernacle fameux,
Où tes loüanges retentiſſent ;
Et Sion apprendra de moy,
Que tu ne trompes point la foy
De ceux qui ſur toy ſeul leur eſpoir eſtabliſſent.

PSEAVME CXVI.

Laudate Dominum omnes gentes.

ARGVMENT.

Dans ce Pſeaume, la vocation des Gentils à l'Euangile eſt predite, ſelon le teſmoignage de S. Paul, en l'Epiſtre aux Romains, chap. 15.



Sa puiſſante bonté nous donne vn auantage,
Que nous n'auons pas merité,
Il nous retire de ſeruage,
Et nous montre ſa verité.

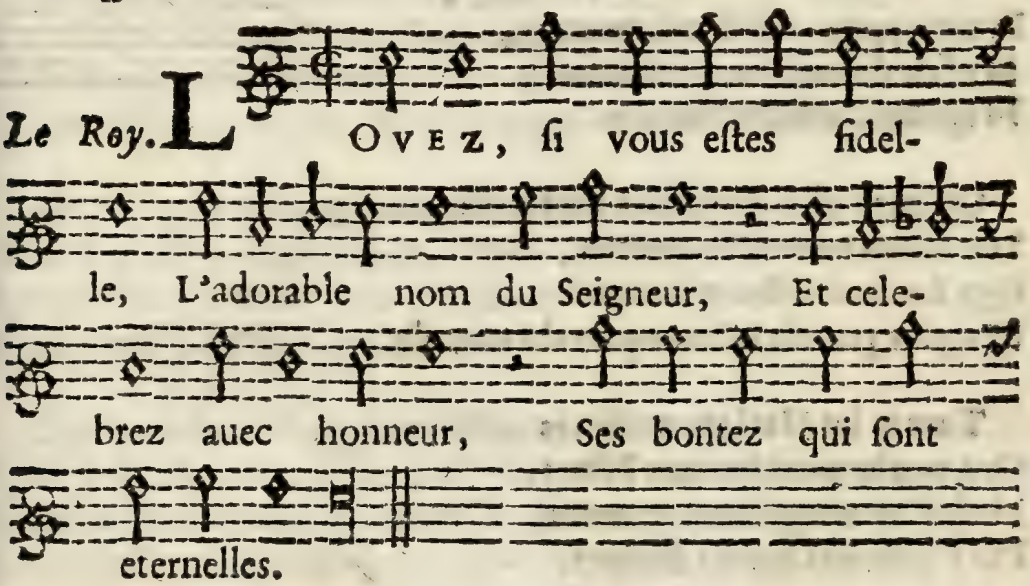
Verité fauorable, où quand l'eſprit ſe range,
Il gouſte vne profonde paix;
Par le temps icy tout ſe change,
Mais elle ne change jamais.

PSEAVME CXVII.

Confitemini Domino quoniam bonus.

ARGVMENT.

Dauid composa ce Pseaume, lors qu'apres la mort d'Isboset, fils de Saül, & la victoire des Philistins, estant prest de se voir sacré Roy d'Israël par les douze Tribus, il alloit adorer Dieu dans le Tabernacle, & le remercier d'vne faueur si insigne. En chemin il exhortoit la multitude, qui le suiuoit, de louër le Seigneur. Il est dramatique, & pour le bien entendre, il faut remarquer que trois sortes de personnes y sont introduites, Dauid, les Prestres, & le peuple. Nous auons taſché de garder cette distinction, & de la marquer autant que la contrainte des vers nous l'a pû permettre. Il est vray toutefois, que l'on peut l'appliquer à Iesus-Christ, & luy-mesme, en S. Matthieu 21. se sert du 22. verset, pour reprocher aux Pharisiens la reprobation qu'ils font de luy. Au 4. des Actes S. Pierre vse du mesme témoignage. Saint Ierosme dit que les anciens Iuifs se seruoient de ce Pseaume, pour demander l'aduenement du Messie.



Que par mille chansons nouuelles
Israël publie aujourd'huy,
Qu'il ne met son espoir qu'en luy,
Que ses bontez sont eternelles,

Qu'entre les familles mortelles,
Celle d'Aaron en ce beau jour,
Auec plus de zele & d'amour,
Chante ſes bontez eternelles.

Que ceux qui ne ſont point rebelles,
Mais qui reuerent ſa grandeur,
Diſent dans vne ſainte ardeur,
Que ſes bontez ſont eternelles.

Mon ame d'angoiſſes preſſée,
Souuent implora ſon ſecours,
Et, dans tous ſes maux, j'ay touſiours
Veu ſon oraiſon exaucée.

Le Seigneur a pris ma défence,
Et ſous ce puiſſant Protecteur,
Il n'eſt point de perſecuteur,
Dont je redoute la puiſſance.

Le Seigneur pour moy ſe declare,
Et cét appuy, qu'il m'a promis,
Me fait de tous mes ennemis
Mépriſer l'audace barbare.

Qu'auec plus de juſtice on fonde
Son eſperance en ſes bontez,
Que ſur les foibles volontez
Des plus grands Monarques du monde.

Toutes les Nations voiſines
Ont voulu troubler mes Eſtats;
Mais j'ay vengé leurs attentats,
Par l'ayde des forces diuines.

Leurs troupes de rage animées
M'aſſailloient de diuers coſtez,
Mais j'ay leurs efforts ſurmontez,
Par l'ayde du Dieu des armées.

Sans ceſſe autour de mes oreilles
I'entendois bruire les meſchans,
Comme le matin dans les champs,
On oit bruire vn eſſein d'abeilles.

Ie vis en leurs ames mutines
S'allumer vn feu vehement,
Mais pareil à l'embraſement,
Qui met en cendres les épines.

La flâme en fut bien-toſt éteinte,
Bien-toſt le Seigneur, par mes mains,
Extermina ces inhumains,
Qui m'auoient donné tant de crainte.

Contre l'attaque redoutable
D'vn Roy mon riual deuenu,
S'il ne m'euſt touſiours ſouſtenu,
Ma cheute eſtoit inéuitable.

Il eſt ma force & ma loüange,
De tous mes biens il eſt l'Autheur,
Ce fauorable Protecteur
M'enrichit, me ſauue, & me vange.

En des graces ſi magnifiques,
Tous les juſtes s'intereſſant
Font à l'honneur du Tout-puiſſant
Reſonner de ſacrez Cantiques.

Que la main du Seigneur eſt forte,
Pour deſtruire mes enuieux!
Cette main me rend glorieux,
Cette main au trône me porte.

Puis qu'elle daigne me défendre,
Ie ne puis plus craindre la mort,
Du Dieu qui gouuerne mon ſort
Ie feray les œuures entendre.

Il m'a chaſtié, mais en Pere,
Et l'amour retenant ſon bras,
N'a point voulu que mon trépas
Fuſt vn effet de ſa colere.

Pour cette bonté ſans exemple
Ie viens luy conſacrer ma foy ;
Sacrez Miniſtres ouurez-moy
Les ſaintes portes de ſon Temple.

O que ces portes ſont auguſtes !
L'honneur d'entrer en ce ſaint lieu,
Où l'on adore le vray Dieu,
N'appartient qu'à des hommes juſtes.

Ie celebray ſa puiſſance,
Qui m'a conſerué tant de fois,
Mon ame luy veut par ma voix
Témoigner ſa reconnoiſſance.

La Pierre de tous rejettée *Le Peuple.*
Deuient, par vn doux changement,
La clef, par qui du baſtiment
Toute la maſſe eſt ſupportée.

C'eſt vn coup de la main puiſſante
Du Roy des Rois, du Dieu des Dieux,
Ce miracle éblouït nos yeux,
Ce bien-fait paſſe noſtre attente.

Ce jour eſt vn jour de merueilles,
C'eſt vn jour où Dieu nous fait voir
De ſa grace & de ſon pouuoir
Des preuues qui ſont ſans pareilles.

Seigneur, conſerue ſa perſonne,
Beny ſes deſſeins glorieux,
Entens ſa voix du haut des Cieux,
Et ſois l'appuy de ſa Couronne.

Que Dieu, sauue, que Dieu beniſſe *Les Preſtres.*
Ce Prince qui vient en ſon nom,
Et que pour vn maiſtre ſi bon
Iamais ſa faueur ne finiſſe.

Peuples, qui ſuiuez ce Monarque,
Benis ſoyez-vous en ce jour,
Où Dieu, d'vn paternel amour
Nous donne vne ſi belle marque.

En la plus belle des journées,
Montrez voſtre zele, ô Mortels;
Que juſqu'aux cornes des autels
Les victimes ſoient amenées.

Seigneur, dans l'ardeur de ma flâme, *Le Roy.*
Ie te veux loüer en tout lieu,
Comme le Roy, comme le Dieu,
Comme le Maiſtre de mon ame.

Ie veux par des chanſons nouuelles,
T'adorer, te montrer ma foy,
Hebreux, loüez-le comme moy,
Car ſes bontez ſont eternelles.

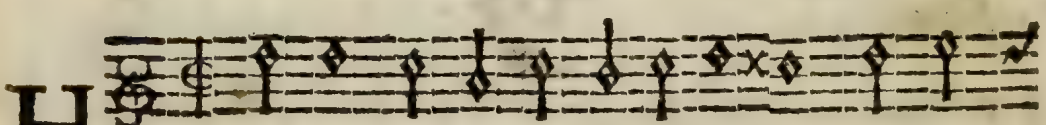
PSEAVME CXVIII.

Beati immaculati in viâ : qui ambulant in lege Domini.

ARGVMENT.

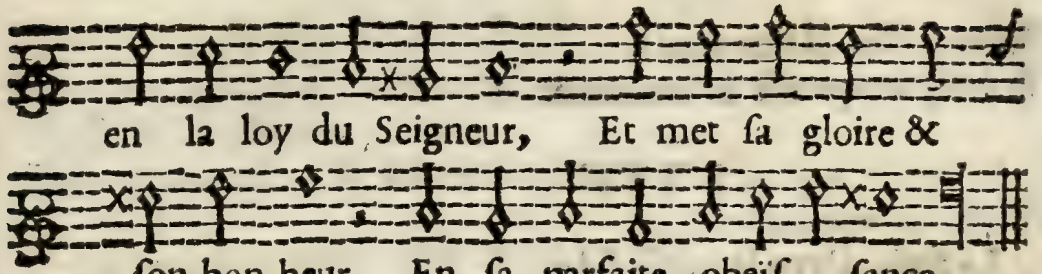
Dans ce Pſeaume, le plus long de tous, Dauid enſeigne que la veritable felicité de l'homme conſiſte en la fidelle obſeruation de la Loy de Dieu. Il n'y a point de verſets, où l'on ne rencontre des mots qui ſont ſynonimes, comme Voyes, Témoignages, Mandemens, Preceptes, Dits ou Paroles, Iugement, Iuſtice, Statuts, Veritez. Si on les veut diſtinguer, on peut dire que la Loy en general ſignifie la Doctrine que Dieu a donnée aux hommes. Les Voyes de Dieu, ſont les exemples que chacun doit taſcher d'imiter, ſelon qu'il en eſt capable, les Témoignages, ſont la Doctrine, accompagnée du culte exterieur des ſacrifices, & autres obſeruations legales; les Mandemens ſont les preceptes que dicte l'entendement, qui ſont dit vn Docteur Hebreu, comme en dépoſt dans le cœur des hommes; les Preceptes, ſont tout ce que Dieu a commandé pour le ſeruir, les Dits ou Paroles, ſont les promeſſes qu'il a faites, ou en general toutes ſes ordonnances, les Iugemens, regardent les deuoirs de la ſocieté, & les peines deuës aux meſchans; la Iuſtice, eſt l'équité des preceptes; les Statuts, concernent les défenſes ou ordonnances de la Loy, qui n'ont autre raiſon que la volonté de celuy qui en eſt l'Auteur; la Verité, ſe prend pour toute la Loy. Mais comme j'ay dit au commencement, tous ces mots ſont ſynonimes dans ce Pſeaume, & ne ſignifient autre choſe que la Loy de Dieu. I'eſpere que le Lecteur ne ſera pas dégouſté par la repetition frequente de ces termes, car elle eſt abſolument neceſſaire; pour ſuiure l'intention de Dauid, qui a pluſtoſt ſongé à eſchauffer le cœur des Iuſtes, qu'à contenter les oreilles des curieux.

ALEPH.



HEVREVX qui vit dans l'innocence, Qui marche

en



Heureux qui par de vrais hommages
Luy conſacre tous ſes deſirs,
Et dont le cœur n'a de plaiſirs,
Qu'à rechercher ſes Témoignages.

Ceux qui n'ont de plus douces joyes
Qu'en commettant l'iniquité,
Dans l'eſpoir de l'impunité
Ne cheminent pas dans ſes voyes.

Seigneur, tu n'exceptes perſonne
Du joug de ton Commandement,
Tu veux que chacun humblement
A tes volontez s'abandonne.

Plaiſe à tes bontez fauorables,
O mon Dieu, de regler mes pas,
Au juſte & glorieux compas
De tes Preceptes adorables.

Si j'y veux conſtamment reſpondre,
Si j'ay touſiours deuant les yeux
Tes Commandemens glorieux,
Nul mal-heur ne me peut confondre.

D'vn cœur pur & ſans artifice
Ie celebreray ton pouuoir,
Si tu me veux faire ſçauoir
Les jugemens de ta juſtice.

Si ta Grace ne m'abandonne,
Et ſi ta Loy guide mes pas,

Rauy de ſes diuins appas,
Ie feray ce qu'elle m'ordonne.

BETH.

Le frain d'vne jeuneſſe fole,
La regle de ſes actions,
Pour moderer ſes paſſions,
Ne ſe trouuent qu'en ta Parole.

De tout mon cœur je te deſire,
Soûmets touſiours par ta bonté,
Mon inconſtante volonté,
Aux ſaintes Loix de ton Empire.

Au fond de mon ame j'imprime,
Auec vn ſoin laborieux,
Tes enſeignemens glorieux;
Afin que je viue ſans crime.

Beny ſois-tu, mon diuin Maiſtre,
A mon cœur plein d'obſcuritez
Montre tes ſaintes Veritez;
Pour t'aymer il te faut connaiſtre.

Le ſoin de ta gloire me touche,
Et mes plus doux contentemens,
Sont d'annoncer tes Iugemens,
Et les Oracles de ta bouche.

Auoir pour guide ta Sageſſe,
Marcher dans tes juſtes ſentiers,
C'eſt ma gloire, c'eſt mes lauriers,
C'eſt mon bon-heur, c'eſt ma richeſſe.

Mes ordinaires exercices
Seront de mediter ta Loy;
Rien ne ſera plus doux pour moy,
Que de penſer à tes Iuſtices.

Ta conduite eſt pleine de gloire,
Ie l'adore, & je m'y ſoûmets,
Ta doctrine vit pour jamais
Dans mon cœur, & dans ma memoire.

GIMEL.

Seigneur, conſerue-moy la vie,
Et fais que dans tous ſes momens,
A tes juſtes Commandemens
Ma volonté ſoit aſſeruie.

Vien par tes bontez nonpareilles
Eclairer mon cœur & mes yeux,
Afin que je contemple mieux
De ta Loy les ſaintes merueilles.

Ma vie eſt vn pelerinage,
Ie ſuis eſtranger icy bas,
O mon Dieu, ne me cache pas
Tes Preceptes dans ce voyage.

De ta Loy l'aymable ſcience
A gagné mon affection,
Et ſa ſeule poſſeſſion
Me donne de l'impatience.

Ton pouuoir redoutable abbaiſſe
Ceux qu'éleue la vanité,
Perſonne auec impunité
Tes juſtes ſentiers ne délaiſſe.

Garanty-moy donc des outrages,
Des opprobres, & des mépris,
Pour payer le ſoin que j'ay pris,
A chercher tes ſaints témoignages.

Quand aux plus noires impoſtures
Les Grands ſe portent contre moy,

Leur malice exerce ma foy,
Et je m'instruis dans leurs injures.

Parmy le bruit & le tumulte,
Ie medite tes Veritez,
Ce sont, dans mes calamitez,
Les oracles que je consulte.

DALETH.

Dans mes maux rien ne me console,
Ie succombe, je vay mourir;
O mon Dieu, vien me secourir,
Selon ta fidelle Parole.

Ie t'ay manifesté mes peines,
Et mes dessеins les plus secrets,
Manifeste-moy les arrests
De tes Volontez souueraines.

Fay-moy tes Preceptes entendre,
Afin qu'y meditant tousiours,
Par la clarté de mes discours,
Les autres les puissent comprendre.

Ie sens d'vne noire tristesse
Le venin au fond de mes os,
Rens-moy la joye, & le repos,
Pour t'acquitter de ta Promesse.

Fay, par ta grace, que j'éuite
Le mensonge, & l'iniquité,
Et qu'en mon cœur, ta Verité
Par ta clemence soit écrite.

I'ay tousiours sa route suiuie,
Iamais, dans tous mes changemens,
Ie n'oublieray tes jugemens,
Qui sont les guides de ma vie.

Touſiours d'vne humble obeïſſance
A tes deſirs j'ay répondu ;
Qui je ne ſois point confondu
Dans l'eſpoir de ton aſſiſtance.

Lors que de tes plus pures joyes
Tes bontez ont comblé mon cœur,
Mon eſprit a marché ſans peur,
Dans l'innocence de tes Voyes.

HE.

De tes Preceptes adorables,
Monſtre-moy le juſte chemin,
Ie marcheray juſqu'à la fin,
Par des routes ſi deſirables.

De la clarté que je ſouhaite
Eclaire mon entendement,
Pour rendre à ton Commandement
Vne obeïſſance parfaite.

Dans les ſentiers de la juſtice
Conduy mes pas auec plaiſirs ;
Seigneur, mon plus ardent deſir
Eſt que ton vouloir s'accompliſſe.

Que l'auarice dans mon ame
N'allume point ſes feux mortels ;
Mais pour tes Loix, pour tes Autels,
Grand Dieu, rens mon cœur tout de flâme.

Conſerue à ce cœur ſa franchiſe,
Empeſche par ta Verité,
Qu'aux appas de la vanité
Par les yeux elle ne ſoit priſe.

Garde-moy ta Parole ſainte,
Son fidelle accompliſſement

M'arreſtera plus doucement
Sous l'aymable joug de ta crainte.

De grace, garanty ma teſte,
O Protecteur des ſouuerains !
Des honteux mal-heurs que je crains
Dans vne ciuile tempeſte.

Le plus vif deſir que je ſente
Eſt de faire ta volonté,
Fay-moy ſuiure, par ta bonté,
Des vertus la route innocente.

VAV.

Que ſur moy tes graces deſcendent,
Et, comme tu me l'as promis,
Que de mes puiſſans ennemis
Tes ſoins paternels me defendent.

Que par ces doux ſens je réponde
A ceux, dont l'infidelité
M'accuſe de credulité
Quand ſur toy mon eſpoir ſe fonde.

Par ton pouuoir fay reconnaiſtre
Que cét eſpoir n'eſt point menteur ;
Qu'en la gloire du ſeruiteur
On contemple celle du Maiſtre.

Mon eſprit pour jamais ſe range,
Sous la conduite de ta Loy,
On ne verra point que ma foy
Dans le cours des ſiecles ſe change.

Me reuoyant dans la franchiſe,
Ie marcheray plus volontiers
Dans tes agreables ſentiers,
Qui ſont les ſeuls biens que je priſe.

On m'entendra parler ſans crainte,
En preſence des plus grands Rois,
Auec tout l'effort de ma voix,
De ta doctrine pure & ſainte.

Sur tes Preceptes adorables
Ie mediteray nuit & jour,
Preceptes, qui de mon amour,
Sont les objets les plus aymables.

C'eſt pour t'aymer que je veux viure,
Ta Loy diuine eſt le miroir
Où je contemple mon deuoir,
C'eſt la guide que je veux ſuiure.

ZAIN.

Reſſouuiens-toy de ta Promeſſe,
On m'attaque, rens-moy vainqueur;
Cét eſpoir bannit de mon cœur
La noire nuit de la triſteſſe.

Seigneur, c'eſt ta ſeule Parole,
Qui dans mes yeux tarit les pleurs,
Qui dans mes cruëlles douleurs
Me fortifie, & me conſole.

L'orgueilleux deuient touſiours pire
Quand ſon orgueil s'eſt pris à toy;
Mais je n'ay point quitté ta Loy,
Qui ſeule eſt le bien où j'aſpire.

De tes vengeances redoutables
I'entretiens le doux ſouuenir,
A mon cœur il fait ſouſtenir
Les mal-heurs les moins ſupportables.

Il s'en faut peu que je ne paſme,
Voyant les hommes aueuglez,

Suiure leurs desirs déreglez,
Et bannir ta Loy de leur ame.

De moy, sans redouter leur rage,
En loüant ton Nom, j'adoucis
Les miseres & les soucis
De ce mortel pelerinage.

La nuit, lors que chacun repose,
Ie benis ta sainte grandeur,
Ie sens pour tes Loix vne ardeur
Que je n'ay point pour autre chose.

Si je ne cherche qu'à te plaire,
Et si je fais ta volonté,
Ie dois à ta seule bonté
Tout le bien qu'elle me fait faire.

HETH.

Ie laisse aux autres le partage
Des grandeurs, des contentemens;
Obseruer tes Commandemens
Est ma part & mon heritage.

Grand Dieu, mon cœur dans sa détresse,
Implore ton puissant secours;
De mes maux termine le cours,
Acquitte-toy de ta Promesse.

A tes Loix mon ame asseruie,
Les garde auec sincerité,
Et je fais de ta Verité
L'vnique regle de ma vie.

De tes Loix j'ay fait mon estude,
Ie leur porte vn respect constant,
Et je joints en m'y soûmettant
La prudence à la promptitude.

I'ay veu d'vne malice noire
Les pecheurs me tendre des rets,
Et de tes celeſtes Arreſts
Ie n'ay point perdu la memoire.

Au milieu de la nuit profonde,
Seigneur, je veille auec les Cieux,
Pour loüer ton Nom glorieux,
Et le porter par tout le monde.

I'honnore tous ceux qui t'honnorent,
Et j'abaiſſe ma Royauté,
Pour entrer en ſocieté
Auec les iuſtes qui t'adorent.

Par tout, Seigneur, on voit paroiſtre
Les deux effets de ta bonté ;
Ie veux faire ta volonté,
Fais la moy maintenant connoiſtre.

THET.

Pour moy ta clemence eſt inſigne,
Ie me voy comblé chaque jour,
Par ton incomparable amour,
De biens dont je ne ſuis pas digne.

A tant de graces nompareilles
Adjouſte le comble pour moy,
En me reuelant de ta Loy
Les incomparables merueilles.

Le bon-heur enfla mon courage,
Mais ma honteuſe aduerſité
Humilia ma vanité,
Et mes maux m'ont rendu plus ſage.

Ta bonté m'eſt touſiours propice,
Elle eſt ma gloire & mon eſpoir;

Qu'elle me faſſe conceuoir
Les preceptes de ta Iuſtice.

Les pecheurs dans leur médiſance,
Sont adroits, & malicieux ;
Mon cœur où penetrent tes veux,
Te rend touſiours obeïſſance.

Les méchans qui cauſent ma plainte
Par leur bon-heur ſont aueuglez;
Mais tous mes deſirs ſont reglez
Par ta volonté toute ſainte.

Ta main ne m'a frappé qu'en pere,
Ta Grace en mes maux s'eſt fait voir,
Et j'ay trouué de mon deuoir
Les preceptes dans ma miſere.

L'or le plus pur que dans les mines
Forme la flame du Soleil,
Pour moy n'a point d'éclat pareil
A l'éclat de tes Loix diuines.

IOD.

De tes mains mon corps eſt l'ouurage,
Grand Dieu qui l'as daigné former,
Viens-le d'vn eſprit animer,
Qui t'ayme, & qui te rende hommage.

Ceux qui par vn reſpect ſincere,
Sont ſouſmis à tes veritez,
Prendront part aux felicitez
Que de ta clemence j'eſpere.

I'ay ſouffert des peines bien rudes,
Mais par vn plus rude tourment
Tu pouuois punir juſtement
Mes enormes ingratitudes.

Que ta ſainte miſericorde
Succede à ta juſte fureur,
Et que de mon aueugle erreur,
Ta bonté la grace m'accorde.

I'ayme ta Loy, je la veux ſuiure,
Et c'eſt moins pour jouïr du jour,
Que pour te montrer mon amour,
Que je voudrois longuement viure.

Que les ſuperbes ſe confondent,
Voyant qu'en mes afflictions,
Mes paroles, mes actions,
A tes ſaints Preceptes reſpondent,

Que par vne ſainte alliance
Tous les bons ſe joignent à moy;
Et qu'vn meſme amour pour ta loy
Nourriſſe noſtre intelligence.

Vien par ta clemence ſuprême
Nettoyer mon cœur de peché,
De peur que m'en trouuant taché
Ie ne ſois confondu moy-meſme.

CAPH.

En attendant la deliurance
Des maux dont je ſens la rigueur,
Mon eſprit eſt dans la langueur,
Mais il n'eſt pas hors d'eſperance.

Mes triſtes yeux, qu'au Ciel je léue,
Sentent leurs regards s'obſcurcir?
Seigneur, quand veux-tu t'adoucir?
Mes maux n'auront-ils point de tréue?

Ma face deuient toute noire,
Ma péau ſe ſeche ſur mes os,

Ie pers la force & le repos;
Mais ta Loy vit dans ma memoire.

Combien doit durer le ſupplice
De ton fidelle ſeruiteur?
Quand de mon fier perſecuteur
Verray-je punir la malice?

Les méchans m'ont tendu des pieges,
Leur rage s'attaquant à moy,
En meſme temps noircit ta Loy
Par mille diſcours ſacrileges.

Mais elle eſt ſainte & veritable,
Donc, comme tu me l'as promis,
Sauue-moy de mes ennemis,
Dont la haine eſt ſi deteſtable.

Par leurs violences funeſtes
Ie me ſuis veu prés du tombeau,
Mais ta Loy m'eſtoit vn flambeau,
Pour ſuiure tes routes celeſtes.

Que ta clemence me deliure
De mes longues calamitez;
C'eſt pour faire tes volontez
Que je voudrois encore viure.

LAMED.

Seigneur, les ordres admirables
Que tu donnes au Firmament,
Dans ſon rapide mouuement
Sont à jamais inuariables.

La terre voit de race en race
Perſeuerer tes ſaintes Lois,
Et tu ſouſtiens touſiours le poids
De ſa riche & peſante maſſe.

C'eſt toy qui ſagement diſpoſes
L'inégale ſuite des jours,
Qui des Aſtres regles le cours,
Et qui regnes ſur toutes choſes.

Si je ne te rendois hommage,
Si ta Loy, ſelon mes deſirs,
N'euſt adoucy mes déplaiſirs,
Le mal m'euſt oſté le courage.

Ie ne perdray point la memoire
Des Loix qu'autrefois je ſuiuis
Par elles je regne & je vis,
Et je leur dois toute ma gloire.

Deliure-moy par ta puiſſance,
De mes longs & rudes tourmens,
Puis qu'à tes ſaints Commandemens
Ie rends vne humble obeiſſance.

Les pecheurs ſongent à ma perte,
Et je ne ſonge, nuit & jour,
Qu'aux Oracles dont ton amour
M'a la lumiere découuerte.

Le temps toutes choſes termine,
Tout a quelque défaut en ſoy,
Mais rien ne defaut à ta Loy,
Et jamais elle ne decline.

MEM.

Que j'ayme cette Loy fidelle!
Elle eſt ma gloire, elle eſt mon bien,
Mon eſprit n'a point d'entretien
Plus doux, que de penſer en elle.

Tes Preceptes, dont l'euidence
Retient mon eſprit ſi ſouſmis,

M'ont donné sur mes ennemis,
L'auantage de la prudence.

Meditant ta haute doctrine,
La puisant dans tes saints Auteurs,
I'ay surpassé les vains Docteurs,
Dont ie suiuois la disciplin.

Par les regles de ta sagesse,
Souuent dans d'extremes hazards,
I'ay peu surmonter des vieillards
Et l'experience, & l'adresse.

Aussi tout mon esprit s'employe
A gouuerner si bien mes pas,
Que je ne me détourne pas
De la saintetè de ta voye.

Mais si ma foy demeure entiere,
Si tousiours tes regles je suy,
C'est que ta Loy me sert d'appuy,
Et remplit mon cœur de lumiere.

Qu'vn plaisir sensible me touche,
Parlant des Oracles du Ciel,
Ie n'ay jamais gousté de miel,
Qui semblast si doux à ma bouche.

Ta grace m'ayant fait capable
De tes loix pleines d'equité,
I'ay soigneusement éuité,
Ce qui peut me rendre coupable.

NVN.

En cette carriere mortelle,
Ta parole, dés le berceau,
Seruant à mes pas de flambeau,
Me fut vne guide fidelle.

Ie me resous, & te proteste,
Par les plus solemnels sermens,
D'obseruer les commandemens,
Que me prescrit ta Loy celeste.

Mon esprit succombe à la peine,
C'en est fait, je m'en vay mourir;
O mon Dieu, viens me secourir,
Selon ta promesse certaine.

Accepte les vœux volontaires,
Que te fait aujourd'huy ma foy,
Et pour les garder instruis-moy
En tes Preceptes salutaires.

Cent dangers menacent ma vie,
Et je la porte sur mes mains,
Exposée aux traits inhumains
De la malice & de l'enuie.

Des meschans la ruse barbare
Me tend des pieges en tous lieux,
Et de tes sentiers glorieux,
Iamais pourtant je ne m'égare.

I'ay pour eternel heritage,
Tes celestes Commandemens,
Mon cœur n'a de contentemens
Plus doux que leur fidelle vsage.

Ce cœur incessamment ne pense,
En reconnoissant ta bonté,
Qu'à bien faire ta volonté,
Dans l'espoir de la recompense.

SAMECH.

Autant que je porte de haine
Aux hommes qui sont vicieux,

Autant, ô Monarque des Cieux!
Ie cheris ta Loy ſouueraine.

Il eſt vray que je t'ay pour Iuge,
Mais auſſi ie t'ay pour Sauueur;
C'eſt à ta puiſſante faueur
Qu'en tous mes vœux j'ay mon refuge.

Vous qui faites gloire du vice,
Pecheurs, éloignez-vous de moy,
Et me laiſſez garder la Loy,
De mon Dieu qui m'eſt ſi propice.

Souſtiens-moy, ſelon ta promeſſe,
Et je ſuis de viure aſſeuré,
Sans rougir d'auoir eſperé
Ton aſſiſtance en ma détreſſe.

Que tes mains me ſoient fauorables,
Eſtant ſauué par ton ſecours,
Ie mediteray tous les jours
Sur tes Iuſtices adorables.

Ceux qui d'vn meſpris ſacrilege
Violent tes Preceptes ſaints,
Sont confondus dans leurs deſſeins
Et tu les fais choir dans le piege.

Ta juſte vengeance extermine
Ceux qui prouoquent ton courroux
Et c'eſt ce qui me rend ſi doux
Les ſentiers de ta Loy diuine.

De frayeur le poil me heriſſe,
Lors que ſongeant à mes forfaits,
Ie ſonge aux horribles effets,
De ton ire, & de ta juſtice.

AIN.

I'ay tenu droite la balance,
D'vn Iuge j'ay fait le deuoir ;
Contre vn tyrannique pouuoir
Sois mon refuge & ma défenſe.

Sois mon aſyle en ma miſere,
Ne me laiſſes pas opprimer
A ceux dont rien ne peut calmer
L'ardente & ſuperbe colere.

Au Ciel, dans ma noire triſteſſe,
Vainement je leue les yeux ;
Ie ne voy point venir des Cieux
Mon ſalut, ſelon ta Promeſſe.

De mes jours conduy la carriere,
Fay-moy reſſentir tes faueurs,
Et dans mes deuotes ferueurs,
A la chaleur joints la lumiere.

Comme ton eſclaue, ô mon Maiſtre,
Ie dois faire ta Volonté ;
Mais je ne puis ſans ta clarté
Ni la faire, ni la connaiſtre.

Il eſt temps que de tes vengeances
Tu faſſes ſentir la fureur,
A ceux dont l'orgueilleuſe erreur
Veut renuerſer tes Ordonnances.

Toutes tes Loix me ſont diuines ;
Et mon eſprit les ayme mieux,
Ni que l'or le plus precieux,
Ni que les perles les plus fines.

Tes Volontez reglent mes doutes,
Tes Loix calment mes paſſions,

Ie hay les sales actions,
Du peché j'éuite les routes.

PHE.

Tes Veritez sont sans pareilles,
Mon esprit, de tout son pouuoir,
S'efforce d'en bien conceuoir
Les richesses, & les merueilles.

De ta Loy la sainte science
Illumine l'entendement,
Ses veritez, en vn moment,
Le rempliſſent d'intelligence.

Ta doctrine, à qui je desire
D'estre touſiours obeïſſant,
Est comme vn air rafraichiſſant,
Que mon cœur par ma bouche attire.

Que tes yeux me soient fauorables,
Et fay-moy sentir les bontez,
Que ceux qui sont tes Volontez
Trouuent pour eux si secourables.

Gouuerne, selon ta Doctrine,
Tous les mouuemens de mon cœur,
Que le peché, comme vainqueur,
Sur mes sens jamais ne domine.

Déliure-moy des médiſances
Qui m'attaquent cruëllement,
Afin que plus tranquillement
I'obeïſſe à tes Ordonnances.

Sur ton esclaue fais reluire
Les doux rayons de ta faueur,
Dans son ame accrois la ferueur,
Daigne en tes Preceptes l'inſtruire.

Mes yeux ſont changez en fontaines,
Ie ne puis eſtre conſolé
D'auoir ſi ſouuent violé
Tes Ordonnances ſouueraines.

SADE.

Seigneur, la Iuſtice eſt ton eſtre,
Iuſtes ſont tous tes jugemens,
Et dans tous tes commandemens
La verité ſe fait conneſtre.

Ne faire injuſtice à perſonne,
Garder exactement ſa foy,
Eſt ce que ta diuine Loy
A ton exemple nous ordonne.

Ie languis, je meurs de triſteſſe,
Voyant comme mes ennemis
Sous les pieds follement ont mis
Les Preceptes de ta Sageſſe.

Ta doctrine allume vne flâme,
Dont le cœur brûle auec plaiſir,
Elle eſt mon vnique deſir,
Et le ſeul amour de mon ame.

Le zele que j'ay pour ta gloire,
Aux meſchans me fait mépriſer,
Tes Loix, qu'ils oſent accuſer,
Viuent pourtant dans ma memoire.

Tes juſtices ſont eternelles,
Ta Loy, Seigneur, eſt verité,
Et jamais dans l'aduerſité
Tu n'abandonnas les fidelles.

C'eſt ce qui ſans inquietude
Me fait ſupporter mes ennuis,

Dans les angoiſſes où je ſuis,
Tes Preceptes ſont mon eſtude.

Pour les bornes de ſa durée
Ta Iuſtice a l'éternité ;
Et ſi je vis dans l'équité,
Mes jours ont leur gloire aſſeurée.

COPH.

De tout mon cœur, dans mes ſouffrances,
Ie m'addreſſe à toy ſeulement,
Afin que libre de tourment
Ie ſuiue mieux tes Ordonnances.

Seigneur, daigne écouter mes plaintes,
Viens m'ayder, & je te promets
Que tes volontez deſormais
Aux miennes ſeront touſiours ſaintes.

Ie deuance par la priere,
Qu'anime vn eſpoir glorieux,
Le retour du flambeau des Cieux,
Dans ſa lumineuſe carriere.

Ie préuiens les dernieres veilles,
Que les ſoldats font dans la nuit,
Pour penſer, tout ſeul & ſans bruit,
A tes diſcours pleins de merueilles.

Que ta bonté me ſoit propice,
Enten ma voix, vien me guerir,
Et ne me laiſſe pas perir,
Ma perte offence ta juſtice.

Mes ennemis, dont la malice
Trauaille à me perſecuter,
Mettent leur gloire à s'écarter
Du droit chemin de ta Iuſtice.

Mais je ne crains point leurs fineſſes,
Car tu te tiens à mon coſté,
Et j'eſpere en la verité
De tes amoureuſes Promeſſes.

I'ay deſia, par experience,
Reconnu qu'obſeruant ta Loy,
On peut, ſans crainte, ſur ta foy
Mettre vne entiere confiance.

RES.

Regarde les maux que j'endure,
Et puis qu'ils ne peuuent bannir
Tes Statuts de mon ſouuenir,
Change ma cruëlle auenture.

Embraſſe ma juſte querelle,
Et viens ſoudain me dégager
De ce redoutable danger,
Selon ta Parole fidelle.

Le ſalut que de toy j'eſpere
N'eſt loin que de ces vains eſprits,
Qui font vn inſolent mépris,
Des Preceptes que je reuere.

Ta bonté n'a point de limites,
D'elle j'eſpere deſormais
Ton aſſiſtance, & tes bien-faits,
Et n'attens rien de mes merites.

On me perſecute ſans ceſſe,
Mais ſi mes cruëls ennemis
A tes Loix ne ſont pas ſoûmis,
Iamais tes ſentiers je ne laiſſe.

Dans mes peines je me conſole,
Et ſuis moins ſenſible à mon mal,

Qu'à l'orgueil malin & brutal
Des ennemis de ta Parole.

Puis que mon ame eſt aſſeruie
A ta diuine Volonté ;
Permets auſſi, que ta bonté
En repos conſerue ma vie.

La verité ſans artifice
Commence & finit tes diſcours,
Des ans le variable cours
Ne peut alterer ta Iuſtice.

SIN.

Par des Princes remplis d'audace
Sans ſujet je ſuis tourmenté,
Mais, ſi je crains leur cruauté,
Ie crains beaucoup plus ta menace.

Tes diſcours verſent vne joye
Plus pure & plus longue, en mon cœur
Que ſi je retournois vainqueur,
Chargé de lauriers & de proye.

Quoy que le crime ſe déguiſe,
I'abhorre ſa fauſſe beauté,
Et c'eſt ta ſeule Verité
Que je recherche, & que je priſe.

Pour ta Loy qui bannit le vice
I'ay du reſpect, j'ay de l'amour,
Et je chante ſept fois le jour
Les merueilles de ta juſtice.

On vit dans vne paix profonde
Lors que l'on vit ſelon ta Loy ;
Le juſte qui n'ayme que toy,
N'a rien à craindre dans le monde.

Dans mes peines les plus cruëlles,
En toy je cherchois mon ſecours,
Ta Verité m'a plû touſiours,
Touſiours tes Loix m'ont paru belles.

I'ay de ſaintes inquietudes
Dans l'ardeur de les obſeruer;
Et mon amour me fait trouuer
De la douceur dans les plus rudes.

Ie fay, Seigneur, de ta Doctrine
La regle de tous mes deſſeins;
Deuant tes yeux qui ſont ſi ſaints,
Saintement mon ame chemine.

TAV.

Eſcoute-moy dans mes miſeres,
Remply mon eſprit de clartez,
Et fay-moy de tes Veritez
Connoiſtre les diuins myſteres.

Ouure ton oreille à ma plainte,
Et me dégageant des mal-heurs
Qui me font verſer tant de pleurs,
Dégage ta Parole ſainte.

Seigneur, par des chanſons nouuelles,
Ie celebreray tes bontez;
Si tu m'apprens tes Volontez,
Et tes Iuſtices immortelles.

Ie publi'ray par tout le monde,
Eleuant les tons de ma voix,
La ſainte équité de tes Loix,
Et de ta Sageſſe profonde.

I'attens de toy ma déliurance,
Elle eſt l'objet de mes deſirs,

Ta Loy qui fait tous mes plaiſirs,
Nourrit ma fidelle eſperance.

Que je viue, & que je t'honore,
Que je te conſerue ma foy;
Et fais auſſi paroiſtre en moy,
Qu'on eſt heureux lors qu'on t'adore.

Ie ſuis vne brebis errante,
Vien me reconduire au bercail,
En repos change mon trauail,
Et me donne vne paix conſtante.

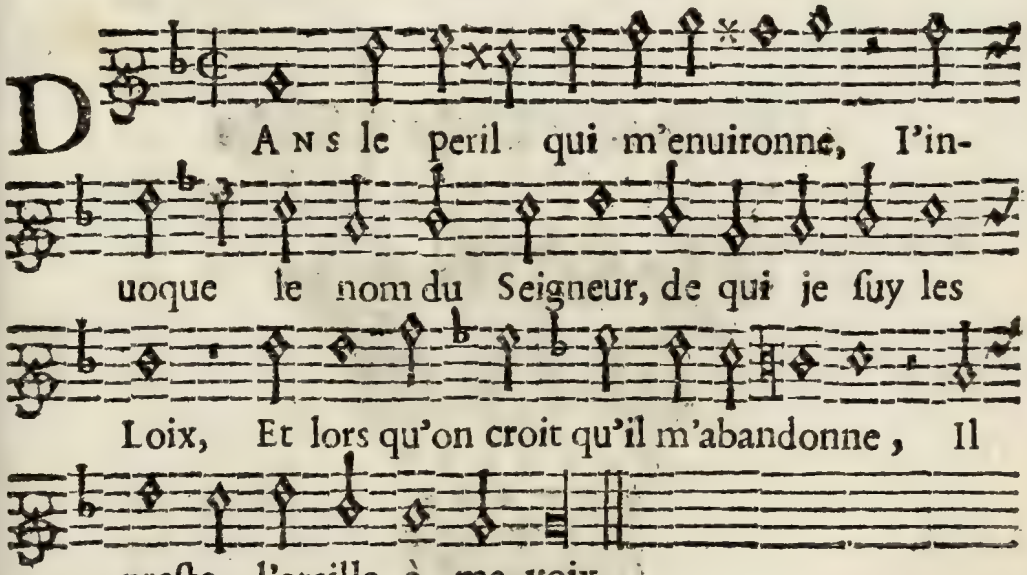
Tes Loix viuent dans ma memoire,
Et ſi ta grace me reluit,
De la grace j'auray le fruit,
Mais ton nom en aura la gloire.

PSEAVME CXIX.

Ad Dominum cùm tribularer clamaui : & exaudiuit me.

ARGVMENT.

Ce Pſeaume eſt vn des quinze, que l'on appelle graduëls, à cauſe que ſelon l'interpretation des Hebreux, ils ſe chantoient ſur les degrez qui ſeparoient le lieu des femmes de celuy des hommes, dans le Temple. D'autres eſtiment que ce titre marque vn ton de muſique, ſur lequel ils ſe chantoient, qui eſtoit fort éleué. Quoy qu'il en ſoit, ce Pſeaume, fut composé par Dauid dans ſon exil, lors qu'il eſtoit contraint, pour éuiter la rage de Saül, de viure parmy des hommes barbares & impies.



Des traits de ces levres méchantes,
Qui bleſſent mon honneur en preſence du Roy,
Des coups de ces langues tranchantes,
Dieu d'Iſraël deliure-moy.

De tant de noires impoſtures,
Barbares, penſez-vous recueillir quelque honneur?
De mes funeſtes auentures
Tirerez-vous voſtre bon-heur?

Vos langues ſont enuenimées,
Vos rapports menſongers, vos perfides diſcours,
Comme des fleches enflammées,
Percent mon ame tous les jours.

Que mon deſtin eſt déplorable!
Que mon exil eſt rude, & qu'il dure long-temps!
Cedar que je ſuis miſerable,
Parmy tes cruëls habitans!

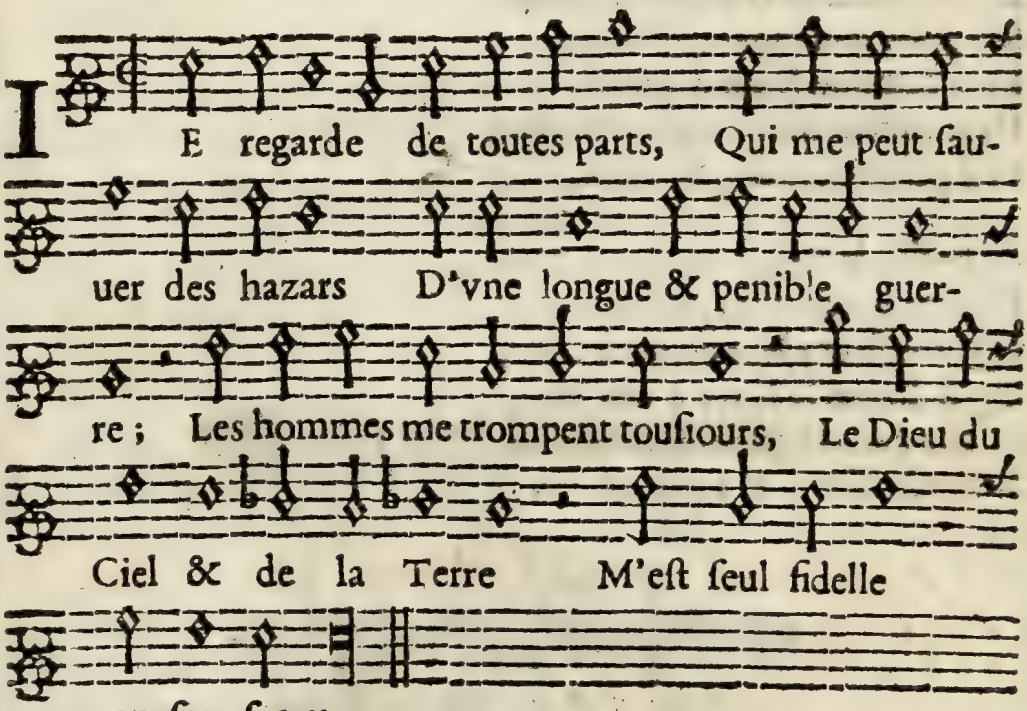
Pourroit-on trouuer ſur la terre
Vn plus faſcheux ſejour, vn peuple plus brutal?
Ie parle de paix, eux de guerre,
Et ma bonté me fait du mal.

PSEAVME CXX.

Leuaui oculos meos in montes.

ARGVMENT.

Dauid eſtant à la guerre, compoſa ce Pſeaume, pour demander l'aſſiſtance diuine, en laquelle ſeule il proteſte de ſe confier.



Iſraël, qui gardes ſa Loy,
Ne crains point que jamais pour toy
Cét amoureux Pere ſommeille,
Qu'il te laiſſe tomber à bas,
Et que ſa bonté nompareille
Ne guide & n'aſſure tes pas.

Non, il ne ſommeillera point
Ce Dieu de qui l'honneur eſt joint
A tes triomphes, à ta joye:
Comment ſeroit-il endormy ?
Comment laiſſeroit-il en proye
Ses enfans à ſon ennemy?

Quelle faueur ! quelle bonté !
Vn Dieu de qui la Majeſté
Auec tant de ſplendeur éclate,
A touſiours vn ſoin paternel
Pour toy, que ta reuolte ingrate
Rend preſque touſiours criminel.

Rien ne peut laſſer ſon amour,
Dans l'ardente chaleur du jour
Ses aiſles te tiennent à l'ombre,
Et la Lune au front argenté,
Pour toy, dans ſa carriere ſombre,
N'a point de maligne clarté.

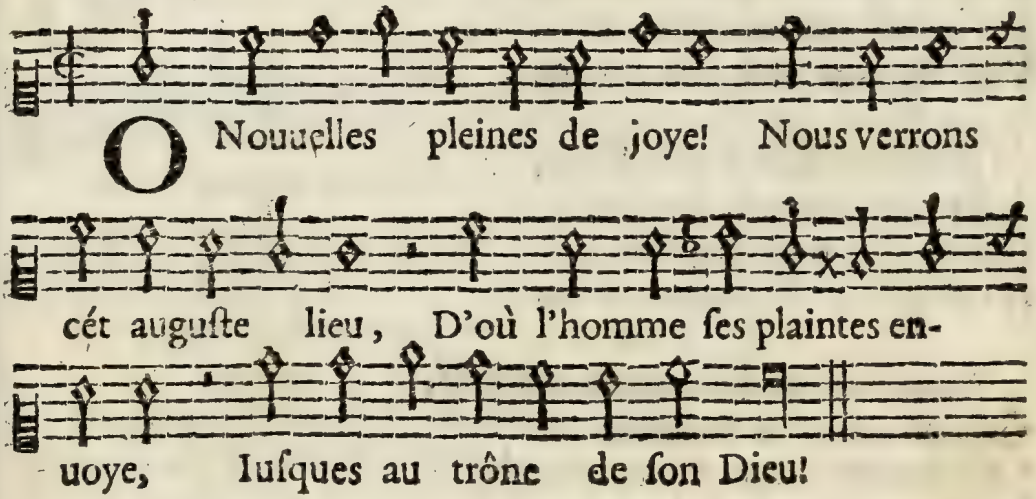
Enfin, le Seigneur que tu ſers
Pour ta garde a les yeux ouuers:
Que touſiours leur clarté te luiſe,
Qu'il donne la force à ton bras,
Et que dans la guerre il conduiſe
Et tes deſſeins, & tes combats.

PSEAVME CXXI.

Lætatus sum in his, quæ dicta sunt mihi.

ARGVMENT.

Ce Pseaume semble auoir esté composé par Dauid, pour estre chanté par les Israëlites, lors que suiuant le precepte de la Loy, ils montoient au Temple de Ierusalem aux festes solennelles.



Nous verrons tes fameux portiques,
O Sion Reine des Citez,
Tes hauts murs, tes tours magnifiques
Nous rauirons par leur beautez!

Il n'est point de villes pareilles
En forces, en gloire, en tresors,
Mille ornemens, mille merueilles
En font vn grand & riche corps.

Là du bout de la Palestine
Israël monte tous les ans,
Pour rendre à la bonté diuine
Ses hommages presens.

Là sont des Iuges magnanimes,
Qui par l'autorité des Rois

Gardent en puniſſant les crimes,
L'honneur, & la force des Loix.

Ieruſalem, qu'on te beniſſe,
Qu'à ton pouuoir tout ſoit ſoûmis,
Que jamais ta paix ne finiſſe,
Que tout ſuccede à tes amis.

Qu'vne tranquilité profonde
Dans tes palais regne touſiours,
Qu'auec la paix tout bien abonde
Dans le riche enclos de tes tours.

Ie ſuis ſenſible à tes miſeres,
Et pour tes citoyens fameux,
Que la pitié rend mes freres,
Ie conçois mille tendres vœux.

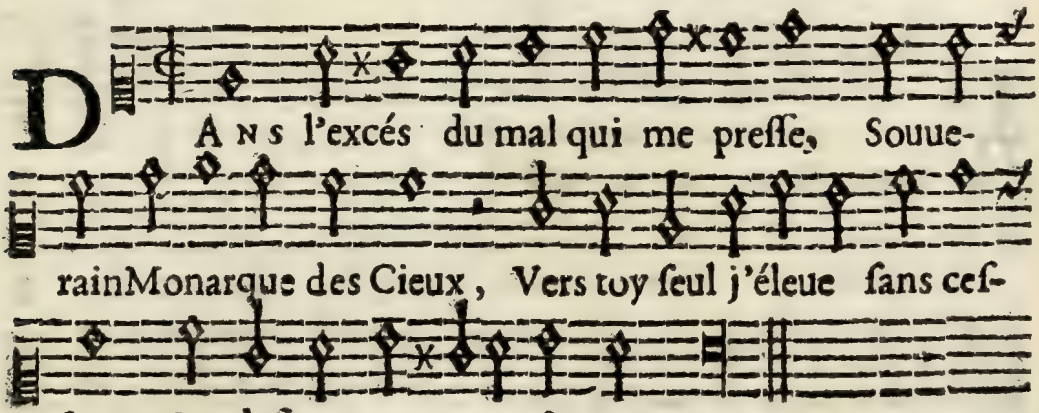
Pour l'amour de l'auguſte Temple,
Où l'on adore le Seigneur,
Qu'à jamais chacun te contemple
Pleine de gloire & de bon-heur.

PSEAVME CXXII.

Ad te leuaui oculos meos : qui habitas in cœlis.

ARGVMENT.

Il y a quelque apparence que ce Pſaume ait eſté écrit par vn autre que par Dauid, durant quelque captiuité.



Comme vn ſeruiteur ſur ſon Maiſtre
A touſiours les yeux arreſtez,
Et par vn ſigne ſçait connaiſtre
Le ſecret de ſes volontez.

De meſme, dans noſtre miſere,
Vers-toy nous regardons touſiours,
Et de toy, comme d'vn bon Pere,
Nous eſperons noſtre ſecours.

Que ta clemence nous ſoulage,
Et déliure-nous d'vn mal-heur,
Où l'ennemy, qui nous outrage,
Ioint le mépris à la douleur.

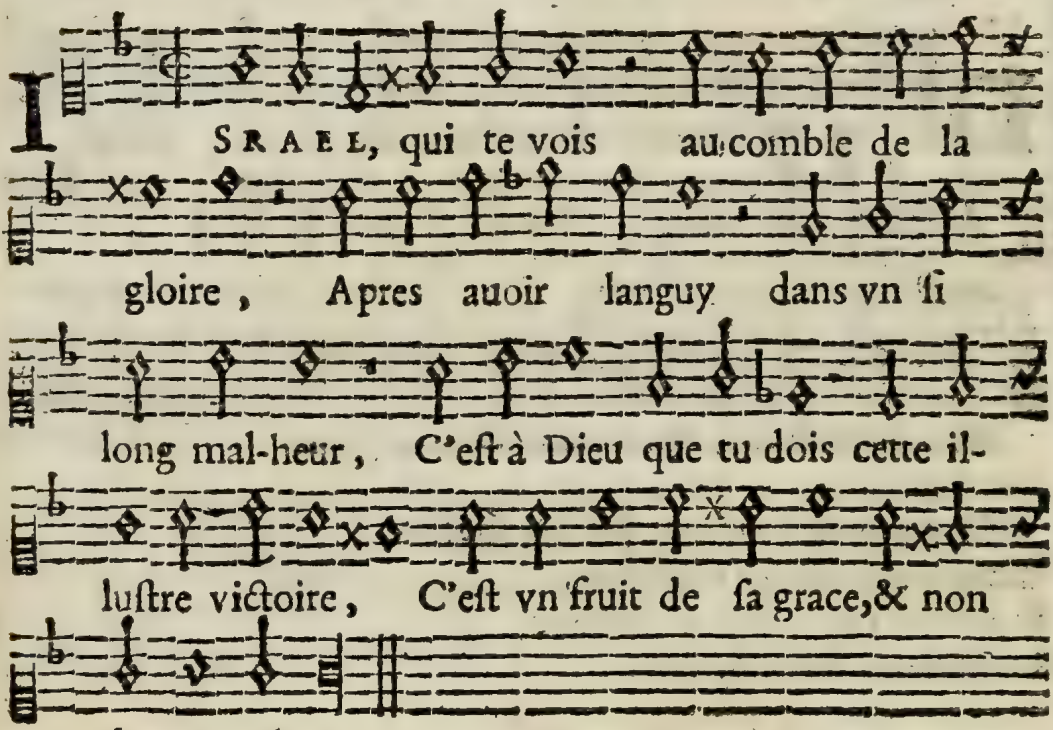
Noſtre ame eſt de force épuiſée,
Et dans des maux ſi violens,
Nous ſommes encor la riſée
De nos ennemis inſolens.

PSEAVME CXXIII.

Nisi quia Dominus erat in nobis, dicat nunc Israël.

ARGVMENT.

Ce Pseaume a esté compos' par Dauid, apres la victoire des Philistins, & des Ammonites.



Confesse hautement que c'est luy qui foudroye
Ces cruëls ennemis contre toy conjurez,
Qu'auec tous tes efforts tu deuenois leur proye,
Qu'ils eussent beu ton sang, dont ils sont alterez.

Quand ils fondoient sur nous comme vn torrent rapide,
Quand deuant eux marchoit l'effroyable terreur,
Tout alloit faire jour à leur camp homicide,
Ces flots nous abysmoient sous leur noire fureur.

Ce torrent, qui rouloit de si superbes ondes,
Eust par la resistance augmenté ses efforts,
Il eust enseuely sous ses vagues profondes

Des villes & des champs les precieux treſors.

Beny ſoit le Seigneur, qui calme cét orage,
Qui trompe les deſſeins de ces audacieux,
Et n'abandonne pas à leur brutale rage
Le Peuple dont il fait vn choix ſi glorieux.

Nous ſortons aujourd'huy, par ſa grace puiſſante,
Des horribles filets de ces fiers rauiſſeurs,
Comme on voit quelquefois la colombe innocente
Eſchaper par bon-heur des filets des chaſſeurs.

Mal-gré leurs vains projets, leurs efforts ſacrileges,
Nous gouſtons en repos la douce liberté,
Et Dieu, dont la faueur nous ſauue de leurs pieges,
En monſtrant ſon pouuoir, confond leur vanité.

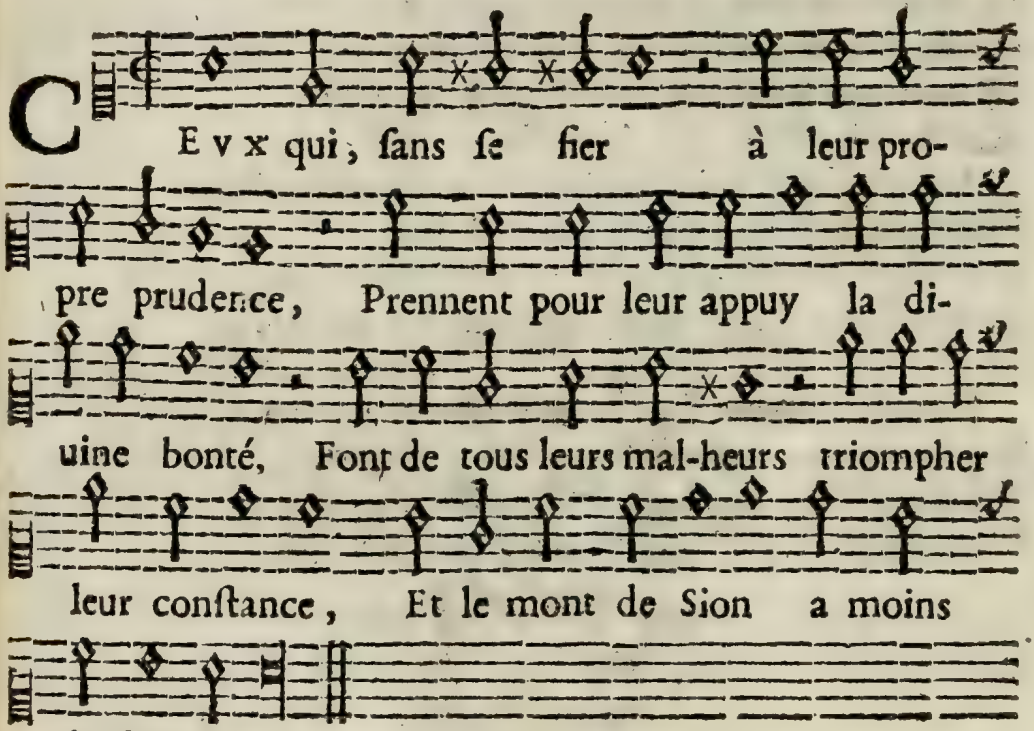
Si tant d'heureux ſuccés ont finy cette guerre,
Si nous auons vaincu de ſi vaillans guerriers,
A Dieu qui fit de rien, & le Ciel & la Terre,
Nous deuons tout l'éclat de ces riches lauriers.

PSEAVME CXXIV.

Qui confidunt in Domino, ſicut mons Sion.

ARGVMENT.

Ce Pſeaume contient les promeſſes d'vne aſſiſtance continuelle de Dieu pour ſon Egliſe.



Ieruſalem ſuperbe, & forte de murailles,
Eſt encore de monts ceinte de toutes parts,
Mais les ſoins amoureux du Seigneur des batailles
L'enuironnent bien mieux que ne font ſes remparts.

Ce n'eſt pas d'aujourd'huy qu'il veille à ſa defenſe,
Il eut touſiours pour elle vn amour paternel,
Cét amour n'eſt jamais ſujet à l'inconſtance,
Mais comme ſon Auteur on le trouue eternel.

S'il permet quelquefois que le juſte on opprime,
Le pecheur n'en eſt pas touſiours victorieux,

De peur que l'innocent, qui voit fleurir le crime,
Pour l'aimer & le ſuiure abandonne les Cieux.

Seigneur, que pour les bons ta bonté continuë;
Si tu veux par les maux exercer leur eſpoir,
Si tu veux que leur foy par les maux ſoit connuë,
Les laiſſant ébranler, ne les laiſſe pas choir.

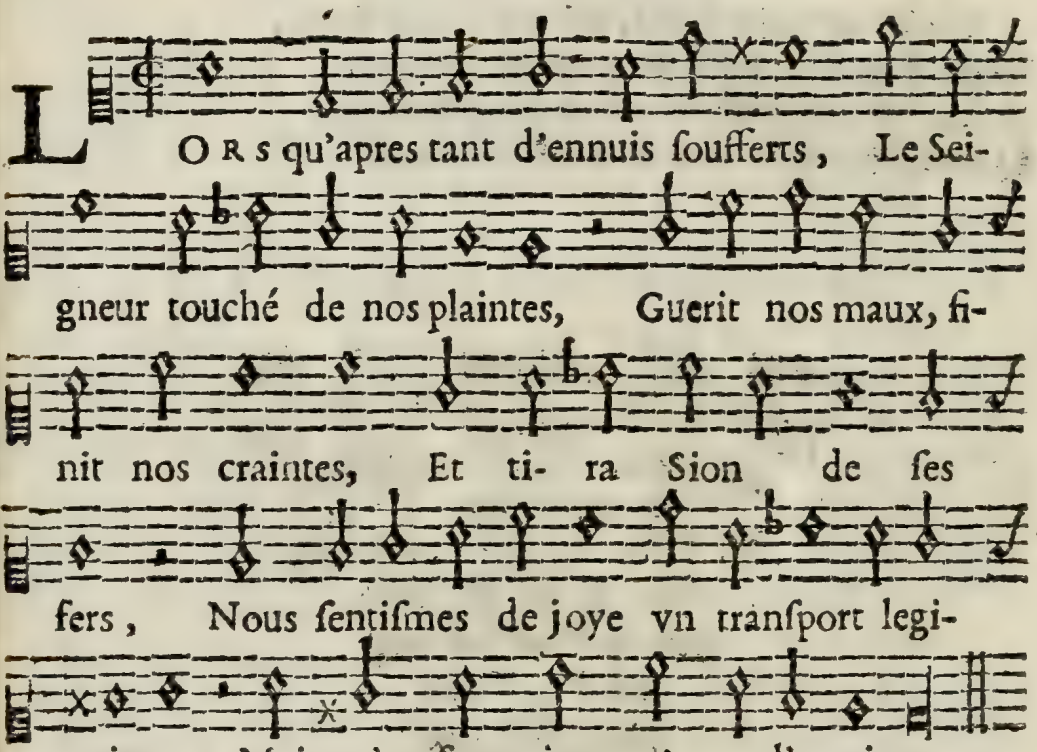
Iſraël, ne crains point, ton repos ſera ſtable,
Mais Dieu fera ſentir les traits de ſa fureur
A ceux qui, mépriſant ſon pouuoir adorable,
Quittent la verité pour embraſſer l'erreur.

PSEAVME CXXV.

In conuertendo Dominus captiuitatem Sion.

ARGVMENT.

Ce Pſeaume a eſté compoſé, apres le retour de la captiuité de Babylone.



Tout fut propice à nos deſirs,
Nos cœurs bannirent la triſteſſe,
Nos chants furent pleins d'allegreſſe,
Nos maux cederent aux plaiſirs;
Et le doux ſouuenir de nos peines paſſées
Flate doucement nos penſées.

Les hommes pleins d'eſtonnement
Furent alors contraints de dire,
„ Dieu montre qu'il eſt ſon empire,
„ En ce fatal euenement;
„ En leur faueur il donne vne preuue publique
„ De ſa puiſſance magnifique.

Certes, il le faut auouër,
Dieu, fait en noſtre deliurance,
Reluire vne magnificence
Trop grande pour la bien louër,
Et lors que nos neueux la liront dans l'hiſtoire,
Leur ſeule foy la fera croire.

Seigneur, couronne tes bien-faits,
Deliure le peuple qui reſte
Dans vn ſeruage ſi funeſte,
Ren-luy la franchiſe & la paix,
Et montre que ton cœur, ſenſible à nos prieres;
Fait touſiours les graces entieres.

Fay que dans leur natal ſejour
Bi en-toſt on les renuoye,
Et nous donne la meſme joye,
Par leur deſirable retour,
Qu'aux chaudes regions eſt celle des prairies,
Au retour des ſources taries.

Que les ris ſuccedent aux pleurs,
Les chants de triomphe à la plainte,
Le repos d'eſprit, à la crainte,
Les contentemens, aux douleurs,
Et que de tous les maux que leur eſprit endure,
Ils ſoient payez auec vſure.

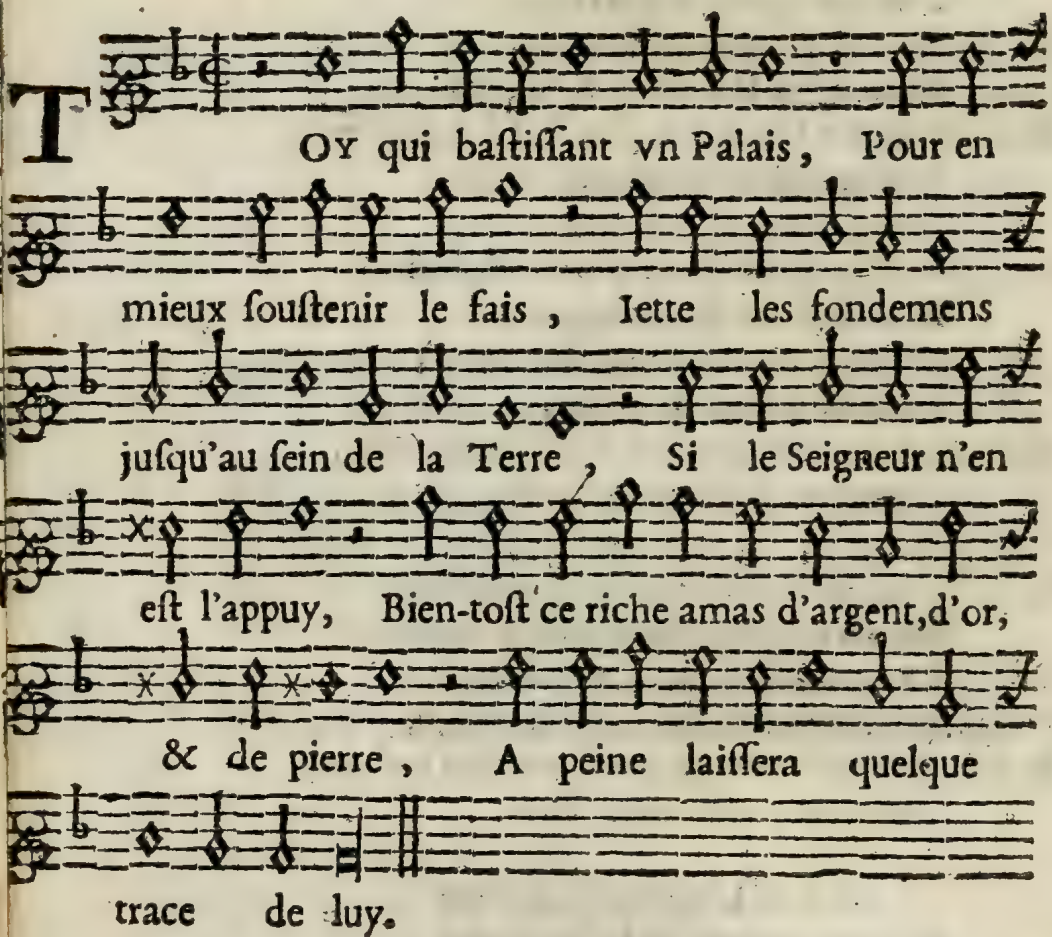
Ainſi le laboureur ſoigneux
Entre la crainte & l'eſperance,
En terre jette la ſemence,
Pour qui ſon cœur fait mille vœux;
Apres auec plaiſir dans ſon champ il moiſſonne
Les treſors dont il ſe couronne.

PSEAVME CXXVI.

Nisi Dominus ædificauerit domum.

ARGVMENT.

Ce Pſeaume enſeigne que l'on ne doit rien entreprendre, ſans implorer le ſecours de Dieu.



En vain vne riche Cité
Voit veiller, pour ſa ſeureté,
Alentour de ſes murs mille gardes fidelles,
Si Dieu ne la veut conſeruer,
La valeur des Soldats, le ſoin des ſentinelles,
Du plus foible ennemy ne la peuuent ſauuer.

Vous qu'accable vn cruël mal-heur,
Qui mangez le pain de douleur,

Et dont vn long chagrin rend les eſprits farouches,
En vain, renonçant au ſommeil,
Le ſoin vous fait ſortir de vos paiſibles couches,
Auant que la nuit ſombre ait fait place au Soleil.

Implorez pluſtoſt le ſecours
Du Dieu qui gouuerne vos jours;
C'eſt luy dont pour les ſiens l'amour eſt immuable,
C'eſt luy, quand ils ſont endormis,
Qui donne à leurs deſſeins vn ſuccés fauorable,
Et leur fait ſans combat vaincre les ennemis.

Ils gouſtent la felicité
D'vne heureuſe poſterité,
Lors qu'encore leur âge au plaiſir eſt ſenſible,
Et ce qu'à l'Archer vigoureux
Les traits ſont pour combattre & ſe rendre terrible,
Ces fils vaillans le ſont à ces peres heureux.

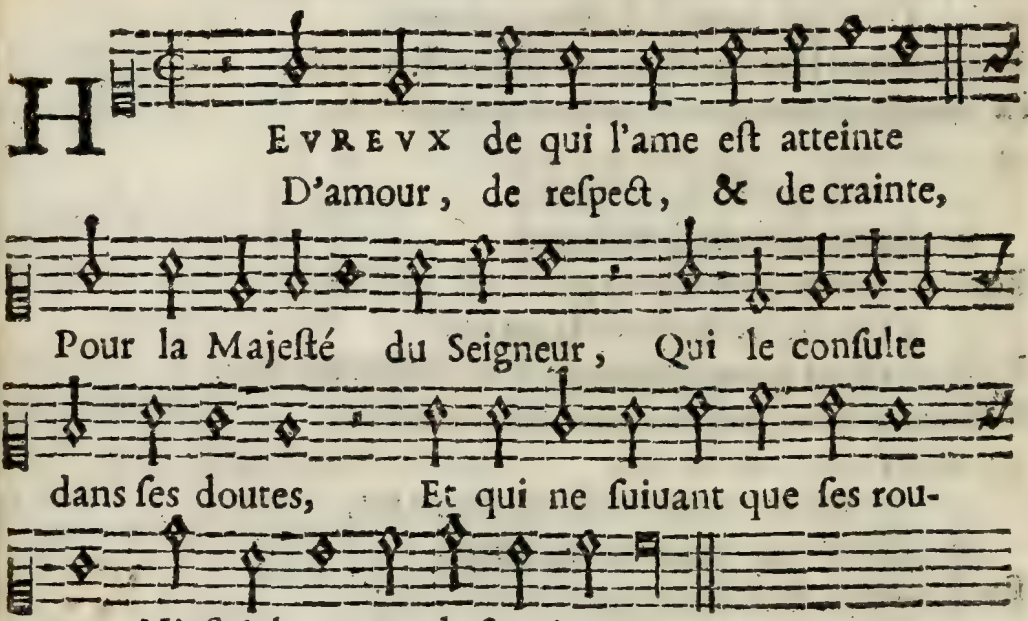
Heureux entre tous les humains,
Celuy qui voit entre ſes mains
Par la faueur du Ciel ces armes naturelles!
Qui peut jamais les mettre à bas?
Et de quels ennemis les attaques mortelles
N'augmentent ſes lauriers, augmentant ſes combats?

PSEAVME CXXVII.

Beati omnes, qui timent Dominum.

ARGVMENT.

Dans ce Pſeaume Dauid raconte les biens qui arriuent à l'homme qui craint Dieu.



HEVREVX de qui l'ame eſt atteinte
D'amour, de reſpect, & de crainte,
Pour la Majeſté du Seigneur, Qui le conſulte
dans ſes doutes, Et qui ne ſuiuant que ſes rou-
tes N'eſt jaloux que de ſon honneur.

Ses biens ſurpaſſent ſon attente,
La paix dans ſon ame eſt conſtante,
Ses deſirs jamais ne ſont vains,
Nulle paſſion ne le trouble,
Et s'il ſeme, il recueille au double
Le fruit du trauail de ſes mains.

Comme on voit vne vigne tendre
Le long des murailles eſtendre
La gloire de ſes pampres verds;
Ainſi ſon eſpouſe fidelle,
Par des enfans qui naiſſent d'elle
Eſtend ſon nom dans l'vniuers.

Ses fils à l'entour de ſa table

Font vne couronne agreable,
Leur beauté croiſt auec leurs ans,
Et comme jamais la froidure
N'oſte à l'oliuier ſa verdure,
Ses fils ſont touſiours floriſſans.

Ainſi dans le cours de ſa vie,
Sera beny, malgré l'enuie,
Celuy qui craint le Roy des Cieux,
Et qui met ſes plus douces joyes,
A marcher touſiours dans les voyes,
Qui ſont ſaintes deuant ſes yeux.

O juſte, que Dieu te beniſſe,
Qu'à tes deſirs il ſoit propice,
Qu'il te comble de ſes bien-faits,
Qu'il conſerue ta renommée,
Et dans ſa ville bien-aymée
En puiſſes-tu jouïr en paix.

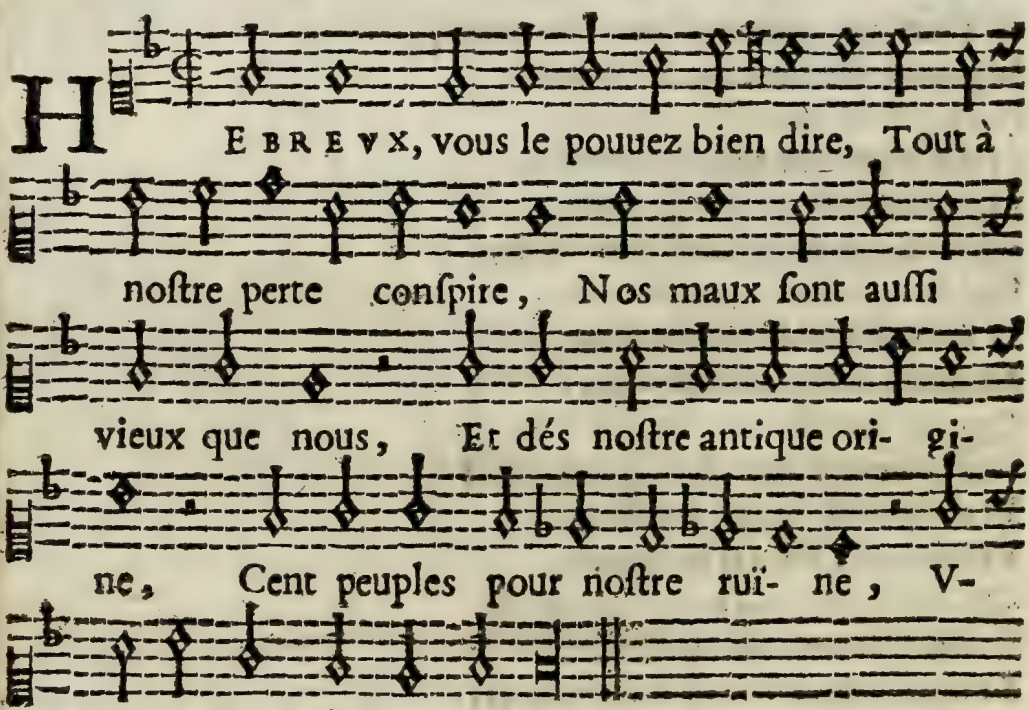
Puiſſes-tu voir dans les familles
Et de tes fils, & de tes filles,
Vne longue ſuite d'enfans;
Qu'Iſraël craint de tout le monde
Joüiſſe d'vne paix profonde,
Et que ſes bras ſoient triomphans.

PSEAVME CXXVIII.

Sæpe expugnauerunt me à juuentute meâ.

ARGVMENT.

Ce Pſeaume a eſté eſcrit dans quelque grande calamité. Les Iſraëlites y ſont exhortez à raconter de combien de perils Dieu les a déliurez autrefois, & à eſperer vne ſemblable protection à l'aduenir.



On a veu nos illuſtres Peres
Souffrir ſous des Maiſtres ſeueres,
Les plus horribles cruautez;
Mais tous les excés de leur rage
N'ont fait qu'affermir leur courage,
Et les rendre plus redoutez.

Deſſus noſtre chair entamée
Nous portons la marque imprimée
De leur deteſtable fureur;
Comme on voit en égaux eſpaces

Les guerets conſeruer les traces
Du ſoc tranchant du laboureur.

Mais ſi la diuine Iuſtice
A par eux puny la malice,
Et l'ingrat oubly de nos cœurs,
Quand nous auons verſé des larmes,
Soudain elle a tourné ſes armes
Contre nos inſolens vainqueurs.

Ceux qui nous declarent la guerre,
Seront briſez comme du verre,
Ils ſeront de crainte eſperdus,
Et par vne vengeance pronte,
Nous les verrons choir auec honte
Aux pieges qu'ils nous ont tendus.

Ils brillent d'vn éclat ſuperbe,
Mais cét éclat reſſemble à l'herbe,
Que ſur les toits on voit fleurir,
Pour quelque temps elle peut croiſtre,
Mais le Soleil qui l'a fait naiſtre
La ſeiche au lieu de la meurir.

Il ne faut point qu'vne famille
Pour elle appreſte de faucille,
L'eſpoir de la moiſſon eſt vain,
Et ceux qui dans les champs ſe laſſent,
De tant de gerbes qu'ils entaſſent,
N'en peuuent pas remplir leur main.

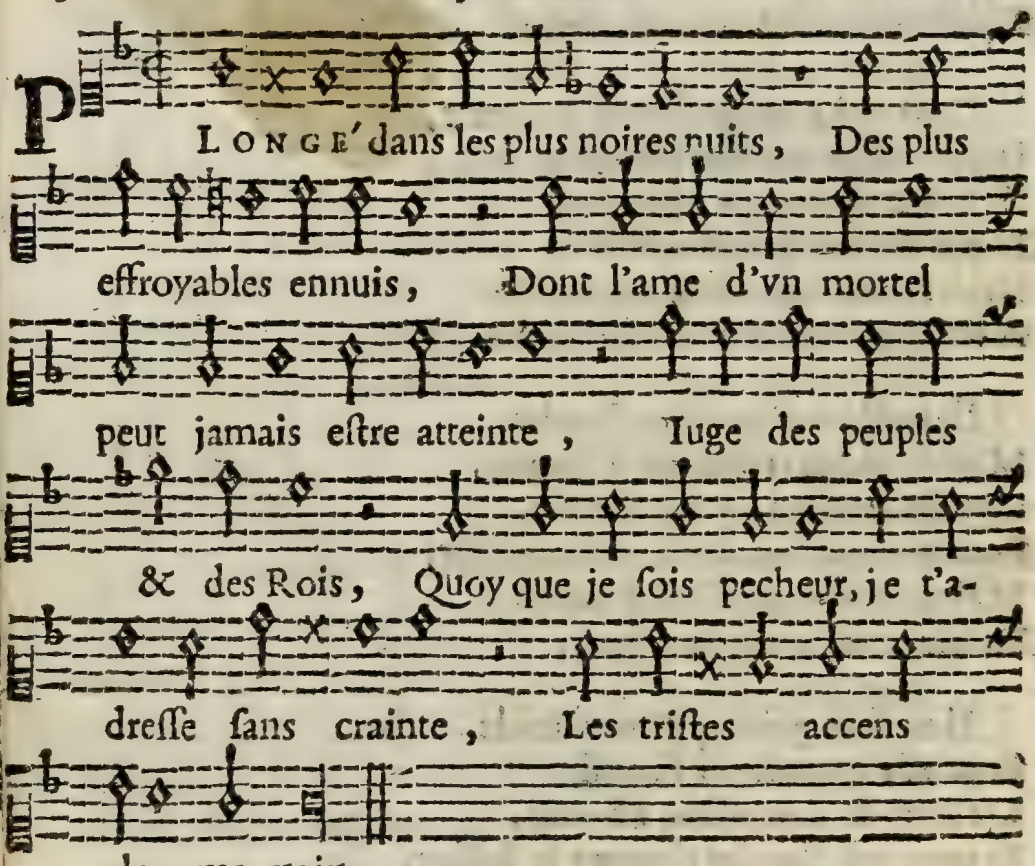
Aux paſſans on n'entend point dire,
Le Seigneur par qui tout reſpire
„ Veüille vos trauaux couronner,
„ Et par ſa clemence propice,
„ Pour vous enrichir, il beniſſe
„ Les biens qu'il vous fait moiſſonner.

PSEAVME CXXIX.

De profundis clamaui ad te Domine.

ARGVMENT.

Ce Pſeaume eſt vn des ſept que l'on nomme penitentiels. Il contient les ſentimens d'vne ame affligée de ſon peché, qui ſe confie en la diuine miſericorde.



O Seigneur, de qui la bonté
Regle & conduit ma volonté,
Fay que mon oraiſon juſqu'à ton troſne arriue,
Qu'elle flechiſſe ta rigueur,
Et preſtant à ma plainte vne oreille attentiue,
Par ta grace ouure-moy ton cœur.

Il eſt vray, Monarque des Cieux,
Ie demande vn don precieux,
Et mon impieté merite le ſuplice;

Mais si tu contes auec nous
Dans l'extrême rigueur d'vne exacte justice,
Qui peut soustenir ton courroux?

Non, tu ne nous condamnes pas,
Aussi-tost que pour les appas,
Des mortelles beautez les tiennes on delaisse,
Et cette clemence aujourd'huy,
Dans l'excés de mes maux, qui s'augmentent sans cesse,
Est mon refuge, & mon appuy.

Comme dans l'ombre de la nuit,
La garde qui veille sans bruit,
De vœux impatiens souhaite la lumiere,
Israël auec mesme ardeur,
Attens que Dieu sensible à ta juste priere,
Te remette dans ta grandeur.

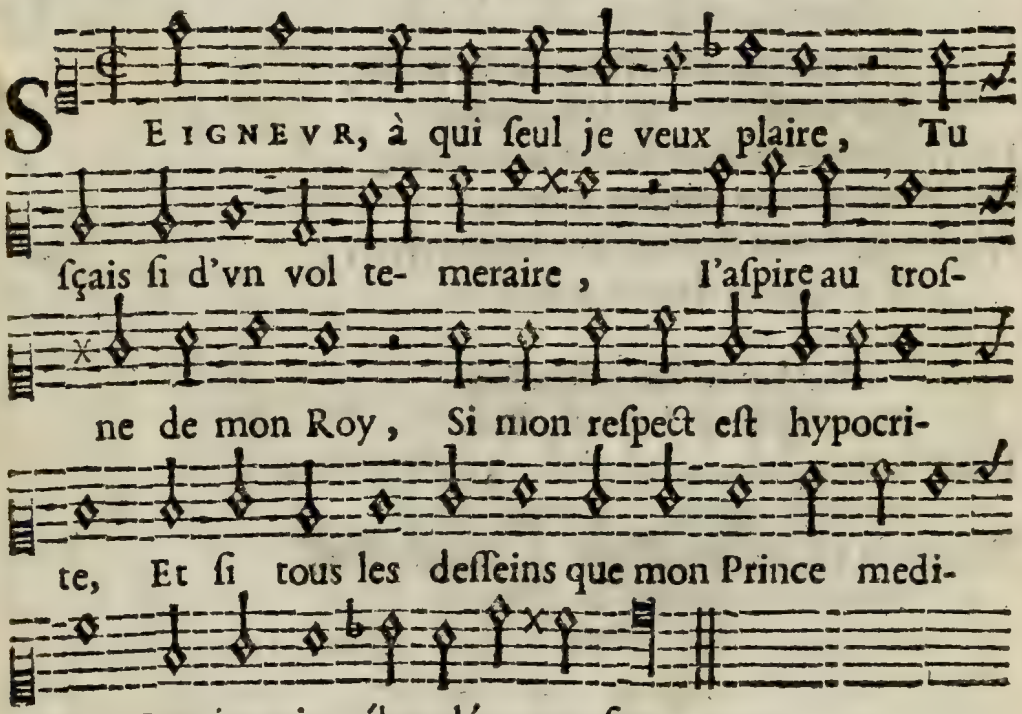
Par luy tu seras détaché
Des horribles fers du peché,
Dont les fers de ton corps sont vn juste suplice,
Souspire apres vn si beau jour,
Ton cœur est, je l'auouë, vn abysme de vice,
Mais le sien en est vn d'amour.

PSEAVME CXXX.

Domine non est exaltatum cor meum.

ARGVMENT.

Dauid estant accusé par ses ennemis, aupres de Saül, de faire des menées contre l'Estat, & d'aspirer à la souueraineté, se défend dans ce Pseaume, de cette calomnie, & prend Dieu à témoin de la simplicité, & de l'humilité de son cœur.



Ie me sçay connoistre moy-mesme,
Ie sçay ce qu'à son diadéme
On doit d'honneur & de respect;
Ie tasche de cacher ma vie,
Et l'art malicieux d'vne cruëlle enuie,
A pû seul me rendre suspect.

Tu sçais, Seigneur, si dans mon ame
Ie nourris l'insolente flame
D'vn aueugle & perfide orgueil;
Si je te trompe & si j'aspire

A l'honneur criminel de poſſeder l'Empire,
Fay-moy rencontrer le cercueil.

Vn enfant que ſevre ſa mere
En elle ſeulement eſpere,
Et de l'œil il la ſuit touſiours,
Ainſi lors que ta prouidence
M' oſte quelques plaiſirs, ou confond ma prudence,
C'eſt à toy ſeul que j'ay recours.

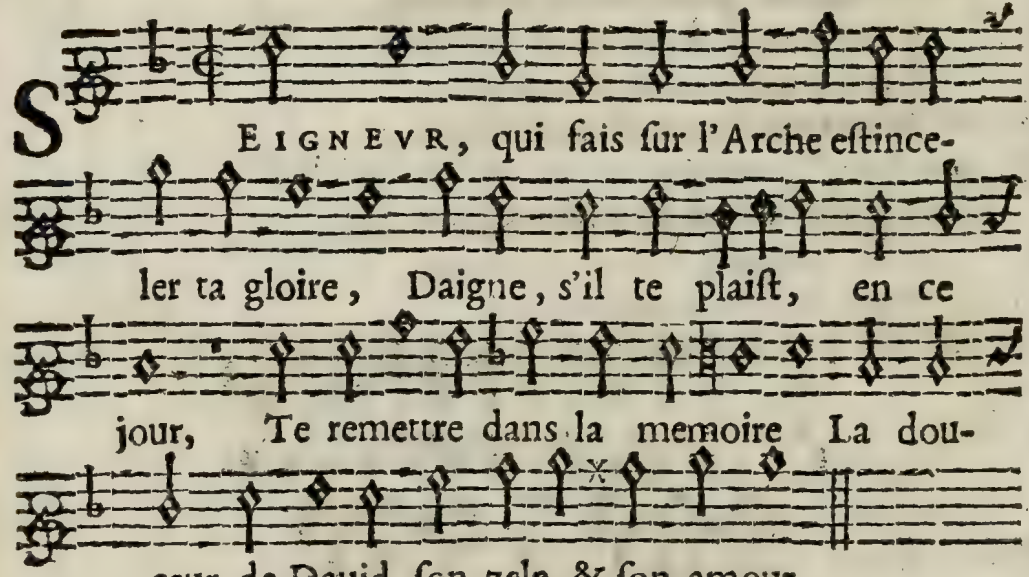
Peuples, imitez mon exemple,
De voſtre cœur faites vn Temple,
Où ſon ſaint nom ſoit adoré;
Demeurez-luy touſiours fidelles,
Et quand vous gemirez ſous des peines cruëlles,
Qu'il ſoit ſeul de vous imploré.

PSEAVME CXXXII.

Memento Domine Dauid : & omnis manſuetudinis eius.

ARGVMENT.

Ce Pſeaume fut composé par Dauid, pour eſtre chanté lors que l'Arche ſeroit miſe dans le Temple, que ſon fils Salomon deuoit baſtir, au lieu que luy montra le Prophete Gad. C'eſt le peuple qui parle dans les premiers verſets.



Luy que n'aueugla point l'éclat du diadéme,
Voulut par vn vœu ſolennel,
Autrefois s'obliger ſoy-meſme
Au Dieu qui de Iacob eſt le maiſtre eternel.

Si j'entre, diſoit-il, au Palais où j'habite,
Si, quand la nuit couurant les Cieux,
Au repos les hommes inuite,
Ie permets au ſommeil de me fermer les yeux.

Enfin, ſi rien me plaiſt, tant qu'arriue cette heure,
Où je rencontreray le lieu,
Qui dans vne ſtable demeure
Pourra, ſelon mes vœux, loger l'Arche de Dieu.

Ie me repute ingrat, je m'eſtime infidelle;
Ainſi parloit ce Roy pieux,
Et voila que Dieu luy reuele
La place où regnera ſon pouuoir glorieux.

Dans les champs d'Ephrata, pleins de zele il contemple
Ce lieu cherché ſi longuement,
Où ſon fils doit d'vn fameux Temple
Eſleuer apres luy l'illuſtre baſtiment.

L'ombrageuſe foreſt fait place à l'edifice
Le plus riche de l'Vniuers;
C'eſt là que le Seigneur propice
Tient, pour le conſeruer, les yeux touſiours ouuers.

Nous irons l'adorer dans ſes ſaints Tabernacles,
Nous luy preſenterons nos vœux,
Nous écouterons ſes oracles,
Au lieu qui de ſa gloire eſt le ſiege fameux.

Leue-toy donc, Seigneur, & ſelon noſtre attente,
Pren l'heureuſe poſſeſſion
De cette demeure conſtante,
Dont tu dois honorer le ſommet de Sion.

Que les Preſtres ſacrez qu'on verra dans ton Temple
D'or & de pourpre reueſtus,
Soient plus éclatans par l'exemple
Qu'au peuple ils donneront des plus hautes vertus.

Pour l'amour de Dauid ton ſeruiteur fidele,
Ne repouſſe pas aujourd'huy
Ton oingt, qui taſche par ſon zele
De meriter l'honneur qu'il poſſede apres luy.

Nous deuons eſperer ſes plus grandes largeſſes,
Pour celuy que ſon juſte choix,
Apres tant d'illuſtres promeſſes,
Eſleue au rang pompeux des plus auguſtes Rois.

Il asseura Dauid, & jura par luy-mesme,
Qu'apres son trépas glorieux
Son fils auroit le diadême,
Dont il auoit orné son front victorieux.

„ Tes neueux, luy dit-il, dans la mesme puissance
„ Seront establis pour jamais,
„ Si touchez de tant de bien-faits,
„ Ils rendent à mes Lois vne humble obeïssance.

„ Dans Sion, où j'ay mis le siege de l'Empire,
„ Ie choisis aussi mon sejour,
„ Là pour jamais je me retire,
„ Ie consacre ces lieux, & j'en fais mon amour.

„ Là, tous de ma bonté receuront quelque preuue,
„ On ne m'y pri'ra point en vain,
„ I'entendray les cris de la veuue,
„ Des pauures languissans j'y souleray la faim.

„ Ie seray la defense & l'honneur de ses Prestres,
„ Ie seray propice à leurs vœux,
„ Et feray que de leurs ancestres
„ Ils suiuront pas à pas les exemples fameux.

„ I'y feray de Dauid reuiure la memoire,
„ Dans la splendeur de ses enfans,
„ Ie feray refleurir sa gloire,
„ Dans les nobles exploits de leurs bras triomphans.

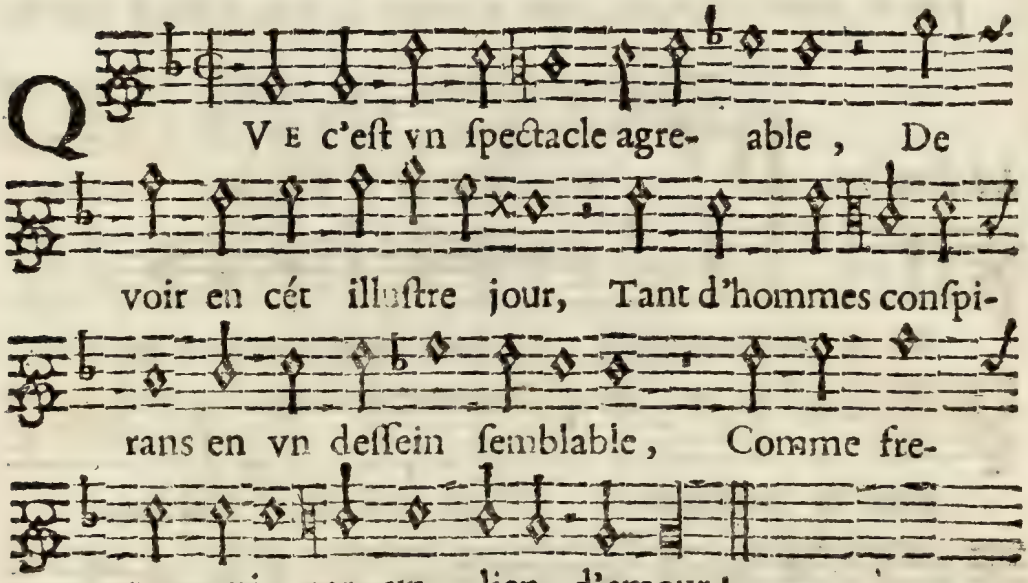
„ Les plus forts ennemis, attaquant ses Prouinces,
„ Y perdront la vie & l'honneur
„ Ie veux couronner tous ses Princes,
„ Et de ma propre main affermir leur bon-heur.

PSEAVME CXXXII.

Ecce quàm bonum, & quàm jucundum.

ARGVMENT.

Dauid composa ce Pseaume, lors qu'apres huit ans de guerre ciuile, toutes les douze Tribus s'assemblerent pour le consacrer Roy d'Israël.



Tel fut ce fameux jour de feste,
Où selon l'oracle des Cieux,
Par les mains de Moyse, Aaron vid de sa teste
Couler dessus sa barbe vn parfum precieux.

Comme les vapeurs qui s'éleuent
D'Hermon au sommet si vanté,
Sur les monts de Sion en nuages se creuent,
Et portent l'abondance auec l'humidité.

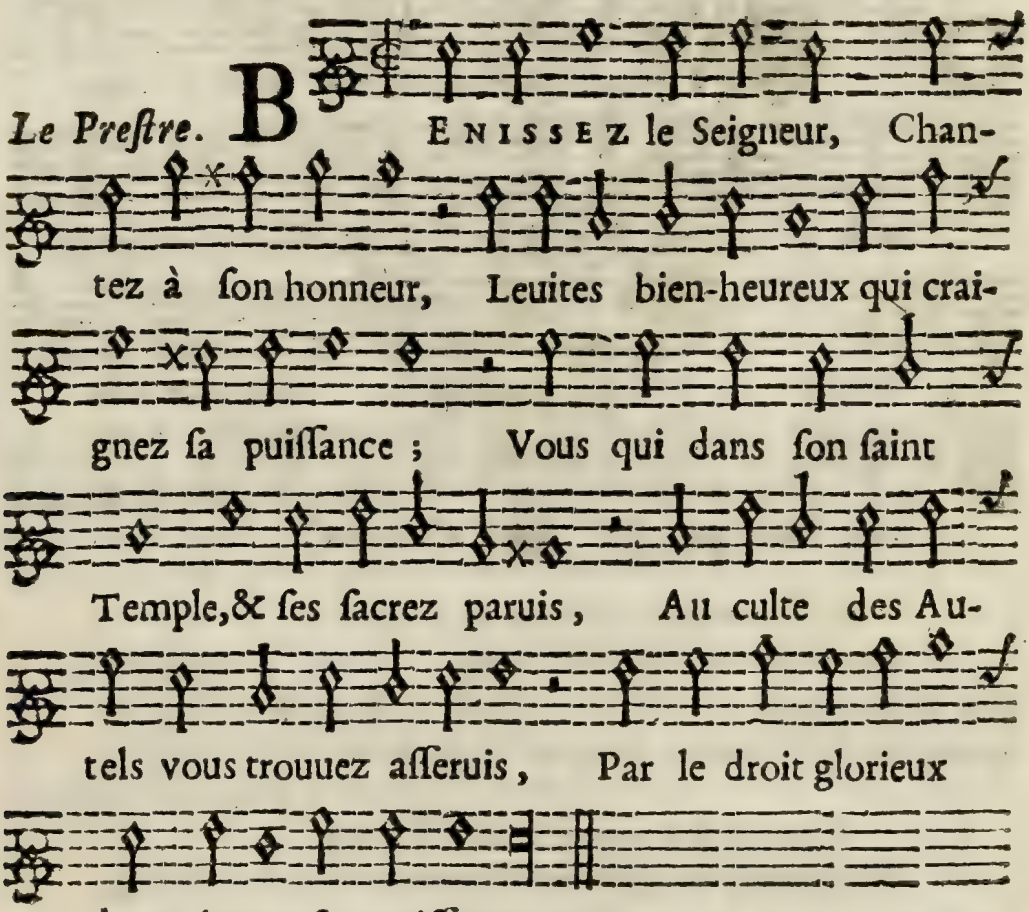
De mesme les faueurs celestes
Tombent sur ceux qui sont vnis,
Et s'ils souffrent des maux, les maux les plus funestes
Sont par cette vnion soulagez ou bannis.

PSEAVME CXXXIII.

Ecce nunc benedicite Dominum, omnes serui Domini.

ARGVMENT.

Ce Pseaume semble estre un de ceux que les Leuites chantoient en commençant la garde du Temple. Dans les premiers versets, le plus ancien parle aux autres, & les exhorte à loüer Dieu. Dans le dernier, ils luy respondent par de pieux souhaits, pour obtenir la benediction celeste.



Pour le bien des humains,
Vers luy leuez les mains;
Entrez pour le prier au sacré Sanctuaire,
Et chassant de vos yeux le paisible sommeil,
Chantez jusqu'au retour des clartez du Soleil;
Nos chants, quoy que grossiers, ont l'honneur de luy plaire.

Les Leuites. C'eſt auecque plaiſir
Que ſelon ton deſir,
Nous benirons de Dieu la Majeſté ſupréme ;
Mais que luy qui d'vn mot fit la Terre & les Cieux;
Du ſaint lieu de Sion, ſon ſejour glorieux,
Pour payer ta ferueur, te beniſſe toy-meſme.

PSEAVME CXXXIV.

Laudate nomen Domini : laudate serui Dominum.

ARGVMENT.

Dans ce Pseaume, tous les hommes, & principalement les Prestres & les Leuites, sont inuitez à loüer Dieu, par la consideration de quelques-vnes de ses merueilles.

Louëz vn nom si doux, rendez vn humble hommage,
Mais plus du cœur que de la voix,
Au Seigneur dont l'amoureux choix
Prit Iacob pour son heritage,
Qui nous conserue comme siens,
Et nous comble de mille biens.

De faire en son honneur resonner des Cantiques
Ie sollicite vostre ardeur,
Voyant que par tout sa grandeur
Brille en des œuures magnifiques,
Et que son éclat glorieux
Ternit l'éclat de tous les dieux.

Sur les voûtes des Cieux, dans la Mer, ſur la Terre,
Rien ne s'oppoſe à ſon pouuoir,
Il change, pour faire pleuuoir,
En eau les flames du tonnerre,
Et donne à nos champs alterez
Les moiſſons dont ils ſont parez.

Que l'on ne cherche point la ſecrete origine,
D'où naiſſent ces vens merueilleux,
Par qui les arbres orgueilleux
Sont détachez de leur racine,
Ces vens ſi legers, & ſi forts
Sortent du fond de ſes treſors.

Sur l'Egypte, il lança ſes plus rudes tempeſtes,
En vne nuit ſes premiers nez
Par luy furent exterminez,
Il frappa meſme ceux des beſtes;
Pharaon & ſes courtiſans
Gemirent ſous ſes coups peſans.

C'eſt luy qui deſola les peuples infidelles
Contre nos Anceſtres armez;
Des Rois à leur perte animez
Il fit des vengeances cruëlles,
Et pour punir leurs attentats,
Il les priua de leurs Eſtats.

Séhon l'Amorrhéen fut vne des victimes,
Qu'immola ſon ardent courroux;
Og, de nos victoires jaloux,
Par ſa mort expia ſes crimes;
Chanaan vid dans les combats
Tomber tous ces trônes à bas.

Le Seigneur, pour punir ces temeraires Princes,
Dont l'orgueil contre luy s'armoit,
Rendit Iſraël qu'il aymoit
Maiſtre de leurs riches Prouinces,

Le Peuple que ſa main conduit
De leurs trauaux gouſta le fruit.

O Dieu, dont les faueurs ſont pour nous ſans pareilles,
Le temps n'effacera jamais
Le ſouuenir de tes bien-faits,
Et de tes illuſtres merueilles,
Seigneur ton pouuoir infiny
Inceſſamment ſera beny.

Il eſt vray qu'aujourd'huy ce pouuoir adorable
Nous laiſſe dans l'aduerſité ;
Mais de noſtre calamité
Noſtre ingratitude eſt coupable,
Dieu ſe laiſſant bien-toſt fléchir
En viendra ſon Peuple affranchir.

Il ne reſſemble pas aux Idoles trompeuſes,
Qu'vn Sculpteur docte & diligent,
Fait comme il veut d'or ou d'argent,
Qui ne ſont que des maſſes creuſes,
Et que des troncs inanimez,
Que la main d'vn homme a formez.

Elles ont vne bouche & ne peuuent rien dire,
Des yeux, mais qui ne peuuent voir,
Des oreilles, mais ſans pouuoir
D'entendre vn homme qui ſoûpire,
Aucun ſouffle d'eſprit vital
N'anime leurs corps de metal.

Que ceux à qui ces Dieux paroiſſent adorables,
Et dont l'eſpoir ſe fonde en vain
Sur les ouurages de leur main,
A ces Dieux deuiennent ſemblables,
C'eſt le plus juſte chaſtiment
De leur brutal aueuglement.

Cependant, Iſraël, & de cœur & de bouche

Benis le ſaint Nom du Seigneur,
Preſtres chantez à ſon honneur,
Ce ſoin plus que pas vn vous touche,
Chaſtes Leuites, racontez
Ses merueilles & ſes bontez.

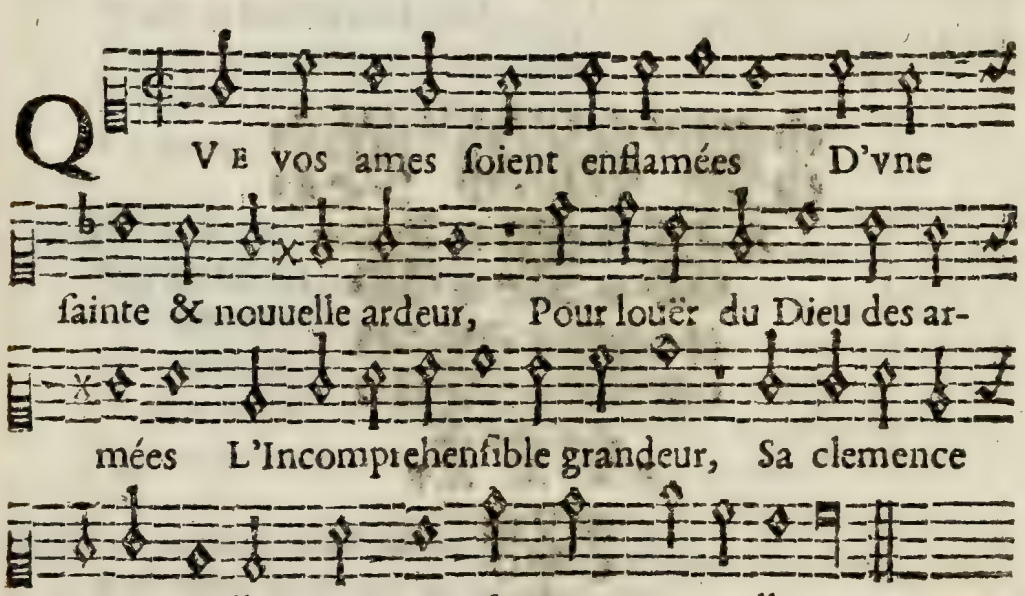
Beniſſez-le, vous tous qui viuant dans ſa crainte,
Inconnuë aux autres mortels,
Venez au pied de ſes autels
Adorer ſa Majeſté ſainte,
Beny ſoit Dieu de qui l'amour
Dans Sion élit ſon ſejour.

PSEAVME CXXXV.

Confitemini Domino quoniam bonus.

ARGVMENT.

Ce Pſeaume traite de meſme ſujet que le precedent, à ſçauoir, de la grandeur de Dieu, qui paroiſt, & par la production des creatures, & par les merueilles operées en faueur des Iſraëlites. Chaque verſet eſt fermée par vn hemiſtiche ſemblable, que nous auons rendu par deux vers intercalaires.



Loüez dans vos ſacrez Cantiques
La Majeſté du Dieu des Dieux,
De qui les œuures magnifiques
Marquent le pouuoir glorieux:
Sa clemence Paternelle
Pour nous ſe montre eternelle.

Celebrez la gloire ſupréme
Du Roy par qui regnent les Rois;
Et qui ſoûmet leur diadéme,
Au ſouuerain joug de ſes Loix!

Sa clemence Paternelle
Pour nous ſe montre eternelle.

Ses volontez n'ont point d'obſtacles,
Et dans ſes œuures il fait voir
Les inconceuables miracles
De ſa grace & de ſon pouuoir:
Sa clemence Paternelle
Pour nous ſe montre eternelle.

D'vne ſageſſe incomparable
Il forma les Cieux azurez,
Par luy d'vn cours inuariable
Leurs mouuemens ſont meſurez:
Sa clemence Paternelle
Pour nous ſe montre eternelle.

Lors qu'il fit la terre feconde,
Auec des ornemens ſi beaux,
Il en mit au centre du monde
Le fondement deſſus les eaux:
Sa clemence Paternelle
Pour nous ſe montre eternelle.

Ces grands Aſtres qui par leur courſe
Font viure tous les autres corps,
Ont en luy, comme dans leur ſource,
Puiſé leurs lumineux treſors:
Sa clemence Paternelle
Pour nous ſe montre eternelle.

Le Soleil luy doit ſa lumiere,
Et par l'ordre de ſon amour,
Ce clair flambeau dans ſa carriere
Aux hommes apporte le jour:
Sa clemence Paternelle
Pour nous ſe montre eternelle.

Par luy la Lune & les Eſtoilles

Luiſent d'vn feu brillant & pur,
Quand la nuit ſous ſes ſombres voiles
Du Ciel nous dérobe l'azur :
Sa clemence Paternelle
Pour nous ſe montre eternelle.

Il frappa l'Egypte, où nos Peres
Furent autrefois enchaiſnez,
Et vengeant leurs longues miſeres
Il mit à mort ſes premiers nez:
Sa clemence Paternelle
Pour nous ſe montre eternelle.

Du joug de ces maiſtres barbares,
Ioug auſſi honteux que cruël,
Maiſtres auſſi rudes qu'auares,
Il tira ſon cher Iſraël:
Sa clemence Paternelle
Pour nous ſe montre eternelle.

En cette illuſtre déliurance,
Des fers d'vn tyran furieux,
Sa main déploya la puiſſance,
De ſes efforts victorieux:
Sa clemence Paternelle
Pour nous ſe montre eternelle.

De la Mer ouurant les entrailles,
Il fit en ce moment fatal,
Des flots liquides deux murailles
D'vn clair & liquide cryſtal:
Sa clemence Paternelle
Pour nous ſe montre eternelle.

Pour ſon Peuple il fendit les ondes,
Et ſa Grace eſtant leur flambeau,
Au milieu des vagues profondes
Leur ouurit vn chemin nouueau
Sa clemence Paternelle

Pour nous ſe montre eternelle.

Mais la mer pour luy fauorable,
Auec horreur enſeuelit
Le camp d'vn Prince deteſtable,
Dans les abyſmes de ſon lit;
Sa clemence Paternelle
Pour nous ſe montre eternelle.

Il ſeruit de celeſte guide,
Parmy les deſerts écartez,
A ce peuple touſiours perfide,
Et rebelle à ſes volontez:
Sa clemence Paternelle
Pour nous ſe montre eternelle.

Des Rois que leur fortes armées
Enfloient d'vn temeraire orgueil,
Il a les forces conſumées,
Et couché la gloire au cercueil:
Sa clemence Paternelle
Pour nous ſe montre eternelle.

Ni Sehon ſi fier de courage,
Ni ſes ſoldats ſi genereux
Ne peurent ſoûtenir l'orage,
Que ſa main fit tomber ſur eux;
Sa clemence Paternelle
Pour nous ſe montre eternelle.

Og que Bazan auoit pour Maiſtre
Sentit les traits de ſon courroux,
Et dans ſa mort il fit paraiſtre
Qu'il eſt de ſa gloire jaloux:
Sa clemence Paternelle
Pour nous ſe montre eternelle.

Il donna les puiſſantes villes
De ces peuples & de ces Rois,

Et leurs campagnes si fertiles,
Au Peuple qui suiuoit ses Lois:
Sa clemence Paternelle
Pour nous se montre eternelle.

Israël qui luy rend hommage,
Comme vn fidele seruiteur,
Receut leur païs en partage,
De ce diuin Liberateur:
Sa clemence Paternelle
Pour nous se montre eternelle.

Dans les captiuitez diuerses,
Où son Peuple fut retenu,
Dans nos plus fascheuses trauerses,
Il s'est de nous ressouuenu:
Sa clemence Paternelle
Pour nous se montre eternelle.

Tousiours ses bontez fauorables,
Nous ont puissamment déliurez
Des ennemis inexorables,
Que l'orgueil auoit enyurez:
Sa clemence Paternelle
Pour nous se montre eternelle.

Il n'est si vile creature,
A qui le soin de son amour
Ne fournisse sa nourriture,
Comme il luy conserue le jour:
Sa clemence Paternelle
Pour nous se montre eternelle.

Donques par d'illustres Cantiques
Louëz le Monarque des Cieux,
Qui par des faueurs si publiques
Vous a rendus si glorieux:
Sa clemence Paternelle
Pour nous se montre eternelle.

Celebrez sa magnificence,
Et par de fidelles honneurs
Montrez vostre reconnoissance
Au Seigneur de tous les Seigneurs:
Sa clemence Paternelle
Pour nous se montre eternelle.

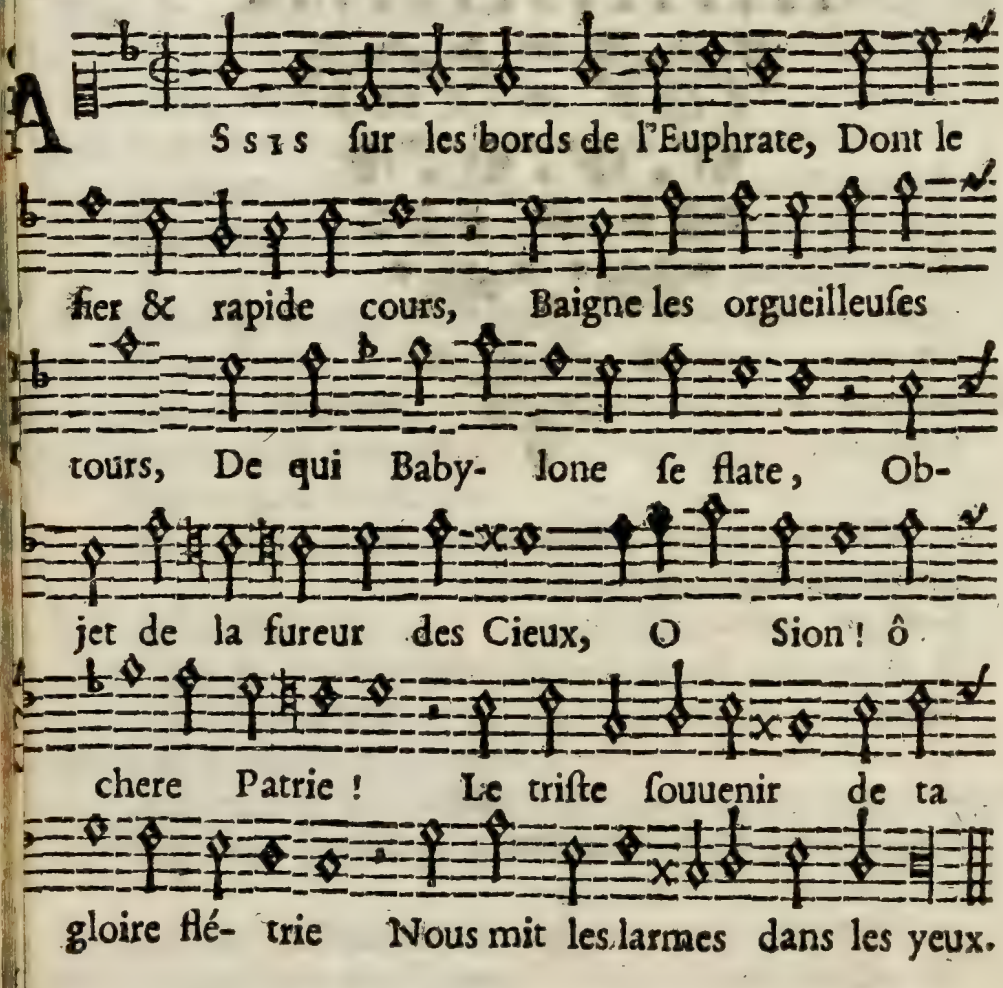
9

PSEAVME CXXXVI.

Super flumina Babylonis, illic sedimus & fleuimus.

ARGVMENT.

Ce Pseaume, fameux par tant de Versions qui en ont esté faites, par tous les Poëtes, comme à l'enuy, a esté composé, selon les Rabins, par les Leuites, durant qu'ils estoient captifs en Babylone, & qu'ils faisoient leur sejour sur les riuages de l'Euphrate, où ils disent qu'ils se retirerent, pour fuïr le commerce des Babyloniens, & pour pouuoir pleurer plus librement le mal heur de leur captiuité.



Nos harpes toutes d'estenduës,
En cét estat où nos douleurs
Ne vouloient de nous que des pleurs,
Estoient aux saules suspenduës;

Mais en cette captiuité
Nos maiſtres pleins de violence
Ne nous permettoient pas de garder le ſilence,
Ni de pleurer en liberté.

Reprenez vos harpes muëttes,
Diſoient ces vainqueurs inhumains,
Chantez-nous ces Cantiques ſaints,
Qu'apprit Sion de ſes Prophetes;
Ce diſcours accreut nos douleurs,
Il nous vint de honte confondre,
Et dans noſtre tranſport, nous n'y puſmes reſpondre
Que par des ſouſpirs & des pleurs.

Comment ferions-nous cét outrage
Aux Hymnes ſacrez de Sion,
Qu'vne barbare Nation
Entendiſt leur diuin langage?
Quel ſacrilege, que des chants
Faits pour celebrer les loüanges
Du Monarque eternel des hommes & des Anges,
Charment l'oreille des meſchans!

O Sion! ſi de ma memoire
Iamais je ſonge à te bannir,
Si de ce charmant ſouuenir
Ie ne fais ma plus grande gloire,
Que je ſente engourdir mes doits,
Qu'auſſi-toſt ma langue ſechée,
Au palais enroüé demeurant attachée,
Perde l'vſage de la voix!

Souuien-toy, grand Dieu des batailles,
Des fureurs des Enfans d'Edom,
Au jour où blaſphemant ton nom
Ils renuerſerent nos murailles,
Où tenant en main le flambeau,
Ils diſoient d'vne voix cruëlle,
„ Des ſuperbes Palais d'vne ville ſi belle

„ Ne faites qu'vn vaſte tombeau.

Sçache, orgueilleuſe Babylone,
Que Dieu qui par tes cruautez
Punit nos infidelitez,
En poudre reduira ton trône,
Heureux celuy de qui la main
Lancera ſur toy le tonnerre,
Et qui nous vengera, par vne juſte guerre,
Des maux de ton joug inhumain.

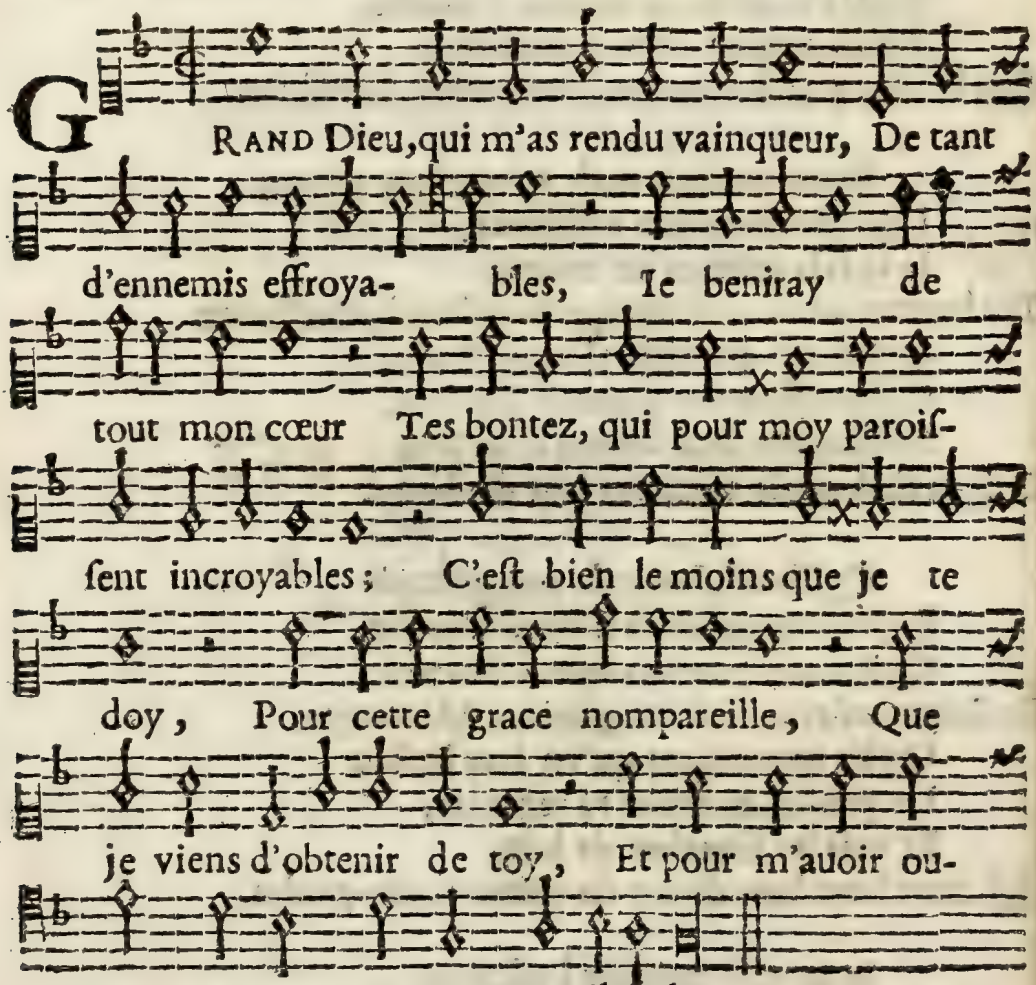
Iuſte main & non pas cruëlle,
Qui ſans qu'on la puiſſe accuſer,
Doit contre la pierre écraſer
Tes fils pendus à la mammelle;
Dieu te fera, dans ce mal-heur,
Voir la vanité de ta gloire,
Et que tes ſeuls pechez t'ont donné la gloire,
Que tu donnes à ta valeur,

PSEAVME CXXXVII.

Confitebor tibi Domine in toto corde meo.

ARGVMENT.

Dauid composa ce Pseaume apres que la mort de Saül l'eut rendu paisible possesseur de la Couronne. Dans la premiere partie, il promet à Dieu de reconnoistre, par ses loüanges, & ses actions de graces en la presence des Grands, les biens qu'il a receus de luy. En la seconde, il proteste qu'il aura tousiours vne ferme confiance en sa protection, & le supplie de le conseruer contre tous ses ennemis.



Imitant les chaſtes ardeurs,
Et le zele pur de tes Anges,

Qui chantent au Ciel tes grandeurs,
Ie veux en leur preſence entonner tes loüanges;
Ie veux, ô Dieu qui m'es ſi bon,
Te rendre hommage dans ton Temple,
I'y celebreray ton ſainct nom,
Et de le celebrer je donneray l'exemple.

Ie diray que m'ayant promis
Le ſceptre en ta miſericorde,
Ta foy, malgré mes ennemis,
Par ta verité ſainte, aujourd'huy me l'accorde;
Que de ces titres glorieux,
Dont l'homme en la terre t'appelle,
Tu témoignes, ô Roy des Cieux,
Que le plus grand pour toy, c'eſt celuy de Fidelle.

Dans quelque mal, en quelque temps,
Que j'implore ton aſſiſtance,
Ie te fais pitié, tu m'entens,
Tes bontez dans mon cœur redoublent la conſtance;
Qu'en cét exemple tous les Rois,
Connoiſſant ton pouuoir ſuprême,
Soûmettent leur ſceptre à tes loix,
Et de ta ſeule main tiennent leur diadéme.

Qu'ils celebrent de ton pouuoir
En tout temps cette illuſtre marque,
Qu'en mes jours tu leur as fait voir,
De Berger m'ayant fait vn glorieux Monarque;
Qu'ils apprennent qu'en leur beſoin
De prés les humbles tu regardes,
Et vois les ſuperbes de loin,
Qui cherchent hors de toy de vaines ſauue-gardes.

Ie ne puis craindre l'aduenir;
Car quelque mal qui l'enuironne,
Tu le feras bien-toſt finir,
Tu défendras touſiours l'honneur de ma couronne,
Ta fureur ſur mes enuieux

Exercera ſa violence,
Et dans vn repos glorieux,
Aux pieds ie fouleray leur barbare inſolence.

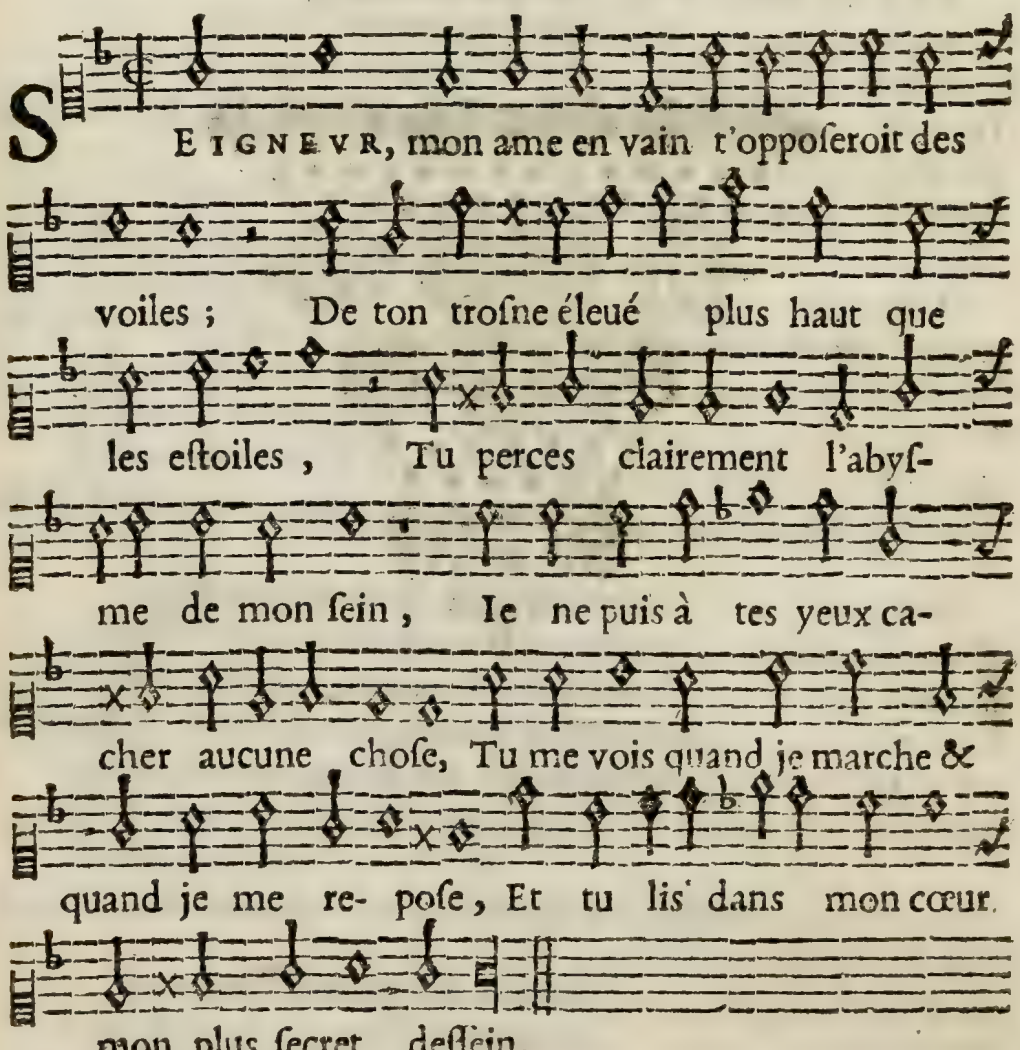
Acheue donc par ta bonté
L'œuure dont elle eſt l'origine,
Eſtablis mon authorité,
Diſſipe les projets d'vne guerre inteſtine;
Fay qu'en paix je coule mes jours,
Deſia ta promeſſe t'engage;
A m'honorer de ton ſecours,
Et ta main me ſauuant, ſauuera ſon ouurage.

PSEAVME CXXXVIII.

Domine probasti me & cognouisti me.

ARGVMENT.

Ce Psaume est vn des plus excellens que nous ayons en tout le Psautier, soit pour le sujet lequel y est traitté, soit pour les façons de parler, dont Dauid s'y est seruy. On le peut appeller le Panegyrique de la science de Dieu, à qui rien n'est caché, & qui conuoist mieux nos pensées, que nous ne faisons nous mesmes.



Ce cœur qui sçait si mal vser de sa franchise,
Tantost estime vn bien, & tantost le mépriſe,

C'eſt vn roſeau fragile à tous vens agité;
Mais d'vn ferme regard tu connois ſes penſées,
Ses deſirs criminels, ſes fureurs inſenſées,
Et les hardis projets que fait ſa vanité.

Ie fais pour te tromper mille deſſeins friuoles,
Car auant que ma langue ait formé les paroles,
Tu ſçais de mon eſprit les diuers mouuemens,
Mon eſprit parle à toy quand ma bouche eſt muëtte,
Et ta propre lumiere eſt l'vnique interprete,
Qui te découure à nud mes ſecrets ſentimens.

Adorable Soleil, à qui tout doit ſon eſtre,
Le paſſé ne ſçauroit à tes yeux diſpareſtre,
L'aduenir t'eſt preſent, tout cede à ton pouuoir,
Ta main qui m'a formé fait voir tant de merueilles,
Qu'apres vn long trauail & de penibles veilles,
Ie puis les admirer, & non les conceuoir.

Si me voulant plonger dans les ſales delices
Ie croy me dérober à tes juſtes ſupplices,
Par qui tu ſçais venger le mépris de tes loix;
Où pourrois-je, Seigneur, rencontrer vn aſyle?
Quel effort contre toy ne ſeroit inutile?
Et contre ton pouuoir quel eſt celuy des Rois?

Bien que trouuant dans l'air des routes inconnuës,
D'vn vol audacieux je trauerſe les nuës,
Et que j'arriue, enfin juſques au Firmament;
Au lieu d'y rencontrer vn fidelle refuge,
N'y trouueray-je pas le troſne de mon Iuge?
Et pourray-je ſouffrir ſon regard ſeulement?

Quand je m'enfermerois dans les grottes profondes,
Que le vaſte Ocean couure deſſous ſes ondes,
Ou que je deſcendrois juſqu'au fond des Enfers;
Pourrois-je m'eſloigner de ta ſainte preſence,
Et quand ta main voudroit punir mon inſolence,
Leurs abyſmes profonds ſeroient-ils pas ouuers?

Autrefois sur le point de contenter la flame,
Qu'vn injuste desir allumoit dans mon ame,
I'ay tenu ce discours qui me remplit d'horreur,
Pourquoy dans les trauaux consumay-je mon âge?
Si je prens les plaisirs où mon ardeur m'engage,
La nuit qui couure tout, couurira mon erreur.

O projets insensez! ô superbe ignorance!
O dessein sacrilege! ô funeste esperance!
Seigneur, la nuit pour toy n'a point d'obscuritez,
Et tes yeux où reluit la splendeur de ta gloire,
Dans le jour le plus pur, dans l'ombre la plus noire,
En tout temps, en tous lieux, ont de mesmes clartez.

Ie ne sçauroistromper ta claire connoissance,
Comme je ne sçaurois oster à ta puissance
Vn empire absolu sur mon trône, & sur moy;
Mon ame est par amour à ce joug asseruie,
Dés le sein maternel tu pris soin de ma vie,
Et je ne veux regner, ni viure que pour toy.

Tant de corps merueilleux qui composent le monde
M'offrent vne matiere agreable & feconde,
Pour loüer tes bontez, & vanter ton pouuoir;
Mais je trouue en moy-mesme vne amas de merueilles
Où luisent mieux encor tes bontez nompareilles,
Et mon debile esprit ne les peut conceuoir.

Mon corps est ton chef-d'œuure, il faut que je l'auouë
Toy qui seul l'as tiré d'vne masse de bouë,
Tu connois seul aussi son veritable prix,
Nos muscles & nos nerfs, nos veines, nos arteres,
Auant qu'estre formez dans le sein de nos meres,
Dans ton liure diuin se faisoient voir escrits.

Grand Dieu, que ta bonté pour l'homme est liberale!
Que de riches tresors dans son ame elle estale!
Que pour luy tes dessеins sont grands, sont glorieux!
Que pour luy ton amour a de douces caresses!

Qu'il

Qu'il eſt inépuiſable en ſes ſaintes largeſſes!
Et que d'vn vif éclat il éblouït mes yeux!

On conteroit pluſtoſt les arenes volantes
Que voit voler l'Afrique en ſes plaines brulantes,
Que les miracles faits en faueur des humains,
I'y penſe auec plaiſir au leuer de l'Aurore,
Lors que le jour s'éteint, je les contemple encore;
Mais pour les conceuoir tous mes efforts ſont vains.

Que tardes-tu, Seigneur, à lancer le tonnerre,
Sur ces hommes de ſang, ces monſtres de la Terre,
Qui diſent qu'à tes loix ils ne ſont pas ſoûmis,
Que de leurs vains projets tu n'as point connoiſſance,
Qu'ils feront malgré-toy tomber ſous leur puiſſance
Les plus fortes citez qu'habitent tes amis.

Ie voy bien ſur leur front reluire ton image;
Mais quand je voy leur cœur, loin de te rendre hommage,
D'vn venin furieux contre toy s'enflamer,
Ie croy que le reſpect me tiendroit lieu de crime,
Que le plus rude zele eſt le plus legitime,
Et que ſans les haïr on ne te peut aymer.

Non, je ne marche point dans leurs ſentiers iniques,
Ie ne prens point de part, à leurs deſſeins tragiques,
Leurs ſanglans attentats me donnent de l'horreur,
Et lors que ſans reſpect de ta gloire ſuprême
Leur bouche contre toy vomit quelque blaſpheme,
Ie me ſens émouuoir d'vne ardente fureur.

I'endure ſans regret les injuſtes murmures,
Les rebelles projets, les brutales injures
D'vn peuple à qui les Rois ſont touſiours odieux;
Mais pour les ennemis de ton nom adorable,
Comme ma haine eſt juſte, elle eſt inexorable,
Et je ne puis ſouffrir leurs traits audacieux.

Par cét œil qui voit tout penetre dans mon ame,

Lis au fond de mon cœur, voy quel objet l'enflame,
Voy si de la vengeance il garde les desirs,
Si la soif des tresors incessamment le ronge,
S'il fuit la verité, s'il ayme le mensonge,
Et s'il n'est pas constant dans tous ses déplaisirs.

6

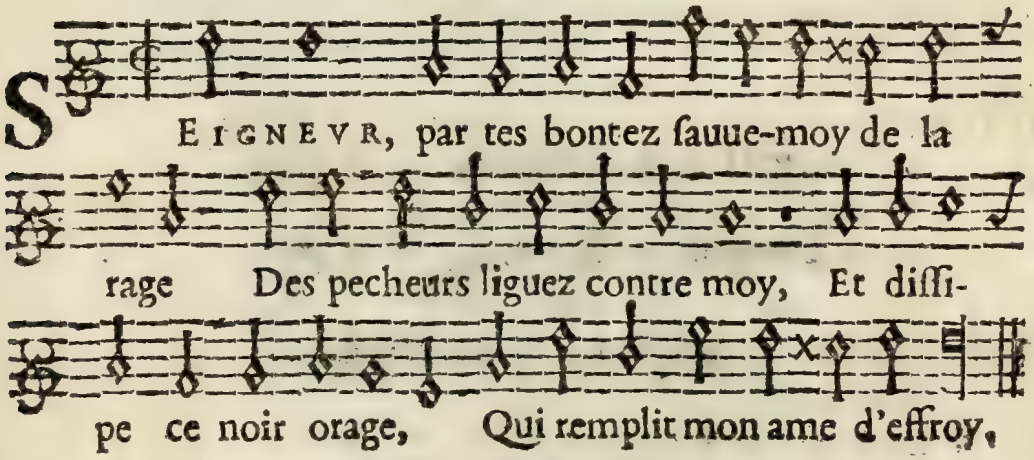
Apres auoir connu que mes flames sont saintes,
Que mon cœur est sensible à tes seules atteintes,
Protecteur de Iacob, ne m'abandonne pas;
Que je marche tousiours sous ta viue lumiere,
Tu donnes la couronne au bout de la carriere,
Et je croy l'obtenir si tu guides mes pas.

PSEAVME CXXXIX.

Eripe me Domine ab homine malo.

ARGVMENT.

Ce Pſeaume fut composé contre Doëg, & les habitans de Ziph, qui calomnioient le Prophete, aupres de Saül. En la premiere partie, il prie pour ſon ſalut. En la deuxiéme, il fait des imprecations contre ſes ennemis, ou pluſtoſt il prophetiſe ce qu'il leur arriuera. En la troiſiéme, il témoigne auoir vne ferme confiance en Dieu, pour ſon ſalut, & pour la ruine de ſes ennemis.



Leur cœur ne ſe nourrit que de deſſeins tragiques,
Pour me porter dans le tombeau
Tous les jouts leurs troupes iniques
Me liurent vn aſſaut nouueau.

La haine a contre moy leurs langues aiguiſées,
Comme la langue du ſerpent,
Et ſur leurs levres embraſées
Des aſpics le venin s'épand.

Arreſte donc, Seigneur, l'horrible violence,
De ces ennemis inhumains,
Sauue-moy de leur inſolence,
Viens me retirer de leurs mains.

Leur brutale fureur ne ſonge qu'à ma perte,

Leur haine à toute heure l'attend,
Et par vne trame couuerte
Leur orgueil des pieges me tend.

Leur rage inexorable au chemin où je passe
Tend des pieges de tous costez;
Mais le Seigneur m'a fait la grace
De les auoir tous éuitez.

O Seigneur, ay-je dit, tu sçais bien que sans feinte
En toy tout mon espoir j'ay mis,
Preste donc l'oreille à ma plainte,
Sauue-moy de mes ennemis.

O Seigneur, ô Seigneur, j'ay d'vne autre tempeste
L'effort par ton ayde vaincu,
Ta main a, pour sauuer ma teste,
Seruy d'impenetrable écu.

Qu'aujourd'huy je te trouue également propice;
Aux pecheurs oste le plaisir
De voir leur superbe malice
Triompher selon leur desir.

Ne m'abandonne pas à leur brutale rage,
De peur que la prosperité,
Dans leur audacieux courage,
N'augmente la temerité.

Fay-leur bien-tost sentir les maux qu'ils me desirent,
Et que ces traits si dangereux,
Que leurs médisances me tirent,
Ne soient funestes que pour eux.

Que des charbons ardens sur ces perfides tombent,
Que l'opprobre à leurs maux soit joint,
Qu'à leurs miseres ils succombent,
Et qu'elles ne finissent point.

Le médiſant que ronge vne maligne enuie,
Ne peut auoir vn heureux ſort,
Du pecheur la meſchante vie
Attire vne meſchante mort.

Ma foy n'en peut douter, mon Dieu fera iuſtice
Au pauure qui n'a point d'appuy,
Et ſon ſecours ſera propice
Au juſte qui s'adreſſe à luy.

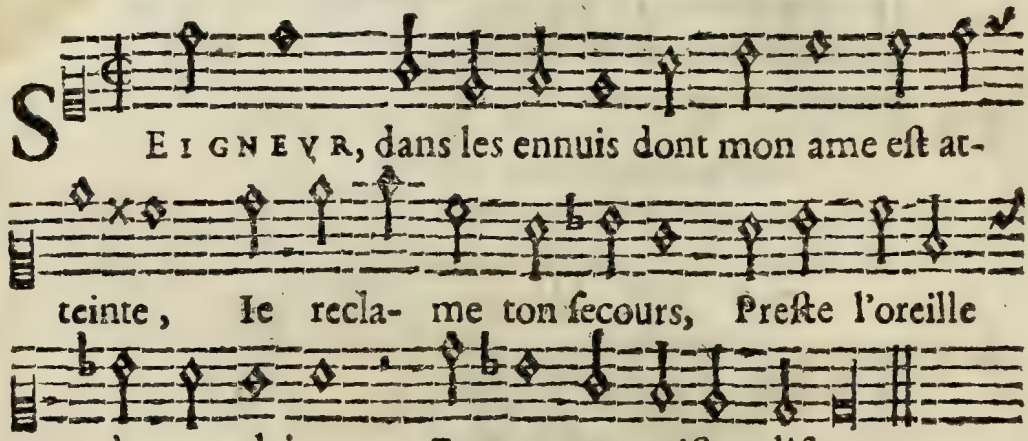
Les juſtes, ô grand Dieu, beniront ta vengeance,
Ils confeſſeront tes bontez,
Ils marcheront en ta preſence,
Pour accomplir tes volontez.

PSEAVME CXL.

Domine clamaui ad te, exaudi me.

ARGVMENT.

Dauid eſtant contraint de s'enfuïr, pour éuiter la fureur de Saül, demande à Dieu qu'il modere tellement ſon eſprit & ſa langue, qu'il ne ſe porte à aucune action ou parole d'impatience, & ſur la fin, qu'il le deliure de ſes ennemis, & les faſſe perir.



Que mon humble priere à ton troſne paruienne,
Comme vn agreable encens,
Et de tes bontez obtienne
L'appuy de tes bras puiſſans.

Vers toy leuant les mains pour fléchir ta juſtice,
De meſme œil daigne les voir
Que tu fais le ſacrifice,
Qui t'eſt offert chaque ſoir.

Mets, Seigneur, à ma bouche vne garde bien forte,
En ma longue affliction,
A mes levres, pour leur porte,
Donne la diſcretion.

Ne ſouffre dans mon cœur ni menſonge, ni ruſes,

De peur qu'oubliant ta Loy,
Ie ne cherche des excuſes,
Pour me ſeparer de toy.

Oſte-moy tout commerce auec ceux dont les vices
M'auroient bien-toſt infecté,
Ne permets que leurs delices
Corrompent ma pureté.

Que par d'aigres diſcours le juſte me corrige,
I'ayme ſa ſeuerité,
Lors qu'il me bleſſe il m'oblige
Ma bleſſure eſt ma ſanté.

I'en ayme mieux ſentir les traits les plus ſeueres,
Que ſi des hommes ſans foy
Des loüanges menſongeres
Verſoient des parfums ſur moy.

Ie te ſupplie, ô Dieu de grauer dans mon ame
L'horreur de leurs faux plaiſirs,
De me garder de la flâme
De leurs injuſtes deſirs.

Ceux qui ſuiuent mes pas, dans vn lieu ſi ſauuage,
De leur Prince ont pû ſçauoir,
Combien doux fut mon langage
Quand je l'eus en mon pouuoir.

Eux ni luy n'en ont plus ſentiment ni memoire,
Mon pardon, par ſon éclat,
A d'vne rage plus noire
Remply le cœur d'vn ingrat.

Comme lors qu'en vn bois on fend auecque force
Vn Arbre aux larges rameaux,
On voit que ſa dure eſcorce
Eclate en mille morceaux.

Ainſi ſous leur fureur ma defenſe ſuccombe,
Nos os ſecs & conſumez
Hors du repos de la tombe
Sur la terre ſont ſemez.

Mais en ce triſte éclat où la mort ſemble preſte
D'obliger mes enuieux,
Mon Dieu, deſſus toy j'arreſte
Et mon eſpoir, & mes yeux.

Garde-moy de tomber, ô Seigneur débonnaire,
Dans les pieges qu'ont tendus
Ceux qui dans l'art de mal-faire
Si fameux ſe ſont rendus.

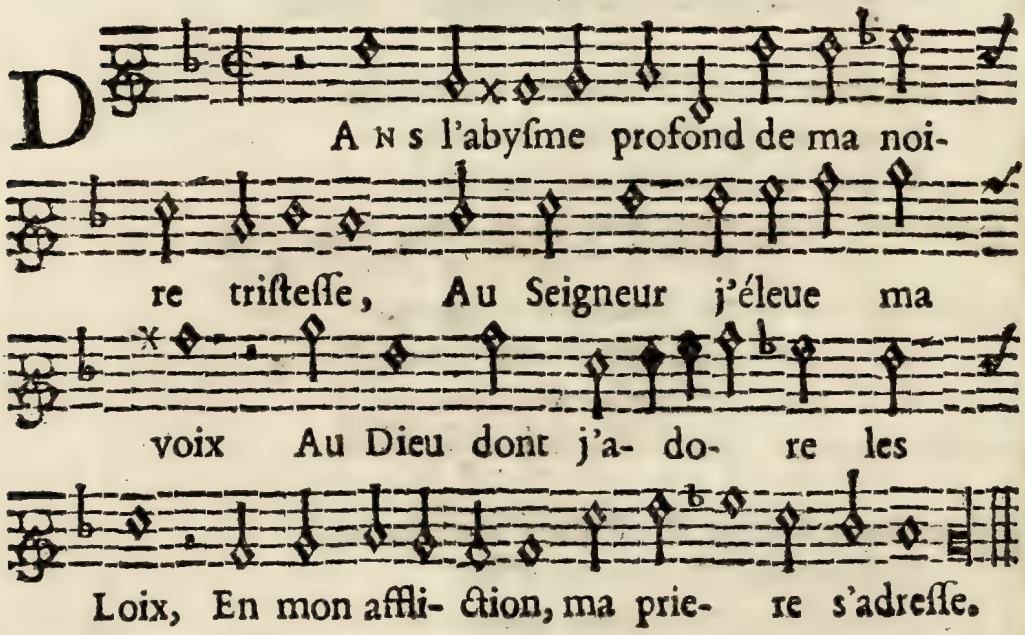
Qu'ils ſoient pris aux filets, où leur fureur extrême
S'attendoit de m'attraper;
Et par ta bonté ſuprême
Fais que j'en puiſſe échapper.

PSEAVME CXLI.

Voce meâ ad Dominum clamaui.

ARGVMENT.

Le titre de ce Pſeaume nous en montre le ſujet, car il porte, Oraiſon de Dauid, lors qu'il eſtoit dans la cauerne. *Quelques Interpretes veulent que ce ſoit celle d'Engaddi où il ſe cacha, ſe voyant enuironné de l'armée de Saül. Les autres veulent que ce ſoit celle qui eſt nommée Odolla, où il ſe retira, eſtant échappé de la Cour du Roy Achis, comme on lit au 1. Liure des Rois, chapitre 22. mais cette diſpute eſt de peu de conſequence. Dauid demande en ce Pſeaume, d'eſtre deliuré d'vn peril tres-éminent, afin de pouuoir loüer Dieu, & luy rendre de publiques actions de graces. Il peut eſtre auſſi rapporté à Ieſus-Chriſt en ſa Paſſion, dans laquelle il ſe vid abandonné de tout le monde.*



Deuant ſon trône auguſte, & ſa Majeſté ſainte
Mon cœur s'ouure auec liberté,
Et plein d'eſpoir en ſa bonté,
Ie luy dis tous les maux dont mon ame eſt atteinte.

Grand Dieu dans les assauts de ce terrible orage,
Qui gronde auec tant de fureur,
Tu vois qu'vne juste terreur
Trouble mon jugement, & m'oste le courage.

Mes cruëls ennemis dont les vœux sacrileges
N'ont pour objet que mon trépas,
Par tout où j'adresse mes pas
Me font sentir leur haine, & me tendent des pieges.

Helas, je ne vois point que personne paroisse,
Qui dans vn peril si certain,
Pour m'ayder, me tende la main,
Qui plaigne mon mal-heur, & qui me reconnoisse.

Le sort en est jetté, je vay perdre la vie,
En vain je songe à me cacher,
La fuite ne peut empescher
Qu'enfin je ne succombe aux efforts de l'enuie.

Mais dans l'extremité d'vn estat si funeste,
Seigneur, j'implore ton secours,
Espoir & gloire de mes jours,
I'attens ma liberté de ton aide celeste.

Daigne par tes bontez écouter ma priere,
Mon mal à son comble est venu,
Et si je ne suis soustenu
La mort va pour jamais me rauir la lumiere.

Appuy des innocens, sauue mon innocence,
Défens-moy du barbare effort
De ceux qui conspirent ma mort,
Et qui pour l'auancer n'ont que trop de puissance.

De ce sombre rocher dont l'horreur m'épouuante,
Ou plustost de ce monument,
Fay-moy sortir heureusement,
Et respons par ta grace à ma fidelle attente.

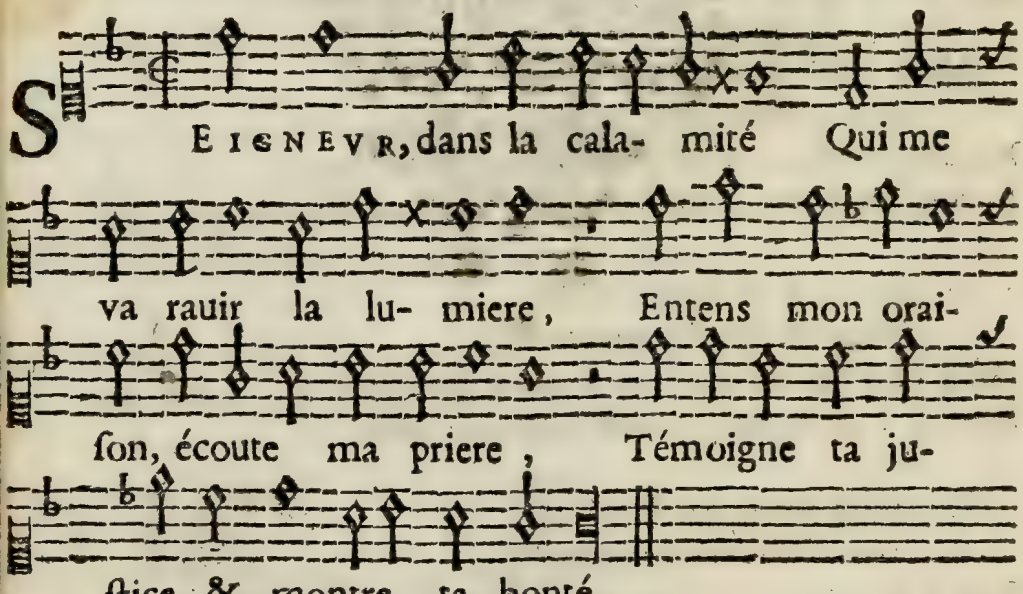
Que tes puissantes mains à ce coup me défendent,
C'est ce qui va faire en ces lieux
Benir ton pouuoir glorieux,
Et c'est ce que pour moy tous les justes attendent.

PSEAVME CXLII.

Domine exaudi orationem meam.

ARGVMENT.

Nous apprenons du titre de ce Pſeaume, ſelon les Grecs & les Latins, qu'il a eſté composé par Dauid, lors qu'Abſalon luy faiſoit la guerre : Il demande à Dieu vne prompte deliurance de ſes ennemis, luy expoſant ſa foibleſſe, & il proteſte que c'eſt pluſtoſt pour la gloire de ſon nom, que pour ſon repos particulier. Les Hebreux veulent qu'il ait le meſme ſujet que le precedent.



Ne viens point, ô Dieu tout-puiſſant,
Examiner mon innocence,
Le plus ſaint des mortels ne peut en ta preſence,
Si tu le veux juger, ſe trouuer innocent.

Le barbare qui me pourſuit,
Auec vne audace felonne,
Me veut oſter la vie en m'oſtant la couronne,
Et contre ſa fureur nul eſpoir ne me luit.

Au lieu de ces Palais ſi beaux,

Qu'il faut qu'au rebelle je quitte,
Mort de crainte & d'ennuy parmy les morts j'habite,
Et cherche mon asyle au sein de leurs tombeaux.

Mais en cét estat rigoureux,
Ie me ressouuiens des merueilles,
Qu'en de mesmes dangers, & des peines pareilles
Nos Peres autrefois t'ont veu faire pour eux.

Vers-toy donc je leue mes mains,
En toy seul mon espoir s'appuye;
Les guerets alterez souhaitent moins la pluye,
Que je ne fais ton aide en mes maux inhumains.

Mon Dieu, secours-moy promptement,
Sans differer entens ma plainte,
Mon esprit est troublé d'vne mortelle crainte,
Et mon mal me conduit au bord du monument.

A mes yeux ne te cache pas;
En cette funeste auanture,
Où le cruël excés des peines que j'endure,
Me fait à tous momens redouter le trépas.

Fay-moy sentir dés le matin,
Ton assistance paternelle,
Puis que tout mon espoir n'est fondé que sur elle,
Dans le trouble où me met mon funeste destin.

Montre, s'il te plaist, à mes yeux
Quelque asyle où je me retire,
Puis que touſiours mon ame au fort de son martyre
A recherché l'appuy de ton bras glorieux.

Sauue-moy de mes ennemis,
Puis qu'entre tes bras je me jette,
Rens à ta volonté ma volonté sujette
Puis que, comme à mon Dieu, mon esprit t'est soûmis,

Que ta faueur comme vn doux vent
Me meine en vn port d'asseurance,
Pour l'honneur de ton nom haste ma deliurance,
Et par vn prompt secours fais d'vn mort vn viuant.

Mes desirs seront écoutez,
Tu soulageras ma misére,
Mes cruëls ennemis sentiront ta colere,
Et tu me vengeras de leurs brutalitez.

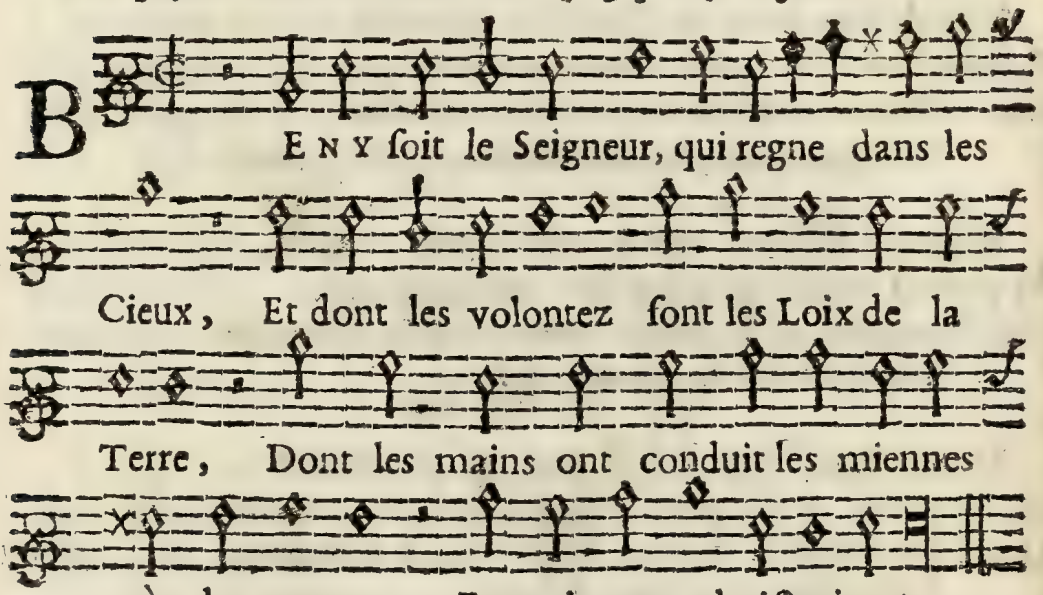
Tu perdras mon persecuteur,
Et les complices de sa rage;
Mais tu me sauueras de ce mortel orage,
Et me rendras la paix, comme à son seruiteur.

PSEAVME CXLIII.

Benedictus Dominus Deus meus.

ARGVMENT.

Le titre de ce Pſeaume chez les Grecs & les Latins, eſt, contre Goliath. *Ie penſe toutefois, qu'il faut l'eſtendre au temps, auquel tous les Iſraëlites, s'eſtans ſouſmis à Dauid, les Philiſtins furent repouſſez pour la ſeconde fois, comme il eſt écrit au 2. liure des Rois, chap. 3. Selon les Hebreux, les verſets 13. 14. & ſuiuans, s'entendent des Iſraëlites, & de la felicité temporelle, par laquelle Dieu recompenſoit leur fidelité à ſon ſeruice : Mais ſelon les Grecs & les Latins, ils s'entendent des meſchans, & de leur poſterité en ce monde, & j'ay ſuiuy ce ſens.*



Pour moy rien ne ſçauroit épuiſer ſa bonté,
Son ſein eſt mon aſyle, il ſouſtient ma foibleſſe,
Il ſoulage mes maux, il guerit ma triſteſſe,
Et me donne vn cœur indonté.

Son bras a par le mien défait mes ennemis
Il eſt mon protecteur, il eſt mon eſperance,
Il affermit mon troſne, & veut qu'à ma puiſſance
Son peuple meſme ſoit ſouſmis.

Grand Dieu, qu'eſt-ce que l'homme, & qui peut t'obliger
A montrer à ſes yeux tes grandeurs immortelles,
A guerir ſes douleurs, à prendre ſes querelles,
A le défendre, à le venger?

Qu'il ſe flate s'il veut d'vn honneur deceuant,
Euſt-il & des grandeurs & des treſors ſans nombre,
Ses jours qu'il croit ſi longs ſe paſſent comme vne ombre,
Et ſa vie eſt vn peu de vent.

Seigneur, deſcends du Ciel où je leue les yeux,
Allume des éclairs, forme vn bruyant tonnerre,
Et des monts les plus hauts qui couronnent la terre,
Fay fumer le front glorieux.

Voy de mes ennemis l'inſolent appareil,
Tonne, lance ſur eux tes fléches enflamées,
Iette l'eſtonnement dans leurs fieres armées,
Confons leur perfide conſeil.

Seigneur, deliure-moy de ces dangers mortels,
Appaiſe la tempeſte, empeſche mon naufrage,
Pour l'honneur de ton nom ſauue-moy de l'outrage
Des ennemis de tes Autels.

De leur bouche profane il ſort à tout moment
Quelque diſcours ſuperbe, ou bien quelque menace,
Leur cœur eſt plein de rage, & leur eſprit d'audace,
Les crimes ſont leur élement.

Pour moy, j'accorderay les doux tons de ma voix
Aux tons melodieux de ma lire à dix cordes,
Et je diray par tout que tes miſericordes
Souſtiennent le trône des Rois.

Ie diray que ſans toy Dauid eſtoit vaincu,
Que ta puiſſante main détournant la tempeſte
Du glaiue foudroyant qui menaçoit ſa teſte,
Fut ſon impenetrable eſcu.

Seigneur, que cette main me defende touſiours;
Et contre les jaloux de ta gloire immortelle,
Dont la bouche eſt impie, & la main criminelle,
Fay luire ton diuin ſecours.

Qui ne s'eſtonneroit de leur bon-heur conſtant?
On voit croiſtre leurs fils comme de jeunes plantes,
Leur port eſt genereux, leurs dextres ſont vaillantes,
Et leur renom eſt éclatant.

Leurs filles pour les cœurs ont des attraits charmans,
Et dans l'éclat pompeux où chacun les contemple,
Le plus riche Palais le plus ſuperbe Temple
A moins d'éclat & d'ornemens.

Ils n'ont pas ſeulement pour la neceſſité;
Ils ont pour les plaiſirs, ils ont pour les delices,
Ils rencontrent par tout toutes choſes propices
A leur longue felicité.

Nul funeſte accident n'attaque leurs troupeaux,
Tous les efforts des loups contre eux ſont inutiles,
Leurs bœufs ſont pleins de force, & leurs brebis fertiles,
A peine ils content leurs agneaux.

Leur palais ne voit point trembler ſes fondemens,
Tout y naiſt à ſouhait, rien n'y trouble perſonne,
Et pour des grands mal-heurs, jamais il ne reſonne
De cris ny de gemiſſemens.

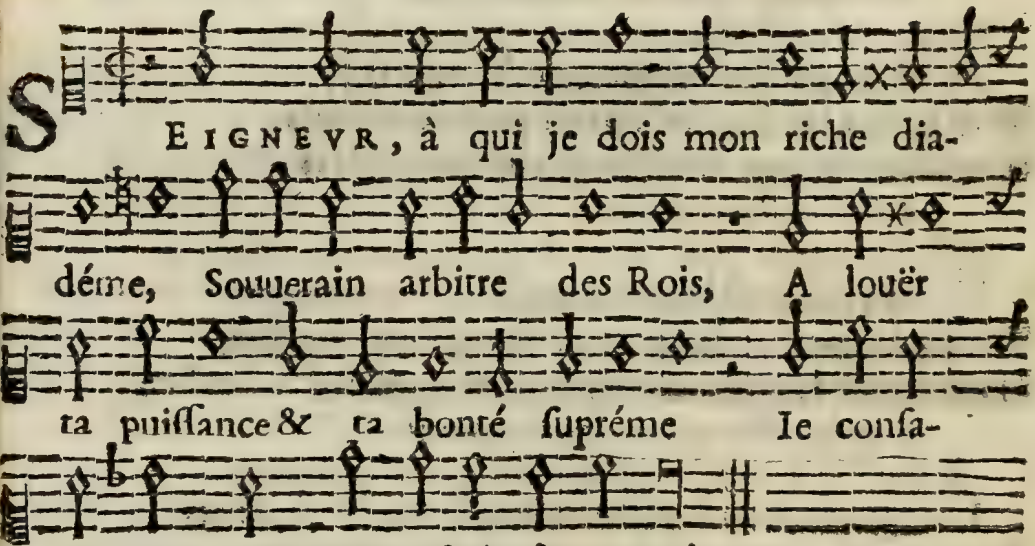
On dit qu'ils ſont heureux, mais on le dit à tort,
Heureux celuy, Seigneur, qui connoiſt ta puiſſance,
Qui t'a pour Protecteur, qui vit dans l'innocence,
Et dont tu gouuernes le ſort!

PSEAVME CXLIV.

Exaltabo te Deus meus rex, & benedicam nomini tuo.

ARGVMENT.

Ce Pſeaume, & ceux qui ſuiuent, ne contiennent autre choſe, que les loüanges des perfections differentes de Dieu, & des effets de ſa puiſſance, de ſa bonté & de ſa ſageſſe, dans le gouuernement des creatures. Les Rabins diſent, que quiconque recitera ce Pſeaume de bouche & de cœur, ſera aſſeuré de la vie eternelle. Il eſt alphabetique, & il n'y manque qu'vne lettre dans l'original, car toutes ſe trouuent dans les autres verſions.



Le plus doux entretien de mes belles journées
Sera de benir ta grandeur,
Et mon zele innocent, par le cours des années,
Augmentera pour ſon amoureuſe ardeur.

Il n'eſt point de grandeur à tes grandeurs pareilles,
Tout eſt petit deuant tes yeux,
Pour donner quelque gloire à tes rares merueilles,
Noſtre eſprit eſt trop foible, & toy trop glorieux.

Nous loü'rons toutefois ces merueilles celebres,

Nous leur conſacrerons nos chants,
Et lors que du tombeau nous verrons les tenebres,
Ton nom ſera pour nous beny par nos enfans.

Ils feront retentir dans leur ſacrez Cantiques
Ton inconceuable ſçauoir,
Tes miracles fameux, tes œuures magnifiques,
Tes immenſes treſors, ton infiny pouuoir.

Ils feront éclater ces miracles terribles,
Par qui ton courroux redouté,
Vainquant nos ennemis qu'on croyoit inuincibles,
Fit craindre ta juſtice, & louër ta bonté.

Pleins de reſſentiment de tes graces inſignes,
Leurs chants ne ſeront que pour toy,
Et ſi de ta grandeur ces chants ne ſont pas dignes,
En montrant leur foibleſſe ils montreront leur foy.

Ta clemence, Seigneur, eſt pour nous ſans limite,
Ta grace ne tarit jamais,
Tu veux par ton amour, non pas par nos merites,
Meſurer tes faueurs, & regler tes biens faits.

A tous ce pur amour faits ſes forces conneſtre,
Et dans ces miracles diuers
Ont voit plus clairement ta puiſſance pareſtre,
Qu'en tout ce que tes mains ont fait dans l'Vniuers.

Seigneur, ſois adoré par tous ces grans ouurages,
Qu'ont formé tes puiſſantes mains,
Mais que ta ſainteté par de plus purs hommages,
Re çoiue vn juſte honneur de la bouche des Saints.

Qu'ils chantent la grandeur de ton pouuoir ſupreſme,
A qui tout pouuoir eſt ſoûmis,
Qui pour ſe conſeruer trouue tout en ſoy-meſme,
Et qui, comme il luy plaiſt, donte ſes ennemis.

Qu'ils racontent ta gloire & ta magnificence,
Et que l'apprenant aux mortels,
Le reſpect en leurs cœurs ſuiue la connoiſſance,
Et leur faſſe à ton Nom éleuer des Autels.

Au cours impetueux des rapides années
Ton regne n'eſt point limité,
C'eſt toy qui des humains regle les deſtinées,
Et ta gloire eſt bornée à ton eternité.

Le Seigneur eſt fidelle en toutes ſes promeſſes,
Et dans ſes œuures il fait voir
Le lumineux éclat, les diuines richeſſes
D'vne ſainteté pure, & d'vn juſte pouuoir.

Sa paternelle main releue ceux qui tombent,
Elle defend les oppreſſez,
Empéche qu'à leurs maux enfin ils ne ſuccombent,
Garde ceux qui ſont ſains, & guerit les bleſſez.

Sa main eſt le ſouſtien de toute la nature,
Deſſus tout elle eſtend ſes ſoins,
Fournit aux animaux leur propre nourriture,
Et s'abbaiſſe à pouruoir à leurs moindres beſoins.

Ouure-t-il cette main; il en coule des graces,
Sur tout ce qui vit icy bas,
Par tout de ſa faueur elle laiſſe des traces,
Et le plus vil objet ne la rebute pas.

En tout ce que Dieu fait, il eſt ſaint, il eſt juſte,
Et ſa ſupréme authorité,
Qui ſoûmet tous les Roys à ſon pouuoir auguſte,
Elle-meſme eſt ſouſmiſe à ſa ſainte equité.

Il ne s'éloigne point de celuy qui l'adore,
Sa clemence l'ayde touſiours,
Mais il veut que le cœur, quand la bouche l'implore,
Deuienne par la foy digne de ſon ſecours.

Il eſt propice aux vœux des ames qui le craignent,
Il contente tous leurs deſirs,
Il leur preſte l'oreille auſſi-toſt qu'ils ſe plaignent,
Et donne vn prompt remede à tous leurs déplaiſirs.

Ceux dont il eſt aymé l'ont pour leur ſauuegarde,
Il en a des ſoins amoureux,
Des pecheurs inſolens le ſupplice il retarde,
Mais le retardement le rend plus rigoureux.

Puis que touſiours pour moy ſa prouidence veille,
Qu'il eſt mon eternel appuy,
Ie veux touſiours louër ſa bonté nompareille,
Et regner deſormais moins pour moy que pour luy.

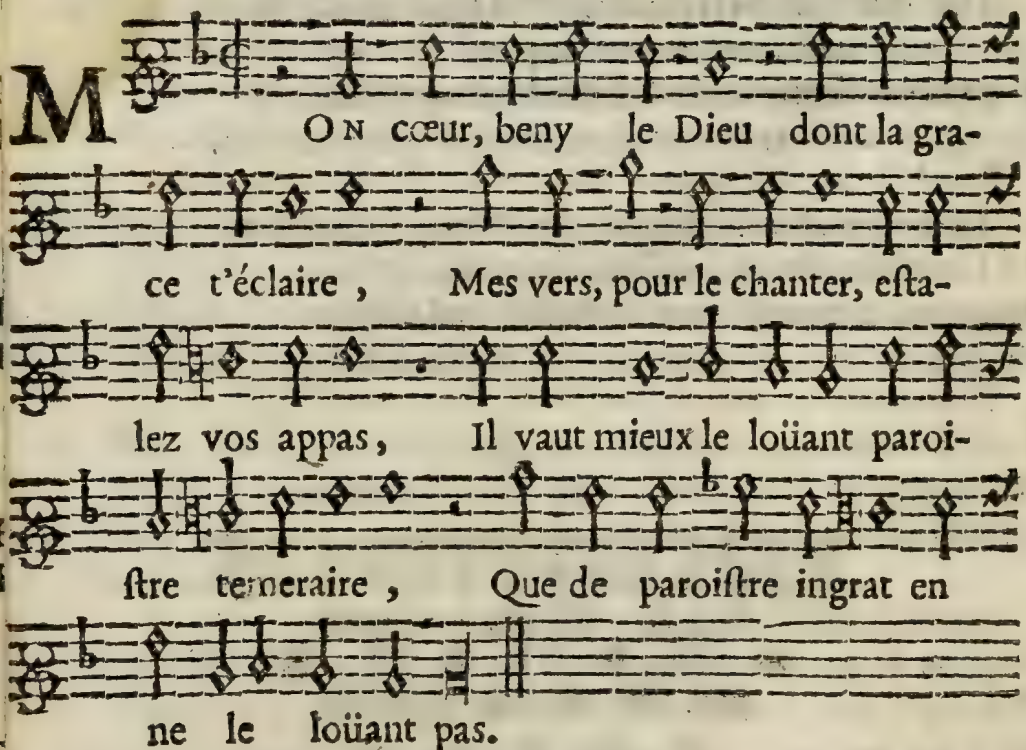
Mais puis que de ſon ſoin les effets admirables
S'étendent ſur tous les mortels,
Que tous reconnoiſſant ſes faueurs adorables
Beniſſent ſon ſaint nom au pied de ſes Autels.

PSEAVME CXLV.

Lauda anima mea Dominum.

ARGVMENT.

En ce Pſeaume, Dauid s'excite ſoy-meſme à loüer Dieu, & excite les hommes à mettre toute leur confiance en ſa bonté, & en ſa puiſſance, par la deſcription des effets de l'vne & de l'autre, en faueur de ceux qui ont beſoin de ſon ſecours.



Au Monarque eternel des hommes & des Anges,
Ie veux par mes chanſons témoigner mon amour,
Et je veux en ceſſant de chanter ſes loüanges,
Ceſſer de contempler la lumiere du jour.

Mortels, ne fondez pas vne ferme eſperance,
Sur le puiſſant ſecours des plus grands Potentats,
Sans le diuin ſecours ils n'ont pas la puiſſance
De défendre leur vie, & ſauuer leurs eſtats.

Ces fameux Conquerans dont le bras eſt vn foudre,

Par les mains de la mort ſont enfin deſarmez,
Dans le ſein de la terre ils retournent en poudre,
Comme ils en ſont ſortis, comme ils en ſont formez.

Ces ſuperbes grandeurs, dont ils nous éblouïſſent,
Eteignent leur éclat en ce fatal moment,
Leurs inſolens deſſeins en l'air s'éuanouïſſent,
Et leur gloire les quitte au bord du monument.

Bien-heureux les mortels dont Dieu prend la defenſe,
Qui dans leur Souuerain ont vn fidelle appuy,
Qui jamais vainement n'implorent ſa clemence,
Et qui dans tous leurs maux ne recourent qu'à luy.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que voſtre eſpoir s'y fonde,
Comme il eſt plein d'amour, il eſt plein de pouuoir,
Il a formé de rien le Ciel, la Terre & l'Onde,
Et toutes ces beautez que le monde fait voir.

Touſiours la verité ſe trouue en ſes promeſſes,
Il aſſiſte touſiours ceux qui ſont opprimez,
Sur les pauures touſiours il répand ſes richeſſes,
Et touſiours ſa bonté nourrit les affamez.

Il briſe tous les fers dont on charge les juſtes,
Dans les plus noires nuits il leur ſert de flambeau,
Et ſouuent il conduit ſur des troſnes auguſtes,
Ceux que leur triſte ſort conduiſoit au tombeau.

Il eſt leur Protecteur lors qu'on les perſecute,
Si l'on court pour les perdre, il court pour les ſauuer,
Et ſi leurs foibles corps ſont meurtris de leur cheute,
Il guerit leur bleſſure, & les vient releuer.

L'innocent orphelin en luy rencontre vn Pere,
Il ſecourt l'eſtranger abandonné de tous,
Et quand la triſte vefue en ſa faueur eſpere,
Par l'aide qu'il luy donne il luy tient lieu d'eſpoux.

Autant que pour les bons il se montre propice,
Autant pour les méchans il paroist rigoureux,
Il rompt tous leurs desseins, il confond leur malice,
Et leurs pieges mortels ne le sont que pour eux.

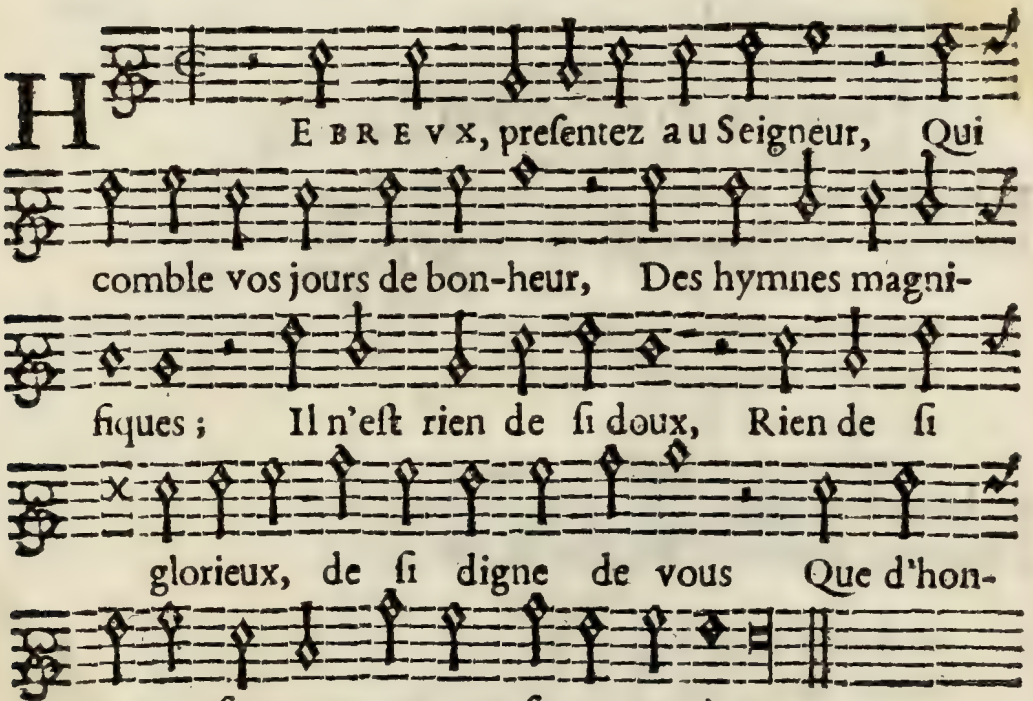
Merueilleuse Sion, n'es-tu pas fortunée,
De viure sous les loix d'vn adorable Roy,
Dont la gloire n'est point dans les siecles bornée,
Et qui de tant de biens recompense ta foy?

PSEAVME CXLVI.

Laudate Dominum, quoniam bonus est.

ARGVMENT.

Ce Pseaume semble auoir esté composé apres le retour de la captiuité de Babylone ; c'est vn Panegyrique de Dieu, à la loüange duquel les hommes sont inuitez par la meditation de ses merueilles.



C'est vn deuoir reconnoissant
Qu'il faut rendre au Dieu Tout-puissant,
Qui rompt nostre seruage,
Et qui par son secours,
Des hauts murs de Sion, & de ses grandes tours
Nous a fait auancer le somptueux ouurage.

Par luy nous sommes rassemblez,
Les craintes qui nous ont troublez
Ont fait place à la joye,
Les ris chassent les pleurs,

Vn doux repos ſuccede à de longues douleurs,
Et ſa bonté pour nous ſes richeſſes déploye.

De ces feux dont le Ciel reduit,
Et qui de la profonde nuit
Percent le voile ſombre,
Il connoiſt clairement
La beauté, le pouuoir, le nom, le mouuement,
La courſe, les aſpects, l'influence, & le nombre.

Rien n'eſt égal à ſon pouuoir,
L'eſprit ne le peut conceuoir,
Tout le craint, tout l'admire,
Tout cede à ſa grandeur,
Et luy ſeul peut ſonder l'auguſte profondeur
De ce ſage conſeil qui regit ſon Empire.

Dans cét eſtat ſi glorieux,
Deſſus l'humble il jette les yeux,
Il en prend la défence,
Comme il abbat l'orgueil,
Et du troſne éclatant porte dans le cercueil
Ceux que l'autorité porte dans l'inſolence.

Donques loüez le Roy des Rois;
Ioignez aux doux ſons de la voix
Les doux ſons de la lyre;
Puis que l'on voit ſes mains
Ne ſe laſſer jamais de bien faire aux humains,
On ne doit pas auſſi ſe laſſer de le dire.

Lors que les ardentes chaleurs
Bruſlent les fruits, ſechent les fleurs,
Il forme des nuages,
Qui ſous leur voile obſcur
Des Cieux étincelans couurant le vif azur,
S'ouurent pour rafraichir la ſoif des paſturages.

D'herbe épaiſſe il couure les monts,

Qui touchent le Ciel de leurs fronts,
Et brauent la tempeſte;
Il a ſoin des troupeaux
Et dans leurs nids deſerts, les petits des corbeaux
Trouuent en l'inuoquant leur nourriture preſte.

Il ne peut ſouffrir les guerriers,
Qui veulent tenir leurs lauriers,
De leur ſeule vaillance,
Et qui d'vn grand danger
Penſent que leurs cheuaux les peuuent dégager,
Et mettent leur ſalut dans l'effort de leur lance.

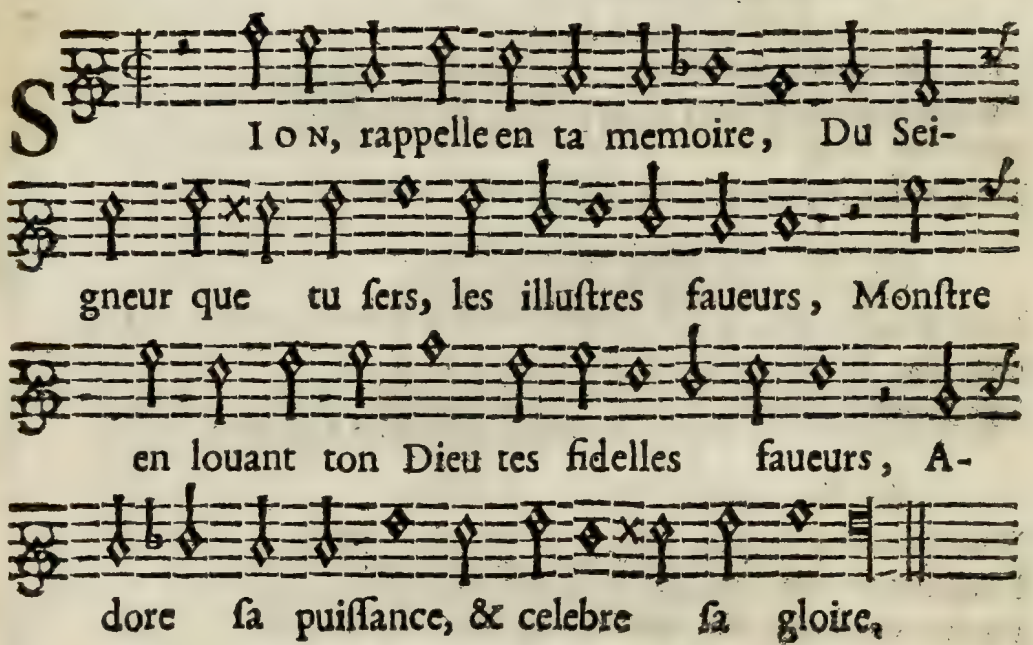
Il ne ſe plaiſt à faire voir
Les merueilles de ſon pouuoir,
Que pour ceux qui l'implorent,
Et qui ne fondant pas
Leur orgueilleux eſpoir ſur leurs robuſtes bras,
Le fondent ſur l'appuy du Seigneur qu'ils adorent.

PSEAVME CXLVII.

Lauda Ieruſalem Dominum : lauda Deum tuum Sion.

ARGVMENT.

Ce Pſeaume traite le meſme ſujet que le precedent. Les Hebreux les conjoignent, & les Latins les diuiſent.



Par luy tes murailles ſont fortes;
Il garde tes rempars, il affermit tes tours,
Et te défend bien mieux par ſon diuin ſecours,
Que ne font ni tes murs, ni tes tours, ni tes portes.

Sur tes citoyens innombrables
Sa liberale main répand tous ſes treſors,
Ils ont les dons de l'ame, ils ont les dons du corps,
Et ton large pourpris n'a point de miſerables.

Tu ne vois point ces funerailles,
Dont la guerre deſole vne grande cité,
Tu vis dans l'abondance & dans la ſeureté,
Et la paix vole autour de tes riches murailles.

La campagne qui t'enuironne
D'vn barbare ennemy ne craint point la fureur,
La moiſſon y répond aux vœux du laboureur,
Et de mille treſors ta plaine ſe couronne.

Dieu n'a qu'à dire vne parole,
Soudain de la nature elle change les Loix,
Iuſqu'au ſein de la terre il fait ouïr ſa voix;
Elle court dans le monde, ou pluſtoſt elle y vole.

Lors que la froidure inhumaine
De leur verd ornement dépoüille les foreſts,
Sous vne neige épaiſſe il couure les guerets,
Et la neige a pour eux la chaleur de la laine.

Du ſein obſcur des froides nuës,
Lors que le triſte hyuer, pere de nos noires frimats,
Gele par ſa rigueur les plus tiedes climats,
Sur la terre il répand les bruïnes menuës.

Les fleuues qui remplis d'audace
Vont porter à la mer, enflez de cent ruiſſeaux,
L'ordinaire tribut de leurs ſuperbes eaux,
Par luy ſont arreſtez auec vn frein de glace.

Par cette cruëlle froidure
La terre voit mourir ſes plus riches treſors;
Qui pourroit reſiſter à ſes rudes efforts.
Qui ſemblent au cercueil auoir mis la nature?

Alors Dieu dont le ſoin preſide
Auſſi bien à l'hyuer, qu'à la ſaiſon des fleurs,
Fait leuer vn doux vent, dont les moites chaleurs
Des fleuues arreſtez font le cryſtal ſolide.

Mais par des bontez plus propices
Il apprend à Iacob comme il faut l'adorer,
Comme il faut le ſeruir, comme il faut l'implorer,
Et quelles ſont les Loix de ſes ſaints ſacrifices.

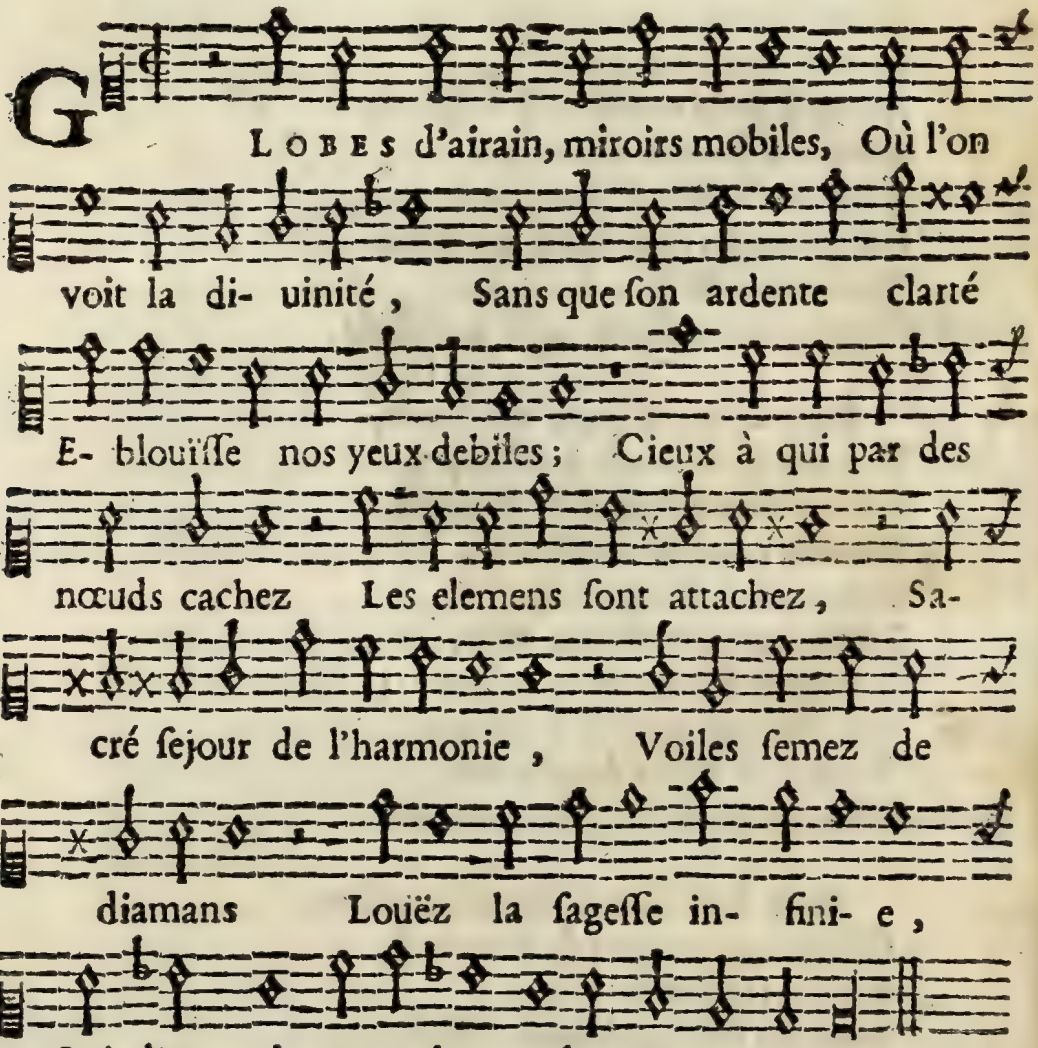
Sur les autres peuples du monde
Il ne fait ainſi reluire ſa clarté ;
Mais par vn jugement ſage, & plein d'équité,
Il laiſſe leurs eſprits dans vne nuit profonde.

PSEAVME CXLVIII.

Laudate Dominum de cœlis: laudate eum in excelsis.

ARGVMENT.

Dans ce Pſeaume toutes les creatures ſont conuiées à loüer Dieu, qui les a tirées du neant, & qui les conſerue.



Meſſagers du Dieu des batailles,
De qui le bras victorieux,
Dans l'aſſaut le plus furieux,
Défend nos plus foibles murailles;
Guides des Hebreux égarez,
Eſprits ſaints qui les retirez

De leurs tenebres criminelles,
Anges, dans voſtre heureux ſejour,
Loüez les bontez immortelles,
De celuy qui vous bruſle, & vous nourrit d'amour.

Roy des campagnes azurées,
Qui des aſtres fais tes maiſons,
Grand flambeau, par qui les ſaiſons
Sont ſi juſtement meſurées;
Ame, dont le monde eſt le corps,
Soleil qui de tant de treſors
Rens nos vaſtes plaines fecondes,
Lors que couronné de ſplendeur,
Tu ſortiras du ſein des ondes,
Du Dieu qui te conduit adore la grandeur.

Beny ſa main toute-puiſſante,
Toy qui d'vn cours ſi diligent,
Sur vn char d'ebene & d'argent,
Fournis ta carriere inſtante,
Aſtre que le ſilence ſuit,
Lune, qui de l'obſcure nuit,
Illumines les ſombres voiles,
Qui regnant au Ciel à ton tour,
Te fais vn trône des eſtoiles,
Et conſoles nos yeux de la perte du jour.

Vous dont la nuit ſeme ſes voiles,
Cheres compagnes du ſommeil,
Claires riuales du Soleil,
Yeux du Ciel, puiſſantes Eſtoiles,
Touſiours d'vn feu luiſant & pur,
Eclatez dans le ſombre azur,
Où le Seigneur vous a placées,
Louëz ſon merueilleux pouuoir,
Et pour le peindre à nos penſées
Que chacune de vous ſoit vn ardent miroir.

Temple du Monarque du Monde,

Ciel, prés de qui les autres Cieux
De honte ferment tous ces yeux,
Qui brillent dans la nuit profonde:
Ciel, qui par vn heur sans pareil
As Dieu mesme pour ton Soleil,
Par vne amoureuse presence,
Palais de sa celeste Cour,
Trosne de sa magnificence,
Adore son pouuoir, & beny son amour.

Mer, qui dans les plus grands orages,
Où meurt l'espoir des matelots,
Connois du maistre de tes flots
Le doigt escrit sur tes riuages;
Et vous qui sur le firmament,
Sans pesanteur, sans mouuement,
Tenez vn lieu qui nous estonne,
Eaux, dont le crystal est si pur,
Adorez celuy qui vous donne
Pour vn paisible lit des champs d'or & d'azur.

De rien sa parole feconde,
Par d'inconceuables ressorts,
A tiré tous ces nobles corps,
Qui forment la beauté du Monde;
Il ne dit qu'vn mot seulement,
Et tout fut fait en vn moment,
Le neant connut sa puissance,
Son ouurage entendit sa voix,
Et rend encore obeïssance
A l'ordre qu'il receut de ces premieres loix.

Toy, que nous voyons couronnée
De tant de bouquets precieux,
Lors qu'apres l'hyuer ennuyeux
Le printemps rajeunit l'année;
Riche centre de l'Vniuers,
Qui combles de presens diuers
Le laboureur qui te déchire,

Corps d'eternelle fermeté,
Terre, noſtre premier Empire,
Du Dieu qui te ſouſtient beny la Majeſté.

Hoſtes de plaines embraſées,
Où les voyageurs égarez
N'ont ſur les ſablons alterez
Iamais veu tomber de roſées;
Fiers dragons, baſilics brûlans,
Qui dans vos yeux eſtincelans
Portez vn venin redoutable,
Louëz l'Auteur de l'Vniuers
Dont la puiſſance inimitable
Vous a d'écailles d'or ſi richement couuers.

Feu, qui voles deuant ſa face,
Et qui par ſes commandemens,
Des plus ſuperbes baſtimens
A peine laiſſes quelque trace;
Tempeſtes par qui le courroux
D'vn Monarque amant & jaloux
Fais des rauages ſi funeſtes,
Fleches de ſon riche carquois,
Foudres, louëz les bras celeſtes,
Qui vous ſçauent lancer ſur la teſte des Rois.

Vens, dont les forces redoutées,
Troublant la bonace des flots,
Font perdre à l'art des matelots
L'eſpoir des riues ſouhaitées;
Greſles, rauines, tourbillons,
Qui de nos fertiles ſillons,
Coupez les richeſſes tremblantes,
Louëz Dieu qui conduit vos coups,
Lors que nos fautes inſolentes
Contraignent ſa juſtice à s'armer contre nous.

Froid, qui fais vn cryſtal ſolide
Du cryſtal liquide des eaux,

Frein des fleuues & des ruiſſeaux,
Glace ſur qui l'hyuer preſide;
Et vous qui durant la ſaiſon,
Où les zephirs ſont en priſon,
Eſchauffez nos froides campagnes;
Meres des torrens furieux,
Blanches couronnes des montagnes,
Neiges, louëz celuy qui vous reſpand des Cieux.

Vous, qui ſous vos cimes chenuës
Voyez dans le vague des airs,
Les tonneres, & les eſclairs
Sortir du rouge ſein des nuës;
Superbes monts, qui vomiſſez,
Entre mille rochers glacez,
Des flames de ſoufre meſlées,
Adorez ce Dieu merueilleux,
Qui peut aux plus baſſes vallées
Egaler la hauteur de vos fronts orgueilleux.

Arbres, dont la jeune verdure
Enrichit les bras tous les ans,
Lors que par leurs ſoufles plaiſans
Les zephirs chaſſent la froidure,
Cedres, qui malgré les hyuers
Voyez vos rameaux touſiours verds
Et voſtre teſte inébranlable,
Meſlez-vous à nos ſaints accords,
Et louëz la main fauorable,
Qui ſeule ſçait produire, & garder vos treſors.

Serpens, qui vous trainez ſur l'herbe,
Et de qui le dos écaillé
Eſt de cent couleurs émaillé,
Qui font vn meſlange ſuperbe;
Et vous que Dieu fit en beautez
Auſſi diuers qu'en qualitez,
Pour peupler la terre nouuelle,
Animaux farouches & doux,

Loüez la sageſſe immortelle,
Qui ne dédaigne pas de prendre ſoin de vous.

Vous, dont les aiſles émaillées
Fendent l'air ſi legerement,
Et qu'on voit d'vn tein ſi charmant
Chanter ſous les vertes feüillées,
Amoureuſes troupes d'oyſeaux,
Qui faites entre les rameaux
Des nids d'admirable ſtructure,
Tous les jours à voſtre réueil
Louëz le Dieu de la Nature,
Et ne ſaluëz plus que ce diuin Soleil.

Vous, que la loy de la naiſſance
Eleue au troſne paternel,
Et dont le choix de l'Eternel
Fait la ſouueraine puiſſance;
Portraits de la diuinité
Rois, de qui le bras irrité
Lance vn redoutable tonnerre,
Reuerez au pied des autels,
Celuy qui fait trembler la Terre,
Et ſongez tous les jours, qu'il vous a faits mortels.

Peuples, rendez-luy vos hommages,
Et ne manquez jamais de Foy
A ceux qui portent comme moy,
L'illuſtre nom de ſes images,
L'abus de leur ſacré pouuoir
Des loix d'vn fidelle deuoir
Ne peut diſpenſer leurs Prouinces,
Fuyez les rebelles projets,
Et ſçachez qu'à de mauuais Princes
Le Seigneur vous defend d'eſtre mauuais ſujets.

Enfans, de qui les deſtinées
A fils tiſſus diuerſement,
Ourdiſſent le commencement,

De vos incertaines années,
Vous, dont l'âge eſt plus vigoureux,
Qui ſentez vn ſang genereux
Boüillir dans le fond de vos veines,
N'ayez qu'à Dieu voſtre recours,
Car ſans luy vos forces ſont vaines,
Et luy ſeul peut eſtendre ou racourcir vos jours.

Vierges, dont les yeux pleins de flames
Lancent vn funeſte poiſon,
Et dérobent à la raiſon
Le juſte hommage de nos ames;
Ne vous vantez plus des appas,
Que le temps n'exemptera pas
De ſon iniurieux empire,
Louëz l'Auteur de vos attraits,
Et que voſtre penſer n'aſpire
Qu'à plaire à cét Eſpoux qui ne change jamais.

Qu'il ſoit voſtre attente derniere,
Vieillards, de qui les ans legers
Au milieu de tant de dangers
Ont conduit leur longue carriere;
Troncs ſechez, ſepulchres mouuans,
Qui n'eſtes ni morts, ni viuans,
Plaintiues ombres de vous meſmes;
Rendez graces d'vn cœur ardent,
Au Dieu dont les bontez ſuprémes,
Ont ſi loin du matin marqué voſtre occident.

Enfin, adorez ſa puiſſance,
O corps qui formez l'Vniuers,
Et deuez vos treſors diuers
A ſa ſeule magnificence;
Vous, qui poſſedez la raiſon,
Beniſſez en toute ſaiſon
Le Dieu qui lance le tonnerre,
Louëz-le d'vn ton glorieux
Son nom remplit toute la terre,
Et ſa ſainte grandeur eſt au deſſus des Cieux.

Iſraël, de ſon aſſiſtance
Tu ſens les effets tous les jours,
Il eſt armé pour ton ſecours,
Il eſt l'Auteur de ta conſtance;
Par ſes fauorables regards
Il diſſipe tous les broüillards
Qui veulent obſcurcir ta gloire,
Et tes barbares ennemis,
Qui ſe promettoient la victoire,
Sous ton joug redouté ſont maintenant ſoûmis.

Donques, conſacrons luy nos veilles,
Nos corps, nos eſprits, & nos biens,
Et que nos plus doux entretiens,
Soient de ſes diuines merueilles;
Pour en laiſſer le ſouuenir,
Dans tous les ſiecles à venir,
Erigeons par tout des trofées;
Grauons ſur le marbre & l'airain,
Que de nos guerres étouffées
La gloire n'appartient qu'à ſon bras ſouuerain.

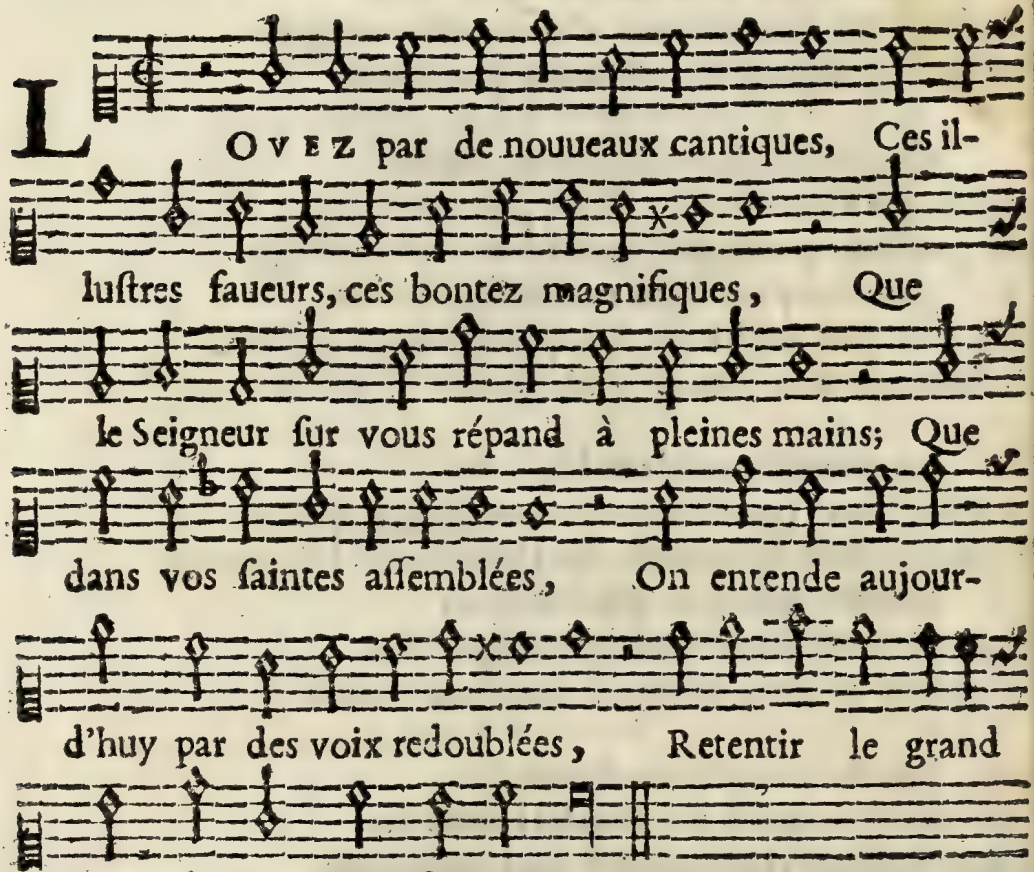
Mais bien qu'en termes magnifiques,
Et que d'vn art ingenieux,
Noſtre zele deuotieux
Luy preſente mille cantiques,
Reconnoiſſons que ſon pouuoir,
Qui fait tout viure & tout mouuoir,
Eſt au deſſus de nos loüanges,
Et ne craignons point d'auouër
Ce que confeſſent tous les Anges,
Que ſe connoiſſant ſeul, luy ſeul ſe peut louër.

PSEAVME CXLIX.

Cantate Domino canticum nouum.

ARGVMENT.

Ce Pſeaume ſemble auoir eſté composé au commencement du regne de Dauid, lors qu'il eut mis vn meilleur ordre aux affaires du Royaume, & que le peuple d'Iſraël commença de ſe rendre redoutable à ſes voiſins.



Qu'Iſraël à bon droit ſe vante
D'auoir pour ſon appuy la main toute-puiſſante,
Du Dieu, de qui tout craint le pouuoir eternel;
Et que le choix de leur Monarque
Aux enfans de Sion ſoit vne illuſtre marque,
Qu'il a pour la Iudée vn amour paternel.

Pour louër ſa gloire infinie,
Que des plus doux concers la ſçauante harmonie
Aſſemble ces accords qui tranſportent les cœurs;
Qu'au tambour on joigne la lyre,
Et qu'en mille façons on s'efforce de dire
Du Dieu que nous ſeruons les miracles vainqueurs.

A ſon Peuple il eſt fauorable,
Mais c'eſt peu de luy tendre vne main ſecourable,
Elle le va conduire au comble de l'honneur;
Et ceux qui voyoient ſur leurs teſtes
Tomber dans ſon courroux d'effroyables tempeſtes,
Iouïront en repos d'vn ſouuerain bon-heur.

Ceux qui ſuiuent ſes ſaintes voyes
Auront des ſaints plaiſirs & d'innocentes joyes,
Nul peuple en grands exploits ne leur ſera pareil,
Tous les jours pour eux ſeront calmes,
Et dans la paix profonde, à l'ombre de leurs palmes,
Ils gouſteront ſans peur les douceurs du ſommeil.

Leur bouche publi'ra la gloire
Du grand Dieu qui leur donne vne illuſtre victoire,
Et qui met ſous leurs pieds leurs vainqueurs inhumains;
Leurs ennemis les plus terribles
Ne pourront reſiſter aux efforts inuincibles
Des glaiues acérez qui luiront dans leurs mains.

Par des vengeances ſolennelles,
Ils puniront l'orgueil des peuples infidelles,
Et tant d'efforts cruëls contre nous employez;
Ceux que l'on a veus comme vn foudre,
Renuerſer nos Ayeux & les reduire en poudre,
Par leur poſterité ſe verront foudroyez.

Leurs Rois dont l'audace perfide
Des plus diuines loix ne connoiſt point la bride,
En des fers rigoureux perdront la liberté;
Les plus nobles de leurs Prouinces

Auront par nos guerriers meſme ſort que leurs Princes,
Comme ils auoient pour nous la meſme cruauté.

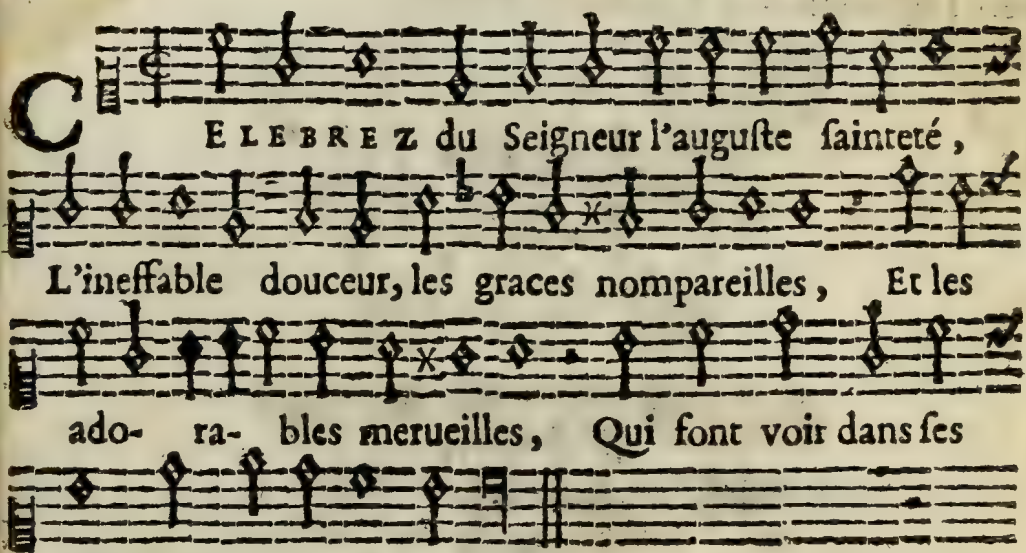
Eſtre les arbitres ſuprémes
De ceux qui ſur le front portent le diadéme,
Prononcer leur arreſt malgré leurs titres vains;
Grand Dieu, c'eſt l'illuſtre partage
Du Peuple dont ta grace a fait ton heritage,
C'eſt l'honneur des Eſleus, c'eſt la gloire des Saints.

PSEAVME CL.

Laudate Dominum in sanctis eius.

ARGVMENT.

Ce Pseaume contient vne exhortation à louër la saintetè de Dieu dans ses Saints & sa puissance dans ses ouurages visibles, sur toutes sortes d'instrumens. Comme nous ne connoissons pas tous ceux dont se seruoient les Hebreux; i'ay employé les noms de ceux qui sont en vsage parmy nous.



Louëz sa Majesté qui brille dans les Cieux,
Dont sa puissante main gouuerne la carriere,
Où l'or, l'azur & la lumiere
Forment superbement son trosne glorieux.

Dans vn respect meslé d'vne amoureuse ardeur,
Louëz de son pouuoir les œuures magnifiques,
Que vos harmonieux cantiques
Chaque jour à l'enuy celebrent sa grandeur.

Montrez par vos chansons vostre fidele amour,
Mariez aux haubois le fifre & la trompette,

Ioignez la harpe à l'épinette,
Les fluſtes aux clairons, & la lyre au tambour.

En cent cœurs differens meſlez vos belles voix,
Touchez en ſon honneur les cymbales ſonnantes,
Louëz ſur les orgues ſçauantes
Le pouuoir ſouuerain qu'il a ſur tous les Rois.

En fin, que ſur la Terre, & dans le Firmament,
Tout ce qu'ont fait ſes mains à ſa gloire conſpire,
Et rende hommage à cét Empire,
Dont l'équitable Loy dure eternellement.

FIN.

TABLE DES PSEAVMES.

Pſ.		pag.
	A	
110	APres tant de rares	*Confitebor tibi Domine* 385
20	Apres tant d'illuſtres	*Domine in virtute tua* 60
136	Aſſis ſur les bords	*Super flumina* 472
116	Aueugles nations	*Laudate Dominum omnes* 402
	B	
113	BEniſſez le Seigneur	*Ecce nunc benedicite* 460
102	Beny le Seigneur, ô mon	*Benedic anima mea* 340
143	Beny ſoit le Seigneur	*Benedictus Dominus* 495
31	Bien-heureux à qui	*Beati quorum remiſſæ* 99
111	Bien-heureux celuy	*Beatus vir qui timet* 388
	C	
105	CElebrez hautement	*Confitemini Domino* 359
150	Celebrez du Seigneur	*Laudate Dominum in* 522
104	Celebrez du Seigneur les	*Confitemini Domino &* 353
106	Celebrez ô mortels	*Confitemini Domino* 366
22	Celuy dont la ſageſſe	*Dominus regit me* 68
90	Celuy qui du Tres-haut	*Qui habitat in adiutor.* 304
18	Ces vouſtes claires &	*Cœli enarrant gloriam Dei* 53
124	Ceux qui ſans	*Qui confidunt in Dom.* 442
25	Contre ces cruëls enui.	*Iudica me Domine* 76
	D	
141	DAns l'abyſme	*Voce mea ad Dominum* 489
119	Dans le peril	*Ad Dominum cum tribul.* 433
61	Dans les dangers où	*Nonne Deo ſubjecta erit* 198
76	Dans les maux dont	*Voce mea ad Dominum* 253
122	Dans l'excés du mal	*Ad te leuaui oculos* 439
93	Dieu des vengeances	*Domine Deus vltionum* 314
45	Dieu de qui l'Vniuers	*Deus noſter refugium* 150
54	Dieu qui du haut des	*Exaudi Deus orationem* 176
	E	
86	ELle a ſes fondemens	*Fundamenta ejus in mont.* 288
	F	
48	FIls des hommes	*Audite hæc omnes* 158

Pſ.	G	pag.
148	GLobes d'airain	*Laudate Dominum de cœl.* 511
56	Grand Dieu, dans cét	*Miſerere mei Deus miſerere* 182
37	GrandDieu dont la bõt.	*Domine in furore tuo* 124
85	Grand Dieu dõt la clem.	*Inclina Domine aurem* 285
78	Grand Dieu jette les	*Deus venerunt gentes* 265
50	Grand Dieu preſte	*Miſerere mei Deus* 166
137	Grand Dieu qui m'as	*Confitebor tibi Domine* 475
6	Grand Dieu qui ſur	*Domine ne in furore tuo* 16
69	Grand Dieu qui vois	*Deus in adiutorium* 228
	H	
128	HEbreux, vous le	*Sæpe expugnauerunt* 450
77	Hebreux, dont le ſalut	*Attendite popule meus* 257
80	Hebreux, il faut qu'en	*Exultate Deo adiutori* 271
95	Hebreux, par des	*Cantate Domino canticum* 321
145	Hebreux, preſentez	*Laudate Dominum quon.* 505
99	Hebreux, ſeruez auec.	*Iubilate Deo omnis terra* 331
40	Heureux de qui l'ame	*Beatus qui intelligit* 134
127	Heureux de qui	*Beati omnes qui* 448
1	Heureux qui n'ouure	*Beatus vir qui non abiit* 2
118	Heureux qui vit	*Beati immaculati* 408
	I	
39	I'Ay d'vne extreme	*Expectans expectaui* 130
114	I'ayme mais ardammẽt	*Dilexi quoniam exaudiet* 398
120	Ie regarde de toutes	*Leuaui oculos meos* 435
44	Ie ſens vne nouuelle	*Eructauit cor meum* 146
38	Ie veux, ay-je dit,	*Dixi cuſtodiam* 127
88	Ie veux inceſſamment	*Miſericordias Domini* 293
13	Il n'eſt point de Dieu	*Dixit inſipiens in corde* 35
51	Impie & cruël	*Quid gloriaris in* 170
123	Iſraël qui te vois	*Niſi quia Dominus* 440
81	Iuges dont les ames	*Deus ſtetit in Sinagoga* 274
12	Iuſques à quand	*Vſquequo Domine obliuiſcer.* 33
32	Iuſtes auec plaiſir	*Exultate iuſti in Domino* 102
	L	
41	LE cerf qu'vne meu.	*Quemadmodum deſiderat* 136
49	Le Dieu de tous	*Deus Deorum* 162
92	Le grand Dieu qu'Iſraël	*Dominus regnauit* 312
35	Le meſchant pour	*Dixit iniuſtus vt delinquat* 114
75	Les autres peuples	*Notus in Iudæa* 250

96 Le Seigneur dont je — *Dominus regnauit exultet* 323
47 Le Seigneur fait — *Magnus Dominus* 155
109 Le Seigneur par qui — *Dixit Dominus Domino* 382
98 Le Seigneur que Iacob — *Dominus regnauit iraſcant.* 328
23 Le Seigneur qui ſouſtient — *Domini eſt terra & plenit.* 70
52 Le ſuperbe pecheur — *Dixit inſipiens* 172
125 Lors qu'apres tant — *In conuertendo Dominus* 444
149 Louëz par de nouueaux — *Cantate Domino canticum* 519
97 Louëz par des chanſons — *Cantate Domino* 326
117 Louëz ſi vous eſtes — *Confitemini Domino* 403

M

134 Miniſtres du Seign. — *Laudate nomen Domini* 462
145 Mon cœur, beny — *Lauda anima mea* 502
64 Mon Dieu, c'eſt dans — *Te decet hymnus* 207
58 Mon Dieu, dont le — *Eripe me de inimicis* 118
21 Mon Dieu, mon Dieu, — *Deus Deus meus quare* 63
62 Mon Dieu, qui vois — *Deus Deus meus ad te* 201
65 Mortels beniſſez Dieu — *Jubilate Deo omnis terra* 210

O

60 O Dieu, qui de mes — *Exaudi Deus deprecationẽ* 196
79 O grand Roy qu'Iſraël — *Qui regis Jſraël* 268
91 O le noble & ſaint — *Bonum eſt confiteri* 308
121 O nouuelles pleines — *Lætatus ſum in his* 437
87 O toy qui ſeul as la — *Domine Deus ſalutis meæ* 290

P

46 Peuples, battez des — *Omnes gentes plaudite* 153
129 Plongé dans les — *De profundis clamaui* 452
94 Peuples dont le ſalut — *Venite exultemus* 318
2 Pourquoy tant de — *Quare fremuerunt gentes* 4
24 Preſſé de cruëlles — *Ad te Domine leuaui* 72
63 Preſte l'oreille à ma — *Exaudi Deus orationem* 204
33 Puis qu'en tout temps — *Benedicam Dominum* 105

Q

113 Quand Iſraël ſortit — *In exitu Jſraël* 393
4 Quand l'eſprit accablé — *Cum inuocarem exaudiuit* 9
66 Que Dieu jette ſur — *Deus miſereatur noſtri* 213
83 Que j'ayme tes ſaints — *Quam delicta tabernacula* 279
26 Que le brillant flambeau — *Dominus illuminatio* 279
67 Que le Dieu d'Iſraël à — *Exurgat Deus & diſſipent.* 215
72 Que le Dieu d'Iſraël eſt — *Quam bonus Jſraël Deus* 238

Pſ.	DES PSEAVMES.	pag.
19	Que le Monarque des	*Exaudiat te Dominus* 57
135	Que vos ames	*Confitemini Domino* 466
132	Que c'eſt vn ſpectacle	*Ecce quam bonum* 459
	S S	
144	SEigneur, à qui ie	*Exaltabo te Deus meus rex* 498
130	Seigneur, à qui ſeul	*Domine non eſt exaltatum* 454
115	Seigneur, c'eſt ſeulemét	*Credidi, propter quod* 400
142	Seigneur, dans la calam.	*Domine exaudi orationem* 492
140	Seigneur, dans les en.	*Domine clamaui ad te* 486
29	Seigneur, dans tous	*Exaltabo te Domine* 90
5	Seigneur, de qui je tiens	*Verba mea auribus percipe* 13
100	Seigneur, de qui ie	*Miſericordiam & iudicium* 333
27	Seigneur, dont j'adore	*Ad te Domine clamabo* 48
16	Seigneur, dont la bonté	*Exaudi Domine iuſtitiam* 43
43	Seigneur, dont les	*Deus auribus noſtris* 142
71	Seigneur, entens les	*Deus judicium tuum* 235
14	Seigneur, en tes ſaints	*Domine quis habitabit* 38
68	Seigneur, ie vay perir	*Saluum me fac Deus* 223
17	Seigneur, ma ſupréme	*Diligam te Domine* 46
138	Seigneur, mon ame	*Domine probaſti me* 478
74	Seigneur, nous publions	*Confitebimur tibi Deus* 248
139	Seigneur, par tes	*Eripe me Domine* 483
9	Seigneur, pour m'acquit.	*Confitebor tibi Domine* 23
55	Seigneur, pren pitié	*Miſerere mei Deus quoniã* 180
15	Seigneur, puis que	*Conſerua me Domine* 40
53	Seigneur, que juſqu'icy	*Deus in nomine tuo* 174
30	Seigneur, quelque mal	*In te Domine ſperaui* 93
11	Seigneur, qui connois	*Saluum me fac Domine* 31
42	Seigneur, qui dans mes	*Judica me Deus* 140
131	Seigneur, qui fais	*Memento Domine* 456
3	Seigneur, qui juſqu'icy	*Domine quid multiplicati* 7
107	Seigneur, qui pour	*Paratum cor meum* 372
101	Seigneur, qui vois les	*Domine exaudi orationem* 335
89	Seigneur, ſi les autres	*Domine refugium factus* 300
34	Seigneur, ſois ſenſible	*Judica Domine nocentes* 109
70	Seigneur, ſur ta ſeule	*In te Domine ſperaui* 230
84	Seigneur, ta bonté s'eſt	*Benedixiſti Domine* 282
59	Seigneur, tu nous as	*Deus repuliſti nos* 192
108	Seigneur, vien venger	*Deus laudem meam* 376
112	Seruiteurs du Seigneur	*Laudate pueri Dominum* 391

147 Sion, rappelle
57 Si vous prenez le nom
73 Sommes-nous donc,
8 Supreme arbitre des
103 Souuerain Monarque
7 Supréme Monarque

T T

126 TOy qui baſtiſſant
82 Toy qui de noſtre ſort
36 Toy qui vois
10 Traiſtres, qui me

V V

28 VOus qui dans cét

Lauda Jeruſalem 508
Si vere vtique 186
Vt quid Deus repuliſti 243
Domine Dominus noſter 21
Benedic anima mea 344
Domine Deus meus in te ſper. 18

Niſi Dominus ædificauerit 446
Deus quis ſimilis erit 276
Noli æmulari 117
Jn Domino confido 29

Afferte Domino filij Dei 89

TABLE DES PSEAVMES.

A

119 AD Dominum cum
27 Ad te Domine clamabo
24 Ad te Domine leuaui
122 Ad te leuaui oculos
28 Afferte Domino filij
77 Attendite populc
48 Audite hæc omnes

B

118 BEati immaculati
127 Beati omnes qui
31 Beati quorum remiſſæ
40 Beatus qui intelligit
1 Beatus vir, qui non
111 Beatus vir qui timet
33 Benedicam Dominum
103 Benedic anima mea
102 Benedic anima mea
143 Benedictus Dominus
84 Benedixiſti Domine

Dans le peril 433
Seigneur dont j'adore 84
Preſſé de cruëlles 72
Dans l'excés du mal 439
Vous qui dans cét eſtat 87
Hebreux, dont le ſalut 257
Fils des hommes 158

Heureux qui vit 408
Heureux de qui 448
Bien-heureux à qui Dieu 99
Heureux de qui l'ame 134
Heureux qui n'ouure 2
Bien-heureux celuy 388
Puis qu'en tout temps, 105
Souuerain Monarque 34
Beny le Seigneur, ô mon 340
Beny ſoit le Seigneur 496
Seigneur, ta bonté s'eſt 282

PARTIE DV PREMIER LIVRE DE L'AENEIDE DE VIRGILE.

IE chante les combats & le valeureux Prince,
Qui par destin errant de prouince en prouince,
Le premier d'Ilion en nos ports descendit,
Et des champs Phrygiens aux Latins se rendit.
Maints perils il courut sur la terre & sur l'onde,
A la mercy des vents & de la mer profonde,
Persecuté du Ciel pour le courroux poignant
Pont au cœur de Iunon la playe alloit seignant:
Maints trauaux il souffrit aux exploits de la guerre,
Lors qu'vne Cité neuue il esleuoit de terre,
Et ses Dieux vagabonds recoux des Grecs mutins,
Plantoit auec le fer aux riuages Latins;
D'où vint la gent Latine, & d'où vindrent en somme
Et les Peres Albains & les hauts murs de Rome.
Muse, qui de l'histoire obserues le progrés,
Raconte moy la cause & les motifs secrets
De ce diuin courroux, long suiet de ma lyre,
Et pour quelle douleur, grosse d'offence & d'ire,

Celle qui dans sa main tient le sceptre des Dieux,
Fit errer par tant d'ans vn Prince si pieux:
Rouler tant de trauaux, supporter tant d'orages:
Loge-t'il bien tant d'ire aux celestes courages?
Vne antique Cité se vid iadis bastir,
Reietton populeux de la pulente Tyr,
Qui de loin regardoit les ports de l'Italie,
Et la coste où le Tibre auec la mer s'allie,
Carthage, œil du midy, riche de biens & d'arts,
Et bouïllante d'ardeur aux estudes de Mars.
Ceste auguste Cité d'Orient transplantee,
De l'altiere Iunon sur toutes fut hantee
Voire plus que Samos sa faueur possedoit;
Là ses armes estoient, là son char residoit.
Là mesme la Deesse en son ame conspire
D'establir des Citez le souuerain empire,
Et va tout employant, sens, credit & pouuoir,
Pour voir si les destins elle y pourra mouuoir.
Car elle auoit appris de la bouche des Parques,
Que du haut sang Troyen, semence des Monarques,
Descendroit vne gent inuincible aux combats,
Qui les tours de Carthage vn iour mettroit à bas,
Qui largement regnante & superbe aux allarmes
Viendroit au sac d'Afrique & par le fil des armes
Destruiroit la Lybie abondante en butins:
Tels fuseaux se rouloient en la main des destins.
Ces craintes de Iunon agitoient la pensee,
Et luy renoueloyent l'amertume passee
Des combats qu'elle auoit sur les bords Phrygiens,
Chef-de-part, soustenus pour ses chers Argiens:
Ni de ses vieux regrets sacrileges rapines,
L'oubly n'auoit encor arraché les espines;
Profond dedans son cœur demeuroit engrauê
Le decret de Pâris en vain de sang laué,

Et l'outrageux affront de sa beauté vaincuë:
Profonde dans son cœur viuoit l'iniure aiguë
D'Electre sa riuale & l'honneur odieux
De l'enfant Phrygien, honneur infame aux Dieux.
De ceste ire allumee & bouffante de rage,
Loin des ports d'Italie & du Latin riuage,
Depuis maint long hyuer, & par maints durs moyens
La Deesse ialouse eslongnoit les Troyens,
Reliques des fiers Grecs & du cruel Achille,
Qui suiuant les espoirs d'vne fuyante ville,
Erroient de mer en mer au gré du sort iettez,
Iouëts de la tempeste & des flots agitez:
Tant c'estoit vn grand faix de fonder l'origine
De l'Empire Romain & de la gent Latine.
A peine au vent plus doux, gays leurs voiles cour-
De l'aspect de Sicile ils s'alloient desrobant, [bant,
Et sur l'azur vny des ondes esgalées,
Fendoient auec l'airain les escumes salées,
Quand la Reine Iunon, qui couuoit en son cœur
Vn vlcere immortel de mortelle rancœur,
En ces mots éclatta d'impatience esprise:
Que donc lasche & vaincuë ainsi ie quitte prise,
Et ne puisse empescher le Roy des Iliens
D'approcher malgré-moy des ports Italiens!
Mais l'arrest des destins contre mon but coniure,
Et quoy? Pallas sceut bien pour vne moindre iniure,
Les nauires des Grecs par flames consumer,
Et leurs corps foudroyez sous les eaux abysmer,
En haine d'vn seul homme espouuentable exemple,
Aiax fils d'Oilée impie enuers son temple?
Du milieu de la ruë en tortis brandissant
Le feu de Iupiter à trois pointes glissant,
Elle escarta leurs nefs, tribut des mers profondes,
Et sans-dessus-dessous mit les vents & les ondes:

Puis comme Aiax percé de la foudre expiroit,
Et flame par la playe & souphre respiroit,
D'vn sifflant tourbillon en l'air elle l'enleue,
Et contre vn roc aigu precipité le creue,
Et moy Reine des Dieux qui marche épouse & sœur
Du puissant Iuppiter des foudres possesseur,
Contre vne seule gent le rebut de la terre,
Ie fay depuis tant d'ans incessamment la guerre,
Sans la pouuoir destruire: Et puis que de Iunon
Quelqu'vn à l'aduenir daigne adorer le nom,
Et rendre à mes autels les honneurs legitimes,
Nourrissant leurs brasiers d'encens & de victimes!
Tels propos la Deesse à part-soy remaschant,
Et d'vn cœur enflammé mille sanglots laschant,
Descend en Æolie, isle grosse d'orages,
Lieu fecond & peuplé de tourbillons volages,
Pays natal des vents, plein d'Austres furieux:
Là dedans mainte grotte Æole imperieux,
Roy des courriers de l'air aux ailes touſiours prestes,
Presse les vents luittans, les bruyantes tempestes,
Les enferme à la clef & sous son sceptre craint
De fers & de prisons les bride & les refraint;
Eux du frein indignez, auec felons murmures,
Grommellent à l'entour des gonds de leurs closiures,
Esprits impatients de tréue & de relais;
Æole cependant sied dans son haut palais,
Tient le sceptre en la main, reprime leurs courages,
Modere leurs fureurs & tempere leurs rages:
Car s'il ne le faisoit, monstres audacieux,
Ils desracineroient mers & terres & cieux,
Et les entraisneroient auec leur vol rapide,
Par les plaines de l'air & du vague liquide.
Mais dés qu'ils furent nez le puissant Iuppiter,
Pour ce cruel desordre auant l'heure éuiter,

Et preuenir de loin leurs funebres victoires,
Captifs les enferma dans des cauernes noires,
Les couurit de hauts monts, leur eſtablit vn Roy,
Qui du Ciel commandé ſceuſt par certaine loy
Les charger au beſoin, ou deſcharger de chaines,
Et diſcret leur ſerrer, ou relaſcher les reſnes.
A luy doncques Iunon que la douleur preſſa,
Sa priere & ſa plainte en ces mots addreſſa:
Æole (car des Dieux & des hommes le pere,
A qui de l'Vniuers la machine obtempere,
T'a donné de pouuoir les ondes de la mer
Sous l'Empire du vent irriter ou calmer)
Vn peuple dont ie hay depuis tant d'ans la race,
Par le vaſte Ocean nouueaux chemins ſe trace,
Et des Tyrrennes eaux fend le marbre flottant,
Troye & ſes Dieux vaincus en Thoſcane portant;
Inſpire force aux vents, enfle les vagues fieres,
Enfondre leurs vaiſſeaux ſous les ondes meurtrieres,
Ou les diſperſe au loin l'vn de l'autre eſcartez,
Et ſeme en l'Ocean leurs corps precipitez.
I'ay pour rauir les cœurs d'amour & de merueille,
Deux fois ſept Nymphes ſœurs de beauté nompareille,
Dont celle qui fleurit ſur toutes en attraits,
Deiope aux yeux de feu pleins d'eſclairs & de traits,
Pour cher prix de ta peine en ma memoire emprainte,
Propre ie te ioindray d'vne eternelle eſtreinte;
Afin qu'elle accompliſſe auec toy ſes ſaiſons,
Et te rende heureux pere en cheueux ià griſons,
D'vn beau peuple d'enfans qui tes rides conſole.
Ainſi parle Iunon, ainſi reſpond Æole:
A toy, Reine, appartient l'office de choiſir
Ce qui peut de ton cœur contenter le deſir;
A moy touche ſans plus le ſoin de te complaire,
Et l'heur de te ſeruir me tient lieu de ſalaire.

Ce regne tel qu'il eſt, tu me l'as procuré,
Tu rends dedans mes mains ce mien ſceptre aſſeuré,
Du puiſſant Iupiter tu m'impetres la grace,
A la table des Dieux tu me fais auoir place,
Et par ton haut ſupport qui m'eſleue en honneur,
Ie ſuis de la tempeſte & des vents le Seigneur.
Ce dit, l'vn des monts creux où ſes loix il exerce,
Du fer de ſon eſpieu ſur le flanc il renuerſe:
De là, comme à la foule, en troupes vont ſortant
Les vents au dos ailé, de l'air peuple inconſtant,
Par où la porte ouuerte à leur fureur ils ſentent,
Et d'eſpais tourbillons tout l'Vniuers eſuentent.
L'Eure au pennage ſec, qui prend ſon vol d'amont,
L'Auton & l'Africain qui les vagues ſemond,
Enſemble à corps perdu ſe iettent deſſus l'onde,
Iuſques aux fondemens troublent la mer profonde,
Et mille enormes flots l'vn ſur l'autre eſleuez
Roulent vers le riuage en eſcume creuez.
Maint cry d'hommes ſuruient meſlé de voix perçãtes,
Et d'aigus ſifflemens de cordes gemiſſantes:
Mains nuages obſcurs dedans l'air eſpandus
Deſrobent le Soleil aux nochers eſperdus:
Vne nuict qui les cœurs de ſes ombres eſtonne,
Deſcend ſur l'Ocean; le Pole bruyant tonne,
L'orage noir eſclatte en cent foudres eſpars,
Le Ciel de drus eſclairs brille de toutes parts;
Et rien deuant leurs yeux, que l'effroyable idole
D'vne preſente mort inceſſamment ne vole.
D'Ænee en ces aſſauts au deſeſpoir forcé
Le corps pallit d'horreur, le ſang deuient glacé,
Il gemit, & leuant aux aſtres les mains iointes,
Laſche ces durs regrets, nauré de mille pointes:
O trois & quatre fois ceux-là bien fortunez,
A qui pour leurs autels d'armes enuironnez,

Il eſcheut de perir, du Ciel s'ouurans la voye, (Troye!
Aux yeux de leurs parents ſous les hauts murs de
O le plus fort des Grecs, Tydide égal aux Dieux,
N'ay-ie donc peu tomber ſous ton fer glorieux
Dans les champs d'Ilion ſur les bords de Scamandre,
Et ceſte ame en mourant par ta dextre reſpandre,
Où cheut le fier Hector du fer d'Achille atteint,
Où le grand Sarpedon giſt par la mort eſteint,
Où Simoïs ſanglant roule aux flots maritimes
Tant d'armets, de boucliers & de corps magnanimes?
Comme il diſoit ces mots aux vents ſourds & felons,
Vne bourraſque fiere & groſſe d'Aquilons
Choque ſon camp voguant, heurte de front ſes voiles,
Enfle & hauſſe en ſoufflãt les flots iuſqu'aux eſtoiles
Maint auiron ſe rompt par eſclats emporté,
Maint pin tourne la proüe & liure le coſté:
Vne montagne d'eau qui de cent vagues gronde,
Suit à plomb ſes vaiſſeaux, precipice de l'onde:
Les vns pendent en l'air de la cime des flots,
Aux autres vn abyſme entre les mers eſclos
Ouure la terre à nu ſeche ſous leur carene,
Et le bouïllon fumant luitte contre l'arene.
L'Auſtre en eſlance trois de la flotte eſcartez
Deſſus des rocs couuerts loin des riues plantez,
Rocs ſurnommez Autels par les voiſins langages,
Embuſches de Neptune infames de naufrages,
Dos cruel de la mer à fleur d'eau s'eſleuant.
L'Eure en chaſſe autres trois, vẽteux fleau du Leuãt,
Contre les bancs meurtriers & ſur les guez perfides,
Spectacle horrible à voir, des Syrtes homicides,
Les eſchouë en l'arene & de profonds monceaux
De ſable les aſſiege abandonnez des eaux.
Vn autre qui portoit la troupe Lycienne
Et le fidelle Oronte, ame iointe à la ſienne,

Deuant ſes propres yeux vn flot roulant d'enhaut
Armé de tourbillons par la pouppe l'aſſaut,
Arraché du timon le pilote renuerſe
Et le chef contre-bas dans les ondes le verſe.
Le flot victorieux qui d'inſolence bruit,
Orſelin de patron le nauire pourſuit,
Trois fois le pirouëtte en ſon ſein blanc d'écume,
Et le gouffre rapide au fond de l'eau le hume.
Rares qui çà, qui là, tout ſecours meſnageans,
Dans le vaſte Ocean paroiſſent les nageans,
Les armes les tableaux, & les treſors de Troye,
Des flames eſchappez & des ondes la proye.
Deſia d'Ilionée aux derniers vœux reduit,
Le robuſte vaiſſeau d'expertes mains conduit,
Deſia celuy d'Achate aux perils fort athlete,
Deſia celuy d'Abas & du vieillard Alethe,
L'hyuer les a vaincus tous creuez par les flancs,
Ouurent la porte aux flots eſcumans & ronflans,
Logent l'onde ennemie, & laſchans leurs iointures
Baillent, en vain taris, de mortelles fractures.
Neptune cependant dans ſon palais profond
Sent l'ire de la mer bouïllonner iuſqu'au fond,
Et l'Ocean bruyant ſe meſler ſur ſa teſte,
Et l'hyuer deſchainé remplir l'air de tempeſte:
Surpris de ce tumulte & tout delay rompant,
Il attelle ſon char amont l'onde rampant,
Prend ſon ſceptre à trois dents qui donne aux flots la
Et ſur l'orgueil de l'eau ſon chef ſerain eſleue (tréue,
D'Ænee en haute mer il void de toutes parts,
Qui deçà, qui delà les nauires eſpars,
Et des Troyens errans la flotte deſarmee,
Des ruines du Ciel & de l'onde, opprimee:
Ni de ſa ſœur Iunon partiſane des Grecs,
La fraude & le courroux ne luy ſont point ſecrets:

Eure & Zephyre à soy ministres de l'orage,
Sur les flots il appelle, & leur tient ce langage.
L'orgueil de vostre sang iadis rebelle aux Dieux
Vous enfle-t'il bien tant, vents monstres odieux,
Que d'oser intenter aux elements la guerre,
Mesler à mon desceu le Ciel l'onde & la terre,
Et tant de grands fardeaux l'vn sur l'autre imposer?
Que si: mais il vaut mieux la tourmente appaiser,
Et pourvoir au peril qui sans delay menace,
Vne autre fois la peine égalera l'audace.
Allez, prenez la fuite & de mes champs sortez,
Et prompts à vostre Roy ce message portez:
A moy par le destin qui sur les fins preside,
Fut donné, non à luy, des flots l'Empire humide,
Et l'honneur du Trident adoré des nochers;
A luy cheurent pour sort vn tas d'affreux rochers,
Eure vos hauts manoirs que maint foudre espouuante;
Que dans ces beaux palais de son sceptre il se vante,
Et regne sans riual, ceint d'archers emplumez,
En la prison des vents sous la clef enfermez.
Ainsi parla Neptune aux vents troupe mutine,
Et plustost fait que dit calma l'ire marine,
Des nuages esmeus dissipa l'appareil,
Et dans le Ciel serein replanta le Soleil.
Cymothoë & Triton qui l'espaule luy preste,
Desgagent les vaisseaux eschouez sur la creste
Des escueils rabotteux, pitoyable accident;
Luy-mesme les sousleue auecques son Trident,
Les vastes Syrtes ouure, estend les mers profondes,
Et roule à bonds legers sur la cime des ondes
Et comme quand souuent en vn grand peuple épais
Vn tumulte s'émeut, tempeste de la paix,
Qui de l'obscur vulgaire aigrit les viles ames,
Et que ià dedans l'air les rochers & les flames,

Armes de la fureur, commencent à voler;
Si quelque personnage éminent en parler,
Fameux de preud'hommie & noble de merite,
Arriue sur le point que leur bile s'irrite,
Ils se taisent tout coys & l'obseruent craintifs,
Muets, l'oreille ouuerte, à l'ouyr attentifs;
De ses graues propos meslez de doux langages,
Il regit leurs esprits & flatte leurs courages.
Ainsi soudain des vents cheurent tous les complots,
Quand le pere Neptune apparut hors des flots,
Et par vn Ciel ouuert traisné sur l'eau serene,
Guida ses fiers cheuaux dont l'écumante haleine
Pousse l'onde à bouillons, & mût le frein volant
De son char à souhait sur les vagues roulant.
Les nautonniers Troyens las de tant de ruines
S'efforcent de gagner les costes plus voisines,
Vers les riues d'Afrique ils tournent leurs vaisseaux,
Et laissent derriere eux leurs desseins dans les eaux,
Vn secret sein de mer en la terre s'engage,
Vne isle en fait vn port, asyle de l'orage,
Par l'abry de ses flancs sur l'onde rehaussez,
Contre qui tous les flots de l'Ocean poussez,
Brisent le vain orgueil de leurs testes chenuës,
Et fendent en longs plis leurs droittes auenuës.
Des deux parts de l'abbord deux sourcilleux rochers
Vont du Ciel à l'enuy menaçant les planchers,
Fiers bouleuerts du haure & sous leurs hautes creستes
La mer repose en paix & braue les tempestes.
A l'entour du pourpris en theatre arrondy,
Regne vn bocage verd clos aux rays du midy,
Pauillon naturel voilé de fueilles sombres,
Et d'épaisses forests grosses d'horreur & d'ombres.
Dessous le front pendant du riuage escarpé
S'ouure vn antre à couuert dans les escueils sappé,

Des Nimphes le palais plein de surgeons d'eau pure,
Et de bancs de roc vif taillez par la nature.
Là nul chable retors, quand la tourmente vient,
Des nauires le frein, les pouppes ne retient:
Là nulle ancre mordante, aggraphe maritime,
Sa courbe dent de fer dans l'onde n'imprime.
Ænée auenturier que le destin regit,
Auec sept pins sans plus en ce haure surgit,
Et les soldats Troyens qui les mains s'entre-tendent,
Amoureux de la terre à la foule y descendent,
Et las d'importuner l'Ocean irrité,
Iouyssent à l'enuy du sable souhaité,
Et posent engourdis sur l'hospitale riue
Leurs corps moites de sel, de Thetis la saline.
Achate le premier de tout délay ialoux,
Fit saillir en frappant des veines des cailloux,
Semence de Vulcan, maintes bluettes tortes,
Reçeut le feu naissant dedans des fueilles mortes,
D'arides aliments affamé le seruit,
Et la flame friande en l'amorce rauit.
Les Troyens cependant recreuz de tant d'alarmes,
Vont Cerés de leurs pins, & de Cerés les armes,
Par les flots corrompuë. à la file apportans,
Vuident leurs magazins d'écume degouttans,
Et leurs humides grains estendus sur la terre,
Grillent auec la flame & brisent sous la pierre.
Mais Ænée agité d'autres soins bien diuers,
Monte au haut du costau bordé d'ombrages verds,
Et par tout l'Ocean ses yeux au loin pourmeine,
Pour voir s'il verra point dans l'escumeuse pleine
La galere d'Antée & les blancs auirons
Des fustes de Phrygie errans aux enuirons:
Ou Capis Ilien, ou sur les hautes pouppes
Les armes de Caïque & l'acier de ses troupes.

Aucun de ses vaisseaux les ondes ne perçoit,
Errans le long du bord sans plus il apperçoit
Trois cerfs au front armé qu'vne nombreuse harde
Lente suyuoit de loin, guides de l'auant garde,
Et quittant des forests le seiour ombrageux,
Paissoit à découuert les vallons herbageux.
Il s'arreste tout court ferme dessus ses plantes,
Prend son arc en sa main & ses fléches volantes,
Que prestes au besoin Achate luy tenoit,
Et les chefs du troupeau dont le front dominoit,
Portans la teste haute aux cornes arborées,
Iette à bas les premiers de ses pointes ferrées:
Puis rembouche la tourbe & le vulgaire espars
De l'agile bestail poursuiuy de ses dards,
Qui iamais dedans l'air ne vont volant à faute,
Au sein de la foreſt sous l'ombre espaisse & haute,
Et ne se lasse point de redoubler ses coups,
Iusqu'à tant que vainqueur de leur escadron roux,
Sept grands corps renuersez par terre il en estende,
Et le nombre du meurtre égal aux vaisseaux rende,
De là droit vers le port il recourbe ses pas,
Et de ce frais combat, inesperé repas,
Partage liberal à ses soldats la proye,
Puis les vins dont Aceste, antique hoste de Troye,
Pour le dernier adieu, charmes de leurs ennuis,
Au bord Sicilien auoit chargé leurs muids,
Entre eux il distribuë, & de ces doux langages,
Medecines des cœurs, console leurs courages.

O mes chers compagnons ià souuent exercez
(Car nous n'ignorons point les accidens passez)
A souffrir constamment des fortunes plus dures,
Les Dieux mettront encor fin à ces auantures:
Vous auez abordé le forcenant orgueil
Du monstre Scyllëen, & l'abbayant écueil

Où l'air auec les flots entonné s'enueloppe;
Vous auez esprouué les rochers du Cyclope:
Rappellez vos esprits par la crainte chassez,
Et de vos cœurs transis la douleur effacez;
Poßible les hazards de ceste triste histoire
Vn iour vous seront doux à remettre en memoire.
Par tant de longs trauaux & de perils diuers
Et par tant d'accidens, fables de l'Vniuers,
Nous tendons en Latie, où le destin tranquille
Nous promet pour iamais vn stable domicile:
Là des sceptres de Troye il nous sera permis
De voir vn iour l'Empire & le lustre remis,
Et les fils restablir le regne de leurs peres:
Durez & vous gardez aux fortunes prosperes.
Ainsi parle le Prince en silence escouté,
Et pendant ces propos au dedans agité
De mille soins secrets, son ordinaire escorte,
Feint l'espoir au visage & le dueil au cœur porte.
Eux vacquent recreez de ce nouueau butin,
Aux apprests de la proye & du futur festin,
Les costes de leurs peaux acharnez ils dépouillent.
Leurs bras dedans le sang iusqu'aux coudes ils souil-
Et découurent à nû les inteſtins cachez: (lent,
Part dépecent la chair en morceaux mal tranchez,
Et tous tremblans encor aux broches les enserrent:
Autres les pots d'airain dans le riuage enterrent,
Et soufflent à l'entour les feux estincellans,
Puis vont auec les mets leurs forces rappellans,
Et sur l'herbe estendus, faisans tourner la tasse,
S'empliſſent de vin vieil & de venaison grasse.
Apres que d'alimens chacun fut assouuy,
Et qu'on eut l'appareil des tables desseruy,
Ils se mirent à plaindre en longs flots de langage,
Leurs compagnons absens dérobez par l'orage,

Douteux entre la crainte & l'espoir ignorans,
Ou s'ils viuent encor, l'air commun respirans,
Ou si du dernier sort la rigueur ils espreuuent,
Et ià plus par les voix appellez ne s'émeuuent.
Sur tous le bon Ænée or gemit le trespas
Du genereux Oronte amoureux des combas,
Or pleure l'accident du valeureux Amyque,
Or regrette à part soy le cruel sort de Lyque,
Or le vaillant Cloanthe intrepide aux hazards,
Or le braue Gyas nourriture de Mars.
Et c'estoit desià fait quand du sommet du monde
Iuppiter ietta l'œil sur la mer vagabonde,
La carriere des pins de voiles empennez,
Et sur les terroirs verts de villes couronnez,
Vit les ports sinueux, les obliques riuages,
Et les peuples diuers de mœurs & de langages;
Puis ayant pourmené ses yeux de toutes parts,
Aux regnes de Libye arresta ses regards.
Alors Venus qui sçait prendre à propos les heures,
Le voyant des mortels contempler les demeures,
L'aborde auec ces mots de longs souspirs couppez,
Triste & les yeux de pleurs, viues perles trempez:
O toy, qui par le frein de tes decrets seueres,
Des hommes & des Dieux gouuernes les affaires,
Et pour les estonner ton bras armé haussant,
De foudres & d'éclairs vas leur chef menaçant;
Que t'a fait mon Ænée, ou quel si grand outrage
Ont commis contre toy les Troyens, ton lignage,
Qu'apres tant de tombeaux pour les enclorre ouuers,
Apres tant de trespas l'accez de l'Vniuers
Leur soit fermé par tout où le sort les rallie,
Pour le ialoux respect de la seule Italie:
Certes tu nous auois immuable promis,
Que du haut sang de Teucre en son lustre remis,

Apres quelques saisons d'vn bref cerne enfermées,
Naistroiēt les Chefs Romains cōducteurs des armées,
Qui la terre & la mer, par leurs fameux exploits,
Tiendroient de nœus d'aimant eſclaues ſous leurs loix,
Et rempliroyent le Ciel du bruit de leur louange;
Quel aduis maintenant, ô cher Pere, te change?
Par cet eſpoir ſacré de tes propos naiſſant,
Deſtins contre deſtins en mon cœur balançant,
Ie conſolois le dueil des obſeques de Troye,
Flattant mon mal paßé d'vne future ioye.
Mais or le meſme ſort qui contre eux conſpiroit
Pendant que d'Ilion la fortune expiroit,
Les perſecute encor de rigueurs inhumaines.
Quelle fin ô grand Roy, veux-tu mettre à nos peines?
Antenor échappé d'entre les dards des Grecs,
A la faueur de l'ombre & des aſtres ſecrets,
A bien peu paruenir aux riues Illyriques,
Percer impunimēt les regnes Liburniques,
Des Alpes les ſommets ſans dommage tenter,
Et de la Brente en fin la ſource ſurmonter,
Qui par neuf huis ouuerts, orgueilleuſe & felonne,
Auec vn bruit tonnant qui tout le mont eſtonne,
Précipite en la mer ſon tribut bouillonnant,
Et reſſerre en ſon lict l'Ocean forcenant
Il a bien peu fonder les hauts murs de Padouë,
Donner ſiege à ſa gent que le Ciel de fruicts douë,
Et planter tout autour deſſus ſes parapets,
Les enſeignes de Troye, or' il repoſe en paix.
Et nous, Pere, ton ſang, reiettons de ta race,
A qui dans ton palais au Ciel tu promets place,
Pour l'ire d'vne ſeule, ô deſtins odieux!
Deſpouillez de nos nefs & trahis par les Dieux,
Des peuples le rebut, & du monde la lie,
Nous voyons loin de nous reculer l'Italie.

Sont-ce là les honneurs qu'à ton sang tu promets?
Est-ce ainsi qu'en nos mains les sceptres tu remets?
A ces pleurs sous-riant le Monarque supresme,
Auec le mesme front & le visage mesme,
Dont il calme le Ciel de tempestes troublé,
Et dissipe l'orage en la nuë assemblé;
Sa fille de baisers il appaise & console,
Et reprend à son tour en ces mots la parole:
Donne tréue à la peur qui trouble tes esprits,
Delices de Cythere, aggreable Cypris,
Le destin de ta gent perseuere immobile,
Tu verras éleuer les rempars de ta ville,
Tu verras, pour les tours d'Ilion remplacer,
Du fort Lauinien les murs promis tracer;
Tu verras arriuer, & ma foy n'est friuole,
Ton magnanime Ænée aux estoilles du Pole.
Cestuy-là (car ie veux, puis que ce soin te point,
Des Parques les secrets t'exposer de tout point,
Et déuidant le fil des histoires futures,
Par ordre te marquer du temps les auantures)
Aux champs Italiens longuement combatra,
Et des peuples felons l'arrogance abattra,
Imposera des loix à leurs ames sauuages,
Et de mœurs & de mirs bridera leurs courages,
Iusqu'à tant que trois fois, né pour meilleur destin,
L'Esté l'ait veu regnant sur le terroir Latin,
Et que trois fois l'Hyuer ait roulé sur la teste
Des peuples Rutuloïs courbez sous sa conqueste.
Mais Ascaigne son fils, Iule surnommé
Depuis que d'Ilion le toict fut consommé
(Ile on le surnommoit du nom de son ancestre,
Quand l'Empire Ilien estoit encor en estre)
Trente grands cercles d'ans de leurs Lunes remplis,
Verra plein de repos sous son regne accomplis,

Transferera sa Cour des murs de Lauinie,
Et d'armes & de tours Albe rendra munie.
Là trois siecles entiers, pourtraits de l'âge d'or,
Le sceptre fleurira sous la race d'Hector,
Iusqu'à tant que l'Infante Ilie infortunée,
Reyne ensemble & Prestresse à Mars destinée,
Vierge grosse de Mars, enfante deux gemeaux.
Delà le preux Romule orné de verts rameaux,
Et fier du manteau roux de sa Louue nourrice,
Recueillira la gent sous vn nouuel auspice,
Les murailles de Mars bastira de ses mains,
Et de son nom fameux nommera les Romains.
A ceux-là ie ne mets ny siecles ny limites,
Les terres & les mers pour eux seront petites,
Vn empire sans fin ie leur ay preparé;
Mesme l'aspre Iunon, dont le cœur vlceré
Agite maintenant le Ciel, l'onde & la terre,
Vn iour se lassera de leur faire la guerre,
Et changeant en faueur ses desseins outrageux,
Auec moy cherira les Romains courageux,
Seigneurs de l'Vniuers, Rois des deux Hemispheres,
Et la gent long-vestuë arbitre des affaires;
Telle est mon ordonnance: vne saison viendra
Que l'antique maison d'Assarace tiendra.
D'vn pesant ioug d'acier par force assuietie:
La gloire de Mycene & l'audace de Phthie,
Et le pied sur le chef en seruage donté,
Des Argiens vaincus pressera la fierté.
Cæsar fleur des Heros nez de tige diuine,
Sourdra, Troyen de sang, d'vne belle origine,
Qui verra son Empire abboutir à la mer,
Et le bruit de sa gloire aux Astres se termer,
Depuis où le Soleil s'auance ou se recule:
Iules, nom descendu du grand surnom d'Iule.

Ceſtuy là dans le Ciel tu l'iras receuant,
Chargé de la dépouille & des clefs du Leuant,
Et ramenant captiue en triomphe l'Aurore,
Ioint au rolle des vœux dont les Dieux on adore.
Lors les ſiecles felons acharnez aux combas,
Addoucis par la Paix mettront leurs glaiues bas,
Veſte & l'antique Foy, Reme & Quirin propice
Rendront par l'Vniuers aux peuples la iuſtice,
Les portes du fier Mars, Dieu perclus deſormais,
D'eſtroits liens de fer ſe clorront pour iamais,
Et le Diſcord ciuil apres tant de vacarmes,
Aſſis deſſus le tas de ſes cruelles armes,
Se tordra dans le temple, en priſon confiné,
Et de cent nœuds d'airain par derriere enchaiſné,
Grinçant d'ire les dents, & rouillant l'œil farouche,
Horrible rugira d'vne ſanglante bouche.
Ainſi dit Iuppiter, & tout au meſme inſtant
Alla du Ciel Mercure en poſte députant,
Afin qu'aux Phrygiens eſpars ſur le riuage
La terre fut ouuerte & l'abord de Carthage,
Et que Didon qui regne en ce climat mutin,
Ne leur ferme la porte, ignorant le deſtin.
Son dos & ſes talons il arme de leurs aiſles,
Dans les vagues de l'air rame auec les aiſſelles,
Et gliſſant par le vent à ſecouſſes fendu,
Se void comme vn trait d'arc, en Afrique rendu:
A l'exploit de ſa charge auſſi toſt il s'applique,
Et deſià la nobleſſe & le peuple Punique,
Au ſimple inſtinct du Dieu dépouillent leur rigueur,
La Reyne la premiere eſloigne de ſon cœur
Tous ſiniſtres ſoupçons, & Princeſſe exorable
Veſt enuers les Troyens vne ame fauorable.
Mais Ænée en ſon ſein taciturne, roulant,
Mille profonds ſoucis qui l'alloyent immolant,

Soudain que le Soleil au matin se réueille,
Et de roses & d'or peint l'Aurore vermeille,
Inuaincu du sommeil se leue auec le iour,
Pour épier la coste, & tenter le seiour,
Sonder quels habitans, hommes ou bestes fieres,
Peuplent la region de ces neuues frontieres,
Car il void tout desert aux enuirons du port,
Puis à ses compagnons en faire le rapport.
Sa flotte loin des vents & des ondes il lasse,
Dedans le creux giron de la foreſt épaisse,
D'ombres tout autour close & d'arbres non tondus,
Et tapie à l'abry des rocs en l'air pendus;
Et de son seul Achate assisté pour escorte,
Se iette à l'auenture où le Destin le porte,
Branlant dedans sa main par replis mesurez
Deux iauelots legers d'vn fer large acerez.
A peine entamoit-il des forests l'horreur sombre
Que Venus à ses yeux apparut dessous l'ombre,
Auec le feint habit, les armes & le front
Des pucelles de Sparte au corps agile & pront,
Ou telle qu'Harpalice, heritiere de Thrace,
Quand ses cheuaux suans sous les fleaux elle lasse,
Et deuance à la fuitte aux vallons occurrens,
L'Hebre fleuue volant empenné de torrens:
Car vn arc bien tourné de son espaule tendre
A la mode de Sparte elle laissoit descendre,
En port de chassereſſe, & son poil enioué
Donnoit en proye aux vents, par ondes secoué;
Marchoit nud le genouil, & d'vn nœud sur l'échine
Serroit ses plis flottans: telle Venus chemine,
Et la premiere ainsi l'aborde à l'impourueu;
Caualiers, si par sort, passans, vous auez veu
Dans ces bois émaillez d'immortelle verdure,
Quelqu'vne de mes sœurs errante à l'auenture,

Ceinte, la trouſſe au flanc, d'vn Lynce marqueté,
Ou preſſant de longs cris le cours precipité
D'vn Sanglier eſcumeux, dites-le moy de grace.
Ainſi parle Venus, ainſi reſpond ſa race:
D'aucunes de tes ſœurs errantes dans ces bois,
Nous n'auons appercu ny le front ny la voix,
O Vierge, de quel nom faut-il que ie t'appelle?
Car tu ne portes point vne face mortelle,
Et ta voix qui rauit les ſens d'eſtonnement,
Ne ſonne rien d'humain; ô Deeſſe, vrayement
Ou la ſœur de Phœbus, Reine aux plantes legeres,
Ou quelqu'vne du ſang des Nymphes boſcageres,
Rent nos cruels malheurs par ta veuë addoucis,
Et quiconque tu ſois allege nos ſoucis;
Appren-nous ſous quel Ciel, en quel angle du monde
Le vent nous a iettez, baillieures de l'onde;
Car icy ſans conſeil, ny d'hommes, ny de Dieux,
Nous errons, ignorans les peuples & les lieux,
Pouſſez de la mer ſourde & de l'aueugle orage
Pour prix d'vn tel bien-fait digne de ton courage,
Maint graſſe victime en tribut immortel,
Tombera ſous nos mains au pied de ton autel.
A moy, va repliquant la Deeſſe inſulaire,
Mortelle n'appartient l'honneur d'vn tel ſalaire;
C'eſt choſe couſtumiere aux Pucelles de Tyr
De porter l'arc aux champs & le carquois veſtir,
Et iurant aux ſangliers vne guerre ſans tréues,
De brodequins pourprez hautes lacer leurs gréues.
Icy tu vois de Tyr l'Empire tranſplanté,
Et le regne Punique & l'auguſte Cité
Du fameux Agenor dont le nom par tout ſonne,
Le fonds eſt Libyen gent que le fer n'eſtonne.
Icy Princeſſe ſied l'eſtrangere Didon,
Fuyant auec les pins de Tyr & de Sidon,

De ſon frere inhumain le cruel territoire,
Longue eſt l'iniure, & longs les replis de l'hiſtoire:
Mais pour ne perdre point le temps en l'eſpluchant,
I'iray les ſeuls ſommets des affaires touchant.
Elle eut pour cher eſpoux Sichée & Preſtre & Prin-
Le plus riche habitant de toute la Prouince, (ce,
Que la pauurette aimoit d'vn amour eſperdu;
Son pere à cet amant d'ayeux Roys deſcendu,
En ſa premiere fleur Vierge l'auoit donnée
Dessous les chaſtes feux d'vn vnique Hymenée.
Or les ſceptres de Tyr où Didon reſidoit,
Pygmalion ſon frere alors les poſſedoit,
Tyran le plus barbare à qui iamais la rage
Ait aux actes felons irrité le courage,
Ce Tigre forcenant d'vn courroux déreglé,
Et de l'amour de l'or ſans reſpect aueuglé,
Auec ſon traiſtre fer expert à tels offices,
Impie, aſſaut Sichée entre les ſacrifices,
Et deuant les Autels, de leur franchiſe ſeur,
L'occit incurieux des amours de ſa ſœur;
Cele long temps par art ce parricide infame,
Et l'amante angoiſſeuſe & malade en ſon ame,
Mille fables, ruzé, feignant & controuuant,
Va d'vn eſpoir mocqueur trompant & deceuant.
Mais en fin vne nuict, quand ſeule elle eſt couchée,
L'Idole errante en l'air, de ſon eſpoux Sichée,
Vient s'offrir à ſes yeux, & leur ſomme interront,
Miracle plein d'horreur, leuant ſon paſle front,
Qui les autels pollus, ſauue-gardes mal-ſeures,
Luy monſtre auec les mains, ſanglans de ſes bleſſeures,
Découure à nù ſon ſein d'vn froid linge preſſé,
Par le fer en cent lieux deuant les Dieux percé,
Et tout le crime aueugle, & l'occulte cautelle
De la maiſon perfide, en peu d'heure decele:

Puis l'exhorte à la fuitte & luy va reuelant,
Aydes de son chemin par les ondes volant,
Ses antiques tresors reclus dessous la terre,
Lourd poids d'or & d'argent que mainte cache serre.
De là Didon émeuë à qui le temps duroit,
Et fuitte & compagnons, hastiue preparoit.
Ceux, d'vn commun complot, se liguent auec elle,
Complices du depart, qu'vne haine cruelle
A du ioug du Tyran impatiens rendus,
Ou que la peur poursuit, de desespoir perdus:
Ils saisissent les nefs prestes pour les voitures,
Chargent le blond métal sur leurs eschines dures,
Et de Pygmalion monstre d'or affamé,
Embarquent les thresors dessus le flot armé:
Vne femme imbecile est chef de l'entreprise;
Ils arriuent en fin, triomphans de leur prise,
Aux bords où maintenant sur les rides de l'eau
Tu verras esleuer vn Empire nouueau,
Qui desia de la mer se promet le partage,
Et naistre les remparts de la haute Carthage;
Traittent auec le peuple & pour bastir leur fort,
De là surnommé Byrse, orgueilleux frein du port,
Achettent du riuage où leur fer se vint teindre,
Autant que d'vn taureau le cuir en pourroit ceindre.
Mais vous qui m'enquerez, quelles gens estes-vous?
De quel climat du monde abordez-vous à nous?
Et deuers quelle part prenez-vous vostre addresse?
Ænée à qui la voix se serre de detresse,
Iettant vn long souspir tiré d'vn sein profond,
Aux mots de sa demande en ces termes respond.
S'il me faut, ô Déesse, à leur premiere source,
De nos labeurs reprendre & poursuiure la course,
Et que d'assez de temps il te plaise iouyr
Pour daigner de nos maux les annales ouyr;

Auant que mon discours de ceste histoire sorte,
Vesper en se leuant clorra du iour la porte.
De l'ancienne Troye au riuage escumeux,
Si le haut nom de Troye & de ses murs fameux,
Ores reduits en cendre, inconstantes merueilles,
Est par sort paruenu iusques à nos oreilles,
Les vens, de mer en mer longuement agitez,
Aux costes de Libye en fin nous ont iettez.
Ie suis le pie Ænée expert aux durs alarmes,
Qui mes Dieux arrachez de la flame & des armes,
Fendant d'vn camp de mer l'ire du flot chenu,
Porte, deuot guerrier, sur les astres connu:
Ie cherche pour seiour la region Latine,
Et du haut Iuppiter tire mon origine.
Auec deux fois dix pins, du feu des Argiens,
Recoux, ie m'embarquay sur les ports Phrygiens,
Ayant pour chere guide vne mere Déesse,
Et suiuant des Destins l'infidelle promesse.
A peine maintenant du bris me sont restez
Sept vaisseaux par les vents & par l'onde éclattez;
Et moy-mesme inconnu, mendiant & sans guide
I'erre par les deserts de la Libye aride,
Exclus des fins d'Asie & d'Europe chassé.
Ainsi parloit Ænée, & de douleur pressé
Vouloit encor plus loin estendre sa complainte:
Mais Venus en ces mots rompt sa voix & sa crainte:
Au Ciel, qui que tu sois, tu n'es point odieux,
Et ne respires l'air contre le gré des Dieux,
D'auoir entre les ports de l'onde Libyenne,
Accosté par destin la cité Tyrienne:
Perseuere sans plus, & tout soin mettant bas,
Au Palais de la Reyne achemine tes pas,
Car ma foy pour garant desormais ie t'engage,
Que tes autres vaisseaux dispersez par l'orage,

Ont gaigné le couuert clos aux vens courroucez,
Du retour addoucy des Aquilons pouſſez,
Si mes parens experts au ſecret des auſpices,
Ne m'ont en vain appris les augures propices.
Voy douze Cygnes blancs au pennage negeux,
A l'enuy s'égayer, qu'vn aigle courageux,
Fier pirate de l'air, aux ſerres acerées,
Fondant du haut ſommet des voûtes etherées,
Oiſeau de Iuppiter, n'aguere à plomb battoit,
Et de leur rang troublez, par le ciel eſcartoit,
Ores gliſſans en bas d'vn long ordre ils ſe dardent,
Et ià tiennent la terre, ou de pres la regardent;
Comme auec vn doux bruit leurs aiſles ſecouans
Ils ſe vont, eſchappez, de l'alarme iouans,
D'vne ceinture blanche en rond l'air enuironnent,
Et maint chant d'allegreſſe à leur retour entonnent.
Non autrement ta flotte, apres l'ire des eaux,
Recouſſe du peril qui troubloit ſes vaiſſeaux,
Ou ià repoſe à l'ancre, ayant pliés ſes toiles,
Ou dans les huys du port entre à bouffantes voiles:
Perſeuere ſans plus, & tout ſoin mettant bas,
Acheue de preſſer ce ſentier de tes pas.
Ainſi dit, & ſoudain qu'elle eut les léures cloſes
Son col en ſe tournant brilla d'vn teint de roſes,
Son beau poil d'Ambroſie à pleins poings parfumé
De diuines odeurs rendit l'air embaſmé,
Sa robe à plis trouſſez vers les mammelles ceinte,
Tomba ſur ſes talons d'or & de pourpre peinte,
Et Déeſſe au marcher vrayment elle apparut.
D'Ænée à l'impourueu le ſang au front courut,
Il reconnoiſt ſa mere à ſes marques certaines,
Et fuyante la ſuit de ſes complaintes vaines?
Pourquoy, cruelle auſſi, mes eſpoirs abuſant,
De ſimulacres faux te vas-tu déguiſant?

Pourquoy ne veux-tu, mere, à moy ton fils permettre
De pouuoir en partant ma main en ta main mettre,
Ouyr & releuer de ta voix les vrais sons,
Et de ton port diuin contempler les façons?
Ainsi sa plainte oyfiue apres elle il enuoye,
Et droit vers la Cité, pensif, poursuit sa voye.
Mais Venus, dont le soin d'auec eux ne partit,
D'vn secret voile d'air en chemin les vestit,
Et pour rendre aux passans leur alleure inconnuë,
Obscurs, les enferma de l'estuy d'vne nuë,
Afin que nul ne peust, né de mortelle chair,
Sous l'ombrage feé les voir ny les toucher,
Ni retarder les pas d'vn importun langage,
Suspects, les enquerant des fins de leur voyage.
Elle d'vn vol sublime en Paphos remonta,
Et ses sieges deuots allaigre visita,
Où de Porphyre & d'or son haut temple estincelle,
Où d'encens Sabéen, vœu de mainte pucelle,
Cent autels tous les iours à son nom vont fumans,
Et d'odorans bouquets l'air sacré parfumans.
Ces Heros cependant couuerts de l'ombre vuide
Acheuent de se rendre où le sentier les guide,
Et ià d'vn pied leger en extase arrestés,
Ils pressoient le cousiau qui pend sur la Cité,
Et fier d'vn haut sourcy, void de front la machine
De l'orgueilleux donien, effroy de la marine.
Ænée épouuanté va la masse admirant,
Toict iadis de pescheurs, or' au ciel aspirant.

PARTIE
Du quatriéme Liure de l'Æneide de Virgile.

Par M. DV PERRON.

LA Reyne cependant griéuement offensée
Par vn soucy cruel qui bleſſe ſa pensée,
Maint vlcere amoureux dans ſes veines cachant,
D'vne ſecrette flamme à part ſe va ſeichant;
La valeur de ſon hoſte en cent lieux publiée,
La gloire de ſa race aux Dieux meſme alliée,
Sa figure, ſes yeux, ſes diſcours releuez,
Sont de la main d'amour en ſon ame grauez,
Et le ſoin importun qui ſon cœur n'abandonne,
Aucun plaiſant repos à ſes membres ne donne.
L'aube du iour naiſſant, que l'Inde reueroit,
D'vn pourpre rayonneux les terres éclairoit,
Et ſa vermeille main de fleurs entrelaſſée
Auoit du ciel eſpars l'ombre humide chaſſée,
Quand ſentant le venin couler dedans ſes os,
A ſa ſœur bien-ainée elle tint ces propos.
Anne, ma chere ſœur, quelles images vaines
Troublent le doux ſõmeil qui doit charmer mes peines!
Quel eſtrenouuel hoſte aux ondes échappé,
Dont le fer eſtranger en nos ports s'eſt trempé!
Combien de maieſté reluit ſur ſon viſage!
Quelle grandeur d'eſprit, de force & de courage!

Non ; ie le croy ſans doute , & mon cœur n'eſt deçeu,
Que du haut ſang des Dieux il eſt vrayment yſſu:
La faute d'aſſeurance aux perils reſſentie,
Accuſe vne ame obſcure & de bas lieu ſortie.
Dieux ! que de fiers Deſtins ſans fléchir éprouuez!
Et combien il coutoit de combats acheuez!
Certes ſi ie n'auois d'vn chaſte vœu contrainte,
D'immuable ſentence en mon courage emprainte,
De ne vouloir iamais mon vefuage changer,
Ni ſous vn ſecond ioug ma liberté ranger;
Si le nom malheureux de nopce & d'Hymenée
N'importunoit mon ame au dueil abandonnée
Depuis que le treſpas qui mes yeux arrouſa,
De mon premier amour les eſpoirs abuſa;
Ce ſeul aſſaut ſans plus forçant toute deffenſe
Me feroit conſentir à commettre vne offenſe.
Car il faut que i'auouë , Anne ma bonne ſœur,
Que depuis l'accident de mon cher poſſeſſeur,
L'infortuné Sichée , & le Deſtin contraire
De nos Dieux diſperſez par le fer de mon frere;
Ce ſeul obiet a peu mes cendres rallumer,
Et de mon chaſte cœur le rempart entamer;
Ie reconnois d'amour les approches nouuelles,
Et de mon premier feu reſſens les eſtincelles:
Mais que pluſtoſt l'horreur des gouffres de là bas
S'ouure pour m'engloutir & fonde ſous mes pas,
Que du pere des Dieux la foudre ſe dépite,
Et mon ame innocente aux ombres precipite,
Paſles ombres d'Erebe hoſteſſes des Enfers
Qu'vne profonde nuict de frayeur tient couuerts;
Pluſtoſt , ô mon honneur , que tu ſouffres ce crime,
Ni qu'vne telle tache à ta gloire imprime.
Celuy qui le premier ma franchiſe donta,
Mes pudiques amours en mourant emporta,

Ceſtuy-là pour iamais au tombeau qui l'enſerre,
Les ait & les conſerue auec luy ſous la terre.
Ayant ainſi parlé des pleurs qu'elle eſpandit
Maint torrent ſur ſon ſein par ondes deſcendit,
Quand Anne repliqua d'vn accent fauorable;
Sœur plus que la lumiere à mes yeux deſirable,
Verras-tu donc ainſi de ton âge plus cher
La fleur & les beaux ans en vefuage ſeicher,
Sans gouſter les plaiſirs d'vne douce lignée,
Ni les fruits dont Venus ſe trouue accompagnée?
Penſes-tu que les os ſous la terre cachez
De ce ſoin inutile au tombeau ſoient touchez?
Ie veux qu'en la fraiſcheur de l'ennuy qui t'outrage,
Nul amant autresfois n'ayt fléchy ton courage,
Ni l'inſolent Iarbe à qui tu fis ſentir
Tes dédains en Libye & ſur les ports de Tyr,
Ni tant d'autres grands Rois dont l'Afrique ſemée
De triomphes frequens eſt au loin renommée:
Mais en fin pourras-tu, ſans Amour irriter,
A ton propre deſir, cruelle, reſiſter,
Oubliant pour iamais, de trop de dueil ſaiſie,
En quel lieu nos deſtins leur retraite ont choiſie?
Pour bornes d'vne part nous touchons les Citez
Des fiers Getuliens par le fer indontez,
Et les troupes ſans frein des Cheualiers Numides,
Et Syrte inhoſpitale, aux tempeſtes arides:
De l'autre ſont les champs déſeuplez de manoirs
Que la ſoif rend deſerts. & les Barcæens noirs,
Deluges furieux de rapine & d'audace:
Allegueray-ie encor les guerres que nous braſſe
Tyr l'opulente ville, & le ſanglant courroux
De noſtre iniuſte frere allumé contre nous?
Non ie croy quant à moy que ſous l'heureux auſpice
Des fauorables Dieux & de Iunon propice,

Les vaisseaux Phygiens des ondes agitez
Se sont durant l'orage en nos haures iettez.
Auec combien de pompe, ô ma sœur, peux-tu dire
Que tu verras fleurir ta ville & ton Empire,
D'vn lien si sacré ces peuples estreignant.
Et les armes de Troye à ton sceptre ioignant?
De quelle aile superbe au ciel sera portée
La gloire de Carthage au double redoutée?
Demande donc sans plus licence aux immortels,
Et des dons visitez couronnans leurs autels,
Consume la saison en festins & delices,
Et pour le retarder recours aux artifices,
Cependant que l'Hyuer forcene dessus l'eau,
Que l'humide Orion allume son flambeau,
Qu'à ses vaisseaux battus les flots sont redoutables,
Et que l'air & le ciel se monstrent moins traittables.
Auec ces doux propos d'eloquence animez
Elle fait deuenir ses sens plus enflammez,
Donne espoir en son ame en doute balancée,
Et de son chaste front rend la honte effacée.
Soudain donc elles vont les temples visiter,
Vont la faueur des Dieux par leurs vœux inuiter,
Et selon les vertus à chacun departies,
Dessus les feux sacrez immoler les hosties.
A Cerés qui les loix la premiere inuenta,
A Phœbus, à Bacchus qui les Indes donta,
Et sur tous à Iunon dont la tutelle sainte,
Des liens nuptiaux rend durable l'estreinte.
Là Didon du plus beau de son riche tresor
Soustenant en ses mains vn vase de fin or,
La liqueur consacrée auec mystere épanche
Sur le front innocent d'vne geniſſe blanche,
Puis tout autour des Dieux en leur ordre arrangez
Circuït les autels de victimes chargez,

Et dédiant le iour par dons & par offertes,
S'attache auec les yeux aux entrailles ouuertes,
Et conſulte les cœurs des animaux mourans,
Leur foye & leurs poulmons encor tous reſpirans.
Mais, ô des fols deuins l'ignorante penſée,
Dequoy ſeruent les vœux à ceſte ame inſensée,
Et les augures vains hors de temps recherchez?
Deſià d'vn doux venin ſes os ſont entachez,
Et l'vlcere ſecret qui par les yeux s'allume,
Vit dedans ſa poitrine & ſes veines conſume.
L'amoureuſe Didon bruſle d'vn feu couuert,
Et courant à grand pas par la Cité ſe perd,
L'eſprit tout agité de fureur & de crainte.
Comme vne tendre biche auec le fer atteinte
Qu'vn Paſteur ignorant la cheute de ſes traits,
D'vn arc tiré de loin ſous les ombrages frais
Des hauts cheſnes de Crete, en chaſſant a bleſſée,
Et la fléche volante en ſes flancs a laiſſée,
Elle qui ſent la mort penduë à ſes coſtez
Erre par l'eſpaiſſeur des taillis écartez,
Trauerſe maint buiſſon & mainte eſpine forte,
Et la pointe fatale à ſes flancs touſiours porte.
Tantoſt pour diuertir cet ennuy trop cuiſant
Elle va ſon Ænée en public conduiſant,
Luy monſtre les treſors dont Sidon fut ſuperbe,
Et ſa ieune cité n'aguere égale à l'herbe:
Ores certains propos elle penſe entamer,
Or' elle ſent tout court ſes léures refermer,
Puis comme le flambeau du Soleil qui decline
Commence de ſe teindre aux flots de la marine,
De nouueau la pauurette a recours aux feſtins,
Se fait de Troye encor raconter les Deſtins,
Et durant les repas, d'amour toute eſperduë,
Derechef par l'oreille à ſa bouche eſt penduë,

En fin lors que chacun vient à se separer,
Qu'on void du Ciel la Lune à son tour s'emparer,
Et que les feux luisans qui leurs cours precipitent,
Les Dieux & les mortels au doux sommeil inuitent,
Dedans son palais vuide aux tristesses ouuert
Seulette elle souspire, & sur son lict desert,
Où mainte épine aiguë & maint chardon s'assemble,
Absent absente l'oyt & le voit tout ensemble.
Aucunesfois Ascaigne entre ses bras pressant,
Et l'image du pere en son fils caressant,
Elle deçoit ses yeux, pour tromper par ce change,
Si rien le peut tromper, d'amour le charme estrange.
Des donjons commencez le dessein orgueilleux
Ne void plus esleuer son labeur sourcilleux,
Plus la ieunesse ardante aux armes n'est dressée,
Des haures imparfaits l'entreprise est laissée,
Nouueaux forts pour la guerre on ne va plus traçãt,
La fabrique demeure & le front menaçant
Des ramparts dont Carthage est de loin signalée,
Et la masse en hauteur aux astres égalée.
Quand la Reyne des Dieux qui du ciel apperçoit
Que ceste peste ardente en son sein se conçoit,
Et que ses premiers vœux, ny le bruit commun mesme
Ne seruent plus de frein à sa fureur extréme,
D'vn propos déguisé son courage voilant,
Va par feinte à Venus en ces termes parlant:
Vrayment vous acquerrez vne belle victoire,
Et d'vn riche triomphe ornerez vostre histoire,
Toy Venus & ton fils, & vos noms glorieux
Iouyront à bon droit d'vn honneur serieux,
Si de deux puissans Dieux la fraude & la surprise
Trompe vne simple femme aux ruses non apprise,
Bien sçay-ie que ton chef d'alarmes agité
Void d'vn œil défiant les murs de ma Cité,

Et redoute les ports du Libyque riuage,
Et les palais naissans de la haute Carthage:
Mais en fin iusqu'à quand ces odieux soupçons,
Et tant de longs discords qu'en vain nous nourrissons?
Pourquoy par vn doux change, ô belle Citherée,
N'embrassons-nous plustost vne paix asseurée,
Et d'vn fidelle Hymen les durables plaisirs?
Le ciel de toutes parts répond à tes desirs;
L'indiscrette Didon de tes fléches s'enferre,
Et la peste amoureuse à ses os fait la guerre.
Regissons donc ensemble auec vn sort égal
Ces deux peuples estreints par vn nœud coniugal:
Soit permis desormais de voir la chaste Elise
Sous vn mary Troyen captiuer sa franchise,
Et les chers nourrissons de l'opulente Tyr
A ton sceptre estranger pour dot assuiettir.
Venus qui reconnut que sa parole feinte
De douceur & de miel elle auoit ainsi teinte,
Afin de détourner des riuages Latins,
L'Empire vniuersel predit par les Destins,
Aux terroirs de Libye; en mesme art exercée
Luy répondit ces mots Qui seroit l'insensée
Qui voudroit par orgueil auec toy conteſter,
Ou d'vn cœur dédaigneux ces offres reietter?
Pourueu que le succez nos desseins fauorise,
Et que l'euenement couronne l'entreprise:
Mais vn doute sans plus en suspens me retient,
Si le pere des Dieux qui les sceptres maintient
Voudra que le Destin en mesmes murs assemble
Les habitans de Troye & ceux de Tyr ensemble,
S'il voudra voir ton peuple & le mien s'allier,
Et d'vn commun Hymen leur Empire lier.
A toy sa chere espouse & sa sœur bien-aymée,
Appartient le deuoir de t'en rendre informée:

Pren ce premier labeur, puis i'iray poursuyuant.
Lors Iunon à son tour le propos releuant,
Resigne moy ce soin, Deesse ie te prie,
Et pour sçauoir au reste auec quelle industrie
Nos dessems proposez commenceront leurs cours,
Escoute en peu de mots le fil de ce discours.
Demain dés que l'Aurore au teint semé de roses
De son beau sein vermeil aura les fleurs écloses,
Et que le blond Titan des ondes renaissant
Viendra des plus hauts monts les cimes iaunissant,
L'amoureuse Didon, Didon l'infortunée
Sortira pour chasser auecques son Ænée.
Là pendant qu'aux cheureuils les filets on tendra,
Et qu'au tour la foreſt de toiles se ceindra,
I'amasseray dans l'air vne noire tempeſte
D'eau, de vent & de greſle, & feray sur leur teſte,
Pour escarter la presse & l'appareil troubler,
De tonnerre & d'eſclairs tout l'Olympe trembler:
Les chasseurs estonnez fuyront à l'auenture,
Aueuglez & perdus dans vne nuict obscure;
Seuls la Reyne Didon & le Prince estranger
Courront vers vn meſme antre à couuert se ranger,
Où presente auec eux sous l'habit d'vne nuë,
Si ce nouueau desir en ton cœur continuë,
I'iray le doux Hymen des deux parts terminant,
A luy seul pour iamais propre la destinant.
Venus qui ne se monſtre à ces mots trop rebelle,
D'vn gracieux clin d'œil approuue leur cautelle,
Et iette vn doux sous-ris en miel tout destrempé,
D'auoir preueu leur ruse & le piege eschappé.
L'Aurore cependant peignant ses treſſes blondes,
Au sortir de sa couche abandonne les ondes;
On void du nouueau iour les premiers rays percer,
Et la ieuneſſe eſleuë aux portes se preſſer,

Tentes, toiles, filets, que leur suitte accompagne,
Espieux au large fer se mettent en campagne,
Picqueurs Massyliens, meutes de chiens courants,
Léuriers aux pieds legers, & limiers odorants.
Des plus grands de la Cour vne pompeuse escorte
Au réueil de la Royne enuironne sa porte;
Son fier coursier l'attend paré de pourpre & d'or,
Et superbe des dons de l'Indique thresor,
Iettant à gros boüillons sa cholere fumeuse,
Masche son frein sonnant d'vne bouche escumeuse.
En fin elle démarche, vn grand flot ondoyant,
De cheualiers espais ses deux flancs costoyant;
D'vn manteau Tyrien les pans elle renuerse
Aux longs bords émaillez de peinture diuerse.
Vn carquois plein de traits descend dessus ses reins,
Ses cheueux vagabonds d'vn rœud d'or sont estreins,
Vne autre aggraffe d'or dedans le pourpre entée
Donte les plis volants de sa iuppe éuentée.
Tost apres des Troyens la fleur on void sortir,
Et le petit Iule, alaigresse de Tyr,
A qui l'émail des champs monstre de rendre hõmage:
Ænée auant tous eux des hauts Dieux viue image
Nompareil en beauté, va la Reyne accostant,
Et sa troupe estrangere à la sienne adioustant.
Tel que semble Apollon quand quittant la Lycie
Durant les mois d'Hyuer de froidures transie,
Et les sources de Xante où decline le iour,
Il vient reuoir Delos son maternel seiour,
Lors que mainte carolle en rond foule la terre,
Et qu'autour des autels que son verd laurier serre,
Bruit l'airain des tambours Cretois & Dryopains,
Et le bal inspiré des Agathyrses peints:
Sur les croupes de Cynthe en forests abondante
Il marche à pas legers, & sa tresse pendante

Preſſe d'vn mol fueillage en ondes l'agençant,
Et ſes flots enouez dedans l'or enlaçant,
Ses traits qui le treſpas de loin décochez donnent,
Dans ſon carquois brillant ſur l'épaule luy ſonnent.
Tel s'auançoit Ænée à la courſe auſſi pront,
Semblable maieſté luiſoit ſur ſon beau front.
Or quand on eut des monts gaigné les frais ombrages,
Repaires eſcartez des animaux ſauuages,
Les timides Cheureuils pourſuiuis des archers
Furent veus bondiſſans s'eſlancer des rochers;
Et les Cerfs foreſtiers aux grands teſtes ramées,
Fuyans des chiens legers les meutes affamées,
D'vn pied viſte & poudreux les campagnes paſſer,
Et ioints l'vn contre l'autre en hardes s'amaſſer,
Empennez de la crainte, & par troupes nombreuſes
Abandonner des monts les retraittes ombreuſes.
Là le petit Aſcan de la gloire amoureux
S'ébattant à pouſſer vn courſier genereux,
Qui prompt comme le vent ſous l'eſperon s'auance,
Or les vns à la courſe, or les autres deuance,
Et ſouhaitte au milieu des vallons émaillez,
Qu'entre les animaux de valeur dépouillez
Vn ſanglier eſcumant s'oppoſe à ſon courage,
Ou bien qu'vn Lion roux deſcende du bocage.
Tandis l'air obſcurcy commence à ſe troubler,
De l'Olympe agité la voulte on oyt trembler,
Vn orage meſlé de greſle & de tempeſte,
De tous les coins du Ciel s'amaſſe ſur leur teſte:
Les cheualiers de Tyr pour la chaſſe choiſis,
Et les Seigneurs Troyens d'étonnement ſaiſis,
Et le petit neueu de la belle Erycine,
Gaignent à trauers champs mainte baſſe caſſine.
De la time des monts ſous l'orage croulants
Les torrents comme mers par ondes vont roulants:

Seuls dedans vn meſme antre où les deſtins les tirent
La Princeſſe & le Prince à l'abry ſe retirent;
La terre, à qui les Dieux de mere offrent le nom,
Donne le premier ſigne, & la grande Iunon,
Deeſſe maritale aux nopces reuerée
L'air réplendit d'éclairs & la plage ætherée,
Complice de l'Hymen, ſe void eſtincelier,
Et la croupe du mont oyt ſes Nayades hurler.
Ce iour fut le premier cauſe de ſa ruine,
Fut de tous ſes malheurs la premiere origine:
Car de ſon chaſte honneur plus il ne luy ſouuient,
Plus le ſoin de ſa gloire au cœur ne luy reuient;
L'imprudente Didon ne craint plus qu'on éclaire
Ses larcins amoureux; elle oſe temeraire
Le nom de mariage à ſon crime impoſer,
Et d'vn tiltre ſacré ſon erreur déguiſer
Auſſi-toſt tout autour par les Libyques plaines
Courut la renommée aux villes Africaines,
L'agile renommée, vn mal pront & volant,
Qui va tout autre mal en viſteſſe égalant;
De ſa legereté ſa vigueur prend naiſſance,
Et ſans ceſſe en marchant acquiert neuue puiſſance,
Baſſe & foible de crainte à ſon commencement,
Mais qui ſoudain s'eſleue & s'accroiſt tellement,
Qu'elle touche les champs de ſes plantes volages,
Et loge au meſme temps ſon chef dans les nuages.
La terre aux larges flancs qui tout germe & conçoit
Pour le ſang de ſes fils dont ſon ſein rougiſſoit,
D'ire contre les Dieux & de fureur pouſſée,
Digne & derniere ſœur d'Encelade & de Cée,
L'enfanta, comme on dit aux pieds pronts & diſpos,
Et dont les aiſles n'ont beſoin d'aucun repos;
Monſtre d'horrible forme & d'immenſe ſtature,
A qui, miracle eſtrange! autant que la nature

A de tuyaux de plume à ſon corps attachez,
Autant d'yeux eſpions deſſous il tient cachez,
Autant il fait ſonner de langues nompareilles,
Autant de bouches ouure & dreſſe autant d'oreilles.
La nuict entre le Ciel d'eſtoilles allumé,
Et la terre, elle vole, & d'vn pas emplumé
Par l'ombre ſolitaire en bruyant s'achemine,
Et iamais au ſommeil ſes paupieres n'incline.
Le iour quand le Soleil de rayons eſt luiſant,
Au guet ſur quelque temple elle ſe va poſant,
Ou ſur les hautes tours dans l'air eſt ſouſtenuë,
Et les grandes Citez effraye à ſa venuë;
Auſſi ferme à daffendre vn menſonge inuenté,
Que pronte à deceler la ſimple verité.
Ce prodige odieux iuſques aux Cours des Princes
De pluſieurs bruits diuers rempliſſoit les Prouinces,
Et publioit par tout où s'addreſſoyent ſes pas
Ce qui vrayment eſtoit & ce qui n'eſtoit pas,
Il alloit annonçant, impatient de ioye,
Qu'Ænée eſtoit venu ſurgeon du ſang de Troye,
Que la belle Didon, qui les autres brauoit,
Dedans ſon lict Royal pour eſpoux receuoit,
Et qu'ores chatouillez de leurs flames laſciues
Ils conſumoyent l'Hyuer en delices oyſiues,
Oublieux de l'eſpoir de leurs ſceptres naiſſans,
Et ſous vn laſche amour leurs honneurs trahiſſans.
Tels infames propos ceſte Deeſſe immonde
En volant eſpandoit par les bouches du monde.
Or ſoudain que le vent ſes plumes enleua
Au ſuperbe palais d'Iarbe elle arriua,
Empoiſonna ſon ſang d'vn venimeux langage,
Et verſa dans ſes os le martel & la rage:

Ce Prince né d'Amnon que l'amour asseruit,
Aux champs de Garamant dont la fille il rauit,
Immenses monuments, dedans ses regnes amples
A Iuppiter son pere auoit basty cent temples,
Et, riches de doüaire, erigé cent autels,
Et sacré mainte lampe & maints feux immortels,
Des Dieux tousiours veillants les gardes eternelles.
Là fumoit largement aux festes solemnelles
Le terroir gras de sang, & les sueils frequentez
Fleurissoyent de bouquets à pleines mains iettez:
Troublé donc de douleur pour la nouuelle amere
Qui faisoit en son sang escumer la cholere,
Deuant les mesmes Dieux dans ses temples logez,
Et les mesmes autels qu'il auoit erigez,
Leuant les mains au Ciel de sacrifices teintes,
A Iuppiter son pere il addressa ces plaintes:
O puissant Iuppiter arbitre des Destins,
A qui le peuple Maure opulent en festins,
Accoudé sur licts peints aux festes Africaines,
De l'honneur Lenean offre les couppes pleines,
Vois-tu ceste iniustice, ou si dedans les Cieux
Ta foudre en vain brillante épouuante nos yeux,
Et le seuere dard de ton bruyant tonnerre
Aueugle & sans dessein tombe dessus la terre,
Et par cas d'auenture échappant de tes mains
D'vn murmure inutile estonne les humains?
Vne femme en nos ports fuitiue & vagabonde
Qui n'aguere fonda sur la riue de l'onde
Vne estroite Cité par vil prix l'obtenant,
A qui les loix du lieu nous allasmes donnant,
Et le droit de pouuoir cultiuer le riuage,
A mesprisé l'honneur de nostre mariage,
Et de nos longs desirs rendant l'espoir deçeu,
A pour Seigneur Ænée en ses regnes reçeu.

Maintenant ce Paris auec ſa Cour nouuelle
D'hommes effeminez my-maſles de Cybele,
Les cheueux par cordons parfumez & treſſez,
Le menton & le front d'vne mitre enlacez,
Attour Mæonien qui luy voile les temples,
Triomphe de la proye ; Et nous, Pere, à tes temples
Nos preſens iour & nuict deuots nous addreſſons
Et credules ſans fruit vn vain bruit embraſſons.
Priant auec ces mots entre-meſlez de larmes,
Et tenant les autels preſt de paſſer aux armes,
Iuppiter l'entendit, & ſon œil irrité
Tourna deuers les murs de la neuue Cité,
Et deuers les amans oublieux de leur gloire,
Et d'vn meilleur renom trahiſſans la memoire.
Meu donc de cet aſpect Mercure il appella,
Et pour le dépeſcher en ces termes parla:
Va deſloge, mon fils, courrier de mes meſſages,
Appelle les Zephyrs, gliſſe ſur tes plumages,
Et le Prince Ilien aborde de ma part,
Qui maintenant oiſif differe ſon départ,
Et ſe rouille à Carthage enchaiſné de delices,
Sans penſer aux Citez que les Deſtins propices
Luy reſeruent pour ſort : Va deſloge, diſpos,
Et par les vents legers luy porte mes propos.

PLAINTE,

Par le Sieur REGNIER.

En quel obscur seiour le Ciel m'a il reduit,
Mes beaux iours sont voilez d'vne effroyable nuict,
Et dans vn mesme instant comme l'herbe fauchée
Ma ieunesse est seichée.
Mes discours sont changez en funebres regrets,
Et mon ame d'ennuis est si fort esperduë,
Qu'ayant perdu Madame en ces tristes forests,
Ie crie, & ne sçay point ce qu'elle est deuenuë.
O bois ! ô prez ! ô monts ! qui me fustes iadis
En l'Auril de mes iours vn heureux Paradis,
Quand de mille douceurs la faueur de Madame
Entretenoit mon ame
Or que la triste absence en l'Enfer où ie suis,
D'vn piteux souuenir me tourmente & me tuë,
Pour consoler mon mal & flater mes ennuis,
Helas ! respondez moy, qu'est-elle deuenuë? (nus?
Où sont ces deux beaux yeux ? que sont-ils deue-
Où sont tant de beautez, d'Amours & de Venus,
Qui regnoient dans sa veuë ainsi que dans mes veines
Les soucis & les peines?
Helas ! fille de l'air qui sens ainsi que moy,

CONTRE PHOEBVS ET LES MVSES.

LAisse ton beau Parnasse, ô docte Delien,
Et vous d'autre costé, troupeau Castalien,
Descendez d'Helicon, venez icy vous rendre:
Vn de vos seruiteurs veut de vous congé prendre,
Veut s'en aller ailleurs chercher la liberté
Qu'il perdit dés le iour que l'eustes arresté,
Charmé de vostre voix & du son d'vne lyre.
Les voicy arriuez: Adieu ie leur vay dire;
Mais ie ne sçay par où ie le dois commencer.
Doy-ie premierement aux neuf sœurs m'adresser
Que iadis engendra la Reine d'Eleuthere?
La raison veut plustost qu'on commence à leur frere.
Adieu Phœbus adieu Phœbus au chef doré,
De qui i'ay maintes fois les saints pas adoré:
Phœbus à l'arc d'argent ie te supply' ne iette,
Faschè de cet adieu contre moy ta sagette.
Tu sçais bien que de fol ie t'ay long temps seruy,
Et que tu as de moy tout le meilleur rauy:
Sois content de cela: deformais ne moleste
Ce bien peu de raison que i'emporte de reste.
Vous Muses aux yeux bruns, les sœurs de ce grand Dieu,

Auſsi bien comme à luy ie vous viens dire adieu,
De peur d'eſtre marqué de quelque ingratitude:
Combien que m'ayez fait vn traittement fort rude.
Pierides adieu, adieu chants, adieu bal
Mené toute la nuict au fond de quelque val:
Adieu Parnaſſe, adieu fontaine cheualine,
Honneur de Baotie, & ton eau cryſtalline
Où vont boire les foux. Il me faſche beaucoup
Qu'à vous tous ie ne dis adieu le premier coup
Que vers vous me mena la ieuneſſe trop folle.
Or ſi en cet adieu ie dis quelque parolle
Que la iuſte douleur m'ait contraint de laſcher,
Filles de Iupiter ne vous vueillez faſcher:
Pardonnez au courroux: pour cela ie vous prie,
Comme faire ſçauez ne me changez en Pie.
Pour vn tant ſeulement qui vous eut à meſpris
Vous en trouuerez cent de voſtre amour eſpris.
Ie dy adieu auſsi à ceux qui voſtre trace
Suiuent à chef baiſſé: ça que ie vous embraſſe,
O poëtes diuins; mais ſi trop deſpité
Vous m'oyez de voſtre art dire la verité,
Ne dardez contre moy quelque meurtrier iambe
Qui me vienne eſtrangler, contre vn ſecond Lycãbe.
Auecques vous, Meſsieurs pluſieurs moin i'ay eſté
Eſclaue d'Apollon & de la pauureté:
Qui s'en eſtime heureux, le ſoit toute ſa vie,
D'heur ſi malencontreux ie n'auray plus d'enuie.
Quelque autre plus leger ſa foy prodiguera
A vos doctes eſcrits: quelque autre briguera
Le laurier touſiours vert, pour toute recompenſe
D'auoir fait de ſon mieux vne ingrate deſpence.
Ie ſuis aueugle & ſourd: ie ne veux voir n'ouyr
Vos contes impudens qui peuuent reſiouyr
Les dieux [ce dites vous:] Que plus on ne m'amene

Les douze grãds labeurs du vaillant fils d'Alcmene:
Ni les pins Idæans en deesses changez.
Ni l'exil de Saturne, & ses enfans mangez:
Ni l'infame banquet de Thyeste & Teree:
Ni du Soleil faſché la lampe retiree.
Cherchez qui le croira: quant à moy ie promets
De ne me plus ſeruir de ces beaux entremets.
Se paiſſe qui voudra d'vne fable moiſie,
Ie ne ſuis que trop ſaoul de voſtre poëſie.
Adieu contes plaiſans qui m'auiez enchanté,
Ores que ie vous ly en meilleure ſanté,
Vous ne me ſemblez plus ſinon fables contées
Au feu durant l'hyuer, par vieilles radotées.
Ie veux rauoir mes ſens: non, ie ne veux plus voir
Le noir au lieu du blanc, le blanc au lieu du noir.
Ie cognoy maintenant que cet art n'eſt que ſonge
Que plus ſçauant y eſt qui ſçait plus de menſonge.
I'ay trop long temps ouy rocs & arbres parler;
I'ay trop veu les cheuaux & les hommes voler.
Ie ne pourroy conter combien i'ay veu de choſes,
Souffrir en vn inſtant mille metamorphoſes.
Mon eſprit tout troublé & veillant & dormant,
Eſtimoit touſiours voir vn nouueau changement.
Encore en y penſant i'ay peur que lon ne change
Mon humaine figure en quelque forme eſtrange.
En ſongeant d'Acteon ie crain fort que cornu
Mon pauure front ne ſoit comme à luy deuenu.
Ie taſte auec la main, de peur, quand ie m'eſueille,
Qu'on ne conte de moy vne freſche merueille.
Et ſi en mon chemin quelque caillou ie voy
Ie m'arreſte tout court ainſi ie parle à moy.
Lequel de ces cailloux pourroit eſtre mon pere,
Veu que l'homme eſt refait d'vne telle matiere
A la fin ie conclu qu'il ne faut point paſſer

Par ce chemin pierreux de peur de la blesser.
Mon pied me meine ailleurs: mais ie ne treuue place
Qui de cas monstrueux esbahir ne me face.
Voyant parmy les prez mille sortes de fleurs,
Ces blanches (dy-ie alors) sont les filles des pleurs:
Et ces vermeilles là sont du sang humain nées:
Les autres autrement, selon leurs destinées.
Rien dans les bois fueillus ne se montre à mes yeux
Qui n'ait esté chargé par le vouloir des dieux:
Les arbres, les rochers, les monts, & les fontaines,
Iadis ainsi que nous eurent formes humaines.
Et regardant voler par le ciel azuré
Les oiseaux peinturez, ie ne suis asseuré.
Ie crain d'auoir aux flancs vne nouuelle plume:
Ie me hausse pour voir si plus que de coustume
Mon corps n'est point leger: car tous sont estimez,
Aumoins la plus grand part, estre hõmes emplumez.
Leuez les yeux en haut, lors que la nuict humide
D'vn tenebreux silence a remply ce grand vuide:
Voyez ce blanc chemin; il a acquis son nom
Du laict anciennement respandu par Iunon,
Selon la fable Grecque; & selon la Romaine
Il a esté bruslé par l'enfant de Clymene.
Là vous recognoistrez d'Astres vn million
Tirez de terre au ciel: vn Cheual vn Lyon,
Deux serpens, vn corbeau, deux ourses differentes,
Vn bouuier, vn taureau les six sœurs apparentes,
(La septiesme est cachee) vn chien nous apportant
Et maladie & soif qu'iray-ie tout contant?
Si loin de leur puissance ils estendent les bornes
Qu'à ton front, Iupiter, ils ont enté des cornes;
Ores te transmuans en quelque satyreau,
Et ores te tournans en folastre toreau.
Afin de deceuoir d'vne forme empruntee

La fille d'Agenor, & celle de Nyctee.
Ils t'ont changé en or secrettement coulant,
Or, de qui fut conceu le cheualier volant.
Ils ont à tes deux flancs colé vn blanc plumage,
Et puis ils vont disant que l'amoureuse rage
Te change en ces façons, quand tu es incité
De dresser quelque embusche à la pudicité.
Tant ils estiment peu d'accuser d'adultere
Toy des hommes le Roy & des hauts dieux le pere!
Vulcan ose par eux ton cerueau mi-partir
Pour en faire dehors vne Pallas sortir,
Sa lance & son bouclier. Ils font estre ialouse
De tel enfantement ta sœur & ton espouse;
Luy monstrent vne fleur, laquelle a le pouuoir
De luy faire sans toy vn enfant conceuoir.
Ceste fleur elle aualle, & apres iuste espace
Hors de son ventre sort l'horrible dieu de Thrace
De pied en teste armé. la peur va assaillant,
Quand il est courroucé, le cœur du plus vaillant,
L'vn fuit çà, l'autre là: car aux vns il trauerse
La maille & l'estomach: les autres il renuerse
Accablez de son char: ceux qui s'approchent pres
Trainent parmy les champs leurs boyaux tost apres.
Deuant ce dieu mutin la sanglante Bellonne
Ses cheuaux escumans d'vn gros fouët eguillonne:
Trahison l'accompagne & la mortelle horreur
Le suit en toute part auecques la fureur.
Lors que par son effort la bataille est gaignee,
Et qu'il a despouillé sa cuirasse ensaignee,
D'vn simple aueugle enfant, sans resistance pris
Paisiblement se couche aupres de sa Cypris;
Cypris aux beaux cheueux, fille de la maree,
Qui naissante aborda en l'isle Cytheree.
Puis ces deux amoureux vn peu plus conuoit

Que fins en leurs amours, ſont par le dieu boiteux
Surpris & encheſnez: qui d'vn viſage bleſme
Appelle tous les dieux, & leur monſtre luy-meſme
En ſa chambre, en ſon lit, de liens bien tenus
Le fier Odryſien & la douce Venus.
Laiſſon-là ce cocu, & venons à Mercure
Ruzé ſur tous les dieux à changer ſa figure:
Qui du Ciel & d'enfer fidele meſſager
Prent ſouuerain plaiſir à touſiours voyager:
Ayant en la main dextre vne verge charmée
Dont la porte d'Enfer eſt ſoudain deffermée,
Ou cloſe, ainſi qu'il veut: elle donne repos,
Elle ferme les yeux tuant le plus diſpos;
Rien contre ſon pouuoir en armes ne ſe treuue:
Iadis à ſon dommage Argus en fit l'épreuue,
De qui cent yeux eſtaints à ceux furent changez
Que nous voyons ô Paon, en ta queuë arrangez.
Qui ne t'ayme des dieux, Cyllenien? qui eſt-ce
Qui en ioyeux larcin ne priſe ta fineſſe?
Lequel eſt-ce d'entr'eux qui ſçache mieux preſter
Vn œuure charitable au Pere Iuppiter?
Pourquoy eſt Dieu Bacchus auec ſa rouge trongne?
Pour cela ſeulement qu'il eſtoit bon yurongne?
Deux fois naiſtre ils l'ont fait: ce petit enfançon
Quand Semele auorta, d'vne eſtrange façon
Iuppiter le receuſt, & le mit en ſa cuiſſe,
Dont naſquit derechef. Qui eſt celuy qui puiſſe
En eſcriuant nombrer tous les contes menteurs
Qui ſe peuuent tirer de ces graues auĉteurs?
Si ie monte ſur mer, parmy les ondes perſes
Du vieillard Ocean maintes formes diuerſes
Me font glacer d'horeur? i'ay grand' crainte en oyant
Iapper Scylle affamée; & tremble la voyant
Mi-vierge & mi-poiſſon, qui bien ſouuent attire

Dedans son ventre creux nautonnier & nauire.
I'ay tressauté de peur quand dire ie voulois
Des trois monstres marins semence d'Acheloïs
Et la voix charmeresse, & les membres difformes.
Celuy qui a peu voir en cent hideuses formes
Proté se desguiser, & rechanger de peau,
Ainsi comme il luy plaist: qui a veu son troupeau
Sur le riuage errer, n'ayant aux yeux les larmes,
Oncques il ne pallît au milieu des alarmes,
Il a teste d'acier, & poitrine de fer.
Deualons au plus creux du tenebreux enfer.
Le dueil & les soucis se tiennent à l'entrée,
La palle maladie est aussi rencontrée
Auecques la vieillesse, & la crainte, & la faim.
La laide pauureté y est tendant la main.
Là est l'horrible mort, qui de sa faux moissonne
Les ieunes & les vieux, sans espargner personne.
Au plus prés de la mort le sommeil son cousin,
Le labeur enerué est du sommeil voisin.
Là tous les déplaisirs, là la guerre est logée,
Et la sedition la discorde enragée,
Aux cheueux serpentins, est là, rongeant ses bras,
Et déchirant sa cotte: on ne trouue là bas
Rien qu'vne grande horreur de monstres redoutables:
Prés de la porte y a des obscures estables
Où les Centaures sont: on entend là dedans
L'Hydre siffler aigu & marteler des dents.
Briaré enchesné de cent mains, se cholere
Encor contre le Ciel, & la triple chimere,
Toute de feu armée espouuante les morts.
Les Gorgones y sont l'Espagnol à trois corps
Hostes d'vn seul esprit les Harpyes vilaines
Infectent tous ces lieux de puantes haleines.
Quelque peu plus auant, aux riues d'Acheron,

Sa nacelle conduit le nautonnier Charon,
De qui, cõme vn flambeau, les deux yeux eſtincellent.
Sur le riuage on voit les ames qui l'appellent:
Quand il eſt abordé, la tourbe à l'enuiron
Le requiert de paſſer: mais de ſon auiron
Ores ceſte il repouſſe, or' iette au fleuue celle
Qui s'ingere d'entrer par force en ſa nacelle.
Voyez-les à la foule entrer dans ſon baſteau:
Donnons noſtre quatrain & paſſons delà l'eau.
Armõs-nous, armons-nous: voicy d'horribles beſtes.
Ie voy premierement vn gros chien à trois teſtes,
Portier Plutonien: qui entendant frapper
Quelqu'vn à l'huis d'enfer, commence de iapper
Si effroyablement de trois goſiers enſemble,
Que la vuide maiſon de tous coſtez en tremble.
Plus loin que le logis de l'aboyant portier
Trois iuges ſont aſsis, chacun en ſon cartier,
Le ſeuere Minos. Æac & Rhadamante:
Tiſiphone eſt aupres qui les ames tourmente.
Ainſi comme leur ſœur, Megere & Alecton,
Executent l'arreſt des Iuges de Pluton:
Fuyon d'icy: ie voy cinquante gueulles bées
D'vne Hydre au plus profond, où les ames tombées,
Sans eſpoir de retour, d'horribles hurlemens
Nous declarent aſſez les merueilleux tourmens.
Voy comment ſon rocher remonte & redeuale
Siſyph malicieux? Voy la faim de Tantale?
La roüe d'Ixion? quel eſpace à l'entour
Tient Titye eſtendu? voy l'affamé vautour,
De qui le bec pinçant comme fortes tenailles
Tiraſſe ſans ceſſer les fecondes entrailles.
Muſes nous auons trop dans voſtre enfer muſé,
Auſsi d'en toſt ſortir il eſtoit mal aiſé.
Afin que ne ſeruions au peuple de riſées
Vous ne parlerons point de vos champs Elyſees.

Vos poëtes ſacrez iront voir quelque iour
Ce que vous leur contez de ce plaiſant ſeiour:
Cependant le croiront ceux qui le voudront croire.
Paſſons outre, & ſortons par la porte d'iuoire:
Car la porte de corne eſt cloſe à celuy-là
Qui de l'art d'Apollon quelquesfois ſe mesla.
Qu'atten ie plus icy? que veux-ie dauantage?
Apres auoir cherché par vn lointain voyage
En la profonde mer en la terre, & aux cieux,
Et aux enfers obſcurs; ie n'ay veu aucuns lieux
Vuides de leur folie: & ſi à ces miracles
Il faut adiouſter foy comme au plus vrais oracles.
On croira qu'en naiſſant les Dieux prennent le ſoin
De les berſer au Ciel en quelque petit coin:
I'oublioy le meilleur: chacun d'eux en ſon liure
Promet, maugré la mort, ſe faire à iamais viure.
Ils s'oſent aſſeurer que le temps enuieux
Ne plongera leurs noms dans le fleuue oublieux.
Pourquoy doncques voit-on la haute tragedie,
Le poëme heroïcq', la baſſe comedie,
L'epigramme & l'eclogue, & odes & ſonets,
Seruir aux eſpiciers pour faire des cornets?
Ce qui eſt immortel ſert-il à la beurriere?
Ou (plus grand ſacrilege) à torcher le derriere?
Quelqu'un d'eux regardant mes eſcrits de trauers,
Dira que ie ne ſçay quel pouuoir ont les vers:
Qu'Apollon deſpité le iour de ma naiſſance
De façonner vn vers ne me donna puiſſance. (tant,
Contez-moy donc, meßieurs, puis que vous l'aimez
Ce pouuoir merueilleux qu'auez en bien chantant.
Orphé, ce diront ils, peut animer les marbres
De ſa douce chanſon; & a tiré les arbres
Aureillez apres luy (prenez l'antiquité
Pour fidelle teſmoin de cette verité.)
Qui n'a ouy le nom d'Arion & de Line?

Et auſſi d'Amphion? dont la harpe diuine
Arrangeant les rochers d'vn harmonieux ſon
Baſtit les murs Thebains ſans ſecours de maçon?
Quoy? cela eſt-il faux? non du tout: ceux qui ſuiuent
Ces babillardes ſœurs ceux qui ſottement viuent
Charmez de leurs chanſons; ie croy certainement
Que non plus qu'vn rocher ils n'ont de ſentiment:
Comme moy inſensé qui guidé de ieuneſſe,
Ayant peu de ſoucy, d'honneur & de richeſſe,
Les Muſes ay ſuiuy, & leur meſtier appris,
Meſtier ſans nul profit, trompeur des bons eſprits.
Allez Muſes, allez, allez iazardes Muſes,
Abuſez quelque fat qui n'a cognu vos ruſes:
Quelque meilleur chemin ie prendray deſormais:
Combien que ce ſoit tard il vaut mieux que iamais.
Ie vous quitte les biens de voſtre poëſie:
Cocu ſoit-il de vous qui en a ialouſie.
Vos plus heureux mignons, ſecs comme harans ſorets,
Vont claquetant des dents au trauers des foreſts.
Et puis ils ſont nommez ſacrez & ſaincts poëtes,
Les compagnons des Dieux, preſtres & interpretes.
N'eſt ce vn beau paſſe-tẽps? les fait-il pas beau voir,
Souhaiter de Phœbus la lyre & le ſçauoir?
Demander quelquefois cent bouches & cent langues,
Et vne voix d'airain pour leurs belles harangues?
O vaine poëſie! ô gens de grand loiſir!
O gens plus importuns qu'on n'en ſçauroit choiſir,
D'inuoquer Apollon & les neuf Muſes ſourdes,
Pour leur mettre au cerueau des chãſons & des bour-
Voire mais, diſent-ils, l'art n'eſt commun à tous, (des
Halie le leur confeſſe: il n'eſt que pour les fous:
En cet art ſeulement le ſage en vain trauaille:
Sans eſtre hors du ſens on n'y fait rien qui vaille.
Prenez quelqu'vn d'entre eux, & puis luy propoſez

De ſes vers qu'il aura freſchement compoſez:
Demandez-luy que c'eſt: vous l'auez beau ſemondre,
Comme vn homme eſperdu il ne ſçait que reſpondre.
Auſſi ny la raiſon, ny preceptes ny art
N'ont telle force en eux qu'vn furieux hazart.
Or veu ceſte fureur l'opinion commune
Eſt qu'ils ſont à Phœbus, ou pluſtoſt à la Lune.
L'vn pour faire deux vers ſes ongles va rongeant:
L'autre (qui n'en riroit?) fut poëte en ſongeant:
Et luy ſouuient encor qu'vne fois Calliope
Luy enſeigna ſon art ſur la iumelle crope.
Vrayment il receuoit vne grande faueur
D'eſtre fait en dormant pour tout iamais reſueur.
Aux autres animaux nature fauorable
Du ſeul homme la vie a rendu miſerable,
Ne luy preſentant rien qui ne ſoit tout amer:
Dont quelqu'vn ſe vengeant l'a bien oſé nommer
Maraſtre trop iniuſte à la race des hommes:
D'autant que nous humains plus miſerables ſommes
Que tout autre animal, le poëte d'autant
Nous ſurpaſſe en malheurs: il en endure tant
Que ie croy fermement & ma foy n'eſt point vaine,
Que Iuppiter l'a pris ſur tous autres en hayne.
Toy Apollon, leur dieu par ton pere irrité
Ne fus-tu pas priué de la diuinité?
Au bord Amphryſien ſous vn habit champeſtre
Du Roy Theſſalien tu menas les bœufs paiſtre.
Par neuf eſtés ſuiuans entre les paſtoureaux
On te veit par les champs conduire les taureaux.
Dele ne parloit plus Patare eſtoit muete:
Phœbus eſtant vacher, que ſeroit vn poëte?
Tu ne gaignois ta vie alors à fredonner
Le luth Mercurien, il fallut maçonner
Pour vn pariure Roy: pauureté importune

Contraignit Apollon de se ioindre à Neptune.
O quel plaisir de voir à la pierre courir
L'vn de ces dieux bannis & l'autre l'escarrir?
Ces maçons trauailloyent à bien remparer Troye
Qui du Grec outragé deuoit estre la proye.
L'œuure estant acheué; il fallut vistement
De peur de pis auoir desloger sans payement.
Voylà comment Phœbus auec sa poësie
Bany se pourchassoit par la fertile Asie.
Sans crainte d'estre long ie conterois icy,
Muses combien de mal vous endurez aussi:
Le visage plastré plat & vague le ventre:
L'œil rouge & enfoncé l'obscurité d'vn antre
Qui vous sert de palais; comment vostre Apollon
Ne vous peut garentir du souffle d'Aquilon,
Quand vous allez dormir, ou sur la roche aure,
Ou sous vn chesne creux au cœur de la froidure.
De vous ny de Phœbus plus rien ie ne diray,
Mais de vos fauoris les malheurs i'escriray.
Le harpeur Thracien que l'amoureuse flame
Fit descendre aux enfers pour ramener sa femme,
Sans elle retourné au seiour des viuans
Pres du fleuue Strymon pleura sept mois suyuans,
Rien ne luy profita Calliope sa mere,
Rien le luth enchanteur encontre sa misere,
Euridice appellant si fort il lamenta
Que de ses pleurs amers les eaux il augmenta
Du fleuue Oeagrien & les roches attaintes
D'vne iuste pitié, respondoyent à ses plaintes.
En fin que te valut ô harpeur, ton chanter
Si doucement piteux? tu ne peus enchanter
La terrible fureur des femmes mesprisées
Qui firent de ton corps cent pieces diuisées.
La teste separée en Hebre s'enuola,

Où d'vne langue froide Euridice appella.
Plus heureux ne fut pas ce grand Poëte Homere,
Destitué d'amis, priué de la lumiere;
Qui sans cesse endurant & la soif & la faim
Alloit chantant ses vers pour vn morceau de pain.
Ie dy ce vagabond de tous le capitaine,
Dont ils vont épuisant comme d'vne fontaine
Qui iamais ne tarit leurs contes monstrueux:
Qui pour auoir menty est estimé entr'eux
Vn second Apollon: de qui la bande toute
Des fables est venuë: aussi, ne voyant goutte,
Pour se donner plaisir, il songea vn Hector,
Vn Achille, vn Vlysse, vn petit fils d'Actor,
Deux heritiers d'Atrée, & de Dieux vne armée,
Dont vne part estoit fierement animée
Encontre les Troyens, & l'autre s'efforçoit
De sauuer Ilion: là son temps il passoit:
Et n'ayant au disner de quoy charger sa table
Repaissoit son esprit de quelque maigre fable.
Viuant il ne trouua qui voulut receuoir
Ni luy, ny ses escrits ny tout son beau sçauoir.
Ains errant solitaire il forgeoit de sa plume
A la pauure Iunon vne pesante enclume:
Ou faisoit crier Mars par Tydide bleßé:
Ou la belle Cypris: ou bien estant laßé
D'auoir ouy combatre & l'Asie & l'Europe,
Prenoit son passetemps auecques Penelope.
Apres tant de malheurs ce grand Maonien
Quel profit receut-il du blond Latonien?
Celuy qui iusqu'à cy n'a qu'vn qui le seconde,
S'enseuelit tout vif dedans la mer profonde:
N'ayant aucun secours de ses belles chansons,
Il esleut sepulture au ventre des poissons.
Vostre pareil destin Sophocle & Philippide,

Fut vn peu plus heureux que celuy d'Euripide.
Euripide tragiq', que Phœbus ny Pallas,
Ne peurent garentir des maſtins d'Archelas,
Qui ſur luy deſlachez ont ſa chair entamée
En mille & mille endroits de leur dent affamée.
Archiloch des Spartains honteuſement chaſſé
Eut le corps d'vne fleſche en guerre outrepercé:
Auſſi eut Lycophron: du Ciel vne tortuë
Tombant deſſus Æſchyl, fatalement le tuë.
C'eſt trop parlé des Grecs? mais quoy? laiſſerons-nous
Pherecyde & Alcman, tous deux mangez des poux?
Laiſſerons-nous Sapphon l'amante deſpitée
Qui d'vne haute roche en la mer s'eſt ietée?
Phaon le raieuni tant ce mal ne cauſa
Que l'art malencontreux dont elle compoſa.
La malheureuſe fin des poëtes de Grece
A ſuiuy les Romains: témoin en eſt Lucrece,
Qui auec le fer nud ſe trauerſant le flanc,
Reſpandit, enragé, & ſa vie & ſon ſang.
Le trop boire enuoya aux vmbres infernales
Ce rude Cælabrois, eſcriuain des annales.
Diray-ie le deſtin de Plaute infortuné,
Qui pour gaigner ſon pain a la meule tourné,
Et d'vn aſne tardif long temps tenu la place:
Pour euiter la faim eſt-il rien qu'on ne face?
Celuy là qui chanta d'vne ioyeuſe voix
Dites ïo Pæan, ïo Pæan deux fois,
Fait d'vn heureux amant vn tres-miſerable homme,
Chanta le grand helas, chaſſé bien loin de Rome.
De ſon baniſſement les larmes & les cris
Ne vindrent d'autre part que de ſes vains eſcrits.
Voylà tout le plaiſir & le bien que meiſſonne
Qui pour du tout ſe perdre à vous Muſes, ſe donne.
Ie paſſe de Lucain la malheureuſe fin,

Et d'autres infinis : ie laisse tout, à fin
D'acheuer ceſt adieu ſur qui trop ie demeure.
Partons donc il eſt temps, partons tout à ceſte heure,
Pendant que la raiſon nous conuie à ſortir,
En vain quelque autre iour i'eſſayerois d'en partir.
Hà Muſes, laiſſez-moy: voſtre douce folie,
Tant plus ie parle à vous, plus doucement me lie:
Ne me retenez point, ie m'en veus-en aller:
Ie ne vous verray plus au ſon du luth baller:
Adieu, Muſes, adieu: adieu Prince de Dele:
Dites adieu pour moy à l'enfant de Semele.
Ie ne marcheray plus deſſous vos eſtendarts:
Ie ne feray la monſtre auecques vos ſoudarts.
Apres ce long adieu qui m'y verra encore
Qu'il cherche à mon cerueau vn arpent d'Ellebore.
Si i'inuoque Apollon pour des vers m'inſpirer
Ie luy confeſſeray mon cerueau s'empirer:
Car ſi i'en fais quelqu'vn, ie veux que l'on eſtime
Vn deſpit, non Phœbus, eſtre auteur de ma rime.

HYMNE.

De la Paix, faite en l'an M. V. LXII.

A

ALPHONSE DELBENE ABBE' DE HAVLTECOMBE.

Apres le grand orage, & l'execrable horreur,
Qu'a sur nous esclaté la ciuile fureur,
Pendant que de Charon la barque gemissante
Pour tant d'ames passer n'estoit assez puissante:
Apres que Mars soulé de hazardeux combats,
Ieu trop long & fascheux, a mis les armes bas,
Et que vaincu d'Amour qui brusle sa poitrine
Il s'endort au giron de la belle Cyprine:
A la fin, mon Delbene, à la fin nous cessons
De dire en trisles voix nos piteuses chansons.
Or chantons de la Paix, par qui sont resserrées
Du Dieu au double chef les deux portes ferrées.
Ne soyons point ingrats ne dérobons l'honneur
De celle qui rameine en France le bon-heur.
Ouy mais (ce dis tu) ce suiet difficile
Demande vn autre Homere ou vn autre Virgile.
Combien qu'à si grand faix esp aule forte il faut,

Toutesfois prenons cœur si la force defaut,
La bonne volonté, & la modeſte audace,
D'vne iuſte louange occuperont la place.
Sus donc efforçons nous: d'vn vers audacieux
Chantons l'heur de la Paix & l'éleuons aux Cieux:
Auant l'an & les mois, le feu, la terre & l'onde,
L'air eſpais ſans clarté, erroyent parmy le monde
Peſle meſle confus: ces quatre premiers corps
Dont tout eſt engendré n'auoient aucuns accords:
Le feu eſtoit dans l'eau: & la brutale maſſe
Du plus gros element n'eſtoit d'égal eſpace
Penduë en l'air eſpars: ny le flambeau du iour,
Comme il fait maintenant, ne luyſoit à ſon tour:
De ce bel ornement la forme mal polie
Sous l'eternelle nuict giſoit enſeuelie:
Quand la Paix s'aduiſa la premiere des dieux,
De finir ce deſordre & d'aſſeoir en leurs lieux
Le peſant & leger, chaud froid, ſec & humide.
Incontinent le feu, luyſant, bruſlant liquide,
Vola au plus haut lieu: à qui l'air a eſté
En place auſſi prochain comme en legereté.
La terre s'aualla, que l'eau tint embraſſée,
Au centre de ce rond, toute en ſoy ramaſſée.
S'en reuolant au Ciel, Paix y vint allumer
Mille feux nourriſſons des vapeurs de la mer:
Feux qui parmy l'obſcur leurs eſtincelles dardent,
Et le ſecret plaiſir des amoureux regardent.
Sept autres fit à part qui tiennent en leur main
L'immuable deſtin de tout le genre humain,
Dont l'vn de plus grand luſtre, & de chaleur plus forte,
Par l'oblique rondeau qui douze ſignes porte
A meſuré ſa ſphere, & ne s'arreſta point
Tant que l'an ait heué reuint au meſme poinct.
Hors du ſein de Tethys tirant ſa teſte blonde

Il fit naiſtre le iour, & puis la nuict profonde,
Lors que pour ſoulager les iournaliers trauaux
Il plongea dans la mer ſes flamboyans cheuaux.
Sa chaſte ſœur, qui luit de baſtarde lumiere,
Rendit le mois parfait au bout de ſa carriere.
Ainſi le iour, la nuict, le mois, l'an, & le temps,
Eurent commencement: mais pour lors le Printemps,
Selon la loy que Paix au Ciel auoit donnée,
Durois ſans ſe changer tout du long de l'année.
Le champ en tous endroits fut de fleurs peinturé:
L'air meſloit vn peu d'or parmy ſon azuré:
Zephyre ſeul ſoufloit, de qui la douce haleine
Friſoit mignardement les cheueux de la plaine.
Iamais il ne tonnoit: & le fils de Iunon
Au pere tout-puiſſant rien ne forgeoit ſinon
Quelque beau gobelet & vaſe delectable,
Dont en vn beau feſtin il peuſt parer ſa table.
Sur le dos de la mer, d'vn courage felon,
Iamais contre l'Auton n'arriuoit Aquilon.
Iamais vn autre ſon ne heurtoit à l'aureille
Que du Ciel tournoyant la douceur nompareille.
L'œuure paracheué Paix emplit promptement
D'eſpeces d'animaux ce riche baſtiment.
Deſià s'eſtoyent logez tout au plus haut eſtage,
Les aſtres animez d'eſprit diuin & ſage,
Coulans en meſme lieu par eſpaces diuers,
Et nommez à bon droit les yeux de l'Vniuers.
Les oyſeaux bigarrez de naïue peinture,
Par ce vuide infiny voloyent à l'auanture.
Le Roſſignol iazard auecques ſes doux chants
D'vn goſier non-laſſé reſiouyſſoit les champs.
Le ſacre alors paiſible & la colombe blanche,
Se perchoient bien ſouuent ſur vne meſme branche.
Enſemble follaſtroyent parmy les prez herbus.

L'oiſeau de Iuppiter, & celuy de Phœbus.
Au giron porte fruits de la feconde Rhée
Fut, peu de temps aprez mainte beſte engendrée.
L'Elephant non lointain de l'humaine raiſon
Veit alors le Soleil: en la meſme ſaiſon
Le Tigre & la Panthere à la peau marquetée,
Le Lyon de poil roux, & de force indontée:
Le Chameau qui apporte vne ſelle en naiſſant:
Et le Loup affame de terre ſe paiſſant.
Les Cerfs aux pieds legers, & les ſauuages Chéures:
Le Sãglier ayme-glãd, les Ours, Les Dains, les liéures,
De la crainte affranchis ſe iouoient par les bois,
N'ayans encor ouy des maſtins les abbois.
Le Cheual hennifſant, ſans ſelle ny ſans bride,
Gallopoit à plaiſir par la campagne vuide.
La Brebis & la Poulle en ce temps n'auoyent peur
Ni du Loup rauiſſeur, ny du Renard trompeur:
Les plus fiers animaux, & les plus douces beſtes,
Dormoyent flancs contre flancs, & teſtes deſſus teſtes.
Paix ne ſe contenta: ains ayant imité
Le patron eternel de la diuinité
Forma vn animal, animal d'excellence,
Capable de raiſon, capable de ſcience,
Preuoyant le futur, fort prompt à diſcourir:
Voire Dieu, s'il pouuoit ſe garder de mourir.
Petit monde à deux pieds qui admire, & contemple,
D'œil en haut eſleué, l'autre monde plus ample:
Et les aſtres ſur tout, dont il ſçait eſtre pris,
Pour enfermer és corps tant de nobles eſprits.
Adonc premierement és humides campaignes
Nagerent les Tritons & les cent ſœurs compaignes.
Lors Proté l'enchanteur, maiſtre berger des eaux
Mena ſur le ſablon ſes eſcaillés troupeaux:
La monſtrueuſe Baleine, & l'Orque à gueule bée,

Et le viſte Daulphin à l'eſchine courbée:
Les Veaux les Chiens marins, & tels autres poiſſons
Que l'Ocean produit de cent mille façons,
Sur le marbre poli d'vne eau ſeurement lente
N'auoyent veu ſur les eaux la nauire volante.
Aage trois fois heureux! non pas aage doré,
Pource que d'vn tel nom ne peut eſtre honoré:
N'en déplaiſe aux menteurs & à la poëſie,
Qui ce nom a forgé ſelon ſa fantaſie:
L'or pere de tous maux, & le plus deſiré,
N'eſtoit hors de ſa mine en cet aage tiré:
Ni l'auare marchant, prodigue de ſa vie,
Par eaux & par rochers ne paſſoit en Aſie.
Que ne viuoy ie alors? ie n'euſſe veu l'excés
Du populaire émeu, ny ouy les procés
Dans vn palais tonant ny acheté la langue
D'vn criard plaidereau pour faire ma harangue.
L'Empirique menteur ne ſe fut pas vanté
De gaigner mon argent pour perdre ma ſanté.
Ni mon cœur tremblotant durant la nuict muette,
Neut treſſauté d'effroy au ſon d'vne trompette.
O ſiecle ſouhaitable! où il eſtoit permis
De voyage tout ſeul ſans crainte d'ennemis.
Le larron n'eſtoit point le voleur à mains fortes,
Bien qu'en toutes maiſons n'y eut aucunes portes.
Sans le trauail ſucre des fillettes du Ciel
Le Cheſne Iouien ſuoit l'attique miel.
Et les troupeaux muglans ſeuls reuenans de paiſtre,
Au ſoir le pis enflé rapportoyent à leur maiſtre.
Les ſerpens tortillez les Dragons empennez,
Du ſang Gorgonien n'eſtoyent encores nez.
Amour n'ayant point d'arc, ny de torches bruſlantes,
Menoit dançer ſa mere, & les Graces riantes.
Auprés d'eux trepignoiét à bonds & ſauts gaillards,

Les hostes des forests; les Satyres paillards,
Les Faunes, & les Pans. Les Nimphes non-peureuses
Dansoiēt sous la nuict brune aux chansons amoureuses
C'estoit en ces beaux iours qu'en la terre hantoyent,
Et qu'aux yeux des mortels les Dieux se presentoyent.
Or ce mesme bon-heur nous aurons à cette heure
Si la Paix icy bas veut faire sa demeure.
Mais las! heureuse Paix, combien nous valut mieux
Si plustost ton secours fut arriué des Cieux?
Le discord enragé n'eut pas en ceste guerre
De tant de bons soldats ensanglanté la terre.
Nous n'eussions veu canons, petards & pistolets,
Les armets enfoncer, rompre les corcelets.
Nous n'eussions aussi veu par ce terrestre foudre
Tomber en combatant sur la Françoise poudre
Tant de Princes vaillans: dont le sang respandu
Accourcissant la vie al honneur estendu
De Seine iusqu'au Gange: helas la mort barbare
N'eut rauy au besoin ce bon Roy de Nauarre.
La perte de ce Roy enaigrit la douleur
Conceuë en mesme temps d'vn semblable malheur:
Quand le Sieur de Ranlam poussant sa fanterie
Contre les murs Normans d'vne brusque furie
Trébucha sur le champ: ainsi qu'on voit souuent
Vn Pin couppé tomber, ou arraché du vent.
La France n'eut versé vn tel fleuue de larmes
Dessus son Mareschal, tué de mesmes armes,
Sans qu'il trouuast pitié, combien que reconnu,
En ce peuple de fer qui boit le Rhin cornu.
Ta beauté, ta vaillance & ton floriſſant âge,
Meritoyent que le Ciel tu visses dauantage
Ieune Duc de Neuers: si ce mesme baston
Ne t'eut auant le temps enuoyé vers Pluton:
Où estoit deualé par vn chemin semblable,
Montbron le fils aymé du sage Connestable.

I'ay horreur de parler du coup trop outrageux
Dont tomba ce grand Duc, plus fort & courageux
Que le Dieu Thracien, En despit que i'en aye
Il me faut donc couurir ceste mortelle playe,
Playe qui en Europe & saigne, & saignera,
Tant que de sa vertu la memoire sera.
Mais Cleion où vas-tu? quelle fureur t'emmeine?
Ces pleurs sont mieux duisans à ta sœur Melpomene:
Trop loin de son chemin le dueil m'a eslancé:
Il vaut mieux mettre fin à l'Hymne commencé.
Dieu te gard Sainte Paix, de qui les Rois & Princes
Reçoyuent tous les biens qu'ils ont en leurs prouinces.
Tu as fondé de loix les antiques Citez:
Tu maintiens & accrois les vniuersitez.
Pais nourrice des Dieux, auant Iuppiter née,
Tu tiens vn espy meur en ta main fortunée.
De ton giron fecond tu verses à planté
Tous les fruits que l'Automne a iamais enfanté.
C'est toy, mere d'Amour, qui as en ta puissance
(Nimphes pardonnés-moy) la corne d'abondance:
Qui peux faire couler par le pré verdelet
Vn fleuue de Nectar, & vn fleuue de laict:
Qui peus changer le fer de ce siecle où nous sommes.
Ie te saluë ô Paix, commun repos des hommes,
Rare present des Dieux, que toutes nations
Doiuent seule inuoquer en leurs seditions:
Non vne feinte Paix, non vne Paix fourrée,
Mais vne Paix qui soit d'eternelle durée.
Ie te prie, ô deesse, apporte les moyens
De desarmer du tout les mutins citoyens:
Chasse nostre discord ne trompe l'esperance
Qu'on a desià conceu de ta venuë en France:
Demeure icy touſiours, comme tu as promis,
Et y fay demeurer la race de Themis.

POESIES CHRESTIENNES.

PSEAVME XIX.

Exaudiat te Dominus.

Traduit par M. DV PERRON.

Et dedié au Roy.

PVisse le Roy des Roys, au iour que la tempeſte
De mille flots armez menacera ta teſte.
De tes vœux auoir ſoin:
Puiſſe le Tout-puiſſant ombrager de ſon aſle,
Et du Dieu de Iacob la deffence eternelle
Te couurir au beſoin
Vueille le Souuerain qui ſe ſied ſur la nuë
De ſa demeure ſainte aux mortels inconnuë,
Son ſecours t'adreſſer,
Au port de ſa faueur tenir ta nef encrée,
Et du haut de Sion ſa montagne ſacrée,
Ton ſalut embraſſer
Soient en ſa ſouuenance eſcrits tes ſacrifices,
Soient tournez iour & nuict deſſus tes dons propices

Les rayons de ſes yeux:
Et de ton holocauſte, en tout temps pour luy plaire,
Fumant deſſus l'autel la flamme pure & claire
Vole iuſques aux cieux.
Daigne ſa prouidence ordinaire tutelle
Dés ſceptres & des Roys, faire voir que c'eſt elle
Qui t'a voulu choiſir,
Couronnant de bon-heur tes deſſeins magnanimes,
Et proſpere eſgallant leurs ſuccez legitimes
A ton iuſte deſir.
Alors plus que iamais tranſportez d'allegreſſe,
Nous ſentirons changez nos longs cris de deſtreſſe
En chant victorieux,
Au temple du Seigneur nos vœux nous irons rendre,
Et d'vn bras triomphant mille palmes appendre
A ſon nom glorieux.
C'eſt ores dirons-nous que ſon oreille ſainte
Pour iamais eſt ouuerte aux accens de ta plainte,
T'exauçant de tout point:
C'eſt maintenant que Dieu ſurmonté par nos larmes,
Prend en ſa ſeure garde au milieu des allarmes
Le ſalut de ſon oint.
De ſon Palais celeſte à nos cris acceßible
Il fait deſcendre en l'air ſon armée inuiſible
Prompte à le ſecourir:
Il fait luire ſon fer aux perils de la guerre,
Et ſon ſceptre ordonné pour gouuerner la terre,
Dans ſes mains refleurir.
Nos ennemis enflez d'eſperances humaines,
Vantoient leurs chariots, peſans fardeaux des plaines
Qui ſous eux gemiſſoient:
Leurs eſpaiſſes foreſts de lances heriſſées,
Et leurs gros oſts nombreux, dont les ondes preſſées
Les fleuues tariſſoient.

Mais nous foulans aux pieds toute mortelle audace,
Du Seigneur pour secours nous implorions la grace,
Et n'esperions sinon
Aux forces que le ciel nous auoit preparées,
Sans connoistre au besoin d'armes plus asseurées
Que l'ombre de son nom.
Aussi nos yeux contens ont veu tomber sur l'herbe
Le sacrilege orgueil de leur troupe superbe,
Des vautours le repas,
Et nostre foible nombre aux vœux & aux louanges,
Se charger sur le champ de despouilles estranges
Rouges de leur trespas.
Puisse ceste faueur ô Monarque supréme,
Sans fin accompagner le sacré diadéme
De nostre iuste Roy,
Destourne de son chef toutes pointes meurtrieres,
Et nous rendre exaucez aux iours que nos prieres
S'addresseront à toy.

Autre du Pſeaume CXLVII.

Par le Sieur DE BERTAVD.

HEureux hoſtes du ciel, ſaintes legions d'Anges,
Guerriers qui triomphez du vice ſurmonté,
Celebrez à iamais du Seigneur les louanges,
Et d'vn hymne eternel honorez ſa bonté
Soleil dont la chaleur rend la terre feconde,
Lune qui de ſes rais empruntes ta ſplendeur,
Lumiere l'ornement & la beauté du monde,
Louëz bien que muets, ſa gloire & ſa grandeur.
Teſmoigne ſa puiſſance, ô toy voute azurée,
Qui de mille yeux ardans as ton front eſclairci,
Et vous grands arrouſoirs de la terre alterée,
Vapeurs dont le corps rare eſt en pluye eſpoſi.
Car d'vn ſi grand Ouurier le dire eſtoit le faire,
Sa parole d'vn rien ce grand monde forma,
Et tout ce qui s'enferme en l'vne & l'autre ſphere,
Eſt l'œuure d'vn ſeul mot que ſa bouche anima.
Il a preſcrit des loix à la nature meſme
Que tremblant elle obſerue & craint d'outrepaſſer
Le ciel ne voït grandeur, ſceptre ny diadeſme,
Immortel ne mortel qui s'en peut diſpenſer
Chantez-le donc auſſi, vous enfans de la terre,
Qui compoſez de cendre en cendre retournez,
Soit vous que l'Ocean en ſes vagues enſerre,

Soit vous qui librement en l'air vous promenez.
Beny son saint honneur en tes caues profondes,
Monstre de qui le sein peut cent flots abysmer:
Et faites retentir son nom parmy vos ondes,
Gouffres qui vomissez mille mers dans la mer.
Foudroyans traits de feu que son ire décoche,
Quand faisant icy bas mille flames pleuuoir,
Elle trenche en fureur la teste à quelque roche,
D'vne tonnante voix haut louëz son pouuoir.
Fay le bruire aux torrens des vallons que tu laues,
Neige, qui vests les monts d'vn blanc & froid manteau,
Et toy gresle polie & toy glace qui paues
Au pesant chariot le sentier du batteau
Orageux tourbillons qui portez les naufrages
Aux vagabonds vaisseaux des tremblans Matelots,
Tesmoignez son pouuoir à ses moindres ouurages,
Semans par l'vniuers la grandeur de son los.
Faites-le dire aux bois dont vos frons se couronnent,
Grands monts qui comme Rois les plaines maistrisez,
Et vous humbles coustaux, ou les pampres foisonnent,
Et vous ombreux vallons de sources arrosez.
Feconds arbres fruictiers, ornement des collines,
Cedres qu'on peut nommer geans entre les bois,
Sapins dont le sommet fuit loin de ses racines,
Chantez-le sur les vents qui vous seruent de voix.
Animaux qui paissez la pleine verdoyante,
Et vous que l'air supporte, & vous qui serpentans
Vous trainez apres vous d'vne eschine ondoyante,
Naissez, viuez, mourez, sa louange exaltans.
Chantez-le d'vne voix que nul soin n'interrompe,

Grãds Roys parmy ſon peuple aſsis comme en ſon lieu,
Et vous fiers Potentats, qui pleins de vaine pompe
Eſtes Dieux ſur la terre & terre deuant Dieu.
Peuples nais entre nous, peuple de terre eſtrange,
Faites ouyr ſon nom aux rochers les plus ſourds,
Hommes femmes, enfans, donnez à ſa louange
Le matin le midy, le ſoir de vos beaux iours.
Vous que la fleur de l'âge aux voluptez conuie,
Vous qui chaſſez du monde & ià preſts d'en ſortir
Touchez d'vn pied tremblant les portes de la vie,
Faites ſon nom ſans ceſſe en vos chants retentir.
Bref que tout genre d'eſtre, & tout ſexe, & tout âge
Beniſſe le Seigneur ſes biens-faits racontant,
D'vn parler ſi conforme aux penſers du courage,
Que ſe taiſant la voix le cœur l'aille chantant.
Car il eſt l'eſprit ſeul en qui vit & reſpire
Tout eſtre non viſible, ou viſible à nos yeux,
Et le ſeul Roy qui tient d'vn eternel Empire
Le throſne de ſa gloire eſleué ſur les cieux.
Alors que tout flambant d'vne lumiere ſainte
Il s'y ſied en triomphe, en pompe, en Maieſté,
L'vniuers ſe proſterne en reuerence & crainte,
Et nul Ange ne peut ſupporter la clarté.
De là ſont enuoyez deuers la troupe eſleuë
Ces merueilleux ſecours qui la ſauuent des fers,
De là partent ſes loix de puiſſance abſoluë,
Qui font trembler le ciel, la terre & les enfers.
Soit à iamais ſa gloire en noſtre ame adorée,
Soit ſon nom à iamais en nos chants celebré,
Soit le nom de ſon los d'eternelle durée,
Meſme apres l'vniuers en pieces deſmembré.
Que le ſcepire Eternel dont ſi ſaint & ſi iuſte
Il regit tout le monde & le range à ſes loix.
Voye au ſacré pouuoir de ſa grandeur auguſte

Rendre hommage eternel les peuples & les Roys.
Et luy, qui tout-puissant au sort mesme commande.
Vueille de nos destins combatre la rigueur,
Deliurant de tourment l'humble & fidelle bande
Qu'vn soucy paternel loge prez de son cœur.

PSEAVME CXXXVI.

Par M. DV PERRON.

QVand loin de Palestine & des châps Idumées,
Aux eaux de Babylon nous fusmes arriuez,
Quittant nos plus doux lieux & nos citez aimées,
Dont helas! à iamais nous nous voyons priuez.
Nos yeux furent changez en fontaines de larmes
Pour appaiser le ciel contre nous animé:
Et pour pleurer Sion que la fureur des armes,
Deuoroit comme vn feu nuit & iour allumé.
Aux arbres d'alentour nos lyres nous pendismes,
Leur imposant silence en cet esloignement:
Et de nos luths muets les nerfs nous destendismes,
Repaissant nos esprits de douleur seulement.
Ceux qui nous conduisoient en ce triste seruage,
Où l'ire du Seigneur nous alloit confiner,

Voyant pendre nos luths aux saules du riuage,
Nous pressoient de les faire encore resonner
Recitez (disoient-ils) dessus vos luths d'yuoire
Les Hymnes qu'autrefois vous auez recitez,
Cependant que Sion iouyssoit de sa gloire,
Et s'alloit esleuant sur les autres citez.
Las! cõment dirons-nous, nous à qui la voix trẽble
Les hymnes du Seigneur en ces profanes lieux?
Et comment pourrons-nous faire sortir ẽsemble
Des chãts de nostre bouche, & des pleurs de nos yeux,
O fille de Sion si douce à ma pensée,
Pour qui ie coule en pleurs & les iours & les nuits,
Pourray-ie bien te voir de mon ame effacée,
Ou t'aller oubliant au fort de mes ennuis?
Non, que plustost ma main languisse de paresse,
Oubliant de son luth le doux rauissement
Que seule tu ne sois ma ioye & ma tristesse,
Et que rien me console en ce bannissement.
Plustost dans mon Palais ma voix soit estouffée,
Et ma langue se
Que le cruel vainqueur remporte ce trophée,
Et que iamais sans toy rien me puisse toucher.
Mais, ô Seigneur, aussi ne mets en oubliance
La famille d'Edom qui triomphoit de nous,
Quand tu foulois aux pieds ta sacrée alliance,
Et versois sur les tiens le fiel de ton courroux.
Ruinez, disoient-ils, cette cité superbe,
Saccagez son saint temple, & ses beaux ornemens,
Esgalez ses Palais à la hauteur de l'herbe,
Et destruisez ses murs iusques aux fondemens.
Fille de Babylon race ingrate & maudite,
Heureux qui te rendra le mal que tu nous fais,
Balançant le salaire à l'égal du merite,
Et mesurant ta peine à tes propres meffaits.

Heureux qui de douleur ſentant ſon ame atteinte,
Ira d'entre tes bras tes enfans arracher,
Et de leur ſang polu rendra la terre teinte,
Froiſſant leur tendre corps encontre le rocher.

PARAPHRASE DV Pſeaume CIII.

Benedic, anima mea Domino.

Par M. DV PERRON.

ESprit qui fais mouuoir mes nerfs & mes arteres,
Qui forme ma parole & diſtingue mes ſons,
Qui conſacre ma bouche & l'ouures aux myſteres,
Beny le Souuerain en tes ſaintes chançons.
O Seigneur ſeul autheur des œuures nompareilles,
Dont le pouuoir s'eſgalle auec la volonté:
Ton eſtre & tes effets ſont tout pleins de merueilles,
Et d'vn ſi haut ſuiet mon ſtile eſt ſurmonté.
La Gloire aux aiſles d'or ton ſaint throſne enuironne,
Tu fais ſeoir à tes flancs la pompe & la grandeur:
L'auguſte Maieſté des rayons te couronne,
Et comme d'vn manteau tu te veſts de ſplendeur.

Pour luisant Pauillon, tout à l'entour du monde,
Tes mains du clair Olympe ont l'azur respandu,
Congelant au dessus le froid amas de l'onde,
Dont le cristal coulant en voute est suspendu.
Sur le mobile appuy des vapeurs de la nuë,
Tu promene ton char des mortels redouté:
Par mainte humide voye à nos yeux inconnuë,
Du vol des Aquilons dedans l'air emporté.
Les vẽts aux pieds aislez que ton seul frein arreste
Seruent à tes decrets d'agiles messagers,
Et les foudres armez de flamme & de tempeste
Sont de tes mandemens les ministres legers.
Dessus son propre poids tu balanças la terre,
D'vne chaisne eternelle au centre l'attachant,
Sans que vague iamais de part ny d'autre elle erre,
Ses inuisibles nœuds tant soit peu relaschant.
La mer encore alors sous ses ondes nouuelles
Ainsi qu'vn mol estuy tout autour l'enfermoit:
Et le flot ignorant ses bornes naturelles,
Des monts enseuelis les sommets abysmoit.
Mais soudain que dans l'air ton courroux le menace
Et que tes mots tonnants il te plaist prononcer,
On voit naistre des monts l'imperieuse audace,
Et les timides flancs des vallons s'abaisser.
L'Ocean pour iamais reconnoist ses limites
Enuironné de prez & riuages diuers:
Sans que le vain orgueil de ses vagues despites
Puisse plus desormais innonder l'vniuers.
Dans nos prez embellis d'vn tapis delectable,
A longs plis argentez se trainent les ruisseaux,
Qui portent murmurans leur liqueur souhaitable,
Aux pieds des costaux verds ombragez d'arbrisseaux.
Là viennent estancher leur flamme immoderée,
Lors que l'ardeur du ciel va la soif irritant,

Les champestres troupeaux de la plaine alterée,
Iusqu'à l'Asne sauuage aux deserts habitans.
Les oyseaux esmaillez vestus de plumes peintes,
Sont veus tout allentour leurs tendres nids bastir,
Animant les buissons de mille aimables plaintes,
Et sous leurs douces voix oyant l'air retentir.
Pour rafraischir le sein de la terre embrasée,
Du ciel sur les hauts monts tu fais couler les pleurs,
Aux herbes des vallons tu departs la rosée,
Et le miel & le laict distille sur les fleurs.
De là le foing espais sous la faux se renuerse,
L'espoir des animaux qui cultiuent les champs,
De là la nourriture aux plantes se disperse,
Pour renforcer leur tige & leurs rameaux penchans.
Afin qu'en longs estuis armez de crestes blondes,
Le pain sorte à foison des sillons abreuuez:
Et que le vin regorge aux cuues plus profondes,
Pour resiouyr les cœurs de liesse priuez.
Afin que l'homme aussi du doux suc de l'oliue
Esclarcisse son teint & le rende luisant,
Qu'il repare sa force au labeur plus actiue,
Et du fruict des espics sa faim aille appaisant.
Sur le fameux Liban d'humeur tu rassasies
Les cedres odorans que ta main a plantez:
Dont les bestes de l'air les cimes ont choisies,
Attachant aux rameaux leurs Palais esuentez.
Là l'orgueilleux sapin qui sert à la Cicongne
De seiour esleué pour voisiner les cieux,
Roy des verdes forests, iusqu'aux astres esloigne
Sur tous les autres bois son chef ambitieux.
Des animaux errans par les ombres secrettes,
L'Eternel prend le soin en diuerses façons:
Il donne aux cerfs legers les hauts mõts pour retraites
Et les rochers creusez aux piquans heriſſons.

Afin de leur marquer les mois & les iournées,
Il a formé la Lune au visage inconstant:
Et du Soleil en rond les carrieres bornées,
Pour aller l'vniuers tour à tour visitant
Seigneur tu fais rouler les tenebres humides:
Et la nuict qui du ciel vient allumant les yeux
Conduit à pas muets sous ses aisles timides,
La crainte & le silence, & le somme ocieux. (frayé,
Alors les fiers troupeaux que nulle horreur n'ef-
Sortent des bois couuerts par la faim irritez:
Et le roux lionceau qui rugit pour la proye,
Te demande Seigneur ces mets ensanglantez
Puis soudain que l'Aurore au matin se resueille
Entr'ouurant l'Orient des pointes de ses rais,
Et semant dedans l'air mainte rose vermeille,
Ce peuple rauissant se retire aux forests
Adonc l'homme sans crainte à son labeur s'ēploye,
Pendant que le sommeil les enchaine à leur tour,
Iusqu'à tant que le soir qui ses voiles desploye,
Serre & cueille en naissant les reliques du iour.
O nompareil ouurier seul égal à toy mesme,
Que de tes doigts diuins l'ouurage est accomply?
La terre reconnoit ta prouidence extresme,
Et de ton soin fecond l'Ocean est remply.
Cet immense Ocean qui de ses bras liquides
Presse le monde espars en tant de regions,
Cet element coulant & ses ondes perfides,
Où le peuple escaillé fend l'eau par legions.
Là les grands animaux & les petits se iouënt,
Là le Pin vagabond en nef se transformant,
Tend sa voile inconstante aux vents qui la secouënt
Et renuerse des frots le sillon escumant.
Là l'enorme Baleine en son humide empire,
Sous le marbre de l'onde exerce ces esbats,

Et ſon ventre profond qui les vagues reſpire,
Des poiſſons engloutis fait ſes lagers repas
Tout ce qui vit ſur terre ayant poulmons & veines
Tous les monſtres plus froids dans l'abyſme enfermez
Et tout le camp volant dont l'air peuple ſes plaines,
Te demandent, Seigneur, leurs mets accouſtumez.
Lors que de tes threſors l'abondance tu verſes,
Pour combler leur deſir tour à tour renaiſſant,
Et que ta dextre s'ouure à leurs plaintes diuerſes,
En leurs ſtyles diuers ils te vont beniſſant.
Deſtournes-tu, Seigneur, tant ſoit peu ton viſage
Leurs forces tout à coup ſe ſentent decliner,
L'ame les abandonne & ſous vn autre image
En leur premiere poudre on les voit retourner.
Puis comme ton eſprit derechef ſe pourmeine
Parmy l'air, ſur la terre, & dans le ſein des eaux,
Ce doux ſouffle animé, ceſte viuante haleine
Repeuple l'Vniuers de citoyens nouueaux.
Soit du tres-haut la gloire en tout temps fleuriſſante
Et puiſſent tellement luy plaire deſormais (te
Les effets merueilleux de ſa main tout puiſſante,
Que ſa ſainte faueur les conſerue à iamais.
Du tres-haut qui regarde en fureur les campagnes
Et fait trembler la terre au ſeul bruit de ſes coups,
Qui touche le ſommet des ſuperbes montagnes,
Dont le chef embraſé fume ſous ſon courroux.
Tant qu'aux accens du luth i'auray la main apriſe
On oyra ſous mes doigts ſon nom retentiſſant:
Que propice ſans plus mes airs il fauoriſe,
Et iamais autre obiet ne m'ira rauiſſant.
Puiſſe la gent impie au contraire eſtre eſteinte,
Et les peruers deſſeins des meſchans opprimez.
Qui n'ont point dans le cœur ſon reſpect & ſa crain-
te,

Que leur racine seiche & qu'ils soyent consommez.
A toy qui fais mouuoir mes nerfs & mes arteres,
Qui formes ma parole & distingues mes sons,
Qui consacres ma bouche & l'ouures aux myst..
Exaltay-ie mon ame en tes saintes chançons.

PARAPHRASE DV Pseaume XC.

Quis habitat in adiutorio altissimi.

POVR LE ROY.

Par le Sieur MOTTIN.

Que celuy qui va chercher
L'abry de Dieu pour se cacher,
Sent vne paix douce & profonde:
Comme s'il estoit dans les Cieux,
Ne daignant pas ouurir les yeux
Sur l'infidelle appuy du monde.
Iamais Dieu son heureux recours
Ne le rend priué de secours,
Il le met en lieu d'asseurance:
Où iamais il n'est delaissé,
Ny son vœu sans estre exaucé,
Ny son malheur sans esperance.

Les larmes de saint Pierre, imitées du Tansile.

Et dediées au Roy par le sieur Malerbe.

CE n'est pas en mes vers qu'vne amante abusée
Des appas enchanteurs d'vn pariure Thesée,
Apres l'honneur rauy de sa pudicité,
Laissée ingrattement en vn bord solitaire
Fait de tous les assauts que la rage peut faire,
Vne fidelle preuue à l'infidelité.

Les ondes que i'espands d'vne eternelle veine,
Dans vn courage saint ont leur sainte fontaine,
Où l'Amour de la terre & le soin de la chair
Aux fragiles pensers ayant ouuert la porte,
Vne plus belle amour se rendit la plus forte,
Et le fit repentir aussi tost que pecher.

HENRY, de qui les yeux & l'image sacrée,
Font vn visage d'or à ceste aage ferrée:
Ne refuse à mes vœux vn fauorable appuy:
Et si pour ton autel ce n'est chose assez grande,
Pense qu'il est si grand, qu'il n'auroit point d'offrande,

S'il n'en receuoit point que d'esgalles à luy.

La foy qui fut au cœur d'où sortirent ses larmes,
Est le premier essay de tes premieres armes,
Pour qui tant d'ennemis à tes pieds abatus,
Palles ombres d'enfer, poussiere de la terre,
Ont connu ta fortune, & que l'art de la guerre
A moins d'enseignemens que tu n'as de vertus.

De son nom de rocher, comme d'vn bon augure,
Vn eternel estat l'Eglise se figure,
Et croit par le destin de tes iustes combats,
Que ta main releuant son espaule courbée,
Vn iour, qui n'est pas loing, elle verra tombée
La troupe qui l'assaut & la veut mettre bas.

Mais le coq a chanté, pendant que ie m'arreste,
A l'ombre des lauriers qui t'embrassent la teste,
Et la source desià commençant à s'ouurir,
A laschés les ruisseaux, qui font bruire leur trace,
Entre tant de malheurs estimant vne grace
Qu'vn Monarque si grand les regarde courir.

Ce miracle d'Amour, ce courage inuincible,
Qui n'esperoit iamais vne chose possible,
Que rien finist sa foy que le mesme trespas,
De vaillant fait couard, de fidelle fait traistre,
Aux portes de la peur abandonne son maistre,
Et iure impudemment qu'il ne le connoit pas.

A peine la parole auoit quitté sa bouche,
Qu'vn regret aussi prompt en son ame le touche:
Et mesurant sa faute à la peine d'autruy,
Voulant faire beaucoup, il ne peut dauantage
Que se mettre au visage

Sur le feu de ſa honte, vne cendre d'ennuy.

Les arcs qui de plus prez ſa poitrine ioignirent,
Les traits qui plus auant dans le ſein l'atteignirent,
Ce fut quand du Sauueur il ſe vid regardé:
Les yeux furent les arcs, les œillades les fleſches
Qui percerent ſon ame, & remplirent de breſches
Le rampart qu'il auoit ſi laſchement gardé.

Cet aſſaut comparable à l'eſclat d'vne foudre,
Pouſſe & iette d'vn coup ſes deffenſes en poudre,
Ne laiſſant rien pour luy, que le meſme penſer,
D'vn homme qui tout nud de glaiue & de courage,
Void de ſes ennemis la menace & la rage,
Qui le fer en la main le viennent offenſer.

Ces beaux yeux ſouuerains qui trauerſent la terre,
Mieux que les yeux mortels ne trauerſent le verre,
Et qui n'ont rien de clos à leur iuſte courroux,
Entrent victorieux en ſon ame eſtonnée,
Comme dans vne place au pillage donnée,
Et luy font receuoir plus de morts que de coups.

La mer a dans le ſein moins de vagues courantes,
Qu'il n'a dans le cerueau de formes differentes:
Et n'a rien toutesfois qui le mette en repos:
Car aux flots de la peur ſa nauire qui tremble
Ne trouue point de port, & touſiours il luy ſemble
Que des yeux de ſon maiſtre il entend ce propos.

Et bien, où maintenant eſt ce braue langage?
Ceſte roche de foy? cet acier de courage?
Qu'eſt le feu de ton zele au beſoin deuenu?
Ou ſont tant de ſermens qui iuroient vne fable?

Comme tu fus menteur, fuis-ie pas veritable?
Et que t'ay-ie promis qui ne ſoit aduenu?

Toutes les cruautez de ces mains qui m'attachent,
Le meſpris effronté que ces bouches me crachent,
Les preuues que ie fay de leur impieté,
Pleines eſgallement de fureur & d'ordure,
Ne me ſont vne pointe aux entrailles ſi dure,
Comme le ſouuenir de ta deſloyauté.

Ie ſçay bien qu'au danger les autres de ma ſuitte
Ont eu peur de la mort, & ſe ſont mis en fuite:
Mais toy, que plus que tous i'aimay parfaitement,
Pour rendre en me niant ton offenſe plus grande,
Tu ſuis mes ennemis t'aſſembles à leur bande,
Et des maux qu'ils me font prens ton esbattement.

Le nombre eſt infiny des paroles empraintes
Que regarde l'Apoſtre en ſes lumieres ſaintes:
Et celuy ſeulement que ſous vne beauté
Les feux d'vn œil humain ont rendu tributaire,
Iugera ſans mentir que l'effet a peu faire
Des rayons immortels l'immortelle clarté.

Il eſt bien aſſeuré que l'angoiſſe qu'il porte,
Ne s'empriſonne pas ſous les clefs d'vne porte,
Et que de tous coſtez elle ſuiura ſes pas:
Mais pource qu'il la void dans les yeux de ſon maiſtre,
Il ſe veut abſenter, eſperant que peut eſtre
Il la ſentira moins en ne le voyant pas.

La place luy deſplaiſt, où la troupe maudite
Son Seigneur attaché par outrages deſpite,

Et craint tant de tomber en vn autre forfait,
Qu'il eſtime deſià ſes oreilles coupables,
D'entendre ce qui ſort de leurs bouches damnables,
Et ſes yeux d'aſſiſter aux tourmens qu'on luy fait.

Il part & la douleur qui d'vn morne ſilence
Entre les ennemis couuroit ſa violence,
Comme il ſe voit dehors a ſi peu de compas,
Qu'il demande tout haut que le ſort fauorable
Luy face rencontrer vn amy ſecourable,
Qui touché de pitié luy donne le treſpas.

En ce piteux eſtat il n'a rien de fidelle,
Que ſa main qui le guide où l'orage l'appelle,
Ses pieds comme ſes yeux ont perdu la vigueur,
Il a de tout conſeil ſon ame deſpourueuë,
Et dit en ſouſpirant que la nuict de ſa veuë
Ne l'empeſche pas tant que la nuict de ſon cœur.

Sa vie auparauant ſi cherement gardée,
Luy ſemble trop long-temps icy bas retardée:
C'eſt elle qui le faſche, & le fait conſommer:
Il la nomme pariure, il la nomme cruelle,
Et touſiours ſe plaignant que ſa faute vient d'elle,
Il n'en veut faire conte, & ne la peut aymer.

Va, laiſſe-moy, dit-il, va deſloyale vie,
Si de te retenir, autresfois i'eus enuie,
Et ſi i'ay deſiré que tu fuſſes chez moy.
Puis que tu m'as eſté ſi mauuaiſe compagne,
Ton infidelle foy maintenant ie dédaigne,
Quitte-moy: ie te quitte, & ne veux plus de toy.

Sont-ce tes beaux deſſeins, mẽſongere & meſchãte

Qu'vne seconde fois ta malice m'enchante?
Et que pour retarder d'vne heure seulement
La nuict desià prochaine à ta courte iournée
Ie demeure en danger que l'ame qui est née
Pour ne mourir iamais, meure eternellement.

Non, ne m'abuse plus d'vne lasche pensée:
Le coup encores frais de ma cheute paßée
Me doit auoir apprins à me tenir debout,
Et sçauoir discerner de la trefue la guerre,
Des richesses du Ciel les fanges de la terre,
Et d'vn bien qui s'enuolle, vn qui n'a point de bout.

Si quelqu'vn d'auenture en delices abonde,
Il te perd außi-tost & desloge du monde:
Qui te porte amitié, c'est à luy que tu nuis:
Ceux qui te veulent mal, sont ceux que tu conserues:
Tu vas à qui te fuit, & touſiours te reserues
A souffrir en viuant dauantage d'ennuis.

On void par ta rigueur tant de blondes ieunesses,
Tant de riches grandeurs, tant d'heureuses vieillesses
En fuyant le trespas au trespas arriuer:
Et celuy qui chetif aux miseres succombe,
Sans vouloir autre bien, que le bien de la tombe,
N'ayant qu'vn iour à viure, il ne peut l'acheuer.

Que d'hommes fortunez en leur âge premiere,
Trompez de l'inconstance à nos ans coustumiere,
Du depuis se sont veus en estrange langueur!
Qui fussent morts contens, si le Ciel amiable
Ne les abusant pas en ton sein variable,
Au temps de leur repos eust couppé ta longueur.

Quiconque de plaisir a son ame assouuie,
Plein d'honneur & de bien, non suiet à l'enuie,
Sans iamais à son aise vn mal-aise esprouuer,
S'il demande à ses iours dauantage de terme,
Que fait-il ignorant, qu'attendre de pied ferme
De voir à son beau temps vn orage arriuer?

Et moy si de mes iours l'importune durée,
Ne m'eust en vieillissant la cerueille empirée,
Ne deuois-ie estre sage, & me ressouuenir
D'auoir veu la lumiere aux aueugles renduë,
Rebailler aux muets la parole perduë,
Et faire dans les corps les ames reuenir?

De ces faits non communs la merueille profonde,
Qui par la main d'vn seul estonnoit tout le monde,
Et tant d'autres encor me deuoient aduertir,
Que si pour leur autheur i'endurois de l'outrage,
Le mesme qui les fit, en faisant dauantage
Quand on m'offenceroit me pourroit garantir.

Mais troublé par les ans, i'ay souffert que la crain-
Loin encore du mal, ait découuert ma fainte, (te
Et sortant promptement de mon sens & de moy,
Ne me suis apperçeu qu'vn destin fauorable
M'offroit en ce danger vn suiet honorable
D'acquerir par ma perte vn triomphe à ma foy.

Que ie porte d'enuie à la troupe innocente,
De ceux qui massacrez d'vne main violente
Virent dés le matin leur beau iour accourcy!
Le fer qui les tua leur donna ceste grace,
Que si de faire bien ils n'eurent pas l'espace,
Ils n'eurent pas le temps de faire mal aussi.

De ces ieunes guerriers la flotte vagabonde,
Alloit contre fortune aux orages du monde,
Et desià pour voguer abandonnoit le bort:
Quand l'aguet d'vn Pirate arresta le voyage:
Mais leur fort fut si bon, que d'vn mesme naufrage,
Ils se virent sous l'onde & se virent au port.

Ce furent de beaux lys, qui mieux que la nature
Meslans à leur plancher l'incarnate peinture,
Qui tira de leur sein le cousteau criminel,
Deuant que d'vn Hyuer la tempeste & l'orage,
A leur teint delicat peussent faire dommage,
S'en allerent fleurir au Printemps eternel.

Ces enfans bien-heureux (creatures parfaites,
Sans l'imperfection de leurs bouches muettes)
Ayans Dieu dans le cœur ne le peurent louër:
Mais leur sang leur en fut vn tesmoin veritable,
Et moy pouuant parler, i'ay parlé miserable
Pour luy faire vergongne, & le desaduouër.

Le peu qu'ils ont vescu leur fut grand auantage,
Et le trop que ie vy ne me fait que dommage,
Cruelle occasion du soucy qui me nuit:
Quand i'auois de ma foy l'innocence premiere,
Si la nuict de la mort m'eust priué de lumiere,
Ie n'aurois pas la peur d'vne immortelle nuict.

Ce fut en ce troupeau que venant à la guerre,
Pour combattre l'Enfer & deffendre la terre,
Le Sauueur inconnu sa grandeur abaissa:
Par eux il commença la premiere meslée,
Et furent eux aussi, que la rage aueuglée
Du contraire party les premiers offença.

Qui voudra se vanter, auec eux se compare
D'auoir reçeu la mort par vn glaiue barbare,
Et d'estre allé soy-mesme au martyre s'offrir:
L'honneur leur appartient d'auoir ouuert la porte
A quiconque osera d'vne ame belle & forte,
Pour viure dans le Ciel, en la terre mourir.

O desirable fin de leurs peines passées!
Leurs pieds qui n'ont iamais les ordures pressées,
Vn superbe planché des estoilles se font:
Leur salaire payé les seruices precede,
Premier que d'auoir mal ils trouuent le remede,
Et deuant le combat ont les palmes au front.

Que d'applaudissemens de rumeurs & de presse!
Que de feux, que de ieux, que de traits de caresse!
Quand là haut en ce point on les veit arriuer:
Et quel plaisir encor' à leur courage tendre,
Voyant Dieu deuant eux en ses bras les attendre,
Et pour leur faire honneur les Anges se leuer!

Et vous femmes trois fois quatre fois bien-heureuses
De ces ieunes Amours les meres amoureuses,
Que faites-vous pour eux, si vous les regrettez?
Vous faschez leur repos, & vous rendez coupables
Ou de n'estimer pas leurs trespas honorables,
Ou de porter enuie à leurs felicitez.

Le soir fut auancé de leurs belles iournées,
Mais qu'eussent-ils gaigné par vn siecle d'années?
Ou que leur aduint-il en ce viste depart,
Que laisser promptement vne basse demeure,
Qui n'a rien que du mal, pour auoir de bonne heure
Aux plaisirs eternels vne eternelle part?

Si vos yeux penetrans iusqu'aux choſes futures
Vous pouuoyent enſeigner leurs belles aduentures:
Vous auriez tant de bien en ſi peu de malheurs,
Que vous ne voudriez pas pour l'Empire du monde,
N'auoir eu dans le ſein la racine feconde
D'où naſquit entre nous ce miracle de fleurs.

Mais moy puis que les loix me deffendent l'outrage
Qu'entre tant de langueurs me commande la rage,
Et qu'il ne faut soy-meſme eſteindre ſon flambeau,
Que m'eſt il demeuré pour conſeil & pour armes,
Que découler ma vie en vn fleuue de larmes,
Et la chaſſant de moy l'enuoyer au tombeau.

Ie ſçais bien que ma langue ayant commis l'offence
Mon cœur incontinent en a fait penitence:
Mais quoy? ſi peu de cas ne me rend ſatisfait:
Mon regret eſt ſi grand & ma faute ſi grande,
Qu'vne mer eternelle à mes yeux ie demande,
Pour pleurer à iamais le peché que i'ay fait.

Pendant que le chetif en ce point ſe lamente,
S'arrache les cheueux, ſe bat & ſe tourmente,
En tant d'extremitez cruellement reduit,
Il chemine touſiours, mais reſuant à ſa peine,
Sans donner à ſes pas vne regle certaine,
Il erre vagabond où le pied le conduit.

A la fin eſgaré (car la nuict qui le trouble
Par les eaux de ſes pleurs ſon ombrage redouble)
Soit vn cas d'auenture, ou que Dieu l'ait permis,
Il arriue au iardin où la bouche du traiſtre
Profanant d'vn baiſer la bouche de ſon maiſtre,
Pour en priuer les bons, aux meſchans l'a remis.
Du contraire party les p[illegible]

Comme vn homme dolent, que le glaiue contraire,
A priué de son Fils, & du tiltre de Pere.
Plaignant deçà delà son malheur aduenu,
S'il arriue à la place où s'est faict le dommage,
L'ennuy renouuelé plus rudement l'outrage,
En voyant le suiet à ses yeux reuenu.

Le vieillard qui n'attend vne telle rencontre,
Si tost qu'au despourueu sa fortune luy monstre
Le lieu qui fut tesmoin d'vn si lasche meffait:
De nouuelles fureurs se deschire & s'entame,
Et de tous les pensers qui trauaillent son ame
L'extresme cruauté plus cruelle se fait.

Toutesfois il n'a rien qu'vne tristesse peinte,
Ses ennuis sont des ieux, son angoisse vne feinte,
Son malheur vn bon-heur, & ses larmes vn ris,
Au pris de ce qu'il sent, quand sa veuë abaissée
Remarque les endroits où la terre pressée,
A des pieds du Sauueur les vestiges escris.

C'est alors que ses cris en tonnerre s'éclattent,
Ses souspirs ce sont vents, qui les chesnes combattent,
Et ses pleurs qui tantost descendoyent mollement,
Ressemblent vn torrent qui des hautes montagnes
Rauageant & noyant les voisines campagnes,
Veut que tout l'Vniuers ne soit qu'vn élement.

Il y fiche ses yeux, il les baigne, il les baise,
Il se couche dessus, & seroit à son aise,
S'il pouuoit auec eux à iamais s'attacher:
Il demeure muet du respect qu'il leur porte,
Mais en fin la douleur se rendant la plus forte,
Luy fait encor vn coup vne plainte arracher:

Pas adorez de moy, quand par accoustumance
Ie n'aurois comme i'ay de vous la connoissance,
Tant de perfections vous découurent assez:
Vous auez vn' odeur des parfums d'Assyrie,
Les autres ne l'ont pas, & la terre flestrie,
Est belle seulement où vous estes passez.

Beaux pas de ces beaux pieds, que les astres connoissent
Comme ores à mes yeux vos marques apparoissent,
Telle autresfois de vous la merueille me prit,
Quand desià demy-clos sous la vague profonde,
Vous ayant appellez vous affermites l'onde,
Et m'asseurant les pieds m'estonnastes l'esprit.

Mais ô de tant de biens indigne recompense!
O dessus les sablons inutile semence:
Vne peur, ô Seigneur, m'a separé de toy:
Et d'vne ame semblable à la mienne pariure
Tous ceux qui furent tiens, s'ils ne t'ont fait iniure,
Ont laissé ta presence, & t'ont manqué de foy.

De douze, deux fois cinq estonnez de courage
Par vne lasche fuitte euiterent l'orage,
Et tournerent le dos quand tu fus assailly:
L'autre qui fut gaigné d'vne salle auarice,
Fit vn prix de ta vie à l'iniuste supplice,
Et l'autre en te niant plus que tous a failly.

C'est chose à mon esprit impossible à comprendre:
Et nul autre que toy ne me la peut apprendre,
Comme a peu ta bonté nos outrages souffrir:
Et qu'attend plus de nous ta longue patience,
Sinon qu'à l'homme ingrat, la seule conscience
Doit estre le cousteau qui le face mourir?

Toutesfois tu ſçais tout, tu cõnois qui nous ſommes,
Tu vois quelle inconſtance accompagne les hommes
Faciles à flechir quand il faut en irer:
Si i'ay fait comme vn homme en faiſant vne offence,
Tu feras comme Dieu d'en laſſer la vengeance,
Et m'oſter vn ſuiet de me deſeſperer.

Au moins ſi les regrets de ma faute aduenuë
M'ont de ton amitié quelque part retenuë,
Pendant que ie me trouue au milieu de tes pas,
Deſireux de l'honneur d'vne ſi belle tombe,
Afin qu'en autre part ma deſpoüille ne tombe,
Puis que ma fin eſt pres, ne la reculle pas.

En ces propos mourans ſes complaintes ſe meurent,
Mais viuantes ſans fin ſes angoiſſes demeurent,
Pour le faire en langueur à iamais conſumer:
Tandis la nuict s'en va, ſes chandelles s'eſteignent,
Et deſià deuant luy les campagnes ſe peignent
Du ſaffran que le iour apporte de la mer.

L'Aurore d'vne main en ſortant de ſes portes,
Tient vn vaſe de fleurs languiſſantes & mortes,
Elle verſe de l'autre vne cruche de pleurs,
Et d'vn voile tiſſu de vapeur & d'orage
Couurant ſes blonds cheueux découure en ſon viſage,
Tout ce qu'vne ame ſent de cruelles douleurs.

Le Soleil qui dédaigne vne telle carriere,
Puis qu'il faut qu'il deſloge, eſloigne ſa carriere,
Mais comme vn criminel qui chemine au treſpas,
Monſtrant que dans le cœur ce voyage le faſche,
Il marche lentement, & deſire qu'on ſçache
Que ſi ce n'eſtoit force il ne le feroit pas.

Ses yeux par vn deſpit en ce monde regardent,
Ses cheuaux tantoſt vont, & tantoſt ſe retardent,
Eux-meſmes ignorans de la courſe qu'ils font,
Sa lumiere palit, ſa couronne ſe cache,
Auſſi n'en veut-il plus, cependant qu'on attache
A celuy qui l'a fait, des eſpines au front.

Au point accouſtumé les oyſeaux qui ſommeillent
Appreſtez à chanter, dans le bois ſe réueillent:
Mais voyans ce matin des autres different,
Remplis d'eſtonnement ils ne daignent paroiſtre,
Et font à qui les voit ouuertement connoiſtre,
De leur peine ſecrette vn regret apparent.

Le iour eſt deſià grand, & la honte plus claire,
De l'Apoſtre ennuyé, l'aduertir de ſe taire,
Sa parolle ſe laſſe, & le quitte au beſoin:
Il void de tous coſtez qu'il n'eſt veu de perſonne,
Toutesfois le remors que ſon ame luy donne,
Témoigne aſſez le mal qui n'a point de témoin.

Auſſi l'homme qui porte vne ame belle & haute,
Quand ſeul en vne part il a fait vne faute,
S'il n'a de iugement ſon eſprit deſpourueu:
Il rougiſt de luy-meſme, & combien qu'il ne ſente
Rien que le Ciel preſent & la terre preſente,
Penſe qu'en ſe voyant tout le monde l'a veu.

FIN

SVR LA MORT DE M. DE IOYEVSE.

Par M. DV PERRON.

SEul iour de ma pensée & mon ardant flambeau,
Qui mesme apres la mort me conduit au tombeau,
Viue image des Dieux inuincible Aristée
Voy de ton cher Daphnis l'ombre déconfortée:
Et pendant que la nuict seme d'astres les Cieux
Clair astre de mon ame ouure vn peu tes beaux yeux.
Ce n'est point vn Demon qui porte auec la crainte
L'infortune & l'horreur dessus le front depeinte,
Ou si c'est vn Demon qui s'apparoist à toy,
C'est vn Demon d'amour de respect & de foy.
Ainsi disoit Daphnis ombre de corps priuée
Voyant desià sa cendre au Sepulchre arriuée,
Et que le fier Nocher pressé de fendre l'eau,
L'attendoit sur le bord pour charger son basteau:
Les Roses & les lis n'honoroyent plus sa face:
Son front siege des Dieux de Cithere & de Thrace,
Où Mars auec Venus regnoit également,
Auoit perdu sa gloire & son double ornement.
Ses yeux où reluysoient les Graces amassées,
Estoyent par le trespas aux flammes eclipsées,

Et de tant de beautez si viues autresfois
Ne restoit plus pour tout que l'esprit & la voix,
Qui sous le noir silence en la nuict solitaire,
Couuerts d'vn vain fantosme & d'vne ombre legere
Du beau lict d'Aristee à lents pas s'approchoient
Et de maints sons piteux ses aureilles touchoient.
Demons qui presidez aux angoisses mortelles
Aux douleurs sans remede, & couuez sous vos ailes
Comme oiseaux malheureux les desespoirs secrets,
Les songes effroyans, les funebres regrets,
Quels tragiques accens de nouueau s'entendirent!
Quels torrens d'amertume & de pleurs s'espandirent!
Quels souspirs dedans l'air se virent dispersez!
Et de quels cris tranchans les Cieux furent percez
Quand le grand Aristé dessous la nuict obscure
Du malheureux Daphnis apperceut la figure!
De son corps tout transi l'esprit se retira,
Long temps froid & perclus sans voix il demeura,
Puis de ses sens troublez ayant repris l'vsage,
Il rompit le silence & luy tint ce langage.
Doncques chere moitié de mon plus doux penser
Ton ombre a peu du Ciel les loix mesmes forcer:
Doncques mon seul regret, ta belle ame indomtee
De courir aux hasards ne s'est point contentee,
Pour m'aller tesmoignant son extréme amitié
Mais encor de mon mal maintenant prend pitié:
Et par le dernier soin preuenant mon attente,
Me fait voir que sa foy du trespas est exempte.
O tres-parfait Amour, tu monstres le deuoir,
Sur qui mesme le sort n'exerce aucun pouuoir
O fortune inconstante, ô variable rouë!
O sort dont le hazard de nos destins se iouë!
O fragiles espoirs comme verres cassez!

O malheurs non preueus ô biens soudain passez!
Daphnis mon cher soucy qu'vn marbre froid enserre,
Les delices du Ciel le regret de la terre,
Regarde vn peu comment mon destin est changé
Depuis que le trespas au tombeau t'a rangé,
Mes iours clairs & serains se passoyent sans orage,
Mille aymables pensers nassoyent en mon courage:
Le Ciel doux & propice à mes vœux respondoit,
Et la faueur des Dieux sur mes champs s'épandoit:
Tout rioit à mon ame & la saison dorée
Rendoit plus que iamais ma prouince honorée:
Les Palmes esleuoyent leurs chefs audacieux:
Le sommet des Lauriers se cachoit dans les Cieux:
Des Mirthes odorans la cime estoit plus verte:
La terre sous tes pas de fleurs estoit couuerte
Vn printemps eternel par tout te conduisoit
Et pour toy le Soleil plus clairement luisoit:
Maintenant cher Daphnis la fortune tournée,
D'vn funebre rameau ta teste a couronnée.
Apollon & ses sœurs, que tu reuerois tant,
Vont les larmes à l'œil tes obseques chantant:
De l'ombreux Helicon la demeure est deserte
L'vne & l'autre Pallas compriſe en cette perte:
Lamente tes destins par la mort preuenus:
Mars te pleure luy-mesme & la belle Venus,
Voyant qu'vn long sommeil ta paupiere a sillée
Pour la seconde fois du dueil s'est habillée.
Mais tous les durs regrets & les souspirs pressans
Dont le sort rigoureux qui tranche tes beaux ans
Des Dieux & des mortels offencent la pensée,
N'égalent les ennuis dont mon ame est preßée:
Ma bouche incessamment est ouuerte aux sanglots,
Iamais ne nuict ne iour mon œil ne se voit clos,

Et le ſomme oublieux qui coule dans les veines
De ſa noire liqueur ne charme plus mes peines:
Bref mon cœur entamé du regret de la mort
En la mort ſeulement peut trouuer réconfort.
De quel rayon mâtin luiſoit à ma naiſſance?
L'Aſtre qui ſur les Rois exerce ſa puiſſance,
Que ce qui m'a chery, reueré contenté
Par vne loy cruelle ainſi me ſoit oſté?
Ces penſers genereux bannis de choſes baſſes,
Ce cœur où fleuriſſoyent les Vertus & les Graces,
Qui de maint haut deſir ma faueur inſpiroit,
Et cette ame où la mienne à ſon gré ſe miroit,
Sont peris tout ainſi que l'on voit la verdure
D'vn émaillé printemps perir par la froidure:
Et ne me reſte plus, ô Deſtins odieux!
De tant de dons du Ciel & de faueurs des Cieux
Et de tant de vertus au ſepulchre enfermées
Que le ſeul ſouuenir de les auoir aymées.
Adieu preſens du Ciel que le Ciel m'a rauis:
Adieu doux entretien, adieu graues deuis:
Adieu parfait eſprit adieu graces diuines,
Vous me fuſtes des fleurs, vous m'eſtes des eſpines:
Encor ſi le courroux des Aſtres obſtinez
N'auoyent ſi loin de moy vos beaux iours terminez:
Si quand de ce malheur la trop prompte merueille
Vint percer d'vn ſeul coup mon cœur & mon oreille
Il m'eut eſté permis tout reſpect banniſſant
De courir où Daphnis ſe voyoit periſſant:
Dire deſſus ſon chef les paroles dernieres,
Eſſuyer ſa bleſſeure & preſſer ſes paupieres:
Meſler & deſtremper ſon ſang auec mes pleurs:
Lauer d'eau ſon viſage & le couurir des fleurs,
Mais la mort trop ſoudain deuida ſa fuſée,
Et des lieux la diſtance à mes vœux oppoſée,

M'ennuia cette grace & m'ofta le loiſir,
De pouuoir ſatisfaire à ce dernier deſir.
Fiers arbitres du ſort qui parmy les tenebres,
Eſpandez à regret vos lumieres funebres:
Aſtres infortunez qui d'vn œil dépité,
Veiſtes le noir moment de ma naiſſance,
Coupables des ennuis dont la rigueur me domte,
Pourquoy voſtre colere a-elle eſté ſi prompte?
Et pourquoy de Daphnis mortellement atteint
Auez-vous ſi ſoudain l'œil & le iour eſteint?
C'eſtoit moy Cieux cruels que voſtre ire meurtriere
Deuoit priuer de ſang, de vie & de lumiere,
Et laiſſer ces beaux ans du treſpas non touchez,
Ou ſi des plus hauts Dieux les iugemens cachez,
Ordonnoyent que leur courſe alors fut acheuée,
Qu'auoit commis ma foy conſtamment obſeruée?
Qu'auois-ie fait à Mars, aux Parques, à Cipris,
Que voſtre ardant courroux auec luy ne m'ait pris
Conioignant nos deſtins d'vne eternelle eſtrainte
Sans briſer par la mort vne chaiſne ſi ſainte?
I'euſſe chere victime accompagné ſon dueil
De mon obſeque propre aſſemblant au cercueil
Mes os auec ſes os, ma cendre auec ſa cendre,
Pour ſous meſme ſepulchre à meſme heure deſcendre:
Au lieu que maintenant ô mon heur regretté!
Ie demeure apres toy du deſtin reietté
Ton ame vole au Ciel de mes deſirs ſuyuie,
Seul ie reſte icy bas ſans eſprit & ſans vie,
Et te vois immolant maints ſouſpirs enflammez,
Maints ſoucis renaiſſans maints cris en l'air ſemez,
Combatu nuict & iour de tant de durs alarmes,
D'ennuis & de douleurs, que ny toutes las larmes
Des ſœurs de Phaëton ne me ſuffiroyent pas
Ni tous les yeux d'Argus pour pleurer ton treſpas.

L'ombre qui se sentit de ces plaintes frappée
Voyant comme il parloit sa face estre trempée
Et ses yeux tout bagnez sans cesse degoutter
Ne peut plus longuement ses regrets écouter:
Donc pressant son angoisse & la douleur extréme
Qui de mille costeaux l'entamoit elle-mesme,
Pour la derniere fois son nom elle appella,
Et de ces mots plus doux ainsi le consola.

Prince mon seul desir & ma flame premiere
Pour qui mes yeux estains regrettent leur lumiere,
Et dont le beau rayon mon Ame precedant
Va ses pas incertains par les ombres guidant:
Le Ciel qui nos destins à son desir compasse
Des saisons de ma vie a limité l'espace,
Puis ie tien mon trespas qui cause ton tourment
D'vn seul de tes souspirs payé trop dignement,
Ce qui sans plus m'aflige en mon sort lamentable
C'est que ton amitié le trouue insupportable,
Et que le desespoir qui t'oppresse le cœur
T'afoiblit d'heure en heure & destruit ta vigueur:
Craignant que si l'ennuy t'oppresse d'auantage
Ma destinée en toy face vn second naufrage
Et que ie sois contraint, persecuté des Cieux,
D'errer encor vn coup sur le bord stigieux,
Helas! où pense-tu mon vnique esperance?
Voy-tu point que ton mal va prenant accroissance?
Veux-tu doncques sans fin ton vlcere enflammer?
Veux-tu doncques en pleurs tousiours te consumer,
Et souffrir qu'Aristée à son dueil trop sensible,
Perde en cet accident le tiltre d'inuincible?
Tu te dois aux mortels, & le monde estonné
Durant ce grand orage a vers toy l'œil tourné,
Non seulement ma vie en la tienne est enclose,

Mais de tout l'Vniuers le sort sur toy repose:
Doncques si de Daphnis quelque soin te retient,
Ou si de tant d'humains le salut t'appartient:
Rends de ces vains regrets la tourmente apaisée,
Et seche ta paupiere à toute heure arrosée,
Sans faire de tes yeux tant de larmes pleuuoir
Puis qu'aussi-bien la mort n'en a point pour les voir.
Iolas te demeure & l'extreme aduanture,
Qui tient mes os couuerts dessous la sepulture
Pour ne redoubler point cet ennuy vehement
T'a rauy de ton tout vne part seulement:
Iolas ton autre œil que le Ciel a fait naistre
Si franc, si genereux, si fidelle à son maistre,
A l'égal de tes yeux tous deux tu nous aymois,
Et d'vn rayon conioint nos esprits allumois.
Reste, puis que la Mort ceste couple separe,
Tranchant pour tout iamais vne amitié si rare,
Que le nom d'Iolas ton mal rende adoucy:
Que sans plus Iolas appaise ton soucy,
Et que ton amour sainte en deux lieux dispersée
Soit apres mon trespas toute en luy ramassée:
Comme quand vn des yeux de lumiere est priué,
L'effet de sa splendeur par l'autre est conserué.
Et le rayon estaint en l'œil clair se rassemble,
Qui seul voit tout autant que tous les deux ensemble:
I'ay ma vie acheuée & limité le cours.
Que le Ciel trop seuere a prescrit à mes iours,
Issu de sang illustre & plein de haut courage:
I'ay par ta faueur seule en la fleur de mon âge
Les plus grands en fortune & les plus signalez
D'alliance, de rang & d'honneur égalez
Aux demy Dieux marins i'ay mon nom fait cõnoistre
I'ay sur l'orgueil des flots ma gloire fait paroistre,

Et couuert l'Ocean d'armes & de vaisseaux,
Comme vn autre Neptune adoré sur les eaux:
I'ay sous ton puissant bras les Prouinces regies:
I'ay de meurtre & de sang les campagnes rougies,
Et dompté par trois fois les peuples mutinez,
Pris leurs villes de guerre & leurs forts ruinez.
Puis quand du temps prefix la somme fut remplie,
Et que ma destinée en peu d'ans accomplie
Alla de ma valeur les effets terminant,
Par mainte belle playe au Ciel m'acheminant
Sur la terre en cent lieux de mon sang humectée:
En mourant i'écriuis le beau nom d'Aristée:
Maintenant ie m'en voy fardeau vain & leger
De l'impiteux Caron la Nasselle charger,
Pour voir l'autre Vniuers & les Royaumes sombres
Où le triste Pluton tient l'Empire des ombres.
Mais ny les eaux du fleuue à neuf ondes retors,
Ni l'eternelle nuict qui couure l'œil des morts,
Ni le pesant sommeil dont leur ame est preßée,
Ne rendront ton image en la mienne effacée:
Sans cesse mon esprit au tien sera conioint,
Et de toy le destin ne m'éloignera point,
I'en iure nos deux noms sermens inseparables,
I'en iure les flots noirs, meſme aux dieux venerables:
Du lac à neuf replis que ie vay trauerser
Sans espoir de iamais ses ondes repasser.
La terre qui ma cendre en son sein tient cachée,
Ne t'ira recelant que l'escorce seichée
Et le voile mortel dont i'estois reuestu
Vn corps priué de sang d'esprit & de vertu:
Et le passe Nocher qui guide auec ses rames
Le vaisseau destiné pour enleuer les ames
N'emportera de moy qu'vn ombrage mouuant
Fantosme vain & creux formé d'air & de vent:

De Daphnis la plus belle & plus digne partie
En l'extréme accident du treſpas garantie,
Ses deſirs, ſes penſers, ſon amour & ſa foy,
Durant ce long exil reſideront en toy.
Vous qui faites ouurir les veines d'où lon tire
Pour l'honneur des Tombeaux le Marbre & le Porphire,
Ceſſez d'aller aux Cieux cet appareil hauſſant
Et tant de durs labeurs l'vn ſur l'autre dreſſant:
Tant de pierres par art en hommes transformées,
Maſſes que le ciſeau rend ſans ames animées,
Tant de pieces de bronze où l'œil ſe voit trompé
Et d'vn acier trenchant par trois fois retrempé
Sur l'ouurage imparfait taillez cette eſcriture.

Daphnis dont cette põpe orne la ſepulture,
Pourueu d'vn monument plus durable & plus (beau
En l'ame d'Ariſtée eſtablit ſon tombeau,
Que le lõg cours du Ciel n'a pouuoir de diſſoudre,
Et n'eſt rien en ce lieu ſinon vn peu de poudre
Quel haut orgueil d'Ægipte en pointe s'éleuant,
Quel arc, quelle colonne & quel marbre viuant
Au prix de ceſte gloire en tout temps aſſeurée
Combattra des ſaiſons l'eternelle durée:
Les ans du cuiure meſme emanent la dureté,
Et la cruelle faux de Saturne indomte,
Contre qui des rochers les ſommets ne ſont fermes
Abat les monumens, les pilliers & les thermes.
L'honneur ſeul, ô grand Roy de tant de Rois iſſus,
Que de t'eſtre ſi cher mort & vif l'ay receu.
Des ſiecles tous entiers ſurmontera des ſommes
D'âge en âge courant par les bouches des hommes,
Aux fins de l'Vniuers où les regrets iront

Les peuples éloignez mes Manes beniront
Voyant par mon treſpas mon ame deſolée,
Et ta ſeule douleur ſera mon Mauſolée.
Meſme l'heureux ſeiour des Heros fortunez
Où les eſprits ſans corps de fleurs ſont couronnez
Ayant enuers le mien ta faueur reconnuë
Se monſtrera plus clair au point de ma venuë:
Là de rang & d'honneur les autres ſurpaſſant,
Et les plus belles fleurs ſur mon chef ramaſſant
Aux Dieux de deſſous terre eſtonnez de ma gloire,
I'iray de mes deſtins contant toute l'Hiſtoire:
Ie leur diray comment viuant ie fus aymé
D'vn Roy ſi genereux, ſi grand, ſi renommé,
Qui ſe voit adoré de la terre & de l'onde,
Et qui ſert d'ornement aux autres Rois du monde:
Prince égal à luy ſeul dont le los merité
A pour lieu l'Vniuers, pour temps l'eternité.
I'adiouſteray comment le deſtin qui ſe change
N'a peu de ſa conſtance alterer la louange:
Et comme de Daphnis, nom qui luy fut ſi cher,
Le ſouuenir encor' ſon ame ſçait toucher:
Auſſi de tant d'amour ſaintement obſeruée,
De tant de fermeté par le temps eſprouuée,
La gloire en mon eſprit iamais ne s'eſteindra,
Et le fleuue d'oubly par moy ſon nom perdra.
Adonc eux tous rauis, ſentans de ces merueilles
Le murmure ſi doux ſonner à leurs aureilles:
Beniront ma fortune & me diront heureux
D'auoir eſté chery d'vn Roy ſi genereux,
Dont la foy par les ans ne ſera violée,
Ains verra ſa conſtance aux ſiecles égallée:
Et du ſort pour iamais me rendra racheté,
Partageant auec moy ſon immortalité.
Ainſi puiſſe aduenir cher confort de ma peine

Sans que l'effort du Ciel ny l'oubliance humaine
Iamais en ta belle ame ait pouuoir d'effacer
Celuy qui ne vit plus que par ton seul penser:
Que la suite du temps qui la Constance emporte:
Que le cours des saisons qui rend l'amour moins forte
Affoiblisse sans plus en cet éloignement
Le dueil qui par ma mort t'afflige incessamment:
Que de tes yeux baignez dont la flamme est perie
La source desormais apparoisse tarie:
Que ce double torrent cesse d'estre espandu,
Et que de leurs rayons l'éclair leur soit rendu:
Mais que tant de faueur par tes pleurs témoignée
Iamais de ton esprit ne se voye éloignée:
Que l'ennuy vehement dont il est transporté
Ait la cause eternelle & l'effet limité:
Bref que la douleur passe, & que l'amour demeure,
Et que iamais Daphnis en ton ame ne meure.
Ainsi puissent les Dieux ta fortune embrasser:
Ainsi puissent les Dieux tous tes vœux exaucer:
Ainsi dedans tes mains les beaux Lis refleurissent,
Et de tes ennemis tous les conseils perissent:
Ainsi de tes suiets contre toy rebellez
Vn iuste aueuglement tiennent les yeux voilez:
Ainsi leur sang se gelle & de leur main perfide
Tombe au iour du combat le glaiue parricide:
Ainsi par ta prudence & par ton bras armé
Puisse-tu dans ses fins voir bien-tost renfermé
Le débord effroyable & les troupes impies
Des barbares germains rauissantes harpyes:
Ainsi puisse ta dextre à ton peuple agité
Raporter le repos par tant d'ans souhaité,
Et d'vn si grand estat rafermir les colonnes:
Ainsi puissent pleuuoir sur ton chef les couronnes:
Ainsi chargé du faix de maint sceptre estranger

Puisse-tu sous tes loix tout l'Vniuers ranger,
Rendant par tes hauts faits soit de paix, soit de guerre
Ta gloire égalle au Ciel, ton Empire à la terre.
O Dieux qui de là haut les destins dispensez,
Dieux qui de nos saisons les bornes auancez,
Mars le premier de tous qui par l'horreur sanglante
Des combas, m'as conduit & dont mon ame ardante,
Pleine en vn corps mortel de desirs immortels
Glorieuse victime a trempé les Autels:
Si de mes tristes sorts quelque remord vous touche
Oyez les derniers vœux proferez par ma bouche,
Et faites qu'Aristée & les siens en tout temps
Puissent de vos faueurs voir leurs souhaits contens:
Estendez la fortune & les ans de mon Prince:
Prenez soin du Salut de sa chere Prouince.
A qui de mes hazards les fruits i'ay dedier
Et rendez par ma mort leurs malheurs explez:
Et toy grand Aristée ornement de ton âge
Qui des Dieux sur le front porte la vraye image,
Semant de tes beaux faits la gloire en mille lieux
Oy de ton cher Daphnis les eternels adieux:
Desià la nuict commence à déployer ses voilles,
Et du Ciel comme fleurs enleue les Estoilles:
Desià le point du iour sur l'Orison naissant,
Va dans l'air éclaircy mon idole effaçant:
Et de mes compagnons la troupe froide & pasle
M'appelle à haute voix sur la riue fatalle.
Aieu donc Aristée, Il me faut aduancer:
Souuien-toy de Daphnis qui s'en va te laisser,
Et qui par mille obiets en partant te coniure
D'auoir tousiours au cœur son nom & sa figure,
Par l'honneur immortel de tes actes passez:
Par tant de dons du Ciel en ton ame amassez:
Par l'amitié parfaitte & plustost par toy-mesme

En qui giſoit ſa gloire & ſon bon-heur extréme,
Par l'immuable foy qui te fait adorer,
Et par tout ce qui peut ton eſprit coniurer:
Par ma vie au treſpas pour ta gloire expoſée
Et par le noir ciſeau qui coupa ma fuſée:
Par mon ſang en mourant ſur la terre verſé:
Par mon corps de la flame & du glaiue percé:
Par mon ombre de coups encor' toute couuerte,
Et par ma ſepulture auant le temps ouuerte:
Par mes os pour iamais dans le tombeau reclus,
Et par mes yeux eſteins qui ne te verront plus:
Bref par le deſeſpoir, les regrets, la triſteſſe,
Accompagnans mes pas en l'horreur plus épaiſſe,
Des lieux où loin de toy ie me ſens égarer,
Par le cruel inſtant qui nous va ſeparer,
Et par le dernier ſon de ma froide parole
Qui te diſant Adieu ſous les ombres s'enuole.
A ces mots il voulut ſon viſage baigner,
Et ce triſte départ de pleurs accompagner,
Mais ſes yeux creux & vains fantoſmes inutiles
De larmes & d'humeur ſe trouuerent ſteriles.

CANTIQVE EN FORME DE PRIERE, FAITE pour le feu Roy.

Par M. BERTAVD.

DOnne, Dieu tout puissant, donne au Roy ta iustice,
Afin qu'en equité ses peuples il regisse,
Et que tout icy bas s'encline à ses genoux:
Allumant ses desirs d'vne flamme si sainte,
Qu'épris de ton amour & guidé par ta crainte,
Il regne sur soy-mesme en regnant dessus nous.
Fay que prenant pitié du pauure qui souspire,
Sa clemente rigueur serue à tout cet empire
D'vn bouclier fauorable, & d'vn glaiue trenchant:
D'vn bouclier de salut, d'vn glaiue de vengeance:
D'vn bouclier pour remplir le iuste d'asseurance,
Et d'vn glaiue aiguisé pour la mort du méchant.
Affermy sur son chef sa Royale couronne:
Fay que sous ta faueur sans cesse elle fleuronne,
Ceinte de mainte palme, & de lauriers épaix:
Afin que s'appaisant nos discordes ciuiles,
Nous voyons desormais & nos champs & nos villes

Dormir

Dormir entre les bras d'vne eternelle paix.
Ne vois-tu pas, Seigneur, quels violens orages,
Quels vents d'ambition esmeuz en nos courages,
Soufflent de tous costez prests à nous abysmer,
Si toy, de qui l'amour & bonté paternelle
Nous paroist sommeiller en ta saincte nasselle,
Ne veux par ton resueil ces tempestes calmer?
L'insolente fureur des rebelles pensées
Rendant de tout respect les barrieres forcées,
A fait l'irreuerence arriuer à tel poinct,
Que ceux qui luy deuroient sacrifier leur vie,
Pour sauuer sa grandeur du malheur poursuiuie,
Le pensent obliger de ne l'offencer point.
Las! Seigneur sois sa garde entre tant d'aduersaires:
Son Royaume à iamais fameux par ses miseres
Aux traits de ton courroux a trop serui de blanc.
Prens pitié de nos maux : estains les viues flames
De ce feu qui s'embrase & qui semble à nos ames
Ne pouuoir estre estaint qu'auec nostre sang.
Rassemble ses subiets sous sa iuste puissance:
Rends luy l'authorité, rends leur l'obeissance:
Redonne vn heureux sceptre à son bras valeureux:
Et fay par ton Esprit à leurs ames entendre,
Qu'estant leur bien commun ils ne se sçauroiẽt rendre
Eux, heureux que par luy, ny luy grand que par eux.
Donne qu'entre eux & luy viue vne guerre sainte
De mutuel deuoir & d'amitié non feinte
Dont touſiours combatans sans iamais se ceder
Ils rendent si douteux l'honneur de la victoire,
Qu'en egale balance ils acquierent la gloire,
Eux de bien obeyr luy de bien commander.
Ou s'il faut que la Paix en France retournee,
Ait d'vn laurier sanglant la teste enuironnee,
Fay que sa main le pose à l'entour de son chef,

Non taché d'autre sang que du party rebelle.
Et sans qu'aucun cypres à ses palmes se mesle,
Sur les autheurs du mal verse tout le mechef,
Fay cognoistre à tous ceux qui contre luy s'eleuent
Enyurez de l'erreur, dont leurs ames s'abreuuent,
De l'eloquent mensonge escoutant les propos,
Qu'auſsi fatalement ta puissance destine
A leur fureur rebelle vne entiere ruine,
Qu'à leur obeissance vn asseuré repos.
Ne laisse poit tomber sa constance lassee,
Sous le fardeau des maux, qui chargeans sa pensee
S'opposent par enuie au cours de ses beaux faits:
Mais fay que son courage à la voute ressemble,
Qui d'autant plus est forte & plus vnie ensemble,
Qu'elle paroit gemir dessous vn plus grand faix.
Rends tous ses ennemis vaincus par son courage,
Faisant voir leurs portraits couchez sous son image
Dans les arcs triomphaux à sa gloire construits:
Estens son pied vainqueur sur leurs testes captiues:
Puis fay que ses lauriers se changent en oliues,
Dont iamais nos fureurs ne corrompent les fruits.
Et toy, qui sans pareil regnes sur les Rois mesmes,
Grand Dieu, de qui la main depart les diadêmes,
Et de qui seul les loix & la foy nous suiuons
Fay qu'en nous ton amour toutes flammes surpasse:
Et vueilles desormais viure en nous par ta grace,
Comme par ta puissance en toy seul nous viuons.

CANTIQVE.

Par M. BERTAVD.

Encor ne faut-il pas qu'vne plainte eternelle
Face couler en pleurs le reſte de mes iours,
Ny que de mes ennuis la ſource eſtãt mortelle,
Ie ſouffre qu'immortel en deuienne le cours.
Ne gemir point du tout la douleur qui m'oppreſſe,
Euſt fait paroiſtre vn cœur plein de ſtupidité:
Mais auſſi la plorer & ſouſpirer ſans ceſſe,
Monſtreroit vn eſprit remply de laſcheté.
Tary donc, ô mon cœur, tary ces larmes vaines:
Rauy toy meſme au temps l'honneur de les ſeicher:
Se plaindre de ſentir des ennuis & des peines,
C'eſt ſe plaindre d'eſtre hõme & non arbre ou rocher.
Vn cœur qui magnanime à ſoy meſme commande
Souuent fait que ſon mal en bien ſe conuertit:
Vne douleur n'eſtant ny petite ny grande,
Qu'autant que le courage eſt ou grand ou petit.
Ce deluge de maux que le courroux celeſte
A fait deſſus mon chef plouuoir ſi longuement
A la fin a pris ceſſe, & tout ce qui m'en reſte
C'eſt ce ruiſſeau larmeux teſmoin de mon tourment.
Maintenant Dieu me fait au deſſus de la teſte,
Ainſi qu'vn arc en ciel, ſa pitié flamboyer:
Signe qui me promet qu'orage ny tempeſte
Qui m'aille menaçant n'eſt plus pour me noyer.
Pourquoy tremblay-ie donc ſous ce nouuel orage

Esmeu contre l'espoir en qui seul i'ay vescu?
Quoy ! luy veux ie desia submettre mon courage,
Souffrant qu'il en triomphe auant qu'il ait vaincu?
Non mon cœur, arme toy d'vne plus sainte audace
Encor qu'vn grand t'assaille vn plus grand est pour
Dieu te promet secours, & le Sort te menace: (toy
Qui des deux sera veu pouuoir plus sur ta foy?
O mon cœur, quand l'vn d'eux auroit plus de puissã
A t'emplir de frayeur que l'autre à t'asseurer, (c
Quand mesmes d'aucun bien tu n'aurois esperance,
Le naturel du mal te doit faire esperer.
La douleur a ce bien, que quand elle est durable:
Elle est aussi legere & se porte aisément:
Et quand son aspreté la rend intolerable,
Sa duree est petite & passe en vn moment.
Que si c'est par la croix constamment supportee,
Imitant nostre chef & marchant apres luy,
Qu'on paruient à la gloire aux esleuz appresteé,
Il est bien malheureux qui iamais n'eust d'ennuy.
Vueilles tant seulement toy vers qui ie souspire,
Croistre ma patience au tourment qui me poind,
Afin que de ce mal quelque bien ie retire,
Et que ce qui te plaist ne me desplaise point.
Armé de ta faueur ie feray resistance
Aux plus rudes assauts liurez par le malheur:
Et pourueu que ta grace augmente ma constance,
Ie ne te requier point d'amoindrir ma douleur.

CANTIQVE

Dont l'argument eſt pris du premier Pſeaume de Dauid.

Par le Sieur BERTAVD.

Heureux eſt celuy qui parmy les delices,
Dont le monde a ſucré le poiſon de ſes vices,
Et parmy tant d'apas à mal-faire allechans,
Regit ſi prudemment les deſirs de ſon ame,
Que nul ſecret remords ſon courage n'entame,
Pour auoir augmenté le nombre des meſchans.
Qui n'admire en ſon cœur rien qui ſoit ſous la lune:
Qui ne fait point hommage au ſceptre de fortune:
Qui ne luy laiſſe auoir nul empire ſur ſoy:
Qui vrayement & d'effect eſt ce qu'il veut paroiſtre:
Qui de nul maiſtre eſté de ſoy meſme eſt le maiſtre,
Regnant ſur ſes deſirs, & leur donnant la loy.
Qui liſant iour & nuict des yeux de la penſée
La loy du Tout puiſſant en ſon ame tracée,
Conçoit de beaux deſirs produit de beaux effets:
Et de qui le courage abhorrant la vengeance,
D'vn volontaire oubly noye en ſa ſouuenance
Les torts qu'il a receus, & les biens qu'il a faits.

Qui ne pouuant du corps s'esloigner de la pompe
Des folles vanitez dont le lustre nous trompe,
S'en va de la pensee & de l'ame esloignant:
Si bien qu'au monde mesme il est absent du monde,
Et n'a rien és grandeurs dont sa fortune abonde
De si grand qu'vn grãd cœur sans fard les dédaignãt.
Cet homme-là ressemble à ces belles oliues
Qui du fameux Iourdain bordent les verdes riues,
Et de qui nul Hyuer la beauté ne destruit:
Les ruisselets d'eau viue autour d'elles gazoüillent:
Iamais leurs rameaux verds leur Printẽps ne dépouil-
Et tousiours il s'y trouue ou des fleurs ou du fruit. (lẽt
Nul effroy, nulle peur en sursaut ne l'esueille:
Endormy Dieu le garde, esueillé le conseille:
Conduit tous ses desseins au port de son desir:
Puis fait qu'en terminant son heureuse vieillesse,
Ce qu'il semoit en terre auec peine & tristesse,
Il le recueille au ciel en repos & plaisir.
Il n'en va pas ainsi de celuy qui mesprise
Et la loy du Seigneur, & la voix de l'Eglise,
Soy-mesme estant son Dieu, son Eglise & sa loy:
Sa plus parfaite ioye en douleurs est feconde:
Et bien qu'il semble auoir son Paradis au monde,
Si porte-il malheureux son enfer quant & soy.
Le ver qui dans le cœur iour & nuit le consume
Tournant tous ses plaisirs en dolente amertume,
Luy fait auec horreur regarder le Soleil:
Et plein d'vn desespoir qui sans cesse l'outrage,
Il voit à tous momens l'espouuentable image
De l'eternelle mort errer deuant son œil.
Ni pompe, ny grandeur, ny gloire ny puissance
Ne sçauroient destourner le glaiue de vengeance
Pendant dessus son chef des mains de l'Eternel,
De qui l'inuitable & seuere iustice

Fait qu'il eſt à toute heure en vn meſme ſupplice
Teſmoin, iuge & bourreau, non moins que criminel.
Non, les fiers Aquilons de leur vemeuſe haleine
Ne promenent pas mieux ſur le dos d'vne pleine
La paille rencontree au champ du laboureur,
Que Dieu le pourſuiura ſur le front de la terre,
Si iamais ſon pouuoir luy declarant la guerre
Change ſa patience en ardante fureur.
Puis quand viendra le iour, le iour eſpouuentable,
Où les peuples iugez par ſa bouche equitable,
Seront de leurs forfaits eux-meſmes deceleurs:
Alors le miſerable enuoyé pour paſture
Au feu qui ſert là bas aux ames de torture,
Payra ſes courts plaiſirs d'eternelles douleurs.
Car le Seigneur eſt iuſte autant que debonnaire,
Et ſa ſaincte equité paye à tous le ſalaire
Que meritent leurs faits ſoient cogneus ſoient cachez:
Encor que moins enclin aux peines qu'à la grace
Tous les iours ſa bonté nos merites ſurpaſſe,
Et iamais ſa rigueur n'eſgale nos pechez.

a

C

TOMBEAV DE CATHERINE DE MEDICIS REINE DE FRANCE.

Par M. DV PERRON.

Elle qui fut sur terre en vertu sans pareille,
De nos ans l'ornement, des futurs la merueille,
Que le Ciel, preuoyant tant d'orages passez,
Dont de loin nos Destins se sentoient menacez,
Tira des champs Toscans où l'Arne espand son onde,
Pour regner sur la France en tumultes feconde,
Qui couronnant son chef de maint Lis fleuriſſant,
Releua des Valois le beau Nom periſſant,
Et par le chaſte sort d'vn fertile Hymenée
Renouuela leur tige aux Sceptres deſtinee.
Puis quand son cher Espoux des mortels separé
Sur le haut de l'Olympe au grand tour azuré
S'alla seoir en son rang clair de flames ardentes,
Pour luyre comme vn Aſtre au sort de nos tourmẽtes

Durant les tendres ans où se virent nos Rois,
Prit le sacré timon de l'Empire François,
Et pendant que leurs mains par l'âge estoient debiles,
Le sauua du naufrage, & des ondes ciuiles.
De trouppes & de fer les campagnes arma,
De zele enuers le Ciel les peuples anima,
Reprima des mutins l'iniuste frenesie,
Et sous ses pieds vainqueurs abbatit l'heresie,
Portant pour imposer aux rebelles la loy,
Dedans vn corps de Reine vn courage de Roy.
Puis en fin lors que l'âge où se borne l'enfance,
Mit dans leurs fortes mains les rénes de la France,
De ses graues conseils leurs desseins aßista
L'vsage & la prudence à leur force adiousta,
Fut de son cher Henry l'oracle domestique,
Henry le vif portrait de la valeur antique,
Qu'elle embrassoit sur tous d'vn plus tendre soucy,
Qui deuot entre tous la reueroit außi,
Et dont l'ame aux douleurs en proye abandonnee
Tesmoignant vne amour du sort non terminee,
Suit auec le desir au sepulchre ses pas,
Et de larmes de sang pleure son dur treßpas.
Celle qui des autels prit le soin tutelaire,
Celle qui fut l'appuy du simple populaire,
Celle qui tint des grands le pouuoir limité,
La terreur des mauuais, des bons la seureté,
Celle qui fut des loix la garde venerable,
Celle qui fut des arts la mere fauorable,
Celle qui vid son nom sur les aiſles des vers
Comme vn trait emplumé voler par l'Vniuers,
Et dont la gloire à peine est du haut Ciel encloſe,
Dedans l'estroit seiour de ce tombeau repose.
Petit recoin de terre en sepulchre esleué,
Riche de viue bronze & de marbre graué,

Où l'art industrieux anime sur la pierre
Tant de rares labeurs & de paix & de guerre,
Où l'Oliue au Laurier se sent entremesler,
Quel autre lieu du monde à toy peut s'égaler?
Quel monument antique eschapé du long âge
Au decours des saisons rend plus de tesmoignage
D'vn regne heureusement par les loix gouuerné?
Quel superbe cercueil se trouue enuironné
De plus d'arcs triomphãs, de despoüilles & d'armes?
Quel tombeau fut iamais baigné de plus de larmes?
La France, dont les yeux en fleuues sont changez
Qui rend d'vn voile noir ses beaux Lis ombragez,
Et sa robe azuree en couleur de dueil teinte,
Gisante aupres de toy de mesme traict atteinte,
Va des flots de tes pleurs tes marbres humectant,
Et contre ses cheueux sa main propre irritant,
Fait de l'or vagabond de leur tresse arrachee
Mainte offrande funebre à cette ombre cachee.
Ses peuples souspirans autour sont amassez
Qui de diuers presens iusqu'au Ciel entassez,
De triomphes depeints, de colomnes dressées
Chargent à qui mieux mieux ces reliques pressées.
Cede l'orgueil d'Egypte en pointes finissant,
Et l'honneur Carien sa pompe aille abaissant:
Le Soleil qui se teint dedans l'vne & l'autre onde,
Qui naissant & mourant void les bornes du monde,
Et dont l'œil plein d'esclairs nulle ombre ne reçoit,
Rien si comblé de gloire en son cours n'apperçoit.
Cher & triste cercueil enrichi de nos pertes,
Qui dans ton creux giron tiens ces cendres couuertes,
Et dont le froid seiour du corps palle habité
Partage auec le Ciel ce threſor regretté,
Tant que des Rois François le Sceptre sera ferme,
Et plus loin, si plus loin se peut borner vn terme:

Nos Nepueux qui ſçauront ſes vertus admirer,
Te viendront tous les ans par troupes reuerer,
Et touchez du beau ſoin que la memoire inſpire,
Viendront benir ces os gardes de leur Empire.
Venez, peuples futurs de ce doux ſoin eſpris,
Qui ſans fin d'an en an naiſtrà dans vos eſpris,
Rendre la gloire deuë à ces cendres eſtaintes,
Et de ce monument toucher les pierres ſaintes:
Apportez dans vos mains le bel eſmail des fleurs,
Que l'Aurore vermeille abbreuue de ſes pleurs,
Du Printemps odorant la deſpouille embaſmee,
Apportez dans vos mains la Palme renommee,
Apportez le Laurier en couronne retors,
Et le Cyprés fatal triſte ornement des morts.
Tout l'honneur de noſtre âge, & tout ce que l'hiſtoire
Des vieux ſiecles paſſez conſacre à la memoire,
De grand, de genereux, de louable & de beau,
Repoſe dans l'enclos de cet eſtroit tombeau.

PARAPHRASE DV CXLIII. PSEAVME.

Par M. BERTAVD.

BEniſt ſoit le Seigneur, le grand Dieu des armées
Dont la ſeule vertu rend mes mains animées,
Aux glorieux trauaux des Princes valeureux,
Qui m'apprend à combatre en gagnant des victoires,
Et qui par tout eſprit entendant nos hiſtoires,
Me dira l'heureux Roy des ſiecles malheureux.

C'eſt luy qui me preſerue au milieu des batailles,
Et rempare mon cœur d'inuincibles murailles,
Contre tous les ennuis qui l'oſent aſſieger,
Luy ſeul n'ayant iamais mon attente trompee
A fait mes ennemis tomber ſous mon eſpee,
Et ſous mon Sceptre en fin mes Subiets ſe ranger.

Seigneur qu'eſt-ce que l'homme & la race mortelle,
Pour ne dedaigner point d'en prendre la tutelle,
Et loger en ton cœur le ſoucy de ſon bien!
Tu luy ſoubſmets le Ciel, l'air, & la terre, & l'onde,

Et semble que ta main ouuriere de ce monde
Qui de rien crea tout, crea tout pour vn rien.

Car en fin ô Seigneur, l'hõme n'est rien qu'vn songe,
Qui de songes menteurs se repaist & se ronge
En son plus ferme estat n'ayant rien de constant,
Vne ombre que le iour dissipe à sa venuë,
Vn éclair allumé dans le sein de la nuë, (flant.
Dont l'estre & le non estre ont presque vn mesme in-

Seigneur baisse ton Ciel, & tout ceint de tonnerres
Descends en ta fureur sur ces maudites terres,
Où mille impietez prouoquent ton courroux,
Frappe les plus hauts monts des armes de ton ire,
Fay les fumer & fondre ainsi que de la cire,
Et l'Vniuers trembler sous l'horreur de tes coups.

Remply tout l'air d'esclairs, de foudres & d'orages,
De tes dards enflamez estonne les courages
Des méchans, dont l'effort t'offence en m'outrageant:
Fay gronder en ta main l'ire de cent tempestes.
Puis d'vn bruit éclatant darde-la sur leurs testes,
Afin qu'vn mesme coup te venge en me vengeant.

Car c'est contre l'honneur de ta puissance mesme
Que leur bouche arrogante a vomy ce blasphéme,
Aiguisant contre moy tant de traits inhumains:
Leur langue incessamment ourdit des calomnies:
Leur esprit orgueilleux se plaist aux tirannies,
Et tout mal faire est l'art où s'exercent leurs mains.

O Seigneur, continuë à deliurer mon ame
D'vne gent si superbe, & romps l'iniuste trame
Des barbares dessein que sa rage a conceus:

Eſtends du Ciel les bras armé pour ma vengeance,
Et pouſſe en ta fureur ceſte maudite engeance
Dans les ſanglans filets qu'elle meſme a tiſſus.

Afin que ſur mon luth monté pour tes louanges
Aſſociant ma voix auec celles des Anges,
Ie chante que c'eſt toy qui fais regner les Rois:
Toy qui les garantis des meurtrieres attaintes,
Toy qui rends leurs grandeurs venerables & ſaintes,
Et qui faits que la terre en adore les loix.

I'en ſers aux ans futurs d'vne preuue eternelle,
Moy ſur qui la bonté de ta main paternelle,
Seigneur a fait du Ciel millegraces pleuuoir,
Contre tant d'ennemis me donnant la victoire,
Que la paix de mon Sceptre appartient à ta gloire,
Comme vn nouueau miracle où reluit ton pouuoir.

Perſeuere, Seigneur, ne baille point ma vie
En pillage au Tiran qui l'a tant pourſuyuie,
Mais comme il nous a fait, le faiſant ſoûpirer,
Au ſang de ſes ſuiets trempe ſon Diadéme,
Afin que iuſtement il épreuue en ſoy-meſme,
Les maux qu'iniuſtement il m'a fait endurer.

Car ſa main ne ſe plaiſt qu'aux méchans artifices,
La ſeule impieté luy fournit de delices,
Et ſon cœur, dont la rage eſt ſouuent ſans effet,
Paiſt de ſi fiers deſſeins le deſir qui l'affame,
Qu'aux iours où le cruel n'a point ſouillé ſon ame
De quelque méchant acte, il croit n'auoir rien fait.

Rends-luy ce qu'il merite & nous ſois fauorable,
Donnant quelque relaſche à l'vlcere incurable,

Qui rongeant ce Royaume a deſtruit ſa beauté,
Encor que nous viuions ſi dignes de miſere,
Que nous faire du bien ce ſoit quaſi malfaire,
Et prophaner en vain les fruits de ta bonté.

Voy quel malheur pourſuit ces terres deſaſtrées,
Et quel heur cependant rit dedans les contrées,
Qu'vne conſtante paix habite autour de nous,
Sans qu'encor la fureur des violens orages
Qui dans ce pauure eſtat cauſent tant de naufrages,
Ait peu troubler vn air ſi tranquille & ſi doux.

Là le peuple fleurit en repos & lieſſe
Comme ces arbriſſeaux plantez en leur ieuneſſe
Dedans l'humide ſein d'vn fertile terroir:
Là comme vn riche temple à colomnes dorées
Les Dames en tout temps ſuperbement parées
S'enflent d'vn doux orgueil regardans le miroër.

L'abondance y demeure & ſes douces compagnes,
Mille bellans troupeaux y couurent les campagnes,
De ioye & de repos leurs ames tu repais:
La trompette s'y taiſt & la voix des allarmes,
Et tant d'aiſe en bannit les ſouſpirs & les larmes,
Que leur moindre bon-heur c'eſt celuy de la Paix.

Auſſi toute la Terre enuiant leur fortune,
La nomme bien-heureuſe & de vœux t'importune,
Pour de pareils effets de celeſte faueur:
Mais quelque heur que le Ciel verſe deſſus leurs teſtes
Plus heureux eſt encor, meſme au fort des tempeſtes,
Celuy de qui ton bras daigne eſtre le Sauueur.

Toy donc iettant ſur nous les yeux de ta clemence,

Garde nous de naufrage. & ſois noſtre defence
Contre des ennemis ſi puiſſans & ſi fiers,
Rendant par ta bonté ces tempeſtes plus calmes,
Ou nous faiſant du ciel recouuoir quelques palmes,
Si nous n'en deuons plus eſperer d'Oliuiers.

CANTIQVE SVR LA NATIVITÉ de noſtre Seigneur.

Par M. BERTAVD.

SOit que de voſtre corps vous viuiez deſchargez,
Soit que dans la priſon où Dieu vous a logez,
Le lien de la vie encore vous enſerre:
Eſprits de qui ſa grace eſt l'eſpoir & l'appuy,
Ieuez des cris de ioye & chantez qu'auiourd'huy
La mort de voſtre mort daigne naiſtre ſur terre.

Auiourd'huy le Monarque & Sauueur des humains
Fait ſon entrée au monde, apportant en ſes mains
Les Saintes Clefs du Ciel, pour en ouurir les portes
Auiourd'huy le ſalut ſe preſente aux perdus,
Le remede aux bleſſez, la rançon aux vendus,

la voye aux égarez, la vie aux ames mortes.

A ce coup nostre chair est vnie à son Dieu,
Et les extremitez conioinctes sans milieu,
Pour affranchir nostre ame à l'Enfer asseruie,
A ce coup l'œuure mesme a produit son autheur,
L'iniuste prisonnier son iuste Redempteur,
Et l'arbre de la mort le doux fruit de la vie.

Le voicy qui déjà souffrant pour le peché,
Pleure dans vne creche, où foible il est couché,
Bien qu'il soit en puissance égal à Dieu son pere,
Car pour n'esblouïr point nos yeux de sa splendeur,
Sous nostre petitesse il cache sa grandeur,
Naissant non en sa gloire, ains en nostre misere.

Regardez quels effets d'ardente charité,
L'eternelle splendeur se vest d'obscurité,
Afin que moins luisante elle nous illumine:
Dieu se fait fils de l'homme, & sur terre descend,
Afin qu'en la vertu de son sang innocent,
L'homme fait fils de Dieu sur les Astres chemine.

Mortel qui vois icy ton Sauueur nouueau-né
Gisant si pauurement, n'en sois point estonné:
Ce n'est point impuissance, il luy plaist ainsi naistre,
Il a le mesme bras dont les Cieux il voutoit,
Car il ne cesse pas d'estre ce qu'il estoit.
Mais ce qu'il n'estoit point il commence de l'estre.

Il commence d'estre homme, & reste tousiours Dieu,
Cachant pour nostre bien dedans ce pauure lieu
L'admirable grandeur de son pouuoir supréme,

Et se rendant si foible estant deuant si fort,
Il vient homme impuissant pour endurer la mort,
Et vient Dieu Tout-puissant pour tuer la mort mesme.

Quel esprit peut cõprendre & quelle voix chanter
Combien sa main voulant le peché surmonter
Fait voir icy d'effets d'amirable puissance?
Fut il oncq vn miracle à cestui-cy pareil,
Où l'on void vne Estoille enfanter vn Soleil,
Vne Vierge accoucher, vn Dieu prendre naissance?

O Dieu que tes bontez font d'estranges effets,
Et qu'ingrat est celuy qui de tant de bien faits
L'eternel souuenir dans son ame n'engraue:
Tu t'asseruis à l'homme afin de l'affranchir,
Tu t'appauuris toy-mesme afin de l'enrichir,
Par la mort de ton Fils rachetant ton esclaue.

Quel est nostre merite, ô puissant Roy des Rois,
Que tu viennes liurer aux douleur de la Croix,
Ton fils Dieu comme toy pour l'homme miserable?
Vas-tu point preferant par ta grande amitié,
A ta sainte Iustice vne iniuste pitié,
Condamnant l'innocent pour sauuer le coupable?

Ah! Seigneur, ià n'aduienne, à iamais ta bonté
Conseruant de ses faits l'admirable beauté,
Fera voir ta Iustice vnie à ta clemence:
Mais comme de tes faits tout discord est banny,
Auſsi sont tes conseils vn abysme infini
Que ne sçauroit sonder nulle humaine prudence.

Bien semble-il conuenir aux loix de la raison
Que celuy qui nous vient affranchir de prison,

Payant le prix fatal de la mortelle pomme,
Soit enſemble homme & Dieu, qui pour nous endurant,
Immortel puiſſe & doiue acquiter en mourant
Ce que peut le ſeul Dieu, ce que doit le ſeul homme.

Pur homme il ne ſçauroit nos douleurs ſecourir,
Dieu pur en ſubſiſtance il ne ſçauroit mourir,
Luy qui vient par ſa mort donner vie à noſtre ame,
Et partant homme & Dieu ta main nous l'a donné,
Comme Dieu Tout-puiſſant d'vne Vierge il eſt né,
Comme vn homme mortel il eſt né d'vne femme.

O bien-heureux enfant payeur de nos rançons,
Puis que tu nais en vain, ſi nous ne renaiſſons,
Eternels heritiers de ta ſainte promeſſe,
Prens mon cœur pour eſtable, & pour creche ma foy,
Me comblant de tant d'heur que de renaiſtre en moy,
Afin que de nouueau moy-meſme ie renaiſſe.

PARAPHRASE DV XLIV. PSEAVME,

Eructauit cor meum verbum bonum, &c.

ACCOMMODEE AVX PERSONNES DV ROY ET de la Reyne.

Par M. BERTAVD.

MOn cœur sent dedans moy son desir le presser
D'enfanter les saints vers qu'vn celeste penser
Y conçoit en l'honneur du plus grand Roy du monde:
D'vn Roy que ie dirois le premier de nos iours,
S'il nous estoit permis par les loix du discours
De conter pour premier vn que nul ne seconde.

De-là tant de viteſſe empenne mes propos,
Qu'ils pourroyent deuancer le vol le plus diſpos
De la plume d'vn Scribe extreme en diligence:
Comme n'eſtans polys par aucun art humain,

Mais vn diuin Esprit les dictant à ma main,
Et la verité seule en estant l'eloquence.

O Roy de qui la vraye & parfaite beauté
C'est la valeur, prudence, & iustice & bonté,
Qui rend si glorieux le renom de tes armes,
Que de faueurs du Ciel Dieu te fait receuoir!
Et que sa grace a mis en tes mains de pouuoir,
En ton cœur de conseils, en tes léures de charmes.

Ceins, valeureux guerrier, ceins autour de tes reins
Ceste fameuse espée, à qui l'heur de tes mains
A tant acquis de nom, de puissance & de gloire:
Fais en viure à iamais & la puissance & l'heur,
Et consacre à tousiours son heureuse valeur,
En paix, à l'ornement : en guerre, à la victoire.

D'autres Roys, dont la pompe enrichit les habits,
Flambent de diamants alliez aux rubis,
D'or & de broderie en cent lieux parsemée:
Mais ce qui n'est point d'eux est seul prisable en eux,
Semblables à ces flets richement sablonneux
De qui pour le seul or, l'arene est estimee.

Toy que le Tout-puissant a luy-mesme vestu
D'vn manteau tout filé des mains de la Vertu,
Marche comme en triomphe au milieu de tes Princes:
Non paré de rubis rayonnans de clarté,
Mais de Foy, de Clemence, & constante Equité,
Dont tu conduis le frein qui regit tes prouinces.

Ce sont les ornemens qui font que ta grandeur
Reluit toute de gloire & de puissance & d'heur,

Conioints à ceſte Auguſte & fameuſe Vaillance,
Qui ſans crainte en l'effroy des iours plus perilleux,
A produit de ta main des faits ſi merueilleux,
Que preſque la merueille en deſtruit la creance.

Tels effets de vertu par la terre annoncez
Te ſont comme des traits viuement élancez,
Dont l'ame eſt par l'oreille heureuſement attainte:
Ils perçent tous les cœurs, te rendent tout ſoumis,
Et frappent tes ſuiets quant & tes ennemis:
Mais les vns c'eſt d'amour, & les autres de crainte.

O Dieu, que ton honneur s'en rendra glorieux!
Ton Throſne ſe verra des ans victorieux:
Ton ſceptre aura le nom d'vn ſceptre de Iuſtice:
Tes plus peſantes loix deuiendront vn doux faix:
Tu verras l'Vniuers adorer tes beaux faits,
En paix auecques tout, fors auecques le vice.

Car tu n'es que douceur, foy, ſageſſe & bonté,
Le vice te déplaiſt, tu hais la cruauté:
Tu cheris la raiſon, tu deffens l'innocence:
Ton cœur n'eſt que pitié: ton throſne que ſplendeur,
Qui t'approche ſans craindre, ignore ta grandeur,
Mais qui t'approche en crainte, ignore ta clemence.

Auſſi, Dieu t'eſliſant entre les plus grands Rois.
Comme l'appuy futur des vertus & des loix,
T'a ſacré de ſon huyle & de ioye & de grace:
Afin que la conſtance & force de ton cœur
Luttant contre nos maux, pour t'en rendre vainqueur
Inceſſamment s'exerce, & iamais ne ſe laſſe.

Delà vient que le nom de tes faits genereux

Te publiant si doux, si grand, si valeureux:
Et desià ta louange estant par tout semée,
Telle odeur que l'on sent tes habits exhaler,
Lors que d'vn doux parfum ils embasment tout l'air,
Telle odeur par le monde épand ta renommée.

Regarde aussi quel heur fleurit entre tes mains:
Il fléchit sous tes loix cent millions d'humains:
Le sein de tes Palais brille d'or & d'yuoire:
Leur superbe artifice estonne l'estranger:
Encor que ressentant l'honneur de te loger,
Leur hoste, & non leur or soit le plus de leur gloire.

Les filles des grands Ducs y font de tous costez
Reluire en ton honneur l'éclat de leurs beautez,
Et le feu dont leur œil plus doucement éclaire,
Ton seul contentement est l'obiet de leurs vœux:
Leurs yeux ont pour toy seul des charmes & des feux,
Et ne leur plaisent point s'ils n'ont l'heur de te plaire.

La Reyne est à tes flancs, ceinte pompeusement
Des superbes replis d'vn Royal vestement,
Et de maints Diamans formez en Diadéme
Elle est toute parée & de perles & d'or:
Mais sa chaste beauté la parant mieux encor,
Fait qu'elle treuue en soy l'ornement de soy-mesme.

Aussi te la donnant aprez tant de bon-heur,
Le Ciel a couronné ta ioye & ton honneur
D'vne felicité presque en tout mutuelle:
Tu la rends, grande Reyne, elle, toy Prince heureux:
Elle ayme ta valeur, toy son cœur genereux:
Sa grandeur est en toy, ta richesse est en elle,

O belle & chaſte Reyne, exemple de nos iours,
Preſte vn peu maintenant l'oreille à mes diſcours,
Et la ſage faueur de ceſte ame Royale,
Dont le clair iugement orne tant la bonté,
Que nul ſur qui le Ciel répande ſa clarté,
En l'vn ne te ſurmonte, en l'autre ne t'égale.

Deſormais ſage Reyne, il te faut effacer
Et patrie & parens du fonds de ton penſer,
Pour ce vaillant Monarque à qui tu t'es liée,
Quoy que tu ſois iſſuë & de Ducs floriſſans,
Et de grands Empereurs, qui iuſtes & puiſſans
Parmy tout l'Vniuers leur gloire ont publiée.

Car ce Prince inuaincu, ton eſpoux & ton Roy,
Ne voit rien icy bas qu'il ayme tant que toy,
Ni dont il priſe tant les vertus & les graces,
Ses yeux rendent touſiours ſon cœur à tes beautez,
Car les autres obiets qu'il voit de tous coſtez
Ne luy font que monſtrer combien tu les ſurpaſſes.

Continuë à luy rendre & cet honneur ſans fard,
Et ce parfait amour dépouillé de tout art,
Dont ta vertu le lie en ſes nœuds inuiſibles:
Et par ta patience, & conſtance & douceur,
Pourſuy de poſſeder ton iuſte poſſeſſeur,
Puis que le ſeul amour vainq les cœurs inuincibles.

Demeurant à iamais le cœur d'vn ſi grand Roy
Autant tien par l'Amour, comme il l'eſt par la loy,
Tu verras les plus grands humbles te rendre hõmage:
Vn ſeul de tes regards ou deſtruire, ou ſauuer:
Et chacun pour le ſort qui luy doit arriuer,
Regarder en tremblant l'aſtre de ton viſage.

Ni les perles ny l'or qui par tant de dangers
Font voler les vaisseaux aux haures estrangers,
Ni les plus riches dons qu'en leurs bords on amasse,
Ne te manqueront point des Princes plus faiteux,
Qui de tous les tresors de l'Empire écumeux,
Essayeront d'acheter le tresor de la grace.

Aussi brilleras-tu d'or & de diamans,
Comme le Ciel de feux la nuict s'y r'allumans,
Quand le serain de l'air en attise la flame.
Bien que quelque ornement qui te pare au dehors,
Au dedans soit ta gloire, au dedans tes tresors,
Estans mille vertus les perles de ton ame.

Souuiens toy qu'en triomphe & Royal appareil,
Comme espouse d'vn Roy qui n'a point de pareil,
Tu luy fus amenee entre maintes Princesses,
Qui mesme quand leur pompe honoroit ton conuoy,
Ne sembloient en grandeur que femmes deuant toy;
Bien qu'on les tiẽne ailleurs pour de grandes Deesses.

Vn aimable escadron te suiuoit pas à pas,
Qui s'armant de beautez de graces, & d'appas,
Eust peu des plus vaillans emporter la victoire:
Mais de quelque suiet qu'il fut resté vainqueur,
Si le vaincu sans plus eust eu des yeux au cœur,
Iamais autre que toy n'en eust acquis la gloire.

Là les Dames d'honneur qui de pres t'approchoient
Là tes filles encor en leur ordre marchoient:
Beautez (n'eust esté toy) dignes lors de merueille.
Tout l'air retentissoit du gay son des haubois:
Et de tous les costez, ou la veuë, ou la voix,
Tiroit l'ame du corps par l'œil, ou par l'oreille.

re tant d'allegresse, entre des bruits si doux,
us conduite au temple és mains de ton Espoux,
Afin qu'vn saint lien t'y priuast de franchise:
Et là, pleine d'amour, de beautez & de foy,
Tu te donnas à luy, tu le rauis à soy:
T'en trouuant conquérante, aussi bien que conquise.

Mais l'heur qui rendoit lors ton esprit plus content
N'estoit qu'vn auant-ieu de celuy qui t'attend,
Afin d'eterniser l'honneur de ta memoire.
Ton pouuoir n'estant lors qu'à l'aube de son iour,
Et touchant maintenant au midy de son tour,
Pour n'arriuer iamais au couchant de sa gloire.

En vertu de ce bien qui t'est promis des Cieux,
Au lieu des puissans Ducs qui furent tes ayeux,
Il t'est né des enfans de ce foudre de guerre:
Enfans qui desormais, par les celestes loix,
Ne peuuent estre au monde autres Princes que Rois,
Ni Rois d'vn autre estat que de toute la terre.

Puissent-ils en tenir le sceptre entre leurs mains,
Iustes, vaillans, heureux, deuots, sages, humains,
Rendant tout l'Vniuers le liure de leurs gestes:
Et de tant d'ornemens sainctement reuestus,
Qu'ils semblent meriter pour leurs seules vertus,
Ce qu'ils possederont par les arrests celestes.

Moy puisse-ie enuoyer ton renom & le leur,
Et le tien, ô grand Roy, nostre gloire en valeur,
Iusqu'aux derniers confins des prouinces estranges,
Puisse la main diuine à iamais vous benir:
Et la publique voix des siecles aduenir
Estre vn iour sous mes chants l'Echo de vos louãges:

TOMBEAV SVR LA MORT DV FEV ROY HENRI III.

Par M. BERTAVD.

IE n'eſt point pour moy que tu ſors,
Grand Soleil, du milieu de l'onde:
Car tu ne luis point pour les morts,
Et ie ſuis du tout mort au monde,
Vif aux ennuis tant ſeulement,
Et mort à tout contentement.

Auſſi fuy-ie à voir ton flambeau,
Depuis qu'vn exil volontaire
M'enterra comme en vn tombeau
Dans ce lieu triſte & ſolitaire,
Où les vers de cent mille ennuis
Me rongent les iours & les nuits.

Or ſens-ie combien les plaiſirs
Sont amers à la ſouuenance,
Lors qu'en conſeruant les deſirs
Nous en perdons la iouyſſance:
Et de combien n'auoir point eu
Eſt plus doux que d'auoir perdu.

Mes plaiſirs s'en ſont enuolez,
Cedans au malheur qui m'outrage,
Mes beaux iours ſe ſont eſcoulez
Comme l'eau qu'enfante vn orage,
Et s'eſcoulant ne m'ont laiſſé
Rien que le regret du paſſé.

Ah! regret qui fais lamenter
Ma vie au cercueil enfermee,
Ceſſe de plus me tourmenter,
Puis que ma vie eſt conſumee:
Ne trouble point de tes remorts
La triſte paix des pauures morts.

Aſſez lors que i'eſtois viuant
I'ay ſenty tes dures attaintes:
Aſſez tes rigueurs eſpreuuant
I'ay frappé le Ciel de mes plaintes:
Pourquoy perpetuant mon dueil,
Me pourſuis-tu dans le cercueil?

Pourquoy viens-tu ramenteuoir
A ma miſerable memoire,
Le temps où mon cœur s'eſt fait voir
Comblé d'heur, de ioye & de gloire,
Maintenant qu'il l'eſt de tourmens,
D'ennuis & de gemiſſemens?

Vois tu pas bien qu'en ces malheurs,
Qui foulent aux pieds ma conſtance,
Ie ſens d'autant plus de douleurs
Que mon ame a de ſouuenance,
Et n'eſtant plus ſuis tourmenté
Du ſouuenir d'auoir eſté?

Helas! les destins courroucez
Ayans ruiné mes attentes,
Tous mes contentemens passez
Me sont des angoisses presentes,
Et maintenant m'est douloureux
D'auoir veu mes iours bien-heureux.

O douce cause de mon bien!
Qui n'es plus qu'vn petit de poudre,
Et sans qui ie ne suis plus rien
Qu'vn tronc abbatu par la foudre,
De quel poinct de felicité
Ton trespas m'a precipité!

Helas! au lieu que toy viuant
Nul ennuy ne me faisoit plaindre,
Vn tel heur alors me suiuant
Que i'esperois tout sans rien craindre:
Maintenant reduit à pleurer
Ie crains tout sans rien esperer.

Mais que peut craindre desormais,
Quelques maux dont la vie abonde,
Vn cœur miserable à iamais
Qui n'a plus rien à perdre au monde,
Et qui du tout desesperé
Vit à tout malheur preparé?

Non, non, ton trespas m'a rendu
D'espoir & de crainte deliure,
En te perdant i'ay tout perdu.
Ie ne crains plus rien que de viure:
Viure encor est le seul malheur
Qui peut accroistre ma douleur.

Car gemissant dessous le faix
Dont m'accable vne peine extréme,
Et suruiuant comme ie fais
A tout mon heur, voire à moy-mesme.
Viure m'est comme vn chastiment
D'auoir vescu trop longuement.

PARAPHRASE SVR LE PSEAVME VIII.

Domine Dominus noster

Par le Sieur DE MALHERBE.

STANCES.

O Sagesse eternelle à qui cet Vniuers
Doit le nombre infini des miracles diuers
Qu'on voit également sur la terre & sur l'onde:
Mon Dieu mon Createur,
Que ta magnificence estonne tout le monde,
Et que le Ciel est bas au prix de ta hauteur.

Quelques blasphemateurs oppresseurs d'innocens,
A qui l'excez d'orgueil a fait perdre le sens,
De prophanes discours ta puissance rabaissent:
Mais la naïueté,
Dont mesmes aux berceaux les enfans te confessent
Clost elle pas la bouche à leur impieté?

De moy toutes les fois que i'arreſte les yeux
A voir les ornemens dont tu pares les Cieux,
Tu me ſembles ſi grand & nous ſi peu de choſe,
Que mon entendement
Ne peut s'imaginer quelle humeur te diſpoſe
A nous fauoriſer d'vn regard ſeulement.

Il n'eſt foibleſſe égale à nos infirmitez:
Nos plus ſages diſcours ne ſont que vanitez!
Et nos ſens corrompus n'ont gouſt qu'à des ordures;
Toutesfois, ô bon Dieu,
Nous te ſommes ſi chers qu'entre tes Creatures
Si l'Ange a le premier, l'Homme a le ſecond lieu.

Quelles marques d'honneur ſe peuuent adiouſter
A ce comble de gloire où tu l'as fait monter
Et pour obtenir mieux quel ſouhait peut-il faire?
Luy qui iuſqu'au Ponant
Depuis que le Soleil reuient ſur l'Emiſphere
Ton abſolu pouuoir a fait ſon Lieutenant?

Si toſt que le beſoin excite ſon deſir:
Qu'eſt-ce qu'en ta largeſſe il ne treuue à choiſir?
Et par ton reglement l'air, la mer, & la terre,
N'entretiennent-ils pas
Vne ſecrette loy de ſe faire la guerre,
A qui de plus de mets fournira ſes repas.

Certes ie ne puis faire, en ce rauiſſement,
Que rappeller mon ame, & dire baſſement,
O ſageſſe eternelle en merueilles feconde,
Mon Dieu, mon Createur.
Que ta magnificence eſtonne tout le monde,
Et que le Ciel eſt bas au prix de ta hauteur.

PSEAVME CXXVIII.

Sæpè expugnauerunt me.

STANCES.

Par le S. DE MALHERBE.

Les funeſtes complots des ames forcenées,
Qui penſoient triompher de mes ieunes années,
Ont d'vn commun aſſaut mon repos offencé:
Leur rage a mis au iour ce qu'elle auoit de pire
Certes ie le puis dire:
Mais ie puis dire auſſi qu'ils n'ont rien auancé.

I'eſtois dans leurs filets, c'eſtoit fait de ma vie:
Leur funeſte rigueur qui l'auoit pourſuiuie
Meſpriſoit le conſeil de reuenir à ſoy:
Et le coultre aiguiſé s'imprime ſur la terre,
Moins auant que leur guerre
N'eſperoit imprimer ſes outrages ſur moy.

Dieu qui de ceux qu'il aime eſt la garde eternelle,
Me teſmoignant contr'eux ſa bonté paternelle,
A ſelon mes ſouhaits terminé mes douleurs:

Il a rompu leur piege & de quelque artifice
Qu'ait vsé leur malice,
Ses mains qui peuuent tout m'ont degagé des leurs.

La gloire des meschans est pareille à cette herbe
Qui sans porter iamais ny iauelle ny gerbe,
Croist sur le toict pourry d'vne vieille maison:
On la voit seiche & morte aussi tost qu'elle est nee;
Et viure vne iournee,
Est reputé pour elle vne longue saison.

Bien est-il mal aisé que l'iniuste licence
Qu'ils prennent chaque iour d'affliger l'innocence;
En quelqu'vn de leurs vœux ne puisse prosperer:
Mais tout incontinent leur bon heur se retire
Et leur honte fait rire
Ceux que leur insolence auoit fait souspirer.

CONSOLATION A LA REINE MERE, SVR LA MORT DV FEV ROY.

Par le Sieur de COVLOMBY.

CConsolez-vous, Madame, essuyez vostre face,
Mettez fin à vos pleurs:
Faites que la raison domine dans la place
Où regnent les douleurs.

La loy de la vertu ses remedes n'applique
Au premier mouuement,
Son empire est humain, & seroit tyrannique
D'oster le sentiment.

Elle pardonne aux cris que iette la Nature
Aux maux qui sont recents,
Quand le coup impreueu d'vne triste auenture
Estonne tous les sens.

La tristesse est vn mal plein d'appas & de charmes,

Son pouuoir eſt ſi fort,
Que le cœur affligé qui ſe perd en ſes larmes
N'a plaiſir qu'en la mort.

La cruelle qu'elle eſt, d'vn Empire ſupreme
Regit nos volontez,
Et fait que noſtre eſprit dedans la douleur meſme
Cherche ſes voluptez.

Ce mal fleſtrit nos cœurs, haſte nos funerailles,
Et plus il eſt aimé,
Plus il croiſt en vipere, & ronge nos entrailles
Où nous l'auons formé.

Reine l'Aſtre du monde, ores qu'il vous poſſede
Donnez-y gueriſon,
Le temps y peut beaucoup mais le meilleur remede
Se treuue en la raiſon.

Aſſez toſt la rigueur des promptes deſtinées
Eſteint noſtre flambeau,
Sans par nos propres maux auancer nos années
Vers la Nuict du Tombeau.

Dieux! de quels ennemis reuoirroit-on la France
Maintenant aſſaillir,
Si voſtre chere vie où giſt noſtre eſperance
Commençoit à faillir.

Mais ces pleurs exceſſifs qu'à bon droict on eſtime
Marques de laſcheté.
Comme iniuſtes qu'ils ſont changent-ils pas en crime
Toute leur pieté?

Quels maux ne feroient point à la foible innocence
Ces Tygres forcenez,
Si quelque changement leur donnoit la licence
D'estre vn iour dechaisnez?

Vostre seule vertu cet Empire conserue
De la rebellion,
Et nous est ce qu'estoit l'image de Minerue
Au salut d'Ilion.

A peine le soucy dont la regence abonde
Vous permet le sommeil,
Vous deuez vos trauaux au bien de tout le monde
Ainsi que le Soleil.

Que deuient cet esprit qui sembloit és miseres
Auſsi peu s'esbranſler
Que ces fermes rochers exposez aux coleres
Des ondes & de l'air.

I'auois touſiours cogneu vostre cœur indomptable
Sinon en ce seul poinct:
Ie vous cherche en vous meſme, ô Reine incomparable,
Et ne vous treuue point.

Vous regrettez vn Roy de vertu nompareille,
Et craint de toutes pars,
Vn Mars dont les beaux faits effacent la merueille
D'Hercule & des Ceſars.

Le Ciel l'auoit rendu ſur les Rois plus Auguſtes
Si parfait en valeur;
Que s'il eſt vn ſuiet où les larmes ſoient iuſtes
C'eſt en voſtre douleur.

Ceux-mesmes qui trembloyent de l'effroy de ses ar-
Quoy que sans amitié, (mes,
En ce malheur funeste ont monstré par leurs larmes
Ce que peut la pitié.

L'Europe ny l'Asie entre tous leurs Monarques
N'en ont point eu de tel;
Mais pour estre illustré par tant de belles marques
Estoit-il moins mortel?

Non les Rois sont bastis de pareille structure
Que les hommes abiets:
Ils different de gloire, & non pas de nature
D'auecques leurs suiets.

Du passage des grands comme des miserables
Caron est enrichy;
Iamais pour le respect des sceptres venerables
Minos ne s'est fléchy.

Qu'a de si rigoureux l'arrest inevitable
De la fatallité,
Que son effet commun ne rende supportable
Par son égallité?

Vostre esprit n'est pas seul à qui par les trauerses
Dont il est abatu,
La fortune a donné des matieres diuerses
D'exercer sa vertu.

L'inhumaine s'y plaist, ce n'est que sa coustume
De nuire à nos desirs:
Tousiours sa cruauté mesle quelque amertume
Auecques nos plaisirs.

Que si nostre vertu nos plaintes ne termine,
C'est erreur de penser,
Que l'extréme rigueur du sort qui nous domine
Nous les face cesser.

Soit de iour, soit de nuict ce faschеux nous trauaille
De nouuelles douleurs;
Et nos pleurs finiront auant que nous defaille
La matiere des pleurs.

Ce tragique trespas n'est point chose si rare
Qu'vn pareil accident.
Ne nous ait emporté par vn glaiue barbare
Nostre Roy precedent.

Louyse en ses beaux ans soudain se voyant veufue
Pleura tant son Henry,
Que iusques à sa mort ses yeux non plus qu'vn fleuue
Leurs ruisseaux n'ont tary.

Elle eut ce déplaisir de voir la Destinée
L'enfermer au cercueil,
Sans auoir aucun fruit de son chaste Hymenée
Pour alleger son dueil.

De son ieune printemps en funestes alarmes
Elle passa le cours,
Et n'est Scythe cruel qui sans verser des larmes
En peust voir le discours.

Prés du Palmier trãché la Pálme sur l'Euphrate
Si-tost ne se flétrit;
Que sa beauté seicha quand la Fortune ingrate
Ce Monarque meurtrit.

Mais en fin qu'auint il de ce dueil incroyable?
Le Destin rigoureux
Pour son affliction fut-il plus pitoyable,
Ou le mort plus heureux?

Toutesfois ceste Reyne en sa douleur amere
Ne sçeut pas comme vous,
Ce que l'heur d'vne paix & le bien d'estre mere
Peuuent auoir de doux.

Pleurer pour ce grand Roy de qui l'ame est rauie
Dedans l'eternité,
C'est douter de son heur, ou luy porter enuie
Pour sa felicité.

Au moins il a ce bien dans le seiour celeste
D'auoir receu la mort,
Auant qu'il eut senty nulle chose funeste
Par l'iniure du sort.

La douceur qu'il fit voir à l'endroit des rebelles
En l'heur de ses combas,
Meritoit qu'il receut des Couronnes plus belles
Que celles d'icy bas.

Que ne deuez-vous point, & vous & vos Pra-
A l'Astre qui vous rit: (uinces
De voir tous vos enfans, ces adorables Princes,
Que la France nourrit?

Voir vn fils absolu sans nul effet des armes,
Auoir tout à desir,
Sont-ce iustes suiets de verser autres larmes
Que larmes de plaisir?

VIERGE.

Sur la conception de la Vierge.

STANCES.

INcrédules esprits à la voix des Oracles,
Qui rangés l'immortel sous la comparaison:
Sa main dont les effets sont autant de miracles
Opere par merueille & non point par raison.
L'ordre que l'Eternel prescrit à la Nature
Soubmet au sens humain les choses d'icy bas:
Mais la conception de cette Vierge pure
Est des mysteres saints qui ne s'entendent pas.
Ne sondez plus auant cet œuure incomparable
Où l'ordre naturel apparoit confondu,
L'Eternel a voulu nous le rendre admirable
Et pour estre admirable il n'est pas entendu.
Car dire que la Vierge aux mortels salutaire
Qui repara les maux qu'Eue nous auoit fait,
Soit criminelle encor du vice hereditaire
C'est dire que la cause est moindre que l'effet.
Celle qui de bonheur tous les autres surpasse
Par dessus les humains a ceste exception,
Car elle qui deuoit nous conceuoir la grace
Deuoit auoir la grace en sa conception
Donc instruisez vos cœurs deuots à sa memoire
En vous persuadant auec humilité
Que si pour son honneur vous ne sçauriez trop croire,
Douter tant seulement c'est infidelité.

PARAPHRASE DV PSEAVME CXXXVI.

Par M. BERTAVD.

ASsis aux triſtes bords des eaux de Babylone,
Où le courroux vangeur qui renuerſa le trône
Des grands Rois de Sion nous auoit exilez,
Nous plorions iour & nuict Ieruſalem deſtruite
Que la flamme Barbare en cendre auoit reduite,
Rendans nos plus ſaints lieux deſerts & deſolez.
Nos cantiques de ioye où Dieu daignoit ſe plaire,
Entre tant de douleurs condamnez à ſe taire
Par le mortel ennuy regnant en noſtre cœur,
Et nos luths qui pendoyent aux ſaules de la riue,
Ploroyent en ſe taiſant ſa liberté captiue,
Et ſoûpirante aux pieds d'vn ſuperbe vainqueur,
Bien nous alloyent preſſant d'en rompre le ſilence,
Ceux qui de nos malheurs paiſſans leur inſolence
Nous auoyent pour iamais aux liens condamnez:
Et nos dolentes voix eſtoyent preſque contraintes
De meſler des chanſons aux ſoûpirs de nos plaintes
Par ceux qui triomphans nous menoyent enchaiſnez.

Chantez-nous, luisoyent-ils, quelqu'vn de ces cantiques
Qui faisoyent retentir les resonnans portiques
De vostre fameux temple en glorieux accens,
Lors que quelque victoire à Sion aduenuë
Poussoit vos cris de ioye au dessus de la nuë,
Et chargeoit vos autels d'offrandes & d'encens.
Helas (respondions-nous, parlant dedans nous-mesmes)
Pourrions nous bien redire en ces douleurs extrémes
Les vers que nous chantions le front paré de fleurs?
Superbes cruautez de nos maux non soulées,
Ignorez-vous encor qu'aux ames desolées
Commander les chansons c'est conseiller les pleurs?
Non ià ne plaise au Ciel, que la barbare audace
Nous face prophaner par priere ou menace
Les saints vers qu'Israel chantoit en son bon-heur:
Plustost soyent par la mort nos douleurs assoupies,
Que nous facions entendre à ces terres impies
Les hymnes consacrez au seul nom du Seigneur.
Irions-nous bien si-tost effaçant de nos ames
Les larmes de Sion destruite par les flames,
Et gemissante encor dessous vn ioug de fer,
Pour flatter de nos chants le superbe courage
De ceux qui sans pitié nous tiennent en seruage,
Les faisant de nos maux nous mesmes triompher?
O Sion, ô saint Temple autrefois nostre gloire,
Maintenant la douleur de ma triste memoire
Va comme d'vn cousteau mon ame outreperçant,
Qu'vn eternel silence à ma langue se lie,
S'il auient que iamais vos ruines i'oublie,
Quelque ennuy que mon cœur recoyue en y pensant.
Que ceste main tremblante & ce cœur qui soûpire
Die adieu pour iamais aux charmes de ma lyre,

Chaſſant tout réconfort au loin de mes malheurs,
Si pour quelque accident que le Ciel nous enuoye,
Voſtre affranchiſſement n'eſt mon vnique ioye,
Ainſi que vos liens ſont mes ſeules douleurs.
Mais toy qui nous punis, ô grand Dieu des armées
Frappe auſſi quelque iour ces cruels Idumées
Qui de nos ennemis les fureurs attiſoyent,
Quand il plouuoit ſur nous tant de feux de ton ire,
Que la pitié des maux deſtruiſans noſtre empire
Arrachoit des pleurs meſme à ceux qui les cauſoient.
Saccagez (diſoyent ils) ceſte ville rebelle;
Exterminez ſes tours, confondans pesle mesle
Ses plus bas fondemens à ſes plus hauts ſommets:
Raſez ceſte maiſon de lames d'or couuerte,
Luy faiſant ſucceder vne plaine deſerte
Où le lieu de ſes murs ſoit douteux pour iamais.
Ingrate nation, fiere & peruerſe engeance,
Le ciel ſe ſouuenant aux iours de ſa vengeance,
D'vn ſi cruel arreſt contre nous prononcé,
Face aux âges futurs cognoiſtre en ton ſupplice,
Combien eſt déplaiſant á l'œil de ſa iuſtice
L'eſprit qui prent plaiſir d'opprimer l'oppreſſé.
Et toy, fiere Babel, ſuperbe vainquereſſe,
Bien-heureux ſoit celuy dont la main vengeréſſe,
Ainſi que tu nous fais, te faiſant lamenter,
Baillera tes corps morts aux corbeaux pour paſture:
Briſera tes enfans contre la pierre dure,
Et fera de leur ſang les rochers dégouter.

CANTIQVE

En forme de Confeſsion.

Par le Sieur BERTAVD.

'Ennuy qui rend mes yeux ſi fertiles en larmes
Durant le cours des maux dont ie ſuis oppreſſé,
Ce n'eſt point, ô Seigneur, d'endurer ces allarmes,
Mais de les meriter pour t'auoir offencé.
Ma faute, & non ma peine, eſt ce qui me tourmente:
I'en ſoûpire la cauſe, & non pas les effets:
Et batant ma poitrine, à par moy ie lamente
Non les maux que i'endure, ains les maux que i'ay faits.
Ah! que ne puis-ie dire au fort de mon angoiſſe
Comme l'vn de tes Saints diſoit en ſa langueur:
Seigneur fay pour le moins que mon ame connoiſſe
Pourquoy ta main me traitte auec tant de rigueur.
Helas tout au contraire il faut qu'en mon ſupplice
Ie crie, en me plaignant d'vn trop doux iugement,

O Seigneur, tu commets, tu commets iniuſtice
Ne me puniſſant pas d'vn plus aſpre tourment.
Car quel point de ta loy ſert de regle à noſtre ame,
Que ton œil n'ait point veu ma fureur tranſgreſſer?
Mon cœur s'en ſouuenant preſque d'horreur ſe paſme
De voir qu'vn peu de cendre ait tant peu t'offencer.
Ce cœur que ton eſprit lauant par le Bapteſme
Daigna choiſir pour temple & purger de peché,
Ie l'ay donné pour ſiege à l'eſprit de blaſpheme,
Et de ſon vif autel ton portrait arraché.
De venimeux ſerpens i'en ay fait vn repaire,
D'vn impudique feu i'ay bruſlé ſes paruis:
Mis l'idole de Baal dedans ſon ſanctuaire,
Et tous ſes ſaints vaiſſeaux prophanez & rauis.
Iay fait mourir mon ame encore qu'immortelle,
Puis qu'ainſi comme on voit par la commune loy
Que c'eſt la mort du corps qu'eſtre ſeparé d'elle,
C'eſt auſſi ſon treſpas que de l'eſtre de toy.
De l'autheur du menſonge ayant ſuiuy l'eſcole,
I'ay mon precepteur meſme en cet art ſurmonté:
L'orgueil m'a fait ſeruir à moy meſme d'idole,
Et l'enuie attriſter des fruits de ta bonté.
L'auarice enchantant mon cœur de ſon breuuage
M'a fait ſuyure à clos yeux la rapine ſa ſœur:
L'auarice a changé mes biens en mon ſeruage,
M'en rendant poſſedé, pluſtoſt que poſſeſſeur.
I'ay veu ſouffrir le pauure, & vers ſon indigence
Mon ſecours au beſoin ne s'eſt point eſtendu:
I'ay veu la calomnie opprimer l'innocence
Et n'ay pas d'vn ſeul mot ſon bon droit defendu.
Mais en vain, ô Seigneur, mes forfaits ie te conte,
Tu les ſçais, & leur nombre ainſi conneu de toy
Penſant à ta bonté me fait rougir de honte,
Penſant à ta rigueur me fait pallir d'effroy,

Auſſi (las!) n'eſt ce pas, afin que tu les ſçaches
Qu'en me les reprochant d'horreur ie me remply:
Mais ie te les découure afin que tu les caches,
Et te les ramentoy pour t'en cauſer l'oubly.
Heur que i'eſpererois, ſi mes fautes nouuelles
Te laiſſoyent effacer les vieilles de ton cœur:
Mais comment, mes erreurs ſe rendant eternelles,
N'en ſeroit pas touſiours la memoire en vigueur?
Mon ame dés l'enfance aux pechez aſſeruie,
T'irrite ſi ſouuent de l'œuure & du penſer,
Et tant d'iniquitez accompaignent ma vie,
Qu'on peut dire, qu'en moy viure c'eſt t'offencer.
Et ie vy cependant, moy dont l'ingrate audace
Deuroit pour chaſtiment mille morts receuoir:
Et i'oſe cependant leuer encor la face
Vers les Cieux qui peut-eſtre, ont horreur de me voir.
O Seigneur, que fais-tu, qui décoches ta foudre
Sur le dos innocent de quelque vieux rocher,
Que tu ne reduis point ce méchant cœur en poudre,
Dont nul roc en durté ne ſçauroit approcher?
Tu le peux iuſtement, mes crimes le meritent:
Mais, ô ſouuerain Iuge, il me prend bien de voir
Qu'à punir les forfaits dont nos ames t'irritent,
Ton vouloir ne va pas égalant ton pouuoir.

CANTIQVE

SVR LA CONVERSION du Roy.

Fait au nom & par le commandement de feu Madame de Bourbon tante de sa Majesté.

Par M. BERTAVD.

CE qu'auec tant de vœux mon ame, a desiré,
Comme le seul remede à nos maux preparé,
S'accomplit maintenant pour l'heur de cet Empire:
Le Roy plante en son cœur la foy de ses ayeux,
Et fait par ce saint œuure esperer à nos yeux
De voir finir le dueil dont l'Europe soûpire.
Benit soit le Seigneur, nostre vnique support:
Il ne veut plus souffrir que tousiours loin du port
La nef de ce Royaume en la tempeste flote:
Bien monstre-il que ce coup n'est point vn œuure hu- [main
Et que le cœur des Rois est vrayment en sa main,
Comme le gouuernail en celle du pilote.
C'est luy seul qui touchant l'esprit d'vn si grand Roy,
Quand moins on l'attendoit, l'a fait venir à soy
Par le chemin tracé du seul pas des fidelles:
Signe que c'est luy seul qui nous peut secourir
Lors que pour nous sauuer du danger de perir,
Inutile est l'effort des puissances mortelles.

O que ce changement non preueu des mutins
Changera deſormais le cours de nos deſtins,
Nous guidant au laurier par vne heureuſe voye!
Non, ie n'oſerois plus deffendre à mes deſirs
L'eſpoir de voir nos maux ſe tourner en plaiſirs,
Et nos pleurs de triſteſſe en des larmes de ioye.
Maintenant verrons nous le bras de l'Eternel
S'armer pour noſtre cauſe, & d'vn ſoin paternel
Eſtendre ſa faueur deſſus nos entrepriſes,
Les efforts ennemis de pretexte manquer,
Et l'orgueil Eſpagnol ne ſcauoir plus maſquer
D'aucun fard de raiſon ſes iniuſtes feintiſes.
Car que diras-tu plus inſolente Enyon,
Ce Prince ayant quitté l'aueugle opinion
Receuë és tendres ans de ſa ieune ignorance,
Que ſeule tu diſois oſter à ſa valeur
Le bien que luy donnoyent en dépit du malheur
Les droits de la Nature, & les loix de la France?
Maintenant c'eſt vn Roy de tout point accomply,
Qui dans vn cœur Royal de vaillance remply
Ne va plus rien logeant que des graces Royales:
Et qui pour ſon Royaume auroit tout l'Vniuers,
Si la main qui le ceint de lauriers touſiours verds
Rendoit à ſa valeur ſes conqueſtes égales,
Ah! que mon triſte cœur iuſtement ſoûpiroit,
Quand loin du droit chemin ſon ame s'égaroit
Apres l'illuſion qu'elle a trente ans ſuiuie,
Par l'ombre de la mort laiſſant errer ſes pas
Sans la guide qui ſeule aux mortels d'icy bas
Enſeigne & la lumiere, & la voye, & la vie?
I'eſtois comme celuy qui du haut d'vn rocher
Voit perir dans les flots ce qu'il a de plus cher,
Et ne l'ayde au peril que de vœux & de larmes:
Contre ſon bel eſprit ſouuent ie m'indignois,

Me

THE LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF
NORTH CAROLINA
AT CHAPEL HILL

PRESENTED BY

Jack Sasson

RARE BOOK COLLECTION

M2137
.A926
1656